V. 286

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:3-44749/fragment/page=0003

Vgl. Dl 3341
Dl 3342
Dl 3343

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:3-44749/fragment/page=0004

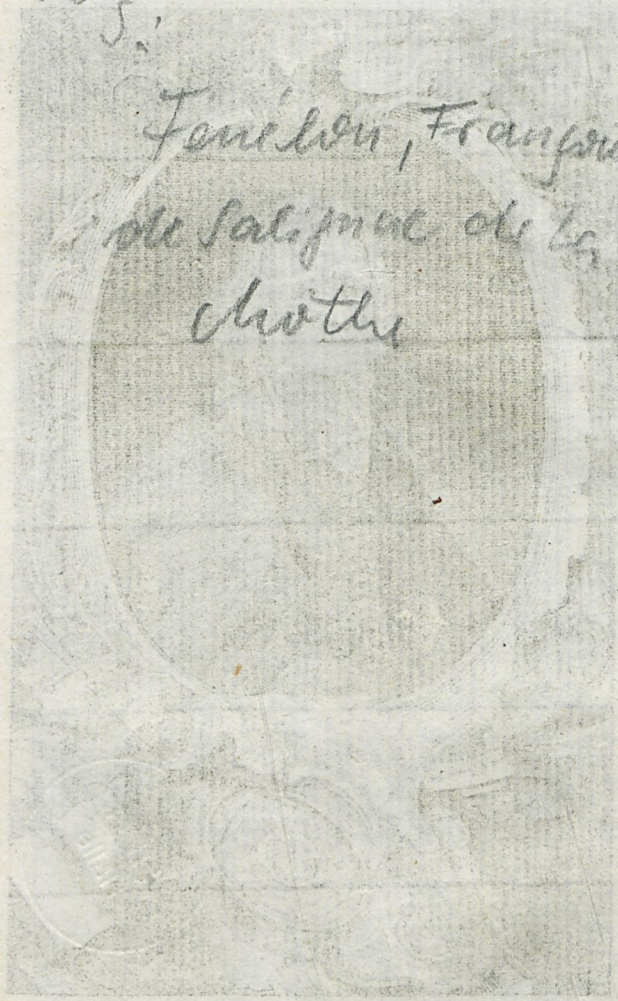


Jacob Andreas Fridrich, fecit, A.V.

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:3-44749/fragment/page=0006



Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:3-44749/fragment/page=0007


99
S.
Fenélon, François
de Salignac de la
Mothe

LES

AVANTURES

DE

TELEMAQUE,

FILS D'ULYSSE.

Composées par feu Messire,

FRANÇOIS DE SALIGNAC,

DE LA MOTTE FENELON.

Auquelles on a joints des Remarques nécessaires pour la facilité des jeunes Gens.

Nouvelle Edition

corrigée plus exactement que toutes les précedentes.

Avec Privilége de sa Majesté Imperiale

& enrichie de figures en taille - douce.



à Ulm 1761.

chez Daniel Barthelemy & Fils.

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:3-44749/fragment/page=0009

Oeuvr. Fenelon, François de Salignac de la Motte.

Universitäts- u. Landesbibliothek HALLE (SAALE)

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:3-44749/fragment/page=0010

AU ROI.

SIRE!

J'ai cru, que voulant faire paroitre cet Ouvrage dans toute sa perfection, je devois commencer par avoir l'honneur de le presenter à VOTRE MAJESTE. Il eut le bonheur de plaire à VOTRE AUGUSTE PERE, pour qui il fut composé. Et dans le tems, que les rares vertus de ce GRAND PRINCE l'avoient rendu l'attente & l'admiration des peuples, il ne dédaignoit pas de faire une lecture serieuse de ce qui avoit amusé son Enfance. Animé, SIRE, du même zéle, qui fit entreprendre

cet Ouvrage, je viens Vous l'offrir aujourd'hui. Il Vous ſera un gage des vœux, que formoit l'Auteur pour un régne que nous commençons à voir renaître ſous Vos Loix. Puiſſe, SIRE, tout ce qu'on voit déja reluire dans VOTRE MAJESTE, & qui fait l'eſperance de la Nation, faire longtems ſon bonheur. Ce ſont les ſouhaits ardens de celui, qui eſt avec un très-profond reſpect,

SIRE,

DE VOTRE MAJESTÉ,

Le très-humble, très-obéïſſant
& très-fidèle Serviteur & ſujet

FENELON.

AVER-

AVERTISSEMENT.

La Famille de Feu Monſeigneur l'Archevêque de Cambray donne ici une nouvelle Edition des Avantures de Télémaque, ſur un Manuſcrit Original, qui s'eſt trouvé parmi ſes papiers. Toutes les Editions, qu'on a vuës juſqu'ici, ont été très defectueuſes, & faites ſans l'aveu de l'Auteur. C'eſt une juſtice, qu'on lui rend en faiſant paroitre ſon Ouvrage tel, qu'il eſt ſorti de ſes mains.

Il l'avoit partagé en vingt-quatre Livres à l'Imitation de l'Iliade. Outre cette diviſion nouvelle, cette Edition eſt differente en une infinité d'endroits de toutes les autres, qui ont parû. Souvent à la Verité ces differences ne regardent que le Style, & ne font qu'ajoûter quelque grace au Diſcours, par un arrangement plus harmo-

nieux des paroles. Mais auſſi l'on avoit omis des choſes très pretieuſes, & aſſez étendues qu'on a reſtituées fidélement ici ſur l'Original.

L'on a crû ne devoir pas laiſſer plus long-tems à la tête de cet ouvrage une Préface, qui y a parû, & que l'Auteur de Télémaque n'a jamais approuvée. On a mis en ſa place le Diſcours ſuivant, où l'on tâche de developper les beautez de ce poëme, & ſa conformité aux regles de l'art, & la ſublimité de ſa Morale.

Un Lecteur judicieux & attentif peut decouvrir par lui-même ce que l'on doit penſer du deſſein de cet Ouvrage. Car, ou l'Auteur inconnu des REMARQUES, (qui, par hazard, nous ſont tombées entre les mains, & dont on a crû devoir faire part au Public à l'occaſion de cette nouvelle Edition) s'eſt par tout eloigné du but du principal Auteur: auquel cas ſes Remarques ſont purement chimeriques; où elles ont quelque fondement dans le bon ſens, auquel on ne peut pas dire, que l'intention de l'Auteur ait été contraire: ce qui ſuffit; pour ne les devoir pas rejetter. Peut être que les peintures de cet illuſtre Ecrivain n'ont pas

tout

tout à fait autant de rapport avec les personnes, d'après lesquelles elles paroissent faites, que l'Auteur des Remarques se l'est imaginé.

Comme on y decouvre presque à chaque page un dessein formé de combattre les vices & les défauts des hommes par tout, où ils sont, & que ces vices & ces défauts doivent être appliqués aux hommes corrumpus, en qui ils se trouvent; peut-être aussi que dans les REMARQUES on en fait, du moins en quelques endroits, l'application aux personnes mêmes, à qui ils semblent convenir le mieux. Ainsi on les donne pour ce qu'elles sont, sans vouloir entrer plus avant dans une discussion assez inutile, & sans en prendre aucune part: c'est pourquoi on a ôté tous les termes odieux, laissant au Lecteur une pleine liberté d'en juger, & declarant en même tems, qu'on est bien eloigné, en les donnant au Public, de vouloir noircir les memoires de ceux, pour lesquels, au contraire, on conserve beaucoup de respect & de vénération.

Tel est donc le dessein & l'occasion des REMARQUES, qu'on a ajoûtées ici au bas des pages. Les unes sont morales, & politi-

ques; les autres ſont hiſtoriques, & regardent la Fable, ou l'Hiſtoire ancienne, & tirent des caractéres, ou plutôt des conjectures particuliers de ceux que l'Auteur n'a tracés qu'en general. Un Enigme peut convenir à diverſes choſes : il eſt permis à tout le monde de chercher à le deviner.

On a joint à la fin de cette Edition une Ode de l'Auteur, compoſée dans ſa jeuneſſe. Elle fera voir ſon talent naturel pour la verſification.

Au reſte on a crû devoir ôter l'Hiſtoire d'Ariſtonoüs: cette fable n'avoit aucun rapport au Poëme Epique de Télémaque ; & l'Auteur n'a jamais eu deſſein de l'y joindre. Mais on a mis en ſa place une Table Génealogique de Télémaque.

DISCOURS
DE LA
POËSIE EPIQUE,
ET
DE L'EXCELLENCE
DU POËME
DE TELÉMAQUE.

Si l'on pouvoit gouter la Verité toute nue, elle n'auroit pas besoin, pour se faire aimer, des ornemens, qui lui prête l'imagination: mais sa lumiere pure & delicate ne flate pas assez ce qu'il y a de sensible en l'homme; elle demande une attention, qui gêne trop son inconstance naturelle. Pour l'instruire, il faut lui donner non seulement des Idées pures, qui l'eclairent, mais encore des Images sensibles, qui l'arrêtent dans une vûe fixe de la Verité. Voilà la source de l'Eloquence, de la Poësie, & de

Origine & fin de la poësie.

toutes les Sciences, qui ſont du reſſort de l'Imagination. C'eſt la foibleſſe de l'homme, qui rend ces Sciences néceſſaires. La beauté ſimple & immuable de la Vertu ne le touche pas toûjours. Il ne ſuffit point de lui montrer la verité, il faut la peindre aimable (a).

Nons examinerons le Poëme de Télémaque ſelon ces deux vûes, d'inſtruire & de plaire, & nous tâcherons de faire voir, que l'Auteur a inſtruit plus que les Anciens, par la ſublimité de ſa Morale; & qu'il a plû autant qu'eux en imitant toutes leurs beautez.

Deux ſortes de Poëſies Heroiques.

Il y a deux manieres d'inſtruire les hommes pour les rendre bons. La premiere, en leur montrant la difformité du vice, & ſes ſuites funeſtes: c'eſt le deſſein principal *de la Tragedie*. La ſeconde, en leur decouvrant la beauté de la vertu, & ſa fin heureuſe, c'eſt le caractére propre à *l'Epopée*, ou Poëme Epique. Les paſſions, qui appartiennent à l'une, ſont la terreur & la pitié. Celles, qui conviennent à l'autre, ſont l'admiration & l'amour. Dans l'une, les Acteurs parlent; dans l'autre, le Poëte fait la narration.

Definition & diviſion de la Poëſie Epique.

On peut définir le Poëme Epique *Une Fable racontée par un Poëte pour exciter l'admiration, & inſpirer l'amour de la vertu, en nous repréſentant l'action d'un Heros favoriſé du Ciel, qui execute un grand deſſein malgré tous les obſtacles, qui s'y oppoſent.* Il y a donc trois choſes dans l'Epopée, *l'Action, la Morale*, & *la Poëſie*.

I. De

(a) *Omne tulit punctum, qui miſcuit utile dulci, Lectorem delectando, pariterque monendo.*

HOR. in ART. POET. v. 343. 344.

I. De l'Action Epique.

Qualitez de l'Action Epique.

L'Action doit être *grande*, *une*, *entiere*, *merveilleuse*, & *d'une certaire durée*. Télémaque a toutes ces qualitez. Comparons-le avec les deux Modéles de Poëſies Epique, Homere, & Virgile, & nous en ſerons convaincus.

Deſſein de l'Odyſſée.

Nous ne parlerons que de l'Odyſſée, dont le plan a plus de conformité avec celui de Télémaque. Dans ce Poëme, Homere introduit un Roi ſage, revenant d'une guerre étrangere, où il avoit donné des preuves éclatantes de ſa prudence & de ſa valeur; des tempêtes l'arrêtent en chemin, & le jettent dans divers Païs, dont il apprend les Mœurs, les Loix, la Politique. De-là naiſſent naturellement une infinité d'incidens & de périls. Mais ſachant, combien ſon abſence cauſoit de desordres dans ſon Roiaume, il ſurmonte tous les plaiſirs de la vie; l'immortalité même ne le touche point: il renonce à tout pour ſoulager ſon Peuple, & revoir ſa Famille.

Sujet de l'Enéide.

Dans l'Enéide, un Heros pieux & brave, echapé des ruines d'un Etat puiſſant, eſt deſtiné par les Dieux pour en conſerver la Religion, & pour établir un Empire plus grand & plus glorieux que le premier. Ce Prince, choiſi pour Roi par les reſtes infortunez de ſes Concitoyens, erre longtems avec eux dans pluſieurs Païs, où il apprend tout ce qui eſt néceſſaire à un Roi, à un Legislateur, à un Pontife. Il trouve enfin un azyle dans des terres eloignées, d'où ſes Ancêtres étoient ſortis. Il défait pluſieurs ennemis puiſſans, qui s'oppoſent à ſon établiſſement, & jette les fondemens d'un Empire, qui devoit être un jour le Maître de l'Univers.

L'Action

Plan de Téléma-que. L'Action de Télémaque unit ce qu'il y a de grand dans l'un & dans l'autre de ces deux Poëmes. On y voit un jeune Prince, animé par l'amour de la Patrie, aller chercher son Pére, dont l'absence causoit le malheur de sa Famille, & de son Roiaume. Il s'expose à toutes sortes de périls; il se signale par des vertus heroïques; il renonce à la Royauté, & à des Couronnes plus considerables que la sienne; & parcourant plusieurs terres inconnuës, apprend tout ce qu'il faut pour gouverner un jour selon la prudence d'Ulysse, la pieté d'Enée, & la valeur de tous les deux, en sage Politique, en Prince religieux, en Heros accompli.

L'action doit être une. L'action de l'Epopée doit être une. Le Poëme Epique n'est pas une Histoire, comme la Pharsale de Lucain, & la Guerre Punique de Silius Italicus; ni la vie toute entiére d'un Heros, comme l'Achilleïde de Stace: l'unité du Heros ne fait pas l'unité de l'action. La vie de l'homme est pleine d'inégalités. Il change sans cesse de desseins, ou par l'inconstance de ses passions, ou par les accidens imprevûs de la vie. Qui voudroit decrire tout l'homme, ne fermeroit qu'un tableau bizarre, un contraste de passions opposées sans liaison & sans ordre. C'est pourquoi l'Epopée n'est pas la louange d'un Heros, qu'on propose pour modéle, mais le recit d'une action grande & illustre, qu'on donne pour exemple.

Des Epi-sodes. Il en est de la Poësie comme de la Peinture, l'unité de l'action principale n'empêche pas, qu'on n'y insére plusieurs incidens particuliers. Le dessein est formé dès le commencement du Poëme; le Heros en vient à bout en franchissant tous les obstacles. C'est le recit

recit de ſes oppoſitions, qui fait les Epiſodes: mais tous ces Epiſodes dependent de l'action principale, & ſont tellement liés avec elle, & ſi unis entre eux, que le tout enſemble ne preſente qu'un ſeul tableau, compoſé de pluſieurs figures dans une belle ordonnance, & dans une juſte proportion.

L'unité de l'action de Télémaque, & la continuité des Epiſodes.

Je n'examine point ici, s'il eſt vrai, qu'Homere noye quelquefois ſon action principale dans la longueur & le nombre de ſes Epiſodes; ſi ſon action eſt double; s'il perd ſouvent de vûe ſes principaux perſonnages. Il ſuffit de remarquer, que l'Auteur de Télémaque a imité par tout la regularité de Virgile, en evitant les défauts, qu'on impute au Poëte Grec. Tous les Epiſodes de nôtre Auteur ſont continus, & ſi habilement enclavez les uns dans les autres, que le premier améne celui, qui ſuit. Ses principaux perſonnages ne diſparoiſſent point, & les tranſitions, qu'il fait de l'Epiſode à l'action principale, font ſentir toûjours l'unité du deſſein. Dans les ſix premiers Livres, où Télémaque parle & fait le recit de ſes avantures à Calypſo, ce long Epiſode & l'imitation de celui de Didon, eſt raconté avec tant d'art, que l'unité de l'action principale eſt demeurée parfaite. Le Lecteur y eſt en ſuſpens, & ſent dès le commencement, que le ſejour de ce Heros dans cette Isle, & ce qui s'y paſſe, n'eſt qu'un obſtacle, qu'il faut ſurmonter. Dans le XIII. & XIV. Livre, où Mentor inſtruit Idomenée, Télémaque n'eſt pas preſent, il eſt à l'armée: mais c'eſt Mentor, un des principaux perſonnages du Poëme, qui fait tout en vûe de Télémaque & pour ſon inſtruction: de ſorte que cet Epiſode eſt parfaitement lié avec le deſſein

principal.

principal. C'eſt encore un grand art dans nôtre Auteur, de faire entrer dans ſon Poëme des Epiſodes, qui ne ſont pas des ſuites de la Fable principale, ſans rompre ni l'Unité, ni la continuité de l'action. Ces Epiſodes y trouvent place, non ſeulement comme des inſtructions importantes pour un jeune Prince, qui eſt le grand deſſein du Poëte, mais parce qu'il le fait raconter à ſon Heros dans le tems d'une inaction, pour en remplir le vuide. C'eſt ainſi qu'Adoam inſtruit Télémaque des mœurs, & des Loix de la Betique, pendant le calme d'une navigation : & Philoctete lui raconte ſes malheurs, tandis que ce jeune Prince eſt au camp des Alliez, en attendant le jour du combat.

L'action doit être entiére.

L'Action Epique doit être entiére. Cette integrité ſuppoſe trois choſes : la cauſe, le nœud, & le denoüment. La cauſe de l'action doit être digne du Heros, & conforme à ſon caractére. Tel eſt le deſſein de Télémaque. Nous l'avons déja vû.

Du Nœud.

Le Nœud doit être naturel, & tiré du fond de l'action. Dans l'Odyſſée, c'eſt Neptune qui le forme. Dans l'Enéide, c'eſt la colére de Junon. Dans Télémaque, c'eſt la haine de Venus. Le nœud de l'Odyſſée eſt naturel, parce que naturellement il n'y a point d'obſtacle, qui ſoit plus à craindre pour ceux, qui vont ſur mer, que la mer même. L'oppoſition de Junon dans l'Enéide, comme ennemie des Troyens, eſt une belle fiction. Mais la haine de Venus contre un jeune Prince, qui mépriſe la volupté par l'amour de la vertu, & dompte ſes paſſions par le ſecours de la ſageſſe, eſt une Fable tirée de la nature, qui renferme en même tems une Morale ſublime.

Le

Le Dénouëment doit étre auſſi naturel que le nœud. Dans l'Odyſſée, Ulyſſe arrive parmi les Phéaciens, leurs raconte ſes avantures, & ces Inſulaires amateurs des Fables, charmez de ſes recits, lui fourniſſent un vaiſſeau pour retourner chez lui: le dénouëment eſt ſimple & naturel. Dans l'Eneïde, Turnus eſt le ſeul obſtacle à l'etabliſſement d'Enée. Ce Heros pour épargner le ſang de ſes Troyens, & celui des Latins, dont il ſera bientôt Roi, vuide la querelle par un combat ſingulier. Ce dénouëment eſt noble. Celui de Télémaque eſt tout enſemble naturel & grand. Ce jeune Heros pour obéïr aux ordres du Ciel, ſurmonte ſon amour pour Antiope, & ſon amitié pour Idoménée, qui lui offroit ſa Couronne, & ſa fille. Il ſacrifie les paſſions les plus vives, & les plaiſirs même les plus innocens au pur amour de la vertu. Il s'embarque pour Ithaque ſur des vaiſſeaux que lui fournit Idoménée, à qui il avoit rendu tant de ſervices. Quand il eſt prés de ſa Patrie, Minerve le fait relâcher dans une petite Isle deſerte, où elle ſe découvre à lui. Aprés l'avoir accompagné à ſon inſçu au travers des mers orageuſes, de terres inconnuës, de guerres ſanglantes, & de tous les maux qui peuvent éprouver le cœur de l'homme, la ſageſſe le conduit enfin dans un lieu ſolitaire. C'eſt là qu'elle lui parle, qu'elle lui annonce la fin de ſes travaux, & ſa deſtinée heureuſe; puis elle le quitte. Sitôt qu'il va rentrer dans le bonheur & le repos, la Divinité s'éloigne, le merveilleux ceſſe, l'action heroïque finit. C'eſt dans la ſouffrance que l'homme ſe montre Heros, & qu'il a beſoin d'un appui tout divin. Ce n'eſt qu'aprés avoir ſouffert, qu'il

Du dénouëment.

est capable de marcher seul, de se conduire lui-même, & de gouverner les autres. Dans le Poëme de Télémaque, l'observation des plus petites regles de l'art est accompagnée d'une profonde morale.

Qualitez generales du nœud & du dénouëment du Poëme Epique.

Outre le nœud & le denouëment general de l'Action principale, chaque Episode a son nœud & son denouëment propre. Ils doivent avoir tous les mêmes conditions. Dans l'Epopée, on ne cherche point les intrigues surprenantes des Romans modernes. La surprise seule ne produit qu'une passion trés-imparfaite & passagére. Le sublime est d'imiter la simple nature, préparer les événemens d'une maniére si délicate qu'on ne les prévoye pas, les conduire avec tant d'art, que tout paroisse naturel. On n'est point inquiet, suspendu, détourné du but principal de la Poësie heroïque, qui est l'instruction pour s'occuper d'un dénouëment fabuleux, & d'une intrigue imaginaire. Cela est bon, quand le seul dessein est d'amuser: mais dans un Poëme Epique, qui est une espece de Philosophie morale, ces intrigues sont des jeux d'esprit au-dessous de sa gravité & de sa noblesse.

Si l'Auteur du Télémaque a évité les intrigues des Romans modernes, il n'est pas tombé non plus dans le merveilleux outré que quelques-uns reprochent aux Anciens. Il ne fait ni parler des chevaux, ni marcher des trépieds, ni travailler des statuës.

L'Action doit être merveilleuse.

L'action Epique doit être merveilleuse, mais vraisemblable. Nous n'admirons point ce qui nous paroît impossible. Le Poëte ne doit jamais choquer la raison, quoiqu'il puisse outrepasser quelquefois la Nature. Les Anciens ont introduit les Dieux dans leurs Poëmes, non seule-

ſeulement pour executer par leur entremiſe de grands événemens, & unir la vraiſemblance & le merveilleux : mais pour apprendre aux hommes que les plus vaillans & les plus ſages ne peuvent rien ſans le ſecours des Dieux. Dans nôtre Poëme, Minerve conduit ſans ceſſe Télémaque. Par là le Poëte rend tout poſſible à ſon Heros, & fait ſentir que ſans la Sageſſe divine l'homme ne peut rien. Mais ce n'eſt pas là tout ſon art. Le ſublime eſt d'avoir caché la Déeſſe ſous une forme humaine. C'eſt non ſeulement le vraiſemblable, mais le naturel qui s'unit ici au merveilleux. Tout eſt divin, & tout paroît humain. Ce n'eſt pas encore tout. Si Télémaque avoit ſû qu'il étoit conduit par une Divinité, ſon mérite n'auroit pas été ſi grand, il en auroit été trop ſoûtenu. Les Heros d'Homére ſavent preſque toûjours ce que les Immmortels font pour eux. Nôtre Poëte, en dérobant à ſon Heros le merveilleux de la fiction, a fait admirer ſa vertu & ſon courage.

De la durée du Poëme Epique.

La durée du Poëme Epique eſt plus longue que celle de la Tragédie. Dans celle ci les paſſions regnent. Rien de violent ne peut être de longue durée. Mais les vertus & les habitudes qui ne s'acquérent pas tout d'un coup, ſont propres au Poëme Epique, & par conſequent ſon action doit avoir une plus grande étenduë. L'Epopée peut renfermer les actions de pluſieurs années : mais ſelon les Critiques, le tems de l'action principale depuis l'endroit, où le Poëte commence ſa narration, ne peut être plus longue qu'une année, comme le tems d'une action tragique doit être au plus d'un jour. Ariſtote & Horace n'en diſent rien pourtant. Homére &

Virgile n'ont obſervé aucune regle fixe ladeſſus. L'action de l'Iliade toute entiére ſe paſſe en cinquante jours. Celle de l'Odyſſée depuis l'endroit où le Poëte commence ſa narration, n'eſt que d'environ deux mois. Celle de l'Eneide eſt d'un an. Une ſeule campagne ſuffit à Télémaque depuis qu'il ſort de l'Isle de Calypſo juſqu'à ſon retour en Ithaque. Nôtre Poëte a choiſi le milieu entre l'impetuoſité & la vehemence avec laquelle le Poëte Grec court vers ſa fin, & la démarche majeſtueuſe & meſurée du Poëte Latin, qui paroît quelquefois lent, & ſemble trop allonger ſa narration.

De la Narration Epique.

Quand l'action du Poëme Epique eſt longue & n'eſt pas continuë, le Poëte diviſe ſa Fable en deux parties; l'une où le Heros parle, & raconte ſes avantures paſſées. L'autre où le Poëte ſeul fait le récit de ce qui arrive enſuite à ſon Heros. C'eſt ainſi qu'Homere ne commence ſa narration qu'aprés qu'Ulyſſe eſt parti de l'Isle d'Ogygie; & Virgile la ſienne, qu'aprés qu'Enée eſt arrivé à Carthage. L'Auteur de Télémaque a parfaitement imité ces deux grands Modéles. Il diviſe ſon action comme eux, en deux parties. La principale contient ce qu'il raconte, & elle commence, où Télémaque finit le récit de ſes avantures à Calypſo. Il prend peu de matiére, mais il la traite amplement. Dix huit Livres y ſont employez. L'autre partie eſt beaucoup plus ample pour le nombre des incidens, & pour le tems: mais elle eſt beaucoup plus reſerrée pour les circonſtances. Elle ne contient que les ſix premiers Livres. Par cette diviſion de ce que nôtre Poëte raconte, & de ce qu'il fait raconter à

Télé-

Télémaque, il retranche les tems d'inaction; comme sa captivité en Egypte, son emprisonnement à Tyr, &c. Il n'étend pas trop la durée de sa narration. Il joint ensemble la varieté & la continuité des avantures: tout est mouvement, tout est action dans son Poëme. On ne voit jamais ses Personnages oisifs, ni son Heros disparoître.

II. DE LA MORALE.

I. Des Mœurs.

On peut recommander la vertu par les exemples, & par les instructions, par les mœurs & par les préceptes. C'est ici où nôtre Auteur surpasse beaucoup tous les autres Poëtes.

On doit à Homére la riche invention d'avoir personnalisé les Attributs divins, les passions humaines & les causes physiques; source feconde de belles fictions, qui animent & vivifient tout dans la Poësie. Mais sa Religion n'est qu'un tissu de fables qui n'ont rien de propre, ni à faire respecter, ni à faire aimer la Divinité. Les caracteres de ses Dieux sont même au-dessous de ceux de ses Heros. Pytagore, Platon, Philostrate, Payens comme lui, ne l'ont pas justifié d'avoir ravalé ainsi la Nature divine, sous prétexte que ce qu'il en dit est allegorie, tantôt physique, tantôt morale. Car outre qu'il est contre la nature de la Fable de se servir des actions morales pour figurer des effets physiques, il leur parut trés-dangereux de representer les chocs des élémens, & les Phénoménes communs de la nature par des actions vicieuses attribuées aux Puissances celestes, & d'enseigner la morale par des allegories, dont la lettre ne montre que le vice.

Caracteres des Dieux d'Homére.

On pourroit peut-être diminuer la faute d'Homere par les ténebres & les mœurs de son siecle, & le peu de progrés qu'on avoit fait de son tems dans la Philosophie; sans entrer dans cette discussion, on se contentera de remarquer que l'Auteur de Télémaque, en imitant ce qu'il y a de beau dans les Fables du Poëte Grec, a évité deux grands défauts qu'on lui impute. Il personnalise comme lui des Attributs divins, & en fait des Divinitez subaltermes; mais il ne les fait jamais paroître qu'en des occasions qui meritent leur presence Il ne les fait jamais parler ni agir que d'une maniere digne d'elles. Il unit avec *art la Poësie d'Homére & la Philosophie de Pythagore.* Il ne dit rien que ce que les Payens auroient pu dire; & cependant il a mis dans leurs bouches ce qu'il y a de plus sublime dans la Morale Chrêtienne, & a montré par-là que cette Morale est écrite en caracteres ineffacables dans le cœur de l'homme; & qu'il les y découvriroit infailliblement, s'il suivoit la voix de la pure & simple raison pour se livrer totalement à cette Verité souveraine & universelle qui éclaire tous les esprits, comme le Soleil éclaire tous les corps, & sans laquelle toute raison particuliere n'est que tenebres & égarement.

Les Idées de la Divinité.

Les idées que nôtre Poëte nous donne de la Divinité sont non seulement dignes d'elle, mais infiniment aimables pour l'homme. Tout inspire la confiance & l'amour: une piéte douce, une adoration noble & libre, dûë à la perfection absoluë de l'Etre infini; & non pas un culte superstitieux, sombre & servile, qui saisit & abat le cœur, lorsqu'on ne considére Dieu seulement comme un puissant Legislateur

lateur qui punit avec rigueur le violement de ſes Loix.

Il nous repreſente Dieu comme amateur des hommes, mais dont l'amour & la bonté pour nous ne ſont pas abandonnez aux decrets aveugles d'une deſtinée fatale, ni meritez par les pompeuſes apparences d'un culte exterieur, ni ſujets aux caprices bizares des Divinitez payennes, mais toûjours reglez par la Loi immuable de la Sageſſe, qui ne peut qu'aimer la vertu, & traiter les hommes, non ſelon le nombre des animaux qu'ils immôlent, mais des paſſions qu'ils ſacrifient.

Des mœurs des Héros d'Homere.

On peut juſtifier plus aiſément les caractéres qu'Homére donne à ſes Héros, que ceux qu'il donne à ſes Dieux. Il eſt certain qu'il peint les hommes avec ſimplicité, force, variété & paſſion. L'ignorance où nous ſommes des coûtumes d'un païs, des ceremonies de ſa Religion, du génie de ſa langue, le défaut qu'ont la plûpart des hommes de juger de tout par le goût de leur ſiécle & de leur nation, l'amour du faſte & de la fauſſe magnificence, qui a gâté la nature pure & primitive; toutes ces choſes peuvent nous tromper & nous dégoûter mal à propos de ce qui étoit le plus eſtimé dans l'ancienne Gréce.

Des deux ſortes d'Epopées: la Pathetique & la Morale.

Quoiqu'il paroiſſe plus naturel & plus philoſophe de diſtinguer la Tragedie de l'Epopée par la difference de leurs vuës morales, comme on a fait d'abord; on n'oſe décider cependant, s'il ne peut y avoir, comme dit Ariſtote, deux ſortes d'Epopées, l'une *Pathetique*, l'autre *Morale*; l'une, où les grandes paſſions regnent; l'autre, où les grandes vertus triomphent. L'Iliade & l'Odyſſée peuvent étre des exemples de ces deux eſpe-

ces. Dans l'une Achille eſt repreſenté naturellement avec tous ſes défauts; tantôt comme brutal, juſqu'à ne conſerver aucune dignité dans ſa colere; tantôt comme furieux juſqu'à ſacrifier ſa Patrie à ſon reſſentiment. Quoique le Héros de l'Odyſſée ſoit plus regulier que le jeune Achille boüillant & impétueux, cependant le ſage Ulyſſe eſt ſouvent faux & trompeur. C'eſt que le Poëte peint les hommes avec ſimplicité & ſelon ce qu'ils ſont d'ordinaire. La valeur ſe trouve ſouvent alliée avec une vengeance furieuſe & brutale. La politique eſt preſque toûjours jointe avec le menſonge & la diſſimulation. Peindre d'aprés nature, c'eſt peindre comme Homére.

Ces deux eſpeces d'Epopées dans le Télémaque.

Sans vouloir critiquer les vûës differentes de l'Iliade & de l'Odyſſée, il ſuffit d'avoir remarqué en paſſant leurs differentes beautez pour faire admirer l'art avec lequel nôtre Auteur réünit dans ſon Poëme ces deux ſortes d'Epopées, la Pathetique, & la Morale. On voit un mêlange, & un contraſte admirable de vertus & de paſſions dans ce merveilleux tableau. Il n'offre rien de trop grand; mais il nous repreſente également l'excellence & la baſſeſſe de l'homme. Il eſt dangereux de nous montrer l'un ſans l'autre, & rien n'eſt plus utile que de nous faire voir tous les deux enſemble; car la juſtice & la vertu parfaite demandent qu'on s'eſtime & ſe mépriſe, qu'on s'aime & ſe haïſſe. Nôtre Poëte n'éléve pas Télémaque au deſſus de l'humanité, il le fait tomber dans les foibles qui ſont compatibles avec un amour ſincére de la vertu; & ſes foibleſſes ſervent a le corriger, en lui inſpirant la défiance de ſoi-même, & de ſes propres

pres forces. Il ne rend pas ſon imitation impoſſible en lui donnant une perfection ſans tache: mais il excite nôtre émulation en mettant devant les yeux l'exemple d'un jeune homme, qui avec les mêmes imperfections que chacun ſent en ſoi, fait les actions les plus nobles & les plus vertueuſes. Il a uni enſemble dans le caractére de ſon Héros, le courage d'Achille, la prudence d'Ulyſſe & la piété d'Enée. Télémaque eſt en colére comme le premier ſans étre brutal: politique comme le ſecond, ſans étre fourbe; ſenſible comme le troiſiéme, ſans étre voluptuéux.

2. Des préceptes & des inſtructions Morales.

Une autre maniére d'inſtruire, c'eſt par les préceptes. L'Auteur de Télémaque joint enſemble les grandes inſtructions avec les exemples heroïques. La morale d'Homére avec les mœurs de Virgile. Sa morale a cependant trois qualitez qui manquent à celle des Anciens; ſoit Poëtes, ſoit Philoſophes. Elle eſt *ſublime* dans ſes principes, *noble* dans ſes motifs, *univerſelle* dans ſes uſages.

Qualitez de la Morale de Télémaque. 1. Elle eſt ſublime dans ſes Principes.

1 Sublime dans ſes principes. Elle vient d'une profonde connoiſſance de l'homme: on l'introduit dans ſon propre fonds; on lui dévelope les reſſorts ſecrets de ſes paſſions, les replis cachez de ſon amour propre: la difference des vertus fauſſes d'avec les ſolides. De la connoiſſance de l'homme on remonte à celle de Dieu même. L'on fait ſentir par tout que l'Eſtre infini agit ſans ceſſe en nous pour nous rendre bons & heureux? Qu'il eſt la ſource immediate de toutes nos lumieres, & de toutes nos vertus: Que nous ne tenons pas moins de lui la raiſon que la vie: Que ſa Verité ſouveraine doit étre nôtre unique lumiére, & ſa volonté ſupréme regler tous nos

amours : Que faute de consulter cette Sagesse universelle & immuable, l'homme ne voit que des fantômes séduisans ; faute de l'écouter, il n'entend que le bruit confus de ses passions : Que les solides vertus ne nous viennent que comme quelque chose d'étranger qui est mis en nous ; qu'elles ne sont pas les effets de nos propres efforts, mais l'ouvrage d'une Puissance superieure à l'homme, qui agit en nous quand nous n'y mettons point d'obstacle, & dont nous ne distinguons pas toûjours l'action, à cause de sa délicatesse. L'on nous montre enfin que sans cette Puissance premiére & souveraine, qui éleve l'homme au-dessus de lui-même, les vertus les plus brillantes ne sont que des raffinemens d'un amour propre, qui se renferme en soi-même, se rend sa Divinité, & devient en même tems & l'idolâtre & l'idole. Rien n'est plus admirable que le Portrait de ce Philosophe que Télémaque vit aux Enfers, & dont tout le crime étoit d'avoir été idolâtre de sa propre vertu.

C'est ainsi que la morale de nôtre Auteur tend à nous faire oublier nôtre être propre pour le rapporter tout entier à l'Estre souverain, & nous en rendre les adorateurs : comme le but de sa politique est de nous faire préferer le bien public au bien particulier, & nous faire aimer les hommes. On sait les systémes de Machiavel, d'Hobbes, & de deux Auteurs plus moderez, Puffendorf, & Grotius. Les deux premiers, sous le vain & faux prétexte que le bien de la societé n'a rien de commun avec le bien essentiel de l'homme, qui est la vertu, établissent pour seules maximes de gouvernement, la finesse, les artifices,

les

les ſtratagêmes, le deſpotiſme, l'injuſtice & l'irreligion. Les deux derniers Auteurs ne fondent leur politique que ſur des maximes payennes, & qui même n'égalent ni celles de la République de Platon, ni celles des Offices de Ciceron. Il eſt vrai que ces deux Philoſophes modernes ont travaillé dans le deſſein d'être utiles à la Societé; & qu'ils ont rapporté preſque tout au bonheur de l'homme conſideré ſelon le civil. Mais l'Auteur de Télémaque eſt original, en ce qu'il a uni la politique la plus parfaite avec les idées de la vertu la plus conſommée. Le grand principe ſur lequel tout roule, eſt que le monde entier n'eſt qu'une Republique univerſelle, & chaque Peuple comme une grande famille. De cette belle & lumineuſe idée naïſſent ce que les Politiques appellent les Loix *de Nature, & des Nations*, équitables, genereuſes, pleines d'humanité. On ne regarde plus chaque païs comme indépendant des autres; mais le genre humain comme un tout indiviſible. On ne ſe borne plus à l'amour de ſa Patrie: le cœur s'étend, devient immenſe; & par une amitié univerſelle embraſſe tous les hommes. De-là naïſſent l'amour des Etrangers, la confiance mutuelle entre les Nations voiſines, la bonne foi, la juſtice, & la paix parmi les Princes de l'Univers, comme entre les particuliers de chaque Etat. Nôtre Auteur nous montre encore que la gloire de la Royauté eſt de gouverner les hommes pour les rendre bons & heureux: que l'autorité du Prince n'eſt jamais mieux affermie que lorſqu'elle eſt appuyée ſur l'amour des peuples, & que la veritable richeſſe de l'Etat conſiſte à retrancher tous les faux be-

besoins de la vie pour se contenter du necessaire, & des plaisirs simples & innocens. Par-là, il fait voir que la vertu contribuë non seulement à préparer l'homme pour une felicité future, mais qu'elle rend la societé actuellement heureuse dans cette vie: autant qu'elle le peut être.

2. La Morale de Télémaque est noble dans ses motifs.

2. La Morale de Télémaque est noble dans ses motifs. Son grand principe est qu'il faut préferer l'amour du *beau* à l'amour du *plaisir*, comme disent Socrate & Platon: *l'honnête*, à *l'agreable*, selon l'expression de Ciceron. Voilà la source des sentimens nobles, de la grandeur d'ame, & de toutes les vertus heroïques. C'est par ces idées pures & élevées qu'il détruit d'une maniere infiniment plus touchante que par la dispute, la fausse Philosophie de ceux *qui font du plaisir le seul ressort du cœur humain.* Nôtre Poëte montre par la belle morale qu'il met dans la bouche de ses Heros, & les actions genereuses qu'il leur fait faire, ce que peut l'amour du beau & du parfait sur un cœur noble pour lui faire sacrifier ses plaisirs aux devoirs penibles de sa vertu. Je sai que cette vertu heroïque passe parmi les ames vulgaires pour un fantôme, & que les gens d'imagination se sont déchaînez contre cette Verité sublime & solide par plusieurs pointes d'esprit frivoles & mépriſables. C'est que ne trouvant rien audedans d'eux qui soit comparable à ces grands sentimens, ils concluent que l'humanité en est incapable. Ce sont des Nains qui jugent de la force des Geants par la leur. Les esprits qui rampent sans cesse dans les bornes étroites de l'amour propre, ne comprendront jamais le pouvoir & l'etenduë d'une vertu

vertu qui éleve l'homme au-deſſus de lui-même. Quelques Philoſophes qui ont fait d'ailleurs de belles découvertes dans la Philoſophie, ſe ſont laiſſez entraîner par leurs préjugez, juſqu'à ne point diſtinguer aſſez entre l'amour de l'ordre, & l'amour du plaiſir; & à nier que la volonté puiſſe être remuée auſſi fortement *par la vuë claire de la verité*, que *par le ſentiment aveugle du plaiſir*. On ne peut lire ſerieuſement Télémaque ſans être convaincu de ce grand principe. L'on y voit les ſentimens genereux d'une ame noble, qui ne conçoit rien que de grand; d'un cœur deſintereſſé qui s'oublie ſans ceſſe; d'un Philoſophe qui ne ſe borne ni à ſoi ni à ſa Nation, ni à rien de particulier: mais qui rapporte tout au bien commun du genre humain, & tout le genre humain à l'Eſtre ſuprême.

3. La Morale de Télémaque eſt univerſelle dans ſes uſages, étenduë, feconde, proportionnée à tous les tems, à toutes les Nations, & à toutes les conditions. On y aprend les devoirs d'un Prince, qui eſt tout enſemble, Roi, Guerrier, Philoſophe, & Legislateur. On y voit l'art de conduire des Nations differentes; la maniere de conſerver la paix au-dehors avec ſes voiſins, & cependant d'avoir toûjours audedans du Royaume une jeuneſſe aguerrie prête à le defendre; d'enrichir ſes Etats ſans tomber dans le luxe; de trouver le milieu entre les excés d'un pouvoir deſpotique, & les deſordres de l'Anarchie. On y donne des préceptes pour l'agriculture, pour le commerce, pour les arts, pour la police, pour l'education des enfans. Nôtre Auteur fait entrer dans ſon Poëme, non ſeulement les vertus heroïques

3. La Morale de Télémaque eſt univerſelle dans ſes uſages.

&

& royales, mais celles qui ſont propres à toutes ſortes de conditions. En formant le cœur de ſon Prince, il n'inſtruit pas moins chaque particulier de ſon devoir.

L'Iliade a pour but de montrer les funeſtes ſuites de la déſunion parmi les Chefs d'une armée. L'Odyſſée nous fait voir ce que peut dans un Roi la prudence, jointe avec la valeur. Dans l'Eneïde on depeint les actions d'un Heros pieux & vaillant. Mais toutes ces vertus particulieres ne ſont pas le bonheur du genre humain. Télémaque va bien au delà de tous ces plans par la grandeur, le nombre & l'étenduë de ſes vuës morales; de ſorte qu'on peut dire avec le Philoſophe critique d'Homére: * *Le Don le plus utile que les Muſes ayent fait aux hommes, c'eſt le Télémaque; car ſi le bonheur du Genre humain pouvoit naître d'un Poëme, il naîtroit de celui-là.*

L'Abbé Terraſſon.

DE LA POESIE.

C'eſt une belle remarque du Chevalier Temple, que la Poëſie doit réunir ce que la Muſique, la Peinture, & l'Eloquence ont de force & de beauté. Mais comme la Poëſie ne differe de l'Eloquence, qu'en ce qu'elle peint avec entouſiaſme, on aime mieux dire que la Poëſie emprunte ſon harmonie de la Muſique, ſa paſſion de la Peinture, ſa force & ſa juſteſſe de la Philoſophie.

L'Harmonio du Style de Télémaque.

Le ſtile de Télémaque eſt poli, net, coulant, magnifique. Il a toute l'abondance d'Homére ſans avoir ſon intemperance de paroles. Il ne tombe jamais dans les redites; & quand il parle des mêmes choſes, il ne rappelle point les mêmes images & encore moins les mêmes

mes termes. Toutes ſes periodes rempliſſent l'oreille par leur nombre & leur cadence. Rien ne choque, point de mots durs, point de termes abſtraits, ni de tours affectez. Il ne parle jamais pour parler, ni ſimplement pour plaire. Toutes ſes paroles ſont penſer, & toutes ſes penſées tendent à nous rendre bons.

Excellence des Peintures de Télémaque.

Les images de nôtre Poëte ſont auſſi parfaites que ſon ſtile eſt harmonieux. Peindre, c'eſt non ſeulement décrire les choſes, mais en repreſenter les circonſtances, d'une maniere ſi vive & ſi touchante, qu'on s'imagine les voir. L'Auteur de Télémaque peint les paſſions avec art. Il avoit étudié le cœur de l'homme, & en connoiſſoit tous les reſſorts. En liſant ſon Poëme, on ne voit plus que ce qu'il fait voir; on n'entend plus que ceux qu'il fait parler. Il échauffe, il remuë, il entraîne. On ſent toutes les paſſions qu'il décrit.

Des Comparaiſons & deſcriptions de Télémaque.

Les Poëtes ſe ſervent ordinairement de deux ſortes de peintures, les comparaiſons & les deſcriptions. Les comparaiſons de Télemaque ſont juſtes & nobles. L'Auteur n'éleve pas trop l'eſprit au-deſſus de ſon ſujet par des metaphores outrées: il ne l'embaraſſe pas non-plus par une trop grande varieté d'images. Il a imité tout ce qu'il y a de grand & de beau dans les deſcriptions des Anciens, les combats, les jeux, les naufrages, les ſacrifices, &c. ſans s'étendre ſur les minucies qui font languir la narration, ſans rabaiſſer la majeſté du Poëme Epique par la deſcription des choſes baſſes & des-agreables. Il deſcend quelquefois dans le détail. Mais il ne dit rien qui ne merite attention, & qui ne contribuë

tribuë à l'idée qu'il veut donner. Il suit la nature dans toutes ses varietez. Il savoit bien que tout discours doit avoir ses inégalitez; tantôt sublime, sans être guindé; tantôt naïf, sans être bas. C'est un faux goût de vouloir toûjours embellir. Ses descriptions sont magnifiques, mais naturelles, simples, & cependant agréables. Il peint non seulement d'aprés nature, mais ses tableaux sont aimables. Il unit ensemble la veriré du dessein, & la beauté du coloris; la vivacité d'Homére, & la noblesse de Virgile. Ce n'est pas tout, les descriptions de ce Poëme sont non seulement destinées à plaire, mais elles sont toutes instructives. Si l'Auteur parle de la vie pastorale, c'est pour recommander l'aimable simplicité des mœurs. S'il décrit des jeux & des combats, ce n'est pas seulement pour celebrer les funerailles d'un ami ou d'un pere, comme dans l'Iliade & dans l'Eneïde: c'est pour choisir un Roi qui surpasse tous les autres dans la force de l'esprit & du corps, & qui soit également capable de soutenir les fatigues de l'un & de l'autre. S'il nous represente les horreurs d'un naufrage, c'est pour inspirer à son héros la fermeté de cœur, & l'abandon aux Dieux, dans les plus grands périls. Je pourrois parcourir toutes ces descriptions, & y trouver de semblables beautez. Je me contenterai de remarquer que dans cette nouvelle Edition, la sculpture de la redoutable Egide que Minerve envoya à Télémaque, est pleine d'art, & renferme cette morale sublime; Que le bouclier d'un Prince, & le soûtien d'un Etat, sont les sciences & l'agriculture: Qu'un Roi armé par la sagesse cherche toûjours la paix, & trouve des

ressour-

reſſources fécondes contre tous les maux de la guerre, dans un peuple inſtruit & laborieux, dont l'eſprit & le corps ſont également accoûtumez au travail.

Philoſophie de Téléma-que.

La Poëſie tire ſa force & ſa juſteſſe de la Philoſophie. Dans Télémaque, on voit par tout une imagination riche, vive, agreable, & neanmoins un eſprit juſte & profond. Ces deux qualitez ſe rencontrent rarement dans la même perſonne. Il faut que l'ame ſoit dans un mouvement preſque continuel pour inventer, pour paſſionner, pour imiter, & en même tems dans une tranquillité parfaite pour juger en produiſant, & choiſir entre mille penſées, qui ſe preſentent, celle qui convient. Il faut que l'imagination ſouffre une eſpece de tranſport & d'entouſiaſme, pendant que l'eſprit paiſible dans ſon empire, la retient, & la tourne où il veut. Sans cette paſſion qui anime tout, les diſcours paroiſſent froids, languiſſans, abſtraits, hiſtoriques. Sans ce jugement qui regle tout, ils ſont faux & trompeurs.

Compa-raiſon de la Poëſie de Téle-maque avec Ho-mére & Virgile.

Le feu d'Homére, ſur tout dans l'Iliade, eſt impétueux & ardent comme un tourbillon de flâme, qui embraſe tout. Le feu de Virgile a plus de clarté que de chaleur, il luit toûjours uniment & également. Celui de Télémaque échauffe & éclaire tout enſemble, ſelon qu'il faut perſuader, où paſſionner. Quand cette flâme éclaire, elle fait ſentir une douce chaleur, qui n'incommode point. Tels ſont les diſcours de Mentor ſur la politique, & de Télémaque ſur le ſens des Loix de Minos, &c. Ces idées pures rempliſſent l'eſprit de leur paiſible lumiere; l'entouſiaſme & le feu poëtique ſeroient nuiſi-

 bles,

bles, comme les rayons trop ardens du Soleil qui ébloüiſſent. Quand il n'eſt plus queſtion de raiſonner, mais d'agir; quand on a vû clairement la verité, quand les reflexions ne viennent que d'irreſolution, alors le Poëte excite un feu, & une paſſion qui détermine, & qui emporte une ame affoiblie, qui n'a plus le courage de ſe rendre à la verité. L'Epiſode des amours de Télémaque dans l'Isle de Calypſo, eſt plein de ce feu.

Ce mêlange de lumiere & d'ardeur diſtingue de nôtre Poëte d'Homére, & de Virgile. L'entouſiaſme du premier lui fait quelquefois oublier l'art, negliger l'ordre, & paſſer les bornes de la nature. C'étoit la force & l'eſſor de ſon grand génie qui l'entraînoit malgré lui. La pompeuſe magnificence, le jugement & la conduite de Virgile degenérent quelquefois en une regularité trop compaſſée, où il ſemble plûtôt Hiſtorien que Poëte. Ce dernier plaît beaucoup plus aux Poëtes philoſophes & modernes, que le premier. N'eſt-ce pas qu'ils ſentent qu'on peut imiter plus facilement par *art* le grand jugement du Poëte Latin, que le beau feu du Poëte Grec, que la *nature* ſeule peut donner?

Nôtre Auteur, doit plaire à toutes ſortes de Poëtes, tant à ceux qui ſont Philoſophes, qu'à ceux qui n'admirent que l'entouſiaſme. Il a uni les lumiéres de l'eſprit avec les charmes de l'imagination. Il prouve la verité en Philoſophe. Il fait aimer la verité prouvée par les ſentimens qu'il excité. Tout eſt ſolide, vrai, couvenable à la perſuaſion; ni jeux d'eſprit, ni penſées brillantes qui

n'ont

n'ont d'autre but que de faire admirer l'Auteur. Il a ſuivi ce grand précepte de Platon, qui dit qu'en écrivant on doit toûjours ſe cacher, diſparoître, ſe faire oublier pour ne produire que les veritez qu'on veut perſuader, & les paſſions qu'on veut purifier.

Dans Télémaque tout eſt raiſon, tout eſt ſentiment. C'eſt ce qui le rend un Poëme de toutes les Nations, & de tous les ſiecles. Tous les Etrangers en ſont également touchez. Les traductions qu'on en a faites en des langues moins délicates que la Langue Françoiſe, n'effacent point ſes beautez originales. La ſavante Apologiſte d'Homére nous aſſure que le Poëte Grec perd infiniment par une traduction, qu'il n'eſt pas poſſible d'y faire paſſer la force, la nobleſſe, & l'ame de ſa Poëſie. Mais on oſe dire que Télémaque conſervera toûjours en toutes ſortes de Langues ſa force, ſa nobleſſe, ſon ame & ſes beautez eſſentielles. C'eſt que l'excellence de ce Poëme ne conſiſte pas dans l'arrangement heureux & harmonieux des paroles, ni même dans les agrémens que lui prête l'imagination, mais dans un goût ſublime de la vérité, dans des ſentimens nobles & élevez, & dans la maniere naturelle, délicate & judicieuſe de les traiter. De pareilles beautez ſont de toutes les Langues, de tous les tems, de tous les païs, & touchent également les bons eſprits, & les grandes ames dans tout l'Univers.

Premiere Objection contre Télémaque.

On a formé pluſieurs Objections contre Télémaque: 1. Qu'il n'eſt pas en Vers.

REPONSE. La versification, selon Aristote, Denys d'Halycarnasse, & Strabon, n'est pas essentielle à l'Epopée. On peut l'écrire en prose, comme on écrit des Tragedies sans rimes. On peut faire des Vers sans Poësie, & être tout Poëtique sans faire des Vers. On peut imiter la versification par art, mais il faut naître Poëte. Ce qui fait la Poësie n'est pas le nombre fixe & la cadence reglée des syllabes; mais la fiction vive, les figures hardies, la beauté & la varieté des images. C'est l'entousiasme, le feu, l'impetuosité, la force, un je ne sai quoi dans les paroles & les pensées, que la nature seule peut donner. On trouve toutes ces qualitez dans Télémaque. L'Auteur a donc fait ce que Strabon dit de Cadmus, Pherécide, Hecatée: *Il a imité parfaitement la Poësie, en rompant seulement la mesure, mais il a conservé toutes les autres beautez Poëtiques*,

Nôtre âge retrouve un Homére.
Dans ce Poëme salutaire,
Par la vertu même inventé;
Les Nymphes de la double Cime,
Ne l'affranchirent de la Rime,
Qu'en faveur de la verité. *

De plus, je ne sai si la gêne des rimes & la singularité scrupuleuse de nôtre construction Européenne jointe à ce nombre fixe & mesuré de pieds, ne diminueroient pas beaucoup l'essor & la passion de la Poësie heroïque. Pour bien émouvoir les passions, on doit souvent retrancher l'ordre & la liaison. Voilà pourquoi les Grecs & les Romains,

* *Ode à Messieurs de l'Academie par Mr. de la Motte.* Premiere Ode.

mains, qui peignoient tout avec vivacité & goût, usoient des inversions de phrases; leurs mots n'avoient point de place fixe, ils les arrangeoient comme ils vouloient. Les Langues de l'Europe sont un composé du Latin, & des Jargons de toutes les Nations barbares qui subjuguérent l'Empire Romain. Ces peuples du Nord glaçoient tout, comme leur climat, par une froide regularité de Syntaxe. Ils ne comprenoient point cette belle varieté de longues & de bréves, qui imite si bien les mouvemens délicats de l'ame. Ils prononçoient tout avec le même froid, & ne connurent d'abord d'autre harmonie dans les paroles, qu'un vain tintement de finales monotones. Quelques Italiens, quelques Espagnols ont taché d'affranchir leur versification de la gêne des rimes. Un Poëte Anglois y a réussi merveilleusement, & a commencé même avec succés d'introduire les inversions de phrases dans sa Langue. Peut être que les François reprendont un jour cette noble liberté des Grecs & des Romains.

Seconde objection contre Télémaque.

2. Quelques uns par une ignorance grossiere de la noble liberté du Poëme Epique, ont reproché à Télémaque qu'il est plein d'Anachronismes.

REPONSE.

L'Auteur de ce Poëme n'a fait qu'imiter le Prince des Poëtes Latins, qui ne pouvoit ignorer que Didon n'étoit pas contemporaine d'Enée. Le Pygmalion de Télémaque frere de cette Didon; Sesostris qu'on dit avoir vêcu vers le même tems, &c. ne sont pas plus de fautes que l'Anachronisme de Virgile. Pourquoi condamner un Poëte de manquer quelquefois à l'ordre des tems, puisque c'est une beauté de manquer quel-

quefois à l'ordre de la nature ? il ne seroit pas permis de contredire un point d'histoire d'un tems peu éloigné. Mais dans l'antiquité reculée dont les Annales sont si incertaines & envelopées de tant d'obscuritez, on doit suivre la vraisemblance, & non pas toûjours la verité. C'est l'idée d'Aristote confirmée par Horace. Quelques Historiens ont écrit que Didon étoit chaste; Penélope impudique; qu'Helene n'a jamais vû Troye, ni Enée l'Italie. Homére & Virgile n'ont pas fait difficulté de s'écarter de l'Histoire, pour rendre leurs Fables plus instructives. Pourquoi ne sera t-il pas permis à l'Auteur de Télémaque, pour l'instruction d'un jeune Prince, de rassembler les Heros de l'Antiquité, Télémaque, Sesostris, Nestor, Idomené, Pygmalion, Adraste, pour unir dans un même tableau les differens caracteres des Princes bons & mauvais, dont il faloit imiter les vertus, & éviter les vices.

Troisiéme Objection contre Télémaque.

3. On trouve à redire que l'Auteur de Télémaque ait inseré l'Histoire des amours de Calypso & d'Eucharis dans son Poëme, & plusieurs descriptions semblables, qui paroissent trop passionnées.

REPONSE.

La meilleure Réponse à cette Objection est l'effet qu'avoit produit Télémaque dans le cœur du Prince pour qui il avoit été écrit. Les personnes d'une condition commune n'ont pas le même besoin d'être précautionnées contre les écueils, ausquels l'élevation & l'autorité exposent ceux qui sont destinez à regner. Si nôtre Poëte avoit écrit pour un homme qui eut dû passer sa vie dans l'obscurité, ces descriptions ne lui auroient pas été si necessaires. Mais pour un jeune Prin-

Prince, au milieu d'une Cour où la galanterie passe pour politesse, où chaque objet réveille infailliblement le goût des plaisirs, & où tout ce qui l'environne, n'est occupé qu'à le séduire; Pour un tel Prince, dis-je, rien n'étoit plus necessaire que de lui representer avec cette aimable pudeur, cette innocence & cette sagesse qu'on trouve dans le Télémaque, tous les détours séduisans de l'amour insensé; Lui peindre ce vice dans sa beauté imaginaire, pour lui faire sentir ensuite sa difformité réelle: lui montrer l'abîme dans toute sa profondeur pour l'empêcher d'y tomber, & l'éloigner même des bords d'un précipice si affreux. C'étoit donc une sagesse digne de nôtre Auteur, de précautionner son Elêve contre ses folles passions de la jeunesse, par la Fable de Calypso; & de lui donner dans l'histoire d'Antiope l'exemple d'un amour chaste & legitime. En nous representant ainsi cette passion, tantôt comme une foible indigne d'un grand cœur, tantôt comme une vertu digne d'un Heros, il nous montre que l'amour n'est pas au-dessous de la majesté de l'Epopée, & réunit par là dans son Poëme les passions tendres des Romans modernes avec les vertus heroïques de la Poësie ancienne.

Quatriéme Objection contre Télémaque.

4. Quelques-uns croyent que l'Auteur de Télémaque épuise trop son sujet par l'abondance & la richesse de son génie. Il dit tout, & ne laisse rien à penser aux autres. Comme Homére, il met la nature toute entiere devant les yeux. On aime mieux un Auteur, qui comme Horace renferme un grand sens en peu de mots, & donne le plaisir d'en développer l'étenduë.

REPONSE. Il eſt vrai que l'imagination ne peut rien ajoûter aux peintures de nôtre Poëte ; mais l'eſprit en ſuivant ſes idées, s'ouvre, & s'étend. Quand il s'agit ſeulement de peindre, ſes tableaux ſont parfaits, rien n'y manque. Quand il faut inſtruire, ſes lumieres ſont fécondes, & nous y dévelopons une vaſte étenduë de penſées, qui ne paroiſſent pas d'abord, & que toute ſon éloquence n'exprime pas. Il ne laiſſe rien à imaginer, mais il donne infinement à penſer. C'eſt ce qui convenoit au caractére du Prince pour qui ſeul l'Ouvrage a été fait. On déméloit en lui au travers de l'enfance, une imagination féconde & heureuſe, un génie élevé, & étendu, qui le rendoient ſenſible aux beaux endroits d'Homére & de Virgile. Ce grand naturel inſpira à l'Auteur le deſſein d'un Poëme propre à le cultiver, & qui renfermeroit également les beautez de l'un & de l'autre Poëte. Cette affluence de belles images y étoit eſſentielle, pour occuper l'imagination, former le goût du Prince, & lui donner la liberté de ſaiſir comme de lui-même les verités préparées à ſon cœur, & de s'en nourrir. On voit aſſez que ces beautez n'auroient pas plus coûté à ſupprimer qu'à produire, qu'elles coulent avec autant de deſſein que d'abondance pour répondre aux beſoins du Prince & aux vûës de l'Auteur.

Cinquiéme objection contre Téléma-que. 5. On a objecté que le Héros & la Fable de ce Poëme n'ont point de rapport à la Nation Françoiſe. Homére & Virgile ont intereſſé les Grecs & les Romains, en choiſiſſant des actions & des acteurs dans les hiſtoires de leurs païs.

Si

REPONSE.

Si l'Auteur n'a pas intereſſé particuliérement la Nation Françoiſe, il a fait plus, il a intereſſé tout le Genre humain. Son plan eſt encore plus vaſte que celui de l'un & de l'autre de ces deux Poëtes anciens. Il eſt plus grand d'inſtruire tous les hommes enſemble, que de borner ſes préceptes à un païs particulier. L'amour propre veut qu'on rapporte tout à lui, & ſe trouve même dans l'amour de la Patrie. Mais une ame genereuſe doit avoir des vûës plus étenduës.

D'ailleurs quel interêt la France n'a-t-elle point pris à un Ouvrage ſi propre à lui former un Roi pour la gouverner un jour ſelon ſes beſoins & ſes deſirs, en Pére des peuples & en Heros Chrêtien Ce qu'on a vû de ce Prince donnoit l'eſperance & les prémices de cet Avenir. Les voiſins de la France y prenoient déja part comme à un bonheur univerſel. La Fable du Prince *Grec* devenoit l'Hiſtoire du Prince *François*.

L'Auteur avoit un deſſein plus pur que celui de plaire à ſa Nation; il vouloit la ſervir à ſon inſçu en contribuant à lui former un Prince qui juſques dans les jeux de ſon enfance paroiſſoit né pour la combler de bonheur & de gloire Cet auguſte enfant aimoit les Fables & la Mythologie. Il faloit profiter de ſon goût, lui faire voir dans ce qu'il eſtimoit le ſolide & le beau, le ſimple & le grand, & lui imprimer par des faits touchans les principes generaux qui pouvoient le précautionner contre les dangers qui accompagnent la plus haute naiſſance, & la puiſſance ſuprême.

Dans ce deſſein un Héros Grec & une Poëſie d'aprés Homére & Virgile, les hiſtoires

de païs, des têms, & des faits étrangers étoient d'une convenance parfaite & peut être unique pour mettre l'Auteur en pleine liberté de peindre avec verité & force tous les écueils qui menaçent les Souverains dans toute la ſuite des ſiecles.

Il arrive par une conſequence naturelle & neceſſaire que ces veritez univerſelles ont ſouvent du rapport aux hiſtoires du tems, & aux ſituations actuelles. Ces fictions indépendantes de toute application, & deſtinées à former l'enfance du jeune Prince, renferment des préceptes pour tous les momens de ſa vie.

Cette convenance des moralitez generales, à toutes ſortes de circonſtances, fait admirer la fécondité, la profondeur, & la ſageſſe de l'Auteur. Mais elle n'excuſe pas l'injuſtice de ſes ennemis qui ont voulu trouver dans ſon Tèlémaque certaines allegories odieuſes, & changer les deſſeins les plus ſages & les plus moderez en des Satyres outrageantes contre tout ce qu'il reſpectoit le plus. On avoit renverſé les caracteres pour y trouver des rapports imaginaires & pour empoiſonner les intentions les plus pures. L'Auteur pouvoit-il ſans infidelité ſupprimer ces maximes fondamentales d'une morale & d'une politique ſi ſaine & ſi convenable, parce que la maniere de les dire la plus ſage ne pouvoit les mettre à couvert de la malignité des Critiques.

Nôtre illuſtre Auteur a donc réuni dans ſon Poëme les plus grandes beautez des Anciens. Il a tout l'entouſiaſme & l'abondance d'Homére, toute la magnificence & la regularité de Virgile. Comme le Poëte Grec, il peint

peint tout avec force, ſimplicité & vie, varieté dans la Fable, diverſité dans les caracteres; ſes reflexions ſont morales, ſes deſcriptions vives, ſon imagination feconde, par tout ce beau feu que la nature ſeule peut donner. Comme le Poëte Latin, il garde parfaitement l'unité d'action, l'uniformité des caracteres, l'ordre & les regles de l'art. Son jugement eſt profond, & ſes penſées élevées, tandis que le naturel s'unit au noble, & le ſimple au ſublime. Par tout l'art devient nature: mais le Héros de nôtre Poëte eſt plus parfait que celui de l'un ou de l'autre: ſa morale eſt plus pure, & ſes ſentimens plus nobles. Concluons de tout ceci, que l'Auteur de Telemaque a montré par ce Poëme que la Nation Françoiſe eſt capable de toute la délicateſſe des Grecs, & de tous les grands ſentimens des Romains. L'Eloge de l'Auteur eſt celui de ſa Nation.

Addition generale.

Rien n'eſt de plus poëtique, que le Télémaque, par rapport à l'Ordonance & à la Conduite, aux fictions, aux figures, & à tous les autres Ornemens, qui ne touchent point à la Verſification. Feu Mr. de Cambray ſe propoſant de faire un poëme épique en proſe, a pris de la poëſie, tout ce que la proſe en pouvoit admettre. Comme il ſe bornoit à ecrire en proſe, il s'eſt toujours tenu renfermé dans la Sphére d'une proſe, vive, à la verité, noble, ſublime & pompeuſe, mais qui ne ſort point du caractere de la proſe. Le R. P. de Cerceau, dans les Reflections ſur la Poëſie Françoiſe.

FIN.

AP-

APPROBATION.

J'ai lû par ordre de Monseigneur le Chancellier cet Ouvrage qui a pour titre: LES AVANTURES DE TELEMAQUE, *avec un Discours qui en découvre toutes les beautez: & j'ai crû qu'il ne méritoit non seulement d'être imprimé; mais encore d'être traduit dans toutes les langues que parlent, ou qu'entendent les peuples qui aspirent à être heureux. Ce Poëme Epique, quoiqu'en Prose, met nôtre Nation en état de n'avoir rien à envier de ce côté-là aux Grecs, & aux Romains. La Fable qu'on y expose ne se termine point d'amuser nôtre curiosité, & à flater nôtre orgueil. Les recits, les descriptions, les liaisons, & les graces du discours éblouissent l'imagination sans l'égarer; les reflexions, & les conversations les plus longues paroissent toûjours trop courtes à l'esprit, qu'elles n'eclairent pas moins qu'elles l'enchantent. Entre tant de caractéres d'hommes si differens que l'on y trouve, il n'y en a aucun qui ne grave dans le cœur des Lecteurs, l'horreur du vice, ou l'amour de la vertu. Les mysteres de la politique la plus saine & la plus sûre y sont dévoilez. Les passions n'y présentent qu'un joug aussi honteux que funeste; les devoirs n'y montrent que des attraits qui les rendent aussi aimables que faciles. Avec Télémaque on apprend à s'attacher inviolablement à la Religion dans la mauvaise comme dans la bonne fortune, à aimer son pere, & sa patrie; à être Roi, Citoien, ami, esclave même si le sort le veut. Avec Mentor on devient bientôt juste, humain, patient, sincere, discret, & modeste. Il ne parle point qu'il ne plaise, qu'il n'interesse, qu'il ne remuë, qu'il ne persuade. On ne peut l'écouter qu'avec admiration, & on ne l'admire point que l'on ne sente qu'on l'aime encore davantage. Trop heureuse la Nation pour qui cet Ouvrage pourra former quelque jour un Télémaque, & un Mentor! A Paris, ce premier Juin, 1716.*

DE SACY.

Te-

Testimonium.

Celeberrimus Polyhistor. Dn. BURCARDUS GOTTHELFF STRUVIUS, in Bibliotheca Philosophica. Cap. VII. §. 13.

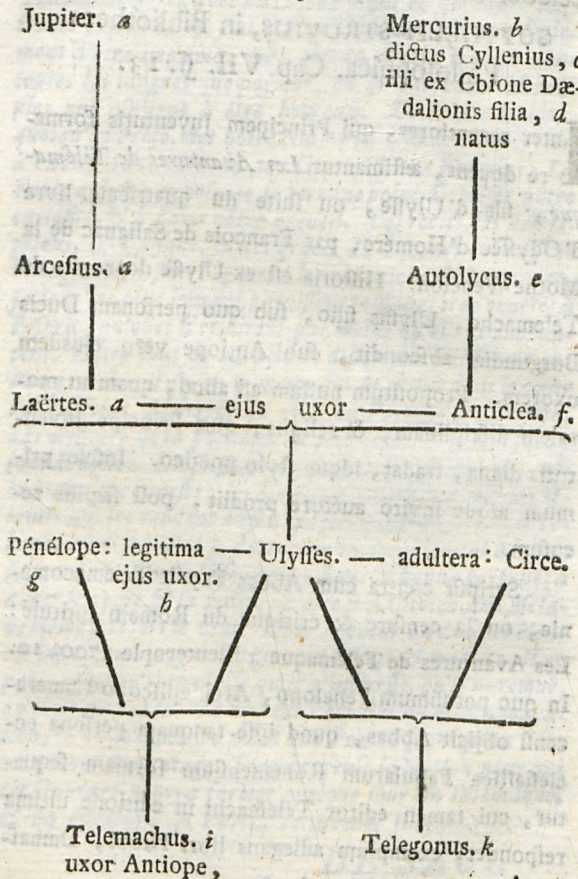
Inter recentiores, qui Principem Juventutis formare docent, æstimantur *Les Avantures de Télémaque*, fils d'Ulysse, ou suite du quatriéme livre d'Odyssée d'Homére, par François de Salignac de la Mothe-Fenelon. Historia est ex Ulysse depromta de Telemacho, Ulyssis filio, sub quo personam Ducis Burgundiæ abscondit, sub Antiope vero ejusdem uxorem. Propositum nullum est aliud, quam ut moralem disciplinam, & reliqua, quæ Principe Juventutis digna, tradat, idque stylo poëtico. Inscio primum atque invito auctore prodiit, post sæpius recusum.

Scripsit contra eum Abbas Faydit Telemacomanie, ou la censure & critique du Romain intitulé: Les Avantures de Télémaque à Eleuterople 1700. 12. In quo potissimum Fenelono, Archiepiscopo Cameracensi objicit Abbas, quod ipse tanquam persona ecclesiastica Fabularum Romanensium formam sequatur, cui tamen editor Télémachi in editione ultima respondet, exemplum adlegans libri Hiobi, Damasceni & Simeonis Metaphrastæ.

TA-

TABULA GENEALOGICA TELEMACHI,

Si fides fabulis habenda, antiquissimis documentis demonstrata.



a Ulys-

a. Ulyſſes Laërtius heros apud Ovidium loquitur:

Nam mihi Laërtes pater eſt, Arceſius illi,
Jupiter huic: *L. 13. Metam. v. 144. 145.*

b. Eſt quoque per matrem Cyllenius addita nobis altera Nobilitas, Deus eſt in utroque parente,
ibid. v. 146. 47.

c. à Cyllene Arcadiæ monte, ubi Mercurius ipſe natus eſſe fingitur.

d. Nomine Dædalion, &c.

Nota erat huic Chione: quæ dotatiſſima formâ
Mille procis placuit, bis ſeptem Nubilis annis.
Ovid. L. II. Metam. v. 295. 301. 2.

e. Alipedis de ſtirpe Dei verſuta propago
Naſcitur Autolycus, furtum ingenioſus ad omne,
Qui facere auſſueverat, patriæ non degener artis.
ib. v. 312. 13. 14.

f. Αὐτολύκε Θυγάτηρ Μεγαλήτορος Ἀντικλεια. Autolyci magnagnimi filia Anticlea.
Homer. Lib. XI. Odyſſ. v. 85.

g. Hæc Amyre vel Arnæa primum, dein Penelope dicta, ab ejusdem nominis avibus, quæ expoſitam à parentibus educaverunt.

Nomen inexſtinctum Penelopæa fides.
Ovid. L. V. Triſt. El. 14. v. 36.

Alii tamen dixerunt, Penelopen ab Ulyſſe fuiſſe illo crimine damnatam, quod procos ultro invitaſſet, ac domo ejectam prius Spartam, deinde Mantineam illam adiviſſe, ubi vitam concluſerit.
vid. Natal. Com. Mytholog. Lib. IX. cap. 1.

h. Felix, &c. Lectus Ulyſſis,
& quæcunque viri fœmina limen amat.
Propert. L. II. Eleg. VI. v. 23.

i. Haud male Telemachus proles patientis Ulixi.
Hor. I. Ep. 7. v. 40.

Τηλέ-

Τηλέμαχος Θεοειδής Telemachus divinus, sive Deosimilis.

Hom. Odyss. L. XIV. v. 173.

Is post obitum patris Ulyssis regnavit in regne Achajæ, annis 70.

v. Gobelini Personæ Cosmodromium ætat. III. cap. 20. p. 55.

k. Patrem Ulyssem anno vitæ suæ 103. visurus Telegonus jaculo inopinatè & per ignorantiam interemit. In regno matris suæ Circe regnavit 60. annis. Idem dicto loco. Telegoni Juga parricidæ.

Horat. L. III. Carm. od. 29. v. 8.



LES AVANTURES DE TELEMAQUE, FILS D'ULYSSE.

SOMMAIRE
DU
LIVRE PREMIER.

Télémaque conduit par Minerve, sous la figure de Mentor, aborde aprés un naufrage dans l'Isle de la Déesse Calypso, qui regrettoit encore le départ d'Ulysse. La Déesse le reçoit favorablement, conçoit de la passion pour lui, lui offre l'immortalité, & lui demande le récit de ses avantures. Il lui raconte son voiage á Pylos & á Lacedemone; son naufrage sur la côte de Sicile; le péril où il fut d'être immolé aux manes d'Anchise; le secours que Mentor & lui donnérent à Aceste dans une incursion de Barbares, & le soin que ce Roi eut de reconnoître ce service en leur donnant un vaisseau Tyrien pour retourner en leur païs.

LES



Telemaque poussé par les flots sur les bords de l'Isle de Calipso.



LES AVANTURES DE TELEMAQUE, (1) FILS D'ULYSSE.



LIVRE PREMIER.

CALYPSO (2) ne pouvoit se consoler du départ d'Ulysse (3). Dans sa douleur elle se trouvoit malheureuse d'etre immortelle. Sa grote ne resonnoit plus de son chant. Les Nymphes qui la servoient n'osoient lui parler. Elle se promenoit souvent seule sur les gazons fleuris, dont un Printems éternel bordoit son Ile (4). Mais ces beaux

lieux,

(1) *Télémaque :* Fils d'Ulysse, & de Penelope, lequel son Pere, allant à la guerre de Troye, laissa, pour tenir compagnie à sa mere : Mais ayant été mal traité par les courtisans de sa mere, son pere étant de retour, il lui prêta la main, afin de le venger des injures, qu'il avoit soufertes. *Les Avantures de Télémaque :* est un Poëme en prose des plus ingenieux, & des plus beaux, qui ayent été faits. C'est une

lieux, loin de moderer sa douleur, ne faisoient que lui rappeller le triste souvenir d'Ulysse, qu'elle y avoit vu tant de fois auprès d'elle. Souvent elle demeuroit immobile sur le rivage de la mer, qu'elle arrosoit de ses larmes, & elle étoit sans cesse tournée vers le côté où le vaisseau d'Ulysse, fendant les ondes, avoit disparu à ses yeux. Tout-à-coup elle apperçut les débris d'un navire qui venoit de faire naufrage, des bancs de rameurs mis en piéces; des rames ecartées çà & là sur le sable, un gouvernail, un mât, des cordages flotans sur la côte; puis elle découvrit de loin deux hommes, dont l'un paroissoit âgé; l'autre, quoique jeune, ressembloit à Ulysse. Il avoit sa douceur & sa fierté, avec sa taille & sa demarche majestueuse. La Déesse comprit que c'étoit Télémaque fils de ce heros; mais quoique les Dieux surpassent de loin en connoissance tous les hommes, elle ne put découvrir qui étoit cet homme vénérable dont Télémaque étoit accom-

une instruction très sage, très utile & très spirituelle d'un jeune Prince destiné à regner un jour.

(2 Calypso, Déesse, Fille d'Atlas & de Thetis, *d'ailleurs*: Fille d'Ocean & de Thetis, étoit Reine de l'Isle Ogigie, où elle reçut Ulysse aprés son naufrage. Son nom vient du verbe καλυπτειν *cacher* & signifie *Déesse du secret*, ce qui marque, ou qu'Ulysse s'est encore perfectionné chez Calypso dans l'art de dissimuler, qu'il possedoit déja; ou simplement, qu'il y est demeuré caché long tems sans qu'on sût ce qu'il étoit devenu.

Homere (Odyss. I. v. 50.) suppose que Calypso descendüe d'Atlas & retint Ulysse étoit Reine d'une Ile.

—— ὄθι' ὀμφαλος θαλασσης
Νησος δενδρηεσσα

C'est à dire de l'Isle Atlante, proche du Golphe, Meliaque dans l'Euripe (voy. Wels Carte du milieu de l'ancienne Grece) vis a vis d'Opus (voy Strabonis Geogr. l. I. c. 9.) ville de Beotie. Je ne doute pas, que le lecture ne trouve; qu'il y a peu de Certitude, sur la Situation de l'Isle de Calypso. Solon dit, qu'il y avoit reelement une telle Isle dans le tems, qu'Homere écrivoit, mais qu'il ne pouvoit en marquer le lieu, par ce que depuis elle s'étoit, enfoncée dans la mer. Quelques Ecrivains l'ont placée proche de l'Egypte. Tout ce que je puis dire en faveur de la Situation, que je lui ai affignée, c'est que l'Isle Atalante dans l'Euripe repond plus exactement à la Description d'Homere, ὀμφαλος ἐστι θαλασσης, qu'aucune autre Isle, & elle est proche du pais, ou Pausaine nous apprend, qu'Atlas Pere de Calypso demeuroit, & les Voyages d'Ulysse, tels qu'Homere nous represente s'accordent très bien avec cette position.

compagné. C'eſt que les Dieux ſupérieurs cachent aux inferieurs tout ce qu'il leûr plaît: & Minerve, qui accompagnoit Télémaque ſous la figure de Mentor (5), ne vouloit pas être connuë de Calypſo. Cependant Calypſo ſe réjouiſſoit d'un naufrage, qui mettoit dans ſon Isle le fils d'Ulyſſe ſi ſemblable à ſon pére. Elle s'avance vers lui, & ſans faire ſemblant de ſavoir qui il eſt; d'où vous vient, lui dit-elle, cette temerité d'aborder en mon Isle? Sachez jeune Etranger, qu'on ne vient point impunément dans mon Empire. Elle tâchoit de couvrir ſous ces paroles menaçantes la joie de ſon cœur, qui éclatoït malgré elle ſur ſon viſage.

Télémaque lui répondit: O vous, qui que vous ſoiez, mortelle ou Déeſſe, (quoiqu'à vous voir on ne puiſſe vous prendre que pour une Divinité) ſeriez vous inſenſible au malheur d'un fils, qui, cherchant ſon pére à la merci des vents & des flots, a vû

 briſer

(3) Ulyſſe. Fils de Laërte & d'Anticlée, étoit Roi d'Ithaque. Il épouſa Pénélope fille d'Icare dont il eut Télémaque. Aprés le Siege de Troye il erra dix ans ſur les mers, avant que de revoir ſa patrie: & ce fut dans ce voyage qu'une tempête le jetta contre les rochers de l'Isle Ogigie. Calypſo l'y retint ſept ans, ſouhaitant de l'avoir pour mari; mais un ordre ſuperieur l'aiant obligée de le renvoier, elle ne pouvoit ſe conſoler de ſon départ dont elle attribuoit l'ordre à la jalouſie des autres Dieux. *Homer. Odyſſ. Liv. V. Ovid. L. IV. Ep. X. ex Ponto v.* 9. 10. Exemplum eſt animi nimium patientis Ulyſſes, jactatus dubio per duo luſtra mari.

(4) L'Isle Ogigie dans la Mediterranée, appellée auſſi *Gaulus*, Ital. Gozo, eſt un peu au deſſus de Melite ou Malte: entre le rivage d'Afrique & le Promontoire de Sicile appellé *Pachine*. Il ne faut pas la confondre avec l'Isle de *Caude*, ou *Gaude*, qui eſt voiſine de Crete. Rudbecks, auteur Suedois, pretend, que l'Ogigie d'Homére eſt là Suede; ſi cela eſt, Ulyſſe étoit un Pilote bien habile, & ſans exemple, de venir de Suede en Ithaque, en 18. ou 19. jours de navigation.

(5) Mentor étoit un des amis d'Homere, qui, pour éterniſer ſon nom, l'a placé dans l'Odyſſée par reconnoiſſance, parce qu'étant abordé à Ithaque à ſon retour d'Eſpagne, & ſe trouvant fort incommodé d'une fluxion ſur les yeux, qui l'empêcha de continuer ſon voyage, il fut reçu chez ce Mentor qui prit beaucoup de ſoin de lui. Homére en fait un des plus fidéles amis d'Ulyſſe, & celui à qui, en s'embarquant, pour Troye, il avoit confié le ſoin de ſa Maiſon. L'Auteur de Télémaque continue la même fiction; & comme cet Ouvrage étoit deſtiné à l'inſtruction du Duc de Bourgogne, dont il étoit Précepteur, il dit que Mentor étoit Minerve elle même, deguiſée ſous la forme de ce Vieillard, pour donner plus de poids à ſes preceptes, qui ſont dignes en effet de la plus haute ſageſſe.

briſer ſon navire contre vos rochers? Quel eſt donc vôtre pére que vous cherchez, reprit la Déeſſe; Il ſe nomme Ulyſſe, dit Télémaque; c'eſt un des Rois qui ont, après un ſiége de dix ans, renverſé la fameuſe Troye. Son nom fut célébre dans toute la Gréce, & dans toute l'Aſie par ſa valeur dans les combats, & plus encore par ſa ſageſſe dans les conſeils. Maintenant errant dans l'étendue des mers, il parcourt tous les écueils les plus terribles. Sa patrie ſemble fuir devant lui, Pénélope ſa femme, & moi qui ſuis ſon fils, nous avons perdu l'eſpérance de le revoir. Je cours avec les mêmes dangers, que lui; pour apprendre où il eſt, mais, que dis-je! peut-être qu'il eſt maintenant enſéveli dans les profonds abîmes de la mer Aiez pitié de nos malheurs; & ſi vous ſavez, ô Déeſſe, ce que les deſtinées ont fait pour ſauver ou pour perdre Ulyſſe, daignez en inſtruire ſon fils Télémaque.

Calypſo étonnée & attendrie de voir dans une ſi vive jeuneſſe tant de ſageſſe & d'éloquence (6) ne pouvoit raſſaſier ſes yeux en le regardant, & elle demeuroit en ſilence. Enfin elle lui dit: Télémaque; nous vous apprendrons ce qui eſt arrivé à vôtre pére, mais l'hiſtoire en eſt longue. Il eſt tems de vous délaſſer de tous vos travaux, venez dans ma demeure, où je vous recevrai comme mon fils. Venez: vous ſerez ma conſolation dans cette ſolitude, & je ferai vôtre bonheur, pourvû que vous ſachiez en jouïr.

Télémaque ſuivoit la Déeſſe environnée d'une foule de jeunes Nymphes; au deſſus deſquelles elle s'élevoit de toute la tête, comme un grand chêne dans une forêt éléve ſes branches épaiſſes au-deſſus de tous les arbres qui l'environnent. Il admiroit l'éclat

(6) Comme cet Ouvrage eſt tout allégorique, ce trait renferme en paſſant un éloge abregé des grandes qualités du Duc de Bourgogne, qui, dans la plus vive jeuneſſe faiſoit déja paroître tant de Sageſſe & de prudence, qu'on ne pouvoit douter qu'il ne devint

l'éclat de sa beauté, la riche pourpre de sa robe longue & flotante, ses cheveux nouëz par derriére negligement, mais avec grace; le feu qui sortoit de ses yeux, & la douceur qui tempéroit cette vivacité. Mentor les yeux baissés, gardant un silence modeste, suivoit Télémaque.

On arriva à la porte de la grote de Calypso, où Télémaque fut surpris de voir avec une apparence de simplicité rustique, tout ce qui peut charmer les yeux. Il est vrai, qu'on n'y voioit ni or, ni argent, ni marbre, ni colomnes, ni tableaux, ni statuës; mais cette grotte étoit taillée dans le roc en voutes pleines de rocailles & de coquilles. Elle étoit tapissée d'une jeune vigne, qui étendoit également ses branches souples de tous côtés. Les doux Zéphirs conservoient en ce lieu malgré les ardeurs du Soleil une délicieuse fraîcheur. Des fontaines coulant avec un doux murmure sur des près semés d'amarantes & de violettes, formoient en divers lieux des bains aussi purs & aussi clairs que le cristal. Mille fleurs naissantes émailloient les tapis verds dont la grote étoit environnée. Là on trouvoit un bois de ces arbres touffus qui portent des pommes d'or, & dont la fleur, qui se renouvelle dans toutes les saisons, répand le plus doux de tous les parfums. Ce bois sembloit couronner ces belles prairies, & formoient uue nuit que les rayons du Soleil ne pouvoient percer. Là on n'entendoit jamais que le chant des oiseaux, ou le bruit d'un ruisseau, qui se précipitant du haut d'un rocher, tomboit à gros bouillons pleins d'écume, & s'enfuyoit au travers de la prairie.

La grotte de la Déesse étoit sur le panchant d'une coline; de là on découvroit la mer quelquefois claire & unie comme une glace, quelquefois folemént

devint un jour un Prince trés accompli. Il se nommoit Louis, comme le Roi son Grand Pére, & fut Dauphin de France, après la mort de Monseigneur. Il naquit le 6. Août 1682. & mourut le 18. Fevrier 1711. dans sa 29. année.

irritée contre les rochers, où elle se brisoit en gémissant, & élevant ses vagues comme des montagnes. D'un autre côté on voioit une riviére où se formoient des Isles bordées de tilleuls fleuris, & de hauts peupliers qui portoient leurs têtes superbes jusques dans les nuées. Les divers canaux qui formoient les Isles, sembloient se jouër dans la campagne. Les uns rouloient leurs eaux claires avec rapidité, d'autres avoient une eau paisible & dormante: d'autres par de longs détours revenoient sur leurs pas, comme pour remonter vers leur source, & sembloient ne pouvoir quitter ces bords enchantés. On appercevoit de loin des colines & des montagnes qui se perdoient dans les nuées, & dont la figure bizare formoit un horizon à souhait pour le plaisir des yeux. Les montagnes voisines étoient couvertes de pampres verds qui pendoient en festons, le raisin, plus éclatant que la pourpre, ne pouvoit se cacher sous les feuilles, & la vigne étoit accablée sous son fruit. Le figuier, l'olivier, le grenadier, & tous les autres arbres couvroïent la campagne, & en faisoient un grand jardin.

Calypso aiant montré a Télémaque toutes ces beautés naturelles, lui dit: reposez vous, vos habits sont mouillés, il est tems que vous en changiez; ensuite nous nous reverrons, & je vous raconterai des histoires dont votre cœur sera touché. En même tems elle le fit entrer avec Mentor dans le lieu le plus secret & le plus reculé d'une grote voisine de celle où la Déesse demeuroit. Les Nymphes avoient eu soin d'allumer en ce lieu un grand feu de bois de cédre, dont la bonne odeur se répandoit de tous côtés, & elles y avoient laissé des habits pour les nouveaux hôtes. Télémaque voiant qu'on lui avoit destiné une tunique d'une laine fine, dont la blancheur effaçoit

(7) Tout ce que dit ici Télémaque est dans le caractére du Duc de Bourgogne: ce Prince faisoit paroître une sagesse si austere, que le

ses

effaçoit celle de la neige, & une robe de pourpre avec une broderie d'or, prit le plaisir qui est naturel à un jeune homme, en considerant cette magnificence.

Mentor lui dit d'un ton grave: est-ce donc-la, ô Télémaque, les pensées qui doivent occuper le cœur du fils d'Ulysse? Songez plutôt à soutenir la réputation de votre pére, & à vaincre la fortune qui vous persécute. Un jeune homme qui aime à se parer vainement comme une femme, est indigne de la sagesse & de la gloire. La gloire n'est duë qu'à un cœur qui sait soufrir la peine, & fouler aux pieds les plaisirs.

Télémaque repondit en soupirant (7): Que les Dieux me fassent périr, plutôt que de soufrir que la molesse & la volupté s'emparent de mon cœur. Non non, le fils d'Ulysse ne sera jamais vaincu par les charmes d'une vie lâche & efféminée: mais quelle faveur du Ciel nous a fait trouver apres notre naufrage cette Déesse, ou cette mortelle, qui nous comble de biens?

Craignez, repartit Mentor, qu'elle ne vous accable de maux; craignez ses trompeuses douceurs plus que les écueils qui ont brisé votre navire. Le naufrage & la mort sont moins funestes que les plaisirs qui attaquent la vertu. Gardez-vous bien de croire ce qu'elle vous racontera. La jeunesse est présomptueuse, elle se promet tout d'elle-même; quoique fragile, elle croit pouvoir tout, & n'avoir jamais rien à craindre. Elle se confie legérement & sans précaution. Gardez-vous d'écouter les paroles douces & flateuses de Calypso, qui se glisseront comme un serpent sous les fleurs. Craignez ce poison caché; défiez-vous de vous-même, & attendez toûjours mes conseils.

Ensuite ils retournérent auprès de Calypso qui les attendoit. Les Nymphes avec leurs cheveux tressez

(7) Son aieul le craignoit & se cachoit de lui, quand il vouloit faire quelque dépense qui sentit le luxe ou la volupté.

& des habits blancs servirent d'abord un repas simple, mais exquis pour le goût & pour la propreté. On n'y voioit aucune autre viande que celle des oiseaux qu'elles avoient pris dans les filets, ou des bêtes qu'elles avoient percées de leurs fleches à la chasse. Un vin plus doux que le nectar couloit des grands vases d'argent dans les tasses d'or couronnées de fleurs. On apporta dans des corbeilles tous les fruits que le Printems promet, & que l'Automne répand sur la terre. En même tems quatre jeunes Nimphes se mirent à chanter. D'abord elles chantérent le combat des Dieux contre les Géants, puis les amours de Jupiter & de Sémelé, la naissance de Bacchus & son éducation conduite par le vieux Silene, la course d'Atalante (8) & d'Hipoménes qui fut vainqueur par le moien des pommes d'or cueillies au Jardin des Hesperides. Enfin la guerre de Troye fut aussi chantée, les combats d'Ulysse & sa sageſſe furent élevés jusqu'aux Cieux. La premiere des Nymphes, qui s'appelloit Leucothoé (9), joignit les accords de sa lyre aux douces voix de toutes les autres. Quand Télémaque entendit le nom de son pére, les larmes qui coulérent le long de ses jouës donnérent un nouveau lustre à sa beauté. Mais comme Calypso apperçut qu'il ne pouvoit manger, & qu'il étoit saisi de douleur, elle fit signe aux Nymphes. A l'instant on chanta le combat des Centaures avec les Lapithes, & la descente d'Orphée aux Enfers pour en retirer Euridice.

Quand

(8) Ovid. Metam. X. Fab. XIII. La beauté la plus farouche s'adoucit & devient traitable à la vuë de l'or. Atalante étoit invincible à la course, cependant Hippomene fût l'arrêter, & arriva au but avant elle par le Moyen des pomes d'or, qu'il jetta à propos. Il n'y a point de belles qui resistent a l'eclat de ce pretieux metal.

(9) Ovid. Metam. IV. F. 4. Un nouveau lustre à sa beauté voyez p. 138. pour en retirer Euridice, voyez p. 103.

(10) La cause de son impatience étoit son amour pour sa Femme Penelope, dont l'image l'occupoit nuit & jour. Il l'aimoit si éperdument, qu'il contrefit l'insensé pour ne pas aller au Siége de Troye, mais sa ruse fut découverte.

Quand le repas fut fini, la Déesse prit Télémaque, & lui parla ainsi: vous voiez, fils du grand Ulysse, avec quelle faveur je vous reçois. Je suis immortelle; nul mortel ne peut entrer dans cette Isle, sans être puni de sa témérité; & vôtre naufrage même ne vous garantiroit pas de mon indignation, si d'ailleurs je ne vous aimois. Vôtre Pére a eu le même bonheur que vous. Mais helas! il n'a pas sû en profiter. Je l'ai gardé long-tems dans cette Isle, il n'a tenu qu'a lui d'y vivre avec moi dans un état immortel. Mais l'aveugle passion de retourner dans sa miserable patrie, lui fit rejetter tous ces avantages (10). Vous voiez tout ce qu'il a perdu pour Ithaque qu'il n'a pu revoir. Il voulut me quitter, il partit, & je fus vengée par la tempête. Son vaisseau, après avoir été longtems le jouet des vents, fut enseveli dans les ondes. Profitez d'un si triste exemple: Après son naufrage vous n'avés plus rien à esperer, ni pour le revoir, ni pour régner jamais dans l'Isle d'Ithaque après lui. Consolez vous de l'avoir perdu, puisque vous trouvez une Divinité prête à vous rendre heureux, & un Roiaume qu'elle vous ofre. La Déesse ajoûta à ces paroles de longs discours, pour montrer, combien Ulysse avoit été heureux auprès d'elle. Elle raconta ses avantures dans la caverne du Cyclope Polyphême (11), & chez Antiphates Roi des Lestrigons (12). Elle n'oublia pas ce qui lui étoit arrivé dans l'Isle de Circé fille du Soleil (13) &

(11) On peut voir dans le IX. Livre de l'Odyssée la description de cette caverne, qui étoit dans la Sicile: comment Ulysse & ses compagnons s'y trouvérent enfermez: de quelle maniere ils créverent l'œil au Géant Polypheme, après avoir lié ses forces par le vin; & comment ils en sortirent, en se liant eux-mêmes sous le ventre des plus forts beliers de son troupeau. *Odyss. Liv. IX.*

(12) Les Lestrigons faisoient leur demeure dans la Ville de Lamus, anciennement Formies, sur la côte de la Campanie; on croit qu'ils avoient auparavant habité la Sicile. Leur nom signifie *Devorateur*, étant tiré de *Lahama*, qui veut dire *devorer*. Ulysse perdit chez eux quelques uns de ses compagnons qui furent devorés par ces peuples. *Odyss. Liv. X.*

(13) & les dangers qu'il avoit courus entre Scylle & Charybde (14). Elle répresenta la derniere tempête que Neptune avoit excitée contre lui, quand il partit d'auprès d'elle. Elle voulut faire entendre qu'il étoit péri dans ce naufrage, & elle supprima son arrivée dans l'Isle des Phéaciens (15).

Télémaque, qui s'étoit d'abord abandonné trop promptement à la joie d'être si bien traité de Calypso, reconnut enfin son artifice, & la sagesse des conseils que Mentor venoit de lui donner. Il répondit en peu de mots: o Déesse, pardonnez à ma douleur. Maintenant je ne puis que m'affliger; peut-être que dans la suite j'aurai plus de force pour goûter la fortune que vous m'ofrez. Laissez moi en ce moment pleurer mon pére, vous savez mieux que moi combien il merite d'être pleuré.

Calypso n'osa d'abord le presser davantage, elle feignit même d'entrer dans sa douleur, & de s'attendrir pour Ulysse. Mais pour mieux connoître les moiens de toucher le cœur du jeune homme elle lui demanda comment il avoit fait naufrage, & par quelles avantures il étoit sur ses côtes. Le récit de mes malheurs, dit-il, seroit trop long. Non, non, répondit, elle, il me tarde de les savoir, hâtez vous de me les raconter; elle le pressa long-tems. Enfin il ne put lui resister, & il parla ainsi:

J'étois parti d'Ithaque pour aller demander aux autres Rois, revenus du siége de Troye, des nouvelles de mon pére. Les amans de ma mére Pénélope furent surpris de mon départ (16). J'avois pris soin de

(13) L'Isle de Circé s'appelloit Ææa, ou *Circei*, qui est une Montagne fort voisine de Formies: Homere l'appelle une Isle, parce que la Mer & les Marais qui l'environnent en font presqu'une. Les Compagnons d'Ulysse y furent changez en pourceaux. *Ibid. Liv. XII.*

(14) Scylle & Charybde sont deux rochers placés à l'entrée du Detroit de la Sicile, du côté de Pelore: la 1. sur la côté d'Italie, & la 2. sur celle de Sicile. C'étoient anciennement des écueils fort dangereux à cause de la qualité des vaisseaux qu'on avoit alors, mais on s'en mocque aujourd'hui que la navigation est beaucoup plus perfectionée. Ulysse y perdoit encore six de ses Compagnons. *Ibid.*

de le leur cacher, connoissant leur perfidie. Nestor (17), que je vis à Pylos, ni Ménélas (18), qui me reçut avec amitié dans Lacédémone, ne purent m'apprendre, si mon Pére étoit encore en vie. Lassé de vivre toûjours en suspens & dans l'incertitude, je me résolus d'aller dans la Sicile, où j'avois ouï dire, que mon Pére avoit été jetté par les vents. Mais le sage Mentor, que vous voyez ici présent, s'opposoit à ce téméraire dessein. Il me presentoit d'un côté les Cyclopes, Geants monstrueux qui dévorent les hommes; de l'autre la flote d'Enée & des Troyens qui étoient sur ces côtes. Ces Troyens, disoit-il, sont animés contre tous les Grécs: mais sur tout ils répandroient avec plaisir le sang du fils d'Ulysse. Retournez, continuoit-il, en Ithaque, peut être que vôtre pére, aimé des Dieux, y sera aussitôt que vous. Mais si les Dieux ont résolu sa perte, s'il ne doit jamais revoir sa patrie, du moins il faut que vous alliez le venger, délivrer vôtre mére, montrer vôtre sagesse à tous les peuples, & faire voir en vous à toute la Gréce un Roi aussi digne de régner, que le fut jamais Ulysse lui-même. Ces paroles étoient salutaires, mais je n'étois pas assés prudent pour les écouter, je n'écoutai que ma passion. Le sage Mentor m'aima jusqu'à me suivre dans un voyage téméraire que j'entreprenois contre ses conseils; & les Dieux permirent que je fisse une faute, qui devoit servir à me corriger de ma présomption.

Pendant que Télémaque parloit, Calypso regardoit Mentor. Elle étoit étonnée; elle croioit sentir en

(15) L'Isle des Pheaciens est Corcyre ou Corfu, appellée anciennement Schérie. Elle est vis à vis du continent d'Epire. Les Pheniciens l'avoient nommée Schérie de *Schara*, qui signifie lieu de negoce.

(16) L'extrême beauté de Pénélope avoit attiré auprés d'elle plusieurs Princes, qui prétendoient l'epouser croyant Ulysse mort.

(17) Nestor, fils de Nelée & de Chlotide, fut un des Rois qui allérent au Siegé de Troie; il y mena une flote de XC. vaisseaux.

(18) Ménélas étoit fils d'Atrée & d'Ærope: il avoit épousé Helene, fille de Jupiter & de Léda, dont l'enlevement fut cause de la Guerre de Troye.

en lui quelque choſe de divin: mais elle ne pouvoit démêler ſes penſées confuſes. Ainſi elle demeuroit pleine de crainte & de defiance à la vûe de cet inconnu. Alors elle apprehenda de laiſſer voir ſon trouble. Continuez, dit-elle à Télémaque, & ſatisfaites ma curioſité. Télémaque reprit ainſi:

Nous eumes aſſés longtems un vent favorable pour aller en Sicile; mais enſuite une noire tempête déroba le Ciel à nos yeux, & nous fûmes envelopés dans une profonde nuit. A la lueur des éclairs nous appercûmes d'autres vaiſſeaux expoſés au même peril, & nous reconnûmes bientôt que c'étoient les vaiſſeaux d'Enée. Ils n'étoient pas moins à craindre pour nous que les rochers. Alors je compris, mais trop tard, ce que l'ardeur d'une jeuneſſe imprudente m'avoit empêché de conſiderer attentivement. Mentor parut dans ce danger non ſeulement ferme & intrépide, mais encore plus gai qu'a l'ordinaire. C'étoit lui qui m'encourageoit, je ſentois qu'il m'inſpiroit une force invincible. Il donnoit tranquillement tous les ordres, pendant que le Pilote étoit troublé. Je lui diſois: mon cher Mentor, pourquoi ai-je refuſé de ſuivre vos conſeils? Ne ſuis-je pas malheureux d'avoir voulu me croire moi-même dans un âge où l'on n'a ni prévoiance de l'avenir, ni experience du paſſé, ni moderation pour ménager le preſent? O! ſi jamais nous échapons de cette tempête, je me défierai de moi-même comme de mon plus dangéreux ennemi. C'eſt vous, Mentor, que je croirai toûjous.

Mentor en ſoûriant me répondit: je n'ai garde de vous reprocher la faute que vous avez faite. Il ſuffit que vous la ſentiez & qu'elle vous ſerve à être une autre fois plus moderé dans vos déſirs; mais quand le péril ſera paſſé, la préſomption reviendra peut-être. Maintenant il faut ſe ſoûtenir par le courage; avant que de ſe jetter dans le péril, il faut le pré-

le prévoir & le craindre. Mais quand on y eſt, il ne reſte plus qu'à le mépriſer. Soiez donc le digne fils d'Ulyſſe, montrez un cœur plus grand que tous les maux qui vous menacent.

La douceur & le courage du ſage Mentor me charmérent; mais je fus encore bien plus ſurpris, quand je vis avec quelle addreſſe il nous délivra des Troyens. Dans le moment où le Ciel commençoit à s'éclaircir, & où les Troyens nous voiant de prés, n'auroient pas manqué de nous reconnoitre, il remarqua un de leurs vaiſſeaux, qui étoit preſque ſemblable au nôtre, & que la tempête avoit écarté; la poupe en étoit couronnée de certaines fleurs. Il ſe hâta de mettre ſur nôtre poupe des couronnes de fleurs ſemblables: il les attacha lui-même avec des bandelettes de la même couleur que celle des Troyens. Il ordonna à tous nos rameurs de ſe baſſer le plus qu'ils pourroient le long de leurs bancs, pour n'être point reconnus des ennemis. En cet état nous paſſâmes au milieu de leur flote. Ils pouſſerent des cris de joie en nous voiant, comme en voiant les compagnons qu'ils avoient crus perdus. Nous fûmes même contraints par la violence de la mer d'aller aſſés long tems avec eux. Enfin nous demeurâmes un peu derriere; & pendant que les vents impetueux les pouſſoient vers l'Afrique, nous fîmes les derniers éfforts pour aborder à force de rames ſur la côte voiſine de Sicile.

Nous y arrivâmes en effet; mais ce que nous cherchions n'étoit guére moins funeſte que la flote qui nous faiſoit fuir. Nous trouvâmes ſur cette côte de Sicile d'autres Troyens ennemis des Grecs; c'étoit-là que régnoit le vieux Aceſte (19) ſorti de Troye. A peine fûmes nous arrivés ſur ce rivage, que les habitans crurent que nous étions, ou d'autres

(19) Aceſte fils de Criniſe, fleuve de Sicile, & d'Egeſte, Dame Troyenne. Il reçut chez lui Anchiſe & Enée lors qu'ils alloient en Italie. *Virgil Æneid. Liv. V.*

tres peuples de l'Isle armés pour les surprendre, ou des étrangers qui venoient s'emparer de leurs terres. Ils brûlent nôtre vaisseau dans le premier emportement, ils égorgent tous nos compagnons, ils ne reservent que Mentor & moi pour nous présenter à Aceste, afin qu'il pût savoir de nous quels étoient nos desseins, & d'où nous venions. Nous entrons dans la ville les mains liées derriere le dos, & nôtre mort n'étoit retardée que pour nous faire servir de spectacle à un peuple cruel, quand on sauroit que nous étions Grecs.

On nous présenta d'abord à Aceste, qui tenant son sceptre d'or en main, jugeoit les peuples, & se préparoit à un grand sacrifice. Il nous demanda d'un ton sévere quel étoit notre païs, & le sujet de nôtre voiage. Mentor se hâta de répondre, & lui dit: Nous venons des côtes de la grande Hespérie, & nôtre patrie n'est pas loin de-là. Ainsi il evita de dire que nous étions Grecs. Mais Aceste sans l'écouter davantage, & nous prenant pour des étrangers, qui cachoient leur dessein, ordonna qu'on nous envoîat dans une forêt voisine, où nous servirions en esclaves sous ceux qui gouvernoient ses troupeaux. Cette condition me parut plus dure que la mort. Je m'écriai: O Roi! faites-nous mourir plutôt que de nous traiter si indignement. Sachez que je suis Télémaque fils du sage Ulysse, Roi des Ithaciens; je cherche mon pére dans toutes les mers: si je ne puis le trouver, ni retourner dans ma patrie, ni éviter la servitude, ôtez moi la vie que je ne scaurois supporter.

A peine eus-je prononcé ces mots, que tout le peuple ému s'écria, qu'il faloit faire périr le fils de ce cruel Ulysse, dont les artifices avoient renversé la ville de Troye. O Fils d'Ulysse, me dit Aceste, je ne puis refuser votre sang aux manes de tant de Troïens que vôtre pére a précipités sur les rivages du noir

noir Cocyte; vous & celui qui vous méne, vous périrez. En même tems un vieillard de la troupe proposa au Roi de nous immoler sur le tombeau d'Anchise (20). Leur sang, disoit-il, sera agréable à l'ombre de ce Heros; Enée même, quand il saura un tel sacrifice, sera touché de voir combien vous aimez ce qu'il avoit de plus cher au monde. Tout le peuple applaudit à cette proposition, & on ne songea plus qu'à nous immoler. Déja on nous menoit sur le tombeau d'Anchise, on y avoit dressé deux Autels, où le feu sacré étoit allumé, le glaive qui devoit nous percer, étoit devant nos yeux; on nous avoit couronnés de fleurs, & nulle compassion ne pouvoit garantir nôtre vie; C'étoit fait de nous, quand Mentor demandant tranquillement à parler au Roi, Il lui dit:

O! Aceste, si le malheur du jeune Télémaque, qui n'a jamais porté les armes contre les Troyens, ne peut vous toucher; du moins que vôtre propre intérêt vous touche. La science que j'ai acquise des présages & de la volonté des Dieux, me fait connoître, qu'avant que trois jours soient écoulés vous serez attaqué par des peuples barbares, qui viennent comme un torrent du haut des montagnes pour inonder vôtre ville, & pour ravager tout vôtre païs: hâtez-vous de les prévenir: mettez vos peuples sous les armes, & ne perdez pas un moment pour retirer au-dedans de vos murailles les riches troupeaux que vous avez dans la campagne. Si ma prédiction est fausse, vous serez libre de nous immoler dans trois jours: si au contraire elle est véritable, souvenez-vous qu'on ne doit pas ôter la vie à ceux de qui on la tient.

Aceste fut étonné de ces paroles, que Mentor lui disoit avec une assurence qu'il n'avoit jamais trouvée

(20) Le tombeau d'Anchise étoit sur le Mont Eryce; ce furent Aceste & Enée qui l'y ensevelirent.

vée en aucun homme. Je vois bien, répondit-il, ô Etranger, que les Dieux qui vous ont si mal partagé pour tous les dons de la fortune, vous ont accordé, une sageſſe, qui eſt plus eſtimable que toutes les proſpérités. En même tems il retarda le ſacrifice, & donna avec diligence les ordres néceſſaires pour prévenir l'attaque, dont Mentor l'avoit menacé. On ne voyoit de tous côtés que des femmes tremblantes, des vieillards courbés, des petits enfans les larmes aux yeux qui ſe retiroient dans la ville. Les troupeaux de bœufs mugiſſans & de brebis bêlantes venoient en foule, quitant les gras pâturages, & ne pouvant trouver aſſez d'étables pour être mis à couvert. C'étoit de toutes parts des bruits confus de gens, qui ſe pouſſoient les uns les autres, qui ne pouvoient s'entendre, qui prenoient dans ce trouble un inconnu pour leur ami, & qui couroient ſans ſavoir où tendoient leurs pas. Mais les principaux de la ville ſe croiant plus ſages que les autres, s'imaginoient que Mentor étoit un impoſteur, qui avoit fait une fauſſe prédiction pour ſauver ſa vie.

Avant la fin du troiſiéme jour, pendant qu'ils étoient pleins de ces penſées, on vit ſur le penchant des montagnes voiſines un tourbillon de pouſſiere; puis on aperçut une troupe innombrable de barbares armés. C'étoient les Himeriens (21) peuples féroces, avec les Nations qui habitent ſur les monts Nébrodes, & ſur le ſommet d'Agragas, où régne un hiver que les Zephirs n'ont jamais adouci. Ceux qui avoient

21) La ville d'Himere étoit en Sicile, au couchant du fleuve de même nom. Elle fut trés floriſſante pendant cent quarante ans, au bout deſquels elle fut ruinée par les Carthaginois ſous la conduite d'Annibal, environ quatre cens ans avant J. C.

(22) Les narrations ont auſſi leurs images ou leurs peintures, ce qui eſt paſſé on le rapelle quelque fois au preſent. Quand Télémaque parle de la Reſolution, avec la quelle Mentor ſe mit en devoir de defendre Aceſte contre ſes ennemis il dit: Mentor montre dans ſes yeux &c. Vous voyez que ce n'eſt plus ici, une narration, vous devenez vous mêmes temoins de ce qu'on vous dit. On ne vous aprend pas ce qui s'eſt paſſé on vous montre ce qui ſe paſſe.

avoient mépriſé la prédiction de Mentor, perdirent leurs eſclaves & leurs troupeaux. Le Roi dit à Mentor: j'oublie que vous êtes des Grecs; nos ennemis deviennent nos amis fidéles; les Dieux vous ont envoiés pour nous ſauver; je n'attens pas moins de vôtre valeur que de la ſageſſe de vos conſeils; hatez-vous de nous ſecourir.

Mentor montre (22) dans ſes yeux une audace qui étonne les plus fiers combattans. Il prend un bouclier, un caſque, une épée, une lance: il range les Soldats d'Aceſte: il marche à leur tête, & s'avance en bon ordre vers les ennemis. Aceſte, quoique plein de courage, ne peut dans ſa vieilleſſe le ſuivre que de loin. Je le ſuis de plus prés: mais je ne puis égaler ſa valeur. Sa cuiraſſe reſſembloit dans le combat à l'immortelle Egide (23). La mort couroit de rang en rang par tout ſous ſes coups. Semblable à un lion de Numidie que la cruelle faim devore, & qui entre dans un troupeau de foibles brebis, il déchire, il égorge, il nage dans le ſang; & les Bergers, loin de ſecourir le troupeau, fuyent tremblans pour ſe dérober à ſa fureur.

Ces Barbares, qui eſperoient de ſurprendre la ville, furent eux mêmes ſurpris & déconcertés. Les ſujets d'Aceſte, animés par l'exemple & par les paroles de Mentor, eurent une vigeur dont ils ne ſe croioient point capables. De ma lance je renverſai le fils du Roi de ce peuple ennemi; il étoit de mon âge, mais il étoit plus grand que moi: car ce peuple

 venoit

(23) L'Egide étoit le bouclier de Jupiter, ainſi nommé d'un mot Grec, qui ſignifie Chevre, parce que Dieu fut noutri par la Chevre Amalthée & qu'il couvrit enſuite ſon bouclier de ſa peau. Il le donna depuis à Palas, qui y attacha la tête de Meduſe, dont le ſeul aſpect metamorphoſoit * les hommes en rochers.

* C'eſt pourquoi Horace chante:

——— qui
contra ſonantem Pallados Ægida,
Carm. III. 4. v. 55. 56. 57.

venoit d'une race de Géants, qui étoient de la même origine que les Cyclopes. Il mépriſoit un ennemi auſſi foible que moi: mais ſans m'étonner de ſa force prodigieuſe, ni de ſon air ſauvage & brutal, je pouſſai ma lance contre ſa poitrine, & je lui fis vomir en expirant des torrens d'un ſang noir. Il penſa m'écarſer dans ſa chûte. Le bruit de ſes armes retentit juſqu'aux montagnes. Je pris ſes dépouilles, & je revins trouver Aceſte. Mentor aiant achevé de mettre les ennemis en desordre, les tailla en pieces, & pouſſa les fuyards juſques dans les forêts.

Un ſuccés ſi ineſpéré fit regarder Mentor comme un homme cheri & inſpiré des Dieux. Aceſte touché de reconnoiſſance, nous avertit, qu'il craignoit tout pour nous, ſi les vaiſſeaux d'Enée revenoient en Sicile. Il nous en donna un pour retourner ſans retardement en nôtre païs, nous combla de préſens, & nous preſſa de partir pour prévenir tous les malheurs qu'il prévoioit. Mais il ne voulut nous donner ni un pilote, ni des rameurs de ſa nation, de peur qu'ils ne fuſſent trop expoſés ſur les côtes de la Gréce. Il nous donna des Marchands Phéniciens, qui étant en commerce avec tous les peuples du Monde, n'avoient rien à craindre, & qui devoient ramener le vaiſſeau à Aceſte quand ils nous auroient laiſſés en Ithaque: mais les Dieux qui ſe jouent des deſſeins des hommes, nous réſervoient à d'autres dangers.

Fin du premier Livre.

SOM-



Telemaque rencontre Termosiris dans les deserts d'Egypte.



SOMMAIRE DU LIVRE SECOND.

Télémaque ranconte qu'il fut pris dans le vaisseau Tyrien par la flote de Sésostris, & emmené captif en Egypte. Il dépint la beauté de ce Païs, & la sagesse du Gouvernement de son Roi. Il ajoute que Mentor fut envoié esclave en Ethiopie; que lui même Télémaque fut réduit à conduire un troupeau dans le desert d'Oasis; que Termosiris Prêtre d'Apollon le consola, en lui apprenant à imiter Apollon, qui avoit été autrefois berger chez le Roi Admète; que Sésostris avoit enfin appris tout ce qu'il faisoit de merveilleux parmi les Bergers; qu'il l'avoit rapellé étant persuadé de son innocence, & lui avoit promis de le renvoïer à Ithaque: mais que la mort de ce Roi l'avoit replongé dans de nouveaux malheurs, qu'on le mit en prison dans une tour sur le bord de la mer, d'où il vit le nouveau Roi Boccoris qui périt dans un combat contre ses sujets revoltés, & secouru par les Tyriens.

LES AVANTURES DE TELEMAQUE, FILS D'ULYSSE.

LIVRE SECOND.



Les Tyriens par leur fierté, avoient irrité contre eux le Roi Séſoſtris (1) qui regnoit en Egypte, & qui avoit conquis tant de Roiaumes. Les richeſſes qu'ils ont acquiſes par le commerce & la force de l'imprenable ville de Tyr, ſituée dans la mer, avoient enflé le coeur de ces peuples. Ils avoient

(1) Voyez les Penſées libres de Mr. Loen III. 2. p. 1. La force de l'imprenable ville de Tir &c. Voyez Prideaux Hiſtoire des Juifs p. 415. ſeq.

ient refuſé de paier à Séſoſtris le tribut qu'il leur avoit impoſé en revenant de ſes conquêtes; & ils avoient fourni des troupes à ſon frere, qui avoit voulu le maſſacrer à ſon retour, au milieu des réjouïſſances d'un grand feſtin.

Séſoſtris avoit réſolu, pour abatre leur orgueil, de troubler leur commerce dans toutes les mers. Ses vaiſſeaux alloient de tous côtés cherchant les Phéniciens. Une flote Egyptienne nous rencontra, comme nous commencions à perdre de vuë les montagnes de la Sicile. Le port & la terre ſembloient fuir derriere nous, & ſe perdre dans les nuës. En même tems nous voions approcher les navires des Egyptiens ſemblables à une ville flotante. Les Phéniciens les reconnurent, & voulurent s'en éloigner: mais il n'étoit plus tems. Leurs voiles étoient meilleures que les notres, le vent les favoriſoit, leurs rameurs étoient en plus grand nombre. Ils nous abordent, nous prennent, & nous emménent priſonniers en Egyte.

En vain je leur repreſentai que nous n'étions pas Phéniciens: à peine daignérent-ils m'écouter. Ils nous regardérent comme des eſclaves dont les Phéniciens trafiquoient, & ils ne ſongérent qu'au profit d'une telle priſe. Déja nous remarquons les eaux de la mer qui blanchiſſent par le mêlange de celles du Nil, & nous voions la côte d'Egypte preſqu'auſſi baſſe que la mer. Enſuite nous arrivons à l'Ile de Pharos, voiſine de la ville de No. De là nous remontons le Nil juſqu'à Memphis.

Si la douleur de nôtre captivité ne nous eût rendus inſenſibles à tous les plaiſirs, nos yeux auroient été charmés de voir cette fertile terre d'Egypte ſemblable à un jardin délicieux arroſé d'un nombre infini de canaux. Nous ne pouvions jetter les yeux ſur les deux rivages ſans appercevoir des villes opulentes, des maiſons de campagne agréablement ſi-

tuées, des terres qui se couvroient tous les ans d'une moisson dorée sans se reposer jamais, des prairies pleines de troupeaux, des Laboureurs qui étoient accablés sous le poids des fruits que la terre épanchoit de son sein, des Bergers qui faisoient répéter les doux sons de leurs flutes & de leurs chalumeaux à tous les Echos d'alentour.

(2) Heureux, disoit Mentor, le peuple, qui est conduit par un sage Roi! il est dans l'abondance, il vit heureux, & aime celui à qui il doit tout son bonheur. C'est ainsi, ajoûtoit-il, ô Télémaque que vous devez régner, & faire la joie de vos peuples, si jamais les Dieux vous font posséder le Roiaume de vôtre pére. Aimez vos peuples comme vos enfans, goûtez le plaisir d'être aimé d'eux, & faites qu'ils ne puissent jamais sentir la paix & la joie, sans se ressouvenir que c'est un bon Roi qui leur a fait ces riches présens. Les Rois qui ne songent qu'à se faire craindre & qu'à abattre leurs sujets pour les rendre plus soûmis, sont les fléaux du Genre humain. Ils sont craints comme ils le veulent être, mais ils sont haïs, détestés, & ils ont encore plus à craindre de leurs sujets, que leurs sujets n'ont à craindre d'eux.

Je répondois à Mentor: Hélas! il n'est pas question de songer aux maximes suivant lesquelles on doit régner. Il n'y a plus d'Ithaque pour nous; nous ne reverrons jamais ni nôtre Patrie ni Pénélope: & quand même Ulysse retourneroit plein de gloire dans son Roiaume, il n'aura jamais la joie de m'y voir; jamais je n'aurai celle de lui obéïr pour apprendre à commander. Mourons mon cher Mentor, nulle autre pensée ne nous est plus permise: mourons, puisque les Dieux n'ont aucune pitié de nous.

En parlant ainsi, de profonds soûpirs entrecoupoient

(2) Ici commence l'instruction donnée au Duc de Bourgogne, sur la maniere de regner.

(3) *Un sage Roi*; Deux vertus sont necessaires au Roi, la prudence, pour ordonner, & le soin de faire bien exécuter ses ordres.

poient toutes mes paroles. Mais Mentor, qui craignoit les maux avant qu'ils arrivaſſent, ne ſavoit plus ce que c'étoit que de les craindre dès qu'ils étoient arrivés. Indigne fils du ſage Ulyſſe, s'écrioit-il! Quoi donc, vous vous laiſſez vaincre à vôtre malheur! Sachez que vous reverrez un jour l'Isle d'Ithaque & Pénélope: vous verrez même dans ſa prémiére gloire celui que vous n'avez jamais connu, l'invincible Ulyſſe que la fortune ne peut abattre & qui dans ſes malheurs encore plus grands que les vôtres, vous, apprend à ne vous décourager jamais. O! s'il pouvoit appfendre dans les terres éloignées où la tempête l'a jettê, que ſon fils ne ſait imiter ni ſa patience ni ſon courage, cette nouvelle l'accableroit de honte, & lui ſeroit plus rude que tous les malheurs qu'il ſouffre depuis ſi long tems.

Enſuite Mentor me faiſoit remarquer la joie & l'abondance répanduë dans toute la campagne d'Egypte, où l'on comptoit jûſqu'à vingt-deux mille villes. Il admiroit la bonne police de ces villes, la juſtice exercée en faveur du pauvre contre le riche, la bonne éducation des enfans qu'on acoutumoit à l'obëïſſance, au travail, à la ſobrieté, à l'amour des arts, ou des lettres; l'exactitude pour toutes les cérémonies de la Religion, le déſintéreſſement, le déſir de l'honneur, la fidélité pour les hommes, & la crainte pour les Dieux, que chaque Pére inſpiroit à ſes enfans. Il ne ſe laſſoit point d'admirer ce bel ordre. Heureux, me diſoit-il ſans ceſſe, le peuple qu'un ſage Roi (3) conduit ainſi! mais encore plus heureux le Roi qui fait le bonheur de tant de peuples, (4) & qui trouve le ſien dans ſa vertu. Il tient les hommes par un lien cent fois plus fort que celui de la crainte;

(4) *Les peuples* d'un ſage Roi, n'ont beſoin d'une maxime generale, qui eſt d'être fidéles à leur Roi, de ſe laiſſer gouverner, & d'obeïr exactement, quelque raiſon qui leur ſemble contraire aux ordres, qu'ils ont reçus.

c'eſt celui de l'amour. (5) Non ſeulement on lui obéït mais encore on aime à lui obéïr. Il régne dans tous les coeurs ; chacun, bien loin de vouloir s'en défaire, craint de le perdre, & donneroit ſa vie pour lui.

Je remarquois ce que diſoit Mentor, & je ſentois renaître mon courage au fond de mon coeur, à meſure que ce ſage ami me parloit. Auſſitôt que nous fumes arrivés à Memphis, ville opulente & magnifique, le Gouverneur ordonna que nous irions juſques à Thébes, pour être préſentés au Roi Séſoſtris, qui vouloit examiner les choſes par lui-même, & qui etoit fort animé contre les Tyriens. Nous remontâmes donc encore le long du Nil, juſqu'à cette fameuſe Thebes à cent portes, où habitoit ce grand Roi. Cette ville nous parut d'une étendue immense, & plus peuplée que les plus floriſſantes villes de la Gréce. La police y eſt parfaite pour la propreté des ruës, pour le cours des eaux, pour la commodité des bains, pour la culture des arts, & pour la ſûreté publique. Les places ſont ornées de fontaines & d'obéliſques, les temples ſont de marbre, & d'une architecture ſimple, mais majeſtueuſe. Le Palais du Prince eſt lui ſeul comme une grande ville: on n'y voit que colonnes de marbre, que pyramides, & obéliſques, que ſtatues coloſſales, que meubles d'or & d'argent maſſifs.

Ceux qui nous avoient pris dirent au Roi que nous avions été trouvés dans un navire Phénicien. Il écoutoit chaque jour à certaines heures reglées tous ceux de ſes ſujets, qui avoient ou des plaintes à lui

(5) *De la crainte.* Car la crainte & le terreur ne ſont pas des liens aſſés forts, pour retenir les ſujets dans le devoir ; ils ne ſont pas des éſclaves, mais des citoiens accoutumés à l'obéïſſance raiſonable, mais non pas à la ſervitude. & comme il ne leur faut pas une pleine liberté, il ne leur faut pas auſſi une entiere ſervitude. Tac.

lui faire, ou des avis à lui donner. Il ne mépriſoit ni ne rebutoit perſonne, & (6) ne croioit être Roi que pour faire du bien à ſes ſujets, qu'il aimoit comme ſes enfans. Pour les Etrangers, il les recevoit avec bonté, & vouloit les voir, parce qu'il croioit qu'on apprenoit toûjours quelque choſe d'utile, en s'inſtruiſant des moeurs & des manieres des peuples éloignés. Cette curioſité du Roi fit qu'on nous préſenta à lui. Il étoit ſur un trône d'yvoire tenant en main un ſceptre d'or; il étoit déja vieux, mais agréable, plein de douceur & de majeſté. Il jugeoit tous les jours des peuples avec une patience & une ſageſſe qu'on admiroit ſans flaterie. Aprés avoir travaillé toute la journée à régler les affaires, & à rendre une exacte juſtice, il ſe delaſſoit le ſoir à écouter des hommes ſavans, ou à converſer avec les plus honnêtes gens, qu'il ſavoit bien choiſir pour les admettre dans ſa familiarité. On ne pouvoit lui reprocher en toute ſa vie, que d'avoir triomphé avec trop de faſte des Rois qu'il avoit vaincus, & de s'être confié à un de ſes ſujets que je vous dépeindrai tout à l'heure.

Quand il me vit, il fut touché de ma jeuneſſe & de ma douleur. Il me demanda ma patrie & mon nom; nous fûmes étonnés de la ſageſſe qui parloit par ſa bouche. Je lui repondis: O! grand Roi, vous n'ignorez pas le ſiége de Troye qui a duré dix ans, & ſa ruïne qui a couté tant de ſang à toute la Gréce: Ulyſſe mon pére a été un des principaux Rois qui ont ruïné cette ville. Il erre ſur toutes les mers ſans pouvoir retrouver l'Ile d'Ithaque qui eſt ſon Roiaume: je le cherche; & un mal-

(6) *Il ne croioit être Roi que pour faire du bien à ſes ſujets.* Ce portrait de Seſoſtris eſt celui de Philippe IV. Roi d'Eſpagne, Prince eſtimé pour ſa prudence & ſa ſageſſe, quoi qu'il n'ait pas toujours été heureux dans ſes projets. Il naquit en 1605. & mourut en 1665.

malheur semblable au sien, fait que j'ai été pris. Rendez-moi à mon pére & à ma patrie. Ainsi puissent les Dieux vous conserver à vos enfans, & leur faire sentir la joie de vivre sous un si bon pére.

Séſoſtris continuoit à me regarder d'un œil de compassion: mais voulant savoir si ce que je disois étoit vrai, il nous renvoia à un de ses Officiers, qui fut chargé de s'informer de ceux qui avoient pris nôtre vaisseau, si nous étions effectivement ou Grecs, ou Phéniciens. S'ils sont Phéniciens, dit le Roi, il faut doublement les punir, pour être nos ennemis, & plus encore pour avoir voulu nous tromper par un lâche mensonge. Si au contraire ils sont Grecs, je veux qu'on les traite favorablement, & qu'on les renvoye dans leur païs sur un de mes vaisseaux: car j'aime la Gréce; plusieurs Egyptiens y ont donné des loix; je connois la vertu d'Hercule; la gloire d'Achille est parvenuë jusqu'à nous, & j'admire ce qu'on m'a raconté de la sagesse du malheureux Ulysse. (7) Mon plaisir est de secourir la vertu malheureuse.

L'Officier auquel le Roi renvoya l'examen de nôtre affaire, avoit l'ame aussi corrompuë, & aussi artificieuse, que Séſoſtris étoit sincere & généreux. Cet Officier se nommoit Métophis. Il nous interrogea pour tâcher de nous surprendre; & comme il vit que Mentor répondoit avec plus de sagesse que moi, il le regarda avec aversion & avec défiance

(7) *Ulysse.* Le caractere d'Uylsse de la sage & prudente dissimulation d'un Roi, dont la constance ne peut être ébranlée, par quoi que ce puisse être: & la colére d'Achille est la colére implacable d'un Prince injuste & vindicatif.

(8) Ce que l'on doit admirer dans cet ouvrage, n'est pas tant l'excellence du Poëme par sa composition, que le fond d'honneur, de probité & de courage qu'on reconnoit dans l'Auteur, de l'avoir osé composer dans le poste où il étoit, & dans la plus flateuse Cour qu'il y ait peut être jamais eu au monde. Il ne pouvoit pas condamner dire-

fiance ; car les mèchans s'irritent contre les bons. Il nous ſépara, & depuis ce tems-là je ne ſus point ce qu'étoit devenu Mentor. Cette ſéparation fut un coup de foudre pour moi. Mètophis eſpéroit toûjours qu'en nous queſtionnant ſeparément, il pourroit nous faire dire des choſes contraires; ſur tout il croioit m'éblouïr par ſes promeſſes flateuſes, & me faire avouër ce que Mentor lui auroit caché. Enfin il ne cherchoit pas de bonne foi la vérité : mais il vouloit trouver quelque prétexte de dire au Roi que nous étions Phéniciens, pour nous faire ſes eſclaves. En effet malgré nôtre innocence & malgré la ſageſſe du Roi, il trouva le moien de le tromper. Hélas! à quoi les Rois ſont-ils expoſez? Les plus ſages mêmes ſont ſouvent ſurpris. Des hommes artificieux & intéreſſez les environnent; les bons ſe retirent, parce qu'ils ne ſont ni empreſſez ni flateurs: les bons attendent qu'on les cherche, & les Princes ne ſavent guére les aller chercher. Au contraire, les méchans ſont hardis, trompeurs, empreſſez à s'inſinuer & à plaire, adroits à diſſimuler, prêts à tout faire contre l'honneur & la conſcience pour contenter les paſſions de celui qui régne (8.) O! qu'un Roi eſt malheureux d'être expoſé aux artifices des méchans! (9) il eſt perdu s'il ne repouſſe la flaterie, & s'il n'aime ceux qui diſent hardiment la vérité (10). Voilà les reflexions que je faiſois dans mon malheur, & je rapellois tout ce que j'avois oui dire à Mentor.

Cepen-

ſtement la conduite de la Cour, c'eſt bien aſſez d'avoir entrepris de le faire d'une maniere indirecte.

(9) *Méchans* Adulationi fœdum crimen ſervitutis ineſt. Tac. c'eſt à dire, la ſervitude & la flaterie ſont les deux compagnes inſeparables. Les Rois ſont pluſieurs fois environnés d'envieux, de fourbes, & d'hypocrites.

(10) *La vérité*: Les bons eſprits s'emouſſent & s'abatardiſſent, quand il n'eſt plus permis de parler, ou d'écrire ſans flater. Tac.

Cependant Méthophis m'envoia vers les montagnes du déſert d'Oaſis (11) avec ſes Eſclaves, afin que je ſerviſſe avec eux à conduire ſes grands troupeaux. En cet endroit Calypſo interrompoit Télémaque, diſant: Eh bien! que fîtes vous alors, vous qui aviez préféré en Sicile la mort à la ſervitude? Télémaque répondit: Mon malheur croiſſoit toûjours; je n'avois plus la miſérable conſolation de choiſir entre la ſervitude & la mort; il falût être eſclave, & épuiſer, pour ainſi dire, toutes les rigeurs de la fortune; il ne me reſtoit plus aucune eſpérance, & je ne pouvois pas même dire un mot pour travailler à me délivrer. Mentor m'a dit depuis qu'on l'avoit vendu à des Ethiopiens, & qu'il les avoit ſuivis en Ethiopie.

Pour moi j'arrivai dans des deſerts affreux: on y voit des ſables brûlans au milieu des plaines, des neiges qui ne fondent jamais, & qui font un hyver perpétuel ſur le ſommet des montagnes; & on trouve ſeulement pour nourrir les troupeaux des pâturages parmi des rochers: vers le milieu du penchant de ces montagnes eſcarpées, les vallées y ſont ſi profondes, qu'à peine le Soleil y peut faire luire ſes rayons.

Je ne trouvai d'autres hommes dans ce païs, que des Bergers auſſi ſauvages que le païs même. Là je paſſois les nuits à déplorer mon malheur, & les jours à ſuivre un troupeau, pour éviter la fureur brutale d'un premier eſclave, qui eſpérant d'obtenir ſa liberté, accuſoit ſans ceſſe les autres, pour faire valoir à ſon maître ſon zéle & ſon attâchement à ſes intérêts. Cet eſclave ſe nommoit Butis: je devois ſuccomber dans cette occaſion. La douleur me preſſant, j'oubliai un jour mon troupeau, & je m'éten-

(10) *Oaſis*: Ora horrida & incultis locis circumdata: dans la ſolitude d'Oaſis l'hereſiarque Neſtorius fut exilé, & y mourut.

m'étendis sur l'herbe auprés d'une caverne, où j'attendois la mort, ne pouvant plus supporter mes peines. En ce moment je remarquai que toute la montagne trembloit; les chênes & les pins sembloient descendre du sommet de la montagne, les vents retenoient leurs haleines; une voix mugissante sortit de la caverne, & me fit entendre ces paroles: Fils du sage Ulysse, il faut que tu deviennes, comme lui, grand par la patience. Les Princes qui ont toûjours été heureux, ne sont guére dignes de l'être, la molesse les corrompt, l'orgueil les enivre. Que tu seras heureux, si tu surmontes tes malheurs, & si tu ne les oublies jamais! Tu reverras Ithaque, & ta gloire montera jusqu'aux Astres. Quand tu seras le maître des autres hommes, souviens-toi que tu as été foible, pauvre & souffrant comme eux, prens plaisir à les soulager, aime ton peuple, déteste la flaterie, & sache que tu ne seras grand qu'autant que tu seras modéré & courageux pour vaincre tes passions (12).

Ces paroles divines entrérent jusqu'au fond de mon cœur, elles y firent renaître la joie & le courage; je ne sentis point cette horreur qui glace le sang dans les veines, quand les Dieux se communiquent aux mortels. Je me levai tranquille, j'adorai à genoux, les mains levées vers le Ciel, Minerve à qui je crus devoir cet oracle. En même tems je me trouvai un nouvel homme, la sageſſe éclairoit mon esprit, je sentois une douce force pour modérer toutes mes passions, & pour arrêter l'impétuosité de ma jeunesse. Je me fis aimer de tous les Bergers du desert; ma douceur, ma patience, mon exactitude appaiſérent enfin le cruel Butis, qui étoit en autorité sur les autres esclaves, & qui avoit voulu d'abord me tourmenter.

Pour

(12) Ces passages ne peuvent être assés lonés: ils sont divins l'Empereur Marc Antonin dit aussi dans ses reflexions Morales: Maximus m'a fait voir, qu'il faut être le maître de soi-même, & ne le laisser jamais emporter à ses passions.

Pour mieux supporter l'ennui de la captivité & de la solitude, je cherchai des livres; car j'étois accablé de tristesse, faute de quelque instruction qui pût nourrir mon esprit, & le soûtenir. Heureux, disois-je, ceux qui se dégoûtent des plaisirs violens, & qui savent se contenter des douceurs d'une vie innocente! Heureux ceux qui se divertissent en s'instruisant, & qui se plaisent à cultiver leur esprit par les sciences. En quelque endroit que la fortune ennemie les jette, ils portent toûjours avec eux dequoi s'entretenir, & l'ennui qui dévore les autres hommes, au milieu même des délices, est inconnu à ceux qui savent s'occuper par quelque lecture. Heureux ceux qui aiment à lire, & qui ne sont point comme moi privés de la lecture! Pendant que ces pensées rouloient dans mon esprit, je m'enfonçai dans une sombre forêt, où j'appercûs tout à coup un vieillard qui tenoit un livre à la main.

Ce vieillard avoit un grand front chauve, & un peu ridé, une barbe blanche pendoit jusqu'à sa ceinture, sa taille étoit haute & majestueuse, son teint étoit encor frais & vermeil, ses yeux vifs & perçans, sa voix douce, ses paroles simples & aimables. Jamais je n'ai vû un si vénérable vieillard: il s'appelloit Termosiris, il étoit Prêtre d'Apollon, qu'il servoit dans un Temple de marbre que les Rois d'Egypte avoient consacré au Dieu dans cette forêt. Le livre qu'il tenoit étoit un recueil d'Hymnes (13) en l'honneur des Dieux. Il m'aborde avec amitié, nous nous entretenons; il racontoit si bien les choses passées, qu'on croioit les voir; mais il les racontoit courte-

(13) Un recueil d'Hymnes, de Cantiques, de chansons, à l'honneur de Dieu, en Allemand: Lob Gesänge Gott zu Ehren, tel que la Cantique de Salomon, das hohe Lied Salomonis, c'est le mot Grec ὕμνος ὑμνέω et latin celebro.

(14) Orphée étoit Fils d'Apollon & de Calliope, un des Muses. Il excella dans l'art de jouér de la Lyre. La fable a feint, que cette Lyre fut placée dans le Ciel.

courtement, & jamais ſes Hiſtoires ne m'ont laſſé. Il prévoioit l'avenir par la profonde ſageſſe qui lui faiſoit connoître les hommes, les deſſeins dont ils ſont capables. Avec tant de prudence, il étoit gai, complaiſant, & la jeuneſſe la plus enjouée n'a pas tant de grace qu'en avoit cet homme dans une vieilleſſe ſi avancée, auſſi aimoit-il les jeunes gens; lorſqu'ils étoient dociles, & qu'ils avoient le goût de la vertu.

Bientôt il m'aima tendrement, & me donna des livres pour me conſoler; il m'appelloit ſon fils. Je lui diſois ſouvent: Mon pére, les Dieux qui m'ont ôté Mentor, ont eu pitié de moi; ils m'ont donné en vous un autre ſoûtien. Cet homme ſemblable à Orphée (14) où à Linus (15), étoit ſans doute inſpiré des Dieux. Il me récitoit les vers qu'il avoit faits, & me donnoit ceux de pluſieurs excellens Poëtes favoiſés des Muſes. Lorſqu'il étoit revétu de ſa longue robe d'une éclatante blancheur, & qu'il prenoit en main ſa lyre d'ivoire, les tigres, les ours, les lions venoient le flater & lécher ſes pieds. Les Satyres ſortoient des forêts pour danſer autour de lui, les arbres mêmes paroiſſoient émus; & vous auriez cru que les rochers attendris alloient deſcendre du haut des montagnes aux charmes de ſes doux accens. Il ne chantoit que la grandeur des Dieux, la vertu des Héros, & la ſageſſe des hommes qui preférent la gloire aux plaiſirs.

Il

(15) Linus étoit auſſi Fils d'Apollon & de Terpſichore, ou de Mercure & d'Uranie, inventa les vers Lyriques. Il ſurpaſſe encore Orphée dans la ſcience de la Muſique, puiſqu'il lui donna des leçons. On dit que s'étant moqué d'Hercule, à qui il enſeignoit à jouer de la Lyre, parce qu'il en jouoit mal, ce Heros lui caſſa la téte avec cet inſtrument. Les autres Poëtes feignent, qu'il fut tué à Thébes par Apollon, pour avoir appris aux hommes à mettre des cordes au lieu de fil aux inſtrumens de Muſique.

Il me disoit souvent que je devois prendre courage, & que les Dieux n' abandonneroient ni Ulysse ni son fils. Enfin, il m'assura que je devois à l'exemple d' Apollon, enseigner aux Bergers à cultiver les Muses. Apollon, disoit-il, indigné que Jupiter par ses foudres troubloit le Ciel dans les plus beaux jours, voulut s'en venger sur les Cyclopes qui forgeoient les foudres, & il les perça de ses fléches. Aussitot le Mont Etna (16) cessa de vomir des tourbillons de flâmes, on n'entendit plus les coups des terribles marteaux, qui, frapant l'enclume, faisoient gémir les profondes cavernes de la terre, & les abîmes de la mer. Le fer & l'airain n'étant plus polis par les Cyclopes, commençoient à se rouiller. Vulcain furieux (17) sort de sa fournaise; quoique boiteux, il monte en diligence vers l'Olimpe; il arrive suant & couvert de poussière dans l'Assemblée des Dieux: il fait dés plaintes amères. Jupiter s'irritant contre Apollon, le chasse du ciel, & le précipite sur la terre. Son char vuide faisoit de lui-même son cours ordinaire, pour donner aux hommes les jours & les nuits avec le changement régulier des saisons. Apollon dépouillé de tous ses rayons, fut contraint de se faire Berger, & de garder les troupeaux du Roi Admète (18). Il jouoit de la flute, & tous les autres Bergers venoient à l'ombre des ormeaux sur le bord d'une claire fontaine écouter ses chansons. Jusques-là ils avoient mené une vie sauvage & brutale; ils ne savoient que conduire leurs brebis, les tondre, traire leur lait, & faire des fromages: toute la campagne étoit comme un desert affreux.

Bien-

(16) *Le Mont Etna.* Les feux que l'Etna vomit sont assés ordinaires: mais les degats des années 1536. 1554. 1566. 1579. 1669. & 1692. ont fait plus de bruit, dans les Histoires. Les Poëtes ont feint, que Jupiter écrasa le Geant Typhée, sur cette montagne, & que Vulcain y tient sa forge.

Bientôt Apollon montra à tous les Bergers les arts qui peuvent rendre leur vie agréable. Il chantoit les fleurs dont le Printems se couronne, les parfums qu'il répand, & la verdure qui naît sous ses pas: puis il chantoit les delicieuses nuits de l'Eté, où les Zéphirs rafraichissent les hommes, & où la rosée désaltére la terre. Il mêloit aussi dans ses chansons les fruits dorés dont l'Automne recompense les travaux des Laboureurs, & le repos de l'Hiver, pendant lequel la jeunesse folâtre danse auprés du feu. Enfin il représentoit les forêts sombres qui couvrent les montagnes & les creux vallons, où les rivieres, par mille détours, semblent se jouer au milieu des riantes prairies. Il aprit ainsi aux Bergers, quels sont les charmes de la vie champêtre. quand on sait goûter ce que la simple nature a de gracieux. Bientôt les Bergers avec leurs flutes se virent plus heureux que les Rois, & leurs cabanes attiroient en foule les plaisirs purs qui fuyent les Palais dorés: les jeux, les ris, les graces, suivoient par tout les innocentes Bergéres. Tous les jours étoient des Fêtes. On n'entendoit plus que le gazouillement des oiseaux, ou la douce haleine des Zéphirs, qui se jouoient dans les rameaux des arbres, ou le murmure d'une onde claire qui tomboit de quelque rocher, ou les chansons que les Muses inspiroient aux Bergers qui suivoient Apollon. Ce Dieu leur enseignoit à remporter le prix de la course, & à percer de flêches les daims & les cerfs. Les Dieux mêmes devinrent jaloux des Bergers; cette vie leur parut plus douce que toute leur gloire, & ils rappellérent Apollon dans l'Olimpe.

(17) Vulcain furieux. Ovid. Metam. IV. Fab. 3.

(18) Roi de Théssalie, que sa femme Alceste tira de tombeau où elle entra elle méme.

Mon fils, cette hiſtoire doit vous inſtruire, puiſque vous êtes dans l'état où fut Apollon; defrichez cette terre ſauvage; faites fleurir comme luï le déſert; apprenez à tous ces Bergers quels ſont les charmes de l'harmonie; adouciſſez les cœurs farouches; montrez leur l'aimable vertu; faites leur ſentir combien il eſt doux de jouir dans la ſolitude des plaiſirs innocens que rien ne peut ôter aux Bergers. Un jour, mon fils, un jour, les peines & les ſoucis cruels qui environnent les Rois vous feront regreter ſur le trone la vie paſtorale.

Aiant ainſi parlé, Térmoſiris me donna une flute ſi douce que les échos de ces montagnes qui la firent entendre de tous cotéz, attirérent bientôt autour de moi tous les Bergers voiſins. Ma voix avoit une harmonie divine; je me ſentois émû, & comme hors de moi-même pour chanter les graces dont la nature a orné la campagne Nous paſſions les jours entiers, & une partie des nuits à chanter enſemble. Tous les Bergers oubliant leurs cabanes & leurs troupeaux, étoient ſuſpendus & immobiles autour de moi pendant que je leur donnois des leçons. Il ſembloit que ces déſerts n'euſſent plus rien de ſauvage, tout y étoit doux & riant, la politeſſe des habitans ſembloit adoucir la terre.

Nous nous aſſemblions ſouvent pour offrir des ſacrifices dans ce Temple d'Apollon, où Térmoſiris étoit Prêtre. Les Bergers y alloient couronnés de lauriers en l'honneur du Dieu. Les Bergéres y alloient auſſi en danſant avec des couronnes de fleurs, & portant ſur leur tête dans des corbeilles les dons ſacrés. Après le ſacrifice nous faiſions un feſtin champêtre Nos plus doux mets étoient le lait de nos chévres & de nos brebis, que nous avions ſoin de traire nous mêmes, avec les fruits fraîchement cueillis de nos propres mains, tels que les dattes, les figues & les raiſins: nos ſiéges étoient les gazons;

zons; les arbres touffus nous donnoient une ombre plus agréable que les lambris dorés des Palais des Rois.

Mais ce qui acheva de me rendre fameux parmi nos Bergers, c'eſt qu'un jour un lion affamé vint ſe jetter ſur mon troupeau: déja il commençoit un carnage affreux, je n'avois en main que ma houlette, je m'avance hardiment. Le lion hériſſe ſa criniére, me montre ſes dents & ſes griffes, ouvre une gueule ſéche & enflamée; ſes yeux paroiſſoient pleins de ſang & de feu; il bat ſes flancs avec ſa longue queuë, je le terraſſe: La petite cotte de mailles dont j'étois revêtu, ſelon la coûtume des Bergers d'Egypte, l'empecha de me déchirer. Trois fois je l'abbatis, trois fois il ſe releva: il pouſſoit des rugiſſemens qui faiſoient retentir toutes les forêts. Enfin je l'étouffai entre mes bras, & les Bergers témoins de ma victoire voulurent que je me revêtiſſe de la peau de ce terrible animal.

Le bruit de cette action, & celui du beau changement de tous nos Bergers, ſe répandit dans toute l'Egypte; il parvint même juſqu'aux oreilles de Séſoſtris. Il ſut qu'un de ces deux captif, qu'on avoit pris pour des Phéniciens, avoit ramené l'âge d'or dans ces deſerts preſque inhabitables. Il voulut me voir, car il aimoit les Muſes; & tout ce qui peut inſtruire les hommes touchoit ſon grand cœur. Il me vit, il m'écouta avec plaiſir, & découvrit que Métophis l'avoit trompé par avarice: il le condamna à une priſon perpetuelle, & lui ôta toutes les richeſſes qu'il poſſedoit injuſtement. O! Qu'on eſt malheureux, diſoit-il, quand on eſt au-deſſus du reſte des hommes! Souvent on ne peut voir la vérité par ſes propres yeux; on eſt environné de gens qui l'empêchent d'arriver juſqu'à celui qui commande; chacun eſt intereſſé à le tromper; chacun, ſous une apparence de zéle, cache ſon ambition. On fait ſem-

blant d'aimer le Roi, & on n'aime que les richeſſes qu'il donne; on l'aime ſi peu, que pour obtenir ſes faveurs on le flate & on le trahit.

Enſuite Séſoſtris me traita avec une tendre amitié, & réſolut de me renvoier en Ithaque avec des vaiſſeaux & des troupes pour délivrer Pénélope de tous ſes amans. La flote étoit déja prête, nous ne ſongions qu'a nous embarquer. J'admirois les coups de la fortune, qui reléve tout à coup ceux qu'elle a le plus abaiſſés. Cette expérience me faiſoit eſpérer qu'Ulyſſe pourroit bien revenir enfin dans ſon Roiaume après quelque longue ſouffrance. Je penſois auſſi en moi-même que je pourrois encore revoir Mentor, quoiqu'il eût été emmené dans les païs les plus inconnus de l'Ethiopie. Pendant que je retardois un peu mon départ, pour tâcher d'en ſavoir des nouvelles, Séſoſtris, qui étoit fort âgé, mourut ſubitement, & ſa mort me replongea dans de nouveaux malheurs.

Toute l'Egypte parut inconſolable de cette perte; chaque famille croioit avoir perdu ſon meilleur ami, ſon protecteur, ſon pére. Les vieillards, levant les mains au Ciel, s'écrioient: jamais l'Egypte n'eut un ſi bon Roi, jamais elle n'en aura de ſemblable. O Dieux! il faloit, ou ne le montrer pas aux hommés, ou ne le leur ôter jamais! pourquoi faut-il que nous ſurvivions au grand Séſoſtris? Les jeunes gens diſoient: l'eſperance de l'Egypte eſt détruite, nos peres ont été heureux de paſſer leur vie ſous un ſi bon Roi: pour nous, nous ne l'avons vû que pour ſentir ſa perte. Ses domeſtiques pleuroient nuit & jour. Quand on fit les funerailles du Roi, pendant quarante jours, les peuples les plus reculez y accouroient en foule: chacun vouloit voir encore une fois le corps de Séſoſtris: chacun vouloit en conſerver l'image. pluſieurs vouloient être mis avec lui dans le tombeau.

Ce

Ce qui augmenta encore la douleur de sa perte, c'est que son fils Bocchoris n'avoit ni humanité pour les Etrangers, ni curiosité pour les sciences, ni estime pour les hommes vertueux, ni amour pour la gloire. La grandeur de son pére avoit contribué à le rendre si indigne de régner. Il avoit été nourri dans la molesse & dans une fierté brutale. Il comptoit pour rien les hommes, croiant qu'ils n'etoient faits que pour lui, & qu'il étoit d'une autre nature qu'eux. Il ne songeoit qu'a contenter ses passions, qu'a dissiper les tresors immenses, que son pére avoit ménagés avec tant de soin, qu'à tourmenter les peuples, & qu'à succer le sang des malheûreux; enfin qu'à suivre le conseil flateur des jeunes insensés qui l'environnoient, pendant qu'il écartoit avec mepris tous les sages vieillards qui avoient eu la confiance de son pére. C'étoit un monstre, & non pas un Roi; toute l'Egypte gémissoit; & quoique le nom de Sésostris, si cher aux Egyptiens, leur fit supporter la conduite lâche & cruelle de son fils, le fils couroit à sa perte, & un Prince si indigne du trône ne pouvoit longtems régner.

Il ne me fut plus permis d'espérer mon retour en Ithaque. Je demeurai dans une tour sur le bord de la mer auprès de Peluse, (19) où nôtre embarquement devoit se faire, si Sésostris ne fût pas mort. Métophis avoit eu l'adresse de sortir de prison, & de se rétablir auprès du nouveau Roi: il m'avoit fait renfermer dans cette tour pour se venger de la disgrace que je lui avois causée. Je passois les jours & les nuits dans une profonde tristesse. Tout ce que Térmosiris m'avoit prédit, & tout ce que j'avois entendu dans la caverne, ne me paroissoit plus qu'un songe. J'étois abimé dans la plus amére

(19) *Peluse:* Ville d'Egypte sur l'embouchûre la plus Orientale du Nil: on la nomme presentement *Belbais.*

douleur: je voiois les vagues qui venoient battre le pied de la tour où j'étois prisonnier. Souvent je m'occupois à considérer des vaisseaux agités par la tempête, qui étoient en danger d'être brisés contre les rochers sur lesquels la tour étoit bâtie. Loin de plaindre ces hommes menacés du naufrage, j'enviois leur sort. Bientôt, disois-je à moi-même, ils finiront les malheurs de leur vie, où ils arriveront en leur païs: helas; je ne puis esperer ni l'un ni l'autre.

Pendant que je me consumois ainsi en regrets inutiles, j'appercus comme une forêt de mâts de vaisseaux. La mer étoit couverte de voiles que les vents enfloient: l'onde étoit écumante sous les rames innombrables. J'entendois de toutes parts des cris confus: j'appercevois sur le rivage une partie des Egyptiens effrayés qui couroient aux armes, & d'autres qui sembloient aller au devant de cette flote qu'on voioit arriver. Bientôt je reconnus que ces vaisseaux étrangers étoient les uns de Phénicie, & les autres de l'Isle de Cypre; car mes malheurs commençoient à me rendre experimenté sur ce qui regarde la navigation. Les Egyptiens me parurent divisés entre eux. Je n'eus aucune peine à croire que l'insensé Bocchoris avoit par ses violences causé une révolte de ses sujets, & allumé la guerre civile (20). Je fus du haut de cette tour spectateur d'un sanglant combat.

Les Egyptiens qui avoient appellé à leur secours les étrangers, après avoir favorisé leur descente, attaquérent les autres Egyptiens qui avoient le Roi à leur tête. Je voiois ce Roi qui animoit les siens par son exemple, il paroissoit comme le Dieu Mars; des ruisseaux de sang couloient autour de lui; les roues de son char étoient teintes d'un sang noir, épais & écu-

(20) *La guerre civile.* Un commandement injuste, & une obeïssance forcée ne sont jamais de longue durée. Tac.

écumant, à peine pouvoient elles passer sur des tas de corps morts écrasés.

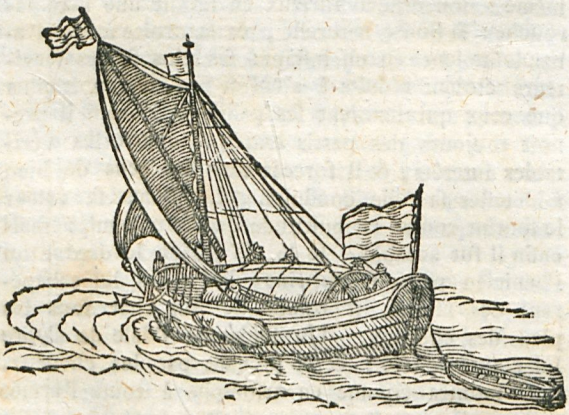
Ce jeune Roi bien fait, vigoureux, d'une mine haute & fiere, avoit dans ses yeux la fureur & le désespoir. Il étoit comme un beau cheval qui n'a point de bouche: son courage le poussoit au hazard, & la sagesse ne moderoit point sa valeur. Il ne savoit ni réparer ses fautes, ni donner des ordres précis, ni prévoir les maux qui le menaçoient, ni ménager les gens dont il avoit le plus grand besoin. Ce n'étoit pas qu'il manquât de génie, ses lumiéres égaloient son courage: mais il n'avoit jamais été instruit par la mauvaise fortune. Ses Maîtres avoient empoisonné par la flaterie son beau naturel. Il étoit enyvré de sa puissance & de son bonheur; il croioit que tout devoit ceder á ses désirs fougueux; la moindre résistance enflamoit sa colere. Alors il ne raisonnoit plus: il étoit comme hors de lui-même: son orgueil furieux en faisoit une bête farouche: sa bonté naturelle, & sa droite raison l'abandonnoient en un instant: ses plus fidéles serviteurs étoient réduits à s'enfuir: il n'aimoit plus que ceux qui flatoient ses passions. Ainsi il prenoit toujours des partis extrêmes contre ses véritables interêts, & il forcoit tous les gens de bien á détester sa folle conduite. Longtems sa valeur le soutint contre la multitude de ses ennemis: mais enfin il fut accablé. Je le vis périr; le dard d'un Phénicien perça sa poitrine; les rênes lui echapérent des mains; il tomba de son char sous les pieds des chevaux. Un soldat de l'Isle de Cypre lui coupa la tête; & la prenant par les cheveux, il la montra comme en triomphe à toute l'armée victorieuse.

Je me souviendrai toute ma vie d'avoir vû cette tête qui nageoit dans le sang, les yeux fermés & éteints, ce visage pâle & défiguré, cette bouche

entr'ouverte, qui sembloit vouloir encore achever des paroles commencées, cet air superbe & menaçant, que la mort même n'avoit pû effacer. Toute ma vie il sera peint devant mes yeux: & si jamais les Dieux me faisoient régner, je n'oublirois point après un si funeste exemple, qu'un Roi n'est digne de commander, & n'est heureux dans sa puissance, qu'autant qu'il la soumet à la raison. (21) Eh! quel malheur pour un homme destinè à faire le bonheur public, de n'être le maître de tant d'hommes que pour les rendre malheureux.

21) *à la raison:* La *raison* connoit le commencement & la fin des choses, & *gouverne l'univers.*

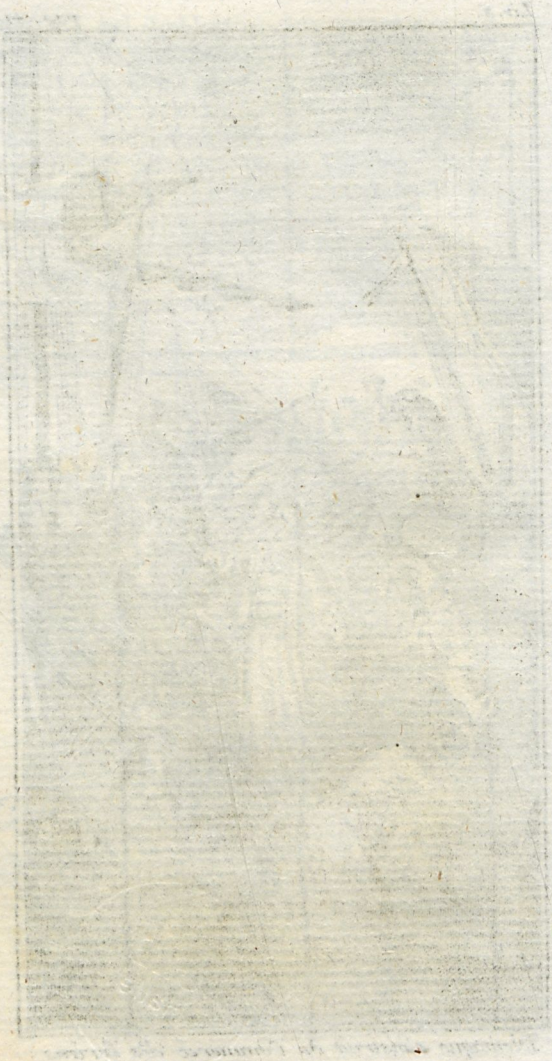
Fin du second Livre.



SOM



Telemaque s'instruit du Commerce des Tyriens.



SOMMAIRE DU LIVRE TROISIEME.

Télémaque raconte que le Successeur de Bocchoris, rendant tous les prisonniers Tyriens, lui-même Télémaque fut emmené avec eux à Tyr sur le vaisseau de Narbal qui commandoit la flote Tyrienne: que Narbal lui dépeignit Pygmalion leur Roi, dont il faloit craindre la cruelle avarice: qu'ensuite il avoit été instruit par Narbal sur les regles du Commerce de Tyr, & qu'il alloit s'embarquer sur un vaisseau Cyprien pour aller par l'Isle de Cypre en Ithaque, quand Pygmalion découvrit qu'il étoit étranger, & voulut le faire prendre: qu'alors il étoit sur le point de périr: mais qu'Astarbé maîtresse du Tyran l'avoit sauvé, pour faire mourir en sa place un jeune homme, dont le mépris l'avoit irritée.

LES

LES AVANTURES DE TELEMAQUE, FILS D'ULYSSE.

LIVRE TROISIEME.

CALYPSO écoutoit avec étonnement des paroles si sages. Ce qui la charmoit le plus, étoit de voir que Télémaque racontoit ingénûement les fautes qu'il avoit faites par précipitation, & en manquant de docilité pour le sage Mentor. Elle trouvoit une noblesse & une grandeur étonnante dans ce jeune homme, qui s'accusoit lui-même, & qui paroissoit avoir si bien profité de ses imprudences pour se rendre sage, prévoiant, & modéré. Continuez, dit-elle, mon cher Télémaque, il me tarde de savoir comment vous sortîtes de l'Egypte, & où vous avez retrouvé le sage Mentor, dont vous avez senti la perte avec tant de raison.

Télé-

Télémaque reprit ainſi ſon diſcours: les Egyptiens les plus vertueux & les plus fidéles au Roi étant les plus foibles, & voiant le Roi mort, furent contraints de céder aux autres. On établit un autre Roi nommé Termutis. Les Phéniciens avec les troupes de l'Isle de Cypre ſe retirérent après avoir fait l'alliance avec le nouveau Roi. Celui-ci rendit tous les priſonniers Phéniciens, je fus compté comme étant de ce nombre. On me fit ſortir de la tour, je m'embarquai avec les autres, & l'eſperance commença à reluire au fond de mon cœur.

Un vent favorable rempliſſoit déja nos voiles, les rameurs fendoient les ondes écumantes, la vaſte mer étoit couverte de navires; les mariniers pouſſoient des cris de joie; les rivages d'Egypte s'enfuioient loin de nous; les collines & les montagnes s'applaniſſoient peu à peu. Nous commencions à ne voir plus que le Ciel & l'eau, pendant que le Soleil qui ſe levoit ſembloit faire ſortir de la mer ſes feux étincelans; ſes raïons doroient le Sommet des montagnes que nous découvrions encore un peu ſur l'horiſon; & tout le Ciel peint d'un ſombre azur, nous promettoit une heureuſe navigation.

Quoiqu'on m'eût renvoié comme étant Phénicien, aucun des Phéniciens avec qui j'étois, ne me connoiſſoit. Narbal, qui commandoit dans le vaiſſeau où l'on me mit, me demanda mon nom & ma patrie. De quelle ville de Phénicie êtes vous, me dit-il? Je ne ſuis point Phénicien, lui dis-je: mais les Egyptiens m'avoient pris ſur la mer dans un vaiſſeau de Phénicie. J'ai demeuré captif en Egypte comme un Phénicien: c'eſt ſous ce nom que j'ai longtems ſouffert: c'eſt ſous ce nom que l'on

m'a

m'a délivré. De quel païs êtes-vous donc, reprit alors Narbal? Je lui parlai ainſi: je ſuis Télémaque fils d'Ulyſſe Roi d'Ithaque en Gréce; mon Pére s'eſt rendu fameux entre tous les Rois qui ont aſſiegé la ville de Troye: mais les Dieux ne lui ont pas accordé de revoir ſa patrie. Je l'ai cherché en pluſieurs païs: la fortune me perſécute comme lui: vous voyez un malheureux qui ne ſoupire qu' après le bonheur de retourner parmi les ſiens, & de retrouver ſon pére.

Narbal me regardoit avec étonnement, & il crut appercevoir en moi je ne ſai quoi d'heureux qui vient des dons du Ciel, & qui n'eſt point dans le commun des hommes: il étoit naturellement ſincére & généreux, il fut touché de mon malheur, & me parla avec une confiance que les Dieux lui inſpirerent pour me ſauver d'un grand péril.

Télémaque, je ne doute point, me dit-il, de ce que vous me dites, & je ne ſaurois en douter. La douceur & la vertu peintes ſur vôtre viſage, ne me permettent pas de me défier de vous: je ſens même que les Dieux que j'ai toûjours ſervis, vous aiment, & qu''ls veulent que je vous aime auſſi comme ſi vous étiez mon fils: je vous donnerai un conſeil ſalutaire, & pour récompenſe je ne vous demande que le ſecret. Ne craignez point, lui dis-je, que j'aie aucune peine à me taire ſur les choſes que vous voudrez me confier: quoique je ſois ſi jeune, j'ai déja vieilli dans l'habitude de ne dire jamais mon ſecret, & encore plus de ne trahir jamais ſous aucun prétexte le ſecret d'autrui. Comment avez-vous pu, me dit-il, vous

(1) *Mentir*: Nullum mendacio pretium. Tac.

vous accoutumer au ſecret dans une ſi grande jeuneſſe? Je ſerai ravi d'apprendre par quel moien vous avez acquis cette qualité, qui eſt le fondement de la plus ſage conduite, & ſans laquelle tous les talens ſont inutiles.

Quand Ulyſſe, lui dis-je, partit pour aller au ſiége de Troye, il me prit ſur ſes genoux, & entre ſes bras; (c'eſt ainſi qu'on me l'a raconté.) Après m'avoir baiſé tendrement, il me dit ces paroles, quoique je ne puſſe les entendre: O mon fils! que les Dieux me préſervent de te voir jamais manquer à ton devoir; que plûtôt le ciſeau de la Parque tranche le fil de tes jours, lorſqu'il eſt à peine formé, de même que le moiſſonneur tranche de ſa faux une tendre fleur qui commence à éclore: que mes ennemis te puiſſent écraſer aux yeux de ta mére & aux miens, ſi tu dois un jour te corrompre & abandonner la vertu. O! mes amis, continua-t-il, je vous laiſſe ce fils qui m'eſt ſi cher, aiez ſoin de ſon enfance. Si vous m'aimez, eloignez de lui la pernicieuſe flaterie, enſeignez-lui à ſe vaincre: qu'il ſoit comme un jeune arbriſſeau encore tendre, qu'on plie pour le redreſſer. Sur tout n'oubliez rien pour le rendre juſte, bienfaiſant, ſincére & fidéle à garder le ſecret. Quiconque eſt capable de mentir, (1) eſt indigne d'être compté au nombre des hommes; & quiconque ne ſait pas ſe taire, eſt indigne de gouverner. (2)

Je vous rapporte ces paroles, parce qu'on a eu ſoin de me les répéter ſouvent, & qu'elles ont pénetré juſqu'au fond de mon cœur: je me les redis ſouvent à moi-même. Les amis de mon pére eurent ſoin de m'exercer de bonne heure au ſecret.

J'étois

(2) *Gouverner*: Le ſilence eſt l'ame de toutes les affaires.

J'étois encore dans la plus tendre enfance, & ils me confioient déja toutes les peines qu'ils ressentoient, voiant ma mére exposée à un grand nombre de téméraires qui vouloient l'épouser. Ainsi on me traitoit dés-lors comme un homme raisonable & sur, on m'entretenoit souvent des plus grandes affaires, on m'instruisoit de ce qu'on avoit resolu pour écarter ces prétendans. J'étois ravi qu'on eût en moi cette confiance. Par là je me croiois déja un homme fait. Jamais je n'en ai abusé; jamais il ne m'est échapé une seule parole qui, pût decouvrir le moindre secret. Souvent les prétendans tâchoient de me faire parler, esperant qu'un enfant qui auroit vu ou entendu quelque chose d'important, ne sauroit pas se retenir: mais je savois bien leur apprendre ce que je ne devois point leur dire.

Alors Narbal me dit: Vous voiez, Télémaque, la puissance des Phéniciens. Ils sont redoutables à toutes les Nations voisines par leurs innombrables vaisseaux. Le commerce qu'ils font jusqu'aux Colonnes d'Hercule (3), leur donne des richesses qui surpassent celles des peuples les plus florissans. Le grand Roi Sésostris, qui n'auroit jamais pu les vaincre par mer, eut bien de la peine à les vaincre par terre avec ses armées qui avoient conquis tout l'Orient: il nous imposa un tribut que nous n'avons pas longtems paié. Les Phéniciens se trouvoient trop

(3) Les Colonnes d'Hercule sont les Montagnes de Calpé & d'Abila au Detroit de Gibraltar, où l'Ocean entre dans la Mer Mediterranée, & où Hercule borna ses voiages. Et elles sont ainsi nommées, parce qu'elles paroissent de loin comme deux colonnes aux yeux des voiageurs.

(4) *Pigmalion.* Roi de Tir, fils de Margenus, ou Methres, au quel il succeda: étant averti des tresors incroiables de Sichée, son oncle, le fit mourir, & d'abord aprés Didon sortir du Royaume. Ce fut l'an 907. avant l'Ere chrétienne.

(5) *il les a trempé.* * Un savant Professeur de l'Université de Leipsic Mr. Christ, a traduit la fameuse Epigramme d'Ausone en deux vers françois

trop riches & trop puiſſans pour porter patiemment le joug de la ſervitude; nous reprîmes nôtre liberté. La mort ne laiſſa pas â Séſoſtris le tems de finir la guerre contre nous. Il eſt vrai que nous avions tout à craindre de ſa ſageſſe encore plus que de ſa puiſſance: mais ſa puiſſance paſſant entre les mains de ſon fils, dépourvu de toute ſageſſe, nous conclumes que nous n'avions plus rien à craindre. En éffet les Egyptiens, bien loin de rentrer les armes à la main dans notre païs pour nous ſubjuguer encore une fois, ont été contraints de nous appellér à leur ſecours pour les delivrer de ce Roi impie & furieux. Nous avons été leurs liberateurs. Quelle gloire ajoutée à la liberté & à l'opulence des Phéniciens!

Mais pendant que nous délivrons les autres, nous ſommes eſclaves nous-mêmes. O Télémaque! craignez de tomber dans les cruelles mains de Pigmalion notre Roi. (4) Il les a trempées (5) dans le ſang de Sichée mari de Didon (6) ſa ſœur. Didon pleine de déſirs de la vengeance s'eſt ſauvée de Tir avec pluſieurs vaiſſeaux. La plupart de ceux qui aiment la vertu & la liberté, l'ont ſuivie; elle a fondé ſur la côte d'Afrique une ſuperbe ville, qu'on nomme Carthage (7). Pigmalion tourmenté par une ſoif inſatiable des richeſſes, ſe rend de plus en plus miſerable & odieux à ſes ſujets. C'eſt un crime

françois le plus heureuſement du monde, voici le latin & la traduction:

Infelix Dido nulli bene nupta marito,
Hoc pereunte fugis, hoc fugiente peris.
Didon que tes maris te cauſent des douleurs!
L'un meurt tu prens la fuite, & l'autre fuit tu meurs.

(6) Didon étoit Fille de Belus, Roi de Tir & de Sidon. Pigmalion fit mourir ſon mari Sichée pour avoir ſes richeſſes.

(7) Cette ville, bâtie ſur la côte d'Afrique vis à vis de Rome, dont elle étoit la rivale, fut ruinée par Scipion l'Afriquain.

crime à Tir que d'avoir de grands biens. L'avarice le rend defiant, soupçonneux, cruel; il persecute les riches, & il craint les pauvres.

C'est un crime encore plus grand à Tir d'avoir de la vertu: car Pigmalion suppose que les bons ne peuvent soufrir ses injustices & ses infamies. La vertu le condamne, il s'aigrit & s'irrite contre elle. Tout l'agite, l'inquiéte, le ronge; il a peur de son ombre; il ne dort ni nuit ni jour: les Dieux pour le confondre l'accablent de trésors dont il n'ose jouïr. Ce qu'il cherche pour être heureux, est précisément ce qui l'empêche de l'être; il regrette tout ce qu'il donne, & craint toujours de perdre. Il se tourmente pour gagner. On ne le voit presque jamais; il est seul, triste, abatu au fond de son Palais: ses amis mêmes n'osent l'aborder de peur de lui devenir suspects. Une garde terrible tient toûjours des épées nuës & des piques levées autour de sa maison. Trente chambres qui se communiquent les unes aux autres, & dont chacune a une porte de fer avec six gros verrouils, sont le lieu où il se renferme. On ne sait jamais dans laquelle de ces chambres il couche (8), & on assure qu'il ne couche jamais deux nuits de suite dans la même, de peur d'y être égorgé. Il ne connoit ni les doux plaisirs, ni l'amitié encore plus douce. Si on lui parle de chercher la joie, il sent qu'elle fuit loin de lui, & qu'elle refuse d'entrer dans son cœur. Ses yeux creux sont pleins d'un feu âpre & farouche, ils sont sans cesse errans de tous côtéz. Il prête l'oreille au moindre bruit, & se sent tout émû;

(8) *On ne sait jamais dans laquelle de ces chambres il couche.* Ceci est un trait de la vie d'Olivier Cromwel déclaré Protecteur d'Angleterre après la mort de Charles I. Ce tiran, qui couvroit d'un beau nom toutes ses violences, étoit, comme Pigmalion, inquiet, cruel, défiant. Craint de tout le monde, il craignoit aussi tout le monde à son tour.

ému; il est pâle, défait, & les noirs soucis sont peints sur son visage toûjours ridé. Il se tait, il soupire, il tire de son cœur de profonds gémissemens, il ne peut cacher les remords qui déchirent ses entrailles. Les mets les plus exquis le dégoutent. ses enfans loin d'être son espérance, sont le sujet de sa terreur; il en a fait ses plus dangereux ennemis: il n'a eu toute sa vie aucun moment d'assuré: il ne se conserve qu'à force de répandre le sang de tous ceux qu'il craint. Insensé, qui ne voit pas que la cruauté, à laquelle il se confie, le fera périr! quelqu'un de ses domestiques aussi défiant que lui, se hâtera de délivrer le monde de ce monstre.

Pour moi je crains les Dieux: quoi qu'il m'en coûte, je serai fidéle au Roi qu'ils m'ont donné. J'aimerois mieux qu'il me fit mourir que de lui ôter la vie, & même que de manquer à le défendre. Pour vous, ô Télémaque, gardez vous bien de lui dire que vous êtes le fils d'Ulysse: il espéreroit qu'Ulysse retournant à Ithaque, lui paieroit quelque grande somme pour vous rachéter, & il vous tiendroit en prison.

Quand nous arrivâmes à Tir, je suivis le conseil de Narbal; & je reconnus la vérité de tout ce qu'il m'avoit raconté. Je ne pouvois comprendre qu'un homme se pût rendre aussi misérable que Pigmalion me le paroissoit.

Surpris d'un spectacle si afreux & si nouveau pour moi, je disois en moi-même: voilà un hom-

tour. Il avoit dans son Palais de Whitehal plusieurs chambres dans lesquelles il couchoit alternativement. Cependant il mouroit de sa mort naturelle au mois de Septembre 1658. après avoir longtems gouverné l'Angleterre sous le titre de Protecteur avec plus d'autorité que sous celui de Roi.

me qui n'a cherché qua se rendre heureux, il a crû y parvenir par les richesses & par une autorité absoluë ; il possede tout ce qu'il peut desirer, & cependant il est miserable par ses richesses & par son autorité même. S'il étoit Berger, comme j'étois naguéres (9), il seroit aussi heureux que je l'ai été, il jouïroit des plaisirs innocens de la campagne, & en jouïroit sans remords. Il ne craindroit ni le fer ni le poison. Il aimeroit les hommes, il en seroit aimé. Il n'auroit point ces grandes richesses qui lui sont aussi inutiles que du sable, puisqu'il n'ose y toucher : mais il jouïroit librement des fruits de la terre, & ne soufriroit aucun véritable besoin. Cet homme paroît faire tout ce qu'il veut : mais il s'en faut bien qu'il ne le fasse ; il fait tout ce que veulent ses passions féroces. Il est toûjours entrainé par son avarice, par sa crainte, & par ses soupçons. Il paroît maître de tous les autres hommes : mais il n'est pas maître de lui-même ; car il a autant de maîtres & de bourreaux, qu'il a de désirs violens.

Je raisonnois ainsi de Pigmalion sans le voir ; car on ne le voioit point, & on regardoit seulement avec crainte ces hautes tours qui étoient nuit & jour entourées de Gardes, où il s'étoit mis lui même comme en prison, se renfermant avec ses trésors. Je comparois ce Roi invisible avec Sésostris si doux, si accessible, si affable, si curieux de voir les Etrangers, si attentif à écouter tout le monde, & à tirer du cœur des hommes la vérité qu'on cache aux Rois. Sésostris, disois-je, ne craignoit rien, & n'avoit rien à craindre ; il se montroit à tous ses sujets comme à ses propres enfans. Celui-ci craint tout &

(9) *Comme j'étois naguéres.* Cette façon de parler est du tems de Mr. Vaugelas. Voyez les Observations de l'Academie françoise sur ses Remarques, II. 67. mais elle a vieilli depuis, de sorte qu'à la moderne il faut dire : comme je l'étois il n'y a pas long tems. Voyez Mr. de la Touche, dans l'Art de bien parler. II. p. 354.

& a tout a craindre ; Ce méchant Roi eſt toujours expoſé a une mort funeſte, même dans ſon Palais inacceſſible au milieu de ſes Gardes. Au contraire le bon Roi Séſoſtris étoit en ſureté au milieu de la foule des peuples, comme un bon pére dans ſa maiſon environné de ſa famille

Pigmalion donna ordre de renvoier les troupes de l'Isle de Cypre, qui étoient venuës ſecourir les ſiennes à cauſe de l'alliance qui étoit entre les deux peuples. Narbal prit cette occaſion de me mettre en liberté: il me fit paſſer en revue parmi les ſoldats Cypriens; car le Roi étoit ombrageux juſques duns les moindres choſes. Le défaut des Princes trop faciles & inappliqués eſt de ſe livrer avec une aveugle confiance à des favoris artificieux & corrompus. (10) Le défaut de celui-ci étoit au contraire de ſe défier de plus honnêtes gens. Il ne ſavoit point diſcerner les hommes droits & ſimples qui agiſſent ſans déguiſement: auſſi n'avoit-il jamais vu de gens de bien; car de telles gens ne vont point chercher un Roi ſi corrompu. D'ailleurs, il avoit vu depuis qu'il étoit ſur le trône, dans les hommes, dont il s'étoit ſervi, tant de diſſimulation, de perfidie & de vices afreux déguiſés ſous les apparences de la vertu, qu'il regardoit tous les hommes ſans exception comme s'ils euſſent été maſqués. Il ſuppoſoit qu'il n'y avoit aucune vertu ſincere ſur la terre: ainſi il regardoit tous les hommes comme étant à peu près égaux. Quand il trouvoit un homme faux & corrompu, il ne ſe donnoit point la peine d'en chercher un autre, comptant qu'un autre ne ſeroit pas meilleur. Les bons lui paroiſſoient pires que les méchans les plus déclarés, parce qu'il les croioit auſſi méchans & plus trompeurs.

(10) *Corrompus:* pour faire plaiſir aux Favoris corrompus, les flateurs appliquent les plus ordinaires moyens de la flaterie, & de la calomnie pour perdre les autres. Tac.

Pour revenir à moi, je fus confondu avec les Cypriens, & j'échapai à la défiance pénétrante du Roi. Narbal trembloit de crainte que je ne fusse découvert, il lui en eût coûté la vie & à moi aussi, Son impatience de nous voir partir étoit incroiable; mais les vents contraires nous retinrent assez longtems à Tir.

Je profitai de ce séjour pour connoître les mœurs des Phéniciens si célébres chez toutes les Nations connuës J'admirois l'heureuse situation de cette grande ville, qui est au milieu de la mer dans une Isle. La côte voisine est délicieuse par sa fertilité, par les fruits exquis qu'elle porte, par le nombre des villes & des villages qui se touchent presque; enfin par la douceur de son climat: car les montagnes mettent cette côte a l'abri des vents brûlans du Midi; elle est rafraîchie par le vent du Nord qui souffle du côté de la mer. Ce païs est au pied du Liban, dont le sommet fend les nuës & va toucher les Astres; une glace éternelle couvre son front, des fleuves pleins de neiges tombent comme des torrens des pointes des rochers qui environnent sa tête. Au-dessous on voit une vaste forêt de cédres antiques, qui paroissent aussi vieux que la terre où ils sont plantés, & qui portent leurs branches épaisses jusques vers les nuës: cette forêt a sous ses pieds de gras pâturages dans la plante de la montagne. C'est-là qu'on voit errer les taureaux qui mugissent; les brebis qui bêlent avec leurs tendres agneaux, qui bondissent sur l'herbe. Là coulent mille ruisseaux d'une eau claire Enfin on voit au-dessous de ces pâturages le pied de la montagne, qui est comme un jardin: le Printems & l'Automne y regnent ensemble pour y joindre les fleurs & les fruits. Jamais

(11) Gades ou Gadire, aujourd'hui Cadix, est une Isle de l'Espagne

mais ni le souffle empesté du Midi qui sèche & qui brûle tout, ni le rigoureux Aquilon n'ont osé effacer les vives couleurs qui ornent ce jardin.

C'est auprès de cette belle côte que s'éléve dans la mer l'Isle où est bâtie la ville de Tir. Cette grande Ville semble nager au-dessus des eaux, & être la Reine de toute la mer. Les Marchands y abordent de toutes les parties du monde, & ses habitans sont eux-mêmes les plus fameux Marchands qu'il y ait dans l'univers. Quand on entre dans cette ville, on croit d'abord, que ce n'est point une ville qui appartienne à un peuple particulier: mais qu'elle est la ville commune de tous les peuples, & le centre de leur commerce. Elle a deux grands Moles, semblables à deux bras qui s'avancent dans la mer, & qui embrassent un vaste port, où les vents ne peuvent entrer. Dans ce port on voit comme une forêt de mâts de navires, & ces navires sont si nombreux, qu'à peine peut on découvrir la mer qui les porte. Tous les Citoiens s'appliquent au commerce, & leurs grandes richesses ne les dégoûtent jamais du travail necessaire pour les augmenter. On y voit de tous côtéz le fin lin d'Egypte, & la pourpre Tirienne deux fois teinte, d'un éclat merveilleux: cette double teinture est si vive, que le tems ne peut l'effacer: on s'en sert pour des laines fines qu'on rehausse d'une broderie d'or & d'argent. Les Phéniciens ont le commerce de tous les peuples jusqu'au détroit de Gades (11); & ils ont même pénétré dans le vaste Ocean, qui environne toute la terre. Ils ont fait aussi de longues navigations sur la mer rouge, & c'est par ce chemin qu'ils vont chercher dans des Isles inconnuës de l'or, des parfums, & divers animaux qu'on ne voit point ailleurs.

l'Espagne Betique, voisine du Continent, vis à vis du Port de Mnestée, à 19. lieües de Tir; elle fut bâtie par les Tiriens.

Je ne pouvois rassasier mes yeux du spectacle magnifique de cette grande ville, où tout étoit en mouvement. Je n'y voiois point, comme dans les villes de la Gréce, des hommes oisifs & curieux, qui vont chercher des nouvelles dans la place publique, ou regarder les étrangers qui arrivent sur le port. Les hommes sont occupez à décharger leurs vaisseaux, à transporter leurs marchandises ou à vendre, a ranger leurs magazins, & à tenir un compte exact de ce qui leur est du par les négocians étrangers (12). Les femmes ne cessent jamais, ou de filer les laines, ou de faire des desseins de broderie, ou de ploier les riches étoffes.

D'où vient, disois-je à Narbal, que les Phéniciens se sont rendus les maîtres du commerce de toute la terre, & qu'ils s'enrichissent ainsi aux depens de tous les autres peuples? Vous le voiez, me répondit il: la situation de Tir est heureuse pour le commerce, c'est nôtre Patrie, qui a la gloire d'avoir inventé la navigation. Les Tiriens furent les premiers (s'il en faut croire ce qu'on raconte de la plus obscure antiquité) qui dompterent les flots longtems avant l'âge de Typhis & des Argonautes (13) tant vantés dans la Gréce. Ils furent, dis-je, les premiers qui oserent se mettre dans un frêle vaisseau à la merci des vagues & des tempêtes, qui

(12) Cette description de la ville de Tir, qu'on vient de lire, est une peinture naturelle d'Amsterdam, qui lui ressemble en tout, si même elle ne la surpasse en richesses, comme par l'etenduë de son commerce.

(13) Les Argonautes étoient les Heros de la Gréce, qui allérent en Colchos avec Jason, pour enlever la Toison d'or. Leur vaisseau, bâti en Théssalie par les mains mêmes de Pallas, se nommoit Argos, & Tiphis en étoit le Pilote.

(14) Ceci est encore un portrait naturel des Hollandois; & ce qui suit est une belle leçon pour leur apprendre ce qu'ils doivent craindre.

(15) *S'ils commençoient à s'amolir &c.* Le luxe & la molesse avoient commencé de ruiner le Roiaume, où les biens des plus grands Seig-

qui ſondérent les abîmes de la mer, qui obſervérent les Aſtres loin de la terre, ſuivant la ſcience des Egyptiens & des Babyloniens. Enfin, qui réunirent tant de peuples, que la mer avoit ſéparés. Les Tiriens ſont induſtrieux, patiens, laborieux, propres, ſobres, & ménagers; ils ont une exacte police, ils ſont parfaitemenr d'accord entre eux: jamais peuple n'a été plus conſtant, plus ſincère, plus fidéle, plus ſur, plus commode à tous les étrangers (14).

Voilà, ſans aller chercher d'autre cauſe, ce qui leur donne l'empire de la mer, & qui fait fleurir dans leur port un ſi utile commerce. Si la diviſion & la jalouſie ſe mettoient entr'eux: (15) s'ils commençoient à s'amolir dans les délices & dans l'oiſiveté; ſi les premiers de la Nation mépriſoient le travail & l'économie, ſi les Arts ceſſoient d'être en honneur dans leur ville (16); s'ils manquoient de bonne foi envers les étrangers; s'ils alteroient tant ſoit peu les regles d'un commerce libre, s'ils négligeoient leurs manufactures (17), & s'ils ceſſoient de faire les grandes avances qui ſont néceſſaires pour rendre leurs marchandiſes parfaites chacune dans ſon genre, vous verriez bien-tôt tomber cette puiſſance que vous admirez.

meurs ſuffiſoient à peine pour les dépenſes de leurs ameublement & de leurs équipages.

(16) *Si les arts ceſſoient d'être en honneur.* Comme les Tailles devinrent perſonelles & arbitraires dans le Roiaume, & que l'on taxa l'aiſe & l'induſtrie, les arts étoient négligés, & les artiſans ne ſe mettoient pas en peine de paroître habiles, croiant ſe redimer par là des contributions dont on les chargeoit.

(17) *S'ils negligoient leurs Manufactures.* La proſcription des Reformez de France aiant donné lieu à l'établiſſement de quantité de Manufactures hors du Roiaume, comme celles des Etofes de ſoie, les villes de Lion, de Tours &c. en ont ſouffert un prejudice irréparable.

Mais expliquez-moi, lui disois-je, les vrais moiens d'établir un jour à Ithaque un pareil commerce. Faites, me répondit-il, comme on fait ici, recevez bien & facilement tous les étrangers; faites leur trouver dans vos ports la sûreté, la commodité, la liberté entiere; ne vous laissez jamais entraîner ni par l'avarice, ni par l'orgueil. Le vrai moien de gagner beaucoup est de ne vouloir jamais trop gagner, & de savoir perdre à propos. Faites vous aimer par tous les étrangers: soufrez même quelque chose d'eux: craignez d'exciter la jalousie par vôtre hauteur: soiez constant dans les regles du commerce, qu'elles soient simples & faciles; accoûtumez vos peuples à les suivre inviolablement; punissez sévérement la fraude & même la néglicence ou le faste des Marchands qui ruinent le commerce en ruinant les hommes qui le font. Sur tout n'entreprenez jamais de gêner le commerce pour le tourner selon vos vûës. Il est plus convénable, que le Prince ne s'en mele point, & qu'il en laisse tout le profit à ses sujets, qui en ont la peine: autrement il les découragera. Il en tirera assez d'avantages par les grandes richesses qui entreront dans ses Etats. Le commerce est comme certaines sources; si vous voulez detourner leurs cours, vous les faites tarir. Il n'y a que le profit & la commodité qui attirent les étrangers chez vous. Si vous leur rendez le commerce moins commode & moins utile, ils se retirent insensiblement, & ne reviennent plus, parce que d'autres peuples profitant de vôtre imprudence les attirent chez eux, & les accoûtument à se passer de vous. Il faut même vous avouer, que depuis quelque tems la gloire de Tir est bien obscurcie. O! si vous l'aviez vu, mon cher Télémaque, avant le regne de Pigmalion, vous auriez été bien plus étonné. Vous ne trouvez plus ici maintenant que les

triſtes reſtes d'une grandeur qui menace ruine. O malheureuſe Tir! en quelles mains es-tu tombée! autrefois la mer t'apportoit le tribut de tous les peuples de la terre.

Pigmalion craint tout & des étrangers & de ſes ſujets. Au lieu d'ouvrir, ſuivant nôtre ancienne coûtume, ſes porrs à toutes les Nations les plus éloignées dans une entiere liberté, il veut ſavoir le nombre des vaiſſeaux qui arrivent, leur païs, le nom des hommes qui y ſont, leur genre de commerce, la nature & le prix de leurs marchandiſes, & le tems qu'ils doivent demeurer ici. Il fait encore pis, car il uſe de ſupercherie pour ſurprendre les Marchands; & pour confiſquer leurs marchandiſes. Il inquiéte les Marchands qu'il croit les plus opulens: il établit ſous divers prétextes de nouveaux impôts: il veut entrer lui-même dans le commerce, & tout le monde craint d'avoir affaire avec lui. Ainſi le commerce languit. Les étrangers oublient peu à peu le chemin de Tir qui leur étoit autrefois ſi connu & ſi Pigmalion ne change de conduite, nôtre gloire & notre puiſſance ſeront bientôt tranſportées à quelqu' autre peuple mieux gouverné que nous.

Je demandai enſuite à Narbal, comment les Tiriens s'étoient rendus ſi puiſſans ſur la mer, car je voulois n'ignorer rien de tout ce qui ſert au gouvernement d'un Roiaume. Nous avons, me répondit-il, les foréts du Liban qui nous fourniſſent les bois des vaiſſeaux, & nous les réſervons avec ſoin pour cet uſage; on n'en coupe jamais que pour les beſoins publics. Pour la conſtruction des vaiſſeaux, nous avons l'avantage d'avoir des ouvriers habiles. Comment, lui diſois-je, avez vous pû trou-

trouver ces ouvriers ? Il me répondit : ils se sont formés peu à peu dans le païs. Quand on récompense bien ceux qui excellent dans les arts, on est sûr d'avoir bientôt des hommes qui les ménent à leur derniére perfection : car les hommes qui ont le plus de sagesse & de talent, ne manquent point de s'adonner aux arts auxquels les grandes récompenses sont attachées. Ici on traite avec honneur tous ceux qui réussissent dans les arts & dans les sciences utiles à la navigation. On considere un bon Géometre, on estime fort un habile Astronome ; on comble de biens un Pilote qui surpasse les autres dans sa fonction ; on ne mépriſe point un bon Charpentier au contraire, il est bien paié & bien traité : les bons rameurs même ont des récompenses sures & proportionées à leur service : on les nourrit bien ; on a soin d'eux quand ils sont malades, en leur absence on a soin de leurs femmes & de leurs enfans. S'ils périssent dans un naufrage, on dédommage leur famille ; on renvoie chez eux ceux qui ont servi un certain tems. Ainsi on en a autant qu'on en veut. Le pére est ravi d'élever son fils dans un si bon métier, & dés sa plus tendre jeunesse il se hâte de lui enseigner à manier la rame, à tendre les cordages, & à mépriser les tempêtes. C'est ainsi qu'on méne les hommes sans contrainte par la récom. & par le bon ordre. L'autorité seule ne fait jamais bien : la soumission des inferieurs ne suffit pas : Il faut gagner les cœurs, & faire trouver aux hommes leur avantage dans les choses où l'on veut se servir de leur industrie.

Après ce discours Narbal me mena visiter tous les magazins, les Arsenaux & tous les métiers qui servent à la construction des navires. Je demandois le détail des moindres choses, & j'ecrivois tout ce que

que j'avois appris, de peur d'oublier quelque circonstance utile.

Cependant Narbal qui connoissoit Pigmalion, & qui m'aimoit, attendoit, avec impatience mon départ, craignant que je ne fusse découvert pas les espions du Roi, qui alloient nuit & jour par toute la ville: mais les vents ne nous permettoient pas encore de nous embarquer. Pendant que nous étions occupés à visiter curieusement le port, & a interroger divers marchands, nous vîmes venir à nous un Officier de Pigmalion, qui dit à Narbal: le Roi vient d'apprendre d'un des Capitains des vaisseaux qui sont revenus d'Egypte avec vous, que vous avez amené un étranger qui passe pour Cyprien: le Roi veut qu'on l'arrête, & qu'on sache certainement de quel païs il est, vous en répondrez sur vôtre tête. Dans ce moment je m'étois un peu éloigné pour régarder de plus près lés proportions, que les Tiriens avoient gardées dans la construction d'un vaisseau presque neuf, qui etoit, disoit-on, par cette proportion exacte de toutes ses parties, le meilleur voilier qu'on eût jamais vû dans le port, & j'interrogeois l'ouvrier qui avoit réglé cette proportion.

Narbal surpris & effraié, répondit: je vais chercher cet étranger qui est de l'Isle de Cypre. Mais quand il eut perdu de vuë cet Officier, il courut vers moi pour m'avertir du danger où j'étois. Je ne l'avois que trop prevu, me dit il, mon cher Télémaque; nous sommes perdus. Le Roi, que sa defiance tourmente jour & nuit, soupçonne que vous n'êtes pas de l'Isle de Cypre, il ordonne qu'on vous arrête, il me veut faire périr, si je ne vous mets entre ses mains. Que ferons nous? O Dieux! donnez-nous la sagesse pour nous tirer de ce péril. Il faudra,

Télé-

Télémaque, que je vous méne au Palais du Roi. Vous soûtiendrez que vous êtes Cyprien de la ville d'Amatonte (18) fils d'un Statuaire de Venus. Je déclarerai que j'ai connu autrefois vôtre pére, & peut-être que le Roi, sans approfondir davantage, vous laissera partir. Je ne vois plus d'autres moiens de sauver vôtre vie & la mienne.

Je répondis à Narbal: laissez périr un malheureux que le destin veut perdre; je sçai mourir, Narbal, & je vous dois trop pour vous entraîner dans mon malheur. Je ne puis me resoudre a mentir. Je ne suis point Cyprien, & je ne saurois dire que je le suis. Les Dieux voient ma sincerité; c'est à eux à conserver ma vie par leur puissance, s'ils le veulent, mais je ne veux point la sauver par un mensonge.

Narbal me répondit: ce mensonge, Télémaque, n'a rien qui ne soit innocent; les Dieux mêmes ne peuvent le condamner: il ne fait aucun mal à personne; il sauve la vie à deux innocens; il ne trompe le Roi que pour l'empêcher de faire un grand crime. Vous poussez trop loin l'amour de la vertu, & la crainte de blesser la Religion.

Il susit, lui disois-je, que le mensonge soit mensonge, pour n'être pas digne d'un homme qui parle en presence des Dieux, & qui doit tout à la vérité. Celui qui blesse la vérité, offense les Dieux, & se blesse soi-même: car il parle contre sa conscience. Cessez, Narbal, de me proposer ce qui est indigne de vous & de moi. Si les Dieux ont pitié de nous, ils

(18) *Amatonte:* ou Amathuse, ancienne ville de l'Isle de Cypre: jourd'hui elle est sous la Domination des Turcs depuis l'an 1570.
(19) *De sa Lyre:* Ancien instrument de musique, quon met entre les

ils sauront bien nous délivrer. S'ils veulent nous laisser perir, nous serons en mourant les victimes de la verité, & nous laisserons aux hommes l'exemple de préferer la vertu sans tache à une longue vie: la mienne n'est déja que trop longue, étant si malheureuse. C'est vous seul, ô mon cher Narbal, pour qui mon cœurs s'attendrit. Faloit-il que vôtre amitié pour un malheureux étranger vous fût si funeste?

Nous demeurâmes longtems dans cette espece de combat. Mais enfin nous vîmes arriver un homme qui couroit hors d'haleine: c'étoit un autre Officier du Roi, qui venoit de la part d'Astarbé. Cette femme étoit belle comme une Déesse; elle joignoit aux charmes du corps tous ceux de l'esprit; elle étoit enjouée, flateuse, insinuante. Avec tant de charmes trompeurs, elle avoit, comme les Sirenes, un cœur cruel & plein de malignité: mais elle savoit cacher ses sentiments corrumpus par un profond artifice. Elle avoit sçu gagner le cœur de Pigmalion par sa beauté, par son esprit, par sa douce voix, & par l'harmonie de sa lyre (19). Pigmalion aveuglé par un violent amour pour elle, avoit abandonné la Reine Topha son épouse. Il ne songeoit qu'a contenter les passions de l'ambitieuse Astarbé. L'amour de cette femme ne lui étoit gueres moins funeste que son infame avarice: mais quoiqu'il eût tant de passion pour elle, elle n'avoit pour lui que du mépris & du dégoût. Elle cachoit ses vrais sentimens, & elle faisoit semblant de ne vouloir vivre que pour lui, dans le tems même qu'elle ne pouvoit le soufrir.

Il

les Mains d'Apollon: il est de figure presque circulaire, & il a un petit nombre de cordes, qu'on pince avec les doits; fait de coquille de Tortuë. On en voit plusieurs figures differentes dans les marbres & dans les medailles de l'antiquité.

Il y avoit à Tir un jeune Lidien, nommé Malachon, d'une merveilleuse beauté, mais mou, efféminé, noié dans les plaisirs. Il ne songeoit qu'à conserver la delicatesse de son teint, qu'a peigner ses cheveux blonds flotans sur ses épaules, qu'à se parfumer, qu'à donner un tour gracieux aux plis de sa robe; enfin, qu'à chanter ses amours sur la lyre. Astarbé le vit, elle l'aima, & en devint furieuse. Il la mépriſa, parce qu'il étoit passioné pour une autre femme. D'ailleurs il craignit de s'exposer à la cruelle jalousie du Roi. Astarbé se sentant méprisée, s'abandonna à son ressentiment. Dans son désespoir elle s'imagina, qu'elle pouvoit faire passer Malachon pour l'étranger, que le Roi faisoit chercher, & qu'on disoit qu'il étoit venu avec Narbal. En effet elle le persuada à Pigmalion, & corrompit tous ceux qui auroient pû le détromper. Comme il n'aimoit point les hommes vertueux, & qu'il ne savoit point les discerner, il n'étoit environné que de gens interessés, artificieux, prêts à exécuter ses ordres injustes & sanguinaires. De telles gens craignoient l'autorité d'Astarbé, & ils lui aidoient à tromper le Roi, de peur de déplaire à cette femme hautaine, qui avoit toute sa confiance. Ainsi Malachon, quoique connu pour Cretois dans toute la ville, passa pour le jeune étranger, que Narbal avoit emmené d'Egypte; il fut mis en prison.

Astarbé, qui craignoit que Narbal n'allât parler au Roi, & ne découvrît son imposture, envoia en diligence à Narbal cet Officier, qui lui dit ces paroles: Astarbé vous défend de découvrir au Roi quel est vôtre étranger; elle ne vous demande que le silence, & elle saura bien faire ensorte que le Roi soit content de vous: cependant hatez-vous de faire embarquer avec les Cypriens le jeune étranger,

ger, que vous avez emmené d'Egypte, afin qu'on ne le voie plus dans la ville. Narbal ravi de pouvoir ainſi ſauver ſa vie & la mienne, promit de ſe taire, & l'Officier ſatisfait d'avoir obtenu ce qu'il demandoit, s'en retourna rendre compte à Aſtarbé de ſa commiſſion.

Narbal & moi nous admirâmes la bonté des Dieux, qui récompenſoient nôtre ſincerité, & qui avoient un ſoin ſi touchant de ceux qui hazardoient tout pour la vertu. Nous regardions avec horreur un Roi livré à l'avarice & à la volupté. Celui qui craint avec tant d'excés d'être trompé, diſions-nous, mérite de l'être, & l'eſt préſque toûjours groſſiérement. Il ſe defie des gens de bien, & s'abandonne à des ſcelerats: il eſt le ſeul qui ignore ce qui ſe paſſe. Voiez Pigmalion, il eſt le jouet d'une femme ſans pudeur. Cependant les Dieux ſe ſervent du menſonge des méchans pour ſauver les bons, qui aiment mieux perdre la vie que de mentir.

En même tems nous appercûmes que les vents changeoient, & qu'ils devenoient favorables aux vaiſſeaux de Cypre. Les Dieux ſe déclarent, s'écria Narbal; ils veulent, mon cher Télémaque, vous mettre en ſureté: fuyez cette terre cruelle & maudite. Heûreux qui pourroit vous ſuivre juſques dans les rivages les plus inconnus! Heûreux qui pourroit vivre & mourir avec vous! Mais un deſtin ſévére m'attache à cette malheureuſe patrie; il faut ſouffrir avec elle: peut-être faudra-t-il être enſéveli dans ſes ruines: n'importe; pourvû que je diſe toujours la vérité, & que mon cœur n'aime que la juſtice. Pour vous, ô mon cher Télémaque je prie les Dieux qui vous conduiſent comme par la main, de vous accorder les plus précieux de tous les dons, qui eſt la vertu pure & ſans tache, juſqu'à la mort. Vivez, retournez en Ithaque, conſolez Pénélope, délivrez la

de ſes témeraires Amans ; que vos yeux puiſſent voir, que vos mains puiſſent embraſſer le ſage Ulyſſe, & qu'il trouve en vous un fils égal à ſa ſageſſe. Mais dans vôtre bonheur ſouvenez-vous du malheureux Narbal, & ne ceſſez jamais de m'aimer.

Quand il eut achevé ces paroles, je l'arroſai de mes larmes ſans lui répondre. De profonds ſoûpirs m'empêchoient de parler. Nous vous embraſſions en ſilence. Il me mena juſqu'au vaiſſeau ; il demeura ſur le rivage, & quand le vaiſſeau fut parti, nous ne ceſſions de nous regarder, tandis que nous pûmes nous voir.

Fin du troiſiéme Livre.

SOM-



Minerve deffend Telemaque des traites de l'amour:



Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:3-44749/fragment/page=0128

SOMMAIRE DU LIVRE QUATRIEME.

Calypso interrompt Télémaque pour le faire repoſer. Mentor le blâme en ſecret d'avoir entrepris le recit de ſes avantures, & lui conſeille de les achever, puiſqu'il les a commencées. Télémaque raconte que pendant ſa navigation depuis Tyr juſqu'en l'Isle de Cypre, il avoit eu un ſonge, où il avoit vû Venus & Cupidon, contre qui Minerve le protegoit; qu'enſuite il avoit crû voir auſſi Mentor qui l'exhortoit à fuir l'Isle de Cypre, qu'à ſon reveil une tempête auroit fait perir le vaiſſeau, s'il n'eût pris lui même le gouvernail, parce que les Cypriens noïés dans le vin étoient hors d'état de ſe ſauver; qu'à ſon arrivée dans l'Isle, il avoit vû avec horreur les exemples les plus contagieux: mais que le Syrien Hazaël, dont Mentor étoit devenu l'eſclave, ſe trouvant alors au même lieu, avoit reünu les deux Grecs & les avoit embarqués dans ſon vaiſſeau pour les méner en Crete, & que dans ce trajet ils avoient vû le beau ſpectacle d'Amphitrite traïnée dans ſon char par des chevaux marins.

LES AVANTURES DE TELEMAQUE, FILS D'ULYSSE.

LIVRE QUATRIEME.



CALYPSO qui avoit été jusqu'à ce moment immobile & transportée de plaisir en écoutant les avantures de Télémaque, l'interrompit pour lui faire prendre quelque repos. Il est tems, lui dit-elle, que vous alliez goûter la douceur du sommeil après tant de travaux. Vous

(1) Achille étoit fils de Pelée Roi de Thessalie, & de Thetis fille de Nerée. Il fut tué par Paris, frere d'Hector, dans le Temple d'Apollon, pendant qu'il epousoit Polixeme, fille de Priam.
(2) Thesée, fils d'Egée Roi d'Athenes, descendit aux enfers pour enlever

Vous n'avez rien à craindre ici; tout vous eſt favorable. Abandonnez-vous donc à la joie. Goûtez la paix, & tous les autres dons des Dieux dont vous allez être comblé. Demain, quand l'Aurore avec ſes doigts de roſes entr'ouvrira les portes dorées de l'Orient, & que les chevaux du Soleil ſortant de l'onde amére répandront les flâmes du jour, pour chaſſer devant eux toutes les étoiles du Ciel, nous reprendrons, mon cher Télémaque, l'hiſtoire de vos malheurs. Jamais vôtre pére n'a égalé vôtre ſageſſe & vôtre courage. Ni Achille (1) vainqueur d'Hector; ni Théſée (2) revenu des enfers; ni méme le grand Alcide (3) qui a purgé la terre de tant de monſtres, n'ont fait voir autant de force & de vertu que vous. Je ſouhaite qu'un profond ſommeil vous rende cette nuit courte. Mais helas! qu'elle ſera longue pour moi! Qu'il me tardera de vous revoir, de vous entendre, de vous faire redire ce que je ſai déja, & de vous demander ce que je ne ſai pas encore! Allez, mon cher Télémaque, avec le ſage Mentor que les Dieux vous ont rendu. Allez dans cette grote écartée, où tout eſt préparé pour vôtre répos. Je prie Morphée de répandre ſes plus doux charmes ſur vos paupieres appeſanties, de faire couler une vapeur divine dans tous vos membres fatigués, & de vous envoyer des ſonges legers, qui, voltigeant autour de vous, flatent vos ſens par les images les plus riantes, & repouſſent loin de vous tout ce qui pourroit vous réveiller trop promptement.

La Déeſſe conduiſit elle-même Télémaque dans cette grote ſéparée de la ſienne. Elle n'étoit ni

ver Proſerpine. Mais il y fut enchaîné par ordre de Pluton, juſqu'à ce qu'Hercule le vînt délivrer.

(3) C'eſt Hercule, fils de Jupiter & d'Alcmene femme d'Amphitrion. Il fut haï de Junon qui le fit expoſer à pluſieurs monſtres, dont neanmoins il fut vainqueur.

moins ruſtique, ni moins agréable. Une fontaine qui couloit dans un coin, y faiſoit un doux murmure qui appelloit le Sommeil. Les Nymphes y avoient préparé deux lits d'une molle verdure, ſur leſquels elles avoient étendu deux grandes peaux, l'une de lion pour Télémaque, & l'autre d'ours pour Mentor.

Avant que de laiſſer fermer ſes yeux au ſommeil, Mentor parla ainſi à Télémaque : Le plaiſir de raconter vos hiſtoires vous a entraîné : vous avez charmé la Déeſſe en lui expliquant les dangers dont vôtre courage & vôtre induſtrie vous ont tiré : par là vous n'avez fait qu'enflâmer davantage ſon cœur, & de vous préparer une plus dangereuſe captivité. Comment eſpérez-vous qu'elle vous laiſſe maintenant ſortir de ſon Isle, vous, qui l'avez enchantée par le récit de vos avantures ? L'amour d'une vaine gloire vous a fait parler ſans prudence. Elle s'étoit engageé à vous raconter des hiſtoires, & à vous apprendre, quelle à été la deſtinée d'Ulyſſe; elle a trouvé le moyen de parler longtems ſans rien dire; & elle vous a engagé à lui expliquer tout ce qu'elle déſire ſavoir, tel eſt l'art des femmes flateuſes & paſſionées. Quand eſt ce, ô Télémaque, que vous ſerez aſſez ſage pour ne parler jamais par vanité, & que vous ſaurez taire tout ce qui vous eſt avantageux quand il n'eſt pas utile à dire? Les autres admirent vôtre ſageſſe dans un âge où il eſt pardonnable d'en manquer; pour moi je ne puis vous pardonner rien; je ſuis le ſeul qui vous connois, & qui vous aime aſſez pour vous avertir de toutes vos fautes. Combien êtes vous encore éloigné de la ſageſſe de vôtre pére?

Quoi donc, répondit Télémaque, pouvois je refuſer à Calypſo de lui raconter mes malheurs ? Non, reprit Mentor, il faloit les lui raconter; mais vous deviez le faire, en ne lui diſant que ce qui pouvoit

lui

lui donner de la compassion. Vous pouviez lui dire, que vous aviez été tantôt errant, tantôt captif en Sicile, puis en Egypte. C'étoit lui dire assez, & tout le reste n'a servi qu'à augmenter le poison qui brûle déja son cœur. Plaise aux Dieux que le vôtre puisse s'en préserver!

Mais que ferai-je donc, continua Télémaque, d'un ton moderé & docile? Il n'est plus tems, repartit Mentor, de lui cacher ce qui reste de vos avantures; elle en sait assez pour ne pouvoir être trompée sur ce qu'elle ne sait pas encore; vôtre réserve ne serviroit qu'à l'irriter; achevez donc demain de lui raconter tout ce que les Dieux ont fait en vôtre faveur, & apprenez une autre fois à parler plus sobrement de tout ce qui peut vous attirer quelque louange. Télémaque reçut avec amitié un si bon conseil, & ils se couchérent.

Aussi-tôt que Phebus eut répandu ses premiers rayons sur la terre, Mentor entendant la voix de la Déesse qui appelloit ses Nimphes dans le bois, éveilla Télémaque. Il est tems, lui dit-il, de vaincre le sommeil: allons, retournez à Calypso, mais défiez-vous de ses douces paroles: ne lui ouvrez jamais vôtre cœur; craignez le poison flateur de ses louanges. Hier elle vous élevoit au dessus de vôtre sage pere, de l'invincible Achille, du fameux Thesée, d'Hercule devenu immortel. Sentites-vous combien cette louange est excessive? Crûtes-vous ce qu'elle disoit? Sachez qu'elle ne le croit pas elle même. Elle ne vous louë qu'à cause qu'elle vous croit foible, & assez vain pour vous laisser tromper par des louanges disproportionnées à vos actions.

Après ces paroles ils allérent au lieu où la Déesse les attendoit. Elle sourit en les voiant & cacha sous une apparence de joie la crainte & l'inquiétude qui troubloient son cœur; car elle prévoioit que Télémaque conduit par Mentor lui échaperoit

de même qu'Ulyſſe. Hâtez-vous, dit-elle, mon cher Télémaque, de ſatisfaire ma curioſité? j'ai crû pendant toute la nuit vous voir partir de Phénicie & chercher une nouvelle deſtinée dans l'Isle de Cypre: dites-nous donc quel fut ce voiage, & ne perdons pas un moment. Alors on s'aſſit ſur l'herbe ſemée de violettes, à l'ombre d'un bocage épais.

Calypſo ne pouvoit s'empêcher de jetter ſans ceſſe des regards tendres & paſſionés ſur Télémaque, & de voir avec indignation que Mentor obſervoit juſqu'au moindre mouvement de ſes yeux. Cependant toutes les Nimphes en ſilence ſe panchoient pour prêter l'oreille, & faiſoient une eſpece de demi cercle pour mieux écouter & pour mieux voir. Les yeux de l'Aſſemblée étoient immobiles & attachés ſur le jeune homme. Télémaque baiſſant les yeux, & rougiſſant avec beaucoup de grace, reprit ainſi la ſuite de ſon Hiſtoire.

A peine le doux ſouſle d'un vent favorable avoit rempli nos voiles, que la terre de Phénicie diſparut à nos yeux. Comme j'étois avec les Cypriens dont j'ignorois les mœurs, je me réſolus de me taire, de remarquer tout, & d'obſerver toutes les regles de la diſcretion pour gagner leur eſtime. Mais pendant mon ſilence un ſommeil doux & puiſſant vint me ſaiſir; mes ſens étoient liés & ſuſpendus; je goutois une paix & une joie profonde qui enivroit mon cœur. Tout à coup je crus voir Venus (4) qui fendoit les nuës dans ſon char volant conduit par deux Colombes. Elle avoit cette éclatante beauté, cette vive jeuneſſe, ces graces tendres, qui parurent en elle, quand elle ſortit de l'écume de l'Ocean, & qu'elle éblouit les yeux de Jupiter même. Elle deſcendit tout

(4) *Venus:* que les anciens ont fait Déeſſe de l'amour, étoit fille de Jupiter & de Diane: d'autres ont dit, qu'elle nâquit de l'ecume de la mer.

(5) *Cupidon:* on le repreſente ordinairement ſous la figure d'un bel enfant

tout à coup d'un vol rapide jusqu'auprès de moi, me mit en soûriant la main sur l'épaule, & me nommant par mon nom, prononça ces paroles: Jeune Grec, tu vas entrer dans mon Empire, tu arriveras bientôt dans cette Isle fortunée, où les plaisirs, les ris, & les jeux folâtres naissent sous mes pas. Là tu brûleras des parfums sur mes Autels; là je te plongerai dans un fleuve de délices. Ouvre ton cœur aux plus douces espérances, & garde toi bien de resister à la plus puissante de toutes les Déesses qui veut te rendre heureux.

En même tems j'apperçus l'enfant Cupidon, (5) dont les petites ailes s'agitant le faisoient voler autour de sa mere. Quoiqu'il eût sur son visage la tendresse, les graces, l'enjoûment de l'enfance, il avoit je ne sçai quoi dans ses yeux perçans qui me faisoit peur. Il rioit en me regardant: son ris étoit malin, moqueur & cruel. Il tira de son carquois d'or la plus aiguë de ses flêches, il banda son arc, & alloit me perçer, quand Minerve se montra soudainement pour me couvrir de son Egide. Le visage de cette Déesse n'avoit point cette beauté molle, & cette langueur passionnée que j'avois remarquée dans le visage & dans la posture de Venus. C'étoit au contraire une beauté simple, negligée, modeste, tout étoit grave, vigoureux, noble, plein de force & de majesté. La flêche de Cupidon ne pouvant perçer l'Egide, tomba par terre. Cupidon indigné en soûpira amérement: il eut honte de se voir vaincu. Loin d'ici, s'ecria Minerve, loin d'ici, téméraire Enfant; tu ne vaincras jamais que des ames lâches, qui aiment mieux tes honteux plaisirs, que la sagesse, la vertu & la gloire. A ces mots l'Amour irrité s'envola, & Venus remontant vers l'Olimpe, je vis longtems son char avec ses

(5) fant ailé & tout nud, dont la chair est de la couleur de roses, avec les yeux voilés, tenant un arc bandé d'une main, un flambeau allumé de l'autre, & portant une trousse pleine de fléches à ses côtés.

deux colombes dans une nuée d'or & d'azur; puis elle disparut. En baissant mes yeux vers la terre, je ne retrouvai plus Minerve.

Il me sembla que j'étois transporté dans un jardin delicieux tel qu'on depeint les Champs Elizées. En ce lieu je reconnus Mentor qui me dit: Fuyez cette cruelle terre, cette Isle empestée, où l'on ne respire que la volupté, La vertu la plus courageuse y doit trembler, & ne se peut sauver qu'en fuyant. Dés que je le vis, je me voulus jetter à son coû pour l'embrasser: mais je sentois que mes pieds ne pouvoient se mouvoir, que mes genoux se déroboient sous moi, & que mes mains s'éforçant de saisir Mentor, cherchoient une ombre vaine, qui m'échappoit toûjours. Dans cet éfort je m'éveillai, & je sentis que ce songe misterieux étoit un avertissement divin. Je me sentis plein de courage contre les plaisirs, & de défiance contre moi-même, pour détester la vie molle des Cypriens. Mais ce qui me perça le cœur, fut que je crus, que Mentor avoit perdu la vie, & qu'aiant passé les ondes du Styx (6) il habitoit l'heureux séjour des ames justes.

Cette pensée me fit répandre un torrent de larmes. On me demanda pourquoi je pleurois. Les larmes; répondis-je, ne conviennent que trop à un malheureux étranger qui erre sans espérance de revoir sa patrie. Cependant tous les Cypriens qui étoient dans le vaisseau, s'abandnnoient à une folle joie. Les rameurs ennemis du travail s'endormoient sur leurs rames: le Pilote couronné de fleurs laissoit le gouvernail, & tenoit en sa main une grande cruche de vin qu'il avoit presque vuidée; lui & tous les autres troublés par la fureur de Bacchus chantoient à l'honneur de Venus

(6) Le Styx est une fontaine au pié de la Montagne Nonacris en Arcadie, dont les eaux sont venimeuses, & si froides qu'elles font mourir aussitôt qu'on les a buës. Les Poëtes feignent que c'est un fleuve ou Marais d'Enfer par lequel les Dieux du Ciel jurent avec tant de respect, qu'ils n'oseroient violer leur serment.

nus & de Cupidon des vers qui devoient faire horreur à tous ceux qui aiment la vertu.

Pendant qu'ils oublioient ainsi les dangers de la mer, une soudaine tempête troubla le ciel & la mer. Les vents déchainés mugissoient avec fureur dans les voiles; les ondes noires battoient les flancs du navire, qui gemissoit sous leurs coups. Tantôt nous montions sur le dos des vagues enflées, tantôt la mer sembloit se dérober sous le navire, & nous précipiter dans l'abîme. Nous apercevions auprès de nous des rochers, contre lesquels les flots irités se brisoient avec un bruit horrible. Alors je compris par experience ce que j'avois souvent oui dire à Mentor, que les hommes mous & abandonnés aux plaisirs, manquent de courage dans les dangers. Tous nos Cypriens abatus pleuroient comme des femmes; je n'entendois que des cris pitoyables, que des regrets sur les délices de la vie, que de vaines promesses aux Dieux, pour leur faire des sacrifices, si on pouvoit arriver au port. Personne ne conservoit assez de presence d'esprit, ni pour ordonner les manœuvres, ni pour les faire. Il me parut que je devois en sauvant ma vie, sauver celle des autres. Je pris le gouvernail en main, parce que le Pilote troublé par le vin, comme une Bacchante (7), étoit hors d'état de connoître le danger du vaisseau: j'encourageai les matelots effrayés; je leur fis abaisser les voiles: ils ramérent vigoureusement: nous passâmes au travers des écueils, & nous vîmes de prés toutes les horreurs de la mort.

Cette avanture parut comme un songe à tous ceux qui me devoient la conservation de leurs vies; ils me regardoient avec étonnement. Nous arrivâmes en

(7) Les Bacchantes étoient des femmes qui sacrifioient à Bacchus de trois en trois ans, de nuit, sur le Mont Citheron proche de Thebes, & sur d'autres Montagnes de Thrace. Elles tenoient des bâtons couverts de lierre appellez Thirses, & sembloient possedées d'une fureur divine,

en l'Isle de Cypre (8) au mois du Printems qui est consacré à Venus. Cette saison, disoient les Cypriens, convient à cette Déesse, car elle semble animer toute la nature, & faire naître les plaisirs comme les fleurs.

En arrivant dans l'Isle, je sentis un air doux, qui rendoit les corps lâches & paresseux, mais qui inspiroit une humeur enjouée & folâtre. Je remarquai, que la campagne naturellement fertile & agréable étoit presque inculte, tant les habitans étoient ennemis du travail. Je vis de tous côtés des femmes & de jeunes filles vainement parées, qui alloient en chantant les louanges de Venus, se dévouer à son Temple: la beauté, les graces, la joie, les plaisirs éclatoient également sur leurs visages; mais les graces y étoient trop affectées: on n'y voioit point une noble simplicité, & une pudeur aimable, qui fait le plus grand charme de la beauté. L'air de molesse, l'art de composer leurs visages, leur parure vaine, leur démarche languissante, leurs regards qui sembloient chercher ceux des hommes, leurs jalousies entr'elles pour allumer de grandes passions; en un mot tout ce que je voiois dans ces femmes; me sembloit vil & mépriſable: à force de me vouloir plaire, elles me dégoûtoient.

On me conduisit au temple de la Déesse: elle en a plusieurs dans cette Isle; car elle est particulierement adorée à Cythere, à Idalie, est à Paphos: c'est à Cythere (9) que je fus conduit. Le Temple est tout de marbre; c'est un parfait Peristile: les colomnes sont d'une grosseur & d'une hauteur qui rendent cet édifice trés-majestueux: au dessus de l'architrave & de la frise, sont à chaque face de grands frontons, où l'on voit en bas relief toutes les plus agréables avantures de la Déesse. A la porte du Temple est sans cesse une foule de peuples qui viennent faire leurs offrandes. On n'égorge jamais dans l'enceinte du lieu

(8) Cypre est une Isle de la Mer Mediterranée, trés fertile & trés delicieuse, consacrée à Venus.

lieu sacré aucune victime: on n'y brûle point comme ailleurs la graisse des genisses & des taureaux; on n'y répand jamais leur sang: on présente seulement devant l'Autel les bêtes qu'on ofre, & on n'en peut ofrir aucune qui ne soit jeune, blanche, sans défaut & sans tache: on les couvre de bandelettes de pourpre brodées d'or; leurs cornes sont dorrées & ornées de bouquets de fleurs odoriférantes. Aprés qu'elles ont été présentées devant l'Autel, on les renvoie dans un lieu écarté, où elles sont égorgées pour les festins des Prêtres de la Déesse.

On ofre aussi toutes sortes des liqueurs parfumées, & du vin plus doux que le nectar. Les Prêtres sont revêtus de longues robes blanches avec des ceintures d'or, & des franges de même au bas de leurs robes. On brûle nuit & jour sur les Autels les parfums les plus exquis de l'Orient, & ils forment une espece de nuage qui monte vers le Ciel. Toutes les colomnes du Temple sont ornées de festons pendans: tous les vases, qui servent au sacrifice sont d'or; un bois sacré de mirtes environne le bâtiment. Il n'y a que de jeunes garçons & de jeunes filles d'une rare beauté, qui puissent présenter les victimes aux Prêtres, & qui osent allumer le feu des Autels: l'impudence & la dissolution deshonorent un Temple si magnifique.

D'abord j'eus horreur de ce que je voiois: mais insensiblement je commençois à m'y accoûtumer. Le vice ne m'éffrayoit plus; toutes les compagnies m'inspiroient je ne sai quelle inclination pour le desordre: on se moquoit de mon innocence: ma retenuë & ma pudeur servoient de jouet à ces peuples éffrontés. On n'oublioit rien pour exciter toutes mes passions, pour me tendre des piéges, & pour reveiller en moi le goût des plaisirs. Je me sentois affoiblir tous les jours; la bonne éducation que j'avois reçuë

(9) Cythere est proche de Candie: Venus y aborda dans une conque ou coquille de mer.

recuë ne me ſoutenoit preſque plus; toutes mes bonnes réſolutions s'évanouiſſoient: je ne ſentois plus la force de réſiſter au mal qui me preſſoit de tous côtés; j'avois même une mauvaiſe honte de la vertu: j'étois comme un homme qui nage dans une riviere profonde & rapide; d'abord il fend les eaux & remonte contre le torrent: mais ſi les bords ſont eſcarpés, & s'il ne peut ſe repoſer ſur le rivage, il ſe laſſe enfin peu à peu, & ſa force l'abandonne, ſes membres épuiſés s'engourdiſſent, & le cours du fleuve l'entraîne; ainſi mes yeux commençoient à s'obſcurcir, mon cœur tomboit en defaillance, je ne pouvois plus rapeller, ni ma raiſon, ni le ſouvenir des vertus de mon pére. Le ſonge où je croiois avoir vû le ſage Mentor deſcendu aux Champs Elizées, achevoit de me décourager: une ſecrete & douce langueur s'emparoit de moi. J'aimois déja le poiſon flateur, qui ſe gliſſoit de veine en veine, & qui pénétroit juſqu'à la moëlle de mes os. Je pouſſois néanmoins encore de profonds ſoûpirs; je verſois des larmes amêres: je rugiſſois comme un lion dans ma fureur. O! malheureuſe jeuneſſe, diſois-je: o Dieux qui vous jouez cruellement des hommes, pourquoi les faites vous paſſer par cet âge, qui eſt un tems de folie ou de fiévre ardente? O! que ne ſuis-je couvert de cheveux blancs, courbé & proche du tombeau, comme Laërte mon aieul? La mort me ſeroit plus douce, que la foibleſſe honteuſe où je me vois.

A peine avois-je ainſi parlé, que ma douleur s'adouciſſoit, & que mon cœur enivré d'une folle paſſion ſecouoit preſque toute pudeur, puis-je me voiois plongé dans un abîme de remords. Pendant ce trouble je courois errant çà & là dans le ſacré bocage, ſemblable à une biche qu'un chaſſeur a bleſſée: elle court au travers des vaſtes forêts pour ſoulager ſa douleur: mais la flêche qui l'a percée dans le flanc la ſuit par tout: elle porte par tout avec elle le trait meurtrier.

Ainſi

Ainſi je courois en vain pour m'oublier moi-même, & rien n'adouciſſoit la playe de mon cœur.

En ce moment j'apperçus aſſez loin de moi dans l'ombre épaiſſe de ce bois la figure du ſage Mentor: mais ſon viſage me parut ſi pâle, ſi triſte & auſtere, que je n'en pus reſſentir aucune joie. Eſt-ce donc vous, ô mon cher ami, mon unique eſperance? Eſt-ce vous? Quoi donc! eſt ce vous-même? Une image trompeuſe ne vient-elle pas abuſer mes yeux? Eſt-ce vous, Mentor? N'eſt ce point vôtre ombre encore ſenſible à mes maux? N'êtes-vous point au rang des ames heureuſes qui jouïſſent de leur vertu, & à qui les Dieux donnent des plaiſirs purs dans une éternelle paix aux Champs Elizées (10)? Parlez, Mentor, vivez vous encore? Suis je aſſez heureux pour vous poſſeder, ou bien n'eſt ce qu'une ombre de mon ami? En diſant ces paroles, je courois vers lui tout tranſporté juſqu'à perdre la reſpiration: il m'attendoit tranquilement ſans faire un pas vers moi. O Dieux! vous le ſavez, quelle fut ma joie. quand je ſentis que mes mains le touchoient. Non, ce n'eſt pas une vaine ombre; je le tiens, je l'embraſſe, mon cher Mentot! c'eſt ainſi que je m'écriai; j'arroſai ſon viſage d'un torrent de larmes; je demeurois attaché à ſon coû ſans pouvoir parler. Il me regardoit triſtement avec des yeux pleins d'une tendre compaſſion.

Enfin je lui dis; Helas! d'où venez-vous? En quels dangers ne m'avez-vous point laiſſé pendant vôtre abſence? & que ferois-je maintenant ſans vous? Mais ſans répondre à mes queſtions: Fuyez, me dit-il, d'un ton terrible, fuyez, hâtez-vous de fuir. Ici la terre ne porte pour fruit que du poiſon; l'air qu'on reſpire eſt empeſté; les hommes contagieux ne ſe parlent que pour ſe communiquer un venin mortel.

La

(10) Les Champs Elizées étoient, ſelon les Poëtes, le ſéjour des bienheureux. On en peut voir la Deſcription au VI. Liv. de l'Eneide.

La volupté lâche & infame, qui eſt le plus horrible des maux ſorti de la boëte de Pandore (11), amolit les cœurs, & ne ſoufre ici aucune vertu. Fuyez, que tardez vous? ne regardez pas même derriere vous en fuyant; effacez juſqu'au moindre ſouvenir de cette Isle execrable.

Il dit, & auſſi-tôt je ſentis comme un nuage épais qui ſe diſſipoit ſur mes yeux, & qui me laiſſoit voir la pure lumiere: une joie douce & pleine d'un ferme courage renaiſſoit dans mon cœur; cette joie étoit bien differente de cette autre joie molle & folâtre, dont mes ſens avoient été empoiſonnés: l'une eſt une joie d'ivreſſe & de trouble, qui eſt entrecoupée de paſſions furieuſes, & de cuiſans remords; l'autre eſt une joie de raiſon, qui a quelque choſe de bien-heureux & de celeſte; elle eſt toûjours pure & égale, rien ne peut l'épuiſer: plus on s'y plonge, plus elle eſt douce; elle ravit l'ame ſans la troubler. Alors je verſai de larmes de joie, & je trouvois que rien n'étoit ſi doux que de pleurer ainſi. O heureux, diſois-je, les hommes, à qui la vertu ſe montre dans toute ſa beauté! Peut on la voir ſans l'aimer? Peut-on l'aimer ſans être heureux?

Mentor me dit: Il faut que je vous quitte; je pars dans ce moment: il ne m'eſt pas permis de m'arrêter. Où allez vous donc, lui répondis je? En quelle terre inhabitable ne vous ſuivrai-je point? Ne croiez pas pouvoir m'échaper; je mourrai plûtôt ſur vos pas. En diſant ces paroles, je le tenois ſerré de toute ma force. C'eſt en vain, me dit-il, que vous eſpérez de me retenir. Le cruel Metophis me vendit à des Ethiopiens ou Arabes. Ceux-ci étant allés à Damas en Syrie pour leur commerce, voulurent ſe défaire de moi, croiant en tirer une grande ſomme d'un nommé Hazaël,

(11) *Pandore.* Femme admirable: On dit, que Jupiter envoya Pandore ſur la terre avec une boëte fatale, qu'Epimethée ouvrit, en ſorte que

Hazaël, qui cherchoit un esclave Grec, pour connoître les mœurs de la Gréce, & pour s'instruire de nos sciences. En effet, Hazaël m'acheta cherement. Ce que je lui ai apris de nos mœurs, lui a donné la curiosité de passer dans l'Isle de Créte pour étudier les sages loix de Minos. Pendant nôtre navigation les vents nous ont contraint de relâcher dans l'Isle de Cypre; en attendant un vent favorable, il est venu faire ses offrandes au Temple: le voilà qui en sort; les vents nous appellent; déja nos voiles s'enflent. Adieu, mon cher Télémaque; un esclave qui craint les Dieux, doit suivre fidelement son maître. Les Dieux ne me permettent plus d'être à moi; si j'étois à moi, ils le savent, je ne serois qu'à vous seul. Adieu, souvenez-vous des travaux d'Ulysse & des larmes de Pénélope, souvenez-vous des justes Dieux. O Dieux protecteurs de l'innocence, en quelle terre suis-je contraint de laisser Télémaque!

Non, non, lui dis-je, mon cher Mentor, il ne dependra pas de vous de me laisser ici, plûtôt mourir, que de vous voir partir sans moi. Ce Maître Syrien est-il impitoïable? Est-ce une tygresse dont il a succé les mammelles dans son enfance? Voudra-t-il vous arracher d'entre mes bras? Il faut qu'il me donne la mort, ou qu'il souffre que je vous suive: vous m'exhortez vous-même à fuir, & vous ne voulez pas que je fuïe en suivant vos pas. Je vais parler à Hazaël, il aura peut être pitié de ma jeunesse & de mes larmes, puisqu'il aime la sagesse & qu'il va si loin la chercher, il ne peut point avoir un cœur féroce & insensible. Je me jetterai à ses pieds, j'embrasserai ses genoux, je ne le laisserai point aller, qu'il ne m'ait accordé de vous suivre. Mon cher Mentor, je me ferai esclave avec vous, je lui offrirai de me donner

à lui

que toutes les maladies, dont elle étoit pleine, se repandirent ici bas, ne restant, que la seule esperance, qui se trouva au fond: En la personne de Pandore les Payens representoient *la Nature*.

à lui: s'il me refuse, c'est fait de moi, je me délivrerai de la vie.

Dans ce momenr Hazaël apella Mentor; je me prosternai devant lui: il fut surpris de voir un inconnu en cette posture. Que voulez-vous, me dit-il? La vie, répondis-je; car je ne puis vivre, si vous ne souffrez que je suive Mentor qui est à vous. Je suis le fils du grand Ulysse le plus sage des Rois de la Grece, qui ont renversé la superbe ville de Troie, fameuse dans toute l'Asie. Je ne vous dis pas ma naissance pour me vanter, mais seulement pour vous inspirer quelque pitiè de mes malheurs. J'ai cherché mon pére dans toutes les mers, ayant avec moi cet homme qui étoit pour moi un autre pére: la fortune pour comble de maux me l'a enlevé, elle l'a fait vôtre esclave; souffrez que je le sois aussi. S'il est vrai que vous aimiez la justice, & que vous alliez en Créte pour aprendre les Loix du bon Roi Minos, n'endurcissez point vôtre cœur contre mes soupirs & contre mes larmes. Vous voiez le fils d'un Roi qui est reduit á demander la servitude comme son unique ressource. Autrefois j'ai voulu mourir en Sicile pour éviter l'esclavage: mais mes premiers malheurs n'étoient que de foibles essais des outrages de la fortune; maintenant je crains de ne pouvoir être reçu parmi les esclaves. O Dieux! voiez mes maux: ô Hazël, souvenez vous de Minos dont vous admirez la sageſſe, & qui nous jugera tous deux dans le Roïaume de Pluton (12).

Hazaël me regardant avec un visage doux & humain, tendit la main & me releva. Je n'ignore pas, me dit-il, la sageſſe & la vertu d'Ulysse: Mentor m'a raconté souvent, quelle gloire il a acquise parmi les Grécs; & d'ailleurs la prompte renommée á fait entendre son nom à tous les peuples d'Orient. Suivez-

(12) Minos étoit fils de Jupiter & d'Europe, fille d'Agenor Roi de

Suivez-moi fils d'Ulyſſe, je ſerai vôtre pére, juſqu'à ce que vous aïez retrouvé celui qui vous a donné la vie. Quand même je ne ſerois pas touché de la gloire de vôtre pére, de ſes malheurs & des vôtres, l'amitié que j'ai pour Mentor, m'engageroit à prendre ſoin de vous. Il eſt vrai, que je l'ai acheté comme eſclave: mais je le garde comme un ami fidele; l'argent qu'il m'a coûté, m'a acquis le plus cher & le plus précieux ami que j'aie ſur la terre. J'ai trouvé en lui la ſageſſe; je lui dois tout ce que j'ai d'amour pour la vertu. Dés ce moment il eſt libre, vous le ſerez auſſi; je ne vous demande à l'un & à l'autre que vôtre cœur.

En un inſtant je paſſai de la plus amere douleur à la plus vive joie que les mortels puiſſent ſentir. Je me voiois ſauvé d'un horrible danger; je m'aprochois de mon païs: je trouvois un ſecours pour y retourner, je goûtois la conſolation d'être auprés d'un homme qui m'aimoit déja, par le pur amour de la vertu. Enfin je trouvois tout en retrouvant Mentor pour ne le plus quiter.

Hazaël s'avance ſur le bord du rivage; nous le ſuivons, on entre dans le vaiſſeau, les rameurs fendent les ondes paiſibles. Un zephir leger ſe jouë dans nos voiles; il anime tout le vaiſſeau & lui donne un doux mouvement. L'Isle de Cypre diſparoît bientôt. Hazaël qui avoit impatience de connoître mes ſentimens, me demanda ce que je penſois des mœurs de cette Isle. Je lui dis ingenûement, en quels dangers ma jeuneſſe avoit été expoſée, & le combat que j'avois ſoufert au-dedans de moi, Il fut touché de mon horreur pour le vice, & dit ces paroles: O Venus, je reconnois vôtre puiſſance & celle de vôtre fils; j'ai brulé de l'encens ſur vos Autels, mais ſoufrez que je déteſte l'infame moleſſe des habitans de vôtre

de Phenicie. Il étoit Roi de Candie, & parce qu'il étoit fort juſte, on a feint que Pluton l'avoit choiſi pour être juge dans les enfers.

Isle, & l'impudence brutale avec laquelle ils célebrent vos Fêtes.

Ensuite il s'entretenoit avec Mentor de cette premiere Puissance, qui a formé le ciel & la terre: de cette Lumiere infinie, immuable, qui se donne à tous sans se partager; de cette Verité souveraine & universelle, qui éclaire tous les esprits, comme le Soleil éclaire tous les corps. Celui, ajoûtoit-il; qui n'a jamais vû cette Lumiere pure, est aveugle comme un aveugle né: il passe sa vie dans une profonde nuit, comme les peuples que le Soleil n'éclaire point pendant plusieurs mois de l'année. Il croit être sage, & il est insensé: il croit tout voir, & il ne voit rien: il meurt n'aiant jamais rien vû: tout au plus il aperçoit de sombres & fausses lueurs, de vaines ombres, des fantômes qui n'ont rien de réel. Ainsi sont tous les hommes entrainés par le plaisir des sens & par le charme de l'imagination. Il n'y a point sur la terre de véritables hommes, excepté ceux qui consultent, qui aiment, qui suivent cette raison éternelle. C'est elle qui nous inspire quand nous pensons bien: c'est elle qui nous reprend quand nous pensons mal. Nous ne tenons pas moins d'elle la raison que la vie; elle est comme un grand Ocean de lumiere: nos esprits sont comme de petits ruisseaux qui en sortent, & qui y retournent pour s'y perdre.

Quoique je ne compriſſe pas encore parfaitement la sagesse de ce discours, je ne laissois pas d'y goûter je ne sai quoi de pur & de sublime: mon cœur en étoit échaufé, & la verrité me sembloit reluire dans toutes ces paroles. Ils continuérent à parler de l'origine des Dieux, des Heros, des Poëtes, de l'Age d'or, du

(13) Ce fleuve est nommé *Lethé* par les Poëtes, d'un mot Grec, qui signifie *oubli*, parce qu'ils feignent que ses eaux ôtent la mémoire du passé.

(14) Le Tartare est un lieu dans les Enfers, où les méchans sont tourmentés. Il est ainsi nommé d'un mot Grec, qui signifie *troubler* ou d'un autre qui signifie *trembler de froid*.

(15) Amphitrite, fille de l'Ocean & de Doris, femme de Neptune, est la Déesse de la mer.

du Deluge, des premieres Hiſtoires du genre humain: du Fleuve d'oubli (13) où ſe plongent les ames des morts; des peines éternelles préparées aux impies dans le goufre noir du Tartare (14), & de cette heureuſe paix dont jouiſſent les juſtes dans les Champs Elisées, ſans crainte de la pouvoir perdre.

Pendant qu'Hazaël & Mentor parloient, nous aperçûmes des dauphins couverts d'une écaille qui paroiſſoit d'or & d'azur. En ſe jouant ils ſoulevoient les flots avec beaucoup d'écume. Après eux venoient des Tritons qui ſonnoient de la trompette avec leurs conques recourbées. Ils environnoient le char d'Amphitrite (15) trainé par des chevaux marins plus blancs que la neige, & qui fendant l'onde ſalée laiſſoient loin derriere eux un vaſte ſillon dans la mer. Leurs yeux étoient enflamés, & leurs bouches étoient fumantes. Le char de la Déeſſe étoit une conque d'une merveilleuſe figure; elle étoit d'une blancheur plus éclatante que l'ivoire, & les rouës étoient d'or. Ce char ſembloit voler ſur la face des eaux paiſibles. Une troupe de Nymphes couronnés de fleurs nageoient en foule derriere le char, leurs beaux cheveux pendoient ſur leurs épaules, & flotoient au gré du vent. La Déeſſe tenoit d'une main un ſceptre d'or pour commander aux vagues, de l'autre elle portoit ſur ſes genoux le petit Dieu Palemon ſon fils pendant à ſa mamelle. Elle avoit un viſage ſerein & une douce majeſté qui faiſoit fuir les vents ſéditieux & toutes les noires tempêtes. Les Tritons (16) conduiſoient les chevaux & tenoient les rênes dorées. Une grande voile de pourpre flotoit dans l'air au-deſſus du char: elle étoit à demi enflée par le ſouffle

(16) *Triton:* Dieu marin: fils de Neptune & d'Amphitrite. Les poëtes diſent, qu'il eſt la Trompette de Neptune, & le repreſentent homme juſques au nombril, dont le bas du corps finit en poiſſon, avec une queuë de Dauphin, & qui a les deux pieds ſemblables à ceux d'un cheval, portant toûjours en main une conque creuſe, qui lui ſert de trompette. *v. Plin. L. 9. c. 5.*

d'une multitude de petits zéphirs qui s'éforçoient de la pouſſer par leurs haleines. On voyoit au milieu des airs Eole (17) empreſſé, inquiet, & ardent, Son viſage ridé & chagrin, ſa voix menaçante, ſes ſourcils épais & pendans; ſes yeux pleins d'un feu ſombre & auſtere tenoient en ſilence les fiers Aquilons, & repouſſoient tous les nuages. Les immenſes baleines & tous les monſtres marins faiſant avec leurs marins un flux & reflux de l'onde amere, ſortoient à la hâte de leurs grotes profondes pour voir la Déeſſe.

(17) Eole étoit fils de Jupiter & d'Aceſte, fille de d'Hippotas Troien. Les Poëtes l'ont fait Dieu des Vents, parce qu'il ſavoit prédire les vents ſelon les ſaiſons.

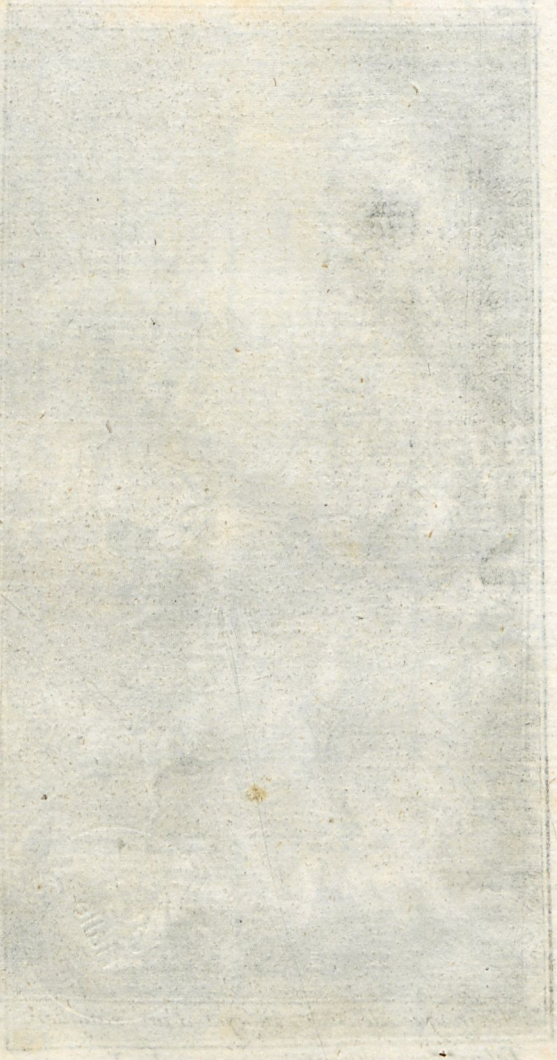
Fin du quatriéme Livre.



SOM-



Télemaque obtient le prix à la Lutte.



Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:3-44749/fragment/page=0150

SOMMAIRE
DU
LIVRE CINQUIEME.

Télémaque raconte qu'en arrivant en Créte, il aprit qu'Idomenée Roi de cette Isle avoit sacrifié son fils unique pour accomplir un vœu indiscret : que les Crétois voulant venger le sang du fils, avoient réduit le pére à quiter leur païs ; qu'aprés de longues incertitudes, ils étoient actuellement assemblés pour élire un autre Roi. Télémaque ajoûte qu'il fut admis dans cette assemblée ; qu'il y remporta les prix à divers Jeux, & qu'il expliqua les questions laissées par Minos dans le livre de ses Loix ; que les Viellards Juges de l'Isle, & tous les peuples voulurent le faire Roi voyant sa sagesse.

LES AVANTURES DE TELEMAQUE, FILS D'ULYSSE.

LIVRE CINQUIEME.



APrès que nous eûmes admiré ce ſpectacle, nous commençâmes à découvrir les montagnes de Créte (1), que nous avions encore aſſez de peine à diſtinguer des nuées du Ciel & des flots de la mer. Bientôt nous vîmes le ſommet du Mont Ida au-deſſus des autres montagnes de l'Iſle, comme un vieux cerf dans une forêt porte ſon bois rameux au-deſſus des têtes des jeunes faons, dont il eſt ſuivi. Peu à peu nous vîmes plus diſtinctement les côtes de

(1) Créte, aujourd'hui Candie. Iſle de la Mer Mediterranée, célébre pour ſes bons vins, & où il y avoit autrefois cent villes.
(2) *Céres*: Déeſſe des grains & des fruits & celle qui avoit aprise aux hommes l'art de cultiver la terre, ayant pour ce deſſein voyagé longtems avec Bacchus. Heſiod.

de cette Isle, qui se présentoient à nos yeux comme un amphithéatre. Autant que la terre de Cypre nous avoit paru negligée & inculte, autant celle de Créte se montroit fertile & ornée de tous les fruits par le travail de ses habitans.

De tous côtés nous remarquions des Villages bien bâtis, des Bourgs qui égaloient des Villes, & des Villes superbes. Nous ne trouvions aucun champ où la main du Laboureur diligent ne fût imprimée; par tout la charuë avoit laissé de creux sillons: les ronçes, les épines & toutes les plantes qui occupent inutilement la terre; sont inconnuës en ce païs. Nous considerions avec plaisir les creux vallons où les troupeaux de bœufs mugissent dans les gras herbages le long des ruisseaux; les moutons paissans sur le panchant d'une coline; les vastes campagnes couvertes de jaunes épies, riches dons de la féconde Cerés (2); enfin les montagnes ornées de pampres & de grapes d'un raisin déja coloré, qui promettoit aux Vendangeurs les doux présens de Bacchus (3) pour charmer les soucis des hommes.

Mentor nous dit qu'il avoit été autrefois en Créte, & il nous expliqua ce qu'il en connoissoit. Cette Isle, disoit-il, admirée de tous les étrangers, & fameuse par ses cent Villes, nourrit sans peine tous ses habitans, quoiqu'ils soient innombrables, c'est que la terre ne se lasse jamais de répandre ses biens sur ceux qui la cultivent. Son sein fécond ne peut s'epuiser; plus il y a d'hommes dans un païs, pourvû qu'ils soient laborieux, plus ils jouïssent de l'abondance: ils n'ont jamais besoin d'être jaloux les uns des autres. La terre, cette bonne mere, multiplie ses dons selon le nombre de ses enfans, qui méritent ses fruits par leur

(3) *Bacchus.* Diodore & Nonnus decrivent ses exploits & ses principales actions, comme les voyages dans les païs les plus éloignés &c. l'art de planter la vigne, de moissonner, & de negocier, qu'il enseigna aux hommes.

travail. L'ambition & l'avarice des hommes sont les seules sources de leur malheur. Les hommes veulent tout avoir, & ils se rendent malheureux par le desir du superflu; s'ils vouloient vivre simplement & se contenter de satisfaire aux vrais besoins, on verroit par tout l'abondance, la joie, l'union & la paix.

C'est ce que Minos, le plus sage & le meilleur de tous les Rois, avoit compris. Tout ce que vous verrez de plus merveilleux dans cette Isle, est le fruit de ses loix. L'éducation qu'il faisoit donner aux enfans, rend les corps sains & robustes: on les accoûtume d'abord à une vie simple, frugale & laborieuse; on suppose que toute volupté amolit le corps & l'esprit: on ne leur propose jamais d'autre plaisir que celui d'être invincible par la vertu, & d'acquerir beaucoup de gloire, On ne met pas seulement le courage à mépriser la mort dans les dangers de la guerre, mais encore à fouler aux pieds les trop grandes richesses & les plaisirs honteux. Ici on punit trois vices, qui sont impunis chez les autres peuples, l'ingratitude, la dissimulation, & l'avarice.

Pour le faste & la molesse, on n'a jamais besoin de les réprimer; car ils sont inconnus en Créte: tout le monde y travaille, & personne ne songe à s'y enrichir: chacun se croit assez payé de son travail par une vie douce & reglée, où l'on jouït en paix & avec abondance de tout ce qui est véritablement nécessaire à la vie. On n'y soufre ni meubles précieux, ni habits magnifiques, ni festins délicieux, ni Palais dorés. Les habits sont de laine fine & de belle couleur, mais tout unis & sans broderie. Les repas y sont sobres; on y boit peu de vin: le bon pain en fait la principale partie, avec les fruits que les arbres ofrent comme d'eux-mêmes, & le lait des troupeaux. Tout au plus on y mange de grosses viandes sans ragoût; encore même a-t-on soin de réserver ce qu'il y a de meilleur dans les grands troupeaux de bœufs pour faire fleurir l'agriculture. Les mai-

sons

ſons y ſont propres, commodes, riantes, mais ſans ornemens. La ſuperbe architecture n'y eſt pas ignorée: mais elle eſt réſervée pour les Temples des Dieux, & les hommes n'oſeroient avoir des maiſons ſemblables à celle des immortels. Les grands biens des Crétois ſont la ſanté, la force, le courage, la paix, & l'union des familles, la liberté de tous les Citoiens, l'abondance des choſes néceſſaires, le mépris des ſuperfluës; l'habitude du travail, & l'horreur de loiſiveté; l'émulation pour la vertu, la ſoumiſſion aux loix, & la crainte des juſtes Dieux.

Je lui demandai en quoi conſiſtoit l'autorité du Roi, & il me répondit. Il peut tout ſur les peuples, mais les loix peuvent tout ſur lui. Il a une puiſſance abſoluë pour faire le bien, & les mains liées dés qu'il veut faire le mal. Les loix lui confient les peuples comme le plus précieux de tous les dépôts, à condition qu'il ſera le pére de ſes ſujets. Elles veulent qu'un ſeul homme ſerve par ſa ſageſſe & par ſa modération à la felicité de tant d'hommes; & non pas que tant d'hommes ſervent par leur miſére & par leur ſervitude lâche, à flater l'orgueil & la moleſſe d'un ſeul homme. Le Roi ne doit rien avoir au-deſſus dés autres, excepté ce qui eſt neceſſaire ou pour le ſoulager dans ſes pénibles fonctions, ou pour imprimer aux peuples le reſpect de celui qui doit ſoûtenir les loix. D'ailleurs le Roi doit être plus ſobre, plus ennemi de la moleſſe, plus exempt de faſte & de hauteur qu'aucun autre. Il ne doit point avoir plus de richeſſes & de plaiſirs; mais plus de ſageſſe, de vertu & de gloire que le reſte des hommes. Il doit être au-dehors le défenſeur de la patrie, en commandant les armées; & au-dedans le Juge des peuples pour les rendre bons, ſages & heureux. Ce n'eſt point pour lui même que les Dieux l'ont fait Roi; il ne l'eſt que pour être l'homme des peuples: c'eſt aux peuples qu'il doit tout ſon tems, tous ſes ſoins, toute ſon affection;

&

& il n'eſt digne de la Roiauté, qu'autant qu'ils s'oublie lui même pour ſe ſacrifier au bien public. Minos n'a voulu que ſes enfans régnaſſent après lui, qu'à condition qu'ils régnoroient ſuivant ces maximes. Il aimoit encore plus ſon peuple que ſa famille: c'eſt par une telle ſageſſe qu'il a rendu la Créte ſi puiſſante & ſi heûreuſe. C'eſt par cette modération qu'il a efaçé la gloire de tous les Conquérans qui veulent faire ſervir les pêuples à leur propre grandeur, c'eſt à dire à leur vanité. Enfin c'eſt par ſa juſtice qu'il a mérité d'être aux enfers le ſouverain Juge des morts.

Pendant que Mentor faiſoit ce diſcours, nous abordâmes dans l'Isle. Nous vimes le fameux Labyrinthe, ouvrage des mains de l'ingenieux Dedale (4) & qui étoit une imitation du grand Labyrinthe que nous avions vû en Egypte. Pendant que nous conſidérions ce curieux édifice, nous vîmes le peuple qui couvroit le rivage & qui accouroit en foule dans un lieu aſſez voiſin du bord de la mer: nous demandâmes la cauſe de leur empreſſement & voici ce qu'un Crétois nommé Nauſicrate nous raconta.

Idomenée fils de Deucalion, & petit-fils de Minos, dit-il étoit allé comme les autres Rois de la Gréce au ſiége de Troie. Après la ruine de cette Ville, il fit voile pour revenir en Créte; mais la tempête fut ſi violente, que le pilote de ſon vaiſſeau & tous les autres qui étoient experimentés dans la navigation, crurent que leur naufrage étoit inévitable. Chacun avoit la mort devant les yeux: chacun voioit les abîmes ouverts pour l'engloutir: chacun déploroit ſon malheur, n'eſperant pas même le triſte répos des ombres qui traverſent le Stix après avoir reçu la ſepulture. Idomenée levant les yeux & les mains vers le

(4) Dedale, fils de Micion & pére d'Icare, étoit un Ouvrier très fameux: il quita le ſejour d'Athenes, & ſe vint mettre au ſervice de Minos, par ordre duquel il fit ce fameux Labyrinthe avec un tel artifice & tant de detours, que ceux qui y étoient entrés n'en pouvoient ſortir. Il y fut lui-même retenu priſonnier avec ſon fils Icare pour avoir offenſé

le Ciel invoquoit Neptune: ô puissant Dieu, s'écrioit-il, toi qui tiens l'empire des ondes, daigne écouter un malheureux: si tu me fais revoir l'Isle de Créte malgré la fureur des vents, je t'immolerai la premiere tête qui se présentera à mes yeux.

Cependant son fils impatient de revoir son pere, se hâtoit d'aller au-devant de lui pour l'embrasser; malheureux qui ne savoit pas que c'étoit courir à sa perte. Le pere échapé à la tempête arrivoit dans le port désiré: il remercioit Neptune d'avoir écouté ses vœux; mais bientôt il sentit combien ses vœux lui étoient funestes. Un pressentiment de son malheur lui donnoit un cuisant repentir de son vœu indiscret; il craignoit d'arriver parmi les siens, & il apprehendoit de revoir ce qu'il avoit de plus cher au monde. Mais la cruelle Nemesis (5) Déesse impitoyable, qui veille pour punir les hommes, & sur tout les Rois orgueilleux, poussoit d'une main fatale & invisible Idomenée. Il arrive: à peine ose-t-il lever les yeux il voit son fils.: il recule saisi d'horreur; ses yeux cherchent, mais en vain, quelqu'autre tête moins chere qui puisse lui servir de victime. Cependant le fils se jette à son cou, & est tout étonné que son pere répond si mal à sa tendresse; il le voit fondant en larmes.

O mon pere, dit-il, d'où vient cette tristesse? Après une si longue absence, êtes vous faché de vous revoir dans vôtre Roiaume, & de faire la joie de vôtre fils; Qu'ai-je fait? Vous detournez vos yeux de peur de me voir. Le pere accablé de douleur ne répondoit rien. Enfin, après de profonds soûpris, il dit: ah! Neptune, que t'ai-je promis? A quel prix m'as-tu garanti du naufrage? Rends-moi aux vagues & aux ro-

fensé le Roi; mais il trouva moien de se faire des ailes, pour s'envoler de là par le milieu des airs, ou plûtôt, c'est ainsi que les Poëtes ont nommé les voiles d'un vaisseau, dont il inventa l'usage, lorsqu'il voulut se retirer de Créte.

(5) Nemesis, fille de Jupiter & de la Necessité, présidoit à la punition des crimes. Elle avoit un temple fameux à Rhamnus ville d'Attique.

rochers, qui devoient en me brisant finir ma triste vie; laisse vivre mon fils. O Dieu cruel, tiens, voilà mon sang, épargne le sien. En parlant ainsi, il tira son épée pour se perçer: mais tous ceux qui étoient auprès de lui arrêtérent sa main. Le vieillard Sophronime interprête des volontés des Dieux, lui assura qu'il pourroit contenter Neptune sans donner la mort à son fils. Vôtre promesse, disoit-il, a été imprudente: les Dieux ne veulent point être honorés par la cruauté; gardez-vous bien d'ajouter à la faute de vôtre promesse celle de l'accomplir contre les loix de la nature; offrez à Neptune cent taureaux plus blancs que la neige; faites couler leur sang autour de son Autel couronné de fleurs; faites fumer un doux encens en l'honneur de ce Dieu.

Idomenée écoutoit ce discours la tête baissée & sans répondre; la fureur étoit allumée dans ses yeux: son visage pâle & défiguré changeoit à tout moment de couleur; on voioit ses membres tremblans. Cependant son fils lui disoit: me voici, mon pere; vôtre fils est prêt à mourir pour apaiser le Dieu de la mer: n'attirez pas sur vous sa colere: je meurs content, puisque ma mort vous aura garanti de la vôtre. Frapez, mon pere, ne craignez point de trouver en moi un fils indigne de vous, qui craigne de mourir.

En ce moment Idomenée tout hors de lui, & comme déchiré par les furies infernales, surprend tous ceux qui l'observoient de prés; il enfonce son épée dans le cœur de cet enfant, la retire toute fumante & toute pleine de sang pour la plonger dans ses propres entrailles: il est encore une fois retenu par ceux qui l'environnent. L'enfant tombe dans son sang, ses yeux se couvrent des ombres de la mort; il les entr'ouvre à la lumiere: mais à peine l'a-t-il trouvée, qu'il ne peut plus la supporter. Tel qu'un beau lis au milieu des champs, coupé dans sa racine par le tranchant de la charuë languit & ne se soutient plus:

il

il n'a point encore perdu cette vive blancheur & cet éclat qui charme les yeux: mais la terre ne le nourrit plus, & sa vie est éteinte. Ainsi le fils d'Idomenée, comme une jeune & tendre fleur, est cruellement moissonné dés son premier âge. Le pére dans l'excés de sa douleur devient insensible; il ne sait où il est, ni ce qu'il fait, ni ce qu'il doit faire; il marche vers la ville, & demande son fils.

Cependant le peuple touché de compassion pour l'enfant, & d'horreur pour l'action barbare du pere, s'écrie que les Dieux justes l'ont livré aux furies: la fureur leur fournit des armes; ils prennent des bâtons & des pierres; la discorde souffle dans tous les cœurs un venin mortel. Les Crétois, les sages Crétois oublient la sagesse qu'ils ont tant aimée; ils ne reconnoissent plus le petit-fils du sage Minos. Les amis d'Idomenée ne trouvent plus de salut pour lui, qu'en le ramenant vers ses vaisseaux: ils s'embarquent avec lui; ils fuient a la merci des ondes. Idomenée revenant a soi, les remercie de l'avoir arraché d'une terre qu'il a arrosée du sang de son fils, & qu'il ne sauroit plus habiter. Les vents les conduisent vers l'Hesperie, & ils vont fonder un nouveau Roiaume dans le païs des Salentins (6).

Cependant les Crétois n'aiant plus de Roi pour les gouverner, ont résolu d'en choisir un qui conserve dans leur pureté les loix établies. Voici les mesures qu'ils ont prises pour faire ce choix. Tous les principaux Citoiens des cent villes sont assemblés ici. On a déjà commencé par des sacrifices; on a assemblé tous les sages les plus fameux des païs voisins, pour examiner la sagesse de ceux qui paroîtront dignes de commander: on a preparé des Jeux publics, où tous les prétendans combattent; car on veut donner

(6) Le païs des Salentins est aujourd'hui la partie Meridionale de la terre d'Otrante sur la mer Jonienne dans le Roiaume de Naples.

ner pour prix la Roiauté à celui qu'on jugera vainqueur de tous les autres, & pour l'eſprit & pour le corps. On veut un Roi dont le corps ſoit fort & adroit, & dont l'ame ſoit ornée de la ſageſſe & de la vertu. On appelle ici tous les Etrangers.

Après nous avoir raconté toute cette hiſtoire étonnante, Nauſicrate nous dit: hâtez vous donc, ô Etrangers, de venir dans nôtre aſſemblée: vous combattrez avec les autres; & ſi les Dieux deſtinent la victoire à l'un de vous, il regnera en ce païs. Nous le ſuivîmes ſans aucun deſir de vaincre, mais par la ſeule curioſité de voir une choſe ſi extraordinaire.

Nous arrivâmes à une eſpece de Cirque très vaſte, evironné d'une épaiſſe forêt: le milieu du Cirque étoit une aréne préparée pour les combatans; elle étoit bordée par un grand amphitéatre d'un gazon frais, ſur le quel etoit aſſis & rangé un peuple innombrable. Quand nous arrivâmes, on nous reçut avec honneur; car les Crétois ſont les peuples du monde qui exercent le plus noblement & avec le plus de religion l'hoſpitalité. On nous fit aſſeoir, & on nous invita à combâtre. Mentor s'en excuſa ſur ſon âge, & Hazaël ſur ſa foible ſanté. Ma jeuneſſe & ma vigueur m'ôtoient toute excuſe: je jettai néanmoins un coup d'œil ſur Mentor pour découvrir ſa penſée, & j'aperçus qu'il ſouhaitoit que je combatiſſe. J'acceptai donc l'offre qu'on me faiſoit: je me dépouillai de mes habits; on fit couler des flots d'huile douce & luiſante ſur tous les membres de mon corps, & je me mêlai parmi les combatans. On dit de tous côtés que c'étoit le fils d'Ulyſſe, qui étoit venu pour tâcher de remporter le prix, & pluſieurs Crétois qui avoient été à Ithaque pendant mon enfance, me reconnurent.

Le

(7) C'étoit proprement l'eſcrime, qui ſe faiſoit à coups de poings: les

Le prémier combat fut celui de la lutte. Un Rhodien d'environ trente-cinq ans ſurmonta tous les autres qui oſérent ſe préſenter à lui: il étoit encore dans toute la vigueur de la jeuneſſe; ſes bras étoient nerveux, & bien nourris: au moindre mouvement qu'il faiſoit, on voïoit tous ſes muſcles: il étoit également ſouple & fort. Je ne lui parus pas digne d'être vaincu; & regardant avec pitié ma tendre jeuneſſe, il voulut ſe retirer; mais je me préſentai à lui. Alors nous nous ſaisîmes l'un l'autre; nous nous ſerrâmes à perdre la reſpiration. Nous étions épaule contre épaule, pied contre pied, tous les nerfs tendus & les bras entrelaſſés comme des ſerpens; chacun s'efforçant d'enlever de terre ſon ennemi. Tantôt il eſſaïoit de me ſurprendre en me pouſſant du côté droit, tantôt il s'efforçoit de me pancher du côté gauche. Pendant qu'il me tâtoit ainſi je le pouſſai avec tant de violence, que ſes reins pliérent: Il tomba ſur l'aréne, & m'entraîna ſur lui. En vain il tâcha de me mettre deſſous; je le tins immobile ſous moi. Tout le peuple cria: victoire au fils d'Ulyſſe; & j'aidai au Rhodien confus à ſe reveler. Le combat du Ceſte (7) fut plus difficile. Le fils d'un riche Citoïen de Samos avoit aquis une haute réputation dans ce genre de combat. Tous les autres lui cedérent; il n'y eut que moi qui eſperai la victoire. D'abord il me donna dans la tête, & puis dans l'eſtomac, des coups qui me firent vomir le ſang, & qui répandirent ſur mes yeux un épais nuage. Je chancelai; il me preſſoit, & je ne pouvois plus reſpirer: mais je fus ranimé par la voix de Mentor, qui me crioit: ô fils d'Ulyſſe, ſeriez-vous vaincu? La colére me donna de nouvelles forces; j'évitai pluſieurs coups dont j'aurois été acablé. Auſſitôt que le Samien m'avoit porté un faux coup, & que

(7) les Athletes s'armoient les mains de groſſes courroies de cuir de bœuf, & c'eſt ce qu'on nommoit le Ceſte.

que son bras s'alongeoit en vain, je le surprenois dans cette posture panchée: déjà il reculoit, quand je haussai mon Ceste pour tomber sur lui avec plus de force: il voulut esquiver; & perdant l'équilibre, il me donna le moïen de le renverser. A peine fut il étendu par terre, que je lui tendis la main pour le relever: il se redressa lui même couvert de poussiere & de sang; sa honte fut extreme, mais il n'osa renouveller le combat.

Aussitôt on commença les courses des chariots que l'on distribua au sort. Le mien se trouva le moindre pour la legèreté de rouës, & pour la vigueur des chevaux. Nous partons; un nuage de poussiere vole & couvre le Ciel. Au commencement je laissai les autres passer devant moi. Un jeune Lacédémonien, nommé Crantor, laissoit d'abord tous les autres derriere lui. Un Cretois nommé Policlete le suivoit de près. Hippomaque parent d'Idoménée qui aspiroit à lui succeder, lâchant les rênes à ses chevaux fumans de sueur, étoit tout panché sur leurs crins flotans; & le mouvement des rouës de son chariot étoit si rapide, qu'elles paroissoient immobiles comme les ailes d'un aigle qui fend les airs. Mes chevaux s'animérent & se mirent peu à peu en haleine; je laissai loin derriere moi presque tous ceux qui étoient partis avec tant d'ardeur. Hippomaque parent d'Idoménée pressant trop ses chevaux, le plus vigoureux s'abatit, & ôta par sa chûte à son maître l'esperance de régner.

Policléte se panchant trop sur ses chevaux, ne put se tenir ferme dans une secousse; il tomba, les rênes lui échapérent, & il fut trop heûreux de pouvoir éviter la mort. Crantor, voïant avec des yeux pleins d'indignation que j'étois tout auprès de lui, redoubla son ardeur; tantôt il invoquoit les Dieus, & leur promettoit de riches offrandes; tantôt il parloit à ses chevaux pour les animer: il craignoit que je ne passasse entre la borne & lui; car mes chevaux mieux ménagés

gés que les siens, étoient en état de le devancer; il ne lui restoit plus d'autre ressource, que celle de me fermer le passage. Pour y réussir, il hasarda de se briser contre la borne; il y brisa effectivement la rouë. Je ne songeai qu'à faire promtement le tour pour n'être pas engagé dans son désordre, & il me vit un moment après au bout de la carrière. Le peuple s'écria encore une fois: victoire au fils d'Ulysse; c'est lui que les Dieux destinent à régner sur nous

Cependant les plus illustres & les plus sages d'entre les Crétois nous conduisirent dans un bois antique & sacré reculé de la vuë des hommes profanes, où les Vieillards que Minos avoit établis juges du peuple, & gardes des loix, nous assemblèrent. Nous étions les mêmes qui avions combatu dans les jeux; nul autre n'y fut admis. Les Sages ouvrirent les livres où toutes les loix de Minos sont recueillies. Je me sentis saisi de respect & de honte, quand j'aprochai de ces Vieillards, que l'âge rendoit venerables, sans leur ôter la vigueur de l'esprit; ils étoient assis avec ordre, & immobiles dans leurs places: leurs cheveux étoient blancs; plusieurs n'en avoient presque plus. On voïoit reluire sur leurs visages graves une sagesse douce & tranquille: ils ne se pressoient point de parler; ils ne disoient que ce qu'ils avoient résolu de dire. Quand ils étoient d'avis différens, ils étoient si moderés à soutenir ce qu'ils pensoient de part & d'autre, qu'on auroit cru qu'ils étoient d'une même opinion. La longue experience des choses passées, & l'habitude du travail, leur donnoit de grandes vûes sur toutes choses: mais ce qui perfectionnoit le plus leur raison, étoit le calme de leurs esprits délivrés des folles passions & des caprices de la jeunesse: la sagesse toute seule agissoit en eux, & le fruit de leur longue vertu étoit d'avoir si bien domté leurs humeurs, qu'ils goûtoient sans peine le doux & noble plaisir d'écouter la raison. En les admirant, je sou-

haitai que ma vie pût s'accourcir pour arriver tout-à-coup à une si estimable vieillesse. Je trouvois la jeunesse malheûreuse d'être si impetueuse & si éloignée de cette vertu si éclairée & si tranquille

Le premier d'entre ces Vieillards ouvrit le livre des loix de Minos. C'étoit un grand livre qu'on tenoit d'ordinaire renfermé dans une cassete d'or avec des parfums. Tous ces Vieillards le baisérent avec respect; car ils disent qu'après les Dieux de qui les bonnes loix viennent, rien ne doit être si sacré aux hommes que les loix destinées à les rendre bons, sages & heûreux. Ceux qui ont dans leurs mains les loix pour gouverner les peuples, doivent toûjours se laisser gouverner eux-mêmes par les loix. C'est la loi & non pas l homme qui doit régner. Tel étoit le discours de ces Sages. Ensuite celui qui presidoit, proposa trois questions, qui devoient être decidées par les maximes de Minos.

La premiere question étoit de savoir quel est le plus libre de tous les hommes. Les uns repondirent que c'étoit un Roi qui avoit sur son peuple un empire absolu, & qui étoit victorieux de tous ses ennemis. D'autres soutinrent que c'étoit un homme si riche, qu'il pouvoit contenter tous ses désirs. D'autres dirent que c'étoit un homme qui ne se marioit point, & qui voïageoit pendant toute sa vie en divers païs sans être jamais assujéti aux loix d'aucune nation. D'autres s'imaginérent que c'étoit un Barbare, qui vivant de sa chasse au milieu des bois, étoit indépendant de toute police & de tout besoin. D'autres crurent que c'étoit un homme nouvellement afranchi, parce qu'en sortant des rigueurs de la servitude, il jouïssoit plus qu'aucun autre des douceurs de la liberté. D'autrés enfin s'aviserent de dire que c'étoit un homme mourant, parce que la mort le délivroit de

(8) *Aux Dieux, & à la raison:* le Moien le plus sur de se rendre tranquille, c'est de faire chaque action comme si elle devoit être la derniere de la vie, sans temerité, sans aucune revolte contre la

de tout, & que tous les hommes enſemble n'avoient plus aucun pouvoir ſur lui.

Quand mon rang fut venu, je n'eus pas de peine à répondre, parce que je n'avois pas oublié ce que Mentor m'avoit dit ſouvent. Le plus libre de tous les hommes, repondis-je, eſt celui qui peut être libre dans l'eſclavage même. En quelque païs & en quelque condition qu'on ſoit, on eſt très-libre, pourvu qu'on craigne les Dieux, & qu'on ne craigne qu'eux; en un mot, l'homme véritablement libre eſt celui qui eſt dégagé de toute crainte & de tout déſir: n'eſt ſoumis qu'aux Dieux & à la raiſon (8). Les Vieillards s'entreregardérent en ſouriant, & furent ſurpris de voir que ma réponſe fût préciſement celle de Minos

Enſuite on propoſa la ſeconde queſtion en ces termes: qui eſt le plus malheûreux de tous les hommes? Chacun diſoit ce qui lui venoit dans l'eſprit. L'un diſoit, c'eſt un homme qui n'a ni biens, ni ſanté, ni honneur. Un autre diſoit, c'eſt un homme qui n'a aucun ami. D'autres ſoutenoient que c'eſt un homme qui a des enfans ingrats & indignes de lui. Il vint un ſage de l'Isle de Lesbos, qui dit: le plus malheûreux de tous les hommes eſt celui qui croit l'être; car le malheur dépend moins des choſes qu'on ſouffre, que de l'impatience avec laquelle on augmente ſon malheur. A ces mots toute l'aſſemblée ſe récria: on aplaudit, & chacun crut que ce ſage Lesbien remporteroit le prix ſur cette queſtion. Mais on me demanda ma penſée, & je repondis, ſuivant les maximes de Mentor: le plus malheûreux de tous les hommes eſt un Roi qui croit être heûreux en rendant les autres hommes miſerables: il eſt doublement malheûreux par ſon aveuglement, ne connoiſſant pas ſon malheur, il ne peut s'en guerir: il craint même de le connoître. La verité ne peut percer la foule des flateurs pour

la *raiſon*, ſans deguiſement, ſans amour propre, & avec un parfait acquieſcement aux *ordres de Dieux*. L'empereur Marc Antonin dans ſes morales.

aller jusqu'à lui. Il est tiranisé pas ses passions; il ne connoît point ses devoirs: il n'a jamais goûté le plaisir de faire le bien, ni senti les charmes de la pure vertu il est malheûreux & digne de l'être: son malheur augmente tous les jours, il court à sa perte, & les Dieux se préparent à le confondre par une punition éternelle. Toute l'assemblée avoua que j'avois vaincu le sage Lesbien, & les Vieillards déclarérent que j'avois rencontré le vrai sens de Minos.

Pour la troisiéme question, on demanda, lequel des deux est préferable: d'un côté, un Roi conquerant & invincible dans la guerre; de l'autre, un Roi sans experience de la guerre, mais propre à policer sagement les peuples dans la paix. La plûpart répondirent que le Roi invincible dans la guerre étoit préferable. A quoi sert, disoient-ils, d'avoir un Roi qui sache bien gouverner en paix, s'il ne sait pas défendre le païs quand la guerre vient? Les ennemis le vaincront, & réduiront son peuple en servitude. D'autres soutenoient au contraire, que le Roi pacifique seroit meilleur, parce qu'il craindroit la guerre, & l'éviteroit par ses soins. D'autres disoient qu'un Roi conquerant travailleroit à la gloire de son peuple aussi bien qu'à la sienne, & qu'il rendroit ses sujets maîtres des autres nations, au lieu qu'un Roi pacifique les tiendroit dans une honteuse lâcheté. On voulut savoir mon sentiment. Je répondis ainsi.:

Un Roi qui ne sait gouverner que dans la paix ou dans la guerre, & qui n'est pas capable de conduire son peuple dans ces deux états, n'est qu'à demi Roi. Mais si vous comparez un Roi qui ne sait que la guerre, à un Roi sage, qui sans savoir la guerre est capable de la soutenir dans le besoin par ses Généraux, je le trouve préferable à l'autre. Un Roi entierement tourné à la guerre, voudroit toûjours la faire pour étendre sa domination & sa propre gloire;

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:3-44749/fragment/page=0166

gloire; il ruïneroit son peuple. A quoi sert-il à un peuple que son Roi subjugue d'autres nations, & on est malheûreux sous son regne? D'ailleurs les longues guerres entraînent toûjours après elles beaucoup de désordres; les victorieux mêmes se déréglent pendant ce tems de confusion. Voïez ce qu'il en coûte à la Gréce pour avoir triomphé de Troie; elle à été privée de ses Rois pendant plus de dix ans. Lors que tout est en feu par la guerre, les loix, l'agriculture, les arts languissent. Les meilleurs Princes même, pendant qu'ils ont une guerre à soutenir, sont contraints de faire le plus grand des maux, qui est de tolerer la licence, & de se servir des méchans. Combien y a-t-il de scélérats qu'on puniroit pendant la paix, & dont on a besoin de recompenser l'audace dans les désordres de la guerre? Jamais aucun peuple n'a eu un Roi conquerant, sans avoir beaucoup à souffrir de son ambition. Un conquerant enivré de sa gloire ruïne presque autant sa nation victorieuse que les autres nations vaincuës. Un Prince qui n'a point les qualités nécessaires pour la paix, ne peut faire goûter à ses sujets les fruits d'une guerre heûreusement finie: il est comme un homme qui défendroit son champ contre son voisin, & qui usurperoit celui de son voisin même: mais qui ne sauroit ni labourer ni semer, pour recueillir aucune moisson: un tel homme semble né pour détruire, pour ravager, pour renverser le monde, & non pour rendre le peuple heûreux par un sage gouvernement.

Venons maintenant au Roi pacifique. Il est vrai qu'il n'est pas propre à de grandes conquétes; c'est à dire qu'il n'est pas né pour troubler le repos de son peuple en voulant vaincre les autres peuples que la justice ne lui a pas soumis; mais s'il est véritablement propre à gouverner en paix, il a toutes les qualitez nécessaires pour mettre son peuple en su-

reté contre ſes ennemis. Voici comment : il eſt juſte, moderé, & commode à l'egard de ſes voiſins : il n'entreprend jamais contre eux rien qui puiſſe troubler la paix : il eſt fidele dans ſes alliances. Ses alliés l'aiment, ne le craignent point, & ont une entière confiance en lui. S'il a quelque voiſin inquiet, hautain, & ambitieux, tous les autres Rois voiſins qui craignent ce voiſin inquiet, & qui n'ont aucune jalouſie du Roi pacifique, ſe joignent à ce bon Roi pour l'empêcher d'être oprimé. Sa probité, ſa bonne foi, ſa modération le rendent l'arbitre de tous les Etats qui environnent le ſien. Pendant que le Roi entreprenant eſt odieux à tous les autres, & ſans ceſſe expoſé à leurs ligues, celui-ci a la gloire d'être comme le père & le tuteur de tous les autres Rois. Voilà les avantages qu'il a au-dehors. Ceux dont il jouït au-dedans ſont encore plus ſolides. Puiſqu'il eſt propre à gouverner en paix, je ſuppoſe qu'il gouverne par les plus ſages loix. Il retranche le faſte, la moleſſe & tous les arts qui ne ſervent qu'à flater les vices : (9) il fait fleurir les autres arts qui ſont utiles aux véritables beſoins de la vie ; ſur tout il aplique ſes ſujets à l'agriculture. Par là il les met dans l'abondance des choſes neceſſaires. Ce peuple laborieux, ſimple dans ſes mœurs, acoutumé à vivre de peu, gagnant facilement ſa vie par la culture de ſes terres, ſe multiplie à l'infini. Voilà dans ce Roïaume un peuple innombrable : mais un peuple ſain vigoureux, robuſte ; qui n'eſt point amoli par les voluptés, qui eſt exercé par la vertu, qui n'eſt point ataché aux douceurs d'une vie lâche & délicieuſe, qui ſait mépriſer la mort, qui aimeroit mieux mourir que de perdre cette liberté qu'il goûte

(9) *Il fait fleurir les arts, ſur tout l'agriculture &c.* Les arts & l'agriculture ont été ſi négligés en France depuis que la guerre eut fait naître la néceſſité des impôts, & des enrôlements forcés, que la

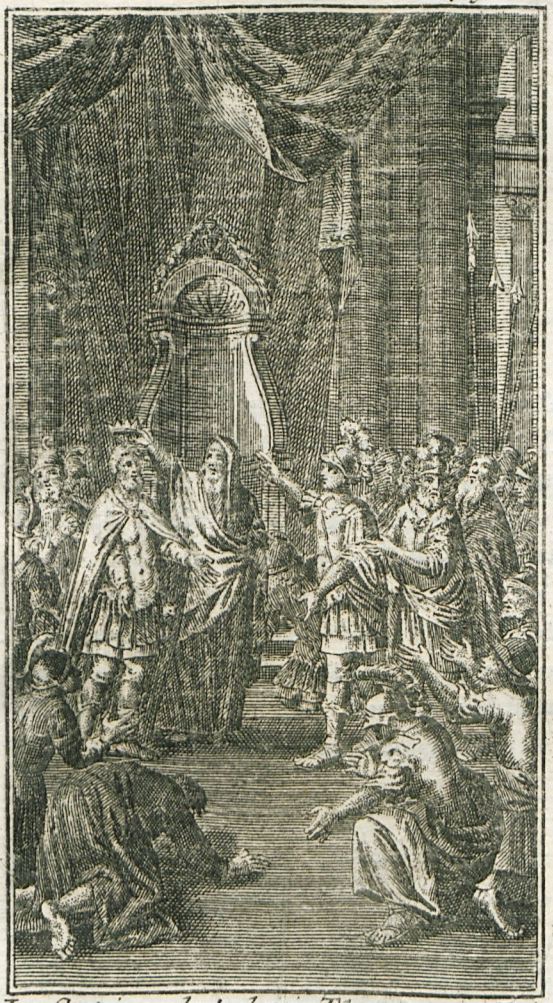
goûte sous un sage Roi apliqué à ne régner que pour faire régner la raison. Qu'un conquerant voisin ataque ce peuple, il ne le trouvera peut-être pas assez acoutumé à camper, à se ranger en bataille, ou à dresser des machines pour assiéger une ville. Mais il le trouvera invincible par sa multitude, par son courage, par sa patience dans les fatigues, par son habitude de soufrir la pauvreté, par sa vigueur dans les combats; & par une vertu, que les mauvais succès même ne peuvent abattre. D'ailleurs si ce Roi n'est pas assez experimenté pour commander lui-même ses armées, il les fera commander par des gens qui en seront capables, & il saura s'en servir sans perdre son autorité. Cependant il tirera du secours de ses Alliés. Ses sujets aimeroient mieux mourir que de passer sous la domination d'un autre Roi violent & injuste: les Dieux mêmes combattront pour lui. Voïez quelle ressource il aura au milieu des plus grands périls. Je conclus donc que le Roi pacifique, qui ignore la guerre, est un Roi très-imparfait, puisqu'il ne sait remplir une de ses plus grandes fonctions, qui est de vaincre ses ennemis, mais j'ajoute qu'il est néanmoins infiniment superieur au Roi conquerant qui manque des qualités nécessaires dans la paix, & qui n'est propre qu'à la guerre.

J'aperçûs dans l'assemblée beaucoup de gens qui ne pouvoient goûter cet avis; car la plupart des hommes éblouïs par les choses éclatantes, comme les victoires & les conquêtes, les préferent à ce qui est simple, tranquille & solide, comme la paix & la bonne police des peuples. Mais les Viellards déclarérent que j'avois parlé comme Minos.

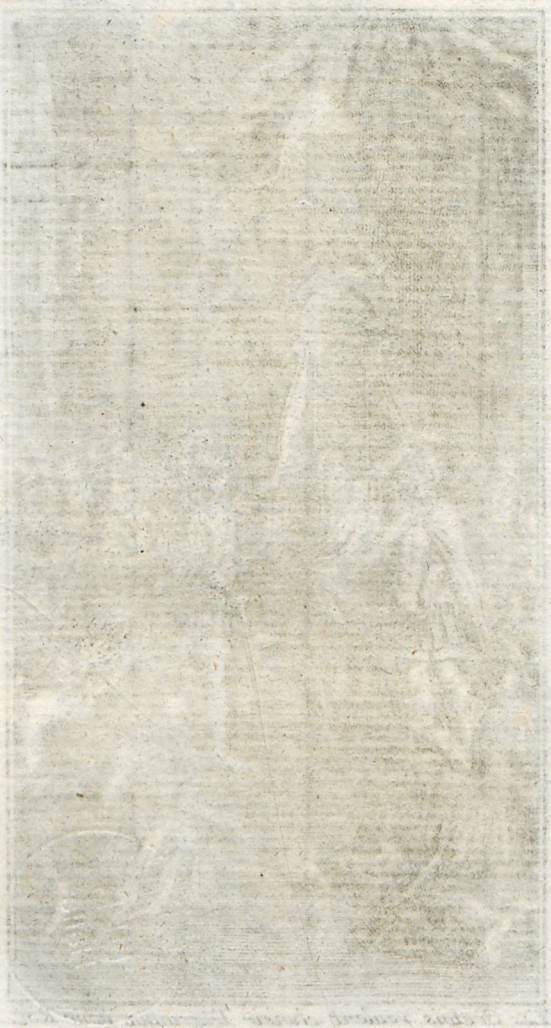
la campagne s'est trouvée deserte, & que dès l'année 1680. il a été verifié que de trois Artisans qui mouroient dans Paris, un finissoit sa vie à l'Hôpital.

Le premier de ces Vieillards s'écria, je vois l'accompliſſement d'un Oracle d'Apollon connu dans toute nôtre Isle. Minos avoit conſulté les Dieux pour ſavoir combien de tems ſa race régneroit ſuivant les loix qu'il venoit d'établir. Le Dieu lui répondit: les tiens ceſſeront de régner quand un étranger entrera dans ton Isle pour y faire régner les loix. Nous avons craint que quelque étranger viendroit faire la conquête de Isle de Créte: mais le malheur d'Idoménée & la ſageſſe du fils d'Ulyſſe, qui entend mieux que nul autre mortel les loix de Minos, nous montrent le ſens de l'Oracle. Que tardons-nous à couronner celui que les deſtins nous donnent pour Roi?

Fin du cinquiéme Livre.



Les Cretois veulent choisir Telemaque pour Roi.



Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:3-44749/fragment/page=0172

SOMMAIRE
DU
LIVRE SIXIEME.

Télémaque raconte qu'il refusa la Roïauté de Créte pour retourner en Ithaque; qu'il proposa d'élire Mentor qui refusa aussi le diadéme: qu'enfin l'assemblée pressant Mentor de choisir pour toute la nation, il leur avoit exposé ce qu'il venoit d'apprendre des vertus d'Aristodéme, qui fut proclamé Roi au même moment; qu'ensuite Mentor & lui s'étoient embarqués pour aller en Ithaque: mais que Neptune pour consoler Vénus irritée, leur avoit fait faire le naufrage, après lequel la Déesse Calypso venoit de les recevoir dans son Isle.

LES AVANTURES DE TELEMAQUE, FILS D'ULYSSE.

LIVRE SIXIEME.



Aussi-tôt les Vieillards sortirent de l'enceinte du bois sacré, & le prémier me prenant par la main, annonça au peuple, déjà impatient dans l'attente d'une décision, que j'avois remporté le prix. A peine acheva-t-il de parler, qu'on entendit un bruit confus de toute l'assemblée. Chacun poussa des cris de joie. Tout le rivage & toutes les montagnes voisines retentirent de ce cri: que le fils d'Ulysse semblable à Minos régne sur les Crétois.

J'atendis un moment, & je faisois signe de la main pour demander qu'on m'écoutat. Cependant Mentor me disoit à l'oreille: Renoncez-vous à votre patrie? L'ambition de régner vous fera-t-elle oublier Pénélope qui vous attend comme sa derniere esperance, & le grand Ulysse que les Dieux avoient résolu

ſolu de vous rendre? Ces paroles percerent mon cœur, & me ſoutinrent contre le vain déſir de régner. Cependant un profond ſilence de toute cette tumultueuſe aſſemblée me donna le moïen de parler ainſi; ô illuſtres Crétois! je ne mérite point de vous commander. L'Oracle qu'on vient d'aporter, marque bien que la race de Minos ceſſera de régner quand un étranger entrera dans cette Isle, & y fera régner les loix de ce ſage Roi, mais il n'eſt pas dit que cet étranger régnera. Je veux croire que je ſuis cet étranger, marqué par l'Oracle: j'ai acompli la prédiction; je ſuis venu dans cette Isle; j'ai découvert le vrai ſens des loix, & je ſouhaite que mon explication ſerve à les faire régner avec l'homme que vous choiſirez. Pour moi, je préfére ma patrie, la pauvre petite Isle d'Ithaque, aux cent villes de Créte, à la gloire & à l'opulence de ce beau Roïaume. Souffrez que je ſuive ce que les deſtins ont marqué: ſi j'ai combatu dans vos jeux, ce n'étoit pas dans l'eſpérance de régner ici; c'étoit pour meriter votre eſtime & votre compaſſion, c'étoit afin que vous me donnaſſiez les moïens de retourner promtement au lieu de ma naiſſance. J'aime mieux obéïr à mon pére Ulyſſe, & conſoler ma mere Pénélope, que de régner ſur tous les peuples d'univers. O Crétois! vous voyez le fond de mon cœur; il faut que je vous quite; mais la mort ſeule pourra finir ma reconnoiſſance. Oui, juſqu'au dernier ſoupir Télémaque aimera les Crétois, & s'intereſſera à leur gloire comme à la ſienne propre.

A peine eus-je parlé qu'il s'éleva un bruit ſourd ſemblable à celui des vagues de la mer, qui s'entrechoquent dans une tempête. Les uns diſoient: eſt-ce quelque divinité ſous une figure humaine? D'autres ſoutenoient qu'ils m'avoient vû en d'autres païs, & qu'ils me reconnoiſſoient. D'autres s'écrioient: il faut le contraindre de régner ici. Enfin je repris

la

la parole, & chacun se hâta de se taire, ne sachant si je n'allois point accepter ce que j'avois refusé d'abord. Voici les paroles que je leurs dis:

Souffrez, ô Crétois, que je vous dise ce que je pense. Vous êtes le plus sage de tous les peuples: mais la sagesse demande, ce me semble, une précaution qui vous échape. Vous devez choisir non pas l'homme qui raisonne le mieux sur les loix, mais celui qui les pratique avec la plus constante vertu. Pour moi je suis jeune, par conséquent sans experience, exposé à la violence des passions, & plus en état de m'instruire en obéïssant pour commander un jour, que de commander maintenant. Ne cherchez donc pas un homme qui ait vaincu les autres dans les jeux d'esprit & de corps, mais qui se soit vaincu lui même; cherchez un homme qui ait vos loix écrites dans le fond de son cœur, & dont toute la vie soit la pratique de ces loix; que ses actions plutôt que ses paroles vous le fassent choisir.

Tous les Vieillards charmés de ce discours, voïant toujours croître les aplaudissemens de l'assemblée, me dirent: puisque les Dieux nous ôtent l'esperance de vous voir régner au milieu de nous, du moins aidez-nous à trouver un Roi qui fasse régner nos loix. Connoissez-vous quelqu'un qui puisse commander avec cette moderation? Je connois leur dis-je d'abord, un homme de qui je tiens tout ce que vous estimez en moi; c'est sa sagesse & non pas la mienne qui vient de parler; & il m'a inspiré toutes les réponses que vous venez d'entendre.

En même tems toute l'assemblée jetta les yeux sur Mentor que je montrois le tenant par la main. Je racontois les soins qu'il avoit eus de mon enfance; les périls dont il m'avoit délivré; les malheurs qui étoient venus fondre sur moi, dès que j'avois cessé de suivre ses conseils. D'abord on ne l'avoit point re-

(1) *Les maux &c.* Les Flateurs loüent les vices, en les faisant passer

régarde à cauſe de ſes habits ſimples & négligés, de ſa contenance modeſte, de ſon ſilence preſque continuel, de ſon air froid & reſervé. Mais quand on s'apliqua à le regarder, on découvrit dans ſon viſage je ne ſai quoi de ferme & d'élevé: on remarqua la vivacité de ſes yeux & la vigueur avec laquelle il faiſoit juſqu'aux moindres actions; on le queſtionna: il fut admiré; on réſolut de le faire Roi. Il s'en defendit ſans s'émouvoir: il dit qu'il préferoit les douceurs d'une vie privée à l'éclat de la Roïauté; que les meilleurs Rois étoient malheûreux, en ce qu'ils ne faiſoient preſque jamais le bien qu'ils vouloient faire, & qu'ils faiſoient ſouvent, par la ſurpriſe des flateurs, les maux qu'ils ne vouloient pas. (1) Il ajouta que ſi la ſervitude eſt miſerable, la Roïauté ne l'eſt pas moins, puiſqu'elle eſt une ſervitude déguiſée. Quand on eſt Roi, diſoit-il, on depend de tous ceux dont on a beſoin pour ſe faire obëïr. Heûreux celui qui n'eſt point obligé de commander! Nous ne devons qu'à notre ſeule patrie, quand elle nous confie l'autorité, le ſacrifice de notre liberté pour travailler au bien public.

Alors les Crétois ne pouvant revenir de leur ſurpriſe, lui demandèrent quel homme ils devoient choiſir. Un homme, répondit-il, qui vous connoiſſe bien, puiſqu'il faudra qu'il vous gouverne, & qui craigne de vous gouverner. Celui qui déſire la Roïauté ne la connoît pas: & comment en remplira-t-il les devoirs, ne les connoiſſant point? Il la cherche pour lui, & vous devez déſirer un homme qui ne l'accepte que pour l'amour de vous.

Tous les Crétois furent dans un étrange étonnement de voir deux Etrangers qui refuſoient la Roïauté recherchée par tant d'autres; ils voulurent ſavoir avec qui ils étoient venus. Nauſicrate, qui les avoit conduits depuis le port juſqu'au Cirque, où l'on celebroit

(1) paſſer pour des vertus, & cenſurent comme des vices, & même comme des crimes, les vertus de ceux, qui ſont haïs des Princes, qu'ils flatent. Tac.

broit les jeux, leur montra Hazaël, avec lequel Mentor & moi étions venus de l'Isle de Cypre. Mais leur étonnement fut encore bien plus grand, quand ils sûrent que Mentor avoit été esclave d'Hazaël, qu'Hazaël touché de la sagesse & de la vertu de son esclave, en avoit fait son conseiller & son meilleur ami; que cet esclave mis en liberté étoit le même qui venoit de refuser d'être Roi, & qu'Hazaël étoit venu de Damas de Syrie pour s'instruire des loix de Minos: tant l'amour de la sagesse rempliſſoit son cœur.

Les Vieillards dirent à Hazaël: Nous n'osons vous prier de nous gouverner; car nous jugeons que vous avés les mêmes pensées que Mentor. Vous mépriſez trop les hommes pour vouloir vous charger de les conduire; d'ailleurs vous êtes trop détaché des richesses & de l'éclat de la Roïauté pour vouloir acheter cet éclat par les peines attachées au gouvernement des peuples. Hazaël répondit: Ne croïez pas, ô Crétois, que je mépriſe les hommes. Non, non, je sai combien il est grand de travailler à les rendre bons & heûreux: mais ce travail est rempli de peines & de dangers. L'éclat qui y est atachè, est faux, & ne peut éblouir que des ames vaines. La vie est courte; les grandeurs irritent plus les passions qu'elles ne peuvent les contenter: c'est pour aprendre à me passer de ces faux biens, & non pas pour y parvenir, que je suis venu de si loin. Adieu. Je ne songe qu'á retourner dans uue vie paisible & retirée, où la sagesse nourrisse mon cœur, & où les éſperances qu'on tire de la vertu pour une autre meilleure vie après la mort, me consolent dans les chagrins de la vieilleſſe. Si j'avois quelque chose à souhaiter, ce ne seroit pas d'être

(2) Ce Portrait d'Aristodeme est celui du Duc de Noailles, dont l'humeur assez inflexible, comme il dit lui même dans ses Mémoires, n'a jamais pu s'accommoder aux complaisances qu'il faut avoir pour plaire aux

d'être Roi, ce seroit de ne me séparer jamais de ces deux hommes que vous voïez.

Enfin les Crétois s'écriérent parlant à Mentor: Dites nous, ô le plus sage & le plus grand de tous les Mortels, dites-nous donc qui est ce que nous pouvons choisir pour nôtre Roi? Nous ne vous laisserons point aller, que vous ne nous aïez apris le choix que nous devons faire. Il leur répondit: Pendant que j'étois dans la foule des spectateurs, j'ai remarqué un homme qui ne témoignoit aucun empressement. (2) C'est un Vieillard assez vigoureux; j'ai demandé quel homme c'étoit? on m'a répondu qu'il s'appelloit Aristodéme. Ensuite j'ai entendu qu'on lui disoit, que ses deux enfans étoient au nombre de ceux qui combatoient; il a paru n'en avoir aucune joie; il a dit que pour l'un il ne lui souhaitoit point le péril de la Roïauté, & qu'il aimoit trop sa patrie pour consentir que l'autre régnât jamais. Par là j'ai compris que ce père aimoit d'un amour raisonnable l'un de ses enfans qui a de la vertu, & qu'il ne flatoit point l'autre dans ses déreglemens. Ma curiosité augmentant j'ai demandé; quelle a été la vie de ce Vieillard. Un de vos Citoïens m'a répondu: il a longtems porté les armes, & il est couvert de blessures: mais sa vertu sincere & ennemie de la flaterie l'avoit rendu incommode à Idomenée; c'est ce qui empêcha ce Roi de s'en servir dans le siége de Troie. Il craignoit un homme qui lui donneroit de sages conseils, qu'il ne pouvoit se résoudre à suivre: il fut même jaloux de la gloire que cet homme ne manqueroit pas d'aquerir bientôt; il oublia tous ses services; il le laissa ici pauvre, mépriſé

aux personnes à qui l'on est soumis: sa vertu sincere & ennemie de la flatterie l'avoit rendu incommode à la Cour, & on lui ordona à lui & à Madame de Noailles de se défaire de leurs charges & de s'éloigner de la Cour. Il se retira dans ses terres de Poitu & d'Angoumois.

priſé des hommes groſſiers & lâches qui n'eſtiment que les richeſſes; mais content dans ſa pauvreté, il vit gaiement dans un endroit écarté de l'Isle, où il cultive ſon champ de ſes propres mains. Un de ſes fils travaille avec lui: ils s'aiment tendrement; ils ſont heûreux par leur frugalité & par leur travail; ils ſe ſont mis dans l'abondance des choſes neceſſaires à une vie ſimple. Le ſage vieillard donne aux pauvres malades de ſon voiſinage tout ce qui lui reſte au delà de ſes beſoins & de ceux de ſon fils. Il fait travailler tous les jeunes gens; il les exhorte; il les inſtruit; il juge tous les differens de ſon voiſinage: il eſt le père de toutes les familles. Le malheur de la ſienne eſt d'avoir un ſecond fils, qui n'a voulu ſuivre aucun de ſes conſeils. Le père après l'avoir longtems ſouffert pour tâcher de le corriger de ſes vices, l'a enfin chaſſé. Il s'eſt abandonné à une folle ambition & à tous les plaiſirs.

Voilà, ô Crétois, ce qu'on m'a raconté. Vous devez ſavoir ſi ce recit eſt veritable. Mais ſi cet homme eſt tel qu'on le depeint, pourquoi faire des jeux? Pourquoi aſſembler tant d'inconnus? Vous avez au milieu de vous un homme, qui vous connoît & que vous connoiſſez, qui ſait la guerre, qui a montré ſon courage, non ſeulement contre les flêches & contre les dards, mais contre l'affreuſe pauvreté; qui a mépriſé les richeſſes aquiſes par la flaterie, qui aime le travail, qui ſait combien l'agriculture eſt utile à un peuple, qui déteſte le faſte, qui ne ſe laiſſe point amolir par un amour aveugle de ſes enfans, qui aime la vertu de l'un, & qui condamne le vice de l'autre: en un mot un homme qui eſt déjà le père du peuple. Voilà vôtre Roi, s'il eſt vrai que vous déſiriez de faire régner chez vous les loix du ſage Minos.

Tout

(3) Le Diadême étoit un bandeau, ou une eſpece de petit bonnet, qui

Tout le peuple s'écria: il eſt vrai, Ariſtodéme eſt tel que vous le dites; c'eſt lui qui eſt digne de régner. Les Vieillards le firent apeller: on le chercha dans la foule, où il étoit confondu avec les derniers du peuple: il parut tranquile: on lui déclara qu'on le faiſoit Roi Il répondit: Je n'y puis conſentir qu'à trois conditions. La premiere, que je quiterai la Roiauté dans deux ans, ſi je ne vous rends meilleurs que vous n'êtes, & ſi vous réſiſtez aux loix. La ſeconde, que je ſerai libre de continuer une vie ſimple & frugale. La troiſiéme que mes enfans n'auront aucun rang, & qu'après ma mort on les traitera ſans diſtinction ſelon leur mérite comme le reſte des Citoïens.

A ces paroles, il s'éleva dans l'air mille cris de joie. Le diadême (3) fut mis par le chef des Vieillards gardes des loix, ſur la tête d'Ariſtodéme. On fit des ſacrifices à Jupiter, & aux autres grands Dieux. Ariſtodéme nous fit des préſens, non pas avec la magnificence ordinaire aux Rois, mais avec une noble ſimplicité. Il donna à Hazaël les Loix de Minos écrites de la main de Minos même. Il lui donna auſſi un recueil de toute l'Hiſtoire de Créte depuis Saturne & l'âge d'or: il fit mettre dans ſon vaiſſeau des fruits de toutes les eſpeces qui ſont bonnes en Créte, & inconnues dans la Sirie, & lui offrit tous les ſecours dont il pouvoit avoir beſoin.

Comme nous preſſions nôtre départ, il nous fit préparer un vaiſſeau avec un nombre de bons rameurs & d'hommes armés; il y fit mettre des habits pour nous, & des proviſions. A l'inſtant même il s'éleva un vent favorable pour aller en Ithaque; ce vent qui étoit contraire à Hazaël, le contraignit

qui ſe lioit ſur la tête avec un linge fort blanc, & que les Rois portoient pour marque de leur dignité.

d'attendre. Il nous fit partir; il nous embrassa comme des amis qu'il ne devoit jamais revoir. Les Dieux sont justes, disoit-il, ils voient une amitié, qui n'est fondée que sur la vertu: un jour ils nous réuniront, & ces Champs fortunés, où l'on dit que les Justes jouïssent après la mort d'une paix éternelle, verront nos ames se rejoindre pour ne se separer jamais. O si mes cendres pouvoient ainsi être recuellies avec les vôtres! En prononçant ces mots, il versoit des torrens de larmes, & les soûpris étouffoient sa voix. Nous ne pleurions pas moins que lui; & il nous conduisit au vaisseau.

Pour Aristodéme, il nous dit: C'est vous qui venez de me faire Roi: souvenez vous des dangers où vous m'avez mis. Demandez aux Dieux qu'ils m'inspirent la vraie sagesse, & que je surpasse autant en moderation les autres hommes, que je les surpasse en autorité. Pour moi je les prie de vous conduire heûreusement dans vôtre patrie, d'y confondre l'insolence de vos ennemis, & de vous y faire voir en paix Ulysse régnant avec sa chere Pénélope. Télémaque, je vous donne un bon vaisseau plein de rameurs & d'hommes armés; ils pourront vous servir contre ces hommes injustes qui persecutent vôtre mère. O Mentor, vôtre sagesse qui n'a besoin de rien, ne me laisse rien à désirer pour vous. Allez tous deux, vivez heûreux ensemble; souvenez-vous d'Aristodéme; & si jamais les Ithaciens ont besoin des Crétois, comptez sur moi jusqu'au dernier soûpir de ma vie. Il nous embrassa, & nous ne pûmes en le remerciant retenir nos larmes.

Cependant le vent qui enfloit nos voiles, nous prometoit une douce navigation. Déjà le Mont Ida n'étoit

(4) Le Péloponése, aujourd'hui la Morée, est la partie Meridionale de la Gréce. C'est une presqu'Isle attachée à la Gréce Septentrionale par

n'étoit plus à nos yeux que comme une colline: tous les rivages disparoissoient. Les côtes du Péloponése (4) sembloient s'avancer dans la mer pour venir au-devant de nous. Tout-à-coup une noire tempête envelopa le Ciel, & irrita toutes les ondes de la mer. Le jour se changea en nuit, & la mort se presenta à nous. O Neptune, c'est vous qui excitâtes par vôtre superbe Trident toutes les eaux de vôtre Empire! Vénus pour se venger de ce que nous l'avions mépriſée jusques dans son Temple de Cithére, alla trouver ce Dieu; elle lui parla avec douleur; ses beaux yeux étoient baignés de larmes; du moins c'est ainsi que Mentor instruit des choses divines me l'a assuré. Souffrirez-vous, Neptune, disoit-elle, que ces impies se jouent impunément de ma puissance? Les Dieux mêmes la sentent; & ces téméraires Mortels ont osé condamner tout ce qui se fait dans mon Isle Ils se piquent d'une sagesse à toute épreuve; & ils traitent l'amour de folie. Avez-vous oublié que je suis née dans vôtre Empire? Que tardez-vous à ensevelir dans vos profonds abîmes ces deux hommes que je ne puis souffrir?

A peine avoit elle parlé, que Neptune souleva des flots jusqu'au Ciel, & Vénus rit, croïant nôtre naufrage inévitable. Nôtre Pilote troublé s'écria qu'il ne pouvoit plus réſister aux vents qui nous poussoient avec violence vers les rochers; un coup de vent rompit nôtre mât, & un moment après nous entendîmes les pointes des rochers qui entr'ouvroient le fond du navire. L'eau entre de tous côtés; le navire s'enfonce; tous nos rameurs poussent de lamentables cris vers le ciel. J'embrasse Mentor, & je lui dis: Voici la mort, il faut la recevoir avec courage.

par l'Isthme de Corinthe & baignée ailleurs pars le Golfe de Levante, la mer de Gréce & l'Archipel.

Les Dieux ne nous ont delivrés de tant de périls, que pour nous faire périr aujourd'hui. Mourons, Mentor, mourons. C'eſt une conſolation pour moi de mourir avec vous! il ſeroit inutile de diſputer nôtre vie contre la tempête.

Mentor me répondit: Le vrai courage trouve toûjours quelque reſſource. Ce n'eſt pas aſſez d'être prêt à recevoir tranquillement la mort, il faut ſans la craindre faire tous ſes efforts pour la repouſſer. Prenons vous & moi un de ce grands bancs de rameurs. Tandis que cette multitude d'hommes timides & troublés regrette la vie, ſans chercher les moïens de la conſerver, ne perdons pas un moment pour ſauver la nôtre. Auſſi-tôt il prend une hache, il acheve de couper le mât qui étoit déjà rompu, & qui panchant dans la mer, avoit mis le vaiſſeau ſur le côté: il jette le mât hors du vaiſſeau, & s'élance deſſus au milieu des ondes furieuſes; il m'apelle par mon nom, & m'encourage pour le ſuivre. Tel qu'un grand arbre, que tous les vents conjurés attaquent, & qui demeure immobile ſur ſes profondes racines, en ſorte que la tempête ne fait qu'agiter ſes feuilles; de même Mentor non ſeulement ferme & courageux, mais doux & tranquile, ſembloit commander aux vents & à la mer. Je le ſuis. Et qui auroit pû ne le pas ſuivre étant encouragé par lui? Nous nous conduiſions nous mêmes ſur ce mât flotant. C'étoit un grand ſecours pour nous: car nous pouvions nous aſſeoir deſſus; s'il eût falû nager ſans relâche, nos forces euſſent été bien-tôt épuiſées. Mais ſouvent la tempête faiſoit tourner cette grande piéce de bois, & nous nous trouvions enfoncés dans la mer. Alors nous bûvions l'onde amére qui couloit de nôtre bouche, de nos narines, & de nos oreilles, & nous étions contraints de diſputer contre les flots pour ratraper le deſſus de ce mât. Quelquefois auſſi une vague, haute comme une montagne, venoit paſſer ſur nous,

&

& nous nous tenions fermes, de peur que dans cette violente secousse le mât qui étoit nôtre unique espérance, ne nous échapât.

Pendant que nous étions dans cet état affreux, Mentor aussi paisible qu'il est maintenant sur ce siege de gazon, me disoit: Croïez-vous, Télémaque, que vôtre vie soit abandonnée aux vents & aux flots? Croïez-vous qu'ils puissent vous faire périr sans l'ordre des Dieux? Non, non, les Dieux décident de tout. C'est donc les Dieux & non pas la mer qu'il faut craindre. Fussiez-vous au fond des abîmes, la main de Jupiter pourroit vous en tirer. Fussiez-vous dans l'Olimpe, voïant les Astres sous vos pieds, Jupiter pourroit vous plonger au fond de l'abîme, ou vous précipiter dans les flâmes du noir Tartare. J'écoutois, & j'admirois ce discours qui me consoloit un peu Mais je n'avois pas l'esprit assez libre pour lui répondre. Il ne me voïoit point; je ne pouvois le voir. Nous passâmes toute la nuit tremblans de froid & demi morts, sans savoir où la tempête nous jettoit. Enfin les vents commençérent à s'apaiser, & la mer mugissant ressembloit à une personne qui aiant été longtems irritée, n'a plus qu'un reste de trouble & d'émotion, étant lasse de se mettre en fureur. Elle grondoit sourdement, & ses flots n'étoient presque plus que comme les sillons qu'on trouve dans un champ labouré.

Cependant l'Aurore vint ouvrir au Soleil les portes du Ciel, nous annonça un beau jour. L'Orient étoit tout en feu, & les étoiles qui avoient été si longtems cachées, reparurent & s'enfuirent à l'arivée de Phœbus. Nous apercûmes de loin la terre, & le vent nous en aprochoit. Alors je sentis l'esperance renaître dans mon cœur; mais nous n'aperçûmes aucun de nos compagnons. Selon les aparences ils perdirent courage & la tempête les sub-

mergea tous avec le vaisseau. Quand nous fûmes auprès de la terre, la mer nous poussoit contre des pointes de roches, qui nous eussent brisés. Mais nous tâchions de leur presenter le bout de notre mât, & Mentor faisoit de ce mât ce qu'un sage Pilote fait du meilleur gouvernail. Ainsi nous évitâmes ces rochers afreux, & nous trouvâmes enfin une côte douce & unie, où nageant sans peine, nous abordâmes sur le sable. C'est là que vous nous vites, ô grande Déesse, qui habitez cette Isle; c'est là, que vous daignâtes nous recevoir.

Fin du sixiéme Livre.



SOM-



Mentor se precipite avec Telemaque dans la mer.



SOMMAIRE DU LIVRE SEPTIEME.

Calypso admire Télémaque dans ses avantures & n'oublie rien pour le retenir dans son Isle, en l'engageant dans sa passion. Mentor soûtient Télémaque par ses remontrances contre les artifices de cette Déesse, & contre Cupidon que Vénus avoit amené à son secours. Neanmoins Télémaque & la Nimphe Eucharis ressentent bientôt une passion mutuelle, qui excite d'abord la jalousie de Calypso, & ensuite sa colere contre ces deux amans. Elle jure par le Stix, que Télémaque sortira de son Isle. Cupidon va la consoler, & oblige ses Nimphes à aller brûler un vaisseau fait par Mentor, dans le tems que celui-ci entraine Télémaque pour s'y embarquer. Télémaque sent une joye secrete de voir brûler ce vaisseau. Mentor qui s'en aperçoit le précipite dans la mer, & s'y jette lui-même, pour gagner en nageant un autre vaisseau qu'il voïoit près de cette côte.

LES AVANTURES DE TELEMAQUE, FILS D'ULYSSE.

LIVRE SEPTIEME.



Quand Télémaque eut achevé ce discours, toutes les Nimphes qui avoient été immobiles, les yeux atachés sur lui, se regardoient les unes les autres: elles se disoient avec étonnement: Quels sont donc ces hommes si cheris des Dieux? A-t-on jamais ouï parler d'avantures si merveilleuses? Le fils d'Ulysse surpasse déjà son père en élo-

(1) Bachus, Fils de Jupiter & de Semelé fille de Cadmus Roi de Thebes, inventa l'Usage du vin, dont les Poëtes l'ont fait la Divinité. On lui immoloit des ânes ou des boucs, pour faire entendre que ceux qui sont trop adonnés au vin en deviennent stupides & lascivs.

éloquence, en ſageſſe & en valeur. Quelle mine! quelle beauté! quelle douceur! quelle modeſtie! mais quelle nobleſſe & quelle grandeur! Si nous ne ſavions qu'il eſt le fils d'un mortel, on le prendroit aiſément pour Bacchus (1), pour Mercure (2), ou même pour le grand Apollon (3). Mais quel eſt ce Mentor qui paroît un homme ſimple, obſcur, & d'une médiocre condition? Quand on le regarde de près, on trouve en lui je ne ſai quoi au-deſſus de l'homme.

Calypſo écoutoit ce diſcours avec un trouble qu'elle ne pouvoit cacher. Ses yeux errans alloient ſans ceſſe de Mentor à Télémaque, & de Télémaque à Mentor. Quelquefois elle vouloit que Télémaque recommençat cette longue hiſtoire de ſes avantures; puis tout à coup elle s'interrompoit elle-même. Enfin ſe levant bruſquement, elle mena Télémaqne ſeul dans un bois de myrte, où elle n'oublia rien pour ſavoir de lui, ſi Mentor n'étoit point une Divinité cachée ſous la forme d'un homme. Télémaque ne pouvoit le lui dire; car Minerve en l'acompagnant ſous la figure de Mentor, ne s'étoit point découvert à lui à cauſe de ſa grande jeuneſſe. Elle ne ſe fioit pas encore aſſez à ſon ſecret pour lui confier ſes deſſeins. D'ailleurs elle vouloit l'éprouver par les plus grands dangers; & s'il eut ſu, que Minerve étoit avec lui, un tel ſecours l'eût trop ſoutenu: il n'auroit eu aucune peine à mépriſer les accidens les plus affreux. Il prenoit donc Minerve pour Mentor, & tous les artifices de Calypſo furent

(2) Mercure, fils de Jupiter & de Maia fille d'Atlas, étoit l'interprête & le Meſſager des Dieux: il étoit le Dieu de l'Éloquence, du Commerce & des Larrons.

(3) Apollon, fils de Jupiter & de Latone, eſt apellé l'inventeur de la Medicine, du Lut, de la Poëſie, & de l'art de deviner; il eſt auſſi Prince des Muſes.

rent inutiles pour découvrir ce qu'elle desiroit savoir.

Cependant toutes les Nimphes assemblées autour de Mentor, prenoient plaisir à le questionner. L'une lui demandoit les circonstances de son voïage d'Ethiopie ; l'autre vouloit savoir ce qu'il avoit vû à Damas; une autre lui demandoit s'il avoit connu autrefois Ulysse avant le siége de Troie. Il répondit à toutes avec douceur; & ses paroles quoique simples, étoient pleines de graces. Calypso ne les laissa pas longtems dans cette conversation; elle revint, & pendant que les Nimphes se mirent à cueillir des fleurs en chantant pour amuser Télémaque, elle prit à l'écart Mentor pour le faire parler. La douce vapeur du sommeil ne coule pas plus doucement dans les yeux apesantis, & dans tous les membres fatigués d'un homme abatu, que les paroles flateuses de la Déesse s'insinuoient pour enchanter le cœur de Mentor. Mais elle sentoit toûjours je ne sai quoi, qui repoussoit tous ses éfforts, & qui se jouoit de ses charmes. Semblable à un rocher escarpé qui cache sont front dans les nuës, & qui se jouë de la rage des vents, Mentor immobile dans ses sages desseins, se laissoit presser par Calypso. Quelquefois même il lui laissoit espérer qu'elle l'embaraseroit par ses questions, & qu'elle tireroit la vérité du fond de son cœur. Mais au moment où elle croïoit satisfaire sa curiosité, ses espérances s'évanouissoient. Tout ce qu'elle s'imaginoit tenir, lui échapoit tout-à-coup: & une réponse courte de Mentor la replongeoit dans ses incertitudes.

Elle passoit ainsi les journées, tantôt flatant Télémaque, tantôt cherchant les moïens de le détacher de

de Mentor, qu'elle n'eſperoit plus de faire parler. Elle employoit ſes plus belles Nimphes à faire naître les feux de l'amour dans le cœur de jeune Télémaque: & une Divinité plus puiſſante qu'elle vint à ſon ſecours pour y réuſſir.

Vénus toûjours pleine de reſſentiment du mépris que Mentor & Télémaque avoient témoigné pour le culte qu'on lui rendoit dans l'Isle de Cypre; ne pouvoit ſe conſoler de voir que ces deux téméraires Mortels euſſent échapé aux vents & à la mer dans la tempête excitée par Neptune. Elle en fit des plaintes améres à Jupiter; mais le père des Dieux ſoûriant, ſans vouloir lui découvrir que Minerve ſous la figure de Mentor avoit ſauvé le fils d'Ulyſſe, permit à Vénus de chercher les moïens de ſe venger de ces deux hommes. Elle quite l'Olimpe; elle oublie les doux parfums qu'on brûle ſur ſes Autels à Paphos: à Cythére, & à Idalie; elle vole dans ſon char atelé de colombes: elle apelle ſon fils, & la douleur ſe répandant ſur ſon viſage orné de nouvelles graces, elle lui parla ainſi.

Vois tu, mon Fils, ces deux hommes qui mépriſent ta puiſſance & la mienne? Qui voudra deſormais nous adorer? Va; perce de tes flêches ces deux cœurs inſenſibles: deſcens avec moi dans cette Isle; je parlerai à Calypſo. Elle dit, & fendant les airs dans un nuage tout doré, elle ſe préſenta à Calypſo, qui dans ce moment étoit ſeule au bord d'une fontaine aſſez loin de ſa grote.

Malheûreuſe Déeſſe, lui dit-elle, l'ingrat Ulyſſe vous a mépriſée. Son fils, encore plus dur que lui, vous prépare un ſemblable mépris: mais l'Amour vient lui-même pour vous venger: je vous le laiſſe: il demeurera parmi vos Nimphes, comme autre-

autrefois l'enfant Bacchus qui fut nourri par les Nimphes de l'Isle de Naxos (4). Télémaque le verra comme un enfant ordinaire, il ne pourra s'en défier, & il sentira bientôt son pouvoir. Elle dit, & remontant dans le nuage doré, d'où elle étoit sortie, elle laissa après elle une odeur d'ambroisie dont tous les bois de Calypso furent parfumés.

L'amour demeura entre les bras de Calypso Quoique Déesse, elle sentit la flâme qui couloit déjà dans son sein. Pour se soulager elle le donna aussitôt à la Nimphe qui étoit auprès d'elle, nommée Eucharis. Mais hélas! dans la suite combien de fois se repentit elle de l'avoir fait! D'abord rien ne paroissoit plus innocent, plus doux, plus aimable, plus ingenu, & plus gracieux que cet Enfant. A le voir enjoué, flateur, toûjours riant, on auroit crû, qu'il ne pouvoit donner que du plaisir. Mais à peine s'étoit-on fié à ses caresses, qu'on y sentoit je ne sai quoi d'empoisonné. L'enfant malin & trompeur ne caressoit que pour trahir, & il ne rioit jamais que des maux cruels qu'il avoit faits, ou qu'il vouloit faire. Il n'osoit aprocher de Mentor, dont la severité l'épouventoit; & il sentoit que cet inconnu étoit invulnerable, en sorte qu'aucune de ses flèches n'avoit pû le percer. Pour les Nimphes elles sentirent bientôt les feux que cet Enfant trompeur allume. Mais elles cachoient avec soin la plaïe profonde qui s'envenimoit dans leurs cœurs.

Cepen-

(4) Ces Nimphes de l'Isle de Naxos dans la Mer Egée, une des Ciclades, en recompense du soin qu'elles avoient pris d'elever Bacchus, furent transportées au Ciel, & changées en étoiles qu'on apelle les Iliades.

(5) C'est ainsi à peu près que le Roi parloit pour justifier son amour pour Mademoiselle de la Valiere: il fut charmé de sa modestie beaucoup plus que de sa beauté.

Gependant Télémaque voïant cet Enfant qui se jouoit avec les Nimphes, fut surpris de sa douceur & de sa beauté. Il l'embrasse, il le prend tantôt sur ses genoux, tantôt entre ses bras. Il sent en lui-même une inquietude, dont il ne peut trouver la cause. Plus il cherche à se jouer innocemment, plus il se trouble & s'amolit. Voïez-vous ces Nimphes? disoit-il à Mentor. Combien sont-elles differentes de ces femmes de l'Isle de Cypre, dont la beauté étoit choquante à cause de leur immodestie? Ces beautés immortelles montrent une innocence, une modestie, une simplicité qui charme (5). Parlant ainsi, il rougissoit sans savoir pourquoi. Il ne pouvoit s'empêcher de parler : mais à peine avoit-il commencé, qu'il ne pouvoit continuer. Ses paroles étoient entrecoupées, obscures, & quelquefois elles n'avoient aucun sens.

Mentor lui-dit: O Télémaque! les dangers de l'Isle de Cypre n'étoient rien, si on les compare à ceux dont vous ne vous défiez pas maintenant. Le vice grossier fait horreur; l'impudence brutale donne de l'indignation: mais la beauté modeste est bien plus dangereuse. En l'aimant on croit n'aimer que la vertu, & insensiblement on se laisse aller aux pas trompeurs d'une passion; qu'on n'aperçoit que quand il n'est presque plus tems de l'éteindre (6). Fuïez ô mon cher Télémaque, fuïez ces Nimphes qui ne sont si douces, que pour vous mieux trahir. Fuïez les dangers de vôtre jeunesse! Mais sur tout fuïez cet Enfant que vous ne con-

(6) C'est aussi à peu près de cette maniere que la Reine Mére parla à Louis XIV. pour le guerir de sa passion; elle alla jusqu'à faire griller, par le conseil de Madame de Noailles, les avenues des chambres de ses filles d'honneur & de celles de Madame, pour empêcher le Roi des les aller voir: mais, comme dit Molliere:

Les verrouils & les grilles
Sont de foibles garants de la ver u des filles.

connoissez pas. C'est l'Amour que Vénus sa mére est venuë aporter dans cette Isle pour se venger du mépris que vous avez témoigné pour le culte qu'on lui rend à Cythere. Il a blessé le cœur de la Déesse Calypso; elle est passionée pour vous, il a brûlé toutes les Nimphes qui l'environnent: vous brûlez vous même, ô malheûreux jeune homme, presque sans le savoir.

Télémaque interrompoit souvent Mentor, lui disant: Pourquoi ne demeurerions nous pas dans cette Isle? Ulysse ne vit plus: il doit être depuis longtems enseveli dans les ondes. Pénélope ne voïant revenir ni lui, ni moi, n'aura pû résister à tant de prétendans. Son père Icare l'aura contrainte d'accepter un nouvel époux. Retournerai-je à Ithaque pour la voir engagée dans de nouveaux liens & manquant à la foi qu'elle avoit donnée à mon père? Les Ithaciens ont oublié Ulysse: nous ne pouvons y retourner que pour chercher une mort assurée, puisque les amans de Pénélope ont occupé toutes les avenues du port pour mieux assurer nôtre perte à notre retour.

Mentor répondoit: Voilà l'effet d'une aveugle passion. On cherche avec subtilité toutes les raisons qui la favorisent, & on se détourne de peur de voir toutes celles qui la condamnent. On n'est plus ingenieux que pour se tromper & pour étouffer ses remords. Avez-vous oublié tout ce que les Dieux ont fait pour vous ramener dans vôtre Patrie? Comment êtes-vous sorti de la Sicile? Les malheurs que vous avez éprouvés en Egypte ne se sont-ils pas tournés tout-à-coup en prosperités? Quelle main inconnuë vous a enlevé à tous les dangers qui menaçoient vôtre tête dans la ville de Tyr? Après tant de merveilles, ignorez-vous encore ce que les destinées vous ont préparé? Mais que dis-je? vous en êtes indigne. Pour moi, je pars, & je saurai bien sortir de cette Isle. Lâche fils d'un père si sage & si genéreux, menez ici une vie molle & sans honneur au milieu

des

des femmes; faites malgré les Dieux ce que votre pére crut indigne de lui.

Ces paroles de mépris percérent Télémaque juſqu'au fond du cœur. Il ſe ſentoit attendri aux diſcours de Mentor : ſa douleur étoit mêlée de honte; il craignoit l'indignation & le départ de cet homme ſi ſage à qui il devoit tant. Mais une paſſion naiſſante, & qu'il ne connoiſſoit pas lui-même, faiſoit qu'il n'étoit plus le même homme. Quoi donc, diſoit-il à Mentor les larmes aux yeux, vous ne comptez pour rien l'immortalité qui m'eſt offerte par la Déeſſe ? Je compte pour rien, répondit Mentor, tout ce qui eſt contre la vertu, & contre les ordres des Dieux. La vertu vous rapelle dans votre patrie pour revoir Ulyſſe & Pénélope. La vertu vous défend de vous abandonner à une folle paſſion. Les dieux, qui vous ont délivré de tant de périls pour vous préparer une gloire égale à celle de votre pére, vous ordonnent de quitter cette Isle. L'Amour ſeul, ce honteux tyran, peut vous y retenir. Hé, que feriez vous d'une vie immortelle ſans liberté, ſans vertu, ſans gloire? Cette vie ſeroit encore plus malheureuſe en ce qu'elle ne pourroit finir.

Télémaque ne répondoit à ce diſcours que par des ſoupirs. Quelquefois il auroit ſouhaité que Mentor l'eût arraché malgré lui de l'Isle. Quelquefois il lui tardoit que Mentor fût parti pour n'avoir plus devant ſes yeux cet ami ſévére qui lui reprochoit ſa foibleſſe. Toutes ces penſées contraires agitoient tour à tour ſon cœur, & aucune n'y étoit conſtante. Son cœur étoit comme la mer qui eſt le jouët de tous les vents contraires. Il demeuroit ſouvent étendu & immobile ſur le rivage de la mer. Souvent dans le fond de quelque bois ſombre, verſant des larmes améres, & pouſſant des cris ſemblables aux rugiſſemens d'un lion. Il étoit devenu maigre; ſes yeux creux étoient pleins d'un feu dévorant. A le voir pâle, abatu, &

défiguré, on auroit cru que ce n'étoit point Télémaque. Sa beauté, ſon enjoûement, ſa noble fierté, s'enfuyoient loin de lui. Il paroiſſoit tel qu'une fleur, qui étant épanouïe le matin répand ſes doux parfums dans la campagne, & ſe flêtrit peu à peu vers le ſoir; ſes vives couleurs s'éffacent, elle languit, elle ſe deſſeche, & ſa belle tête ſe panche, ne pouvant plus ſe ſoutenir, Ainſi le fils d'Ulyſſe étoit aux portes de la mort.

Mentor voyant que Télémaque ne pouvoit réſiſter à la violence de ſa paſſion, conçut un deſſein plein d'adreſſe pour le délivrer d'un ſi grand danger. Il avoit remarqué que Calypſo aimoit éperdument Télémaque, & que Télémaque n'aimoit pas moins la jeune Nymphe Eucharis. Car le cruel Amour pour tourmenter les mortels, fait qu'on n'aime guére la perſonne dont on eſt aimé. Mentor réſolut d'exciter la jalouſie de Calypſo. Eucharis devoit emmener Télémaque dans une chaſſe. Mentor dit à Caſypſo: j'ai remarqué dans Télémaque une paſſion pour la chaſſe, que je n'avois jamais vüe en lui; ce plaiſir commence à le dégoûter de tout autre; il n'aime plus que les forêts & les montagnes les plus ſauvages Eſt-ce vous, ô Déeſſe, qui lui inſpirez cette grande ardeur?

Calypſo ſentit un dépit cruel en écoutant ces paroles, & elle ne put ſe retenir. Ce Télémaque répondit-elle, qui a mépriſé tous les plaiſirs de l'Isle de Cypre, ne peut réſiſter à la médiocre beauté d'une de mes Nymphes. Comment oſe-t-il ſe vanter d'avoir fait tant d'actions merveilleuſes, lui dont le cœur s'amolit lâchement par la volupté, & qui ne ſemble né que pour paſſer une vie obſcure au milieu des femmes? Mentor remarquant avec plaiſir combien la jalouſie troubloit le cœur de Calypſo, n'en dit pas davantage, de peur de la mettre en défiance de lui. Il lui

(7) *La Déeſſe lui découvroit ſes peines ſur toutes les choſes qu'elle voyoit.* C'eſt au Comte de Guiche, fils aîné du Marechal de Gramont, que la Ducheſſe deconvroit les ſiennes.

lui montroit seulement un visage triste & abbatu. La Déesse lui découvroit ses peines sur toutes les choses qu'elle voyoit (7), & elle faisoit sans cesse des plaintes nouvelles. Cette chasse dont Mentor l'avoit avertie, acheva de la mettre en fureur (8). Elle sut que Télémaque n'avoit cherché qu'à se dérober aux autres Nymphes pour parler à Eucharis. On proposoit même déjà une seconde chasse, où elle prévoyoit qu'il feroit comme dans la premiere. Pour rompre les mesures de Télémaque, elle déclara qu'elle en vouloit être. Puis tout-à coup ne pouvant plus modérer son ressentiment, elle lui parla ainsi.

Est-ce donc ainsi, ô jeune téméraire, que tu es venu dans mon Isle, pour échaper au juste naufrage que Neptune te préparoit, & à la vengeance des Dieux? N'es-tu entré dans cette Isle, qui n'est ouverte à aucun Mortel que pour mépriser ma puissance & l'amour que je t'ai témoigné? O Divinités de l'Olympe & du Stryx, écoutez une malheureuse Déesse. Hâtez-vous de confondre ce perfide, cet ingrat, cet impie. Puisque tu es encore plus dur & plus injuste que ton pére, puisses-tu souffrir des maux encore plus longs & plus cruels que les siens. Non, non, que jamais tu ne revoyes ta patrie, cette pauvre & misérable Ithaque, que tu n'as point eu de honte ds préferer à l'immortalité; ou plutôt que tu périsses, en la voyant de loin au milieu de la mer, & que ton corps devenu le jouët des flots soit rejetté sans espérance de sepulture sur le sable de ce rivage. Que mes yeux le voyent mangé par les vautours. Celle que tu aimes le verra aussi: elle le verra; elle en aura le cœur déchiré, & son déseſpoir fera mon bonheur.

En parlant ainsi, Calypso avoit les yeux rouges & enflames. Ses regards ne s'arrêtoient en au-

(8) Un présent que le Roi fit à sa Maitresse d'un colier de perles & d'une paire de boucles de diamans d'un grand prix, acheva de mettre la Ducheſſe en fureur.

cun endroit: ils avoient je ne sai quoi de sombre & de farouche. Ses jouës tremblantes étoient couvertes de taches noires & livides. Elle changeoit à chaque moment de couleur. Souvent une pâleur mortelle se répandoit sur tout son visage. Ses larmes ne couloient plus comme autrefois avec abondance. La rage & le désespoir sembloient en avoir tari la source; & à peine en couloit-il quelques unes sur ses jouës. Sa voix étoit rauque, tremblante, & entre-coupée. Mentor observoit tous ses mouvemens, & ne parloit plus à Télémaque. Il le traitoit comme un malade désespéré qu'on abandonne; il jettoit souvent sur lui des regards de compassion.

Télémaque sentoit combien il étoit coupable & indigne de l'amitié de Mentor. Il n'osoit lever les yeux, depeur de rencontrer ceux de son ami, dont le silence même le condamnoit. Quelquefois il avoit envie d'aller se jetter à son coû, & de lui témoigner combien il étoit touché de sa faute: mais il étoit retenu tantôt par une mauvaise honte, & tantôt par la crainte d'aller plus loin qu'il ne vouloit pour se retirer du péril; car le péril lui sembloit doux, & il ne pouvoit encore se résoudre à vaincre sa folle passion.

Les Dieux & les Déesses de l'Olympe assemblés dans un profond silence avoient les yeux attachez sur l'Isle de Calypso, pour voir qui seroit victorieux, ou de Minerve, ou de l'Amour. L'Amour en se jouant avec les Nymphes, avoit mis tout en feu dans l'Isle(9). Minerve sous la figure de Mentor, se servoit de la jalousie inséparable de l'Amour contre l'Amour même. Jupiter avoit résolu d'être le spectateur de ce combat, & de demeurer neutre.

Cependant

(9) La Cour de France étoit alors toute en feu: les plus sages du Conseil du Roi étoient attentifs, pour voir qui seroit victorieux, ou de la passion de ce Monarque, ou des sages conseils de la Reine sa Mère; mais ils gardoient tous le silence, car il n'étoit déja plus permis de parler.

Cependant Eucharis, qui craignoit que Télémaque ne lui échapât, uſoit de mille artifices pour le retenir dans ſes liens. Déja elle alloit partir avec lui pour la ſeconde chaſſe, & elle étoit vêtue comme Diane (10). Vénus & Cupidon avoient répandu ſur elle de nouveaux charmes, en ſorte que ce jour là ſa beauté effaçoit celle de la Déeſſe Calypſo même. Calypſo la regardant de loin, ſe regarda en même tems dans la plus claire de ſes fontaines, & elle eut honte de ſe voir. Alors elle ſe cacha au fond de ſa grote, & parla ainſi toute ſeule :

Il ne me ſert donc de rien d'avoir voulu troubler ces deux Amans, en déclarant que je veux être de cette chaſſe ! En ſerai-je ? Irai-je la faire triompher, & faire ſervir ma beauté à rélever la ſienne (11) : Faudra-t-il que Télémaque en me voyant ſoit encore plus paſſioné pour ſon Eucharis ? O malheureuſe ! qu'-ai-je fait ? Non, je n'y irai pas, ils n'y iront pas eux-mêmes ; je ſaurai bien les en empêcher. Je vais trouver Mentor, je le prierai d'enlever Télémaque : il le ramenera à Ithaque. Mais que dis-je ? & que deviendrai-je, quand Télémaque ſera parti ? Où ſuis-je ? Que reſte-t-il à faire, ô cruelle Vénus ? Vénus vous m'avez trompée ! O perfide préſent que vous m'avez fait ! Pernicieux Enfant, Amour empeſté, je ne t'avois ouvert mon cœur que dans l'eſpérance de vivre heureuſe avec Télémaque, & tu n'as porté dans ce cœur que trouble & que déſeſpoir. Mes Nymphes ſe ſont revoltées contre moi. Ma Divinité ne me ſert plus qu'à rendre mon malheur éternel. O ! ſi j'étois libre de me donner la mort pour finir mes douleurs ! Télémaque, il faut que tu meures, puiſque je ne

(10) Le Roi aimoit extrémement la chaſſe, il y menoit les Dames, & il prenoit plaiſir à les voir vêtues en Amazones. Mademoiſelle de la Valiere brilloit beaucoup en cet habit.

(11) C'eſt à peu-prés ce que diſoit la Ducheſſe, lors qu'elles s'apercut, que les viſites que le Roi lui rendoit, n'étoient qu'un prétexte our voir la Valiere.

puis mourir. Je me vengerai de tes ingratitudes; ta Nymphe le verra, je te percerai à ses yeux. Mais je m'egare, ô malheureuse Calypso! Que veux-tu? Faire périr un innocent que tu as jetté toi-même dans cet abîme de malheurs? C'est moi qui ai mis le flambeau dans le sein du chaste Télémaque. Quelle innocence! quelle vertu! quelle horreur du vice! quel courage contre les honteux plaisirs! Falloit-il empoisonner son cœur! Il m'eût quitté. Hé bien! ne faudra-t-il pas qu'il me quitte, ou que je le voye plein de mépris pour moi, ne vivant plus que pour ma rivale? Non, non, je ne souffre que ce que j'ai bien merité. Parts, Télémaque; va t-en au delà des mers; laisse Calypso sans consolation, ne pouvant supporter la vie, ni trouver la mort. Laisse la inconsolable, couverte de honte, désesperée avec ton orgueilleuse Eucharis.

Elle parloit ainsi seule dans sa grote. Mais tout-à coup elle sort impétueusement. Où êtes-vous, ô Mentor, dit-elle? Est-ce ainsi que vous soutenez Télémaque contre le vice, auquel il succombe? Vous dormez, tendis que l'Amour veille contre vous. Je ne puis souffrir plus longtems cette lâche indifference que vous témoignez. Verrez-vous tranquillement le fils d'Ulysse déshonorer son pére, & négliger sa haute destinée? Est-ce à vous, ou à moi, que ses parens ont confié sa conduite? C'est moi qui cherche les moyens de guérir son cœur; & vous, ne ferez-vous rien? Il y a dans le lieu de plus reculé de cette forêt de grands peupliers propres à construire un vaisseau: c'est là qu'Ulysse fit celui dans lequel il sortit de cette Isle. Vous trouverez dans le même endroit une profonde caverne où sont tous les instrumens nécessaires, pour tailler & pour joindre toutes les piéces d'un vaisseau.

A peine

(12) *Ne craignez vous point &c.* C'eû ainsi que Mademoiselle Mancini reprochoit au Roi la contrainte dans laquelle la Reine & le Cardinal le tenoient. *N'êtes vous pas le Maître, Sire,* lui dit-

A peine eut-elle dit ces paroles, qu'elle s'en repentit. Mentor ne perdit pas un moment : il alla dans cette caverne ; trouva les instrumens, abattit les Peupliers, & mit en un seul jour un vaisseau en état de voguer. C'est que la puissance & l'industrie de Minerve n'ont pas besoin d'un grand tems pour achever les plus grands ouvrages.

Calypso se trouva dans une horrible peine d'esprit : d'un côté elle vouloit voir, si le travail de Mentor s'avançoit ; de l'autre elle ne pouvoit se résoudre à quitter la chasse, où Eucharis auroit été en pleine liberté avec Télémaque. La jalousie ne lui permit jamais de perdre de vuë les deux amans : mais elle tâchoit de détourner la chasse du côté où elle savoit que Mentor faisoit le vaisseau. Elle entendoit les coups de hache & de marteau : elle prêtoit l'oreille ; chaque coup la faisoit frémir. Mais dans le moment même elle craignoit que cette rêverie ne lui eu derobé quelque signe, ou quelque coup d'œil de Télémaque à la jeune Nymphe.

Cependant Eucharis disoit à Télémaque d'un ton moqueur : (12) Ne craignez-vous point que Mentor ne vous blâme d'être venu à la chasse sans lui ? O que vous êtes à plaindre de vivre sous un si rude maître ! Rien ne peut adoucir son austérité : il affecte d'être ennemi de tous les plaisirs ; il ne peut souffrir que vous en goûtiez aucun : il vous fait un crime des choses les plus innocentes. Vous pouviez dépendre de lui, pendant que vous étiez hors d'état de vous conduire vous-même ; mais après avoir montré tant de sagesse, vous ne devez plus vous laisser traiter en enfant.

elle, *pour-quoi n'usez vous pas de vôtre autorité ?* Elle ne demandoit qu'à s'affranchir de la tutelle de son Oncle, & elle auroit bien souhaité que le Roi en eût fait autant.

Ces paroles artificieuſes perçoient le cœur de Télémaque, & le rempliſſoient de dépit contre Mentor, dont il vouloit ſecouër le joug (13). Il craignoit de le revoir, & ne répondit rien à Eucharis, tant il étoit troublé. Enfin vers le ſoir, la chaſſe s'étant paſſée de part & d'autre dans une contrainte perpétuelle, on revint par un coin de la forêt aſſez voiſin du lieu où Mentor avoit travaillé tout le jour. Calypſo aperçut de loin le vaiſſeau achevé: ſes yeux ſe couvrirent à l'inſtant d'un épais nuage ſemblable à celui de la mort. Ses genoux tremblans ſe déroboient ſous elle : une froide ſueur courut par tous les membres de ſon corps. Elle fut contrainte de s'appuyer ſur les Nymphes qui l'environnoient, & Eucharis lui tendant la main pour la ſoutenir, elle la repouſſa (14), en jettant ſur elle un régard terrible.

Télémaque, qui vit ce vaiſſeau, mais qui ne vit point Mentor, parce qu'il s'étoit déja retiré ayant fini ſon travail, demanda à la Déeſſe à qui étoit ce vaiſſeau, & à qui on le déſtinoit. D'abord elle ne put répondre; mais enfin elle dit: C'eſt pour renvoyer Mentor que je l'ai fait faire; vous ne ſerez plus embaraſſé par cet ami ſevére qui s'oppoſe à votre bonheur, & qui ſeroit jaloux, ſi vous deveniez immortel. Mentor m'abandonne, c'eſt fait de moi, s'écria Télémaque! ô Eucharis, ſi Mentor me quitte, je n'ai plus que vous (15). Ces paroles lui échapérent dans le tranſport de ſa paſſion. Il vit le tort qu'il avoit eu en les diſant. Mais il n'avoient pas été libre de penſer au ſens de ces paroles. Toute la troupe étonnée demeura dans le ſilence. Eucharis rou-

(13) Peinture naturelle des diſpoſitions du Roi envers le Cardinal, pendant qu'il aimoit ſa Niece ; on le faiſoit obſerver par tout juſques dans ſes divertiſſemes les plus innocens.

(14) *Elle la repouſſa.* La Ducheſſe en uſa de même envers la Valiere,

rougissant, & baissant les yeux, demeuroit derriére toute interdite, sans oser se montrer. Mais pendant que la honte étoit sur son visage, la joie étoit au fond de son cœur. Télémaque ne se comprenoit plus lui-même, & ne pouvoit croire qu'il eût parlé se indiscrétement. Ce qu'il avoit fait, lui paroissoit comme un songe, mais un songe dont il paroisoit confus & trouble.

Calypso plus furieuse qu'une Lionne, à qui on a enlevé ses petits, couroit au travers de la forêt sans suivre aucun chemin, & ne sachant où elle alloit. Enfin elle se trouva à l'entrée de sa grotte, où Mentor l'attendoit. Sortez de mon Isle, dit-elle, ô Etrangers! qui êtes venus troubler mon repos. Loin, loin de moi ce jeune insensé; & vous imprudent vieillard, vous sentirez ce que peut le courroux d'une Déesse, si vous ne l'arrachez d'ici tout à l'heure. Je ne veux plus le voir; je ne veux plus souffrir qu'aucune des mes Nymphes lui parle ni le regarde. J'en jure par les ondes du Styx, serment qui fait trembler les Dieux mêmes. Mais apprens, Télémaque, que tes maux ne sont pas finis. Ingrat, tu ne sortiras de mon Isle que pour être en proye à de nouveaux malheurs. Je serai vengée; tu regretteras Calypso, mais en vain. Neptune encore irrité contre ton pére qui l'a offensé en Sicile, & sollicité par Vénus que tu as mépriſée dans l'Isle de Cypre, te prépare d'autres tempêtes. Tu veras ton père qui n'est pas mort; mais tu le verras sans le connoître. Tu ne te réuniras avec lui en Ithaque qu'après avoir été le jouet de la plus cruelle fortune. Va: je con-

 jure

Valiere, à qui elle donna tant de dégoûts, que cette fille fût obligée de se retirer au Couvent de Chaillot. Mais le Roy l'y alla chercher & lui fit peu après sa Maison.

(15) Quand le Roi se vit prêt à perdre la Valiere lors de ses premieres couches, il s'écria devant les Dames, qui étoient présentes; rendez-la moi & prenez tout ce que j'ai.

jure les puiſſances céleſtes de me venger. Puiſſes-tu au milieu des mers ſuſpendu aux pointes d'un rocher, & frappé de la foudre, invoquer en vain Calypſo, que ton ſupplice comblera de joie.

Ayant dit ces paroles, ſon eſprit agité étoit déja prêt à prendre des réſolutions contraires. L'amour rappella dans ſon cœur le déſir de retenir Télémaque. Qu'il vive, diſoit-elle en elle-même, qu'il demeure ici, peut-être qu'il ſentira enfin tout ce que j'ai fait pour lui. Eucharis ne ſauroit comme moi lui donner l'immortalité. O trop aveugle Calypſo! tu t'es trahie toi même par ton ſerment: te voilà engagée; & les ondes du Styx par leſquelles tu as juré, ne te permettent plus aucune eſpérance. Perſonne n'entendoit ces paroles: mais on voyoit ſur ſon viſage les Furies peintes: & tout le venin empeſté du noir Cocyte(16) ſembloit s'exhaler de ſon cœur.

Télémaque en fut ſaiſi d'horreur. Elle le comprit; (car qu'eſt ce que l'amour ne devine pas?) & l'horreur de Télémaque redoubla les transports de la Déeſſe; ſemblable à une Bacchante qui remplit l'air de ſes hurlemens, & qui en fait retentir les hautes montagnes de Thrace, elle court au travers des bois avec un dard en main, appellant toutes ſes Nymphes, & menaçant de percer toutes celles qui ne la ſuivront pas. Elles coururent en foule effrayées de cette menacé. Eucharis même s'avance les larmes aux yeux, & regardant de loin Télé-

(16) *Du noir Cocyte.* Certain fleuve de l'Epire, un des quatre, que les Poëtes ont feint, qu'on voyoit en Enfer. C'eſt pacceque ſon nom, qui ſignifie plainte, (κωκυειν, lugere eſt) marque *les cris* de ceux qui ſont dans les Enfers. Virg. 6. Æneid. v. 132,

Cocytusque ſinu labens circumfluit *atro.*

(17) *Et loin de s'appaiſer par la ſoûmiſſion de cette Nymphe &c.* Plus la Valiere témoignoit de ſoûmiſſion à la Ducheſſe, plus cette Princeſſe avoit

Télémaque à qui elle n'ose plus parler. La Déesse frémit en la voyant auprès d'elle; (17) & loin de s'appaiser par la soumission de cette Nymphe, elle ressent une nouvelle fureur, voyant que l'affliction augmente la beauté d'Eucharis (18).

Cependant Télémaque étoit demeuré seul avec Mentor. Il embrassa ses genoux, car il n'osoit l'embrasser autrement, ni le regarder. Il verse un torrent de larmes. Il veut parler; la voix lui manque. Les paroles lui manquent encore davantage: il ne sait ni ce qu'il doit faire, ni ce qu'il fait, ni ce qu'il veut. Enfin il s'écrie. O mon vrai pére, ô Mentor! délivrez-moi de tant de maux. Je ne puis ni vous abandonner, ni vous suivre. Délivrez-moi de tant de maux: délivrez-moi de moi-même, donnez-moi la mort.

Mentor l'embrasse, le console, l'encourage, lui apprend à se supporter lui même sans flater sa passion, & lui dit: Fils du sage Ulysse, que les Dieux ont tant aimé, & qu'ils aiment encore; c'est par un effet de leur amour que vous souffrez des maux si horribles. Celui qui n'a point senti sa foiblesse & la violence de ses passions, n'est point encore sage; car il ne se connoît point encore, & ne sait point se défier de soi. Les Dieux vous ont conduit comme par la main jusqu'au bord de l'abîme pour vous en montrer toute la profondeur sans vous y laisser tomber. Comprenez maintenant ce que vous n'auriez jamais compris, si vous ne l'aviez éprouvé. On vous auroit parlé en vain des trahisons de l'Amour, qui flate pour

avoit pour elle d'indignation & de mépris. Il falut que le Roi usât de son autorité pour la faire rester auprès d'elle jusqu'à ce qu'il lui donnât une Maison & un Equipage,

(18) La Valiere avoit naturellement un certain air de langueur que l'affliction rendoit encore plus touchant. Sans être belle, elle avoit les manieres toutes charmantes, & rien ne fit plus d'impression sur le cœur du Roi, qui étoit fort tendre, que de la voir un jour toute en pleurs se plaindre à lui de la dureté avec laquelle la Duchesse la traitoit.

pour perdre, & qui sous une apparence de douceur cache les plus affreuses amertumes. Il est venu cet Enfant plein de charmes parmi les ris, les jeux, & les graces. Vous l'avez vu: il a enlevé votre cœur, & vous avez pris plaisir à le lui laisser enlever. Vous cherchiez des prétextes pour ignorer la playe de votre cœur. Vous cherchiez à me tromper, & à vous flater vous-même; vous ne craigniez rien. Voyez le fruit de votre témerité. Vous demandez maintenant la mort, & c'est l'unique espérance qui vous reste. La Déesse troublée ressemble à une Furie infernale. Eucharis brûle d'un feu plus cruel que toutes les douleurs de la mort. Toutes ces Nymphes jalouses sont prêtes à s'entredéchirer: & voilà ce que fait le traître Amour qui paroît si doux. Rappellez tout votre courage. A quel point les Dieux vous aiment-ils, puisqu'ils vous ouvrent un si beau chemin pour fuir l'Amour & pour revoir vôtre chère patrie? Calypso elle-même est contrainte de vous chasser; le vaisseau est tout prêt. Que tardons-nous à quitter cette Isle où la vertu ne peut habiter?

En disant ces paroles, Mentor le prit par la main & l'entraînoit vers le rivage. Télémaque suivoit à peine, regardant toûjoûrs derriere lui: il considéroit Eucharis qui s'éloignoit de lui (19). Ne pouvant voir son visage, il regardoit ses beaux cheveux nouës, ses habits flotans, & sa noble démarche. Il auroit voulu baiser les traces de ses pas. Lors même qu'il la perdit de vuë, il prêtoit encore l'oreille, s'imaginant entendre sa voix. Quoiqu'absente, il la voyoit. Elle étoit peinte & comme vivante devant ses yeux; il croyoit même parler à elle, ne sachant plus où il étoit, & ne pouvant écouter Mentor.

Enfin

(19) *Il considéroit Eucharis qui s'éloignoit de lui &c.* Lorsque la Mancini, mariée au Connestable Colonne, s'eloigna de la Cour, on ne la vit partir qu'à regret. Cette Description est une peinture naturelle de ce qui arriva en cette occasion.

Enfin revenant à lui comme d'un profond ſommeil, il dit à Mentor. Je ſuis réſolu de vous ſuivre. Mais je n'ai pas encore dit adieu à Eucharis. J'aimerois mieux mourir que de l'abandonner ainſi ave ingratitude. Attendéz que je la revoye encore une derniere fois pour lui faire un éternel adieu. Au moins ſouffrez que je lui diſe: O Nymphe, les Dieux cruels, les Dieux jaloux de mon bonheur me contraignent de partir; mais ils m'empêcheront plûtôt de vivre que de me ſouvenir à jamais de vous. O mon père, ou laiſſez moi cette derniere conſolation qui eſt ſi juſte, ou arrachez-moi la vie dans ce moment. Non, je ne veux ni demeurer dans cette Isle, ni m'abandonner à l'Amour. L'Amour n'eſt point dans mon cœur, je ne ſens que de l'amitié & de la reconnoiſſance pour Eucharis. Il me ſuffit de lui dire encore un fois adieu; & je pars avec vous ſans retardement.

Que j'ai pitié de vous! répondit Mentor: vôtre paſſion eſt ſi furieuſe, que vous ne la ſentez pas (20). Vous croyez être tranquille, & vous demandez la mort. Vous oſez dire que vous n'êtes point vaincu par l'amour, & vous ne pouvez vous arracher à la Nymphe que vous aimez. Vous ne voyez, vous n'entendez qu'elle. Vous étes aveugle & ſourd à tout le reſte. Un homme que la fiévre rend frénetique, dit: Je ne ſuis point malade. O aveugle Téléma-que, vous étiez prêt à renoncer à Pénélope qui vous attend, à Ulyſſe que vous verrez, à Ithaque où vous devez régner, à la gloire & à la haute deſtinée que les Dieux vous ont promiſe par tant de merveilles qu'ils ont faites en vôtre faveur! Vous renonciez à tous

(20) *Vôtre paſſion eſt ſi furieuſe que vous ne la ſentez pas &c.* Les Lettres du Cardinal Mazarin au Roi ſont pleines de ſemblables reproches. Le Roi ne ſentoit point ſon état: il ſe déguiſoit à lui même ſa paſſion ſous les couleurs de l'amitié les plus pures, & il n'en ſentit toute la force que quand il falut ſe ſeparer de celle qui en étoit l'objet.

tous ces biens pour vivre deshonoré auprès d'Eucharis (21). Direz-vous encore que l'amour ne vous attache point à elle? Qu'eſt-ce donc qui vous trouble? Pourquoi voulez-vous mourir? Pourquoi avez-vous parlé devant la Déeſſe avec tant de tranſport? Je ne vous accuſe point de mauvaiſe foi (22): mais je déplore vôtre aveuglement. Fuyez, Télémaque, fuyez. On ne peut vaincre l'amour qu'en fuyant. Contre un tel ennemi, le vrai courage conſiſte à craindre & à fuir; mais à fuir ſans délibérer, & ſans ſe donner à ſoi-même le tems de regarder jamais derriere ſoi. (23) Vous n'avez pas oublié les ſoins que vous m'avez coutés depuis vôtre enfance, & les périls dont vous êtes ſorti par mes conſeils: ou croyez-moi, ou ſouffrez que je vous abandonne. Si vous ſaviez combien il m'eſt douloureux de vous voir courir à vôtre perte; ſi vous ſaviez tout ce que j'ai ſouffert pendant que je n'ai oſé vous parler; la mére qui vous mit au mônde ſouffrit moins dans les douleurs de l'enfantement. Je me ſuis tû. J'ai dévoré ma peine. J'ai étouffé mes ſoupirs pour voir ſi vous reviendriez à moi. O mon fils! mon cher fils, ſoulagez mon cœur, rendez-moi ce qui m'eſt plus cher que mes entrailles. Rendez-moi Télémaque que j'ai perdu; rendez-vous à vous-même. Si la ſageſſe en vous ſurmonte l'amour, je vis, & je vis heûreux. Mais ſi l'amour vous entraîne malgré la ſageſſe, Mentor ne peut plus vivre.

Pen-

(21) *Vous renoncîez à tous ces biens pour vivre deshonoré auprès d'Eucharis.* Le Cardinal parloit ainſi au Roi le voyant prêt à renoncer à tous les avantages de ſon mariage avec l'Infante & de ſacrifier ſa gloire & ſa Couronne à la Mancini.

(22) *Je ne vous accuſe point de mauvaiſe foi.* C'eſt ce que le Cardinal écrivit un jour au Roi, qui étoit extremement piqué d'une de ſes lettres, où il ſembloit l'accuſer de mauvaiſe foi.

(23) *Vous n'avez pas oublié &c.* Il ſemble en liſant cela & tout le reſte

Pendant que Mentor parloit ainſi, il continuoit ſon chemin vers la mer; & Télémaque qui n'étoit pas encore aſſez fort pour le ſuivre de lui-même, l'étoit déja aſſez pour ſe laiſſer mener ſans réſiſtance. Minerve toûjours cachée ſous la figure de Mentor, couvrant inviſiblement Télémaque de ſon Egide, (24) & répandant autour de lui un rayon divin, lui fit ſentir un courage qu'il n'avoit point encore éprouvé depuis qu'il étoit dans cette Isle. Enfin ils arrivérent dans un endroit de l'Isle où le rivage de la mer étoit eſcarpé. C'étoit un rocher toûjours battu par l'onde écumante. Ils regardérent de cette hauteur, ſi le vaiſſeau, que Mentor avoit prêparé, étoit encore dans la même place: mais ils aperçurent un triſte ſpectacle.

L'Amour étoit vivement piqué de voir que ce vieillard inconnu, non ſeulement étoit inſenſible à ſes traits, mais encore qu'il lui enlevoit Télémaque. Il pleuroit de dépit, & alla trouver Calypſo errante dans les ſombres forêts. Elle ne put le voir ſans gémir, & elle ſentit qu'il rouvroit toutes les playes de ſon cœur. L'Amour lui dit: vous êtes Déeſſe, & vous vous laiſſez vaincre par un foible Mortel, qui eſt captif dans vôtre Isle. Pourquoi le laiſſez vous ſortir? O malheûreux Amour, répondit-elle, je ne veux plus écouter tes pernicieux conſeils. C'eſt toi qui m'as tirée d'une douce & profonde paix pour me précipiter dans un abîme de malheurs. C'en eſt fait,

reſte de cette page, qu'on liſe les Lettres du Cardinal Mazarin au Roi ſur ſa paſſion pour ſa niece, ſur tout celle où il le menace de l'abandonner & de ſe rtirer en Italie, s'il ne rompt ce commerce qui le deshonoroit.

(24) *Egide:* C'eſt le bouclier de la Déeſſe Minerve: Ils diſent, que cette Egide avoit des houpes de frange au bas, que la Terreur étoit tout autour avec la contention, & le bruit confus de combattans, & que la tête de la Gorgone rerrible étoit au milieu; elle couvre la poitrine, qu'on l'appelle Cuiraſſe, en parlant des hommes, & Egide en parlant des Dieux.

fait, j'ai juré par les ondes du Styx, que je laisserois partir Télémaque. Jupiter même le pére des Dieux avec toute sa puissance n'oseroit contrevenir à ce rédoutable serment. Télémaque sors de mon Isle: sors aussi pernicieux Enfant, tu m'as fait plus de mal que lui.

L'Amour essuyant ses larmes, fit un souris moqueur & malin. En verité, dit-il, voila un grand embarras; laissez-moi faire; suivez vôtre serment; ne vous opposez point au départ de Télémaque. Ni vos Nymphes ni moi n'avons juré par les ondes du Styx de le laisser partir. Je leur inspirerai le dessein de brûler ce vaisseau que Mentor a fait avec tant de précipitation. Sa diligence, qui vous à surpris, sera inutile. Il sera supris lui-même à son tour, & il ne lui restera plus aucun moyen de vous arracher Télémaque.

Ces paroles flateuses firent glisser l'esperance & la joie jusqu'au fond des entrailles de Calypso. Ce qu'un Zephir fait par sa fraîcheur sur le bord d'un ruisseau pour délasser les troupeaux languissans, que l'ardeur de l'Eté consume, ce discours le fit pour appaiser le désespoir de la Déesse. Son visage devint serein, ses yeux s'adoucirent, les noirs soucis qui rongeoient son cœur, s'enfuirent pour un moment loin d'elle. Elle s'arrêta, elle sourit, elle flata le folâtre Amour, & en le flatant elle se prépara de nouvelles douleurs.

L'Amour content de l'avoir persuadée, alla pour persuader aussi les Nimphes qui étoient etrantes & dispersées sur toutes les montagnes, comme un troupeau de moutons que la rage des loups affamés a mis en fuite loin du Berger. L'amour les rassemble, & leur dit: Télémaque est encore en vos mains; hâtez-vous de brûler le vaisseau que le téméraire Mentor a fait pour s'enfuir. Aussi tôt elles allument des flambeaux; elles accourent sur le rivage; elles frémissent,

sent, elles poussent des hurlemens; elles secouent leurs cheveux épars comme des Bacchantes. Déja la flame vole; elle devore le vaisseau, qui est d'un bois sec & enduit de résine; des tourbillons de fumée & de flame s'élevent dans les nuës.

Télémaque & Mentot apercoivent ce feu de dessus le rocher, & en entendant les cris des Nymphes, Télémaque fut tenté de s'en réjouïr: car son cœur n'étoit pas encore guéri, & Mentor remarquoit que sa passion étoit comme un feu mal éteint, qui sort de tems en tems de dessous la cendre, & qui repousse de vives étincelles. Me voilà donc, dit Télémaque, rengagé dans mes liens. Il ne nous reste plus aucune espérance de quitter cette Isle.

Mentor vit bien, que Télémaque alloit retomber dans toutes ses foiblesses, & qu'il n'y avoit pas un seul moment à perdre. Il apperçut de loin au milieu des flots un vaisseau arrêté, qui n'osoit approcher de l'Isle, parce que tous les Pilotes connoissoient que l'Isle de Calypso étoit inaccessible à tous les Mortels. Aussitot le sage Mentor poussant Télémaque qui étoit assis sur le bord d'un rocher, le précipite dans la mer, & s'y jette avec lui. Télémaque surpris de cette violente chûte, but l'onde amére, & devint le joüet des flots. Mais revenant à lui, & voyant Mentor qui lui tendoit la main pour lui aider à nager, il ne songea plus qu'à s'éloigner de l'Isle fatale.

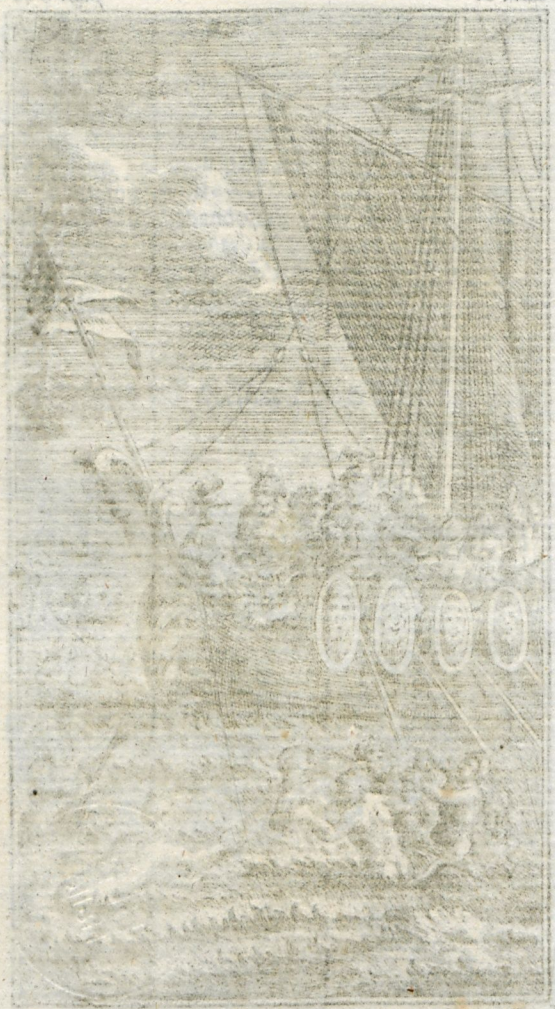
Les Nymphes qui avoient crû les tenir captifs, poussérent des cris pleins de fureur, ne pouvant plus empêcher leur fuite. Calypso inconsolable rentra dans sa grote qu'elle remplit de ses hurlemens. L'Amour qui vit changer son triomphe en une honteuse défaite, s'éleva au milieu de l'air en secouant ses aîles, & s'envola dans le bocage d'Idalie, où sa cruelle mére l'attendoit. L'Enfant encore plus cruel ne se consola qu'en riant avec elle de tous les maux qu'il avoit faits.

A mesure que Télémaque s'éloignoit de l'Isle, il sentoit avec plaisir renaître son courage & son amour pour la vertu. J'éprouve, s'écrioit-il, parlant à Mentor, ce que vous me disiez, & que je ne pouvois croire faute d'experience. On ne surmonte le vice qu'en le fuyant. O mon pére, que les Dieux m'ont aimé en me donnant vôtre secours ! Je méritois d'en être privé, & d'être abandonné à moi même. Je ne crains plus ni mer, ni vents, ni tempéte; je ne crains plus que mes passions. L'Amour est lui seul plus à craindre que tous les naufrages.

Fin du septiéme Livre.



Les Dieux Marins chantent autour du vaisseau de Telemaque.



SOMMAIRE
DU
LIVRE HUITIEME.

Adoam frére de Nabal commande le vaiſſau Tyrien, où Télémaque & Mentor ſont reçus favorablement. Ce Capitaine reconnoiſſant Télémaque lui raconte la mort tragique de Pygmalion & d'Aſtarbé, puis l'élevation de Baléazar, que le Tyran ſon pére avoit diſgracié à la perſuaſion de cette femme. Pendant un repas qu'il donne à Télémaque & à Mentor, Achitoas par la douceur de ſon chant aſſemble autour du vaiſſeau les Tritons, les Néreïdes, & les autres Divinités de la mer. Mentor prenant une lyre, en joue beaucoup mieux qu'Achitoas. Adoam raconte enſuite les merveilles de la Bétique: il décrit la douce temperature de l'air & les autres beautés de ce pays, dont les peuples menent une vie tranquile dans une grande ſimplicité de mœurs.

✻ ✻

LES AVANTURES DE TELEMAQUE, FILS D'ULYSSE.

LIVRE HUITIEME.



Le vaisseau qui étoit arrêté, & vers lequel ils s'avançoient, étoit un vaisseau Phénicien qui alloit dans l'Epire. Ces Phéniciens avoient vû Télémaque au voyage d'Egypte; mais ils n'avoient garde de le reconnoître au milieu des flots. Quand Mentor fut assez prés du vaisseau pour faire entendre sa voix, il s'écria d'une voix forte en élevant sa tête au dessus de l'eau: Phéniciens, si secourables à toutes les nations, ne refusez pas la vie à deux hommes qui l'attendent de vôtre humanité. Si le respect des Dieux vous touche, recevez nous dans

dans vôtre vaisseau : nous irons par tout où vous irez. Celui qui commandoit, répondit : Nous vous recevrons avec joie ; nous n'ignorons pas ce qu'on doit faire pour des inconnus qui paroissent si malheureux. Aussi-tôt on les reçoit dans le vaisseau.

A peine y furent-ils entrés, que ne pouvant plus respirer ils demeurérent immobiles ; car ils avoient nagé longtems & avec effort pour resister aux vagues. Peu à peu ils reprirent leurs forces. On leur donna d'autres habits ; parce que les leurs étoient appesantis par l'eau qui les avoit pénétrés, & qui couloit de toutes parts. Lors qu'ils furent en état de parler, tous ces Pheniciens empressés autour d'eux, vouloient savoir leurs avantures. Celui qui commandoit leur dit : Comment avez-vous pu entrer dans cette Isle, d'où vous sortez? Elle est, dit-on, possedée par une Déesse cruelle, qui ne souffre jamais qu'on y aborde. Elle est même bordée de rochers affreux, contre lesquels la mer va follement combattre, & on ne pourroit en approcher sans faire naufrage.

C'est aussi par un naufrage que nous y ayons été jettez, répondit Mentor : Nous sommes Grecs. Nôtre patrie est l'Isle d'Ithaque voisine de l'Epire où vous allez. Quand même vous ne voudriez pas relâcher en Ithaque, qui est sur vôtre route, il nous suffiroit que vous nous menassiez dans l'Epire. Nous y trouverons des amis, qui auront soin de nous faire faire le court trajet qui nous restera, & nous vous devrons à jamais la joie de revoir ce que nous avons de plus cher au monde.

Ainsi c'étoit Mentor qui portoit la parole : & Télémaque gardant le silence, le laissoit parler ; car les fautes qu'il avoit faites dans l'Isle de Calypso,

augmentérent beaucoup sa sageſſe. Il ſe défioit de lui-même ; il ſentoit le beſoin de ſuivre toûjours les ſages conſeils de Mentor ; & quand il ne pouvoit lui parler pour lui demander ſes avis, du moins il conſultoit ſes yeux, & tâchoit de deviner toutes ſes penſées.

Le Commandant Phénicien arrêtant ſes yeux ſur Télémaque, croyoit ſe ſouvenir de l'avoir vu ; mais c'étoit un ſouvenir confus qu'il ne pouvoit démêler. Souffrez, lui dit-il, que je vous demande ſi vous vous ſouvenez de m'avoir vu autrefois, comme il me ſemble que je me ſouviens de vous avoir vu. Votre viſage ne m'eſt point inconnu, il m'a d'abord frappé ; mais je ne ſai où je vous ai vu. Votre mémoire aidera peut être la mienne.

Télémaque lui répondit avec un étonnement mêlé de joie : Je ſuis en vous voyant, comme vous êtes à mon égard ; je vous ai vu, je vous reconnois ; mais je ne puis me rappeller ſi c'eſt en Egypte ou à Tyr. Alors ce Phénicen, tel qu'un homme qui s'éveille le matin, & qui rappelle peu à peu de loin le ſonge fugitif qui a diſparu à ſon reveil, s'écria tout-à-coup : Vous êtes Télémaque, que Narbal prit en amitié lorſque nous revînmes d'Egypte. Je ſuis ſon frére, dont il vous aura ſans doute parlé ſouvent ; je vous laiſſai entre ſes mains aprés l'expedition d'Egypte. Il me falut aller (1) au-delà de toutes les mers dans la fameuſe Bétique auprès des colomnes d'Hercule. Ainſi je ne fis que vous voir, & il ne faut pas s'étonner ſi j'ai eu tant de peine à vous reconnoître d'abord.

Je

(1) Au dela de toutes les mers dans la fameuſe Bétique. La Bétique étoit une partie de l'Eſpagne qui comprenoit les Provinces nommées aujourd'hui l'Andaluſie & la Grenade ; elle étoit

Je vois bien, répondit Télémaque, que vous êtes Adoam. Je ne fis presque alors que vous entrevoir ; mais je vous ai connu par les entretiens de Narbal. O quelle joie de pouvoir apprendre par vous des nouvelles d'un homme, qui me sera toûjours si cher ! Est-il toûjours à Tyr ? Ne souffre t-il point quelque cruel traitement du soupçonneux & barbare Pygmalion ? Adoam répondit en l'interrompant : Sachez, Télémaque, que la fortune vous confie à un homme qui prendra toutes sortes de soins de vous. Je vous ramenerai dans l'Isle d'Ithaque avant que d'aller en Epire, & le frére de Narbal n'aura pas moins d'amitié pour vous que Narbal même. Ayant parlé ainsi, Il remarqua que le vent qu'il attendoit commençoit à souffler. Il fit lever les ancres, mettre les voiles, & fendre la mer à force des rames. Aussitôt il prit à part Télémaque & Mentor pour les entretenir.

Je vais, dit-il, regardant Télémaque, satisfaire vôtre curiosité Pygmalion n'est plus ; les justes Dieux en ont délivré la terre. Comme il ne se fioit à personne, personne ne pouvoit se fier à lui. Le bons se contentoient de gémir & de fuir ses cruautes, sans pouvoir se résoudre à lui faire aucun mal. Les méchans ne croyoient pouvoir assurer leurs vies qu'en finissant la sienne. Il n'y avoit point de Tyrien qui ne fût chaque jour en danger d'être l'objet de ses défiances. Ses gardes mêmes étoient plus exposés que les autres. Comme sa vie étoit entre leurs mains, il les craignoit plus que tout le reste des hommes, & sur le moindre soupçon il les sacrifioit à sa sureté. Ainsi à force de chercher sa sureté il ne pouvoit plus la trouver. Ceux

au delà des toutes les mers pour les Anciens, qui n'en connoissoient point d'autres que la Mediterranée, & les parties de l'Ocean qui baignent l'Europe.

qui étoient les dépositaires de sa vie étoient dans un péril continuel par sa défiance, & ils ne pouvoient se tirer d'un état si horrible qu'en prévenant par la mort du Tyran ses cruels soupçons.

L'impie Astarbé, dont vous avez oüi parler si souvent, fut la premiére à résoudre la perte du Roi. Elle aima passionnément un jeune Tyrien fort riche nommé Joazar; elle espéra de le mettre sur le trône. Pour réussir dans ce dessein, elle persuada au Roi que l'aîné de ses deux fils, nommé Phadaël, impatient de succeder à son pére, avoit conspiré contre lui. Elle trouva des faux témoins pour prouver la conspiration. Le malheureux Roi fit mourir son fils innocent. Le second nommé Baléazar fut envoyé à Samos, sous prétexte d'apprendre les mœurs & les sciences de la Gréce; mais en effet parce qu'Astarbé fit entendre au Roi qu'il faloit l'éloigner, de peur qu'il ne prit des liaisons avec les mécontens. A peine fut-il parti, que ceux qui conduisoient le vaisseau, ayant été corrompus par cettte femme cruelle, prirent leur mesures pour faire naufrage pendant la nuit. Ils se sauvérent en nageant jusques à des barques étrangéres qui les attendoient, & ils jettérent le jeune Prince au fond de la mer.

Cependant les amours d'Astarbé n'étoient ignorés que de Pygmalion, & il s'imaginoit qu'elle n'aimeroit jamais que lui seul. Ce Prince si défiant étoit ainsi plein d'une aveugle confiance pour cette méchante femme; c'étoit l'amour qui l'aveugloit jusques à cet excés. En même tems l'avarice lui fit chercher des prétextes pour faire mourir Joazar, dont Astarbé étoit si passionnée; il ne

(2) *Il n'osoit plus chercher aucun des plaisirs de la table.* Le défiant Cromwel prenoit toutes les précautions possibles pour éviter le poison qu'il

ne ſongeoit qu'à ravir les richeſſes de ce jeune homme.

Mais pendant que Pygmalion étoit en proye à la défiance, à l'amour, & à l'avarice, Aſtarbé ſe hâta de lui ôter la vie. Elle crut qu'il avoit peut-être découvert quelque choſe de ſes infames amours avec ce jeune homme. D'ailleurs elle ſavoit que l'avarice ſeule ſuffiroit pour porter le Roi à une action cruelle contre Joazar; elle conclut qu'il n'y avoit pas un moment à perdre pour le prévenir. Elle voyoit les principaux Officiers du Palais prêts à tremper leurs mains dans le ſang du Roi. Elle entendoit parler tous les jours de quelque nouvelle conjuration: mais elle craignoit de ſe confier à quelqu'un, par qui elle ſeroit trahie. Enfin il lui parut plus aſſuré d'empoiſonner Pygmalion.

Il mangeoit le plus ſouvent tout ſeul avec elle, & apprêtoit lui-même tous ce qu'il devoit manger, ne pouvant ſe fier qu'à ſes propres mains. Il ſe renfermoit dans le lieu le plus reculé de ſon Palais, pour mieux cacher ſa défiance, & pour n'être jamais obſervé, quand il préparoit ſes repas. (2) Il n'oſoit plus chercher aucun des plaiſirs de la table. Il ne pouvoit ſe réſoudre à manger d'aucune des choſes qu'il ne ſavoit apprêter lui même. Ainſi non ſeulement toutes les viandes cuites avec des ragoûts par des cuiſiniers; mais encore le vin, le pain, le ſel, l'huile, le lait & tous les autres alimens ordinaires ne pouvoient être de ſon uſage. Il ne mangeoit que des fruits qu'il avoit cueillis lui-même dans ſon jardin, ou des légumes qu'il avoit ſemés & qu'il faiſoit cuire. Au reſte, il ne bûvoit ja-

 mais

qu'il craignoit, & telle fut ſon adreſſe à cacher cette défiance, qu'il la fit paſſer pour frugalité.

mais d'autre eau que celle qu'il puiſoit lui-même dans une fontaine, qui étoit renfermée dans un endroit de ſon Palais, dont il gardoit toujours la clef. Quoiqu'il parût ſi rempli de confiance pour Aſtarbé, il ne laiſſoit pas de ſe précautionner contre elle. Il la faiſoit toûjours manger & boire avant lui de tout ce qui devoit ſervir à ſon repas, afin qu'il ne pût point être empoiſonné ſans elle, & qu'elle n'eût aucune eſpérance de vivre plus longtems que lui. Mais elle prit du contrepoiſon qu'une vieille femme encore plus méchante qu'elle, & qui étoit la confidente de ſes amours, lui avoit fourni: après quoi elle ne craignit plus d'empoiſonner le Roi.

Voici comment elle y parvint. Dans le moment où ils alloient commencer leur repas, cette vieille dont j'ai parlè, fit tout d'un coup du bruit à une porte. Le Roi qui croyoit toujours qu'on alloit le tuer, ſe trouble, & court à cette porte pour voir ſi elle étoit aſſez bien fermée La vieille ſe retire; le Roi demeure interdit, & ne ſachant ce qu'il doit croire de ce qu'il a entendu, il n'oſe pourtant ouvrir la porte pour s'éclaircir. Aſtarbé le raſſure, le flate & le preſſe de manger. Elle avoit déja jetté du poiſon dans ſa coupe d'or pendant qu'il étoit allé à la porte. Pygmalion, ſelon ſa coutume, la fit boire la premiere; elle but ſans crainte, ſe fiant au contrepoiſon. Pygmalion but auſſi, & peu de tems après il tomba dans une défaillance. Aſtarbé qui le connoiſſoit capable de la tuer ſur le moindre ſoupçon, commenca à déchirer ſes habits, à s'arracher ſes cheveux, & à pouſſer des cris lamentables. Elle embraſſoit le Roi mourant, elle te tenoit ſerré entre ſes bras; elle l'arroſoit d'un torrent de larmes:

(3) *Femme artificieuſe :* Le Senat de Rome prodiguant les honneurs envers les femmes Romaines, Tibere dit, qu'il ne le faloit pas faire, ſachant exactement, combien il eſt dangereux, de les enorgueillir;

mes: car les larmes ne coûtoient rien à cette femme artificieuse. (3) Enfin quand elle vit que les forces du Roi étoient epuisées, & qu'il étoit comme agnoisant; dans la crainte qu'il ne revînt, & qu'il ne voulût la faire mourir avec lui, elle passa des caresses & des plus tendres marques d'amitié à la plus horrible fureur; elle se jetta sur lui, & l'étoufa. Ensuite elle arracha de son doigt l'Anneau Royal, lui ôta le Diadême, & fit entrer Joazar à qui elle donna l'un & l'autre. Elle crut que tous ceux qui avoient été attachés à elle, ne manqueroient pas de suivre sa passion, & que son amant seroit proclamé Roi. Mais ceux qui avoient été les plus empressés à lui plaire, étoient des esprits bas & mercenaires qui étoient incapables d'une sincére affection. D'ailleurs ils manquoient de courage, & craignoient les ennemis qu'Astarbé s'étoit attirés. Enfin ils craignoient encore plus la hauteur, la dissimulation & la cruauté de cette femme impie. Chacun pour sa propre sûreté desiroit qu'elle périt.

Cependant tout le palais est plein d'un tumulte affreux; on entend par tout les cris de ceux qui disent: le Roi est mort. Les uns sont effrayés, les autres courent aux armes. Tous paroissent en peine des suites, mais ravis de cette nouvelle. La renommée la fait voler de bouche en bouche dans toute la grande ville de Tyr, & il ne ne se trouve pas un seul homme qui regrette le Roi. Sa mort est la délivrance & la consolation de tout le peuple.

Narbal frappé d'un coup si terrible, déplora en homme de bien le malheur de Pygmalion, qui s'étoit trahi

lir; La vanité, le luxe, l'ambition, l'avarice, l'insolence, la Dissimulation, les artifices, & la cruauté, étans en ce tems là, les passions ordinaires des Dames Romaines. Tac.

trahi lui-même en se livrant à l'impie Astarbé, & qui avoit mieux aimé être un tyran monstrueux, que d'être, selon le devoir d'un Roi, le pére de son peuple. Il songea au bien de l'Etat, & se hâta de rallier tous les gens de bien pour s'opposer à Astarbé, sous laquelle on auroit vu un regne encore plus dur, que celui qu'on voyoit finir.

Narbal savoit que Baléazar ne s'étoit point noyé quand on le jetta dans la mer. Ceux qui assûrérent à Astarbé qu'il étoit mort, parlérent ainsi, croyant qu'il l'étoit; mais à la faveur de la nuit il s'étoit sauvé en nageant, & des Marchands de Créte touchés de compassion l'avoient reçu dans leur barque. Il n'avoit pas osé retourner dans le Royaume de son pére, soupçonnant qu'on avoit voulu le faire périr, & craignant autant la cruelle jalousie de Pygmalion, que les artifices d'Astarbé. (4) Il demeura longtems errant & travesti sur les bords de la mer en Syrie, où les Marchands Crétois l'avoient laissé. Il fut même obligé de garder un troupeau pour gagner sa vie. Enfin il trouva moyen de faire savoir à Narbal l'Etat où il étoit. Il crut pouvoir confier son secret & sa vie à un homme d'une vertu si éprouvée. Narbal maltraité par le pére ne laissa pas d'aimer le fils, & de veiller pour ses intérêts: mais il n'en prit soin que pour l'empécher de manquer jamais à ce qu'il devoit à son pére, & il l'engagea à souffrir patiemment sa mauvaise fortune.

Baléazar avoit mandé à Narbal: si vous jugez que je puisse vous aller trouver, envoyez-moi un anneau

(4) Baleazar est ici la figure de Charles II. Roi d'Angleterre, qui, après la mort de son pére, & après avoir perdu contre Cromwel la bataille de Wolchester, se refugia en France, non sans avoir été longems errant sur les bords de la mer, où il n'évita d'être reconnu qu'à la faveur de plusieurs déguisemens.

(5) *Narbal ne jugea pas à propos pendant la vie de Pygmalion &c.*

Le

anneau d'or, & je comprendrai auſſi-tôt qu'il ſera tems de vous aller joindre. (5) Narbal ne jugea pas à propos pendant la vie de Pygmalion de faire venir Baléazar: il auroit tout hazardé pour la vie du Prince & pour la ſienne propre; tant il étoit difficile de ſe garantir des recherches rigoureuſes de Pygmalion. Mais auſſi-tôt que ce malheureux Roi eut fait une fin digne de ſes crimes, Narbal ſe hâta d'envoyer l'anneau d'or à Baléazar. Baléazar partit auſſi-tôt, & arriva aux portes de Tyr, dans le tems que toute la ville étoit en trouble pour ſavoir qui ſuccederoit à Pygmalion. Il fut aiſément reconnu par les principaux Tyriens, & par tout le peuple. On l'aimoit, non pour l'amour du feu Roi ſon pére, qui étoit haï univerſellement, mais à cauſe de ſa douceur & de ſa modération. Ses longs malheurs mêmes lui donnoient je ne ſai quel éclat qui relevoit toutes ſes bonnes qualités, & qui attendriſſoient tous les Tyriens en ſa faveur.

(6) Narbal aſſembla les Chefs du peuple, les Vieillards qui formoient le conſeil & les Prétres de la grande Déeſſe de Phenicie. Ils ſaluérent Baléazar comme leur Roi, & le firent proclamer par les Hérauts. Le Peuple répondit par mille acclamations de joie. Aſtarbé les entendit du fond du Palais, où elle étoit renfermée avec ſon lâche & infame Joazar. Tous les méchans, dont elle s'étoit ſervie pendant la vie de Pygmalion, l'avoient abandonnée; car les méchans craignent les méchans, s'en défient, & ne ſouhaitent point de les voir en crédit. Les hommes corrompus connoiſſent combien leurs ſemblables abuſe-

Le General Monck attendit la mort de Cromwel pour exécuter ce qu'il meditoit depuis longtems en faveur de Charles II. alors ſe voyant la force en main, il envoya avertir ce Prince qui s'étoit rendu à Bréda. Le reſte du récit convient parfaitement à ce qui lui arriva à ſon retour à Londres.

(6) *Narbal aſſembla les chefs du Peuple.* Le rétabliſſement de Charles II. ſe fit de même par une deliberation libre du Parlement.

uſeroient de l'autorité, & quelle ſeroit leur violence. Mais pour les bons, les méchans s'en accommodent mieux, parce qu'au moins ils eſpérent trouver en eux de la moderation, & de l'indulgence. Il ne reſtoit plus autour d'Aſtarbé que certains complices de ſes crimes les plus affreux, & qui ne pouvoient attendre que le ſupplice.

On força le palais. Ces ſcélérats n'oſérent réſiſter longtems, & ne ſongérent qu'à s'enfuir. Aſtarbé déguiſée en eſclave voulut ſe ſauver dans la foule, mais un ſoldat la reconnut; elle fût priſe & on eût bien de la peine à empêcher qu'elle ne fût déchirée par le peuple en fureur. Déja on avoit commencé à la traîner dans la boüe; mais Narbal la tira des mains de la populace. Alors elle demanda à parler à Baléazar, eſpérant de l'éblouir par ſes charmes, & de lui faire eſpérer qu'elle lui découvriroit des ſecrets importans. Baléazar ne put refuſer de l'écouter, D'abord elle montra avec ſa beauté une douceur & une modeſtie capable de toucher les cœurs les plus irrités. Ella flata Baléazar par les louanges les plus délicates & les plus inſinuantes. Elle lui repréſenta combien Pygmalion l'avoit aimée; elle le conjura par ſes cendres d'avoir pitié d'elle; elle invoqua les Dieux comme ſi elle les eût ſincerement adorées; elle verſa des torrens de l'armes; elle ſe jetta aux genoux du nouveau Roi: mais enſuite elle n'oublia rien pour lui rendre ſuſpects & odieux tous ſes ſerviteurs les plus affectionnés. Elle accuſa Narbal d'être entré dans une conjuration contre Pygmalion, & d'avoir eſſayé de ſuborner les peuples pour ſe faire Roi au préjudice de Baléazar. Elle ajouta qu'il vouloit empoiſonner ce jeune Prince; elle inventa de ſemblables calomnies contre tous les autres Tyriens qui aiment la vertu. Elle eſpéroit de trouver dans le

cœur

cœur de Baléazar la même défiance & les mêmes soupçons, qu'elle avoit vus dans celui du Roi son pére. Mais Baléazar ne pouvant plus souffrir la noire malignité de cette femme, l'interrompit, & appella des gardes. On la mit en prison; les plus sages vieillards furent commis pour examiner toutes ses actions.

On découvrit avec horreur qu'elle avoit empoisonné & étoufé Pygmalion Toute la suite de sa vie parut un enchaînement continuel de crimes monstrueux. On alloit la condamner au supplice qui est destiné à punir les plus grands crimes dans la Phénicie, c'est d'être brûlé à petit feu. Mais quand elle comprit qu'il ne lui restoit plus aucune espérance, elle devint semblable a une furie sortie de l'enfer. Elle avala du poison qu'elle portoit toûjours sur elle pour se faire mourir, en cas qu'ou voulût lui faire souffrir de longs tourmens. Ceux qui la gardoient, apperçurent qu'elle souffroit une violente douleur, ils voulurent la secourir; mais elle ne voulut jamais leur répondre, & elle fit signe qu'elle ne vouloit aucun soulagement. On lui parla des justes Dieux qu'elle avoit irrités. Au lieu de témoigner la confusion & le repentir, que ses fautes méritoient, elle regarda le Ciel avec mépris & arrogance, comme pour insulter aux Dieux.

La rage & l'impiété étoient peintes sur son visage mourant. On ne voyoit plus aucun reste de cette beauté qui avoit fait le malheur de tant d'hommes. Toutes ses graces étoient effacées; ses yeux éteints rouloient dans sa tête, & jettoient des regards farouches. Un mouvement convulsif agitoit ses lévres, & tenoit sa bouche ouverte d'une horrible grandeur. Tout son visage tiré & retreci faisoit des grimaces hideuses, une pâleur livide, & une froi-

froideur mortelle avoit saisi tout son corps. Quelquefois elle sembloit se ranimer, mais ce n'étoit que pour pousser des hurlemens. Enfin elle expira, laissant remplis d'horreur & d'effroi tous ceux qui la virent. Ses manes impies descendirent sans doute dans ces tristes lieux, où les cruelles Danaïdes (7) puisent éternellement de l'eau dans des vases percés; où Ixion (8) tourne à jamais sa rouë; où Tantale (9) brûlant de soif, ne peut avaler l'éau qui s'enfuit de ses lévres; où Sisiphe (10) roule inutilement un rocher qui retombe sans cesse; & où Titie (11) sentira éternellement dans ses entrailles toûjours renaissantes, un vautour qui les ronge.

Balcazar délivré de ce monstre, rendit graces aux Dieux par d'innombrables sacrifices. (12) Il a commencé son regne par une conduite toute opposée à celle de Pygmalion. Il s'est appliqué à faire refleurir le commerce, qui languissoit tous les jours de plus en plus; il a pris les conseils de Narbal pour les principales affaires, & n'est pourtant pas gouverné par lui; car il veut tout voir par lui-même. Il écoute tous les differens avis qu'on veut lui donner, & décide ensuite sur ce qui lui paroit le meilleur. Il est aimé des peuples.

(7) Les Danaïdes étoient cinquante filles de Danaüs, Roi d'Argos, mariées à autant de fils d'Egisthus leurs cousins, qui tuerent leurs maris en une nuit, excepté Hipermnestre qui sauva Lincée. Les Poëtes feignent que dans les Enfers elles travaillent sans cesse à remplir d'eau des tonneaux percés.

(8) Inxio, fils de Phleglas Roi de Thessalie, voulant jouir de Jaunon, embrassa une nuée que Jupiter avoit formée pour le tromper, d'où naquirent les Centaures. Il fut ensuite précipité dans les Enfers, où l'on feint qu'il tourne sans cesse une rouë.

(9) Tantale, fils de Jupiter, & de la Nymphe Flore, aiant préparé un festin aux Dieu, voulut éprouver leur Divinité. Pour celà il leur fit servir un plat rempli des membres de son fils Pelops qu'il avoit

ples. En poſſédant les cœurs, il poſſéde plus de treſors que ſon pére n'en avoit amaſſé par ſon avarice cruelle; car il n'y a aucune famille qui ne lui donnât tout ce qu'elle a de bien, s'il ſe trouvoit dans une preſſante néceſſité: ainſi ce qu'il leur laiſſe eſt plus à lui, que s'il le leur ôtoit. Il n'a pas beſoin de ſe précautionner pour la ſureté de ſa vie, car il a toûjours autour de lui la plus ſure garde, qui eſt l'amour des peuples. Il n'y a aucun de ſes ſujets qui ne craigne de le perdre, & qui ne hazardât ſa propre vie pour conſerver celle d'un ſi bon Roi. Il vit heureux, & tout ſon peuple eſt heureux avec lui; il craint de charger trop ſes peuples, ſes peuples craignent de ne lui offrir pas une aſſez grande partie de leurs biens: il les laiſſe dans l'abondance, & cette abondance ne les rend ni indociles, ni inſolens, car ils ſont laborieux, adonnés au commerce, fermes à conſerver la pureté des anciennes loix. La Phénicie eſt remontée au plus haut point de ſa grandeur & de ſa gloire. C'eſt à ſon jeune Roi, qu'elle doit tant de proſperités.

Narbal gouverne ſous lui. O Télémaque! s'il vous voyoit maintenant, avec quelle joie vous com-

avoit coupé en piéces. Jupiter aiant reconnu ce crime, foudroïa Tantale & le précipita dans les Enfers, où l'on feint qu'il ſouffre une faim, & une ſoif éternelle.

(10) Siſiphe. Fils d'Eole, faiſoit le métier de voleur dans l'Attique où il fut tué par Theſée, la fable lui fait rouler, dans les Enfers, un gros caillou du pié d'une montagne juſqu'au haut, d'où il retombe ſans ceſſe.

(11) Titie fils de Jupiter & d'Elata, aiant voulu forcer Latone fut tué par Apollon à coups de fléches & précipité dans les Enfers où un Vautour lui ronge le cœur qui renaît ſans ceſſe.

(12) *Il a commencé ſon regne &c.* Tout ce qui ſuit convient aſſez au Roi Charles II. qui, inſtruit par ſes propres malheurs & par ceux de ſon pere, avoit appris à uſer de modération.

combleroit-il de préſens? Quel plaiſir ſeroit-ce pour lui de vous renvoyer magnifiquement dans votre patrie? Ne ſuis-je pas heureux de faire ce qu'il voudroit pouvoir faire lui même, & d'aller dans l'Isle d'Ithaque mettre ſur le trône le fils d'Ulyſſe, afin qu'il y régne auſſi ſagement que Baléazar régne à Tyr.

Après qu'Adoam eut ainſi parlé, Télémaque charmé de l'hiſtoire que ce Phénicien venoit de raconter, & plus encore des marques d'amitié qu'il en recevoit dans ſon malheur, l'embraſſa tendrement. Enſuite Adoam lui demanda: par quelle avanture il étoit entré dans l'Isle de Calypſo. Télémaque lui fit à ſon tour l'hiſtoire de ſon départ de Tyr; de ſon paſſage dans l'Isle de Cypre; de la maniére dont il avoit retrouvé Mentor; de leur voyage en Créte; de jeux publics pour l'élection d'un Roi après la fuite d'Idoménée; de la colére de Venus; de leur naufrage; du plaiſir avec lequel Calypſo les avoit reçus; de la jalouſie de cette Déeſſe contre une de ſes Nymphes, & de l'action de Mentor qui avoit jetté ſon ami dans la mer des qu'il vit le vaiſſeau Phénicien.

Après ces entretiens, Adoam fit ſervir un magnifique repas; & pour témoigner une plus grande joie, il raſſembla tous les plaiſirs dont on pouvoit joüir. Pendant le repas, qui fut ſervi par de jeunes Phéniciens vêtus de blanc & couronnés de fleurs, on brûla les plus exquis parfums de l'Orient. Tous les bancs de rameurs étoient pleins de joueurs de flutes. Achitoas les interrompoit de tems en tems par les doux accords de ſa voix & de ſa lyre, dignes d'étre entenduës à la table des Dieux, & de ravir les oreilles d'Apollon même: Les Tritons, les Nereïdes, toutes les Divinités qui obéïſ-

ſent

sent à Neptune, les monstres marins mêmes sortoient de leurs grotes humides & profondes pour venir en foule autour du vaisseau, charmés par cette melodie. Une troupe de jeunes Phéniciens d'une rare beauté, & vêtus de fin lin plus blanc que la neige, d'anférent longtems les danses de leur pays, puis celles d'Egypte, & enfin celles de la Gréce. De tems en tems des trompettes faisoient retentir l'onde jusqu'aux rivages éloignés. Le silence de la nuit, le calme de la mer, la lumiere tremblante de la Lune répanduë sur la face des ondes, le sombre azur du Ciel semé de brillantes étoiles, servoient à rendre ce spectacle encore plus beau.

Télémaque d'un naturel vif & sensible goûtoit tous ces plaisirs; mais il n'osoit y livrer son cœur. Depuis qu'il avoit éprouvé avec tant de honte dans l'Isle de Calypso, combien la jeunesse est prompte à s'enflamer, tous les plaisirs mêmes les plus innocens lui faisoient peur; tout lui étoit suspect. Il regardoit Mentor; il cherchoit sur son visage & dans ses yeux ce qu'il devoit penser de tous ces plaisirs.

Mentor étoit bien aise de le voir dans cet embarras, & ne faisoit pas semblant de le remarquer. Enfin touché de la modération de Télémaque, il lui dit en soûriant: Je comprens ce que vous craignez; vous étes louable de cette crainte: mais il ne faut pas la pousser trop loin. Personne ne souhaitera jamais plus que moi que vous goûtiez des plaisirs, mais des plaisirs qui ne vous passionnent, ni ne vous amolissent point. Il vous faut des plaisirs qui vous délassent, & que vous goûtiez en vous possédant; mais non pas des plaisirs qui vous entrainent Je vous souhaite des plaisirs

doux & modéres, qui ne vous ôtent point la Raiſon, & qui ne vous rendent jamais ſemblable à une bête en fureur. Maintenant il eſt à propos de vous délaſſer de toutes vos peines. Goûtez avec complaiſance pour Adoam, les plaiſirs qu'il vous offre. Réjouïſſez vous, Télémaque, rejouïſſez-vous. La ſageſſe n'a rien d'auſtére ni d'affecté C'eſt elle qui donne les vrais plaiſirs; elle ſeule les ſait aſſaiſonner pour les rendre purs & durables; elle ſeule ſait mêler les jeux & les ris avec les occupations graves & ſérieuſes; elle prépare le plaiſir par le travail, & elle délaſſe du travail par le plaiſir. La ſageſſe n'a point de honte de paroître enjouée, quand il le faut.

En diſant ces paroles, Mentor prit une lyre, & en joua avec tant d'art, qu'Achitoas jaloux laiſſa tomber la ſienne de dépit; ſes yeux s'allumoient, ſon viſage troublé changea de couleur; tout le monde eût apperçu ſa peine & ſa honte, ſi la lyre de Mentor n'eût enlevé l'ame de tous les aſſiſtans. A peine oſoit-on reſpirer, de peur de troubler le ſilence, & de perdre quelque choſe de ce chant divin; on craignoit toûjours qu'il finît trop tôt. La voix de Mentor n'avoit aucune douceur effeminée; mais elle étoit flexible, forte, & elle paſſionnoit juſqu'aux moindres choſes.

Il chanta d'abord les louanges de Jupiter, Pére & Roi des Dieux & des hommes, qui d'un ſigne de ſa tête ébranle l'Univers. Puis il repréſenta Minerve qui ſort de ſa tête, c'eſt à dire la ſageſſe, que ce Dieu forme au dedans de lui-même, & qui ſort de lui pour inſtruire les hommes dociles. Mentor chanta ces vérités d'une voix ſi touchante, & avec tant

(13) Narciſſe étoit un jeune homme fort beau, fils de Cephiſe & de Liriope, qui mépriſa Echo & les autres Nymphes qui l'aimoient. Le reſte de ſon avanture eſt décrit dans cette page.

(14) *Qui porte ſon nom.* Voyez les femmes galantes de l'Antiquité. T. I. p. 21. ſeq.

tant de réligion, que toute l'assemblée crut être transportée au plus haut de l'Olympe à la face de Jupiter, dont les régards sont plus perçans que son tonnerre. Ensuite il chanta le malheur du jeune Narcisse (13) qui devenant folement amoureux de sa propre beauté, qu'il regardoit sans cesse au bord d'une fontaine, se consuma lui-même de douleur, & fut changé en une fleur qui porte son nom (14). Enfin il chanta aussi la funeste mort du bel Adonis (15) qu'un sanglier déchira, & que Venus passionnée pour lui ne put ranimer en faisant au ciel des plaintes amères.

Tous ceux qui l'écoutérent, ne purent retenir leurs larmes, & chacun sentoit je ne sai quel plaisir en pleurant. Quand il eut cessé de chanter, les Phéniciens étonnés se regardoient les uns les autres. L'un disoit: C'est Orphée; c'est ainsi qu'avec une lyre il apprivoisoit les bêtes farouches, & enlevoit les bois & les rochers; c'est ainsi qu'il enchanta Cerbére (16). qu'il suspendit les tourmens d'Ixion & des Danaïdes, & qu'il toucha l'inexorable Pluton pour tirer des enfers la belle Euridice. Un autre s'écrioit: Non, c'est Linus fils d'Apollon. Un autre répondit: Vous vous trompez, c'est Apollon lui-même. Télémaque n'etoit guére moins surpris que les autres; car il ignoroit que Mentor sût avec tant de perfection chanter & jouër de la lyre Achitoas, qui avoit eu le loisir de cacher sa jalousie, commença à donner des lonanges à Mentor; mais il rougit en le louant, & il ne put achever son discours. Mentor qui voyoit son trouble, prit la parole, comme s'il eut voulu l'in-

(15) Adonis étoit fils de Cinira Roi de Cypre & de Mirrha. Il fut fort aimé de Venus qui le changea en Anemone rouge après sa mort. Voyez ibid. p. 179.

(16) Cerbére, chien à trois têtes que les Poëtes mettent à l'entrée des Enfers.

terrompre, & tâcha de le consoler, en lui donnant toutes les louanges qu'il méritoit. Achitoas ne fut point consolé; car il sentoit que Mentor le surpassoit encore plus par sa modestie, que par les charmes de sa voix.

Cependant Télémaque dit à Adoam: je me souviens que vous m'avez parlé d'un voyage que vous fîtes dans la Bétique depuis que nous fûmes partis d'Egypte. La Bétique est un pays dont on raconte tant de merveilles, qu'à peine peut-on les croire. Daignez m'apprendre si tout ce qu'on en dit est vrai. Je serai bien aise, dit Adoam, de vous dépeindre ce fameux pays digne de votre curiosité, & qui surpasse tout ce que la renommée en publie. Aussi-tôt il commença ainsi:

Le fleuve Bétis coule dans uns pays fertile, & sous un ciel doux, qui est toûjours serein. Le pays a pris le nom de ce fleuve qui se jette dans le grand Ocean, assez près des Colomnes d'Hercule, & de cet endroit où la mer furieuse rompant ses digues sépara autrefois la Terre de Tarsis d'avec le grande Afrique. Ce pays semble avoir conservé les délices de l'âge d'or (17). Les hyvers y sont tiédes, & les rigoureux Aquilons n'y soufflent jamais. L'ardeur de l'Eté y est toûjours temperée par des zéphirs rafraîchissans qui viennent adoucir l'air vers le milieu du jour. Ainsi toute l'année n'est qu'un heureux hymen du Printems & de l'Automne, qui semblent se donner la main. La terre dans les vallons & dans les campagnes unies y porte chaque année une double moisson. Les chemins y sont

(17) L'âge d'or étoit attribué au Regne de Saturne, parce que de son tems Janus apporta au monde ce siécle fortuné où la terre, sans être cultiveé, produisoit toute sorte de biens. Astrée, c'est à dire la Justice

y sont bordés de lauriers, de grenadiers, de jasmins, & d'autres arbres toujours verds, & toujours fleuris. Les montagnes sont couvertes de troupeaux qui fournissent des laines fines recherchées de toutes les nations connuës. Il y a plusieurs mines d'or & d'argent dans ce beau pays. Mais les habitans simples & heureux dans leur simplicité, ne daignent pas seulement compter l'or & l'argent parmi leurs richesses; ils n'estiment que ce qui sert véritablement aux besoins de l'homme.

Quand nous avons commencé à faire notre commerce chez ces peuples, nous avons trouvé l'or & l'argent parmi eux employés aux mêmes usages que le fer, par exemple, pour des socs de charuë. Commes ils ne faisoient aucun commerce audehors, ils n'avoient besoin d'aucune monnoye. Ils sont presque tous Bergers ou Laboureurs. On voit en ce pays peu d'artisans, car ils ne veulent soûffrir que les arts qui servent aux veritables necessités des hommes; encore même la plûpart des hommes en ce pays quoique adonnés à l'agriculture, ou à conduire des troupeaux, ne laissent pas d'exercer les arts nécessaires à leur vie simple & frugale.

Les femmes filent cette laine, & en font des étoses fines, & d'une merveilleuse blancheur; elles font le pain, apprêtent à manger, & ce travail leur est facile; car on ne vit en ce pays que de fruits ou de lait, & rarement de viande. Elles employent le cuir de leurs moutons à faire une legére

Justice régnoit ici bas, & tous les hommes vivoient en commun dans une parfaite amitié. Ce tems ne convient qu'à celui que nos premiers Parens passerent dans le Paradis terrestre.

chauſſure pour elles, pour leurs maris, & pour leurs enfans. Elles ſont des tentes, dont les unes ſont de peaux cirées, & les autres d'écorces d'arbres. Elles font & lavent tous les habits de la famille, tiennent leurs meubles dans une propreté admirable. Leurs habits ſon aiſés à faire; car en ce doux climat on ne porte qu'une piéce d'étofe fine & legére, qui n'eſt point taillée, & qne chacun met à longs plis autour de ſon corps pour la modeſtie, lui donnant la forme qu'il veut.

Les hommes n'ont d'autres arts à exercer, outre la culture des terres, & la conduite des troupeaux que l'art de metrre le bois & le fer en œuvre; encore même ne ſe ſervent-ils guére du fer, excepté pour les inſtrumens néceſſaires au labourage. Tous les arts qui regardent l'architecture leur ſont inutiles, car ils ne bâtiſſent jamais de maiſon. C'eſt, diſent-ils, s'attacher trop à la terre, que de s'y faire une demeure qui dure beaucoup plus que nous; il ſuffit de ſe défendre des injures de l'air. Pour tous les atures arts, eſtimés chez les Grecs, chez les Egyptiens, & chez tous les autres peuples bien policés, ils les deteſtent comme des inventions de la vanité & de la moleſſe.

Quand on leur parle des peuples, qui ont l'art de faire des bâtimens ſuperbes, des meubles d'or & d'argent, des étoffes ornées de broderies & de pierres précieuſes, des parfums exquis, des mets délicieux, des inſtrumens dont l'harmonie charme; ils répondent en ces termes: ces peuples ſont bien malheureux d'avoir employé tant de travail & d'induſtrie à ſe corrompre eux-mêmes; ce ſuperflu amolit enivre, tonrmente ceux qui le poſſédent; il tente ceux

(18) Aſtrée étoit fille de Jupiter & de Themis. Aprés avoit habité

ceux qui en ſont privés, de vouloir l'acquerir par l'injuſtice & par la violence. Peut-on nommer bien un ſuperflu, qui ne ſert qu'à rendre les hommes mauvais? Les hommes de ces pays ſont-ils plus ſains & plus robuſtes que nous? Vivent-ils plus longtems? Sont-ils plus unis entr'eux? Ménent-ils une vie plus libre, plus tranquile, plus gaye? Au contraire ils doivent être jaloux les uns des autres, rongés par une lâche & noire envie, toûjours agités par l'ambition, par la crainte, par l'avarice; incapables des plaiſirs purs & ſimples, puiſqu'ils ſont éſclaves de tant de fauſſes neceſſités, dont ils font dépendre tout leur bonheur.

C'eſt ainſi, continuoit Adoam, que parlent ces hommes ſages qui n'ont appris la ſageſſe qu'en étudiant la ſimple nature. Ils ont horreur de nôtre politeſſe, & il faut avouër que la leur eſt grande dans leur aimable ſimplicité. Ils vivent tous enſemble ſans partager les terres; chaque famille eſt gouvernée par ſon chef, qui en eſt le veritable Roi Le pére de famille eſt en droit de punir chacun de ſes enfans, ou petits-enfans, qui fait une mauvaiſe action; mais avant que de le punir, il prend l'avis du reſte de la famille. Ces punitions n'arrivent préſque jamais; car l'innocence des mœurs, la bonne foi, l'obéïſſance & l'horreur du vice habitent dans cette heureuſe terre. Il ſemble qu'Aſtrée (18) qu'on dit qui eſt retirée dans le Ciel, eſt encore ici-bas cachée parmi ces hommes. Il ne faut point de Juges parmi eux, car leur propre conſcience les juge. Tous les biens ſont communs, les fruits des arbres, les légumes de la terre, le lait des troupeaux, ſont des richeſſes ſi abondantes, que des peuples ſi ſobres & ſi modérés n'ont pas beſoin de les partager. Cha-

bité ſur la terre durant tout l'âge d'or, elle s'en retourna au Ciel dés que les hommes commencerent à ſe corrompre.

que famille errante dans ce beau pays transporte ses tentes d'un lieu à un autre, quand elle a consumé les fruits & épuisé les pâturages de l'endroit où elle s'étoit mise. Ainsi ils n'ont point d'intérêts à soûtenir les uns contre les autres, & ils s'aiment tous d'un amour fraternel que rien ne trouble. C'est le retranchement des vaines richesses & des plaisirs trompeurs, qui leur conserve cette paix, cette union & cette liberté. Ils sont tous libres, tous égaux.

On ne voit parmi eux aucune distinction, que celle qui vient de l'experience des sages vieillards, ou de la sagesse extraordinaire de quelques jeunes hommes, qui égalent les vieillards consommés en vertu. La fraude, la violence, le parjure, les procès, les guerres ne font jamais entendre leur voix cruelle & empestée dans ce pays chéri des Dieux. Jamais le sang humain n'a rougi cette terre; à peine y voit-on couler celui des agneaux. Quand on parle à ces peuples des batailles sanglantes, des rapides conquêtes, des renversemens d'Etats, qu'on voit dans les autres nations, ils ne peuvent assez s'étonner. Quoi, disent-ils, les hommes ne sont-ils pas assez mortels, sans se donner encore les uns aux autres une mort précipitée? La vie est si courte, & il semble qu'elle leur paroisse trop longue! Sont-ils sur la terre pour se déchirer les uns les autres, & pour se rendre mutuellement malheureux.

Au reste, ces peuples de la Bétique ne peuvent comprendre qu'on admire tant les Conquérans, qui subjuguent les grands Empires. Quelle folie, disent-ils,

(19) *Pourquoi prendre plaisir à gouverner le peuples malgré eux? &c.* Ces paroles & tout ce qui suit conviennent encore très bien à l'usurpation

ils, de mettre son bonheur à gouverner les autres hommes, dont le gouvernement donne tant de peine, si on veut les gouverner avec raison & suivant la justice! Mais (19) pourquoi prendre plaisir à les gouverner malgré eux? C'est tout ce qu'un homme sage peut faire, que de s'assujettir à gouverner un peuple docile, dont les Dieux l'ont chargé, ou un peuple qui le prie d'être comme son pére & son pasteur. Mais gouverner les peuples contre leur volonté, c'est se rendre trés-misérable, pour avoir le faux honneur de les tenir dans l'esclavage. Un conquérant est un homme que les Dieux irrités contre le genre humain, ont donné à la terre dans leur colére pour ravager les Royaumes, pour repandre par tout l'effroi, la misére, le déseſpoir, & pour faire autant d'esclaves qu'il y a d'hommes libres. Un homme, qui cherche la gloire, ne la trouve-t-il pas assez, en conduisant avec sagesse ce que les Dieux ont mis dans ses mains? Croit-il ne pouvoir mériter des louanges qu'en devenant violent, injuste, hautain, usurpateur & tyrannique sur tous ses voisins? Il ne faut jamais songer à la guerre que pour défendre sa liberté. Heureux celui, qui n'étant point esclave d'autrui, n'a point la folle ambition de faire d'autrui son esclave! Ces grands Conquérans qu'on nous dépenot avec tant de gloire, ressemblent à ces fleuves débordés, qui paroissent majestueux, mais qui ravagent toutes les fertiles campagnes, qu'ils devroient seulement arroser.

Après qu'Adoam eut fait cette peinture de la Bétique, Télémaque charmé lui fit diverses questions curieuses. Ces peuples, lui dit-il, boivent-ils

pation de Cromwel, qui, sous le titre de Protecteur, tint si longtems les Anglois dans l'esclavage.

ils du vin ? Ils n'ont garde d'en boire, reprit Adoam, car ils n'ont jamais voulu en faire. Ce n'eſt pas qu'ils manquent de raiſins : aucune terre n'en porte de plus delicieux : mais ils ſe contentent de manger le raiſin comme les autres fruits, & ils craignent le vin comme le corrupteur des hommes. C'eſt une eſpéce de poiſon, diſent-ils, qui met en fureur. Il ne fait pas mourir l'homme, mais il le rend bête. Les hommes peuvent conſerver leur ſanté & leurs forces ſans vin. Avec le vin il courent riſque de ruïner leur ſanté & de perdre les bonnes mœurs.

Télémaque diſoit enſuite : Je voudrois bien ſavoir quelles loix réglent les mariages dans cette Nation. Chaque homme, répondit Adoam, ne peut avoir qu'une femme ; & il faut qu'il la garde tant qu'elle vit. L'honneur des hommes en ce pays dépend autant de leur fidelité à l'égard de leurs femmes, que l'honneur des femmes dépend chez les autres peuples de leur fidélité pour leurs maris. (20) Jamais peuple ne fût ſi honnête, ni ſi jaloux de la pureté. Les femmes y ſont belles & agréables ; mais ſimples, modeſtes & laborieuſes. Les mariages y ſont paiſibles, féconds, ſans taches ; le mari & la femme ſemblent n'être plus qu'une ſeule perſonne en deux corps differens ; le mari & la femme partagent enſemble tous les ſoins domeſtiques : le mari régle toutes les affaires du dehors ; la femme ſe renferme dans ſon ménage ; elle ſoulage ſon mari, elle paroît n'être faite que pour lui plaire ; elle gagne ſa confiance, & le charme moins par ſa beauté que par ſa vertu.

Le

(20) *Jamais peuple ne fut ſi honnête ni ſi jaloux de la pureté.* Les Anglois ſont ſi peu jaloux, qu'il n'y a peut être pas des peuples parmi leſquels les femmes ſoient plus libres. Les Angloiſes ſont belles

Le vrai charme de leur societé dure autant que leur vie. La sobriéte, la modération, & les mœurs pures de ce peuple lui donnent une vie longue & exemte de maladie. On y voit des vieillards de cent & de six vingts ans qui ont encore de la gayeté, & de la vigueur.

Il me reste, ajoûta Télémaque, à savoir comment ils font pour éviter la guerre avec les autres peuples voisins. (21) La nature, dit Adoam, les a separés des autres peuples, d'un côté par la mer, & de l'autre par de hautes montagnes vers le Nord. D'ailleurs les peuples voisins les respectent à cause de leur vertu. Souvent les autres Nations ne pouvant s'accorder ensemble, les ont pris pour juges de leurs differens; & leur ont confié les terres & les villes qu'ils disputoient entre eux. Comme cette sage Nation n'a jamais fait aucune violence, personne ne se défie d'elle. Ils rient, quand on leur parle des Rois qui ne peuvent régler entre eux les frontiéres de leurs Etats. Peut-on craindre, disent-ils, que la terre manque aux hommes? Il y en aura toûjours plus qu'ils n'en pourront cultiver. Tandis qu'il restera des terres libres & incultes, nous ne voudrions pas même défendre les nôtres contre des voisins qui viendroient s'en saisir. On ne trouve dans tous les habitans de la Bétique, ni orgueil, ni hauteur, ni mauvaise foi, ni envie d'étendre leur domination. Ainsi leurs voisins n'ont jamais rien à craindre d'un tel peuple, & ils ne peuvent espérer de s'en faire craindre; c'est pourquoi ils les laissent en repos. (22)

belles & agréables; mais elles savent parfaitement l'art de faire valoir leur beauté.

(21) *La nature les a separés &c.* C'est là précisément la situation de l'Angleterre, dont les Rois ont été souvent les Arbitres des autres Princes de l'Europe, comme il paroit par l'Histoire.

(22) Ce peuple abandonneroit ſon pays, où ſe livreroit à la mort, plûtôt que d'accepter la ſervitude. Ainſi il eſt autant difficile à ſubjuguer, qu'il eſt incapable de vouloir ſubjuguer les autres. C'eſt-ce qui fait une paix profonde entre eux & leurs voiſins.

Adoam finit ce diſcours, en racontant de quelle maniére les Phéniciens faiſoient leur commerce dans la Bétique. Ces peuples, diſoit-il, furent étonnés, quand ils virent venir au travers des ondes de la mer des hommes étrangers qui venoient de ſi loin. Ils nous laiſſérent fonder une ville dans l'Isle de Gades (23). Ils nous reçûrent même chez eux avec bonté, & nous firent part de tout ce qu'ils avoient, ſans vouloir de nous aucun payement (24.) De plus ils nous offrirent de nous donner liberalement tout ce qui leur reſteroit de leurs laines, après qu'ils en auroient fait leur proviſion pour leur uſage. En éffet, ils nous en envoyérent un riche préſent. C'eſt un plaiſir pour eux que de donner aux étrangers leur ſuperflu.

Pour leurs mines, ils n'eurent aucune peine à nous les abandonner; elles leur étoient inutiles. Il leur paroiſſoit que les hommes n'étoient guére ſages d'aller chercher par tant de travaux dans les entrailles de la terre ce qui ne peut les rendre heureux, ni ſatisfaire à aucun vrai beſoin. Ne creuſez point, nous diſoient-ils, ſi avant dans la terre; con-

(22) *Ce peuple abandonneroit &c. plûtôt que d'accepter la ſervitude.* Les Anglois ſacrifient tout à l'Amour de la liberté: Il n'y a qu'une ſi juſte cauſe qui puiſſe excuſer certaines violences,

(23) *C'eſt Cadix, comme on l'a déja remarqué.*

(24) *Aucun payement.* Les Seigneurs & la veritable Nobleſſe en Angleterre, ſont honnêtes, genereux, obligeans, liberaux, civils envers

contentez-vous de la labourer; elle vous donnera de véritables biens. qui vous nourriront; vous en tirerez des fruits qui valent mieux que l'or & que l'argent, ~~puisque les hommes ne veulent de l'or & que l'argent~~, puisque les hommes ne veulent de l'or & de l'argent que pour en acheter les alimens qui soûtiennent leur vie.

Nous avons souvent voulu leur apprendre la navigation, & mener les jeunes hommes de leur pays dans la Phénicie, mais ils n'ont jamais voulu que leurs enfans appriſſent à vivre comme nous. Ils apprendroient, nous disoient-ils, à avoir besoin de toutes les choses qui vous sont devenuës nécessaires. Ils voudroient les avoir; ils abandonneroient la vertu pour les obtenir par de mauvaises industries. Ils deviendroient comme un homme qui a de bonnes jambes, & qui perdant l'habitude de marcher, s'accoutume enfin au besoin d'être toujours porté comme un malade. Pour la navigation, ils l'admirent à cause de l'industrie de cet art; mais ils croient que c'est un art pernicieux. Si ces gens-là, disent-ils, ont suffisamment en leur pays ce qui est necessaire à la vie, que vont-ils chercher dans un autre? Ce qui suffit au besoin de la nature. ne leur suffit-il pas? Ils mériteroient de faire naufrage, puisqu'ils cherchent la mort au milieu des tempêtes, pour assouvir l'avarice des Marchands, & pour flater les passions des autres hommes.

Télémaque étoit ravi d'entendre ce discours d'Adoam, & se réjouissoit qu'il y eût encore au monde

vers les étrangers; & jaloux de la gloire de leur patrie. Leur bon naturel, & leur bonne education se perfectionnent par les voyages, & par la conversation des etrangers. Mais au contraire le peuple est ennemi des etrangers; ils mangent beaucoup de chair, & sur tout de chair de bœuf, ils prenent aussi beaucoup de tabac, & les gens de Lettres mêmes y composent souvent leurs ouvrages la pipe à la main. Pour leurs habits, ils vont, à peu près, vêtus comme les François. Les femmes y vont sans façon au cabaret,

monde un peuple, qui ſuivant la droite nature fût ſi ſage & ſi heureux tout enſemble. O! combien ces mœurs, diſoit-il, ſont-elles éloignées des mœurs vaines & ambitieuſes des peuples qu'on croit les plus ſages! Nous ſommes tellement gatés, qu'à peine pouvons-nous croire que cette ſimplicité ſi naturelle puiſſe être véritable. Nous regardons les mœurs de ce peuple comme une belle fable, & il doit regarder les nôtres comme un ſonge monſtrueux.

Fin du huitiéme Livre.



SOM-



Vn Sacrificateur consulte les Entrailles des Victimes.



Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:3-44749/fragment/page=0248

SOMMAIRE
DU
LIVRE NEUVIEME.

Vénus toûjours irritée contre Télémaque en demande la perte à Jupiter : mais les Deſtinées ne permettant pas qu'il périſſe, la Déeſſe va concerter avec Neptune les moyens de l'éloigner au moins d'Ithaque, où Adoam le conduiſoit : ils employent une Divinité trompeuſe pour ſurprendre le Pilote Athamas, qui croyant arriver en Ithaque, entre à pleines voiles dans le port des Salantins. Leur Roi Idoménée reçoit Télémaque dans ſa nouvelle ville, où il préparoit actuellement un ſacrifice à Jupiter pour le ſuccés d'une guerre contre les Manduriens. Le Sacrificateur conſultant les entrailles des victimes fait tout eſpérer à Idomenée, & lui fait entendre qu'il devra ſon bonheur à ſes deux nouveaux hôtes.

LES AVANTURES DE TELEMAQUE, FILS D'ULYSSE.

LIVRE NEUVIEME.



Pendant que Télémaque & Adoam s'entretenoient de la sorte, oubliant le sommeil, & n'appercevant pas que la nuit étoit déja au milieu de sa course, une Divinité ennemie & trompeuse les eloignoit d'Ithaque, que leur Pilote Athamas cherchoit en vain. Neptune, quoique favorable aux Phéniciens, ne pouvoit supporter plus longtems que Télémaque eût échapé à la tempête qui l'avoit jetté contre les rochers de l'Isle de Calypso. Vénus étoit encore plus irritée de voir ce jeune

jeune homme qui triomphoit, ayant vaincu l'Amour & tous ſes charmes. Dans le tranſport de ſa douleur elle quitta Cythére, Paphos, Idalie, & tous les honneurs qu'on lui rend dans l'Isle de Cypre. Elle ne pouvoit plus demeurer dans des lieux, où Télémaque avoit mépriſé ſon Empire. Elle monte vers l'éclatant Olympe, où les Dieux étoient aſſemblés auprès du trône de Jupiter. De ce lieu ils apperçoivent les Aſtres qui roulent ſous leurs piéds. Ils voïent le globe de la terre comme un petit amas de bouë. Les mers immenſes ne leur paroiſſent que comme des goutes d'eau dont ce monceau de bouë eſt un peu détrempé. Les plus grands Royaumes ne ſont à leurs yeux qu'un peu de ſable qui couvre la ſurface de cette bouë. Les peuples innombrables & les plus puiſſantes armées ne ſont que comme des fourmis qui ſe diſputent les unes aux autres un brin d'herbe ſur ce monceau de bouë. Les immortels rient des affaires les plus ſérieuſes qui agitent les foibles mortels, & elles leur paroiſſent des jeux d'enfans. Ce que les hommes appellent gloire, grandeur, puiſſance, profonde politique, ne paroît à ces ſuprêmes Divinités que miſére & foibleſſe.

C'eſt dans cette demeure ſi élevée au-deſſus de la terre, que Jupiter a poſé ſon trône immobile. Ses yeux percent juſques dans l'abime, & éclairent juſques dans les derniers replis de cœurs. Ses regards doux & ſérains répandent le calme & la joie dans tout l'Univers. Au contraire quand il ſecouë ſa chevelure, il ébranle le ciel & la terre. Les Dieux mêmes eblouis des rayons de gloire qui l'environnent, ne s'en approchent qu'avec tremblement.

Toutes les Divinités céleſtes étoient dans ce moment auprès de lui. Vénus ſe préſenta avec tous les charmes qui naiſſent dans ſon ſein ; ſa robe flotante avoit plus d'éclat que toutes les couleurs

dont Iris (1) se pare au milieu des sombres nuages, quand elle vient promettre aux Mortels effrayés la fin des tempêtes, & leur annoncer le retour du beau tems. Sa robe étoit nouée par cette fameuse ceinture sur laquelle paroissent les Graces (2). Les cheveux de la Déesse étoient attachés par derriére négligemment avec une tresse d'or. Tous les Dieux furent surpris de sa beauté, comme s'ils ne l'eussent jamais vuë, & leurs yeux en furent éblouïs, comme ceux des Mortels le sont, quand Phœbus après une longue nuit vient les éclairer par ses rayons. Ils se regardoient les uns les autres avec étonnement, & leurs yeux revenoient toûjours sur Vénus. Mais ils apperçurent que les yeux de cette Déesse étoient baignés de larmes, & qu'une douleur amére étoit peinte sur son visage.

Cependant elle s'avançoit vers le trône de Jupiter d'une démarche douce & légére, comme le vol rapide d'un oiseau qui fend l'espace immense des airs. Il la regarda avec complaisance; il lui fit un doux souris, & se levant il l'embrassa. Ma chére fille, lui dit-il, quelle est vôtre peine? Je ne puis voir vos larmes sans en être touché: ne craignez point de m'ouvrir vôtre cœur, vous connoissez ma tendresse & ma complaisance.

Vénus lui répondit d'une voix douce, mais entrecoupée de profonds soûpris: O Pére des Dieux & des hommes! Vous qui voyés tout, pouvez-vous ignorer ce qui fait ma peine? Minerve ne s'est pas contentée d'avoir renversé jusqu'aux fondemens la super-

(1) *Iris*: Fille de Thaumas & d'Electre, & Sœur des Harpyes. Les Anciens la croyoient Messagere de Junon, c'est à dire, de l'air.

(2) Vénus engendra les trois Charités ou les Graces, qui lui tenoient ordinairement compagnie: ce qui a fourni aux Poëtes l'idée de cette ceinture mysterieuse, dont il est parlé ici.

ſuperbe Ville de Troye que je défendois, & de s'être vengée de Pâris (3) qui avoit préferé ma beauté à la ſienne; elle conduit par toutes les terres & par toutes les mers le fils d'Ulyſſe, ce cruel deſtructeur de Troye. Télémaque eſt accompagné par Minerve; c'eſt ce qui empêche qu'elle ne poroiſſe ici en ſon rang avec les autres Divinités. Elle a conduit ce jeune téméraire dans l'Isle de Cypre pour m'outrager. Il a mépriſe ma puiſſance; il n'a pas daigné ſeulement brûler de l'encens ſur mes autels, il à témoigné avoir horreur des Fétes que l'on célébre en mon honneur; il a fermé ſon cœur à tous mes plaiſirs. En vain Neptune pour le punir, à ma priere a irrité les vents & les flots contre lui. Télémaque jetté par un naufrage horrible dans l'Isle de Calypſo, a triomphé de l'Amour même que j'avois envoyé dans cette Isle pour attendrir le cœur de ce jeune Grec. Ni la jeuneſſe, ni les charmes de Calypſo & de ſes Nymphes, ni les traits enflamés de l'Amour n'ont pû ſurmonter les artifices de Minerve. Elle l'a arraché de cette Isle. Me voilà confonduë. Un enfant triomphe de moi.

Jupiter, pour conſoler Vénus, lui dit: Il eſt vrai, ma fille, que Minerve défend le cœur de ce jeune Grec contre toutes les flèches de vôtre fils, & qu'elle lui prépare une gloire que jamais jeune homme n'a méritée. Je ſuis fâché qu'il ait mépriſé vos autels; mais je ne puis le ſoûmettre à vôtre puiſſance. Je conſens pour l'amour de vous, qu'il ſoit encore errant par mer & par terre, qu'il vive

(3) La Diſcorde aiant jetté une pomme d'or au milieu de la compagnie aſſemblée aux nôces de Pelée & de Thetis, & cette pomme, ſelon l'inſcription qu'elle portoit, devant être adjugée à la plus belle, Junon, Pallas & Vénus ſe la diſputerent, & prirent Pâris pour juge de leur differend; celui ci, ſeduit par les attraits de Vénus décida en ſa faveur, ce qui lui attira la haine des deux autres Déeſſes.

loin de sa patrie, exposé à toutes sortes de maux & de dangers: mais les destins ne permettent ni qu'il périsse, ni que sa vertu succombe dans les plaisirs dont vous flatez les hommes. Consolez-vous donc, ma fille, soyez contente de tenir dans vôtre Empire tant d'autres Heros, & tant d'immortels.

En disant ces paroles, il fit a Vénus un souris plein de grace & de majesté. Un éclat de lumiere semblable aux plus perçans éclairs sortit de ses yeux. En baisant Vénus avec tendresse, il répandit une odeur d'ambroisie dont l'Olympe fut parfumé. La Déesse ne put s'empêcher d'être sensible à cette caresse du plus grand des Dieux. Malgré ses larmes & sa douleur, on vit la joie se répandre sur son visage; elle baissa son voile pour cacher la rougeur de ses jouës, & l'embarras où elle se trouvoit. Toute l'assemblée des Dieux applaudit aux paroles de Jupiter, & Vénus sans perdre un moment alla trouver Neptune pour concerter avec lui les moyens de se venger de Télémaque.

Elle raconta à Neptune ce que Jupiter lui avoit dit. Je savois déja, répondit Neptune, l'ordre immuable des destins; mais si nous ne pouvons abîmer Télémaque dans les flots de la mer, du moins n'oublions rien pour le rendre malheureux, & pour retarder son retour à Ithaque. Je ne puis consentir à faire périr le vaisseau Phénicien dans lequel il est embarqué. J'aime les Phéniciens, c'est mon peuple; nulle autre nation de l'Univers ne cultive comme eux mon Empire. C'est par eux que la mer est devenuë le lien de la societé de tous les peuples de la terre. Ils m'honorent par de continuels sacrifices sur mes Autels; ils son justes, sages & laborieux dans le commerce; ils repandent par tout la commodité & l'abondance. Non, Déesse, je ne puis,

puis souffrir qu'un de leurs vaisseaux fasse naufrage; mais je ferai que le Pilote perdra sa route, & qu'il s'éloignera d'Ithaque où il veut aller. Vénus contente de cette promesse rit avec malignité, & retourna dans son char volant sur les prés fleuris d'Idalie, où les graces, les jeux & les ris témoignerent leur joie de la revoir, dansant autour d'elle sur les fleurs qui parfument ce charmant séjour.

Neptune envoya aussi-tôt une Divinité trompeuse, semblable aux songes, excepté que les songes ne trompent que pendant le sommeil; au lieu que cette Divinité enchante les sens de ceux qui veillent. Ce Dieu mal-faisant environné d'une foule innombrable de mensonges aîlés, qui voltigent autour de lui, vint répandre une liqueur subtile & enchantée sur les yeux du Pilote Athamas, qui consideroit attentivement la clarté de la Lune, le cours des étoiles, & le rivage d'Ithaque, dont il découvroit déja assez près de lui les rochers escarpés. Dans ce même moment les yeux du Pilote ne lui montrérent plus rien de véritable. Un faux ciel & une terre feinte se présentérent à lui. Les étoiles parurent comme si elles avoient changé leur cours & qu'elles fussent revénuës sur leurs pas. Tout l'Olympe sembloit se mouvoir par des loix nouvelles, la terre même étoit changée. Une fausse Ithaque se presentoit toûjours au Pilote pour l'amuser, tandis qu'il s'éloignoit de la veritable. Plus il s'avançoit vers cette image trompeuse du rivage de l'Isle, plus cette image reculoit; elle fuyoit toûjours devant lui, & il ne savoit que croire de cette fuite. Quelquefois il s'imaginoit entendre déja le bruit qu'on fait dans un port. Déja il se préparoit selon l'ordre qu'il en avoit reçu, à aller aborder secrétement dans une petite Isle qui est auprès de le grande, pour dérober

le retour de Télémaque aux amans de Penélope, conjurés contre lui. Quelquefois il craignoit les écueils, dont cette côte de la mer eſt bordée, & il lui ſembloit entendre l' horrible mugiſſement des vagues qui vont ſe briſer contre ces écueils. Puis tout-à-coup il remarquoit, que la terre paroiſſoit encore eloignée. Les montagnes n' étoient à ſes yeux dans cet éloignement que comme de petits nuages qui obſcuriſſent quelquefois l'horizon pendant que le Soleil ſe couche. Ainſi Athamas étoit étonné, & l'impreſſion de la Divinité trompeuſe, qui charmoit ſes yeux, lui faiſoit éprouver un certain ſaiſiſſement qui lui avoit été juſqu' alors inconnu. Il étoit méme tenté de croire qu' il ne veilloit pas, & qu' il étoit dans l'illuſion d' un ſonge. Cependant Neptune commanda au vent d' Orient de ſouſler pour jetter le navire ſur les côtes de l'Heſperie (4). Le vent obéït avec tant de violence, que le navire arriva bien-tôt ſur le rivâge que Neptune avoit marqué.

Déja l'Aurore annonçoit le jour. Déjà les étoiles qui craignent les rayons du Soleil, & qui en ſont jalouſes, alloient cacher dans l' Ocean leurs ſombres feux, quand le Pilote s' écria : Enfin je n' en puis plus douter, nous touchons preſque à l'isle d'Ithaque: Télémaque, réjouiſſez-vous dans une heure vous pourrez revoir Pénélope, & peut être trouver Ulyſſe remonté ſur ſon trône.

A ce cri, Télémaque qui étoit immobile dans les bras du ſommeil, s' éveille, ſe léve, monte au gouvernail, embraſſe le Pilote, & de ſes yeux à peine encore ouverts, regarde fixement la côte voiſine. Il gémit, ne reconnoiſſant pas les rivages de ſa patrie. Helas!

(4) L'Heſperie eſt ici l'Italie, ainſi appellée par les Grecs, parce qu'elle étoit au couchant par rapport à eux.

Helas! où ſommes-nous, dit-il? Ce n'eſt point là ma chére Ithaque. Vous vous êtes trompé, Athamas; vous connoiſſez mal cette côte ſi éloignée de vôtre pays. Non, non, répondit Athamas, je ne puis me tromper en conſiderant les bords de cette Isle. Combien de fois ſuis-je entré dans vôtre port? J'en connois juſqu'aux moindres rochers; le rivage de Tyr n'eſt guéres mieux dans ma mémoire. Reconnoiſſez cette montagne qui avance; voyez ce rocher qui s'éleve comme une tour; n'entendez-vous pas la vague qui ſe rompt contre ces autres rochers, lorſqu'ils ſemblent menacer la mer par leur chûte? Mais ne remarquez-vous pas le temple de Minerve qui fend la nuë? Voilà la fortereſſe & la maiſon d'Ulyſſe vôtre pére.

Vous vous trompez, ô Athamas, répondit Télémaque; je vois au contraire une côte aſſez relevée, mais unie; j'apperçois une ville qui n'eſt point Ithaque. O Dieux! Eſt-ce ainſi que vous vous jouëz des hommes!

Pendant qu'il diſoit ces paroles, tout-à-coup les yeux d'Athamas furent changés; le charme ſe rompit, il vit le rivage tel qu'il étoit veritablement, & reconnût ſon erreur. Je l'avouë, ô Télémaque! s'écria-t-il: quelque Divinité ennemie avoit enchanté mes yeux. Je croyois voir Ithaque, ſon image toute entiére ſe préſentoit à moi; mais dans ce moment elle diſparoit comme un ſonge. Je vois une autre ville, c'eſt ſans doute Salante (5) qu'Idomenée fugitif de Créte vient de fonder dans l'Heſpérie. J'apperçois des murs, qui s'élevent, & qui ne ſont pas encore achevés: je vois un port qui n'eſt pas entiérement fortifié.

(5) Salante, Capitale du Païs de Salantins, aujourd'hui la *Terre d'Otrant*, dans la Pouille, au Royaume de Naples.

Pendant qu'Athamas remarquoit les divers ouvrages nouvellement faits dans cette ville naissante, & que Télémaque déploroit son malheur, le vent que Neptune faisoit souffler, les fit entrer à pleines voiles dans une rade où ils se trouvérent à l'abri, & tout auprès du port.

Mentor qui n'ignoroit ni la vengeance de Neptune, ni le cruel artifice de Vénus, n'avoit fait que sourire de l'erreur d'Athamas. Quand ils furent dans cette rade, Mentor dit à Télémaque: Jupiter vous éprouve; mais il ne veut pas votre perte. Au contraire, il ne vous éprouve que pour vous ouvrir le chemin de la gloire. Souvenez-vous de travaux d'Hercule, ayez toûjours devant vos yeux ceux de votre pére. Quiconque ne sait pas souffrir, n'a point un grand cœur. Il faut par vôtre patience & vôtre courage lasser la cruelle fortune qui se plaît à vous persécuter. Je crains moins pour vous les plus affreuses disgraces de Neptune, que je ne craignois les caresses flateuses de la Déesse, qui vous retenoit dans son Isle. Que tardons-nous? Entrons dans ce port; voici un peuple ami; c'est chez les Grecs que nous arrivons: Idomenée maltraité par la fortune aura pitié des malheureux. Aussi-tôt-ils entrérent dans le port de Salante; où le vaisseau Phénicien fut reçu sans peine, parceque les Phéniciens sont en paix & en commerce avec tous les peuples de l'Univers.

Télémaque regardoit avec admiration cette ville naissante, semblable à une jeune plante, qui ayant été nourrie par la douce rosée de la nuit, sent dés le matin les rayons du Soleil qui viennent l'embellir; elle croît; elle ouvre ses tendres boutons; elle étend ses feuilles vertes; elle épanouit ses fleurs odoriférantes avec mille couleurs nouvelles: à chaque moment qu'on la voit, on y trouve un nouvel éclat.

Ainsi

Ainſi floriſſoit la nouvelle ville d'Idomenée ſur le rivage de la mer. Chaque jour, chaque heure, elle croiſſoit avec magnificence, & elle montroit de loin aux Etrangers qui étoient ſur la mer, de nouveaux ornemens d'Architecture qui s'élevoient juſqu'au Ciel. Toute la côte retentiſſoit des cris des ouvriers, & des coups de marteaux: les pierres étoient ſuſpenduës en l'air par des gruës avec des cordes. Tous les chefs animoient le peuple au travail dés que l'aurore paroiſſoit; & le Roi Idomenée donnant par-tout les ordres lui-même, faiſoit avancer les ouvrages avec incroyable diligence.

A peine le vaiſſeau Phénicien fut arrivé au port, que les Crétois donnérent à Télémaque & à Mentor toutes les marques d'amitié ſincére. On ſe hâta d'avertir Idomnnée de l'arrivée du fils d'Ulyſſe. Le fils d'Ulyſſe, s'écria t-il; d'Ulyſſe ce cher ami, ce ſage Héros par qui nous avons enfin renverſé la ville de Troye! Qu'on l'améne ici, & que je lui montre combien j'ai aimé ſon pére. Auſſi tôt on lui préſente Télémaque, qui lui demanda l'hoſpitalité, en lui diſant ſon nom.

Idomenée lui répondit avec un viſage doux & riant: Quand même on ne m'auroit pas dit qui vous êtes, je crois que je vous aurois reconnu. Voilà Ulyſſe lui-méme Voilà ſes yeux pleins de feu, & dont le regard eſt ſi ferme. Voilà ſon air d'abord froid & réſervé, qui cachoit tant de vivacité & de graces. Je reconnois même ce ſourire fin, cette action négligée, cette parole douce, ſimple & inſinuante, qui perſuadoit avant qu'on eût le tems de s'en défier. Oui, vous êtes le fils d'Ulyſſe; mais vous ſerez auſſi le mien. O mon fils, mon chèr fils! Quelle avanture vous améne ſur ce rivage? Eſt-ce pour chercher votre pére? Hélas! je n'en

ai

ai aucune nouvelle: la fortune nous a persécutés lui & moi; il a eu le malheur de ne pouvoir retrouver sa patrie, & j'ai eu celui de retrouver la mienne pleine de la colère des Dieux contre moi. Pendant qu'Idomenée disoit ces paroles, il regardoit fixement Mentor, comme un homme dont le visage ne lui étoit pas inconnu, mais dont il ne pouvoit retrouver le nom.

Cependant Télémaque lui répondit les larmes aux yeux: O Roi! pardonnez-moi la douleur que je ne saurois vous cacher, dans un tems où je ne devrois vous marquer que de la joie & de la reconnoissance pour vos bontés. Par le regret que vous me témoignez de la perte d'Ulysse, vous m'apprenez vous-même à sentir le malheur de ne pouvoir trouver mon pére. Il y a déja longtems que je le cherche dans toutes les mers. Les Dieux irrités ne me permettent pas de le revoir, ni de savoir s'il a fait naufrage, ni de pouvoir retourner à Ithaque, où Pénelope languit dans le desir d'être délivrée de ses Amans. J'avois crû vous trouver dans l'Isle de Créte. J'y ai sû vôtre cruelle destinée; & je ne croyois pas devoir jamais approcher de l'Hesperie où vous avés fondé un nouveau Royaume. Mais la fortune qui se joue des hommes, & qui me tient errant dans tous les pays loin d'Ithaque, m'a enfin jetté sur vos côtes. Parmi tous les maux qu'elle m'a faits, c'est celui que je supporte le plus volontiers. Si elle m'éloigne de ma patrie, du moins elle me fait connoître le plus sage, & le plus généreux de tous les Rois.

A ces mots Idomenée embrasse tendrement Télémaque, & le menant dans son Palais, il lui dit: Quel est donc ce prudent vieillard qui vous accompagne? Il me semble que je l'ai vû autrefois. C'est Men-

Mentor, repliqua Télémaque, Mentor ami d'Ulysse, à qui il avoit confié mon enfance. Qui pourroit vous dire tout ce que je lui dois?

Aussi-tôt Idomenée s'avance, tend la main à Mentor. Nous nous sommes vûs, dit-il, autrefois. Vous souvenez-vous du voyage que vous fîtes en Créte, & des bons conseils que vous me donnâtes? Mais alors l'ardeur de la jeunesse & le goût des vains plaisirs m'entraînoient. Il a falu que mes malheurs m'ayent instruit pour m'apprendre ce que ne je voulois pas croire. Plût aux Dieux que je vous eusse crû, ô sage vieillard! Mais je remarque avec étonnement que vous n'étes presque point changé depuis tant d'années. C'est la même fraicheur de visage, la même taille droite, la même vigueur: vos cheveux seulement ont un peu blanchi.

Grand Roi, répondit Mentor, si j'étois flateur, je vous dirois de même, que vous avez conservé cette fleur de jeunesse qui éclatoit sur vôtre visage avant le siége de Troye. Mais j'aimerois mieux vous déplaire que de blesser la verité. D'ailleurs je vois par vôtre sage discours que vous n'aimez pas la flaterie, & qu'on ne hazarde rien en vous parlant avec sincerité. Vous étes bien changé, & j'aurois eu de la peine à vous reconnoître. J'en connois clairement la cause, c'est que vous avez beaucoup souffert dans vos malheurs; mais vous avez bien gagné en souffrant, puisque vous avez acquis la sageſſe. On doit se consoler aisément des rides qui viennent sur le visage, pendant que le cœur s'éxerce & se fortifie dans la vertu. Au reste, sachez que les Rois s'usent toûjours plus que les autres hommes. Dans l'adversité les peines de l'esprit & les travaux du corps les font vieillir avant le tems. Dans la prosperité les délices d'une vie molle les usent bien

plus

plus encore que tous les travaux de la guerre. Rien n'eſt ſi mal ſain que les plaiſirs où l'on ne peut ſe modérer. De là vient que les Rois & en paix & en guerre ont toûjours des peines & des plaiſirs qui font venir la vieilleſſe avant l'age, où elle doit venir naturellement. Une vie ſobre, & moderée, ſimple & exemte d'inquietude & de paſſion, reglée & laborieuſe, retient dans les membres d'un homme ſage la vive jeuneſſe, qui ſans ces précautions eſt toûjours prête à s'envoler ſur les aîles du tems.

Idoménée charmé du diſcours de Mentor, l'eût écouté longtems, ſi l'on ne fût venu l'avertir pour un ſacrifice qu'il devoit faire à Jupiter. Télémaque & Mentor le ſuivirent environnés d'une grande foule de peuple, qui conſideroit avec empreſſement & curioſité ces deux Etrangers. Les Salentins ſe diſoient les uns aux autres: Ces deux hommes ſont bien differens. Le jeune a je ne ſai quoi de vif & d'aimable; toutes les graces de la beauté & de la jeuneſſe ſont répanduës ſur ſon viſage & ſur ſon corps: mais cette beauté n'a rien de mou ni d'efféminé. Avec cette fleur ſi tendre de la jeuneſſe, il paroit vigoureux, robuſte, endurci au travail. Cet autre, quoique bien plus âgé, n'a encore rien perdu de ſa force. Sa mine paroit d'abord moins haute, & ſon viſage moins gracieux: mais quand on le regarde de près, on trouve dans ſa ſimplicité des marques de ſageſſe & de vertu avec une nobleſſe qui étonne. Quand les Dieux ſont deſcendus ſur la terre pour ſe communiquer aux Mortels, ſans doute qu'ils ont pris de telles figures d'Etrangers & de Voyageurs.

Cepen-

(6) Europe étoit fille d'Agenor Roi des Pheniciens, & Sœur de Cadmus. Elle fut enlevée par Jupiter ſous la forme d'un Taureau. C'eſt elle qui a donné ſon nom à la premiere des quatre Parties du monde.

Cependant on arrive dans le Temple de Jupiter qu'Idomenée, issu du sang de ce Dieu, avoit orné avec beaucoup de magnificence. Il étoit environné d'un double rang de colomnes de marbre jaspé. Les chapiteaux étoient d'argent. Le Temple étoit tout incrusté de marbre avec des bas reliefs qui representoient Jupiter changé en Taureau; le ravissement d'Europe (6), & son passage en Créte au travers de flots. Ils sembloient respecter Jupiter, quoiqu'il fût sous une forme étrangére. On voyoit ensuite la naissance & la jeunesse de Minos. Enfin ce sage Roi donnant dans un âge plus avancé des loix à toute son Isle pour la rendre à jamais florissant. Télémaque y remarqua aussi les principales avantures du siége de Troye, où Idomenée avoit acquis la gloire d'un grand Capitaine. Parmi ces représentations de combats, il chercha son pére. Il le reconnut prenant les chevaux de Rhesus que Dioméde (7) venoit de tuer; ensuite disputant avec Ajax les armes d'Achille devant tous les Chefs de l'armée Grécque assemblés; enfin sortant du cheval fatal pour verser le sang de tant de Troyens.

Télémaque le reconnut d'abord a ces fameuses actions, dont il avoit souvent ouï parler, & que Mentor même lui avoit racontées. Les larmes coulérent de ses yeux; il changea de couleur, son visage parut troublé. Idoménée l'apperçut, quoique Télémaque se détournât pour cacher son trouble. N'ayez point de honte, lui dit Idoménée, de nous laisser voir combien vous êtes touché de la gloire & des malheurs de votre pére.

Cepen-

(7) Dioméde, Roi de Thrace, nourrissoit ses chevaux de la chair des Etrangers qui venoient dans ses Etats; Hercule l'ayant vaincu, l'exposa à ces mêmes chevaux qui le devorerent.

Cependant le peuple s'assembloit en foule sous ces vastes portiques formés par le double rang de colomnes qui environnoient le Temple. Il y avoit deux troupes des jeunes garçons & de jeunes filles, qui chantoient des vers à la louange du Dieu qui tient dans ses mains la foudre. Ces enfans choisis de la figure la plus agreable, avoient de longs cheveux flotans sur leurs épaules. Leurs têtes etoient couronnées de roses & parfumées: ils étoient tous vêtus de blanc. Idomenée faisoit à Jupiter un sacrifice de cent taureaux pour se le rendre favorable dans une guerre qu'il avoit entreprise contre ses voisins. Le sang des victimes fumoit de tous cotés, on le voyoit ruisseler dans les profondes coupes d'or & d'argent.

Le vieillard Theophane ami des Dieux, & Prêtre du Temple, tenoit pendant le sacrifice sa tête couverte d'un bout de sa robe de pourpre. Ensuite il consulta les entrailles des victimes, qui palpitoient encorr. Puis s'étant mis sur le Trépied sacré: O Dieux! s'écria-t-il, quels sont donc ces deux Etrangers que le Ciel envoye en ces lieux? Sans eux la guerre entreprise nous seroit funeste, & Salante tomberoit en ruine avant que d'achever d'être elevée sur ses fondemens. Je vois un jeune Héros que la Sageſſe méne par la main; il n'est pas permis à une bouche mortelle d'en dire d'avantage.

En disant ces paroles, son regard étoit farouche & ses yeux étincelans; il sembloit voir d'autres objets que ceux qui paroissoient devant lui: son visage étoit enflamé: il étoit troublé & hors de lui-même: ses cheveux étoient hérissez, sa bouche écumante, ses bras levés & immobiles. Sa voix émuë étoit plus forte qu'aucune voix humaine. Il étoit hors d'haleine, & ne pouvoit tenir renfermé au-dedans de lui l'esprit divin qui l'agitoit.

O heu-

O heureux Idoménée! s'écria-t-il encore! que vois-je! Quels malheurs évités! Quelle douce paix au-dedans! mais au-dehors quels combats! Quelles victoires! O Télémaque! tes travaux surpassent ceux de ton pére; le fier ennemi gémit dans la poussiére sous ton glaive; les portes d'airain, les inaccessibles ramparts tombent à ces pieds. O grande Déesse! que son pére. . . . O jeune homme! tu reverras enfin. . . . . A ces mots la parole meurt dans sa bouche, & il demeure comme malgré lui dans un silence plein d'étonnement.

Tout le peuple est glacé de crainte. Idoménée tremblant n'ose lui demander qu'il achéve. Télémaque même surpris comprend à peine ce qu'il vient d'entendre; à peine peut-il croire qu'il ait entendu ces hautes prédictions. Mentor est le seul que l'esprit divin n'a point étonné. Vous entendez, dit-il à Idoménée, le dessein des Dieux. Contre quelque Nation que vous ayez à combattre, la victoire sera dans vos mains, & vous devrez au jeune fils de votre ami le bonheur de vos armes. N'en soyez point jaloux. Profitez seulement de ce que les Dieux vous donnent par lui.

Idoménée n'étant pas encore revenu de son étonnement, cherchoit en vain des paroles; sa langue demeuroit immobile. Télémaque plus prompt dit à Mentor: Tant de gloire promise ne me touche point, mais que peuvent donc signifier ces dernieres paroles: tu reverras. . . . . Est-ce mon pére, ou seulement Ithaque? Helas! que n'a-t-il achevé! il m'a laissé plus en doute que je n'étois. O Ulysse! ô mon pére! seroit-ce vous même que je dois revoir? Seroit-il vrai? Mais je me flate; cruel Oracle, tu prens plaisir à te jouër d'un malheureux; encore une parole, & j'étois au comble du bonheur.

Mentor lui dit: Reſpectez ce que les Dieux découvrent, & n'entreprenez pas de découvrir ce qu'ils veulent cacher. Une curioſité téméraire mérite d'être confonduë. C'eſt par une ſageſſe pleine de bonté que les Dieux cachent aux foibles hommes leurs déſtinées dans une nuit impénétrable. Il eſt utile de prévoir ce qui dépend de nous pour le bien faire: mais il n'eſt pas moins utile d'ignorer ce qui ne dépend pas de nos ſoins, & ce que les Dieux veulent faire de nous.

Télémaque touché de ces paroles ſe retint avec beaucoup de peine. Idomenée, qui étoit revenu de ſon étonnement, commença de ſon côté à louer le grand Jupiter, qui lui avoit envoyé le jeune Télémaque & le ſage Mentor pour le rendre victorieux de ſes ennemis. Après qu'on eut fait un magnifique repas qui ſuivit le ſacrifice, il parla ainſi aux deux Etrangers:

J'avouë que je ne connoiſſois point encore aſſez l'art de régner, quand je revins en Créte après le ſiége de Troye. Vous ſavez, chers amis, (8) les malheurs qui m'ont privé de régner dans cette grande Isle, puiſque vous m'aſſurez que vous y avez été depuis que j'en ſuis parti. Encore trop heureux ſi les coups les plus cruels de la fortune ont ſervi à m'inſtruire & à me rendre plus modéré. Je traverſai les mers, comme un fugitif, que la vengeance des Dieux & des hommes pourſuit. Toute ma grandeur paſſée ne ſervoit qu'à me rendre ma chûte plus honteuſe & plus inſupportable.

Je

(8) Les malheurs qui ont privé Jacques II. du Trône d'Angleterre ſont encore trop recens & trop connus pour avoir beſoin d'être détaillez. Si jamais Roi fut un exemple terrible pour les autres Rois, c'eſt ſans doute celui-ci, qui, par l'abus qu'il fit de ſon autorité, a été dépouillé, pour aller chercher un azile dans des terres étrangeres.

Je vins refugier mes Dieux Penates (9) sur cette côte deserte, où je ne trouvai que des terres incultes couvertes de ronces & d'épines, des forêts aussi anciennes que la terre, des rochers presque inaccessibles où se retiroient les bêtes farouches. Je fus réduit à me rejouir de posséder avec un petit nombre de soldats & de compagnons, qui avoient bien voulu me suivre dans mes malheurs, cette terre sauvage & d'en faire ma patrie, ne pouvant plus espérer de revoir jamais cette Isle fortunée, où les Dieux m'avoient fait naître pour y régner. Hélas! disois-je en moi-même, quel changement! Quel exemple terrible ne suis-je point pour les Rois! Il faudroit me montrer à tous ceux qui régnent dans le monde pour les iustruire pour mon exemple. Ils s'imaginent n'avoir rien à craindre à cause de leur élevation au dessus du reste des hommes. Hé, c'est leur élevation même, qui fait qu'ils ont tout à craindre. J'étois craint de mes ennemis, & aimé de mes sujets. Je commandois à une nation puissante & belliqueuse: la renommée avoit porté mon nom dans les pays les plus éloignés. Je regnois dans une Isle fertile & délicieuse: cent villes me donnoient chaque année un tribut de leurs richesses; ces peuples me reconnoissoient pour être du sang de Jupiter né dans leur pays. Ils m'aimoient comme le petit-fils du sage Minos, dont les Loix les rendent si puissans & si heureux. Que manquoit-il à mon bonheur, sinon d'en savoir jouir avec modération? Mais (10) mon orgueil & la flaterie que j'ai écoutée, ont renversé mon Trône.

(9) Les Dieux Penates, aussi nommés Dieux Lares ou Domestiques, n'étoient que de petits marmousers attachez en divers lieux de la Maison: les Payens les honoroient comme leurs Protecteurs & leurs offroient du vin & de l'encens en sacrifice.

(10) *Mon orgueil & la flaterie que j'ai écoutée ont renversé mon Trône.* Les exemples sont odieux.

Ainſi tomberont tous les Rois qui ſe livreront à leurs deſirs, & aux conſeils des eſprits flateurs. Pendant le jour je tâchois de montrer un viſage gai, & plein d'eſperance pour ſoûtenir le courage de ceux qui m'avoient ſuivi. Faiſons leur diſois-je, une nouvelle ville, qui nous conſole de tout ce que nous avons perdu. Nous ſommes environnés de peuples qui nous ont donné un bel exemple pour cette entrepriſe. Nous voyons Tarente qui s'éleve aſſez près de nous. C'eſt Phalante (11) avec ſes Lacédémoniens, qui a fondé ce nouveau Royaume. Philoctéte (12) donne le nom de Pétilie à une grande ville, qu'il bâtit ſur la même côte. Metaponte eſt encore une ſemblable Colonie. Ferons-nous moins que tous ces Etrangers errans comme nous? La fortune ne nous eſt pas plus rigoureuſe.

Pendant que je tâchois d'adoucir par ces paroles les peines de mes compagnons, je cachois au fond de mon cœur une douleur mortelle. C'étoit une conſolation pour moi que la lumiere du jour me quittât, & que la nuit vînt m'enveloper de ſes ombres pour déplorer en liberté ma miſerable deſtinée. Deux torrens de larmes améres couloient de mes yeux, & le doux ſommeil m'étoit inconnu. Le lendemain je recommençois mes travaux avec une nouvelle ardeur. Voilà, Mentor, ce qui fait que vous m'avez trouvé ſi vieilli.

Aprés

(11) *Phalante*: depuis la 19. Olympiade il mena les Parthéniens de Sparte en Italie, & ils s'y rendirent maîtres de Tarente.

(12) *Philoctéte*, fils de Peau, le fidel compagnon d'Hercule: qui, en mourant, l'obligea de lui promettre par ſermen t de ne découvrir

Aprés qu'Idomenée eut achevé de raconter ſes peines, il demanda à Télémaque & à Mentor leurs ſecours dans la guerre où il ſe trouvoit engagé. Je vous renvoyerai, leur diſoit-il, à Ithaque dés que la guerre ſera finie. Cependant je ferai partir des vaiſſeaux vers toutes les côtes les plus éloignées pour apprendre des nouvelles d'Ulyſſe. En quelque endroit des terres connuës que la tempête ou la colère de quelque Divinité l'ait jetté, je ſaurai bien l'en retirer Plaiſe aux Dieux qu'il ſoit encore vivant! Pour vous, je vous renvoyerai avec les meilleurs vaiſſeaux qui ayent jamais été conſtruits dans l'Isle de Créte. Ils ſont faits du bois coupé ſur le veritable mont Idà, (13) où Jupiter nâquit. Ce bois ſacré ne ſauroit périr dans les flots: les vents & les rochers le craignent & le reſpectent. Neptune même dans ſon plus grand courroux n'oſeroit ſoulever les vagues contre lui. Aſſurez-vous donc que vous retournerez heureuſement à Ithaque ſans peine, & qu'aucune Divinité ennemie ne pourra plus vous faire errer ſur tant de mers: le trajet eſt court & facile. Renvoyez le vaiſſeau Phénicien qui vous a portés juſqu'ici, & ne ſongez qu'à acquerir la gloire d'établir le nouveau Royaume d'Idoménée pour réparer tous ſes malheurs. C'eſt à ce prix, ô fils d'Ulyſſe, que vous ferez jugé digne de vôtre pére. Quand même les deſtinées rigoureuſes l'auroient déja fait deſcendre dans le ſombre Royaume de Pluton, toute la Gréce charmée croira le revoir en vous.

couvrir jamais à perſonne le lieu de ſa ſepulture. & lui fit preſent des armes teintes du ſang de l'Hydre.

(13) *Ida.* Montagne de Candie: Les foréts de ce Mont furent brulées par le feu du Ciel, 73. ans aprés le deluge de Deucalion, & l'uſage *de fondre le fer* premierement decouvert en cette occaſion par les Dactyles, habitans de cette montagne.

A ces mots, Télémaque interrompit Idomenée. Renvoyons, dit-il, le vaisseau Phénicien. Que tardons-nous à prendre les armes pour attaquer vos ennemis? Ils sont devenus les nôtres. Si nous avons été victorieux en combattant dans la Sicile pour Aceste (14) Troyen & ennemi de la Gréce, ne serons-nous pas encore plus ardens & plus favorisés des Dieux, quand nous combattrons pour un des Héros Grecs, qui ont renversé l'injuste ville de Priam. L'Oracle que nous venons d'entendre ne nous permet pas d'en douter.

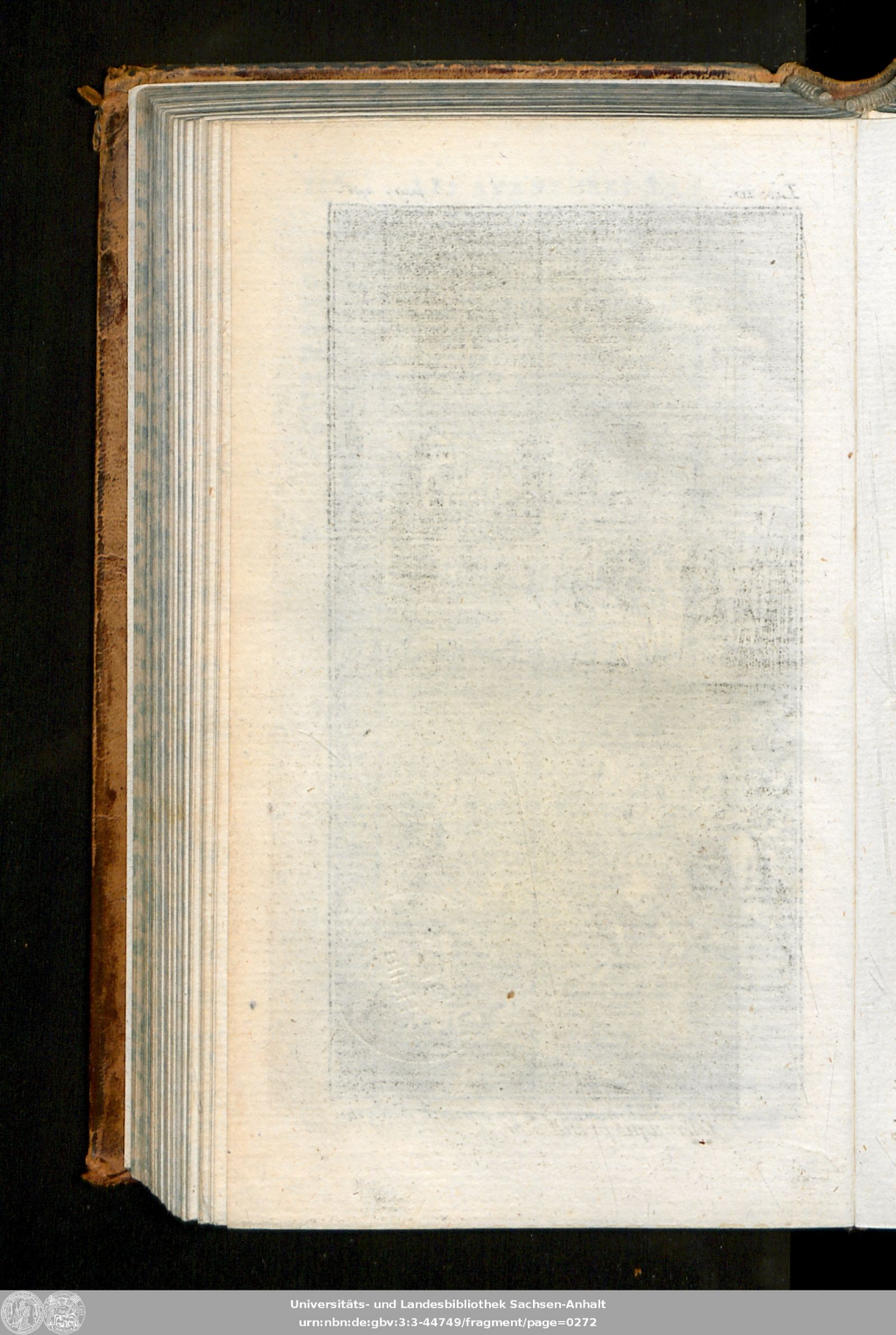
(14) *Aceste*. Roi de Sicile: c'est le même qui reçut Enée & Anchise dans ses terres, après l'embrasement de Troye.

Fin du neuvieme Livre.

SOM-



Les ennemis d'Idomenée surprennent Salente.



SOMMAIRE DU LIVRE DIXIEME.

Idoménée informe Mentor du sujet de la guerre contre les Manduriens. Il lui raconte que ces peuples lui avoient cedé d' abord la côte de l' Hespérie où il a fondé sa ville; qu' ils s'étoient retirés sur les montagnes voisines, où quelques-uns des leurs ayant été maltraités par une troupe de ses gens, cette nation lui avoit député deux Vieillards, avec lesquels il avoit reglé des Articles de paix; qu' aprés une infraction de ce Traité, faite par ceux des siens qui l' ignoroient, ces peuples se préparoient à lui faire la guerre. Pendant ce recit d' Idomenée, les Manduriens qui s'étoient hâtés de prendre les armes, se présentent aux portes de Salante. Nestor, Philoctéte, & Phalante, qu' Idomenée croyoit neutres, sont contre lui dans l' Armée des Manduriens. Mentor sort de Salante, & va seul proposer aux ennemis des conditions de paix.

LES AVANTURES DE TELEMAQUE, FILS D'ULYSSE.

LIVRE DIXIEME.



Mentor regardant d'un œil doux & tranquile Télémaque, qui étoit déja plein d'une noble ardeur pour les combats, prit ainsi la parole: Je suis bien aise, fils d'Ulysse, de voir en vous une si belle passion pour la gloire; mais souvenez-vous que vôtre pére n'en a acquis une si grande parmi les Grecs au siége de Troye, qu'en se montrant le plus sage & le plus moderé d'entre eux. Achille, quoiqu'invincible & invulnerable, quoique sûr de porter la terreur & la mort par-tout où il combattoit, n'a pu prendre la ville de Troye. Il est

(1) Les Manduriens étoient des Peuples de la Pouille au Royaume

eſt tombé lui-même aux pieds de murs de cette ville, & elle à triomphé du vainqueur d'Hector. Mais Ulyſſe en qui la prudence conduiſoit la valeur, a porté la flame & le fer au milieu des Troyens, & c'eſt à ſes mains qu'on doit la chute de ces hautes & ſuperbes tours, qui menacérent pendant dix ans toute la Gréce conjurée. Autant que Minerve eſt au-deſſus de Mars, autant une valeur diſcréte & prévoyante ſurpaſſe-t-elle un courage bouillant & farouche. Commençons donc par nous inſtruire des circonſtances de cette guerre qu'il faut ſoutenir. Je ne refuſe aucun péril mais je crois, ô Idomenée, que vous devez nous expliquer prémiérement ſi votre guerre eſt juſte, enſuite contre qui vous la faites, & enfin quelles ſont vos forces pour en eſpérer un heureux ſuccés.

Idomenée lui répondit : Quand nous arrivâmes ſur cette côte, nous y trouvâmes un peuple ſauvage, qui erroit dans les forêts, vivant de ſa chaſſe & des fruits que les arbres portent d'eux-mêmes. Ces peuples qu'on nomme les Manduriens (1) furent épouvantés, voyant nos vaiſſeaux & nos armes. Ils ſe retirérent dans les montagnes : mais comme nos ſoldats furent curieux de voir le pays, & voulurent pourſuivre des cerfs, ils recontrérent ces ſauvages fugitifs Alors les Chefs de ces Sauvages leur dirent : Nous avons abandonné les doux rivages de la mer pour vous les ceder : il ne nous reſte que des montagnes preſque inacceſſibles ; du moins eſt-il juſte que vous nous y laiſſiez en paix & en liberté. Nous vous trouvons errans, diſperſés & plus foibles que nous : il ne tiendroit qu'à nous de vous égorger, & d'ôter même à vos compagnons la connoiſſance de vôtre malheur. Mais nous ne voulons point tremper nos mains dans le ſang de ceux qui

me de Naples, ainſi nommés du lac Andotio, dont parle Pline, & dont les eaux ſalées ne diminuent & n'augmentent jamais.

ſont hommes auſſi-bien que nous. Allez, ſouvenez-vous que vous devez la vie à nos ſentimens d'humanité. N'oubliez jamais que c'eſt d'un peuple que vous nommes groſſier & ſauvage, qué vous recevez cette leçon de modération & de généroſité.

Ceux d'entre les nôtres qui furent ainſi renvoyés par ces barbares, revinrent dans le camp, & racontérent ce qui leur étoit arrivé. Nos ſoldats en furent émus, ils eurent honte de voir que des Crétois dûſſent la vie à cette troupe d'hommes fugitifs, qui leur paroiſſoient reſſembler plûtot à des ours qu'à des hommes. Ils s'en allérent à la chaſſe en plus grand nombre que les premiers, & avec toutes ſortes d'armes. Bientôt ils rencontrérent les Sauvages, & les attaquérent. Le combat fut cruel. Les traits voloient de part & d'autre comme la grêle tombe dans une campagne pendant un orage. Les Sauvages furent contraints de ſe retirer dans leurs montagnes eſcarpées, où les nôtres n'oſérent s'engager.

Peu de tems après ces peuples envoyérent vers moi deux de leurs plus ſages vieillards, qui venoient me demander la paix. Ils m'apportérent des préſens; c'étoit des peaux de bêtes farouches qu'ils avoient tuées, & des fruits du pays. Après m'avoir donné leurs préſens, ils parlérent ainſi.

O Roi, nous tenons, comme tu vois, dans une main l'épée, & dans l'autre une branche d'olivier. (En éffet, ils tenoient l'un & l'autre dans leurs mains.) Voilà la paix, ou la guerre; choiſis. Nous aimerions mieux la paix. C'eſt pour l'amour d'elle que nous n'avons point eu de honte de te ceder le doux rivage de la mer, où le Soleil rend la terre fertile, & produit tant de fruits délicieux. La paix eſt plus douce que tous ces fruits; c'eſt pour elle que nous nous ſommes retirés dans ces hautes montagnes toûjours convertes de glace & de neige, où l'on ne voit jamais, ni les fleurs du Printems, ni les riches

fruits

fruits de l'Automne. Nous avons horreur de cette brutalité, qui sous de beaux noms d'ambition & de gloire va follement ravager les Provinces, & répand le sang des hommes qui sont tous fréres. Si cette fausse gloire te touche, nous n'avons garde de te l'envier; nous te plaignons, & nous prions les Dieux de nous préserver d'une fureur semblable. Si les sciences que les Grecs apprennent avec tant de soin, & si la politesse dont ils se piquent ne leur inspire que cette détestable injustice, nous nous croyons trop heureux de n'avoir point ces avantages. Nous ferons gloire d'être toûjours ignorans & barbares, mais justes, humains, fidéles, désintereſſés, accoutumés à nous contenter de peu, & à mépriser la vaine délicatesse, qui fait qu'on a besoin d'avoir beaucoup. Ce que nous estimons, c'est la santé, la frugalité, la liberté, la vigueur du corps & de l'esprit. C'est l'amour de la vertu, la crainte des Dieux, le bon naturel pour nos prochains, l'attachement à nos amis, la fidélité pour tout le monde, la modération dans la prosperité, la fermeté dans les malheurs, le courage pour dire toûjours hardiment la vérité, l'horreur de la flaterie. Voilà quels sont les peuples que nous t'offrons pour voisins & pour alliés. Si les Dieux irrités t'aveuglent jusqu'à te faire refuser la paix, tu apprendras, mais trop tard, que les gens qui aiment par modération la paix, sont les plus redoutables dans la guerre.

Pendant que ces vieillards me parloient ainsi, je ne pouvois me lasser de les regarder; ils avoient la barbe longue & négligre, les cheveux plus courts, mais blancs; les sourcils épais, les yeux vifs, un regard & une contenance ferme, une parole grave & pleine d'autorité, des manieres simples & ingénuës. Les fourures qui leur servoient d'habits, étoient nouées sur l'épaule, & laissoient voir des bras plus ner-

nerveux, & des muſcles mieux nourris que ceux de nos Athlétes. Je répondis à ces deux Envoyés, que je déſirois la Paix. Nous reglâmes enſemble de bonne foi pluſieurs conditions: nous en prîmes tous les Dieux à temoins, & je renvoyai ces hommes chez eux avec des préſens. Mais les Dieux qui m'avoient chaſſé du Royaume de mes Ancêtres, n'étoient pas encore laſſés de me perſecuter. Nos chaſſeurs qui ne pouvoient pas être ſitôt avertis de la paix que nous venions de faire, rencontrérent le même jour une grande troupe de ces barbares qui accompagnoient leurs Envoyés, lorſqu'ils renvenient de nôtre camp; ils les attaquérent avec fureur, en tuérent une partie, & pourſuivirent le reſte dans le bois. Voilà la guerre rallumée. Ces barbares croyent qu'ils ne peuvent plus ſe fier ni à nos promeſſes, ni à nos ſermens.

Pour être plus puiſſans contre nous, ils appellent à leurs ſecours les Locriens, les Apuliens, les Lucaniens, les Brutiens, les peuples de Crotone, de Nerite, & de Brindes. Les Lucaniens viennent avec des chariots armés de faux tranchantes. Parmi les Apuliens, chacun eſt couvert de quelque peau de bête farouche qu'il a tuée; ils portent des maſſuës pleines de gros nœuds & garnies de pointes de fer. Ils ſont preſque de la taille des Geants, & leurs corps ſe rendent ſi robuſtes par les exercices penibles auſquels ils s'adonnent, que leur ſeule vûë épouvante. Les Locriens (2) venus de la Gréce ſentent encore leur origine, & ſont plus humains qne les autres. mais ils ont joint à l'exacte diſcipline des troupes Gréques la vigueur des barbares, & l'habitude de mener

(2) Les Locriens étoient des peuples de la Phocide, qui habitoient des deux côtez du mont Parnaſſe.

(3) Les Brutiens étoient des peuples d'Italie habitans une Preſqu'ile de la Calabre ulterieure, qui forme le Golfe appellé aujourd'hui de Gioia, à l'embouchure du fleve Meiro ou Metauro.

(4) Crotone ou Cortone eſt une ville de Toſcane ſituée dans le Florentin entre le Lac de Petugio & la ville d'Arezzo.

méner une vie dure, ce qui les rend invincibles. Ils portent des boucliers legers qui ſont faits d'un tiſſu d'ozier, & couverts de peaux; leurs épées ſont longues. Les Brutiens (3) ſont legers à la courſe comme les cerfs, & comme les daims. On croiroit que l'herbe même la plus tendre n'eſt point foulée ſous leurs pieds; à peine laiſſent-ils dans le ſable quelques traces de leurs pas. On les voit tout à-coup fondre ſur leurs ennemis, & puis diſparoître avec une égale rapidité. Les peuples de Crotone (4) ſont adroits à tirer des flêches. Un homme ordinaire parmi les Grecs ne pourroit bander un arc tel qu'on en voit communément chez les Crotoniates; & ſi jamais ils s'appliquent à nos jeux, ils y remporteront les prix. Leurs fléches ſont trempées dans le ſuc de certaines herbes venimeuſes, qui viennent, dit-on, des bords de l'Averne; & dont le poiſon eſt mortel. Pour ceux de Nérite (5) de Brindes (6) & de Meſſapie (7), ils n'ont en partagé que la force du corps, & une valeur ſans art. Les cris qu'ils pouſſent juſqu'au Ciel à la vuë de leurs ennemis ſont affreux. Ils ſe ſervent aſſez bien de la fronde, & ils obſcurciſſent l'air par une grêle de pierres lancées, mais ils combattent ſans ordre. Voilà, Mentor, ce que vous deſirez de ſavoir. Vous connoiſſez maintenant l'origine de cette guerre, & quels ſont nos ennemis.

Après cet éclairciſſement, Télémaque impatient de combattre, croyoit n'avoir plus qu'à prendre les armes. Mentor le retint encore, & parla ainſi à Idomenée. D'où vient donc que les Locriens mêmes, peuples ſortis de la Gréce s'uniſſent aux barbares contre

(5) Nerite, aujourd'hui Nardo, eſt une petite ville du Royaume de Naples dans la Terre d'Otrante, vers le Couchant à une lieuë du Golfe de Tarente.

(6) Brindes eſt auſſi dans la Terre d'Otrante; & a le meilleur Port de toute l'Italie.

(7) Meſſapie eſt une partie de la Pouille, à laquelle répond aujourd'hui la Terre d'Otrante.

contre les Grecs? D'où vient que tant de Colonies fleuriſſent ſur cette côte de la mer, ſans avoir les mêmes guerres que vous, à ſoutenir, O Idomenée, vous dites que les Dieux ne ſont pas encore las de vous perſecuter. Et moi je dis, qu'ils n'ont pas encore achevé de vous inſtruire. Tant de malheurs que vous avez ſoufferts ne vous ont pas encore appris ce qu'il faut faire pour prévenir la guerre. Ce que vous racontez vous-même de la bonne foi de ces barbares, ſuffit pour montrer que vous auriez pu vivre en paix avec eux: mais la hauteur & la fierté attirent les guerres les plus dangereuſes. Vous auriez pû leur donnnr des ôtages & en prendre d'eux. Il eut été facile d'envoyer avec leurs Ambaſſadeurs quelques-uns de vos Chefs pour les reconduire avec ſûreté. Depuis cette guerre renouvellée, vous auriez du encore les appaiſer, en leur repréſentant qu'on les avoit attaqués, faute de ſavoir l'alliance qui venoit d'être jurée. Il faloit leur offrir toutes les ſûretés qu'ils auroient démandées, & établir de rigoureuſes peines contre ceux de vos ſujets, qui auroient manqué à l'alliance: mais qu'eſt-il arrivé depuis ce commencement de guerre?

Je crûs, répondit Idomenée, que nous n'aurions pû ſans baſſeſſe rechercher ces barbares qui aſſemblérent à la hâte tous leurs hommes en âge de combattre, & qui implorérent le ſecours de tous les peuples voiſins, auſquels ils nous rendirent ſuſpects & odieux. Il me parut que le parti le plus aſſuré étoit de s'emparer promptement de certains paſſages dans les montagnes, qui étoient mal gardés. Nous les prîmes ſans peine, & par là nous nous ſommes mis en état de déſoler ces barbares. J'y ai fait élever des tours d'où nos troupes peuvent accabler de traits tous les ennemis qui viendroient des montagnes dans nôtre pays. Nous pouvons entrer dans le leur, & ravager, quand il nous plaira, leurs prin-

cipa-

cipales habitations. Par ce moyen nous sommes en état de résister avec des forces inégales à cette multitude innombrable d'ennemis qui nous environnent. Au reste la paix entre eux & nous est devenuë très-difficile. Nous ne saurions leur abandonner ces tours, sans nous exposer à leurs incursions, & ils les regardent comme des Citadelles, dont nous voulons nous servir pour les réduire en servitude.

Mentor répondit ainsi à Idomenée : vous êtes un sage Roi, & vous voulez qu'on vous découvre la verité sans aucun adoucissement. Vous n'êtes point comme ces hommes foibles qui craignent de la voir, & qui manquans de courage pour se corriger, n'employent leur autorité qu'a soûtenir les fautes qu'ils ont faites. Sachez donc que ce peuple barbare vous a donné une merveilleuse leçon, quand il est venu vous demander la paix. Etoit-ce par foiblesse qu'il la demandoit? manquoit-il de courage, ou de ressources contre vous? Vous voyez que non, puisqu'il est si aguerri & soutenu par tant de voisins redoutables. Que n'imitiez-vous sa modération? Mais une mauvaise honte & une fausse gloire vous a jetté dans ce malheur. Vous avez craint de rendre l'ennemi trop fier, & vous n'avez pas craint de le rendre trop puissant, en réünissant tant de peuples contre vous par une conduite hautaine & injuste. A quoi servent ces tours que vous vantez tant, sinon à mettre tous vos voisins dans la nécessité de périr, ou de vous faire périr vous-même pour se préserver d'une servitude prochaine? Vous n'avés élevé ces tours que pour votre sureté, & c'est par ces tours que vous êtes dans un si grand péril. Le rampart le plus sûr d'un Etat est la justice, la modération, la bonne foi, & l'assurance où sont vos voisins, que vous êtes incapable d'usurper leurs terres. Les plus fortes murailles peuvent tomber par divers accidens imprévus.

La

La fortune eſt capricieuſe & inconſtante dans la guerre; mais l'amour & la confiance de vos voiſins, quand ils ont ſenti votre modération, ſont que votre Etat, ne peut être vaincu, & n'eſt preſque jamais attaqué. Quand même un voiſin injuſte l'attaquéroit, tous les autres intéreſſés à ſa conſervation prennent auſſi-tôt les armes pour le défendre. Cet appui de tant de peuples, qui trouvent leurs véritables interêts à ſoutenir les vôtres, vous auroit rendu bien plus puiſſant que ces tours qui rendent vos maux irremédiables. Si vous aviez ſongé d'abord à éviter la jalouſie de tous vos voiſins, votre Ville naiſſante fleuriroit dans une heureuſe paix, & vous ſeriez l'arbitre de toutes les Nations de l'Heſpérie. Retranchons-nous maintenant à examiner comment on peut réparer le paſſé par l'avenir. Vous avez commencé à me dire qu'il y a ſur cette côte diverſes Colonies Greques. Ces peuples doivent être diſpoſés à vous ſecourir. Ils n'ont oublié, ni le grand nom de Minos fils de Jupiter, ni vos travaux au ſiége de Troye, où vous vous êtes ſignalé tant de fois entre les Princes Grecs, pour la querelle commune de toute la Gréce. Pourquoi ne ſongez-vous pas à mettre ces colonies dans votre parti?

Elles ſont toutes, répondit Idomenée, réſoluës à demeurer neutres. Ce n'eſt pas qu'elles n'euſſent quelque inclination à me ſecourir; mais le trop grand éclat que cette ville a eu dès ſa naiſſanee, les a épouvantés. Ces Grecs auſſi-bien que les autres peuples, ont craint que nous n'euſſions des deſſeins ſur leur liberté. Ils ont penſé qu'aprés avoir ſubjugé les barbares des montagnes, nous pouſſerions plus loin nôtre ambition. En un mot, tout eſt contre nous. Ceux

(8) Tarente, ville, des Salentins dans la Province Meſſapie, aujourd'hui ville Archiepiſcopale de la terre d'Otrante ſur la côte Méridionale dans le Royaume de Naples.

Ceux mêmes qui ne nous font pas une guerre ouverte, désirent nôtre abaissement, & la jalousie ne nous laisse aucun allié.

Etrange extrémité! reprit Mentor. Pour vouloir paroître trop puissant, vous ruinez vôtre puissance; & pendant que vous êtes au dehors l'objet de la crainte & de la haine de vos voisins, vous vous épuisez au-dedans par les efforts necessaires pour soutenir une telle guerre. O malheureux, & doublement malheureux Idoménée, que son malheur même n'a pû instruire qu'à demi! Aurez vous encore besoin d'une seconde chûte pour apprendre à prévoir les maux qui menacent les plus grands Rois? Laissez-moi faire, & racontez-moi seulement en détail, quelles sont donc ces Villes Grécques qui refusent vôtre alliance.

La principale, lui répondit Idoménée, est la ville de Tarente. (8) Phalante l'a fondée depuis trois ans. Il ramassa en Laconie (9) un grand nombre de jeunes hommes nés des femmes, qui avoient oublié leurs maris absens pendant la guerre de Troye. Quand les maris revinrent, ses femmes ne songérent qu'à les appaiser, & qu'à desavoüer leurs fautes. Cette nombreuse jeunesse qui étoit née hors du mariage, ne connoissant plus ni pére, ni mére, vécut avec une licence sans bornes. La sévérité des loix réprima leurs desordres: ils se réunirent sous Phalante, chef hardi, intrépide, ambitieux, & qui sût gagner les cœurs par ses artifices; il est venu sur ce rivage avec ces jeunes Laconiens: ils ont fait de Tarente une seconde Lacedemone. D'un autre côté, Philoctete qui a eu une si grande gloire au siége de Troye, en y portant les flêches d'Hercule a élevé dans ce voisinage les murs de Petilie (10), moins puissante à la

(9) La Laconie étoit une Province du Peloponese: c'est aujourd'hui Traconia dans la Morée.
(10) Petilie, aujourd'hui Petigliano dans la Toscane.

la vérité, mais plus ſagement gouvernée que Tarente. Enfin nous avons ici prés la ville de Metaponte (11), que le ſage Neſtor a fondée avec ſes Pyliens.

Quoi, reprit Mentor, vous avez Neſtor dans l'Heſpérie, & vous n'avez pas ſû l'engager dans vos interêts! Neſtor qui vous a vû tant de fois combattre contre les Troyens, & dont vous aviez l'amitié! Je l'ai perduë, repliqua Idoménée, par l'artifice de ces peuples qui n'ont rien de barbare que le nom; ils ont eu l'adreſſe de lui perſuader que je voulois me rendre le Tyran de l'Heſpérie. Nous le détromperons, dit Mentor; Télémaque le vit a Pylos avant qu'il fût venu fonder ſa Colonie, & avant que nous euſſions entrepris nos grands voyages pour chercher Ulyſſe. Il n'aura pas encore oublié ce Héros, ni les marques de tendreſſe qu'il donna à ſon fils Télémaque: mais le principal eſt de guérir ſa défiance. C'eſt par les ombrages donnés à tous vos voiſins, que cette guerre s'eſt allumée, & c'eſt en diſſipant ces vains ombrages que cette guerre peut s'éteindre. Encore un coup laiſſez-moi faire.

A ces mots Idoménée embraſſant Mentor, s'attendriſſoit, & ne pouvoit parler. Enfin il prononça à peine ces paroles: O ſage vieillard envoyé par les Dieux pour réparer toutes mes fautes! j'avoüe que je me ſerois irrité contre tout autre qui m'auroit parlé auſſi librement que vous: j'avoüe qu'il n'y a que vous ſeul qui puiſſiez m'obliger à rechercher la paix. J'avois réſolu de périr, ou de vaincre tous mes ennemis, mais il eſt juſte de croire vos ſages conſeils plûtôt que ma paſſion. O heureux Télémaque! vous ne pourrez jamais vous égarer comme moi, puiſque vous avez un tel guide. Mentor, vous êtes le maître, toute la ſageſſe des Dieux eſt en vous. Miner-

(11) Metâponte dans le Golfe de Tarente.
(12) Neſtor, fils de Neleus, Roi de Pyle dans la Morée fort celebre

Minerve même ne pourroit donner de plus salutaires conseils. Allez, promettez, concluëz, donnez tout ce qui est à moi; Idoménée approuvera tout ce que vous jugerez à propos de faire.

Pendant qu'ils raisonnoient ainsi, on entendit tout-à-coup un bruit confus de chariots, de chevaux hennissans, d'hommes qui poussoient des hurlemens épouvantables, & de trompettes qui rempliſſoient l'air d'un son belliqueux. On s'écrie: voilà les ennemis qui ont fait un grand détour pour éviter les passages gardés. Les voilà qui viennent assiéger Salente. Les Vieillards & les femmes paroissent consternés. Helas, disoient-ils, faloit-il quitter nôtre chére patrie, la fertile Créte, & suivre un Roi malheureux au travers de tant de mers pour fonder une Ville qui sera mise en cendres comme Troye? On voyoit de dessus les murailles nouvellement bâties, dans la vaste campagne briller au Soleil les casques, les cuirasses, & les boucliers des ennemis; les yeux en étoient éblouïs. On voyoit aussi les piques heriſſées qui couvroient la terre comme elle est couverte par une abondante moisson, que Cerès prépare dans les campagnes d'Enna en Sicile pendant les chaleurs de l'Eté, pour récompenser le Laboureur de toutes ses peines. Déja on remarquoit les chariots armés de faux tranchantes, on distinguoit facilement chaque peuple venu à cette guerre.

Mentor monta sur une haute tour pour les mieux découvrir. Idoménée & Télémaque le suivirent de près. A peine y fut-il arrivé qu'il apperçut d'un côté Philoctete, & de l'autre Nestor (12) avec Pisistrate son fils. Nestor étoit facile à reconnoître à sa vieilleſſe venérable. Quoi donc! s'écria Mentor,

(12) Célébre pour sa prudence, son eloquence, & sa longue vie, que l'on dit avoir duré trois cens ans.

vous avez crû, ô Idoménée, que Philoctéte & Néſtor ſe contentoient de ne vous point ſecourir! Les voilà qui ont pris les armes contre vous; & ſi je ne me trompe, ces autres troupes qui marchent en ſi bon ordre avec tant de lenteur, ſont des troupes Lacédémoniennes commandées par Phalante. Tout eſt contre vous. Il n'y a aucun voiſin de cette côte dont vous n'ayez fait un ennemi ſans vouloir le faire.

En diſant ces paroles, Mentor deſcend à la hâte de cette tour: il marche vers une porte de la ville du côté où les ennemis s'avançoient: il la fait ouvrir, & Idoménée ſurpris de la majeſté avec laquelle il fait ces choſes, n'oſe pas même lui demander quel eſt ſon deſſein. Mentor fait ſigne de la main, afin que perſonne ne ſonge à le ſuivre. Il va au devant des ennemis, étonnés de voir un ſeul homme qui ſe préſente à eux. Il leur montra de loin une branche d'olivier en ſigne de paix; & quand il fut à portée de ſe faire entendre, il leur demanda d'aſſembler tous les Chefs. Auſſi-tôt tous les Chefs s'aſſemblérent, & il leur parla ainſi:

O hommes génereux aſſemblés de tant de Nations qui fleuriſſent dans la riche Héſpérie, je ſai que vous n'étes venus ici que pour l'interêt commun de la liberté. Je loüe votre zéle. Mais ſouffrez que je vous repréſente un moyen facile de conſerver la liberté & la gloire de tous vos peuples, ſans répandre le ſang humain.

O Neſtor! ſage Neſtor, que j'aperçois dans cette aſſemblée, vous n'ignorez pas combien la guerre eſt funeſte à ceux memes qui l'entreprennent avec juſtice, ſous la protection des Dieux. La guerre eſt le plus grand des maux dont les Dieux affligent les

(13) Capharée eſt le Cap le plus Occidental de l'Isle de Negrepont, aujourd'hui *Capo-figera* ou *del Oro*.
(14) Lemnos, Isle de la Mer Egée, aujourd'hui Stalimene.

les hommes. Vous n'oublierez jamais ce que les Grecs ont souffert pendant dix ans devant la malheureuse Troye. Quelles divisions entre les Chefs ! Quels caprices de la fortune ! Quels carnages des Grecs par la main d'Hector ! Quels malheurs dans toutes les villes les plus puissantes, causés par la guerre, pendant la longue absence de leurs Rois ! Au retour les uns ont fait naufrage au promontoire de Capharée (13), les autres ont trouvé une mort funeste dans le sein même de leurs épouses. O Dieux ! c'est donc dans vôtre colére que vous armâtes les Grecs pour cette éclante expedition ! O peuples Hespériens ! je prie les Dieux de ne vous donner jamais une victoire si funeste. Troye est en cendres, il est vrai : mais il vaudroit mieux pour les Grecs qu'elle fût encore dans toute sa gloire, & que le lâche Paris jouït de ses infames amours avec Héléne. Philoctéte si longtems malheureux, & abandonné dans l'Isle de Lemnos (14) ne craignez-vous point de retrouver de semblables malheurs dans une semblable guerre ? Je sai que les peuples de la Laconie ont senti aussi les troubles causés par la longue absence des Princes, des Capitaines, & des Soldats qui allérent contre les Troyens. O Grecs, qui avez passé dans l'Hespérie, vous n'y avez tous passé que par une suite des malheurs qui ont été les suites de la guerre de Troye.

Après avoir ainsi parlé, Mentor s'avança vers les Pyliens ; & Nestor qui l'avoit reconnu, s'avança aussi pour le saluer. O Mentor, lui dit-il, c'est avec plaisir que je vous revois. Il y a bien des années que je vous vis pour la premiére fois dans la Phocide (15) ; vous n'aviez que quinze ans, & je

(15) La Phocide étoit un pays de l'Achaye en Grece ; c'est aujourd'hui une partie de la Livadie & Stramulipa, où de l'Achaye moderne dependante de la Turquie en Europe.

prévis dès lors que vous seriez aussi sage que vous l'avez été dans la suite. Mais par quelle avanture avez-vous été conduit en ces lieux? Quels sont donc les moyens que vous avez pour finir cette guerre? Idoménée nous a contraint de l'attaquer. Nous ne demandons que la paix. Chacun de nous avoit un interêt pressant de la désirer, mais nous ne pouvions plus trouver de sureté avec lui. Il a violé toutes ses promesses à l'égard de ses plus proches voisins. La paix avec lui ne seroit pas une paix; elle lui serviroit seulement à dissiper notre ligue, qui est nôtre unique ressource. Il a montré à tous les autres peuples son dessein ambitieux de les mettre dans l'esclavage, & il ne nous a laissé aucun moyen de défendre nôtre liberté qu'en tâchant de renverser son nouveau Royaume. Par sa mauvaise foi nous sommes réduits à le faire périr, où à recevoir de lui le joug de la servitude. Si vous trouvez quelque expedient pour faire en sorte qu'on puisse se confier en lui, & s'assurer d'une bonne paix, tous les peuples que vous voyez ici, quitteront volontiers les armes, & nous avouërons avec joye que vous nous surpassez en sagesse.

Mentor lui répondit: Sage Nestor, vous savez qu'Ulysse m'avoit confié son fils Télémaque. Ce jeune homme impatient de découvrir la destinée de son pére, passa chez vous à Pylos, & vous le recûtes avec tous les soins qu'il pouvoit attendre d'un fidéle ami de son pére. Vous lui donnâtes méme votre fils pour le conduire. Il entreprit ensuite de longs voyages sur la mer; il a vû la Sicile, l'Egypte, l'Isle de Cypre, celle de Créte. Les vents, où plûtôt les Dieux, l'ont jetté sur cette côte comme il vouloit retourner à Ithaque. Nous sommes arrivés ici tout

(16) Agamemnon, Roi de Micéne, fut élu General de l'Armée des Grecs au Siege de Troye.

tout à propos pour vous épargner l'horreur d'une cruelle guerre. Ce n'eſt plus Idoménée; c'eſt le fils du ſage Ulyſſe, c'eſt moi qui vous réponds de toutes les choſes qui ſeront promiſes.

Pendant que Mentor parloit ainſi avec Neſtor au milieu des Troupes confederées, Idoménée & Télémaque avec tous les Crétois armés, le regardoient du haut des murs de Salente. Ils étoient attentifs pour remarquer comment les diſcours de Mentor ſeroient reçus, & ils auroient voulu pouvoir entendre les ſages entretiens de ces deux Vieillards. Neſtor avoit toûjours paſſé pour le plus experimenté & le plus éloquent de tous les Rois de la Gréce. C'étoit lui qui modéroit pendant le ſiége de Troye le bouillant courroux d'Achille, l'orgueil d'Agamemnon (16), la fierté d'Ajax (17), & le courage impetueux de Dioméde. La douce perſuaſion couloit de ſes lévres comme un ruiſſeau de lait & de miel. Sa voix ſeule ſe faiſoit entendre à tous ces Heros. Tous ſe taiſoient dés qu'il ouvroit la bouche; & il n'y avoit que lui qui pouvoit appaiſer dans le camp la farouche diſcorde. Il commençoit à ſentir les injures de la froide vieilleſſe: mais ſes paroles étoient encore pleines de force & de douceur. Il racontoit les choſes paſſées pour inſtruire la jeuneſſe par ſes experiences, mais il les racontoit avec grace, quoiqu'avec un peu de lenteur.

Ce vieillard admiré de toute la Gréce ſembla avoir perdu toute ſon éloquence & toute ſa majeſté, dés que Mentor parut avec lui. Sa vieilleſſe paroiſſoit flêtrie & abatuë auprès de celle de Mentor, en qui les ans ſembloient avoir reſpecté la

(17) Ajax, fils d'Oilée, Roi des Locriens, viola Caſſandre dans le temple de Pallas après la priſe de Troye, mais il en fut puni par un coup de foudre.

force & la vigueur du tempérament. Les paroles de Mentor, quoique graves & simples, avoient une vivacité & une autorité qui commençoient à manquer à l'autre. Tout ce qu'il disoit étoit court, précis & nerveux. Jamais il ne faisoit aucune redite ; jamais il ne racontoit que le fait necessaire pour l'affaire qu'il faloit décider. S'il étoit obligé de parler plusieurs fois d'une même chose pour l'inculquer, ou pour parvenir à la persuasion, c'étoit toûjours par des tours nouveaux & des comparaisons sensibles. Il avoit même je ne sai quoi de complaisant & d'enjoué, quand il vouloit se proportionner aux besoins des autres, & leur insinuer quelque vérité. Ces deux hommes si vénérables furent un spectacle touchant à tant de peuples assemblés. Pendant que tous les Alliés ennemis de Salente, se jettoient les uns sur les autres pour les voir de plus près, & pour tâcher d'entendre leurs sages discours, Idoménée & tous les siens s'éfforçoient de découvrir par leurs regards avides & empressés ce que signifioient leurs gestes, & l'air de leur visage.

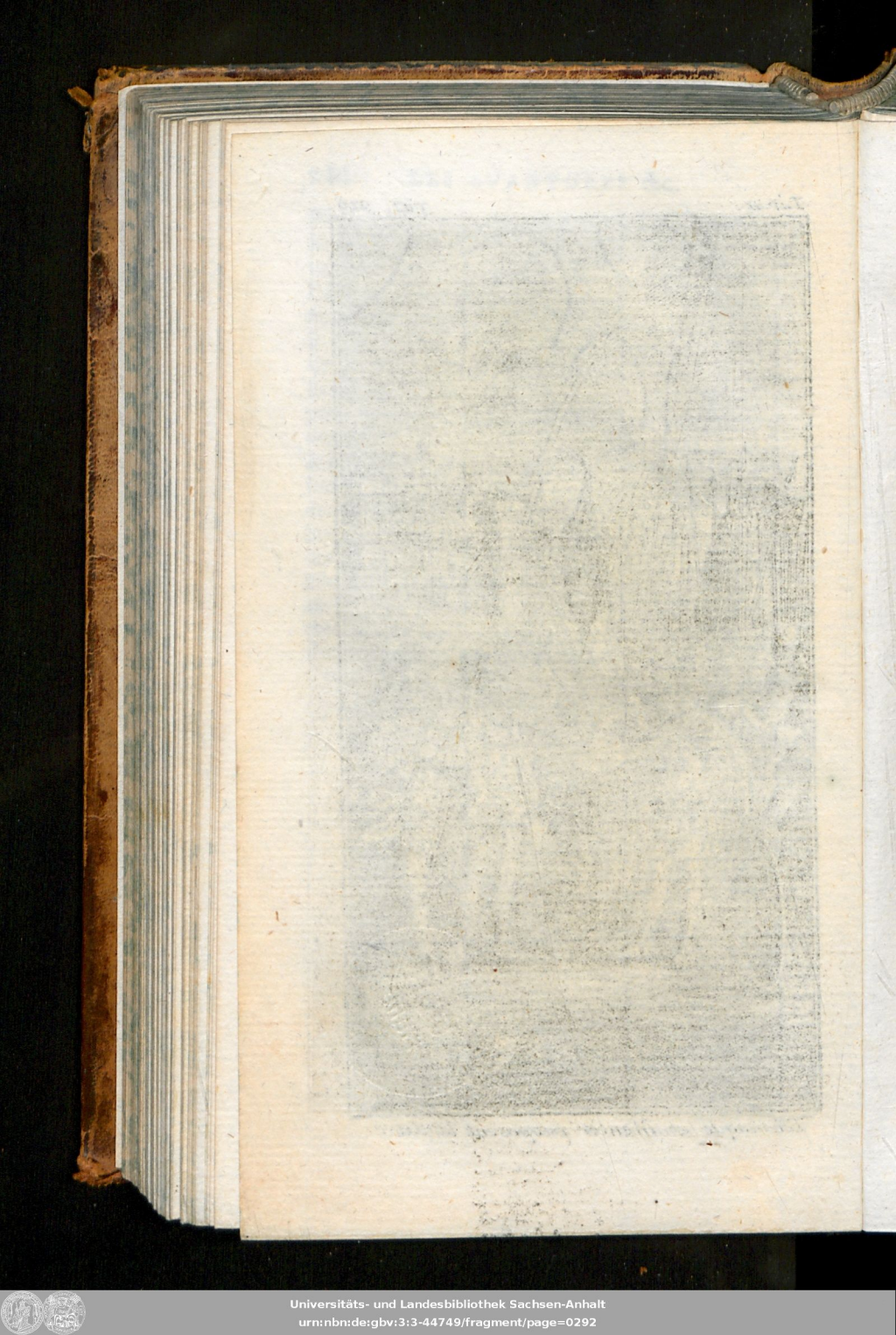
Fin du dixiéme Livre.



SOM-



Telemaque et Mentor proposent la paix.



SOMMAIRE
DU
LIVRE ONZIEME.

Télémaque voyant Mentor au milieu des Alliés, veut savoir ce qui se passe entre eux. Il se fait ouvrir les portes de Salente, va joindre Mentor, & sa presence contribüe auprès des Alliés à leur faire accepter les conditions de paix que celui-ci leur proposoit de la part d'Idoménée. Les Rois entrent comme amis dans Salente. Idoménée accepte tout ce qui a été arrêté. On se donne reciproquement des ôtages, & on fait un sacrifice commun entre la ville & le camp pour la confirtion de cette alliance.

LES AVANTURES DE TELEMAQUE, FILS D'ULYSSE.

LIVRE ONZIEME.

Cependant Télémaque impatient se dérobe à la multitude qui l'environne. Il court à la porte par où Mentor étoit sorti; il se la fait ouvrir avec autorité. Bien-tôt Idoménée qui le croit à ses côtés, s'étonne de le voir qui court au milieu de la campagne, & qu'il est déja auprès de Nestor. Nestor le reconnoit, & se hâte, mais d'un pas pesant &

(1) *Les Larmes:* il n'y avoit pas de gens, qui pleuroient si facilement que les heros d'Homere; & c'est ce qui a donné lieu au proverbe: ἀγαθοὶ δ' ἀρὶδ' ἀκρυες, ἀνδρες, *Les bons pleurent volontiers, Boni viri lacryma-*

& tardif, de l'aller recevoir. Télémaque saute à son cou & le tient serré entre ses bras sans parler. Enfin il s'écrie : O mon Pére! (je ne crains pas de vous nommer ainsi) Le malheur de ne retrouver point mon veritable pére, & les bontés que vous m'avez fait sentir, me donnent droit de me servir d'un nom si tendre. Mon pére, mon cher pére, je vous revois! ainsi puissai-je revoir Ulysse ! Si quelque chose pouvoit me consoler d'en être privé, ce seroit de trouver en vous un autre lui-même.

Nestor ne put à ces paroles retenir ses larmes, (1) & il fut touché d'une secréte joye, voyant celles qui couloient avec une merveilleuse grace sur les joues de Télémaque. La beauté, la douceur & la noble assurance de ce jeune inconnu, qui traversoit sans précaution tant de troupes ennemies, étonna tous les Alliés. N'est-ce pas, disoient-ils, le fils de ce Vieillard qui est venu parler à Nestor? Sans doute, c'est la même sagesse dans les deux âges les plus opposés de la vie. Dans l'un elle ne fait encore que fleurir; dans l'autre elle porte avec abondance les fruits les plus mûrs.

Mentor, qui avoit pris plaisir à voir la tendresse avec laquelle Nestor venoit de recevoir Télémaque, profita de cette heureuse disposition. Voilà, lui dit-il, le fils d'Ulysse si cher à toute le Gréce, & si cher à vous-même, ô sage Nestor! Le voilà, je vous le livre comme un ôtage & comme le gage le plus précieux qu'on puisse vous donner de la fidelité des promesses d'Idoménée. Vous jugez bien que je ne voudrois pas que la perte du fils suivît celle du pére, & que la malheureuse Pénélope pût reprocher à Mentor

crymabiles. Cela est si vray, que presque tous les plus grands hommes du monde ont pleuré. L'Ajax de Sophocle ne pleure point dans ses plus grands maux, parcequ'il est fou. Mais vous ne trouverés aucune regle sans exception.

Mentor qu'il a sacrifié son fils à l'ambition du nouveau Roi de Salente. Avec ce gage qui est venu de lui-même s'offrir, & que les Dieux amateurs de la paix vous envoyent, je commence, ô peuples assemblés de tant de Nations, à vous faire des propositions pour établir à jamais une solide paix.

A ce nom de paix on entend un bruit confus de rang en rang. Toutes ces differentes Nations frémissoient de courroux, croyant perdre tout le tems, où l'on retardoit le combat. Ils s'imaginoient qu'on ne faisoit tous ces discours que pour ralentir leur fureur & pour faire échaper leur proye. Sur tout les Manduriens souffroient impatiemment qu'Idoménée espérât de les tromper encore une fois. Souvent ils entreprirent d'interrompre Mentor; car ils craignoient que ses discours pleins de sagesse ne détachassent leurs Alliés. Ils commençoient à se défier de tous les Grecs qui étoient dans l'assemblée. Mentor qui l'apperçut, se hâta d'augmenter cette défiance pour jetter la division (2) dans l'esprit de tous ces peuples.

Javouë, disoit-il, que les Manduriens ont sujet de se plaindre & de demander quelque reparation des torts qu'ils ont soufferts: mais il n'est pas juste aussi, que les Grecs qui sont sur cette côte des Colonies, soient suspects & odieux aux anciens peuples du pays. Au contraire, les Grecs doivent être unis entr'eux & se faire bien traiter par les autres; il faut seulement qu'ils soient moderés, & qu'ils n'entreprennent jamais d'usurper les terres de leurs voisins. Je sai qu'Idomenée a eu le malheur de vous donner des ombrages; mais il est aisé de guerir toutes vos défiances. Télémaque & moi nous nous offrons

(2) *La division*: divide, & imperabis. L'Homere feint, qu'une malheureuse discorde, venant à se glisser parmi les Dieux, avoit troublé toute leur felicité, & les empêché de jouir des delices du Ciel même.

frons à être des ôtages, qui vous répondent de la bonne foi d'Idoménée. Nous demeurerons entre vos mains jusqu'à ce que les choses qu'on vous promettra, soient fidélement accomplies. Ce qui vous irrite, ô Manduriens, s'écria-t-il, c'est que les troupes des Crétois ont saisi les passages de vos montagnes par surprise, & que par là ils sont en état d'entrer malgré vous, aussi souvent qu'il leur plaira, dans le pays où vous vous êtes retirés, pour leur laisser le pays uni qui est sur les rivages de la mer. Ces passages que les Crétois ont fortifiés par de hautes tours pleines de gens armés, sont donc le veritable sujet de la guerre. Répondez-moi, y en a-t-il encore quelqu'autre.

Alors le Chef des Manduriens s'avança & parla ainsi: Que n'avons nous pas fait pour éviter cette guerre? Les Dieux nous sont témoins que nous n'avons renoncé à la paix que quand la paix nous est échapée sans ressource (3) par l'ambition inquiéte des Crêtois, & par l'impossibilité où ils nous ont mis de nous fier à leurs sermens. Nation infâme! qui nous a réduits malgré nous à l'affreuse necessité de prendre un parti de desespoir contr'elle, & de ne pouvoir plus chercher nôtre sûreté que dans sa perte. Tandis qu'ils conserveront ces passages, nous croirons toûjours qu'ils veulent usurper nos terres & nous mettre en servitude. S'il étoit vrai qu'ils ne songeassent plus qu'à vivre en paix avec leurs voisins, ils se contenteroient de ce que nous leur avons cedé sans peine, & ils ne s'attacheroient pas à conserverver des entrées dans un pays, contre la liberté duquel ils ne formeroient aucun dessein ambitieux. Mais vous ne les connoissez pas, ô sage Vieillard. C'est par un grand malheur que nous

(3) Tel a été de tout tems le langage des Hollandois à l'égard des François; ils ont bien voulu les avoir pour amis, mais non pas pour voisins.

nous avons apris à les connoître. Ceſſez, ô homme aimé des Dieux, de retarder une guerre juſte & néceſſaire, ſans laquelle l'Heſpérie ne pourroit jamais eſpérer une paix conſtante. O Nation ingrate, trompeuſe & cruelle, que les Dieux irrités ont envoyé auprès de nous pour troubler nôtre paix, & pour nous punir de nos fautes! Mais après nous avoir punis, ô Dieux! vous nous vengerez. Vous ne ſerez pas moins juſtes contre nos ennemis que contre nous.

A ces paroles toute l'aſſemblée parut émüe. Il ſembloit que Mars & Bellone alloient de rang en rang rallumant dans les cœurs la fureur des combats que Mentor tâchoit d'éteindre. Il reprit ainſi la parole:

Si je n'avois que des promeſſes à vous faire, vous pourriez refuſer de vous y fier: mais je vous offre des choſes certaines & préſentes. Si vous n'êtes pas contens d'avoir pour ôtages Télémaque & moi, je vous ferai donner douze des plus notables & des plus vaillans Crétois. Mais il eſt juſte que vous donniez auſſi de vôtre côté des ôtages; car Idoménée qui déſire ſincérement la paix, la déſire ſans crainte & ſans baſſeſſe; il déſire la paix, comme vous dites vous-même que vous l'avez déſirée, par ſageſſe & par modération; mais non par l'amour d'une vie molle, ou par foibleſſe à la vuë des dangers dont la guerre menace les hommes. Il eſt prêt à périr ou à vaincre, mais il aime mieux la paix que la victoire la plus éclatante. Il auroit honte de craindre d'être vaincu: mais il craint d'être injuſte, & il n'a point de honte de vouloir réparer ſes fautes. Les armes à la main, il

(4) *Reſervez-vous la gloire d'être les juges & les médiateurs.* C'eſt ainſi que le Roi d'Angleterre & les Etats Generaux des Provinces Unies

il offre la paix, il ne veut point en imposer les conditions avec hauteur; car il ne fait aucun cas d'une paix forcée; il veut une paix dont toutes les parties soient contens, qui finisse toutes les jalousies, qui appaise tous les ressentimens, & qui gueriſſe toutes les défiances. En un mot, Idoménée est dans les sentimens où je suis sûr que vous voudriez qu'il fût. Il n'est question que de vous en persuader: la persuasion ne sera pas difficile, si vous voulez m'écouter avec un esprit dégagé & tranquile.

Ecoutez donc, ô peuples remplis de valeur; & vous, ô Chefs si sages & si unis: écoutez ce que je vous offre de la part d'Idoménée. Il n'est pas juste qu'il puisse entrer dans les terres de ses voisins: il n'est pas juste aussi que ses voisins puissent entrer dans les siennes. Il consent que les passages que l'on a fortifiés par de hautes Tours, soient gardés par des troupes neutres. Vous Nestor, & vous Philoctéte, vous êtes Grecs d'origine; mais en cette occasion vous vous êtes déclarés contre Idoménée. Ainsi vous ne pouvez être suspects d'être trop favorables à ses interêts. Ce qui vous touche, c'est l'interêt commun de la paix & de la liberté de l'Hesperie: soyez vous-mêmes les dépositaires & les gardiens de ces passages qui causent la guerre. Vous n'avez pas moins d'intérêt à empêcher que les anciens peuples de l'Hesperie ne détruisent Salente nouvelle Colonie des Grecs, semblable à celle que vous avez fondée, qu'à empêcher qu'Idoménée n'usurpe les terres de ses voisins. Tenez l'équilibre entre les uns & les autres. Au lieu de porter le fer & le feu chez un peuple que vous devez aimer, réservez vous la gloire d'être les juges & les mediateurs (4).

Vous

(4) Unies furent les Mediateurs de la Paix d'Aix la Chapelle, que le Roi fit en 1668. comme par néceſſité: mais la jalouſie de la mediation tourna bientôt au préjudice de ces derniers Mediateurs.

Vous me direz que ces conditions vous paroîtroient merveilleuſes, ſi vous pouviez vous aſſurer qu'Idoménée les accompliroit de bonne foi; mais je vais vous ſatisfaire.

Il y aura pour ſureté réciproque les ôtages dont je vous ai parlé, juſqu'à ce que tous les paſſages ſoient mis en dépôt dans vos mains. Quand le ſalut de l'Heſpérie entiere, quand celui de Salente même & d'Idoménée ſera à vôtre diſcretion, ſerez-vous contens? De qui pourrez-vous deſormais vous défier? Sera-ce de vous-mêmes? Vous n'oſez vous fier à Idoménée, & Idoménée eſt ſi incapable de vous tromper, qu'il veut ſe fier à vous. Oui, il veut vous confier le repos, la vie, la liberté de tout ſon peuple & de lui-même. S'il eſt vrai que vous ne deſiriez qu'une bonne paix, la voilà qui ſe preſente à vous, & qui vous ôte tout prétexte de reculer. Encore une fois ne vous imaginez pas que la crainte reduiſe Idoménée à vous faire ces offres. C'eſt la ſageſſe & la juſtice qui l'engagent à prendre ce parti, ſans ſe mettre en peine, ſi vous imputerez à foibleſſe ce qu'il fait par vertu. Dans les commencemens il a fait des fautes, & il met ſa gloire à les reconnoître par les offres dont il vous prévient. C'eſt foibleſſe, c'eſt vanité, c'eſt ignorance groſſiére de ſon propre intérêt, que d'eſpérer de pouvoir cacher ſes fautes en affectant de les ſoûtenir avec fierté & avec hauteur. Celui qui avoüe ſes fautes à ſon ennemi, & qui offre de les reparer, montre par là qu'il eſt devenu incapable d'en commettre, & que l'ennemi a tout à crainde d'une conduite ſi ſage & ſi ferme, à moins qu'il ne faſſe la paix. Gardez-vous bien de ſouffrir qu'il vous mette à ſon tour dans le tort. Si vous refuſez la paix & la juſtice, qui viennent à vous, la paix & la juſtice ſeront vengées. Idoménée, qui devoit craindre de trouver les Dieux irrités

irrités contre lui, les tournera pour lui contre vous. Télémaque & moi nous combattrons pour la bonne cause. Je prens tous les Dieux du Ciel & des Enfers à témoins des justes propositions que je viens de vous faire.

En achevant ces mots, Mentor leva son bras pour montrer à tant de peuples le rameau d'olivier, qui étoit dans sa main le signe pacifique. Les Chefs qui le regardérent de près, furent étonnés & éblouis du feu divin qui éclatoit dans ses yeux. Il parut avec une majesté & une autorité qui est au dessus de tout ce qu'on voit dans les plus grands d'entre les mortels. Le charme de ses paroles douces & fortes enlevoit les cœurs: elles étoient semblables à ces paroles enchantées, qui tout-à-coup dans le profond silence de la nuit arrêtent au milieu de l'Olimpe la Lune & les Etoiles, calment la mer irritée, font taire les vents & les flots, & suspendent le cours des fleuves rapides.

Mentor étoit au milieu de ces peuples furieux, comme Bacchus, lorsqu'il étoit environné de tygres qui oublians leur cruauté, venoient par la puissance de sa douce voix lécher ses pieds & se soûmettre par leurs caresses. D'abord il se fit un profond silence dans toute l'armée. Les Chefs se regardoient les uns les autres, ne pouvant résister à cet homme, ni comprendre qu'il il étoit. Toutes les troupes immobiles avoient les yeux attachés sur lui. On n'osoit parler de peur qu'il n'eût encore quelque chose à dire & qu'on ne l'empêchat d'être entendu. Quoiqu'on ne trouvât rien à ajoûter aux choses qu'il avoit dites, on auroit souhaité qu'il eût parlé plus longtems. Tout ce qu'il avoit dit, demeuroit comme gravé dans tous les cœurs. En parlant il se faisoit aimer, il se faisoit croire.

Chacun étoit avide & comme ſuſpendu pour recueillir juſqu'aux moindres paroles qui ſortoient de ſa bouche.

Enfin après un aſſez long ſilence, on entendit un bruit ſourd qui ſe répandoit peu à peu; ce n'étoit plus ce bruit confus des peuples qui fremiſſoient dans leur indignation, c'étoit au contraire un murmure doux & favorable; on découvroit déja ſur les viſages je ne ſai quoi de ſerain & de radouci. Les Manduriens ſi irrités ſentoient que leurs armes leur tomboient des mains. Le farouche Phalante avec ſes Lacédémoniens furent ſurpris de trouver leurs entrailles attendries. Les autres commencérent à ſoûpirer après cette heureuſe paix qu'on venoit leur montrer. Philoctéte plus ſenſible qu'un autre par l'experience de ſes malheurs ne pût retenir ſes larmes. Neſtor ne pouvant parler dans le tranſport où le diſcours de Mentor venoit de le mettre, l'embraſſa tendrement; & tous les peuples à la fois, comme ſi ç'eût été un ſignal, s'écriérent auſſitôt: O ſage Vieillard, vous nous deſarmez! La paix, la paix.

Neſtor un moment après voulut commencer un diſcours; mais toutes les troupes impatientes craignirent qu'il ne voûlut repréſenter quelque difficulté. La paix, la paix; s'écrierent-elles encore une fois. On ne put leur impoſer ſilence qu'en faiſant crier avec eux par tous les Chefs de l'armée: La paix, la paix.

Neſtor voyant bien qu'il n'étoit pas libre de faire un diſcours ſuivi, ſe contenta de dire: Vous voyez, ô Mentor, ce que peut la parole d'un homme de bien. Quand la ſageſſe & la vertu parlent, elles calment toutes les paſſions. Nos juſtes reſſentimens

ſe

se changent en amitié & en désirs d'une paix durable. Nous l'acceptons telle que vous l'offrez. En même tems tous les Chefs tendirent les mains en signe de consentement.

Mentor courut vers la porte de Salente pour la faire ouvrir, & pour mander à Idoménée de sortir de la Ville sans précaution. Cependant Nestor embrassoit Télémaque, disant: aimable fils du plus sage de tous les Grecs, puissiez-vous être aussi sage & plus heureux que lui! N'avez vous rien découvert sur sa destinée? Le souvenir de vôtre pére, à qui vous ressemblez, a servi à étouffer notre indignation. Phalante, quoique dur & farouche, quoiqu'il n'eût jamais vû Ulysse, ne laissa pas d'être touché de ses malheurs & de ceux de son fils. Déja on pressoit Télémaque de raconter ses avantures, lorsque Mentor revint avec Idoménée & toute la jeunesse Crétoise qui le suivoit.

A la vuë d'Idoménée, les Alliés sentirent que leur courroux se rallumoit: mais les paroles de Mentor éteignirent ce feu prêt à éclater. Que tardons-nous, dit-il, à conclure cette sainte alliance dont les Dieux seront les témoins & les defenseurs? Qu'ils la vengent, si jamais quelque impie ose la violer, & que tous les maux horribles de la guerre, loin d'accabler les peuples fidéles & innocens, retombent sur la tête parjure & execrable de l'ambitieux, qui foulera aux pieds les droits sacrés de cette alliance; qu'il soit détesté des Dieux & des hommes; Qu'il ne jouisse jamais du fruit de sa perfidie; Que les furies infernales sous les figures les plus hideuses viennent exciter sa rage & son désespoir; Qu'il tombe mort sans aucune espérance de sepulture; Que son corps soit la proye des chiens & des vautours, & qu'il soit aux enfers dans le profond abîme

du Tartare, tourmenté à jamais plus rigoureuſement que Tantale, Ixion, & les Danaïdes. Mais plûtôt que cette paix ſoit inébranlable comme le rocher d'Atlas (5) qui ſoûtient le ciel; Que tous ces peuples la réverent & goûtent ſes fruits de géneration en génération; Que les noms de ceux qui l'auront jurée, ſoient avec amour & veneration dans la bouche de nos derniers neveux; que cette paix fondée ſur la juſtice & ſur la bonne foi, ſoit le modéle de toutes les paix qui ſe feront à l'avenir chez toutes les Nations de la terre, & que tous les peuples qui voudront ſe rendre heureux en ſe réuniſſant, ſongent à imiter les peuples de l'Heſpérie.

A ces paroles Idoménée & les autres Rois juré-rent la paix aux conditions marquées. On donna de part & d'autre douze ôtages. Télémaque veut être du nombre des ôtages donnés par Idoménée; mais on ne peut conſentir que Mentor en ſoit, parce que les Alliés veulent qu'il demeure auprès d'Idoménée pour répondre de ſa conduite & de celle de ſes Conſeillers juſqu'à l'entiére execution des choſes promiſes. On immola entre la Ville & l'armée cent geniſſes blanches comme la neige, & autant de taureaux de même couleur, dont les cornes étoient dorées & ornées de feſtons. On entendoit retentir juſques dans les montagnes voiſines les mugiſſemens affreux des victimes qui tomboient ſous le coûteau ſacré. Le ſang fumant ruiſſeloit de toutes parts. On faiſoit couler avec abondance un vin exquis pour les Libations (6). Les Haruſpices (7) conſultoient les entrailles qui palpitoient encore. Les Sacrificateurs brû-

(5) Atlas, Roi de Mauritanie, grand Aſtrologue, que la Fable a changé en un rocher élevé juſqu'au Ciel, d'où l'on a feint qu'il portoit les cieux ſur ſes épaules.

(6) Les Libations étoient des effuſions de vin ou de quelque autre liqueur faites en l'honneur des fauſſes Divinités.

brûloient ſur l'Autel un encens qui formoit un épais nuage, & dont la bonne odeur parfumoit toute la campagne.

Cependant les Soldats des deux partis ceſſant de ſe regarder d'un œil ennemi, commençoient à s'entretenir ſur leurs avantures: il ſe délaſſoient déja de leurs travaux, & goûtoient par avance les douceurs de la paix. Pluſieurs de ceux qui avoient ſuivi Idoménée au ſiége de Troye, reconnurent ceux de Neſtor qui avoient combatu dans la même guerre. Ils s'embraſſoient avec tendreſſe, & ſe racontoient mutuellement tout ce qui leur étoit arrivé, depuis qu'ils avoient ruiné la ſuperbe Ville, qui étoit l'ornement de toute l'Aſie. Déja ils ſe couchoient ſur l'herbe, ſe couronnoient de fleurs, & buvoient enſemble le vin qu'on apportoit de la ville dans de grands vaſes, pour célébrer une ſi heureuſe journée.

Tout-à-coup Mentor dit: O Rois! O Capitaines aſſemblés! deſormais ſous divers noms & divers Chefs, vous ne ſerez plus qu'un ſeul peuple. C'eſt ainſi que les juſtes Dieux amateurs des hommes qu'ils ont formés, veulent être le lien éternel de leur parfaite concorde. Tout le genre humain n'eſt qu'une famille diſperſée ſur la face de toute la terre. Tous les peuples ſont fréres, & doivent s'aimer comme tels. Malheur à ces impies qui cherchent une gloire cruelle dans le ſang de leurs fréres, qui eſt leur propre ſang. La guerre eſt quelquefois neceſſaire, (8) il eſt vrai: mais c'eſt la honte du genre humain qu'elle ſoit inévitable en certaines occaſions. O

(7) Les Haruſpices étoient des Divins qui interpretoient les prodiges, & qui prédiſoient l'avenir en conſidérant les entrailles des victimes égorgées.

(8) *Neceſſaire:* C'eſt une vertu à un Prince de faire la guerre, quand la neceſſité le veut, mais c'eſt un grand vice, de n'aimer & de ne reſpirer que la guerre.

Rois ! ne dites point qu'on doit la desirer pour aquerir de la gloire. La vraie gloire ne se trouve point hors de l'humanité. Quiconque préfére sa propre gloire aux sentimens de l'humanité, est un monstre d'orgueil, & non pas un homme: il ne parviendra même qu'à une fausse gloire ; car la vraye gloire ne se trouve que dans la modération & dans la bonté. On pourra le flater pour contenter sa vanité folle : mais on dira toûjours de lui en secret, quand on voudra parler sincerement: Il a d'autant moins merité la gloire, qu'il l'a desirée avec une passion injuste. Les hommes ne doivent point l'estimer, puisqu'il a si peu estimé les hommes, & qu'il a prodigué leur sang par une brutale vanité. Heureux le Roi qui aime son peuple, qui en est aimé, qui se confie en ses voisins, & qui a leur confiance ; qui loin de leur faire la guerre, les empéche de l'avoir entre eux, & qui fait envier à toutes les Nations étrangéres le bonheur qu'ont ses Sujets de l'avoir pour Roi ! Songez donc à vous rassembler de tems en tems, ô vous ! qui gouvernez les plus puissantes Villes de l'Hésperie. Faites de trois ans en trois ans une assemblée générale, où tous les Rois qui sont ici préséns se trouvent pour renouveller l'alliance par un nouveau serment, pour raffermir l'amitié promise, & pour déliberer sur tous les interêts communs. Tandis que vous serez unis, vous aurez au-dedans de ce beau pays la paix, la gloire, & l'abondance: au dehors vous serez toûjours invincibles. Il n'y a que la discorde, sortie de l'enfer, pour tourmenter les hommes, qui puisse troubler la felicité, que les Dieux vous préparent.

Nestor lui répondit : Vous voyez par la facilité avec laquelle nous faisons la paix, combien nous sommes éloignés de vouloir faire la guerre par une vaine gloire, ou par l'injuste avidité de nous agrandir au préju-

préjudice de nos voisins. Mais que peut-on faire quand on se trouve auprès d'un Prince violent, qui ne connoît point d'autre loi que son interét, & qui ne perd aucune occasion d'envahir les terres des autres Etats ? Ne croyez pas que je parle d'Idoménée. Non, je n'ai plus de lui cette pensée ; c'est Adraste (9) Roi des Dauniens de qui nous avons tout à craindre. Il méprise les Dieux, & croit que tous les hommes qui sont nés sur la terre, ne sont nés que pour servir à sa gloire par leur servitude. Il ne veut point de sujets dont il soit le Roi & le Pére : il veut des esclaves & des adorateurs. Il se fait rendre les honneurs divins. Jusqu'ici l'aveugle fortune a favorisé ses plus injustes entreprises. Nous nous étions hâtés de venir attaquer Salente pour nous défaire du plus foible de nos ennemis, qui ne commençoit qu'à s'établir dans cette côte, afin de tourner ensuite nos armes contre cet autre ennemi plus puissant. Il a déja pris plusieurs Villes de nos Alliés. Ceux de Crotone ont perdu contre lui deux batailles. Il se sert de toutes sortes de moyens pour contenter son ambition. La force & l'artifice, tout lui est égal, pourvû qu'il accable ses ennemis. Il a amassé de grands trésors : ses troupes sont disciplinées & aguerries ; ses Capitaines sont experimentés, il est bien servi ; il veille lui-même sans cesse sur tous ceux qui agissent par ses ordres. Il punit séverement les moindres fautes, & récompense avec liberalité les services qu'on lui rend. Sa valeur soûtient & anime celle de toutes ses troupes. Ce seroit un Roi accompli, si la justice & la bonne foi régloient sa conduite : mais il ne craint ni les Dieux ni les reproches de sa conscience. Il compte même pour rien la reputation, il la regarde comme un vain fantôme, qui ne doit arrêter que les esprits foibles. Il ne compte pour un bien solide & réel,

(9) Adraste étoit Roi d'Argos & des Dauniens peuples de la Pouille ; il fit la guerre aux Thebains en faveur de son Gendre Polinice.

que l'avantage de posseder de grandes richesses, d'être craint, & de fouler aux pieds tout le genre humain. Bientôt son armée paroîtra sur nos terres, & si l'union de tant de peuples ne nous met en état de lui résister, toute l'espérance de liberté nous sera ôtée. C'est l'interêt d'Idoménée aussi bien que le notre, de s'opposer à ce voisin qui ne peut souffrir rien de libre dans son voisinage. Si nous étions vaincus, Salente seroit menacée du même malheur. Hâtons-nous donc tous ensemble de le prévenir. Pendant que Nestor parloit ainsi, on s'avançoit vers la ville; car Idoménée avoit prié tous les Rois & les principaux Chefs d'y entrer pour y passer la nuit.

Fin du onziéme Livre.

SOM-



Academie des beaux arts erigée par Mentor.



SOMMAIRE DU LIVRE DOUZIEME.

Nestor au nom des Alliés demande du secours à Idoménée contre les Dauniens leurs ennemis. Mentor qui veut policer la ville de Salente, & exercer le peuple à l'agriculture, fait en sorte qu'ils se contentent d'avoir Télémaque à la tête de cent nobles Crétois. Après le départ de celui-ci, Mentor fait une revuë exacte dans la ville & dans le port, s'informe de tout, fait faire à Idoménée de nouveaux reglemens pour le commerce & pour la police, lui fait partager en sept classes le peuple, dont il distingue les rangs, & la naissance par la diversité des habits, lui fait retrancher le luxe & les arts inutiles pour appliquer les artisans au labourage, qu'il met en honneur.

LES AVANTURES DE TELEMAQUE, FILS D'ULYSSE.

LIVRE DOUZIEME.



Toute l'armée des Alliés dressoit déja ses tentes, & la campagne étoit couverte de riches pavillons de toutes sortes de couleurs, où les Hespériens fatigués attendoient le sommeil. Quand les Rois avec leur suite furent entrés dans la Ville, ils parurent étonnés qu'en si peu de tems on eût pû faire tant de bâtimens magnifiques, & que l'embarras d'une si grande guerre n'eût point empêché cette Ville naissante de croître, & de s'embellir tout-à-coup.

On

On admira la sageſſe & la vigilance d'Idoménée qui avoit fondé un ſi beau Royaume; & chacun conclut que la paix étant faite avec lui, les Alliés ſeroient biens puiſſans s'il entroit dans leur ligue contre les Dauniens. On propoſa à Idoméné d'y entrer, il ne pût rejetter une ſi juſte propoſition, & il promit des troupes: mais comme Mentor n'ignoroit rien de tout ce qui eſt neceſſaire pour rendre un Etat floriſſant, il comprit que les forces d'Idoménée ne pourroient pas être auſſi grandes qu'elles le paroiſſoient; il le prit en particulier, & lui parla ainſi:

Vous voyez que nos ſoins ne vous ont pas été inutiles. Salente eſt garantie des malheurs qui la menaçoient: il ne tient plus qu'à vous d'en élever juſqu'au Ciel la gloire, & d'égaler la ſageſſe de Minos votre ayeul dans le gouvernement de vos peuples. Je continue à vos parler librement, ſuppoſant que vous le voulez, & que vous déteſtez toute flaterie. Pendant que ces Rois ont loué votre magnificence, je penſois en moi-même a la témérité de votre conduite.

A ce mot de témérité Idomenée changea de viſage, ſes yeux ſe troublérent, il rougit, & peu s'en falut qu'il n'interrompît Mentor pour lui témoigner ſon reſſentiment. Mentor lui dit d'un ton modeſte & reſpectueux, mais libre & hardi: ce mot de témérité vous choque, je le vois bien. Tout autre que moi auroit eu tort de s'en ſervir; car il faut reſpecter les Rois, & ménager leur délicateſſe, même en les reprenant. La verité par elle-même les bleſſe aſſez ſans y ajoûter des termes forts; mais j'ai cru que vous pouviez ſouffrir que je vous parlaſſe ſans adouciſſement pour vous découvrir votre faute. Mon deſſein a été de vous accoutumer à entendre nommer les choſes par leur nom, & à comprendre que quand les autrees vous donneront des conſeils ſur votre

votre conduite, ils n'oseront jamais vous dire tout ce qu'ils penseront. Il faudra, si vous voulez n'y être pas trompé, que vous compreniez toûjours plus qu'ils ne vous diront sur les choses, qui vous seront desavantageuses. Pour moi je veux bien adoucir mes paroles selon votre besoin; mais il vous est utile qu'un homme sans interêt & sans consequence vous parle en secret un langage dur. Nul autre n'osera jamais vous le parler: vous ne verrez la verité qu'à demi, & sous de belles enveloppes.

A ces mots Idoménée déja revenu de sa premiére promptitude, parut honteux de sa délicatesse. Vous voyez, dit-il à Mentor, ce que fait l'habitude d'être flaté. Je vous dois le salut de mon nouveau Royaume. Il n'y a aucune vérité que je ne me croye heureux d'entendre de votre bouche. Mais ayez pitié d'un Roi que la flaterie avoit empoisonne, & qui n'a pû même dans ses malheurs trouver des hommes assez généreux pour lui dire la verité. Non, je n'ai jamais trouvé personne qui m'ait assez aimé pour vouloir me déplaire, en me disant la verité toute entiére.

En disant ces paroles, les larmes lui vinrent aux yeux, & il embrassa tendrement Mentor. Alors ce sage Vieillard lui dit: c'est avec douleur que je me vois contraint de vous dire des choses dures; mais puis-je vous trahir en vous cachant la vérité? Mettez-vous en ma place; si vous avez été trompé jusqu'ici, c'est que vous avez bien voulu l'être. C'est que vous avez craint des Conseillers (1) trop sincéres. Avez vous cherché les gens les plus désintéressés & les plus propres à vous contredire? Avez-vous pris soin de choisir les hommes les moins empressés à vous plaire, les plus desintéressés dans

(1) *Conseillers*: Une Prince ne peut pas tout savoir, & par consequent, il a besoin d'être instruit & assisté par de bons Ministres. Tac.

dans leur conduite, & les plus capables de condamner vos passions & vos sentimens injustes ? Quand vous avez trouvé des flateurs, les avez-vous écartés ? Vous en êtes-vous défié ? Non, non, vous n'avez point fait ce que font ceux qui aiment la vérité, & qui méritent de la connoître. Voyons si vous aurez maintenant le courage de vous laisser humilier par la verité qui vous condamne.

Je vous disois donc, que ce qui vous attire tant de louanges, ne mérite que d'être blâmé. Pendant que vous aviez au-dehors tant d'ennemis qui menaçoient vôtre Royaume encore mal établi, vous ne songiez au-dedans de votre nouvelle Ville qu'à y faire des ouvrages magnifiques. C'est ce qui vous a couté tant de mauvaises nuits, comme vous me l'avez avoué vous-même. Vous avez épuisé vos richesses; Vous n'avez songé ni à augmenter votre peuple, ni à cultiver les terres fertiles de cette côte. Ne faloit-il pas regarder ces deux choses comme les deux fondemens essentiels de votre puissance, avoir beaucoup de bons hommes, & des terres bien cultivées pour les nourrir ? Il faloit une longue paix dans ces commencemens pour favoriser la multiplication de votre peuple. Vous ne deviez songer qu'à lagriculture & à l'établissement des plus sages loix. Une vaine ambition vous a poussé jusqu'au bord du précipice. A force de vouloir paroître grand, vous avez pensé ruiner votre veritable grandeur. Hâtez-vous de réparer ces fautes. Suspendez tous vos grands ouvrages. Renoncez à ce faste qui ruineroit votre nouvelle Ville. Laissez en paix respirer vos peuples. Appliquez-vous à les mettre dans l'abondance pour faciliter les mariages. Sachez que vous n'êtes Roi qu'autant que vous aves des peuples à gouverner; & que votre puissance doit se mesurer, non par l'étenduë des terres que vous occuperez, mais

mais par le nombre des hommes qui habiteront ces terres, & qui seront attacheé à vous obéïr. Possedez une bonne terre, quoique mediocre en étenduë. Couvrez-la de peuples innombrables, laborieux & disciplinés. Faites que ces peuples vous aiment. Vous étes plus puissant, plus heureux, & plus rempli de gloire que tous les Conquerans qui ravagent tant de Royaumes.

Que ferai-je donc à l'egard de ces Rois, réprit Idoménée? Leur avouerai-je ma foiblesse? Il est vrai que j'ai negligé l'agriculture, & même le commerce qui m'est si facile sur cette côte. Je n'ai songé qu'à faire une ville magnifique. Faudra-t-il donc, mon cher Mentor, me deshonorer dans l'assemblée de tant de Rois, & découvrir mon imprudence? S'il le faut, je le veux; je le ferai sans héfiter, quoiqu'il m'en coute; car vous m'avez apris qu'un vrai Roi qui est fait pour ses peuples, & qui se doit tout entier à eux, doit préferer le salut de son Royaume à sa propre réputation.

Ce sentiment est digne du pére des peuples, reprit Mentor; c'est à cette bonté, & non à la vaine magnificence de votre Ville, que je reconois en vous le cœur d'un vrai Roi. Mais il faut ménager votre honneur pour l'interêt même de votre Royaume. Laissez-moi faire, je vais faire entendre à ces Rois que vous étes engagé à rétablir Ulysse s'il est encore vivant, ou du moins son fils dans la puissance Royale à Ithaque, & que vous voulez en chasser par force tous les Amans de Penélope. Ils n'auront pas de peine à comprendre que cette guerre demande des troupes nombreuses. Ainsi ils consentiront que vous ne leur donniez d'abord qu'un foible secours contre les Dauniens.

A ces mots Idoménée parut comme un homme qu'on soulage d'un fardeau accablant. Vous sauvez, cher ami, dit-il à Mentor, mon honneur & la réputa-

putation de cette Ville naissante dont vous cachez l'épuisement à tous mes voisins. Mais quelle apparence de dire que je veux envoyer des troupes à Ithaque pour y rétablir Ulysse, ou du moins Télémaque son fils, pendant que Télémaque lui même est engagé d'aller à la guerre contre les Dauniens? Ne soyez point en peine, repliqua Mentor; je ne dirai rien que de vrai. Les vaisseaux que vous envoyérez pour l'établissement de votre commerce, iront sur la côte de l'Epire. Ils feront deux choses à la fois; l'une, de rappeller sur votre côte les Marchands étrangers, que les trop grands impôts éloignent de Salente; l'autre, de chercher des nouvelles d'Ulysse. S'il est encore vivant, il faut qu'il ne soit pas loin de ces mers qui divisent la Gréce d'avec l'Italie, & on assure qu'on l'a vû chez les Phéaiciens. Quand même il n'y auroit plus aucune espérance de le revoir, vos vaisseaux rendront un signalé service à son fils. Ils répandront dans Itaque & dans tous les pays voisins la terreur du nom du jeune Télémaque, qu'on croyoit mort comme son pére. Les Amans de Pénélope seront étonnés d'apprendre qu'il est prêt à revenir avec le secours d'un pouissant Allié. Les Ithaciens n'oseront secouer le joug. Pénélope sera consolée, & refusera toûjours de choisir un nouvel époux. Ainsi vous servirez Télémaque pendant qu'il sera en vôtre place avec les Alliés de cette côte d'Italie contre les Dauniens.

A ces mots Idoménée s'écria: heureux le Roi qui est soutenu par de sages conseils! Un ami sage & fidéle vaut mieux à un Roi que des armées victorieuses. Mais doublement heureux le Roi qui sent son bonheur, & qui sait en profiter par le bon usage des sages conseils! Car souvent il arrive qu'on éloigne de sa confiance les hommes sages & vertueux dont on craint la vertu pour prêter l'oreille à des flateurs dont on ne craint point la trahison. Je suis moi-

moi-même tombé dans cette faute, & je vous raconterai tous les malheurs qui me ſont venus par un faux ami qui flatoit mes paſſions, dans l'eſpérance que je flaterois à mon tour les ſiennes.

Mentor fit aiſement entendre aux Rois alliés qu' Idoménée devoit ſe charger des affaires de Télémaque, pendant que celui-ci iroit avec eux. Ils ſe contentérent d'avoir dans leur armée le jeune fils d'Ulyſſe avec cent jeunes Crétois qu' Idoménée lui donna pour l'accompagner. C'étoit la fleur de la jeune nobleſſe que le Roi avoit emmenée de Créte. Mentor lui avoit conſeillé de les envoyer dans cette guerre. Il faut diſoit-il, avoir ſoin pendant la paix de multiplier le peuple. Mais de peur que toute la Nation ne s'amoliſſe & ne tombe dans l'ignorance de la guerre, il faut envoyer dans les guerres étrangéres la jeune nobleſſe. Ceux-là ſuffiſent pour entretenir toute la nation dans une émulation de gloire, dans l'amour des armes, dans le mépris des fatigues & de la mort même, enfin dans l'experience de l'art militaire.

Les Rois alliés partirent de Salente contens d'Idoménée, & charmés de la ſageſſe de Mentor. Ils étoient pleins de joie de ce qu'ils emmenoient avec eux Télémaque. Celui ci ne pût modérer ſa douleur quand il falut ſe ſéparer de ſon ami. Pendant que les Rois alliés faiſoient leurs adieux, & juroient à Idoménée qu'ils garderoient avec lui un éternelle alliance, Mentor tenoit Télémaque ſerré entre ſes bras, il ſe ſentoit arroſé de ſes larmes. Je ſuis inſenſible, diſoit Télémaque, à la joie d'aller acquerir de la gloire; je ne ſuis touché que de la douleur de nôtre ſéparation. Il me ſemble que je vois encore ce tems in-

(2) *Le Modele de tous les autres.* L'intrepidité Héroique du plus grand Capitaine, & du miracle de nôtre tems, & de tous les Siécles, qui ſurpaſſe

infortuné, où les Egyptiens m'arrachérent d'entre vos bras & m'éloignérent de vous, ſans me laiſſer aucune eſpérance de vous revoir.

Mentor répondit à ces paroles avec douceur pour le conſoler: Voici, lui diſoit-il, une ſeparation bien differente; elle eſt volontaire, elle ſera courte; vous allez chercher la victoire. Il faut, mon fils, que vous m'aimiez d'un amour moins tendre & plus courageux. Accoutumez-vous à mon abſence, vous ne m'aurez pas toûjours: il faut que ce ſoit la ſageſſe & la vertu plûtôt que la preſence de Mentor qui vous inſpirent ce que vous devez faire.

En diſant ces Mots la Déeſſe cachée ſous la figure de Mentor, couvrit Télémaque de ſon Egide; elle répandit au-dedans de lui l'eſprit de ſageſſe & de prévoyance, la valeur intrépide & la douce moderation qui ſe trouvent ſi rarement enſemble Allez, diſoit Mentor, au milieu des plus grands périls, toutes les fois qu'il ſera utile que vous y alliez. Un Prince ſe deshonore encore plus en évitant les dangers dans les combats, qu'en n'allant jamais à la guerre. Il ne faut point que le courage de celui qui commande aux autres, puiſſe être douteux. S'il eſt neceſſaire à un peuple de conſerver ſon Chef ou ſon Roi, il lui eſt encore plus néceſſaire de ne le point voir dans une réputation douteuſe ſur la valeur. Souvenez-vous que celui qui commande, doit être le modéle de tous les autres (2). Son exemple doit animer toute l'armée. Ne craignez donc aucun danger, ô Télémaque, & périſſez dans les combats plûtôt que de faire douter de vôtre courage. Les flateurs qui auront le plus d'empreſſement pour vous empêcher de vous expoſer au péril dans les occaſions néceſſaires,

paſſe tous les Héros, anciens & modernes temoignée dans tous ſes Combats, & toutes ſes entrepriſes a toûjours été le modéle de tous les autres Generaux, & de toute l'armée.

ceſſaires, ſeront les prémiers à dire en ſecret que vous manquez de cœur, s'ils vous trouvent facile à arrêter dans ces occaſions. Mais auſſi n'allez pas chercher les périls ſans utilité. La valeur ne peut être une vertu qu'autant qu'elle eſt reglée par la prudence: autrement c'eſt un mépris inſenſé de la vie, & une ardeur brutale; la valeur emportée n'a rien de ſûr. Celui qui ne ſe poſſéde point dans les dangers, eſt plûtôt fougueux que brave; il a beſoin d'être hors de lui pour ſe mettre au-deſſus de la crainte; parce qu'il ne peut la ſurmonter par la ſituation naturelle de ſon cœur. En cet état, s'il ne fuit point, du moins il ſe trouble; il perd la liberté de ſon eſprit, qui lui ſeroit néceſſaire pour donner de bons ordres, pour profiter des occaſions, pour renverſer les ennemis, & pour ſervir ſa Patrie. S'il a toute l'ardeur d'un ſoldat, il n'a point le diſcernement d'un Capitaine: Encore même n'a-t-il pas le vrai courage d'un ſimple ſoldat; car le ſoldat doit conſerver dans le combat la préſence d'eſprit & la modération néceſſaire pour obéïr. Celui qui s'expoſe témérairement, trouble l'ordre de la diſcipline des troupes, donne un exemple de témérité, & expoſe ſouvent l'armée entiére à de grands malheurs. Ceux qui préferent leurs vaine ambition à la ſûreté de la cauſe commune, méritent des chatimens, & non des récompenſes.

Gardez vous donc bien, mon cher fils, de chercher la gloire avec impatience. Le vrai moyen de la trouver eſt d'attendre tranquilement l'occaſion favorable. La vertu ſe fait d'autant plus révérer qu'elle ſe montre plus ſimple, plus modeſte, plus ennemie de tout faſte. C'eſt à meſure que la néceſſité de s'expoſer au péril s'augmente, qu'il faut auſſi de nouvelles reſſources de prévoyance & de courage, qui aillent toûjours en croïſſant. Au reſte ſouvenez-vous qu'il ne faut s'attirer l'envie de perſonne,

ſonne. De votre côté ne ſoyez point jaloux du ſuccés des autres. Louëz-les pour tout ce qui mérite quelque louange : mais louëz avec diſcernement, diſant le bien avec plaiſir ; cachez le mal, & n'y penſez qu'avec douleur. Ne décidez point devant ces anciens Capitaines, qui ont toute l'experience que vous ne pouvez avoir ; écoutez-les avec déference. Conſultez-les, priez les plus habiles de vous inſtruire, & n'ayez point de honte d'attribuer à leurs inſtructions tout ce que vous ferez de meilleur.

Enfin n'écoutez jamais les diſcours par leſquels on voudra exciter votre defiance ou votre jalouſie contre les autres Chefs. Parlez-leur avec confiance & ingenuité. Si vous croyez qu'ils ayent manqué à votre égard, ouvrez-leur votre cœur, expliquez leur toutes vos raiſons : s'ils ſont capables de ſentir la nobleſſe de cette conduite, vous les charmeres, & vous tirerez d'eux tout ce que vous aurez ſujet d'en attendre. Si au contraire ils ne ſont pas aſſez raiſonnables pour entrer dans vos ſentimens, vous ſerez inſtruit par vous-même de ce qu'il y aura en eux d'injuſte à ſouffrir ; vous prendrez vos meſures pour ne vous plus commettre, juſqu'à ce que la guerre finiſſe, & vous n'aurez rien à vous reprocher. Mais ſur tout, ne dites jamais à certains flateurs qui ſément la diviſion, les ſujets de plaintes que vous croirez avoir contre les Chefs de l'Armée où vous ſerez. Je demeurerai ici, continua Mentor, pour ſecourir Idoménée dans le beſoin où il eſt de travailler pour le bonheur de ſes peuples, & pour achever de lui faire réparer les fautes, que les mauvais conſeils, & les flateurs lui ont fait commettre dans l'établiſſement de ſon nouveau Royaume.

Alors Télémaque ne put s'empêcher de témoigner à Mentor quelque ſurpriſe, & même quelque mépris pour la conduite d'Idoménée. Mais Mentor l'en reprit d'un ton ſévére. Etes-vous étonné, lui

dit-il, de ce que les hommes les plus estimables sont encore hommes, & montrent encore quelques restes des foiblesses de l'humanité parmi les pieges innombrables, & les embaras inséparables de la Royauté? Idoménée, il est vrai, a été nourri dans des idées de faste & de hauteur. Mais quel Philosophe auroit pu se defendre de la flaterie, s'il avoit été en sa place? Il est vrai qu'il s'est laisse trop prévenir par ceux qui ont eu sa confiance: mais les plus sages Rois sont souvent trompés, quelques précautions qu'ils prennent pour ne l'être pas. Un Roi ne peut se passer de Ministres qui le soulagent, & en qui il se confie, puisqu'il ne peut tout faire. D'ailleurs un Roi connoît beaucoup moins que les particuliers les hommes qui l'environnent. On est toûjours masqué auprès de lui. On épuise toutes sortes d'artifices pour le tromper.

Helas! cher Télémaque, vous ne l'éprouverez que trop! On ne trouve point dans les hommes ni les vertus, ni les talens qu'on y cherche. On a beau les étudier & les approfondir, on s'y mécompte tous les jours. On ne vient même jamais à bout de faire de meilleurs hommes, ce qu'on auroit besoin d'en faire pour le public. Ils ont leurs entêtemens, leur incompatibilités, leurs jalousies. On ne les persuade ni on ne les corrige guéres. Plus on a de peuples à gouverner, plus il faut de Ministres pour faire par eux ce qu'on ne peut faire soi-même; & plus on a besoin d'hommes, à qui on confie l'autorité, plus on est exposé à se tromper dans de tels choix.

Tel critique aujourd'hui impitoyablement les Rois, qui gouverneroit demain moins bien qu'eux & qui feroit les mêmes fautes avec d'autres infiniment plus grandes, si on lui confioit la même puissance. La condition privée, quand on y joint un peu d'esprit pour bien parler, couvre tous les défauts naturels,

turels, reléve des talens éblouïssans, & fait paroître un homme digne de tous les places dont il est éloigné. Mais c'est l'autorité qui met tous les talens à une rude épreuve, & qui découvre de grands défauts. La grandeur est comme certains verres qui grossissent tous les objets. Tous les défauts paroissent croître dans ces hautes places, où les moindres choses ont de grandes conséquences, & où les plus légéres fautes ont de violens contre-coups.

Le monde entier est occupé à observer un seul homme à toute heure, & à le juger en toute rigueur. Ceux qui le jugent n'ont aucune expérience de l'état où il est. Ils n'en sentent point les difficultés, & ils ne veulent plus qu'il soit homme, tant ils exigent de perfection de lui. Un Roi, quelque bon & sage qu'il soit, est encore homme; son esprit a des bornes, & sa vertu en a aussi: il a de l'humeur, des passions, des habitudes, dont il n'est pas tout-à-fait le maître. Il est obsédé par des gens interessés & artificieux. Il ne trouve point les secours qu'il cherche. Il tombe chaque jour dans quelque mécompte, tantôt par ses passions, & tantôt par celles de ses Ministres. A peine a-t-il réparé une faute, qu'il retombe dans une autre. Telle est la condition des Rois les plus éclairés & les plus vertueux. Les plus longs & les meilleurs régnes sont trop courts & trop imparfaits pour réparer à la fin ce qu'on a gâté, sans le vouloir dans les commencemens.

La Royauté porte avec elle toutes ces miséres. L'impuissance humaine succombe sous un fardeau si accablant. Il faut plaindre les Rois & les excuser. Ne sont-ils pas à plaindre d'avoir à gouverner tant d'hommes, dont les besoins sont infinis, & qui donnent tant de peines à ceux qui veulent les bien gouverner? Pour parler franchement, les hommes sont fort à plaindre d'avoir besoin à être gouvernés par un Roi qui n'est qu'un homme semblable à eux; car il faudroit

des Dieux pour redreſſer les hommes. Mais les Rois ne ſont pas moins à plaindre n'étant qu'hommes, c'eſt-à-dire foibles & imparfaits, d'avoir à gouverner cette multitude innombrable d'hommes corrompus & trompeurs.

Télémaque répondit avec vivacité: Idoménée a perdu par ſa faute le Royaume de ſes ancêtres en Créte, & ſans vos conſeils, il en auroit perdu un ſecond à Salente. J'avouë, reprit Mentor, qu'il a fait de grandes fautes; mais cherchez dans la Gréce, & dans tous les autres pays les mieux policés, un Roi qui n'en ait point fait d'inexcuſables. Les plus grands hommes ont dans leur tempérament, & dans le caractére de leur eſprit des defauts qui les entraînent: & les plus louables ſont ceux qui ont le courage de connoître & de réparer leurs égaremens.

Penſés-vous qu'Ulyſſe, le grand Ulyſſe vôtre pére, qui eſt le modéle des Rois de la Gréce, n'ait pas auſſi ſes foibleſſes & ſes défauts? Si Minerve ne l'eût conduit pas à pas, combien de fois auroit-il ſuccombé dans les périls & dans les embarras, où la fortune s'eſt jouée de lui. Combien de fois Minerve l'a-t-elle retenu ou redreſſé pour le conduire toûjours à la gloire par le chemin de la vertu? N'attendez pas même, quand vous le verrez régner avec tant de gloire à Ithaque, de le trouver ſans imperfection; vous lui en verrez ſans doute. La Gréce, l'Aſie, & toutes les Isles des mers l'ont admiré malgré ces defauts. Mille qualités merveilleuſes les font oublier. Vous ſerez trop heureux de pouvoir l'admirer auſſi, & de l'étudier ſans ceſſe comme un modéle.

Accoû-

Accoûtumez-vous, ô Télémaque, à n'attendre des plus grands hommes que ce que l'humanité eſt capable de faire. La jeuneſſe ſans expérience ſe livre à une critique préſomptueuſe, qui la dégoûte de tous les modéles qu'elle a beſoin de ſuivre, & qui la jette dans une indolicité incurable. Non ſeulement vous devez aimer, reſpecter, imiter votre pére, quoiqu'il ne ſoit point parfait; mais encore vous devez avoir une haute eſtime pour Idoménée, malgré tout ce que j'ai repris en lui. Il eſt naturellement ſincére, droit, équitable, liberal, bienfaiſant; ſa valeur eſt parfaite; il déteſte la fraude quand il la connoît, & qu'il ſuit librement la veritable pante de ſon cœur. Tous ſes talens exterieurs ſont grands & proportionnés à ſa place. Sa ſimplicité à avouër ſon tort, ſa douceur, ſa patience pour ſe laiſſer dire par moi les choſes les plus dures, ſon courage contre lui-même pour réparer publiquement ſes fautes, & pour ſe mettre par-là au-deſſus de toute la critique des hommes, montrent une ame véritablement grande. Le bonheur, ou le conſeil d'autrui peuvent préſerver de certaines fautes un homme trés-médiocre; mais il n'y a qu'une vertu extraordinaire qui puiſſe engager un Roi ſi longtems ſéduit par la flaterie, à réparer ſon tort. Il eſt bien plus glorieux de ſe relever ainſi que de n'être jamais tombé. Idoménée a fait les fautes que preſque tous les Rois font; mais preſque aucun Roi ne fait pour ſe corriger ce qu'il vient de faire. Pour moi je ne pouvois me laſſer de l'admirer dans les momens mêmes où il me permettoit de le contredire. Admirez-le auſſi, mon cher Télémaque, c'eſt moins pour ſa réputation que pour vôtre utilité que je vous donne ce conſeil.

Mentor fit ſentir à Télémaque par ce diſcours, combien il eſt dangereux d'être injuſte en ſe laiſſant

aller à une critique rigoureuſe contre les autres hommes, & ſur tout contre ceux qui ſont chargés des embarras & des difficultés du gouvernement. Enſuite il lui dit: il eſt tems que vous partiez; adieu. Je vous attendrai, ô mon cher Télémaque! Souvenez-vous que ceux qui craignent les Dieux, n'ont rien à craindre des hommes. Vous vous trouverez dans les plus extrêmes périls: mais ſachez que Minerve ne vous abandonnera point.

A ces mots Télémaque crût ſentir la préſence de la Déeſſe, & il eût même reconnu que c'étoit elle qui parloit pour le remplir de confiance, ſi la Déeſſe n'eût rappellé l'idée de Mentor, en lui diſant: n'oubliez pas, mon fils, tous les ſoins que j'ai pris pendant votre enfance pour vous rendre ſage & courageux comme votre pére. Ne faites rien qui ne ſoit digne de ſes grands exemples, & des maximes de vertu que j'ai taché de vous inſpirer.

Le Soleil ſe levoit déja, & doroit le ſommet des montagnes, quand les Rois ſortirent de Salente pour rejoindre leurs troupes. Ces troupes, campées autour de la Ville, ſe mirent en marche ſous leurs Commandans. On voyoit de tous côtés le fer des piques hériſſées; l'éclat des boucliers ébloüiſſoit les yeux; un nuage de pouſſiére s'élevoit juſqu'aux nuës. Idoménée avec Mentor conduiſoit dans la campagne les Rois alliés qui s'éloignoient des murs de la Ville. Enfin ils ſe ſéparérent, après s'être donné de part & d'autre les marques d'une vraye amitié; & les Alliés ne doutérent plus que la paix ne fût durable, lorſqu'ils connurent la bonté du cœur d'Idoménée, qu'on leur avoit repréſenté bien different de ce qu'il étoit; c'eſt qu'on jugeoit de lui, non par ſes ſentimens naturels, mais par les conſeils flateurs & injuſtes auſquels il s'étoit livré.

Après

Après que l'Armée fut partie, Idoménée mena Mentor dans tous les quartiers de la Ville. Voyons, disoit Mentor, combien vous avez d'hommes, & dans la ville, & dans la campagne; faisons-en le dénombrement. Examinons combien vous avez de laboureurs parmi ces hommes. Voyons combien vos terres portent dans les années mediocres de bled, de vin, d'huile, & des autres choses utiles. Nous saurons par cette voie si la terre fournit de quoi nourrir tous ses habitans, & si elle produit encore de quoi faire un commerce utile de son superflu avec les pays étrangers. Examinons aussi combien vous avez de vaisseaux & de matelots. C'est par-là qu'il faut juger de votre puissance. Il alla visiter le port, & entra dans chaque vaisseau. Il s'informa du pays où chaque vaisseau alloit faire le commerce; quelles marchandises il portoit, celles qu'il prenoit au retour, quelle étoit la dépense du vaisseau pendant la navigation; les prêts que les marchands se faisoient les uns aux autres, les societés qu'ils faisoient entre eux, pour savoir si elles étoient équitables & fidélement observées; enfin les hazards du naufrage, & les autres malheurs du commerce pour prévenir la ruine des marchands, qui par l'avidité du gain entreprennent souvent des choses qui sont au-delà de leurs forces.

Il voulut qu'on punît sévérement toutes les banqueroutes, parce que celles qui sont exemtes de mauvaise foi ne le sont presque jamais de témérité. En même tems il fit des regles pour faire en sorte qu'il fût aisé de ne jamais faire banqueroute: Il établit des Magistrats, à qui les marchands rendoient compte de leurs effets, de leurs profits, de leurs depenses, & de leurs entreprises. Il ne leur étoit jamais permis de risquer le bien d'autrui, & ils ne pouvoient même risquer que la moitié du leur. De plus ils faisoient en societé les entreprises qu'ils ne pou-

voient faire seuls; & la police de ces societés étoit inviolable par la rigueur des peines imposées à ceux qui ne les suivroient pas. D'ailleurs la liberté du commerce étoit entiére. Bien loin de le gêner par des impôts, on promettoit une récompense à tous les marchands qui pourroient attirer à Salente le commerce de quelque nouvelle nation.

Ainsi les peuples y accoururent bientôt en foule des toutes parts. (3) Le commerce de cette ville etoit semblable aux flux & reflux de la mer. Les trésors y entroient comme les flots viennent l'un sur l'autre. Tout y étoit apoprté & en sortoit librement. Tout ce qui y entroit, étoit utile; tout ce qui en sortoit, laissoit en sortant d'autres richesses en sa place. La justice sévére présidoit dans le port au milieu de tant de nations. La franchise, la bonne foi, la candeur sembloient du haut des ces superbes tours appeller les marchands des terres les plus éloignées, Chacun de ces marchands, soit qu'il vînt des rives Orientales, où le Soleil sort chaque jour du sein des ondes, soit qu'il fût parti de cette grande mer, où le Soleil lassé de son cours va éteindre ses feux, vivoit paisiblent & en sureté dans Salente comme dans sa patrie.

Pour le dedans de la ville, Mentor visita tous les magasins, toutes les boutiques d'artisans & toutes les places publiques. Il défendit toutes les marchandises des pays étrangers qui pouvoient introduire le luxe & la molesse. Il régla les habits, la nourriture, les meubles, la grandeur, & l'ornement des maisons pour toutes les conditions differentes. Il bannit tous les ornemens d'or & d'argent; & il dit à Idomenée: je ne connois qu'un seul moyen pour rendre votre peuple modeste dans sa dépense, c'est que vous lui en donniez vous-même l'exemple.

Il

(3) *Le commerce de cette Ville &c.* Tout ceci s'entend de la Ville d'Am-

Il eſt neceſſaire que vous ayez une certaine majeſté dans votre exterieur; mais votre autorité ſera aſſez marquée par vos Gardes, & par les principaux Officiers qui vous environnent. Contentez-vous d'un habit de laine très-fine teinte en pourpre; que les principaux de l'Etat après vous ſoient vêtus de la même laine; & que toute la difference ne conſiſte que dans la couleur, & dans une légére broderie d'or que vous aurez ſur le bord de votre habit. Les differentes couleurs ſerviront à diſtinguer les differentes conditions, ſans avoir beſoin ni d'or, ni d'argent ni de pierreries. Reglés les conditions par la naiſſance: mettez au premier rang ceux qui ont une nobleſſe plus ancienne & plus éclatante. Ceux qui auront le mérite & l'autorité des emplois, ſeront aſſez contens de venir après ces anciennes & illuſtres familles, qui ſont dans une ſi longue poſſeſſion des prémiers honneurs. Les hommes qui n'ont pas la même nobleſſe leur cederont ſans peine, pourvû que vous ne les accoûtumiez pas à ne ſe point méconnoître dans une trop haute & trop prompte fortune, & que vous donniez des louanges à la modération de ceux qui ſeront modeſtes dans la proſpérité. La diſtinction la moins expoſée à l'envie, eſt celle qui vient d'une longue ſuite d'ancêtres.

Pour la vertu elle ſera aſſez excitée, & l'on aura aſſez d'empreſſement à ſervir l'Etat, pourvû que vous donniez des couronnes & des ſtatuës aux belles actions, & que ce ſoit un commencement de nobleſſe pour les enfans de ceux qui les auront faites.

Les perſonnes du prémier rang après vous ſeront vêtus de blanc avec une frange d'or au bas de leurs habits. Ils auront au doigt un anneau d'or, & au cou une médaille d'or avec votre portrait. Ceux du ſecond

d'Amſterdam, digne de ſervir de modéle à toutes les autres pour la liberté du Commerce.

second rang seront vêtus de bleu, ils porteront une frange d'argent avec l'anneau, & point de médaille. Les troisiémes de verd, sans anneau et sans frange, mais avec la médaille. Les quatriémes d'un jaune d'aurore. Les cinquiémes d'un rouge pâle ou de roses. Les sixiémes de gris de lin. Les septiémes qui seront les derniers du peuple, d'une couleur mêlée de jaune & de blanc.

Voilà les habits de sept conditions differentes pour les hommes libres. Les esclaves seront habillés de gris brun. Ainsi sans aucune dépense, chacun sera distingué suivant sa condition, & on bannira de Salente tous les arts qui ne servent qu'à entretenir le faste. Tous les artisans qui seront employez à ces arts pernicieux, serviront ou aux arts necessaires qui sont en petit nombre, ou au commerce, ou à l'agriculture. (4) On ne souffrira jamais aucun changement, ni pour la nature des étofes, ni pour la forme des habits; car il est indigne que des hommes destinés à une vie sérieuse & noble, s'amusent à inventer des parures affectées, ni qu'ils permettent que leurs femmes, à qui ces amusemens seroient moins honteux, tombent jamais dans cet excés.

Mentor semblable à un habile Jardinier, qui retranche dans les arbres fruitiers le bois inutile, tâchoit ainsi de retrancher le faste qui corrompoit les mœurs. Il ramenoit toute chose à une noble & frugale simplicité. Il regla de même la nourriture des Citoyens, & des esclaves. Quelle honte, disoit-il, que les hommes les plus élevez fassent consister leur grandeur dans les ragoûts, par lesquels

(4) *On ne souffrira jamais aucun changement &c.* Ceci est une Critique des Modes qui se sont sur tout introduites en France sous le régne de Louis XIV. on ne trouve point dans tout le reste de l'Histoire de France tant de changemens à cet égard, qu'il en est arrivé seulement pendant la jeunesse du Roi.

(5) *La musique molle & effeminée &c.* Jamais Prince n'eut une musique plus excellente que Louis XIV. On sait que ce Prince

quels ils amoliſſent leur ame, & ruïnent inſenſiblement la ſanté de leurs corps: Ils doivent faire conſiſter leur bonheur dans leur modération, & dans leur autorité pour faire du bien aux autres hommes, & dans la réputation que les bonnes actions doivent leur procurer. La ſobrieté rend la nourriture la plus ſimple très-agréable. C'eſt elle qui donne avec la ſanté la plus vigoureuſe, les plaiſirs les plus purs & les plus conſtans. Il faut donc borner vos repas aux viandes les meilleurs, mais apprêtées ſans aucun ragoût. C'eſt un art pour empoiſonner les hommes que celui d'irriter leur appetit au-delà des vrais beſoins.

Idoménée comprit bien, qu'il avoit eu tort de laiſſer les habitans de ſa nouvelle Ville amolir & corrompre leurs mœurs, en violant toutes les loix de Minos ſur la ſobrieté: mais le ſage Mentor lui fit remarquer, que les loix mêmes, quoique renouvellées, ſeroient inutiles, ſi l'exemple du Roi ne leur donnoit une autorité qui ne pouvoit venir d'ailleurs. Auſſitôt Idoménée regla ſa table, où il n'admit que du pain excellent, du vin du pays qui eſt fort & agréable, mais en fort petite quantité, avec des viandes ſimples, telles qu'il en mangeoit avec les autres Grecs au ſiége de Troye. Perſonne n'oſa ſe plaindre d'une régle que le Roi s'impoſoit lui-même; & chacun ſe corrigea ainſi de la profuſion & de la délicateſſe où l'on commençoit à ſe plonger pour les repas.

Mentor retrancha enſuite (5) la muſique molle et effeminée qui corrompoit toute la jeuneſſe. (6)

Il

Prince ne s'endormoit jamais qu'au ſon d'une douce ſimphonie qui étoit dans ſon antichambre.

(6) *Corrompoit toute la jeuneſſe:* au contraire. Emollit mores nec ſinit eſſe feros: Les Poëtes diſent, que la Muſique eſt un preſent des Dieux favorables, qui ont accordé aux hommes ce moyen innocent, d'écarter & d'affoiblir le triſte ſouvenir de leurs maux. On pretend, que ce ſont les oiſeaux, qui ont appris à l'homme à chanter.

Il ne condamna pas avec une moindre ſeverité la muſique Bacchique, qui n'enyvre guére moins que le vin, & qui produit les mœurs pleines d'emportement & d'imprudence. Il borna toute la muſique aux fêtes dans les Temples pour y chanter les louanges des Dieux, & des Héros qui ont donné l'exemple des plus rares vertus. Il ne permit auſſi que pour les Temples les grands ornemens d'architecture, tels que les colomnes, les frontons, les portiques; il donna des modéles d'une architecture ſimple & gracieuſe pour faire dans un médiocre eſpace une maiſon gaye & commode pour une famille nombreuſe; en ſorte qu'elle fût tournée à un aſpect ſain, que les logemens en fuſſent dégagés les uns des autres, que l'ordre & la propreté s'y conſervaſſent facilement, & que l'entretien fût de peu de dépenſe.

Il voulut que chaque maiſon un peu conſidérable eût un ſalon & un petit periſtyle (7), avec des petites chambres pour toutes les perſonnes libres. Mais il défendit trés ſévérement la multitude ſuperfluë, & la magnificence des logemens.

Ces divers modéles des maiſons ſuivant la grandeur des familles ſervirent à embellir à peu de frais une partie de la ville, & à la rendre reguliere; au lieu que l'autre partie déja achevée ſuivant le caprice & le faſte des particuliers, avoit malgré ſa magnificence une (8) diſpoſition moins agréable & moins commode. Cette nouvelle Ville fut bâtie en très-peu de tems, parce que la côte voiſine de la Gréce fournit de bons Architectes, & qu'on fit venir un

(7) Le Periſtyle eſt un bâtiment environné de colonnes en dedans comme les cloîtres.

(8) Une diſpoſition moins agreable & moins commode. Telle eſt celle des anciens quartiers de Paris, que l'on travaille à reparer tous les jours, en rendant la face des maiſons uniforme.

un très-grand nombre de Maçons de l'Epire, & de plusieurs autre pays, à condition qu' après avoir achevé leurs travaux, ils s'établiroient autour de Salente, y prendroient des terres à défricher, & serviroient à peupler la campagne.

La Peinture & la Sculpture parurent à Mentor des arts qu'il n'est pas permis d'abandonner; mais il voulut qu'on souffrît dans Salente peu d'hommes attachés à ces arts. Il établit une Ecole où présidoient des maîtres d'un goût exquis, qui examinoient les jeunes Elevés. Il ne faut, disoit-il, rien de bas & de foible dans les arts qui ne sont pas absolument nécessaires. Par consequent on ne doit y admettre que de jeunes gens d'un genie qui promette beaucoup, & qui tende à la perfection. Les autres qui sont nés pour les arts moins nobles, seront employés fort utilement aux besoins ordinaires de la République. Il ne faut employer les Sculpteurs & les Peintres que pour conserver la memoire des grands hommes & des grandes actions. C'est dans les bâtimens publics, ou dans les tombeaux qu'on doit conserver des représentations de tout ce qui a éte fait avec une vertu extraordinaire pour le service de la patrie. Au reste la modération & la frugalité de Mentor n'empêchérent point qu'il n'autorisât tous les grands bâtimens destinés aux courses des chevaux & des chariots, aux combats des Luteurs, à ceux du Ceste, (9) & à tous les autres exercices qui cultivent les corps pour les rendre plus adroits & plus vigoureux.

Il

(9) *Ceste:* Gros gantelet de cuir cru, garni de plomb, dont se servoient les anciens Athletes, qui combattoient à coups de poing dans les jeux publics; Etyce de Sicile excelloit dans cet exercice, mail il fut vaincu par Hercule. Cette sorte de combat étoit rude & violente.

Il retrancha un nombre prodigieux de Marchands qui vendoient des étofes façonnées des pays eloignés, des broderies d'un prix excessif, des vases d'or et d'argent avec des figures des Dieux, d'hommes & d'animaux; enfin des liqueurs & des parfums. Il voulût même que les meubles de chaque maison fussent simples, & faits de maniére à durer longtems. Ensorte que les Salentins, qui se plaignoient hautement de leur pauvreté, commencérent à sentir combien ils avoient de richesses superfluës. Mais c'étoit des richesses trompeuses qui les appauvrissoient, & ils devenoient effectivement riches, à mesure qu'ils avoient le courage de s'en dépouiller. C'est s'enrichir, disoient-ils eux-mêmes, que de mépriser de telles richesses qui épuisent l'Etat, & que de diminuer ses besoins en les réduisant aux vrayes necessités de la nature.

Mentor se hâta de visiter les Arsenaux, & tous les Magasins pour savoir si les armes & toutes les autres choses necessaires à la guerre étoient en bon état. Car il faut, disoit-il être toûjours prêt à faire la guerre pour n'être jamais reduit au malheur de la faire. Il trouva que plusieurs choses manquoient par tout. Aussi-tôt on assembla des ouvriers pour travailler sur le fer, sur l'acier, & sur l'airain. On voyoit-s'élever des fournaises ardentes & des tourbillons de fumée & des flames semblables à ces feux souterrains que vomit le Mont Etna. Le marteau résonnoit sur l'enclume qui gémissoit sous les coups redoublés. Les montagnes voisines & les rivages de la mer en retentissoient: on eût cru être dans cette Isle, où Vulcain animant les Cyclopes, forge des foudres pour le Pére des Dieux; & par une

(10) *Une grande étenduë de terres fertiles qui demeuroient incultes &c.*

Ceci

une ſage prévoyance, on voyoit dans une profonde paix tous les préparatifs de la guerre.

Enſuite Mentor ſortit de la ville avec Idoménée, & trouva (10) une grande étenduë de terres fertiles qui demeuroient incultes : d'autres n'étoient cultivées qu'à demi par la négligence & la pauvreté des Laboureurs, qui manquant d'hommes & de beſtiaux, manquoient auſſi de courage & de moyens pour mettre l'Agriculture dans ſa perfection. Mentor voyant cette campagne déſolée, dit au Roi: La terre ne demande ici qu'à enrichir les habitans; mais les habitans manquent à la terre. Prenons donc tous ces artiſans ſuperflus qui ſont dans la Ville, & dont les métiers ne ſerviroient qu'à déregler les mœurs, pour leur faire cultiver ces plaines & ces collines. Il eſt vrai que c'eſt un malheur que tous ces hommes éxercez à des Arts qui demandent une vie ſédentaire, ne ſoient point éxercéz au travail: mais voici un moyen d'y remédier. Il faut partager entre eux les terres vacantes, & appeller à leur ſecours des peuples voiſins qui feront ſous eux le plus rude travail. Ces peuples le feront, pourvu qu'on leur promette des récompenſes convenables ſur les fruits des terres mêmes qu'ils défricheront: ils pourront dans la ſuite en poſſéder une partie, & être ainſi incorporéz à votre peuple, qui n'eſt pas aſſez nombreux. Pourvu qu'ils ſoient laborieux & dociles aux Loix, vous n'aurez point de meilleure Sujets, & ils accroîtront votre puiſſance. Vos artiſans de la ville, tranſplantéz dans la campagne, éleveront leurs enfans au travail & au joug de la vie champêtre. De plus, tous les Maçons des pays étrangers, qui travaillent à bâtir votre ville,

(10) Ceci eſt une peinture de l'état où étoit la France dés la premiere guerre où les enrôlemens forcés avoient dépeuplé la Campagne de Laboureurs.

ville, se sont engagés à défricher une partie de vos terres, & à se faire Laboureurs Incorporez les à vôtre peuple, dés qu'ils auront achevé leurs ouvrages de la ville. Ces ouvriers seront ravis de s'engager à passer leur vie sous une domination qui est maintenant si douce. Comme ils sont robustes & laborieux, leur exemple servira pour exciter au travail les artisans transplantés de la ville à la campagne, avec lesquels ils seront mêlés. Dans la suite tout le pays sera peuplé de familles vigoureuses, & adonnées à l'agriculture.

Au reste ne soyez point en peine de la multiplication de ce peuple; il deviendra bientôt innombrable, pourvû que vous facilitiez les mariages. La maniere de les faciliter est bien simple; presque tous les hommes ont l'inclination de se marier: il n'y a que la misére qui les en empêche. Si vous ne les chargez point d'impots, ils vivront sans peine avec leurs femmes & leurs enfans; car la terre n'est jamais ingrate, elle nourrit toûjours de ses fruits ceux qui la cultivent soigneusement. Elle ne refuse des biens qu'à ceux qui craignent de lui donner leurs peines. Plus les Laboureurs ont d'enfans, plus ils sont riches, si le Prince ne les appauvrit pas; car leurs enfans des leur plus tendre jeunesse commencent à les secourir. Les plus jeunes conduisent les moutons dans les pâturages; les autres qui sont plus avancés en âge menent déja les grands troupeaux. Les plus âgés labourent avec leur pére. Cependant la mére & toute la famille prepare un repas simple à son époux & à ses chers enfans, qui doivent revenir fatigués du travail de la journée; elle à soin de traire ses vaches & ses brebis, & l'on voit couler des ruisseaux de lait. Elle fait un grand feu, autour duquel toute la famille innocente & paisible prend

(11) *Quelle horrible inhumanité &c.* Ceci reflechit sur les Tailles &

prend plaisir à chanter tous le soirs en attendant le doux sommeil. Elle prépare des fromages, des chataignes, & des fruits conservés dans la même fraîcheur que si on venoit de les cueillir.

Le Berger revient avec sa flûte, & chante à la famille assemblée les nouvelles chansons qu'il a appriſes dans les hameaux voisins. Le Laboureur rentre avec sa charrüe, & ses bœufz fatigués marchent, le coû panché, d'un pas lent & tardif malgré l'aiguillon qui les presse. Tous les maux du travail finissent avec la journée. Les pavots que le sommeil par l'ordre des Dieux répand sur la terre, appaisent tous les noirs soucis par leurs charmes, & tiennent toute la nature dans un doux enchantement; chacun s'endort sans prévoir les peines du lendemain. Heureux ces hommes sans ambition, sans défiance, sans artifice, pourvû que les Dieux leur donnent un bon Roi, qui ne trouble point leur joie innocente! Mais (11) quelle horrible inhumanité que de leur arracher par des desseins pleins de faste & d'ambition les doux fruits de la terre, qu'ils ne tiennent que de la liberale Nature & de la sueur de leur front. La nature seule tireroit de son sein fecond tout ce qu'il faûdroit pour un nombre infini d'hommes moderés & laborieux; mais c'est l'orgueil & la moleſſe de certains hommes, qui en mettent tant d'autres dans une affreuse pauvreté.

Que ferai-je, disoit Idomenée, si ces peuples que je répandrai dans ces fertiles campagnes négligent de les cultiver? Faites, répondit Mentor, tout le contraire de ce qu'on fait communément. Les Princes avides & sans prévoyance ne songent qu'à charger d'impots ceux d'entre leurs sujets qui sont les plus vigilans & les plus industrieux pour faire

& les autres Impôts qui laiſſoient à peine aux gens de la Campagne dequoi subvenir à leurs besoins les plus pressans.

valoir leurs biens: c'eſt qu'ils eſpérent en être payés plus facilement; en même tems ils chargent moins ceux que leur pareſſe rend plus miſerables. Renverſez ce mauvais ordre qui accable les bons, qui récompenſe le vice, & qui indroduit une négligence auſſi funeſte au Roi même qu'à tout l'Etat. Mettez des taxes, des amendes, & même, s'il le faut, d'autres peines rigoureuſes ſur ceux qui négligeront leurs champs, comme vous puniriez des ſoldats qui abandonneroient leur poſte dans la guerre. Au contraire, donnez des graces, & des exemtions aux familles qui ſe multiplient; augmentez-les à proportion de la culture de leur terre. Bien-tôt leurs familles ſe multiplieront, & tout le monde s'animera au travail; il deviendra même honorable. La profeſſion de Laboureur ne ſera plus mépriſée, n'étant plus accablée de tant de maux. On reverra la charuë maniée en honneur par les mains victorieuſes qui auront défendu la patrie. Il ne ſera pas moins beau de cultiver l'heritage de ſes ancêtres pendant une heureuſe paix que de l'avoir defenduë généreuſement pendant les troubles de la guerre; toute la campagne refleurira. Cérès ſe couronnera d'épics dorés. Bacchus foulant ſous ſes pieds les raiſins, fera couler du penchant des montagnes des ruiſſeaux de vin plus doux que le Nectar. Les creux des valons (12) retentiront des concerts des bergers, qui le long des clairs ruiſſeaux joindront leurs voix avec leurs flûtes, pendant que leurs troupeaux bondiſſans paîtront ſur l'herbe & parmi les fleurs, ſans craindre les loups.

Ne ſerez-vous pas trop heureux, ô Idoménée! d'être la ſource de tant de biens, & de faire vivre à l'ombre de vôtre nom tant de peuples dans un ſi aimablé repos? Cette gloire n'eſt-elle pas plus tou-

(12) Le Creux de Valons, au lieu des creux valons *voyez à p.* 33. de même, qu'on dit, dans le ſolide de la pieté.

touchante que celle de ravager la terre, de répandre par tout, & presque autant chez soi, au milieu même des victoires, que chez les étrangers vaincus, le carnage, le trouble, l'horreur, la langueur, la consternation, la cruelle faim, & le desespoir?

O heureux le Roi assez aimé des Dieux & d'un cœur assez grand pour entreprendre d'être ainsi les délices des peuples, & de montrer à tous les siécles dans son régne un si charmant spectacle! La terre entiére, loin de se défendre de sa puissance par des combats, viendroit à ses pieds le prier de régner sur elle.

Idoménée lui répondit: Mais quand les peuples seront ainsi dans la paix & dans l'abondance, les délices les corrompront, & ils tourneront contre moi les forces que je leur aurai données. Ne craignez point, dit Mentor, cet inconvénient. C'est un prétexte qu'on allegue toujours pour flater les Princes prodigues, qui veulent accabler leurs peuples d'impôts: le remede est facile. Les loix que nous venons d'établir pour l'Agriculture, rendront leur vie laborieuse; & dans leur abondance ils n'auront que le necessaire, parce que nous retranchons tous les arts qui fourniſſent le superflu. Cette abondance même sera diminuée par la facilité des mariages, & par la grande multiplication des familles. Chaque famille étant nombreuse & ayant peu de terre, aura besoin de la cultiver par un travail sans relâche. C'est la molesse & l'oisiveté, qui rendent les peuples insolens & rebelles. Ils auront du pain à la vérité & assez largement; mais il n'auront que du pain, & des fruits de leur propre terre gagnés à la sueur de leur visage.

Pour tenir votre peuple dans cette modération, il faut regler dès-à-present l'étendüe de terre, que

chaque famille pourra posséder. Vous savez que nous avons divisé tout vôtre peuple en sept classes suivant leurs differentes conditions. Il ne faut permettre à chaque famille dans chaque classe, de pouvoir posséder que l'étenduë de terre absolument nécessaire pour nourrir le nombre de personnes dont elle sera composée. Cette regle étant inviolable, les nobles ne pourront point faire d'acquisitions sur les pauvres. Tous auront des terres; mais chacun en aura fort peu, & sera excité par là à la bien cultiver. Si dans une longue suite de tems les terres manquoient ici, on feroit des Colonies qui augmenteroient cet Etat.

Je crois même que vous devez prendre garde à ne laisser jamais le vin devenir trop commun dans vôtre Royaume. Si on a planté trop de vignes, il faut qu'on les arrache. Le vin est la source des plus grands maux parmi les peuples. Il cause les maladies, les querelles, les séditions, l'oisiveté, le dégoût du travail, le desordre des familles. Que le vin soit donc conservé comme une espéce de reméde, ou comme une liqueur trés-rare, qui n'est employée que pour les sacrifices ou pour les Fêtes extraordinaires; mais n'espérez point de faire observer une regle si importante, si vous n'en donnez vous-même l'exemple. D'ailleurs il faut faire garder inviolablement les loix de Minos pour l'éducation des enfans. Il faut établir des écoles publiques, où l'on enseigne la crainte des Dieux, l'amour de la patrie, le respect des loix, la préference de l'honneur aux plaisirs & à la vie même.

Il faut avoir des Magistrats, qui veillent sur les familles & sur les mœurs des particuliers. Veillez vous-même, vous qui n'êtes Roi, c'est-à dire, Pasteur du peuple, que pour veiller nuit & jour sur votre troupeau. Par-là vous préviendrez un nombre

bre infini de desordres & de crimes. Ceux que vous ne pourrez prévenir, punissez-les d'abord sévérement. C'est une clemence que de faire d'abord des exemples qui arrêtent le cours de l'iniquité. Par un peu de sang répandu à propos, on en épargne beaucoup, & on se met en état d'être craint sans user souvent de rigueur. Mais quelle détestable maxime de ne croire de trouver sa sureté que dans l'oppression des Peuples! Ne les point faire instruire, ne les point conduire en la vertu, ne s'en faire jamais aimer, les pousser par la terreur jusq'au desespoir, les mettre dans l'affreuse nécessité, ou de ne pouvoir jamais respirer librement, ou de secoüer le joug de votre tyrannique domination! Est-ce là le chemin qui méne à la gloire?

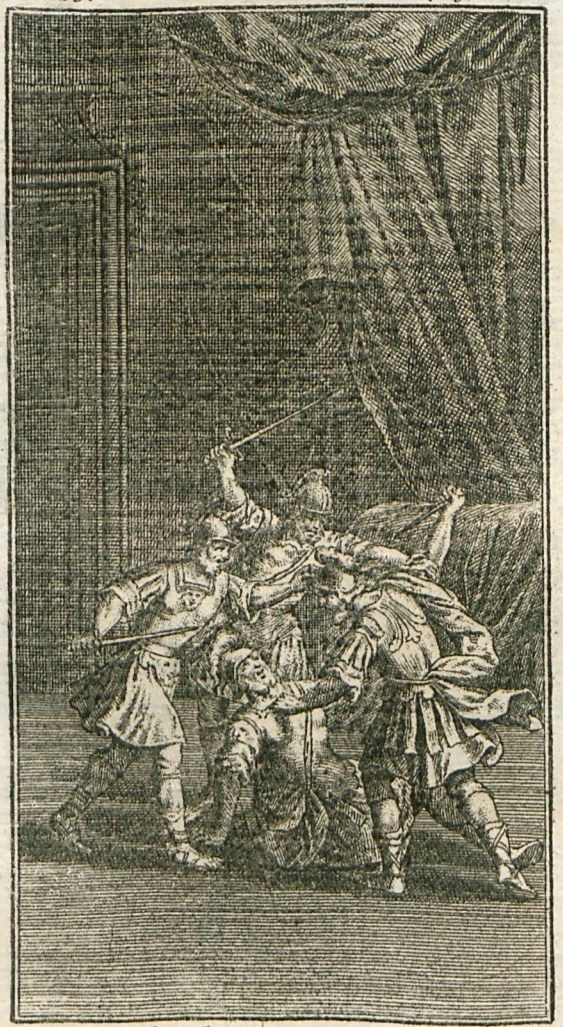
Souvenez-vous que les pays, où la domination du Souverain est plus absoluë, sont ceux où les Souverains sont moins puissans. Ils prennent, ils ruinent tout, ils possédent seuls tout l'Etat; mais aussi tout l'Etat languit, les campagnes sont en friche & presque desertes. Les Villes diminuent chaque jour, le commerce tarit. Le Roi qui ne peut être Roi tout seul, & qui n'est grand que par ses Peuples, s'aneantit lui-même peu à peu par l'anéantissement insensible des peuples dont il tire ses richesses & sa puissance. Son Etat s'épuise d'argent & d'hommes. Cette derniere perte est la plus grande & la plus irréparable; son pouvoir absolu fait autant d'esclaves qu'il a de Sujets. On le flate, on fait semblant de l'adorer; on tremble au moindre de ses regards. Mais attendez la moindre révolution, cette Puissance monstrueuse poussée jusqu'à un excés trop violent, ne sauroit durer. Elle n'a aucune ressource dans les cœurs des Peuples; elle a lassé & irrité tous les corps de l'Etat; elle contraint tous les membres de ce corps de soûpirer avec une égale ardeur après un pareil changement.

Au prémier coup qu'on lui porte, l'Idole se renverse, se brise, & est foulée aux pieds. Le mépris, la haine, la crainte, le ressentiment, la défiance, en un mot toutes les passions se réunissent contre une autorité si odieuse. Le Roi, qui dans sa vaine prosperité ne trouvoit pas un seul homme assez hardi pour lui dire la verité, ne trouvera dans son malheur aucun homme qui daigne ni l'excuser, ni le defendre contre ses ennemis.

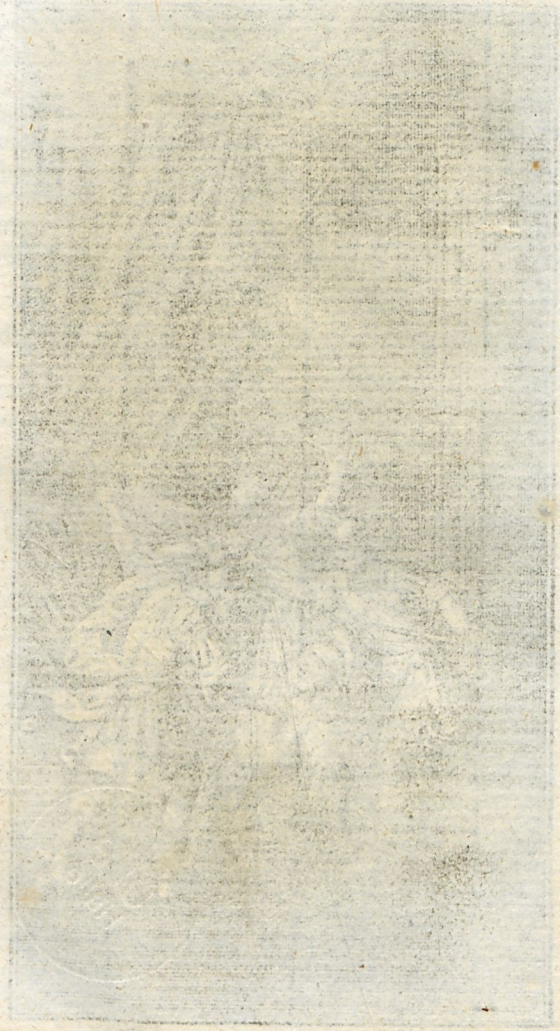
Après ce discours, Idoménée persuadé par Mentor, se hâta de distribuer les terres vacantes, de les remplir de tous les artisans inutiles, & d'éxecuter tout ce qui avoit été résolu. Il réserva seulement pour les maçons les terres qu'il leur avoit destinées, & qu'ils ne pouvoient cultiver qu'apres la fin de leurs travaux dans la Ville.

Fin du douziéme Livre.

SOM-



Philocles desarme ses assassins.



Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:3-44749/fragment/page=0344

SOMMAIRE DU LIVRE TREIZIEME.

Idoménée raconte à Mentor sa confiance en Protésilas & les artifices de ce Favori, qui étoit de concert avec Timocrate pour faire périr Philoclés, & pour le trahir lui-même: il lui avouë que prévenu par ces deux hommes contre Philoclès, il avoit chargé Thimocrate de l'aller tuer dans une expédition où il commandoit sa Flote; que celui-ci ayant manqué son coup, Philoclès l'avoit épargné, & s'étoit retiré en l'Isle de Samos, après avoir remis le commandement de la Flote à Poliméne, que lui Idoménée avoit nommé dans son ordre par écrit; que malgrè la trahison de Protésilas, il n'avoit pu se résoudre à se défaire de lui.

LES AVANTURES DE TELEMAQUE, FILS D'ULYSSE.

LIVRE TREIZIEME.



Déja la réputation du gouvernement doux & modéré d'Idoménée attire en foule de tous côtez des peuples qui viennent s'incorporer au sien, & chercher leur bonheur sous une si aimable domination. Déja ces campagnes, qui avoient été si longtems couverts de ronces & d'épines, promettent de riches moissons & des fruits jusqu'alors inconnus. La terre ouvre son sein au trachant de la charuë, & prépare ses richesses pour récompenser le Laboureur : L'esperance reluit de tous côtez. On voit

(1) Les Peucetes étoient des peuples voisins des Dauniens; qui habitoient cette partie de l'Italie appellée aujourd'hui la Terre de Bari, dans le Roïaume de Naples.

voit dans les valons & sur les colines les troupeaux de moutons qui bondissent sur l'herbe, & les grands troupeaux de bœufs & de genisses, qui font retenir les hautes montagnes de leurs mugissemens: ces troupeaux servent à engraisser les campagnes. C'est Mentor qui a trouvé moyen d'avoir ces troupeaux. Mentor conseille à Idoménée de faire avec les Peucétes, (1) peuples voisins, un échange de toutes les choses superfluës, qu'on ne vouloit plus souffrir dans Salente, avec ces troupeaux qui manquoient aux Salentins.

En même tems la Ville & les villages d'alentour étoient pleins d'une belle jeunesse qui avoit langui longtems dans la misére, & qui n'avoit osé se marier de peur d'augmenter leurs maux. Quand ils virent qu'Idoménée prenoit des sentimens d'humanité, & qu'il vouloit être leur pére, ils ne craignirent plus la faim & les autres fléaux, par lesquels le Ciel afflige la terre. On n'entendoit plus que des cris de joie, que les chansons des Bergers & des Laboureurs qui célébroient leurs Hyménées. On auroit cru voir le Dieu Pan (2) avec une foule de Satyres & de Faunes mélez parmi les Nymphes, & dansant au son de la flûte à l'ombre des bois. Tout étoit tranquille & riant; mais la joie étoit modérée, & ces plaisirs ne servoient qu'à délasser des longs travaux: Ils en étoient plus vifs & plus purs.

Les Vieillards étonnez de voir ce qu'ils n'auroient osé espérer dans la suite d'un si long âge, pleuroient par un excés de joie mêlée de tendresse: ils levoient leurs mains tremblantes vers le Ciel. Benissez, disoient-ils, ô grand Jupiter, le Roi qui vous ressemble, & qui est le plus grand don que vous nous ayez fait! Il est né pour le bien des hommes, rendez-lui tout le bien que nous recevons de lui.

Nos

(2) Pan étoit le Dieu de la Nature, adoré particulierement par les Bergers & par les Pasteurs. Il devient amoureux de la Nymphe Syrinx, & l'ayant changée en Roseau, il en fit sa flûte.

Nos arriéres-neveux venus de ces mariages qu'il favorise, lui devront tout jusqu'à leur naissance, & il sera véritablement le pére de tous ses Sujets. Les jeunes hommes & les jeunes filles qui s'épousoient, ne faisoient éclater leur joie qu'en chantant les louanges de celui de qui cette joie si douce leur étoit venuë. Les bouches & encore plus les cœurs étoient sans cesse remplis de son nom On se croyoit heureux de le voir ; on craignoit de le perdre: sa perte eût été la désolation de chaque famille.

Alors Idoménée avoua à Mentor qu'il n'avoit jamais senti de plaisir aussi touchant que celui d'être aimé, & de rendre tant de gens heureux. Je ne l'aurois jamais cru, disoit-il ; il me sembloit que toute la grandeur des Princes ne consistoit qu'à se faire craindre ; que le reste des hommes étoit fait pour eux; & tout ce que j'avois ouï dire des Rois, qui avoient été l'amour & les délices de leurs peuples, me paroissoit une pure fable; j'en reconnois maintenant la vérité. Mais il faut que je vous raconte, comment on avoit empoisonné mon cœur des ma plus tendre enfance sur l'autorité des Rois. C'est ce qui a causé tous les malheurs de ma vie. Alors Idoménée commença cette narration:

Protésilas, qui est un peu plus âgé que moi, fut celui de tous les jeunes gens que j'aimois le plus ; son naturel vif & hardi étoit selon mon goût. Il entra dans mes plaisirs; il flata mes passions: il me rendit suspect un autre jeune homme que j'aimois aussi, & qui se nommit Philoclès. (3) Celui-ci avoit la crainte des Dieux & l'ame grande, mais modérée; il mettoit la grandeur, non à s'élever, mais à se vaincre, & à ne faire rien de bas Il me parloit librement sur mes défauts; & lors même qu'il n'osoit me par-

(3) *Celui-ci avoit la crainte des Dieux & l'ame grande, mais moderée.* Toute la vie de Mr. de Turenne fut une suite d'actions grandes, nobles, & genereuses. Le Roi prenoit un singulier plaisir

parler, son silence & la tristesse de son visage me faisoient assez entendre ce qu'il vouloit me reprocher.

Dans le commencemens cette sincérité me plaisoit; je lui protestois souvent que je l'écouterois avec confiance toute ma vie pour me préserver des flateurs. Il me disoit tout ce que je devois faire pour marcher sur les traces de Minos, & pour rendre mon Royaume heureux. Il n'avoit pas une aussi profonde sagesse que vous, ô Mentor; mais ses maximes étoient bonnes; je le reconnois maintenant. Peu à peu les artifices de Protésilas, qui étoit jaloux & plein d'ambition, me dégoûtérent de Philoclès. Celui-ci étoit sans empressement, & laissoit l'autre prévaloir; il se contenta de me dire toûjours la vérité lorsque je voulois l'entendre. C'étoit mon bien & non sa fortune qu'il cherchoit.

Protésilas me persuada insensiblement que c'étoit un esprit chagrin & superbe, qui critiquoit toutes mes actions, qui ne me demandoit rien, parce qu'il avoit la fierté de ne vouloir rien tenir de moi, & d'aspirer à la réputation d'un homme qui est (4) au-dessus de tous les honneurs: il ajoûta que ce jeune homme, qui me parloit si librement sur mes défauts, en parloit aux autres avec la même liberté; qu'il faisoit assez entendre qu'il ne m'estimoit guéres; & qu'en rabaissant ainsi ma réputation, il vouloit par l'éclat d'une vertu austére s'ouvrir le chemin à la Royauté.

D'abord je ne pus croire que Philoclès voûlût me détrôner. Il y a dans la véritable vertu une candeur & une ingénuité que rien ne peut contrefaire, & à laquelle on ne se méprend point, pourvû qu'on y soit attentif. Mais la fermeté de Philoclès contre mes foiblesses commençoit à me lasser. Les complaisances

sir dans sa conversation, il l'écoutoit avec confiance, & recevoit de lui d'excellentes leçons sur la guerre.

(4) *Au dessus de tous les honneurs.* Mr. de Turenne préfera toûjours son titre de Vicomte à celui de Maréchal de France, & crut ne pouvoir porter le dernier sans s'abaisser.

ces de Protésilas & son industrie inépuisable, pour m'inventer de nouveaux plaisirs, me faisoient-sentir encore plus impatiemment l'austérité de l'autre.

Cependant Protésilas ne pouvant souffrir que je ne crusse pas tout ce qu'il me disoit contre son ennemi, prit le parti de ne m'en plus parler, & de me persuader par quelque chose de plus fort que toutes ses paroles. Voici comment il acheva de me tromper: il me conseilla d'envoyer Philoclès commander les vaisseaux qui devoient attaquer ceux de Carpathie (5); & pour m'y déterminer, il me dit: Vous savez que je ne suis pas suspect dans les louanges que je lui donne: j'avouë qu'il a du courage & du génie pour la guerre; il vous servira mieux qu'un autre, & je préfére l'intérêt de vôtre service à tous mes ressentimens contre lui.

Je fus ravi de trouver cette droiture & cette équité dans le cœur de Protésilas, à qui j'avois confié l'administration de mes plus grandes affaires. Je l'embrassai dans un transport de joie, & je me crus trop heureux d'avoir donné toute ma confiance à un homme qui me paroissoit ainsi au-dessus de toute passion & de tout interêt. Mais helas! que les Princes sont dignes de compassion! Cet homme me connoissoit mieux que je ne me connoissois moi-même: il savoit que les Rois sont d'ordinaire défians & inapliquéz; défians, par l'experience continuelle qu'ils ont de l'artifice des hommes corrompus, dont ils sont environnés; inappliqués, parce que les plaisirs les entraînent, & qu'ils sont accoutumez à avoir des gens chargés de penser pour eux, sans qu'ils en prennent eux-mêmes la peine. Il comprit donc qu'il ne lui seroit pas difficile de me mettre en défiance & en jalousie contre un homme qui ne manqueroit pas de faire de grandes actions, sur tout l'absence lui donnant une entiére facilité de lui tendre des piéges

Phi-

(5) Carpathie, aujourdhui Scarpanto, est une Isle de la mer Mediterranée, à l'entrée de l'Archipel, entre Candie & Rhodes.

Philoclès en partant prévit ce qui lui pouvoit arriver. Souvenez-vous, me dit-il, que je ne pourrai plus me défendre; que vous n'écouterez que mon ennemi; & qu'en vous servant au péril de ma vie, je courrai risque de n'avoir d'autre récompense que vôtre indignation. Vous vous trompez, lui dis-je; Protésilas ne parle point de vous comme vous parlez de lui: il vous loue, il vous estime, il vous croit digne des plus importans emplois; s'il commençoit à me parler contre vous, il perdroit ma confiance: ne craignez rien, allez, & ne songez qu'à me bien servir. Il partit, & me laissa dans une étrange situation.

Il faut l'avoüer, Mentor; je voyois clairement combien il m'étoit necessaire d'avoir plusieurs hommes que je consultasse, & que rien n'étoit plus mauvais, ni pour ma réputation, ni pour le succès des affaires, que de me livrer à un seul. J'avois éprouvé que les sages conseils de Philoclès m'avoient garanti de plusieurs fautes dangereuses, où la hauteur de Protésilas m'auroit fait tomber. Je sentois bien qu'il y avoit dans Philoclès un fond de probité & de maximes équitables qui ne se faisoit point sentir de même dans Protésilas: mais j'avois laissé prendre à Protésilas un ton décisif, auquel je ne pouvois presque plus résister. J'étois fatigué de me trouver toûjours entre ces deux hommes, que je ne pouvois accorder; & dans cette lassitude j'aimois mieux par foiblesse hazarder quelque chose aux dépens des affaires, & respirer en liberté. Je n'eusse osé me dire à moi-même une si honteuse raison du parti que je venois de prendre: mais cette honteuse raison que je n'osois développer, ne laissoit pas d'agir secrétement au fond de mon cœur, & d'être le vrai motif de tout ce que je faisois

Philoclès surprit les ennemis, remporta une pleine victoire, & se hâta de revenir, pour prevenir les mauvais offices qu'il avoit à craindre: mais Protélas qui n'avoit pas encore eu le tems de me tromper, lui écrivit

écrivit que je désirois qu'il fît une descente dans l'Isle de Carpathe, pour profiter de la victoire. En effet, il m'avoit persuadé que je pourrois facilement faire la conquête de cette Isle: mais il fît en sorte que plusieurs choses nécessaires manquérent à Philoclès dans cette entrepriſe, & il l'assujéttit à certains ordres qui causérent divers contre-tems dans l'exécution. Cependant il se servit d'un Domestique trés-corrompu, que j'avois auprès de moi, & qui observoit jusques aux moindres choses pour lui en rendre compte; quoiqu'ils paruſſent ne se voir guéres, & n'être jamais d'accord en rien.

Ce Domestique, nommé Timocrate, me vint dire un jour en grand secret, qu'il avoit découvert une affaire très-dangereuse. Philoclès, me dit-il, veut se servir de vôtre armée navale pour se faire Roi de l'Isle de Carpathie. Les Chefs des Troupes sont attachez à lui, tous les soldats sont gagnez par ses largesses, & plus encore par la licence pernicieuse où il les laisse vivre; il est enflé de sa victoire. Voilà une lettre qu'il a écrite à un de ses amis sur son projet de se faire Roi: on n'en peut plus douter après une preuve si évidente.

Je lûs cette lettre, & elle me parut de la main de Philoclès. On avoit parfaitement imité son écriture, & c'étoit Protésilas qui l'avoit faite avec Timocrate. Cette lettre me jetta dans une étrange surprise: je la relisois sans cesse, & ne pouvois me persuader qu'elle fût de Philoclès, repassant dans mon esprit troublé toutes les marques touchantes qu'il m'avoit données de son désintéressement & de sa bonne foi. Cependant que pouvois je faire? Quel moyen de résister à une lettre, où je croyois être sûr de reconnoître l'écriture de Philoclès?

Quand Timocrate vit que je ne pouvois plus résister à son artifice, il le pousſa plus loin. Oserai-je, me dit-il en hésitant, vous faire remarquer un mot qui est dans cette lettre? Philoclès dit à son ami, qu'il

peut

peut parler en confiance à Protésilas sur une chose qu'il ne désigne que par un chiffre : assurément Protésilas est entré dans le dessein de Philoclès, & ils se sont raccomodez à vos dépens. Vous savez que c'est Protésilas qui vous a pressé d'envoyer Philoclès contre les Carpathiens. Depuis un certain tems il a cessé de vous parler contre lui, comme il le faisoit souvent autrefois. Au contraire, il le loue, il l'excuse en toute occasion : ils se voyent depuis quelque tems avec assez d'honnêteté. Sans doute Protésilas a pris avec Philoclès des mesures pour partager avec lui la conquête de Carpathie. Vous voyez même qu'il a voulu qu'on fît cette entreprise contre toutes les régles, & qu'il s'expose à faire périr votre armée navale, pour contenter son ambition. Croyez-vous qu'il voulût ainsi servir à celle de Philoclès, s'ils étoient encore mal ensemble ? Non, non, on ne peut plus douter que ces deux hommes ne soient réunis pour s'élever ensemble à une grande autorité, & peut-être pour renverser le Trône où vous régnez. En vous parlant ainsi, je sai que je m'expose à leur ressentiment, si malgré mes avis sincéres vous leur laissez encore vôtre autorité dans les mains. Mais qu'importe, pourvu que je vous dise la vérité ?

Ces dernieres paroles de Timocrate firent une grande impression sur moi : je ne doutai plus de la trahison de Philoclès, & je me défiai de Protésilas comme de son ami. Cependant Timocrate me disoit sans cesse : Si vous attendez que Philoclès ait conquis l'Isle de Carpathie, il ne sera plus tems d'arrêter ses desseins ; hatez-vous de vous en assurer pendant que vous le pouvez. J'avois horreur de la profonde dissimulation des hommes ; je ne savois plus à qui me fier. Après avoir découvert la trahison de Philoclès, je ne voyois plus d'homme sur la terre dont la vertu me pût rassurer. J'étois résolu de faire périr au plutôt ce perfide ; mais je craignois Protésilas,

téſilas, & je ne ſavois comment faire à ſon égard. Je craignois de le trouver coupable, & je craignois auſſi de me fier à lui.

Enfin dans mon trouble, je ne pus m'empêcher de lui dire que Philoclès m'étoit devenu ſuſpect. Il en parut ſurpris; il me repréſenta ſa conduite droite & modérée; il m'exagéra ſes ſervices; en un mot il fit tout ce qu'il faloit pour me perſuader qu'il étoit trop bien avec lui. D'un autre côté Timocrate ne perdit pas un moment pour me faire remarquer cette intelligence, & pour m'obliger à perdre Philoclès pendant que je pouvois encore m'aſſurer de lui. Voyez, mon cher Mentor, combien les Rois ſont malheureux & expoſez à être le jouët des autres hommes, lors même que les autres hommes paroiſſent tremblans à leurs pieds.

Je crus faire un coup d'une profonde politique, & déconcerter Protéſilas, en envoyant ſecrétement à l'armée navale Timocrate pour faire mourir Philoclès. Protéſilas pouſſa juſqu'au bout ſa diſſimulation, & me trompa d'autant mieux, qu'il parut plus naturellement comme un homme qui ſe laiſſoit tromper. Timocrate partit donc, & trouva Philoclès aſſez embaraſſé dans ſa deſcente; il manquoit de tout, car Protéſilas ne ſachant ſi la lettre ſuppoſée pourroit faire périr ſon ennemi, vouloit avoir en même tems une autre reſſource prête, par le mauvais ſuccès d'une entrepriſe dont il m'avoit fait tant eſpérer, & qui ne manqueroit pas de m'irriter contre Philoclès. (6) Celui-ci ſoutenoit cette guerre ſi difficile, par ſon courage, par ſon génie, & par l'amour que les troupes avoient pour lui. Quoique tout le monde reconnût dans l'armée que cette deſcente étoit téméraire & funeſte pour les Crétois, chacun travailloit à la faire réuſſir, comme s'il eût eu

(6) *Celui-ci ſoûtenoit &c.* Mr. de Turenne ſoûtint ainſi pluſieurs fois la guerre en Allemagne, où il manquoit ſouvent de tout

ou sa vie & son bonheur attachez au succés. Chacun étoit content de hazarder sa vie à toute heure sous un Chef si sage & si appliqué à se faire aimer.

Timocrate avoit tout à craindre, en voulant faire périr ce Chef au milieu d'une armée qui l'aimoit avec tant de passion. Mais l'ambition furieuse est aveugle. Timocrate ne trouvoit rien de difficile pour contenter Protésilas, avec lequel il s'imaginoit gouverner absolument après la mort de Philoclès. Protésilas ne pouvoit souffrir un homme de bien, dont la seule vuë étoit un reproche secret de ses crimes, & qui pouvoit, en m'ouvrant les yeux, renverser ses projets.

Timocrate s'assura de deux Capitaines qui étoient sans cesse auprès de Philoclès; il leur promit de ma part de grandes récompenses, & ensuite il dit à Philoclès qu'il étoit venu pour lui dire par mon ordre des choses secrétes, qu'il ne devoit lui confier qu'en présence de ses deux Capitaines. Philoclès se renferma avec eux & avec Timocrate. Alors Timocrate donna un coup de poignard à Philoclès: le coup glissa, & n'enfonça guére avant. Philoclès sans s'étonner lui arracha le poignard, & s'en servit contre lui & contre les deux autres En même tems il cria, on accourut, on enfonça la porte, on dégagea Philoclès des mains de ces trois hommes, qui étant troublez l'avoient attaqué foiblement: ils furent pris, & on les auroit d'abord déchirez, tant l'indignation de l'armée étoit grande, si Philoclès n'eût arrêté la multitude. Ensuite il prit Timocrate en particulier, & lui demanda avec douceur, qui l'avoit obligé à commettre une action si noire. Timocrate qui craignoit qu'on ne le fît mourir, se hâta de montrer l'ordre que je lui avois donné par écrit de tuer Philoclès; & comme les traîtres sont toujours lâches, il songea à sauver sa vie en découvrant à Philoclès toute la trahison de Protésilas.

tout, plûtôt par son courage, par son genie, & par l'amour que les Trouppes avoient pour lui, que par aucun autre secours.

Philoclès effrayé de voir tant de malice dans les hommes, prit un parti plein de modération : il déclara à toute l'armée que Timocrate étoit innocent, il le mit en sureté, & le renvoya en Créte ; il céda le commandement de l'armée à Poliméne, que j'avois nommé dans mon ordre écrit de ma main, pour commander quand on auroit tué Philoclès. Enfin il exhorta les Troupes à la fidélité qu'ils me devoient, & passa pendant la nuit dans une légére barque, qui le conduisit dans l'Isle de Samos, où il vit tranquilement dans la pauvreté & dans la solitude, travaillant à faire des statuës pour gagner sa vie, ne voulant plus entendre parler des hommes trompeurs & injustes, mais sur tout des Rois, qu'il croit les plus malheureux & les plus aveugles de tous les hommes.

En cet endroit Mentor arrêta Idoménée : Hé bien, dit-il, fûtes-vous longtems à découvrir la vérité? Non, répondit Idoménée; je compris peu à peu les artifices de Protésilas & de Timocrate; ils se brouillérent même; car les méchans ont bien de la peine à demeurer unis. Leur division acheva de me montrer le fond de l'abîme où ils m'avoient jetté. Hé bien, reprit Mentor, ne prîtes-vous point le parti de vous défaire de l'un & de l'autre? Hélas! répondit Idoménée, est-ce que vous ignorez la foiblesse & l'embarras des Princes? Quand ils sont une fois livrez à des hommes qui ont l'art de se rendre nécessaires, ils ne peuvent plus espérer aucune liberté. Ceux qu'ils mépriſent le plus, sont ceux qu'ils traitent le mieux, & qu'ils comblent de bienfaits: j'avois horreur de Protésilas, & je lui laissois toute l'autorité. Etrange illusion! Je me savois bon gré de le connoître, & je n'avois pas la force de reprendre l'autorité que je lui avois abandonnée. D'ailleurs je le trouvois commode, complaisant, industrieux pour flater mes passions, ardent pour mes intérêts. Enfin j'avois une raison pour m'excuser en moi-même de

ma

ma foibleſſe, c'eſt que je ne connoiſſois pas de véritable vertu, faute d'avoir ſu choiſir des gens de bien qui conduiſiſſent mes affaires : je croyois qu'il n'y en avoit pas ſur la terre, & que la probité étoit un beau fantôme. Qu'importe, diſois-je, de faire un grand éclat pour ſortir des mains d'un homme corrompu, & pour tomber dans celles de quelqu'autre qui ne ſera ni plus déſintéreſſé, ni plus ſincére que lui ? Cependant l'armée Navale commandée par Poliméne revint. Je ne ſongeai plus à la conquête de l'Iſle de Carpathie, & Protéſilas ne pût diſſimuler ſi profondément, que je ne découvriſſe combien il étoit affligé de ſavoir que Philoclès étoit en ſureté dans Samos.

Mentor interrompit encore Idoménée pour lui demander s'il avoit continué, après une ſi noire trahiſon, à confier toutes ſes affaires à Protéſilas. J'étois, lui répondit Idoménée, trop ennemi des affaires & trop inappliqué pour pouvoir me tirer de ſes mains ; il auroit falu renverſer l'ordre que j'avois établi pour ma commodité, & inſtruire un nouvel homme : c'eſt ce que je n'eus jamais la force d'entreprendre. J'aime mieux fermer les yeux pour ne pas voir les artifices de Protéſilas. Je me conſolois ſeulement en faiſant entendre à certaines perſonnes de confiance, que je n'ignorois pas ſa mauvaiſe foi. Ainſi je m'imaginois n'y être trompé qu'à demi, puiſque je ſavois que j'étois trompé. Je faiſois même de tems en tems ſentir à Protéſilas que je ſupportois ſon joug avec impatience. (7) Je prenois ſouvent plaiſir à le contredire, à blâmer publiquement quelque choſe qu'il avoit fait, & à décider contre ſon ſentiment ; mais comme il connoiſſoit ma lenteur & ma pareſſe, il ne s'embarraſſoit point de tous mes chagrins. Il revenoit opiniâtrément à la charge, il uſoit tantôt de maniéres preſſantes, tantôt de ſoupleſſe & d'inſinuation ; ſur tout quand il s'appercevoit que

(7) *Avec impatience :* La Potenza e troppo geloſa per ſoffrir compagni.

j'étois piqué contre lui, il redoubloit ses soins pour me fournir de nouveaux amusemens propres à m'amolir, ou pour m'embarquer en quelque affaire où il eût occasion de se rendre nécessaire & de faire valoir son zéle pour ma réputation.

Quoique je fusse en garde contre lui, cette maniére de flater mes passions m'entraînoit toujours: il savoit mes secrets; il me soulageoit dans mes embarras; il faisoit trembler tout le monde par mon autorité. Enfin je ne pus me résoudre à le perdre: mais en le maintenant dans sa place, je mis tous les gens de bien hors d'état de me représenter mes véritables intérêts. Depuis ce moment on n'entendit plus dans mes Conseils aucune parole libre. La verité s'éloigna de moi; l'Erreur qui prépare la chute des Rois, me punit d'avoir sacrifié Philoclès à la cruelle ambition de Protésilas. Ceux mêmes qui avoient le plus de zéle pour l'Etat & pour ma personne, se crurent dispensez de me détromper après un si terrible exemple. Moi même, mon cher Mentor, je craignois que la Vérité ne perçat le nuage, & qu'elle ne parvînt jusqu'à moi malgré les flateurs; car n'ayant plus la force de la suivre, sa lumiére m'étoit importune. Je sentois en moi-même qu'elle m'eût causé des cruels remords, sans pouvoir me tirer d'un si funeste engagement. Ma molesse & l'ascendant que Protésilas avoit pris insensiblement sur moi, me jettoient dans une espéce de désespoir de rentrer jamais en liberté. Je ne voulois ni voir un si honteux état, ni le laisser voir aux autres. Vous savez, cher Mentor, la vaine hauteur & la fausse gloire dans laquelle on éléve les Rois: ils ne veulent jamais avoir tort. Pour couvrir une faute, il en faut faire cent. Plutôt que d'avouër qu'on s'est trompé, & que se donner la peine de revenir de son erreur, il faut se laisser tromper toute sa vie. Voilà l'état des Princes foibles & inappliquez; c'étoit précisément le mien, lorsqu'il falut que je partisse pour le siége de Troye. En

En partant je laissai Protésilas maître des affaires: il les conduisoit en mon absence avec hauteur & inhumanité. Tout le Royaume de Créte gémissoit sous sa tyrannié: mais personne n'osoit me mander l'oppression des peuples. On savoit que je craignois de voir la vérité; & que j'abandonnois à la cruauté (8) de Protésilas tous ceux qui entreprenoient de parler contre lui: mais moins on osoit éclater, plus le mal étoit violent. Dans la suite il me contraignit de chasser le vaillant Mérion, qui m'avoit suivi avec tant de gloire au siége de Troye. Il en étoit devenu jaloux, comme de tous ceux que j'aimois, & qui montroient quelque vertu.

Il faut que vous sachiez, mon cher Mentor, que tous mes malheurs sont venus de là. Ce n'est pas tant la mort de mon fils qui causa la révolte des Crétois, que la vengeance des Dieux irritez contre mes foiblesses, & la haine des peuples que Protésilas m'avoit attirée. Quand je répandis le sang de mon fils, les Crétois lassez d'un gouvernement rigoureux avoient épuisé toute leur patience, & l'horreur de cette derniére action ne fit que montrer au-dehors ce qui étoit depuis long-tems dans le fond des cœurs.

Timocrate me suivit au siége de Troye, & rendoit compte secrétement par ses lettres à Protésilas de tout ce qu'il pouvoit découvrir. Je sentois bien que j'étois en captivité; mais je tâchois de n'y penser pas, désespérant d'y remédier. Quand les Crétois à mon arrivée se révoltérent, Protésilas & Timocrate furent les prémiers à s'enfuir. Ils m'auroient sans doute abandonné, si je n'eusse été contraint de m'enfuir presque aussitôt qu'eux. Comptez, mon cher

(8) *Cruauté.* Tous les flateurs ont l'ame cruelle. La bouche est elemente, & le cœur est cruel, Vitellius selon Tacite en est un bel exemple. Mesialine, femme de l'Empereur Claudius, fit accuser Asiaticus de plusieurs crimes d'Etat, pour avoir sa vie, & ses jardins. Claudius consulta Vitellius, le confident de Messaliné, & peutêtre aussi d'un de ses adulteres. Vitellius, pour se maintenir en faveur auprés d'elle, *opina à la mort de son ancien ami.* Voilà comment on aime à la Cour.

Mentor, que les hommes insolens pendant la prospérité sont toûjours foibles & tremblans dans la disgrace. La tête leur tourne aussitôt que l'autorité absoluë leur échape. On les voit aussi rampans qu'ils ont été hautains, & c'est en un moment qu'ils passent d'une extrémité à l'autre (9)

Mentor dit à Idoménée : Mais d'où vient que connoissant à fond ces deux méchans hommes, vous les gardez encore auprès de vous comme je le vois ? Je ne suis pas surpris qu'ils vous ayent suivi, n'ayant rien de meilleur à faire pour leurs intérêts. Je comprens même que vous aviez fait une action généreuse de leur donner un azyle dans votre nouvel établissement: mais pourquoi vous livrer encore à eux après tant de cruelles expériences ?

Vous ne savez pas, répondit Idoménée, combien toutes les expériences sont inutiles aux Princes amolis & inappliquez qui vivent sans reflexion Ils sont mécontens de tout, & ils n'ont pas le courage de rien redresser. Tant d'années d'habitude étoient des chaînes de fer qui me lioient à ces deux hommes, & ils m'obsédoient à toute heure. Depuis que je suis ici, ils m'ont jetté dans toutes les dépenses excessives que vous avez vuës. Ils ont épuisé cet Etat naissant, ils m'ont attiré cette guerre qui m'alloit accabler sans vous. J'aurois bientôt éprouvé à Salente les mêmes malheurs que j'ai sentis en Créte: mais vous m'avez enfin ouvert les yeux, & vous m'avez inspiré le courage qui me manquoit pour me mettre hors de servitude. Je ne sai ce que vous avez fait en moi ; mais depuis que vous êtes ici je me sens un autre homme.

Mentor demanda ensuite à Idoménée quelle étoit la conduite de Protésilas dans ce changement des

(9) *D'une extremité à l'autre :* Tacite dit, que Mutien étoit mêlé de douceur & d'arrogance, & que l'Orator Passienus disoit de Caligula, qui avoit été le plus lâche flateur de Tibére, qu'il ne s'étoit jamais vû ni de meilleur esclave, ni de pire maître. Neque

des affaires. Rien n'eſt plus artificieux, répondit Idoménée, que ce qu'il a fait depuis vôtre arrivée. D'abord il n'oublia rien pour jetter indirectement quelque défiance dans mon eſprit. Il ne diſoit rien contre vous; mais je voyois diverſes gens qui venoient m'avertir que ces deux étrangers étoient fort à craindre L'un, diſoient-ils, eſt les fils du trompeur Ulyſſe; l'autre eſt un homme caché & d'un eſprit profond: ils ſont accoutumez à errer de Royaume en Royaume; qui ſait s'ils n'ont point formé quelque deſſein ſur celui ci? Ces avanturiers racontent eux-mêmes qu'ils ont cauſé de grands troubles dans tous les pays où ils ont paſſé. Voici un Etat naiſſant & mal affermi; les moindres mouvemens pourroient le renverſer

Protéſilas ne diſoit rien, mais il tâchoit de me faire entrevoir le danger & l'excès de toutes ces réformes, que vous me faiſiez entreprendre Il me prenoit par mon propre intérêt. Si vous mettez, diſoit-il, les peuples dans l'abondance, ils ne travailleront plus, ils deviendront fiers, indociles, & ſeront toûjours prêts à ſe révolter. Il n'y a que la foibleſſe & la miſére qui les rende ſouples, & qui les empêche de réſiſter à l'autorité. Souvent il tachoit de reprendre ſon ancienne autorité pour m'entraîner, & il la couvroit d'un prétexte de zéle pour mon ſervice. En voulant ſoulager les peuples, me diſoit-il, vous rabaiſſez la puiſſance Royale; & par là vous faites au peuple méme un tort irréparable; car il a beſoin qu'on le tienne bas pour ſon propre repos.

A tout cela je répondois que je ſaurois bien tenir les peuples dans leur devoir en me faiſant aimer d'eux, en ne relâchant rien de mon autorité, quoique je les ſoulageaſſe; en puniſſant avec fermeté tous

que meliorem unquam ſervum, neque deteriorem dominum fuiſſe. Plutarque dit pareillement, que Sulla s'humilioit envers ceux, dont il avoit à faire, & ſe faiſoit adorer par ceux, qui avoient à faire de lui, de ſorte que l'on ne pouvoit dire, lequel des deux il étoit davantage, orgueilleux, ou flateur.

les coupables. Enfin en donnant aux enfans une bonne éducation, & à tout le peuple une exacte discipline pour le tenir dans une vie simple, sobre & laborieuse.

Eh, quoi! disois-je, ne peut-on pas soumettre un peuple sans le faire mourrir de faim? Quelle inhumanité! quelle politique brutale! Combien voyons-nous de peuples traitez doucement, & très-soumis à leurs Souverains! Ce qui cause les révoltes, c'est l'ambition & l'inquiétude des Grands d'un Etat, quand on ne sait pas les tenir dans le devoir, & qu'on a laissé leurs passions s'étendre sans bornes. C'est la Licence dans les autres ordres de l'Etat, si on néglige de la réprimer; c'est la multitude des grands & des petits qui vivent dans la molesse, dans le luxe, & dans l'oisiveté; C'est la trop grande abondance d'hommes adonnez à la guerre, qui ont négligé toutes les occupations utiles dans le tems de paix. Enfin c'est le désespoir des peuples maltraitez; c'est la dureté, la hauteur des Rois, & leur molesse qui les rend incapables de veiller sur tous les membres de l'Etat pour prévenir les troubles. (10) Voilà ce qui cause les révoltes, & non pas le pain qu'on laisse manger en paix au Laboureur, après qu'il l'a gagné à la sueur de son visage.

Quand Protésilas à vû que j'étois inébranlable dans ces maximes, il a pris un parti tout opposé à sa conduite passée; il a commencé à suivre les maximes qu'il n'avoit pu détruire: il a fait semblant de les goûter, d'en être convaincu, de m'avoir obligation de l'avoir éclairé là-dessus. Il va au devant de tout ce que je pourrois souhaiter pour soulager les pauvres: il est le premier à me représenter leurs besoins, & à crier contre les dépenses excessives. Vous savez même qu'il vous loüe, qu'il vous témoigne

(10) *Voilà ce qui cause les révoltes.* Il n'y a jamais eu en effet que le désespoir des peuples maltraités par la dureté des Ministres, qui ait porté les sujets à secouer un joug devenu trop pésant. Tant qu'il est supportable, ils le souffrent par l'affection naturelle qu'ils ont pour leurs Princes, qui les ont de bonne heure accoûtumés à un joug moderé.

moigne de la confiance, & qu'il n'oublie rien pour vous plaire. Pour Timocrate, il commence à n'être plus si bien avec Protésilas ; il à songé à se rendre indépendant. Protésilas en est jaloux, & c'est en partie par leurs différends que j'ai découvert leur perfidie.

Mentor souriant, répondit ainsi à Idoménée : Quoi donc ! vous avez été foible, jusqu'à vous laisser tyranniser pendant tant d'années par deux traîtres dont vous connoissiez la trahison ! (11) Ah ! vous ne savez pas, répondit Idoménée, ce que peuvent les hommes artificieux sur un Roi foible & inappliqué, qui s'est livré à eux pour toutes ses affaires. D'ailleurs je vous ai déja dit que Protésilas entre maintenant dans toutes vos vuës pour le bien public.

Mentor reprit ainsi le discours d'un air grave : Je ne vois que trop combien les méchans prévalent sur les bons auprès des Rois : vous en êtes un terrible exemple Mais vous dites que je vous ai ouvert les yeux sur Protésilas, & ils sont encore fermez pour laisser le gouvernement de vos affaires à cet homme indigne de vivre. Sachez que les méchans ne sont point des hommes incapables de faire le bien : Ils le font indifferement de même que le mal, quand il peut servir à leur ambition. Le mal ne leur coute rien à faire, parce qu'aucun sentiment de bonté, ni aucun principe de vertu ne les retient ; mais aussi ils font le bien sans peine, parce que leur corruption les porte à le faire pour paroître bons, & pour tromper le reste des hommes. A proprement parler, ils ne sont pas capables de la vertu, lors même qu'ils paroissent la pratiquer ; mais ils sont capables d'ajouter à tous leurs autres vices le plus horrible des vices, qui est l'hypocrisie. Tant que vous voudrez absolument faire le bien, Protésilas sera prêt à le faire avec vous, pour

(11) *La trahison :* La flaterie empoisonne le cœur, & corrompt les mœurs. Adulatio, blanditiæ, pessimum veri affectus *venenum*. Tac. Galba avoit bien raison de dire, que la flaterie est sans amour, & qu'il n'y a point de plus dangereux poison, que le sien.

pour conſerver l'autorité. Mais ſi peu qu'il ſente en vous de facilité à vous rélâcher, il n'oubliera rien pour vous faire retomber dans l'égarement, & pour reprendre en liberté ſon naturel trompeur & féroce. Pouvez-vous vivre avec honneur & en repos, pendant qu'un tel homme vous obſéde à toute heure, & que vous ſavez le ſage & le fidéle Philoclès pauvre & deshonoré dans l'Isle de Samos?

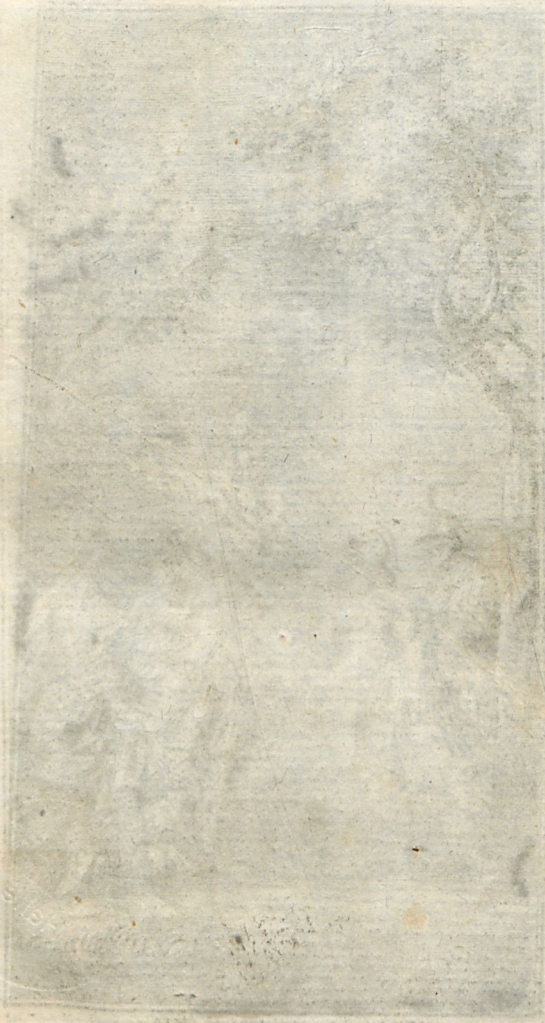
Vous reconnoiſſez bien, ô Idoménée, que les hommes trompeurs & hardis qui ſont préſens, entraînent les Princes foibles. Mais vous deviez ajouter que les Princes ont encore un autre malheur, qui n'eſt pas moindre. C'eſt celui d'oublier facilement la vertu & les ſervices d'un homme éloigné La multitude des hommes qui environnent les Princes, eſt cauſe qu'il n'y en a aucun qui faſſe une impreſſion profonde ſur eux: ils ne ſont frappez que de ce qui eſt préſent, & qui les flate; tout le reſte s'éfface bientôt. Sur tout la vertu les touche peu, parce que la vertu, loin de les flater, les contredit & les condamne dans leurs foibleſſes. Faut-il s'étonner s'ils ne ſont point aimez, puiſqu'ils n'aiment rien que leur grandeur & leurs plaiſirs?

Fin du treiziéme Livre.

SOM-



Philoctete rappellé par Idomenee.



SOMMAIRE
DU
LIVRE QUATORZIEME.

Mentor oblige Idoménée à faire conduire Protésilas & Timocrate en l'Isle de Samos, & à rappeller Philoclès pour le remettre en honneur auprès de lui. Hégésippe qui est chargé de cet ordre, l'éxécute avec joie: il arrive avec ces deux hommes à Samos où il revoit son ami Philoclès content d'y mener une vie pauvre & solitaire. Celui ci ne consent qu'avec beaucoup de peine à retourner parmi les siens: mais après avoir reconnu que les Dieux le veulent, il s'embarque avec Hégésippe, & arrive à Salente, où Idoménée, qui n'est plus le même homme, le reçoit avec amitié.

LES

LES AVANTURES DE TELEMAQUE, FILS D'ULYSSE.

LIVRE QUATORZIEME.



Après avoir dit ces paroles, Mentor persuada à Idoménée qu'il faloit au plutôt chasser Protésilas & Timocrate, pour rappeller Philoclès. L'unique difficulté qui arrêtoit le Roi, c'est qu'il craignoit la sévérité de Philoclès. J'avouë, disoit-il, que je ne puis m'empêcher de craindre un peu son retour, quoique je l'aime & que je l'estime. Je suis depuis ma tendre jeunesse accoutumé à des louanges, à des empressemens, à des complaisances, que je ne saurois espérer de trouver dans cet homme. Dès

Dès que je faisois quelque chose qu'il n'approuvoit pas, son air triste marquoit assez qu'il me condamnoit. Quand il étoit en particulier avec moi, ses maniéres étoient respectueuses & modérées, mais séches.

Ne voyez-vous pas, lui répondit Mentor, que les Princes gâtéz par la flatterie trouvent sec & austére tout ce qui est libre & ingénu ? Ils vont même jusqu'à s'imaginer qu'on n'est pas zélé pour leur service, & qu'on n'aime pas leur autorité, dès qu'on n'a point l'ame servile, & qu'on n'est pas prêt à les flater dans l'usage le plus injuste de leur puissance. Toute parole libre & généreuse leur paroît hautaine, critique & séditieuse. Ils deviennent si délicats, que tout ce qui n'est point flaterie, les blesse & les irrite : mais allons plus loin. Je suppose que Philociès est effectivement sec & austére; son austérité ne vaut-elle pas mieux que la flaterie pernicieuse de vos Conseillers ? Où trouverez-vous un homme sans défauts ? Et le défaut de vous dire trop hardiment la vérité, n'est-il pas celui que vous devez le moins craindre ? Que dis-je ? N'est-ce pas un défaut necessaire pour corriger les vôtres, & pour vaincre le dégoût de la verité, où la flaterie vous a fait tomber ? Il vous faut un homme qui n'aime que la vérité, & qui vous aime mieux que vons ne savez vous aimer vous-même ; qui vous dise la vérité malgré vous, qui force tous vos retranchemens; & cet homme nécessaire, c'est Philoclès. Souvenez vous qu'un Prince est trop heureux, quand il naît un seul homme sous son régne avec cette générosité, qui est le plus précieux trésor de l'Etat; & que la plus grande punition qu'il doit craindre des Dieux, est de perdre un tel homme, s'il s'en rend indigne faute de savoir s'en servir. Pour les défauts des gens de bien, il faut les savoir connoître,

&

& ne laisser pas de se servir d'eux. Redressez-les; ne vous livrez jamais aveuglément à leur zéle indiscret : mais écoutez-les favorablement, honorez leur vertu, montrez au public que vous savez la distinguer & sur tout gardez-vous bien d'être plus long tems comme vous avez été jusqu'ici Les Princes gâtez, comme vous l'étiez, se contentant de mépriser les hommes corrompus, ne laissent pas de les employer avec confiance, & de les combler de bienfaits. D'un autre côté, ils se piquent de connoître aussi les hommes vertueux, mais ils ne leur donnent que de vains éloges, n'osans ni leur confier les emplois, ni les admettre dans leur commerce familier, ni répandre des bienfaits sur eux.

Alors Idoménée dit qu'il étoit honteux d'avoir tant tardé à délivrer l'innocence opprimée, & à punir ceux qui l'avoient trompé. Mentor n'eut même aucune peine à déterminer le Roi à perdre son Favori ; car aussitôt qu'on est parvenu à rendre les Favoris suspects & importuns à leurs maîtres, les Princes lassez & embarassez ne cherchent plus qu'à s'en défaire. Leur amitié s'évanouït, les services sont oubliéz : La chute des Favoris ne leur coûte rien, pourvu qu'ils ne les voient plus.

Aussitôt le Roi ordonna en secret à Hégésippe, qui étoit un des principaux Officiers de sa Maison, de prendre Protésilas & Timocrate, & de les conduire en sureté dans l'Isle de Samos (1) de les y laisser, & de ramener Philoclès de ce lieu d'exil. Hégésippe surpris de cet ordre, ne put s'em-

(1) Samos est une Isle de l'Archipel, près de la côte de la Natolie. envi-

s'empêcher de pleurer de joie. C'eſt maintenant, dit-il au Roi, que vous allez charmer vos Sujets. Ces deux hommes ont cauſé tous vos malheurs, & tous ceux de vos peuples Il y a vingt ans qu'ils font gémir tous les gens de bien, & qu'à peine oſe-t on même gémir, tant leur tyrannie eſt cruelle. Ils accablent tous ceux qui entreprennent d'aller à vous par un autre canal que le leur.

Enſuite Hégéſippe découvrit au Roi un grand nombre de perfidies & d'inhumanitez commiſes par ceux deux hommes, dont le Roi n'avoit jamais entendu parler, parce que perſonne n'oſoit les accuſer. Il lui raconta même ce qu'il avoit découvert d'une conjuration ſecréte pour faire périr Mentor. Le Roi eut horreur de tout ce qu'il entendoit.

Hégéſippe ſe hâta d'aller prendre Protéſilas dans ſa maiſon. Elle étoit moins grande, mais plus commode & plus riante que celle du Roi. L'Architecture étoit de meilleur goût. Protéſilas l'avoit ornée avec une dépenſe tirée du ſang des miſérables: il étoit alors dans un ſalon de marbre auprès de ſes bains, couché négligemment ſur un lit de pourpre avec une broderie d'or; il paroiſſoit las & épuiſé de ſes travaux; ſes yeux & ſes ſourcils montroient je ne ſai quoi d'agité, de ſombre & de farouche. Les plus grands de l'Etat étoient autour de lui rangez ſur des tapis, compoſant leurs viſages ſur celui de Protéſilas, dont ils obſervoient juſqu'au moindre clin d'œil. A peine ouvroit-il la bouche, que tout le monde ſe récrioit pour admirer ce qu'il alloit dire.

Un

environ à deux lieuës d'Ephéſe; l'invention de la poterie de terre eſt duë à cette Iſle.

Un des principaux de la troupe lui racontoit avec des éxagérations ridicules ce que Protésilas lui-même avoit fait pour le Roi. Un autre lui assuroit que Jupiter ayant trompé sa mére lui avoit donné la vie, & qu'il étoit fils du pére des Dieux. Un Poëte venoit de lui chanter des vers, où il disoit que Protésilas instruit par les Muses avoit égalé Apollon pour tous les ouvrages d'esprit. Un autre Poëte encore plus lâche & plus impudent l'appelloit dans ses vers l'inventeur des beaux arts, & le pére des peuples qu'il rendoit heureux. Il le dépeignoit tenant en main la corne d'abondance. (2)

Protésilas écoutoit toutes ces louanges d'un air sec, distrait & dédaigneux, comme un homme qui sait bien qu'il en mérite encore de plus grandes, & qui fait trop de graces de se laisser louër. Il y avoit un flateur qui prit la liberté de lui parler à l'oreille, pour lui dire quelque chose de plaisant contre la police que Mentor tachoit d'établir. Protésilas sourit: toute l'assemblée se mit à rire, quoique la plupart ne pussent point encore savoir ce qu'on avoit dit: mais Protésilas reprenant bientôt son air sévére & hautain, chacun rentra dans la crainte & dans le silence. Plusieurs Nobles cherchoient le moment où Protésilas pourroit se retourner vers eux & les écouter, ils paroissoient émus & embaraſſez. C'est qu'ils avoient à lui demander des graces; leurs postures suppliantes parloient pour eux: ils paroissoient aussi soumis qu'une mére aux pieds des Autels, lorsqu'elle demande aux Dieux la guérison de son fils unique. Tous paroissoient contens, attendris, pleins

(2) *La corne d'abondance:* Semper magnæ fortunæ comes adest adulàtio. Patereé

(3) *Ni de faire ses derniers adieux à sa famille, ni de prendre certains écrits secrets.* Après avoir peint dans tout ce qui perçede, le véritable caractere d'un Favori très mechant, orgueilleux & lâche, on applique ceci à la détention d'un autre, arrêté en 1661, pour s'être

pleins d'admiration pour Protésilas, quoique tous eussent contre lui dans le cœur un rage implacable.

Dans ce moment Hégésippe entre, saisit l'épée de Protésilas, & lui déclare de la part du Roi qu'il va l'emmener dans l'Isle de Samos. A ces paroles, toute l'arrogance de ce Favori tomba comme un rocher qui se détache du sommet d'une montagne escarpée. Le voilà qui se jette tremblant aux pieds d'Hégésippe; il pleure, il hésite, il bégaye, il tremble, il embrasse les genoux de cet homme qu'il ne daignoit pas une heure auparavant honorer d'un de ses regards. Tous ceux qui l'encensoient, le voyant perdu sans ressource, changérent leurs flateries en des insultes sans pitié.

Hégésippe ne voulut lui laisser le tems, (3) ni de faire ses derniers adieux à sa famille, ni de prendre certains écrits secrets. Tout fut saisi & porté au Roi. Timocrate fut arrêté dans le même tems, & sa surprise fut extréme; car il croyoit qu'étant brouillé avec Protésilas, Il ne pouvoit être envelopé dans sa ruïne. Ils parent dans un vaisseau qu'on avoit préparé.

On arrive à Samos. Hégésippe y laisse ces deux malheureux; & pour mettre le comble à leur malheur, il les laisse ensemble. Là ils se reprochent avec fureur l'un à l'autre les crimes qu'ils ont faits, & qui sont cause de leur chute: ils se trouvent sans espérance de revoir Salente, condamnez à vivre loin

s'être rendu suspect dans l'administration des finances. Sa magnificence & son luxe en furent la cause, la Description qui est ci-devant pag. 287. de la Maison de Protésilas convient parfaitement à celle de ce qui fut arrêté. Il y avoit fait des dépenses immenses qui acheverent de confirmer le Roi dans ses soupçons. On se saisit de lui dans le tems qu'il y pensoit le moins, & il ne put emporter ses papiers, dans lesquels on trouva un projet, qui fut une des principales causes de sa perte.

de leurs femmes & de leurs enfans; je ne dis pas loin de leurs amis, car ils n'en avoient point. On les laiſſoit dans une terre inconnuë, où ils ne devoient plus avoir d'autre reſſource pour vivre que leur travail; eux qui avoient paſſé tant d'années dans les délices, & dans le faſte; ſemblables à deux bêtes farouches, ils étoient toujours prêts à ſe déchirer l'un l'autre.

Cependant Hégéſippe demanda en quel lieu de l'Isle demeuroit Philoclès. On lui dit qu'il demeuroit aſſez loin de la ville ſur une montagne où une grotte lui ſervoit de maiſon. Tout le monde lui parla avec admiration de cet Etranger. Depuis qu'il eſt dans cette Isle, lui diſoit-on, il n'a offenſé perſonne. Chacun eſt touché de ſa patience, de ſon travail, & de ſa tranquilité; n'ayant rien, il paroît toujours content. Quoiqu'il ſoit ici loin des affaires, ſans bien & ſans autorité, il ne laiſſe pas d'obliger ceux qui le méritent, & il a mille induſtries pour faire plaiſir à tous ſes voiſins.

Hégéſippe s'avance vers cette grote, il la trouve vuide & ouvette; car la pauvreté & la ſimplicité des mœurs de Philoclès faiſoit, qu'il n'avoit en ſortant aucun beſoin de fermer ſa porte; une natte groſſiére de jonc lui ſervoit de lit. Rarement il allumoit du feu, parce qu'il ne mangeoit rien de cuit. Il ſe nourriſſoit pendant l'Eté de fruits nouvellement cueillis, & en Hyver de dattes & de figues ſéches. Une claire fontaine qui faiſoit une nappe d'eau en tombant d'un rocher, le déſaltéroit; il n'avoit dans ſa grote que les inſtrumens neceſſaires à la Sculpture, & quelques livres qu'il liſoit à certaines heures, non pour orner ſon eſprit, ni pour contenter ſa curioſité, mais pour s'inſtruire en ſe délaſſant de ſes travaux, & pour apprendre à être bon. Pour

la

la Sculpture, il ne s'y appliquoit que pour éxercer son corps, fuir l'oisiveté, & gagner sa vie, sans avoir besoin de personne.

Hégésippe en entrant dans la grote, admira les ouvrages qui étoient commencez. Il remarqua un Jupiter dont le visage serein étoit si plein de majesté, qu'on le reconnoissoit aisément pour le pére des Dieux & des hommes. D'un autre côté paroissoit Mars avec une fierté rude & menaçante: mais ce qui étoit de plus touchant étoit une Minerve qui animoit les arts: son visage étoit noble & doux, sa taille grande & libre: elle étoit dans une action si vive, qu'on auroit pu croire qu'elle alloit marcher. Hégésippe ayant pris plaisir à voir les statuës, sortit de la grote, & vit de loin sous un grand arbre Philoclès qui lisoit sur le gazon; il va vers lui, & Philoclès qui l'apperçoit, ne sait que croire. N'est-ce point là, dit-il en lui-même, Hégésippe avec qui j'ai si longtems vécu en Créte? Mais quelle apparence qu'il vienne dans une Isle si éloignée? Ne seroit-ce point son ombre qui viendroit après sa mort des rives du Styx?

Pendant qu'il étoit dans ce doute, Hégésippe arriva si proche de lui, qu'il ne put s'empêcher de le reconnoître & de l'embrasser. Est-ce donc vous, dit-il, mon cher & ancien ami? Quel hazard, quelle tempête vous a jetté sur ce rivage? Pourquoi avez-vous abandonné l'Isle de Créte? Est-ce une disgrace semblable à la mienne, qui vous arrache à notre patrie?

Hégésippe lui répondit: Ce n'est point une disgrace; au contraire, c'sst la faveur des Dieux qui m'a méne ici. Aussi-tôt il lui raconta la longue tyrannie de Protésilas, ses intrigues avec Timocra-

te, les malheurs où ils avoient precipité Idoménée, la chute de ce Prince, sa fuite sur les côtes de Hesperie, la fondation de Salente, l'arrivée de Mentor & de Télémaque, les sages maximes dont Mentor avoit rempli l'esprit du Roi, & la disgrace des deux traîtres: il ajoûta qu'il les avoit menez à Samos pour y souffrir l'exil qu'ils avoient fait souffrir à Philoclès, & il finit en lui disant qu'il avoit ordre de le conduire à Salente, où le Roi, qui connoissoit son innocence, vouloit lui confier ses affaires, & le combler de biens.

Voyez-vous, lui répondit Philoclès, cette grotte plus propre à cacher des bêtes sauvages qu'à être habitée par des hommes? J'y ai goûté depuis tant d'années plus de douceur & de repos, que dans les Palais dorés de l'Isle de Créte. Les hommes ne me trompent plus; car je ne vois plus les hommes, & je n'entens plus leurs discours flateurs & empoisonnez. Je n'ai plus besoin d'eux; mes mains endurcies au travail me donnent facilement la nourriture simple, qui m'est necessaire: il ne me faut, comme vous voyez, qu'une légére étoffe pour me couvrir; n'ayant plus de besoins, jouïssant d'un calme profond & d'une douce liberté dont la sagesse de mes livres m'apprend à faire un bon usage. Qu'irois-je encore chercher parmi les hommes jaloux, trompeurs & inconstans? Non, non, mon cher Hégésippe, ne m'enviez point mon bonheur. Protésilas s'est trahi lui-même, voulant trahir le Roi, & me perdre; mais il ne m'a fait aucun mal. Au contraire il m'a fait le plus grand des biens; il m'a délivré du tumulte & de la servitude des affaires: je lui dois ma chére solitude, & tous les plaisirs innocens que j'y goûte. Retournez, ô Hégésippe, retournez vers le Roi; aidez-lui à supporter les miséres de sa grandeur, & faites auprès de lui ce que vous voudriez que

que je fisse. Puisque ses yeux si long-tems fermez à la vérité, ont été enfin ouverts par cet homme sage que vous nommez Mentor, qu'il le retienne auprès de lui. Pour moi, après mon naufrage il ne me convient pas de quitter le port où la tempête m'a si heureusement jetté, pour me remettre à la merci des vents. O que les Rois sont à plaindre! O que ceux qui les servent, sont dignes de compassion! S'ils sont méchans, combien font-ils souffrir les hommes, & quels tourmens leur sont préparez dans le noir Tartare! S'ils sont bons, quelles difficultez n'ont-ils pas à vaincre! quels piéges à eviter! que de maux à souffrir! Encore un fois, Hégésippe, laissez-moi dans mon heureuse pauvreté.

Pendant que Philoclès parloit ainsi avec beaucoup de véhémence, Hégésippe le regardoit avec étonnement: il l'avoit vu autrefois en Créte pendant qu'il gouvernoit les plus grandes affaires, maigre, languissant, épuisé. C'est que son naturel ardent & austére le consumoit dans le travail; il ne pouvoit voir sans indignation le vice impuni: il vouloit dans les affaires une certaine éxactitude qu'on n'y trouve jamais. Ainsi ses emplois détruisoient sa santé délicate; mais à Samos Hégésippe le voyoit gras & vigoureux. Malgré les ans, la jeunesse fleurie s'étoit renouvellée sur son visage. Une vie sobre, tranquile & laborieuse lui avoit fait comme un nouveau tempérament.

Vous étes surpris de me voir si changé, dit alors Philoclès en souriant. C'est ma solitude qui m'a donné cette fraîcheur & cette santé parfaite. Mes ennemis m'ont donné ce que je n'aurois jamais pu trouver dans la plus grande fortune. Voulez-vous que je quitte les vrais biens pour courir après les faux, & pour me replonger dans mes anciennes

miſéres ? Ne ſoyez pas plus cruel que Protéſilas ; de moins ne m'enviez pas le bonheur que je tiens de lui.

Alors Hégéſippe lui repréſenta, mais inutilement, tout ce qu'il crut propre à la toucher. Etes-vous donc, lui diſoit-il, inſenſible au plaiſir de revoir vos proches & vos amis, qui ſoupirent après votre retour, & que la ſeule eſpérance de vous embraſſer comble de joie ? Mais vous qui craignez les Dieux, & qui aimez votre devoir, comptez-vous pour rien de ſervir votre Roi, de l'aider dans tous les biens qu'il veut faire, & de rendre tant de peuples heureux ? Eſt-il permis de s'abandonner à une Philoſophie ſauvage, de ſe préférer à tout le reſte du genre humain, & d'aimer mieux ſon repos que le bonheur de ſes Concitoyens ! Au reſte, on croira que c'eſt par reſſentiment que vous ne voulez plus voir le Roi ; s'il vous a voulu faire du mal, c'eſt qu'il ne vous a point connu. Ce n'eſt pas le véritable, le bon, le juſte Philoclès qu'il a voulu faire périr ; c'étoit un homme bien différent qu'il vouloit punir. Mais maintenant qu'il vous connoît, & qu'il ne vous prend plus pour un autre, il ſent toute ſon ancienne amitié revivre dans ſon cœur. Il vous attend. Déja il vous tend les bras pour vous embraſſer. Dans ſon impatience, il compte les jours & les heures. Aurez-vous le cœur aſſez dur pour être inéxorable à votre Roi, & à tous vos plus tendres amis ?

Philoclès

(4) Les Poëtes feignent qu'il y a trois Parques. Clotho, Lacheſis & Atropos, filles d'Erebus & de la Nuit, qui préſident au deſtin & à la mort. Clotho garnit la quenouille, Lacheſis file, & Atropos coupe le fil : c'eſt à dire que la premiere préſide à la naiſſance, la ſeconde au cours de la vie, & la troiſiéme à la mort.

Philoclès qui avoit d abord été attendri en reconnoissant Hégésippe, reprit son air austére en écoutant ce discours. Semblable à un rocher contre lequel les vents combattent en vain, & où toutes les vagues vont se briser en gémissant, il demeuroit immobile, & les priéres ni les raisons ne trouvoient aucune ouverture pour entrer dans son cœur. Mais au moment où Hégésippe commençoit à désespérer de le vaincre, Philoclès ayant consulté les Dieux, il découvrit par le vol des oiseaux, par les entrailles des victimes, & par divers autres présages, qu'il devoit suivre Hégésippe.

Alors il ne résista plus, il se prépara à partir; mais ce ne fut pas sans regreter le désert où il avoit passé tant d'années. Hélas! disoit-il, faut-il que je vous quitte, ô aimable grote, où le sommeil paisible venoit toutes les nuits me délasser des travaux du jour! Ici les Parques (4) me filoient au milieu de ma pauvreté des jours d'or & de soye. Il se prosterna en pleurant pour adorer la Nayade (5) qui l'avoit si longtems désaltéré par son onde claire, & les Nymphes qui habitoient dans toutes les montagnes voisines. Echo entendit ses regrets, & d'une triste voix les répéta à toutes les Divinitez champêtres.

Ensuite Philoclès viut à la Ville avec Hégésippe pour s'embarquer: il crut que le malheureux Protésilas plein de honte & de ressentiment ne chercheroit point à le voir; mais il se trompoit. Car les hommes corrompus n'ont aucune pudeur, & ils sont tou-

(5) *La Najade*: Najades, Nymphes des Fontaines & des Fleuves, que les Payens honoroient comme les divinités. Ce nom vient de ναειν, qui signifie couler. Aliquando tamen generaliter quaslibet nymphas hoc nomen designat. Sane Virgil. Eclog. 10. v. 20. Najades, pro Oreades dicit.

toujours prêts à toutes sortes de bassesses. Philoclès se cachoit modestement de peur d'être vu par ce misérable : il craignoit d'augmenter sa misére en lui montrant la prospérité d'un ennemi qu'on alloit élever sur ses ruïnes. Mais Protélas cherchoit avec empressement Philoclès, il vouloit lui faire pitié, & l'engager à demander au Roi qu'il pût retourner à Salente. Philoclès étoit trop sincére pour lui promettre de travailler à le faire rappeller ; car il savoit mieux que personne combien son retour eût été pernicieux. Mais il lui parla fort doucement, lui témoigna de la compassion, tâcha de le consoler, l'exhorta à appaiser les Dieux par des mœurs pures, & par une grande patience dans ses maux. Comme il avoit apris que le Roi avoit ôté à Protésilas tous ses biens injustement acquis, il lui promit deux choses qu'il éxécuta fidélement dans la suite. L'une fut de prendre soin de sa femme & de ses enfans qui étoient demeurez à Salente dans une affreuse pauvreté, exposez à l'indignation publique : l'autre étoit d'envoyer à Protésilas dans cette Isle éloignée quelque secours d'argent pour adoucir sa misére.

Cependant les voiles s'enflent d'un vent favorable. Hégésippe impatient se hâte de faire partir Philoclès. Protésilas les voit embarquer, ses yeux demeurent attachez & immobiles sur le rivage ; ils suivent le vaisseau qui fend les ondes, & que le vent éloigne toujours. Lors même qu'il ne peut plus le voir, il en repeint encore l'image dans son esprit. Enfin troublé, furieux, livré à son désespoir, il s'arrache les cheveux, se roule sur le sable, reproche aux Dieux leur rigueur, appelle en vain à son secours la cruelle Mort, qui sourde à ses priéres ne daigne le délivrer de tant de maux, & qu'il n'a pas le courage de se donner lui-même.

Cepen-

Cependant le vaisseau favorisé de Neptune & des vents arriva bientôt à Salente. On vint dire au Roi qu'il entroit déja dans le port. Aussi-tôt il courut au devant de Philoclès avec Mentor ; il l'embrassa tendrement, lui témoigna un sensible regret de l'avoir persécuté avec tant d'injustice. Cet aveu, bien loin de paroître une foiblesse dans un Roi, fut regardé par tous les Salentins comme l'effort d'une grande ame qui s'éléve au dessus de ses propres fautes, en les avouant avec courage pour les réparer. Tout le monde pleuroit de joie de revoir l'homme de bien qui avoit aimé le peuple, & d'entendre le Roi parler avec tant de sagesse & de bonté.

Philoclès avec un air respectueux & modeste recevoit les caresses du Roi, & avoit impatience de se dérober aux acclamations du peuple ; il suivit le Roi au Palais. Bientôt Mentor & lui furent dans la même confiance que s'ils avoient passé leur vie ensemble, quoiqu'ils ne se fussent jamais vus ; c'est que les Dieux qui ont refusé aux mechans des yeux pour connoître les bons, ont donné aux bons dequoi se connoître les uns les autres. Ceux qui ont le goût de la vertu, ne peuvent être ensemble, sans être unis par la vertu qu'ils aiment. Bientôt Philoclès demanda au Roi à se retirer auprès de Salente dans une solitude où il continua à vivre pauvrement, comme il avoit vécu à Samos. Le Roi alloit avec Mentor le voir presque tous les jours dans son désert. C'est-là qu'on examinoit les moyens d'affermir les Loix & de donner une forme solide au gouvernement pour le bonheur public.

Les deux principales choses qu'on éxamina, furent l'éducation des enfans, (6) & la maniére de vivre

(6) *L'education des enfans.* Educationi boni mores debentur in tantum, ut leges in futurum supervacuæ videantur. Xenoph.

vivre pendant la paix. Pour les enfans, Mentor disoit qu'ils appartiennent moins à leurs parens qu'à la République; ils sont les enfans du peuple, ils en sont l'espérance & la force; il n'est pas tems de les corriger, quand ils se sont corrompus. C'est peu que de les exclure des emplois, lorsqu'on voit qu'ils s'en sont rendus indignes : il vaut bien mieux prévenir le mal que d'être réduit à le punir. Le Roi, ajoutoit-il, qui est le pére de tout son peuple, est encore plus particuliérement le pére de toute la jeunesse, qui est la fleur de toute la Nation. C'est dans la fleur qu'il faut préparer les fruits. Que le Roi ne dédaigne donc pas de veiller, & de faire veiller sur l'éducation qu'on donne aux enfans. Qu'il tienne ferme pour faire observer les Loix de Minos qui ordonne qu'on éléve les enfans dans le mépris de la douleur & de la mort ; qu'on mette l'honneur à fuïr les délices & les richesses ; que l'injustice, le mensonge, l'ingratitude, la molesse passent pour des vices infames ; qu'on leur apprenne dès leur plus tendre enfance à chanter les louanges des Héros qui ont été aimez des Dieux, qui ont fait des actions généreuses pour leur patrie, & qui ont fait éclater leur courage dans les combats; que le charme de la musique saisisse leurs ames pour rendre leurs mœurs douces & pures; qu'ils aprennent à être tendres pour leurs amis, fidéles à leurs alliez, équitables pour tous les hommes, même pour leurs plus cruels ennemis; qu'ils craignent moins la mort & les tourmens que le moindre reproche de leurs consciences. Si de bonne heure on remplit les enfans de ces grandes maximes, & qu'on les fasse entrer dans leur cœur par la douceur du chant, il y en aura peu qui ne s'enflément de l'amour de la gloire & de la vertu.

Mentor ajoutoit, qu'il étoit capital d'établir des Ecoles publiques pour accoutumer la jeunesse aux

plus

plus rudes exercices du corps, & pour éviter la molesse & l'oisiveté qui corrompent les plus beaux naturels; il vouloit une grande variété de jeux & de spectacles qui animassent tout le peuple, mais sur tout qui exerçassent les corps pour les rendre adroits, souples, & vigoureux. Il ajoutoit des prix pour exciter une noble émulation. Mais ce qu'il souhaitoit le plus pour les bonnes mœurs, c'est que les jeunes gens se mariassent de bonne heure, & que leurs parens sans aucune vuë d'intérêt leur laissassent choisir des femmes agréables de corps & d'esprit, auxquelles ils pussent s'attacher.

Mais pendant qu'on préparoit ainsi les moyens de conserver la jeunesse pure, innocente, laborieuse, docile & passionnée pour la gloire, Philoclès qui aimoit la guerre, disoit à Mentor: En vain vous occuperez les jeunes gens à tous ces exercices, si vous les laissez languir dans une paix continuelle, où ils n'auront aucune expérience de la guerre ni aucun besoin de s'éprouver sur la valeur. Par-là vous affoiblirez insensiblement la Nation, les courages s'amoliront, les délices corrompront les mœurs. D'autres peuples belliqueux n'auront aucune peine à les vaincre; & pour avoir voulu éviter les maux que la guerre entraîne après elle, ils tomberont dans une affreuse servitude.

Mentor lui répondit: Les maux de la guerre sont encore plus horribles que vous ne pensez. La guerre épuise un Etat & le met toujours en danger de périr, lors même qu'on remporte les plus grandes victoires. Avec quelques avantages qu'on la commence, on n'est jamais sur de la finir sans être exposé aux plus tragiques renversemens de la fortune. Avec quelque supériorité de forces qu'on s'engage dans un combat, le moindre mécompte, une terreur panique

panique, un rien vous arrache la victoire qui étoit déja dans vos mains, & la transporte chez vos ennemis. Quand même on tiendroit dans son camp la victoire comme enchaîné, on se détruiroit soi-même en détruisant ses ennemis. On dépeuple son pays; on laisse les terres presque incultes; on trouble le commerce: mais ce qui est bien pis, on affoiblit les meilleures loix, & on laisse corrompre les mœurs. La jeunesse ne s'adonne plus qu'au vice. Le pressant besoin fait qu'on souffre une licence pernicieuse dans les troupes. La justice, la police, tout souffre de ce désordre. Un Roi qui verse le sang de tant d'hommes, & qui cause tant de malheurs pour acquérir un peu de gloire ou pour étendre les bornes de son Royaume, est indigne de la gloire qu'il cherche, & mérite de perdre ce qu'il possède pour avoir voulu usurper ce qui ne lui appartient pas.

Mais voici le moyen d'exercer le courage d'une Nation en tems de paix. Vous avez déja vu les éxercices du corps que nous établissons; les prix qui exciteront l'émulation; les maximes de gloire & de vertu dont on remplira les ames des enfans presque dès le berceau par le chant des grandes actions des Héros; ajoutez à ces secours celui d'une vie sobre & laborieuse. Mais ce n'est pas tout; aussi-tôt qu'un peuple allié de vôtre Nation aura une guerre, il faut y envoyer la fleur de votre jeunesse, sur tout ceux en qui on remarquera le génie de la guerre, & qui seront les plus propres à profiter de l'experience. Par-là vous conserverez une haute réputation chez vos alliez. Votre alliance sera recherché, on craindra de la perdre; sans avoir la guerre chez vous, & à vos dépens, vous aurez toujours une jeunesse aguerrie & intrépide. Quoique vous ayez la paix chez vous, vous ne laisserez pas de traiter avec de grands honneurs ceux qui auront le talent de la guer-

re;

re; car le vraie moyen d'éloigner la guerre, & de conſerver une longue paix, c'eſt de cultiver les armes, c'eſt d'honorer les hommes excellens dans cette profeſſion, c'eſt d'en avoir toujours qui s'y ſoient exercez dans les pays étrangers, & qui connoiſſent les forces, la diſcipline & les maniéres de faire la guerre des peuples voiſins; c'eſt d'être également incapable & de faire la guerre par ambition, & de la craindre par moleſſe. Alors étant toujours prêt à la faire pour la néceſſité, on parvient à ne l'avoir preſque jamais.

Pour les alliez quand ils ſont prêts à ſe faire la guerre les uns aux autres, c'eſt à vous à vous rendre médiateur. Par là vous acquérez une gloire plus ſolide & plus ſûre que celle des Conquérans; vous gagnez l'amour & l'eſtime des étrangers: ils ont tous beſoin de vous; vous régnez ſur eux par la confiance, comme vous régnez ſur vos Sujets par l'autorité. Vous demeurez le dépoſitaire des ſecrets, l'arbitre des Traitez, le maître des cœurs. Votre réputation vole dans tous les pays les plus éloignez, votre nom eſt comme un parfum délicieux qui s'exhale de pays en pays chez les peuples les plus reculez. En cet état, qu'un Peuple voiſin vous attaque contre les régles de la juſtice, il vous trouve aguerri, préparé; mais ce qui eſt bien plus fort, il vous trouve aimé, & ſecouru; tous vos voiſins s'allarment pour vous, & ſont perſuadez que votre conſervation fait la ſureté publique. Voilà un rampart bien plus aſſuré que toutes les murailles de Villes, & que toutes les places les mieux fortifiées. Voilà la véritable gloire. Mais qu'il y a peu de Rois qui ſachent la chercher, & qui ne s'en éloignent point! Ils courent après une ombre trompeuſe, & laiſſent derriére eux le vrai honneur faute de le connoître.

Après

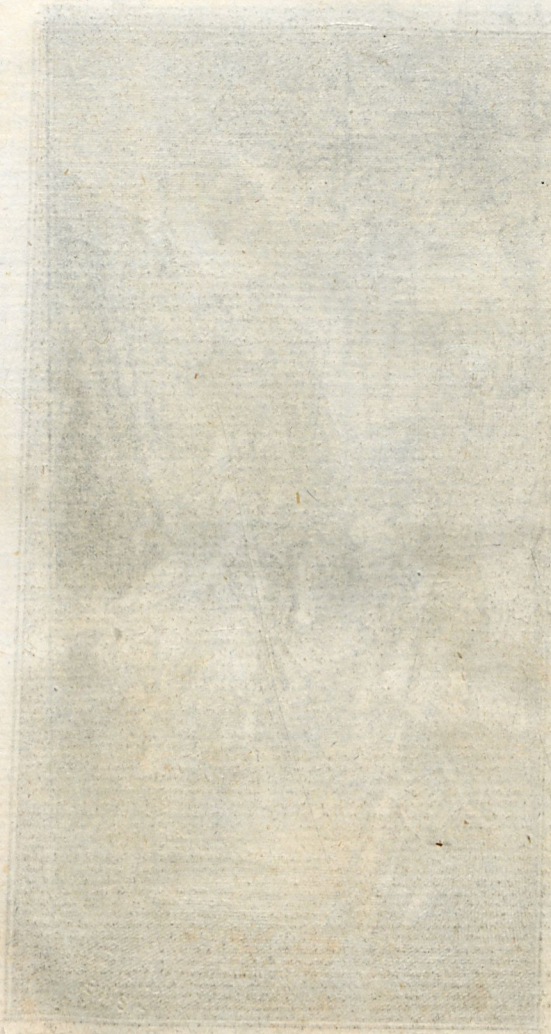
Après que Mentor eut parlé ainsi, Philoclès étonné le régardoit; puis il jettoit les yeux sur le Roi, & étoit charmé de voir avec quelle avidité Idoménée recueilloit au fond de son cœur toutes les paroles qui sortoient comme un fleuve de sagesse de la bouche de cet Etranger.

Minerve sous la figure de Mentor établissoit dans Salente toutes les meilleures Loix & les plus utiles maximes du gouvernement, moins pour faire fleurir le Royaume d'Idoménée, que pour montrer à Télémaque quand il reviendroit, un exemple sensible de ce qu'un sage gouvernement peut faire pour rendre les peuples heureux, & pour donner à un bon Roi une gloire durable.

Fin du quatorziéme Livre.



Telemaque gagne l'amitié de Philoctete.



Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:3-44749/fragment/page=0388

SOMMAIRE DU LIVRE QUINZIEME.

Télémaque au camp des alliez gagne l'inclination de Philoctéte, d'abord indiſpoſé contre lui, à cauſe d'Ulyſſe ſon pére. Philoctéte lui raconte ſes avantures, où il fait entrer les particularitez de la mort d'Hercule, cauſée par la tunique empoiſonnée, que le Centaure Neſſus avoit donnée à Déjanire: il lui explique, comment il obtint de ce Héros ſes fléches fatales, ſans leſquelles la ville de Troye ne pouvoit être priſe; comment il fut puni d'avoir trahi ſon ſecret par tous les maux qu'il ſouffrit dans l'Isle de Lemnos; & comment Ulyſſe ſe ſervit de Neptoléme pour l'engager à aller au ſiége de Troye, où il fut guéri de ſes bleſſures par les fils d'Eſculape.

LES AVANTURES DE TELEMAQUE, FILS D'ULYSSE.

LIVRE QUINZIEME.

Cependant Télémaque montroit son courage dans les périls de la guerre. En partant de Salente il s'appliqua à gagner l'affection des vieux Capitaines, dont la réputation & l'expérience étoient au comble. Nestor, qui l'avoit déja vu à Pylos, & qui avoit toujours aimé Ulysse, le traitoit comme si c'eût été son propre fils. Il lui donnoit des instructions qu'il appuyoit de divers exemples; il lui racontoit toutes les avantures de sa jeunesse, & tout ce qu'il avoit vu faire de plus remarquable aux Héros de l'âge passé. La memoire de ce sage Vieillard qui avoit vêcu trois âges d'hommes, étoit comme une histoire des anciens tems gravée sur le marbre & sur l'airain.

Phi-

Philoctéte n'eut pas d'abord la même inclination pour Télémaque, que Neſtor. La haine qu'il avoit nourrie ſi long-tems dans ſon cœur contre Ulyſſe, l'éloignoit de ſon fils, & il ne pouvoit voir qu'avec peine tout ce qu'il ſembloit que les Dieux préparoient en faveur de ce jeune homme pour le rendre égal aux Héros qui avoient renverſé la Ville de Troye. Mais enfin la modération de Télémaque vainquit tous les reſſentimens de Philoctéte; il ne put ſe défendre d'aimer cette vertu douce & modeſte. Il prenoit ſouvent Télémaque, & lui diſoit: Mon fils, (car je ne crains plus de vous nommer ainſi) votre pére & moi, je l'avouë, nous avons été long-tems ennemis l'un de l'autre: j'avouë même qu'après que nous eumes fait tomber la ſuperbe Ville de Troye, mon cœur n'étoit point encore appaiſé; & quand je vous ai vu, j'ai ſenti de la peine à aimer la vertu dans le fils d'Ulyſſe. Je me le ſuis ſouvent reproché. Mais enfin la vertu, quand elle eſt douce, ſimple, ingenuë & modeſte, ſurmonte tout. Enſuite Philoctéte s'engagea inſenſiblement à lui raconter ce qui avoit allumé dans ſon cœur tant de haine contre Ulyſſe.

Il faut, dit-il, reprendre mon hiſtoire de plus haut. Je ſuivis par tout le grand Hercule qui à délivré la terre de tant de monſtres, & devant qui les autres Héros n'étoient que comme ſont les foibles roſeaux auprès d'un grand chêne, ou comme les moindres oiſeaux en préſence de l'aigle. Ses malheurs & les miens vinrent d'une paſſion qui cauſe tous les deſaſtres les plus affreux, c'eſt l'amour. Hercule qui avoit vaincu tant de monſtres ne pouvoit vaincre cette paſſion honteuſe, & le cruel enfant Cupidon ſe jouoit de lui. Il ne pouvoit ſe reſſouvenir ſans rougir de honte, qu'il avoit autrefois

oublié sa gloire jusqu'à filer (1) auprès d'Omphale Reine de Lydie comme le plus lâche & le plus efféminé de tous les hommes; tant il avoit été entraîné par un amour aveugle. Cent fois il m'a avoué que cet endroit de sa vie avoit terni sa vertu, & presque effacé la gloire de tous ses travaux. Cependant, ô Dieux! telle est la foiblesse & l'inconstance des hommes! ils se promettent tout d'eux-mêmes, & ne resistent à rien. Hélas! le grand Hercule (2) retomba dans les piéges de l'amour qu'il avoit si souvent détestez: il aima Déjanire (3). Trop heureux, s'il eût été constant dans cette passion pour une femme qui fut son épouse. Mais bientôt la jeunesse d'Iole, sur le visage de laquelle les graces étoient peintes, ravirent son cœur. Déjanire brûla de jalousie; elle se ressouvint de cette fatale tunique que le Centaure Nessus lui avoit laissée en mourant, comme un moyen assuré de réveiller l'amour d'Hercule, toutes les fois qu'il paroîtroit la négliger pour en aimer quelqu'autre. Cette tunique pleine du sang venimeux du Centaure, renfermoit le poison des fléches dont ce monstre avoit été percé. Vous savez que les fléches d'Hercule qui tua ce perfide Centaure, avoient été trempées dans le sang de l'Hydre de Lerne (4) &

(1) Auprés d'Omphale, Reine de Lydie. Hercule aprés tant d'exploits glorieux, fut si possedé des charmes d'Omphale, qu'il changea pour elle sa massuë en une quenouille, prit l'habit de fille, & mena la vie des filles de chambre de cette Princesse.

(2) Hercule celebre par tant de hauts faits s'avise à la fin de filer comme une femme, & devient ainsi lui-même la Parque de son immortalité. Ce ne sont plus des Colonnes aussi durables que l'airain, c'est un frêle fuseau, qu'il veut laisser aux Siecles à venir pour monument de son Heroisme.

(3 Déjanire, fille de Oenée Roi d'Etolie, pour laquelle Hercule tua le Centaure Nessus, d'un coup de fléche trempée dans le sang de l'Hydre. Nessus se voïant prêt de mourir donna sa robe ensanglantée à Déjanire, & cette femme l'envoia à Hercule, qui, l'aiant mise, devient furieux, & se brûla lui même. Déjanire se tua ensuite d'un coup de la massuë d'Hercule son mari.

(4) Lerne étoit un Mrrais dans le Territoire d'Argos, celebre par cette Hydre ou Serpent à cent têtes qu'Hercule y defit.

& que ce ſang empoiſonnoit ces fléches, en ſorte que toutes les bleſſures qu'elles faiſoient, étoient incurables.

Hercule s'éant revêtu de cette tunique, ſentit bientôt le fen dévorant qui ſe gliſſoit juſques dans la moëlle de ſes os: il pouſſoit des crîs horribles dont le Mont Oeta rèſonnoit, & faiſoit retentir toutes les profondes valées; la mer méme en paroiſſoit émue: les taureaux les plus furieux qui auroient mugi dans leurs combats, n'auroient pas fait un bruit auſſi affreux. Le malheureux Lychas qui lui avoit apporté de la part de Déjanire cette tunique, ayant oſé s'approcher de lui, Hercule dans le tranſport de ſa douleur le prit, le fit pirouëtter comme un Frondeur fait avec ſa fronde tourner la pierre qu'il veut jetter loin de lui. Ainſi Lychas lancé du haut de la montagne par la puiſſante main d'Hercule, tomba dans les flots de la mer, où il fut changé tout-à-coup en un rocher qui garde encore la figure humaine, & qui étant toujours battu par les vagues irritées, épouvante de loin les ſages Pilotes.

Après ce malheur de Lychas je crus que je ne pouvois plus me fier à Hercule; je ſongeois à me cacher dans les cavernes les plus profondes. Je le voyois déraciner ſans peine d'une main les hauts ſapins & les vieux chênes, qui depuis pluſieurs ſiécles avoient mépriſé les vents & les tempêtes; De l'autre main il tâchoit en vain d'arracher de deſſus ſon dos la fatale tunique; elle s'étoit collée ſur ſa peau, & comme incorporée à ſes membres. A meſure qu'il la déchiroit, il déchiroit auſſi ſa peau & ſa chair; ſon ſang ruiſſeloit, & trempoit la terre. Enfin ſa vertu ſurmontant ſa douleur, il s'écria: Tu vois, ô mon cher Philoctéte, les maux que les Dieux me

font souffrir, ils sont justes; c'est moi qui les ai offensez; j'ai violé l'amour conjugal. Après avoir vaincu tant d'ennemis, je me suis lâchement laissé vaincre par l'amour d'une beauté étrangére; je péris, & je suis content de périr pour appaiser les Dieux. Mais helas! cher ami, où est-ce que tu fuis? L'excès de la douleur m'a fait commettre, il est vrai, contre ce misérable Lychas une cruauté que je me reproche; il n'a pas su quel poison il me présentoit; il n'a point mérité ce que je lui ai fait souffrir: mais crois-tu que je puisse oublier l'amitié que je te dois, & que je veuille t'arracher la vie? Non, non, je ne cesserai point d'aimer Philoctéte. Philoctéte recevra dans son sein mon ame prête à s'envoler. C'est lui qui recueillira mes cendres. Où es-tu donc, ô mon cher Philoctéte, Philoctéte la seule espérance qui me reste ici-bas?

A ces mots, je me hâte de courir vers lui: il me tend les bras, & veut m'embrasser; mais il se retient dans la crainte d'allumer dans mon sein le feu cruel dont il est lui-même brûlé. Hélas! dit-il, cette consolation même ne m'est plus permise. En parlant ainsi, il assemble tous ces arbres qu'il vient d'abattre; il en fait un bucher sur le sommet de la montagne; il monte tranquilement sur le bucher; il étend la peau du Lion de Némée (5), qui avoit si long-tems couvert ses épaules, lorsqu'il alloit d'un bout de la terre à l'autre abattre les monstres, & délivrer les malheureux; il s'appuye sur sa massue, & il m'ordonne d'allumer le feu du bucher.

Mes mains tremblantes & saisies d'horreur, ne purent lui refuser ce cruel office; car la vie n'étoit plus

(5) Némée, forêt dans l'Achaje, où Hercule tua un Lion prodigieux, de la peau duquel il se couvrit ensuite. Et on institua à Argos les jeux Néméens pour eterniser la memoire de cette illustre action.

plus pour lui un préſent des Dieux, tant elle lui étoit funeſte Je craignis même que l'excès de ſes douleurs ne le tranſportât juſqu'a faire quelque choſe d'indigne de cette vertu qui avoit étonné l'Univers.

Comme il vit que la flame commençoit à prendre au bucher: C'eſt maintenant, s'écria-t-il, mon cher Philoctéte, que j'éprouve ta véritable amitié; car tu aimes mon honneur plus que ma vie: que les Dieux te le rendent; je te laiſſe ce que j'ai de plus précieux ſur la terre, ces fléches trempées dans le ſang de l'Hydre de Lerne. Tu ſais que les bleſſures qu'elles font ſont incurables; par elles tu ſeras invincible, comme je l'ai été, & aucun mortel n'oſera combattre contre toi. Souviens-toi que je meurs fidéle à notre amitié, & n'oublie jamais combien tu m'as été cher. Mais s'il eſt vrai que tu ſois touché de mes maux, tu peux me donner une derniére conſolation: promets-moi de ne découvrir jamais à aucun mortel ni ma mort, ni le lieu où tu auras caché mes cendres. Je le lui promis, hélas! je le jurai même en arroſant ſon bucher de mes larmes: un rayon de joie parut dans ſes yeux. Mais tout-à-coup un tourbillon de flame qui l'envelopa, étouffa ſa voix, & le déroba preſque à ma vuë. Je le voyois encore néanmoins à travers des flames, avec un viſage auſſi ſerein que s'il eût été couronné de fleurs & couvert de parfums dans la joie d'un feſtin délicieux au milieu de tous ſes amis.

Le feu conſuma bientôt tout ce qu'il y avoit de terreſtre & de mortel en lui. Bientôt il ne lui reſta rien de tout ce qu'il avoit reçu dans ſa naiſſance de ſa mére Alcméne: mais il conſerva par l'ordre de Jupiter cette nature ſubtile & immortelle, cette flame céleſte qui eſt le vrai principe de vie, & qu'il avoit reçu du pére des Dieux Ainſi il alla avec eux ſous les voutes dorées du brilant Olympe boire le

Nectar, où les Dieux lui donnérent pourépouſe l'aimable Hébé (6), qui eſt la Déeſſe de la jeuneſſe, & qui verſoit le Nectar dans la coupe du grand Jupiter, avant que Ganyméde eût reçu cet honneur.

Pour moi je trouvai une ſource inépuiſable de douleurs dans ces fléches qu'il m'avoit donnés pour m'élever au-deſſus des Héros. Bientôt les Rois liguez entreprirent de venger Ménélas de l'infame Pâris, qui avoit enlevé Héléne, & de renverſer l'Empire de Priam. (7) L'Oracle d'Apollon leur fit entendre qu'ils ne devoient point eſpérer de finir heureuſement cette guerre, à moins qu'ils n'euſſent les fléches d'Hercule.

Ulyſſe votre pére, qui étoit toujours le plus éclairé & le plus induſtrieux dans tous les conſeils, ſe chargea de me perſuader d'aller avec eux au ſiége de Troye, & d'y apporter les fléches qu'il croyoit que j'avois Il y avoit déja long tems qu'Hercule ne paroiſſoit plus ſur la terre. On n'entendoit plus parler d'aucun nouvel exploit de ce Héros: les monſtres & les ſcélérats recommençoient à paroître impunément; les Grecs ne ſavoient que croire de lui: les uns diſoient qu'il étoit mort; d'autres ſoutenoient qu'il étoit allé juſques ſous l'Ourſe glacée (8) dompter les Scythes, mais Ulyſſe ſoutint qu'il étoit

(6) Hebé étoit fille de Junon ſans pere, elle ſe laiſſa tomber en verſant à boire à Jupiter, qui ſe fit dans la ſuite ſervir par Ganimede.

(7) Entre diverſes pieces de Mr. Jean François Corradin dell'Aglio, qui rendent temoignage de ſes beaux talens on peut mettre l'Elena rapita di Colutho, Poeta Tebano, tradotta nouvellamente del Greco inverſi Italiani a Veniſe 1741. petit 4. Cette traduction eſt terminée par un Chapitre d'Eloges du Cocuage pour la Conſolation de Menelaus mari de cette Princeſſe.

(8) L'Ourſe eſt une conſtellation proche du Pole Arctique ou Septentrion: elle eſt appellée glacée à auſe de l'eloignement où elle eſt du Soleil.

étoit mort, & entreprit de me le faire avouër. Il me vint trouver dans un tems où je ne pouvois encore me consoler d'avoir perdu le grand Alcide: il eut une peine extrême à m'aborder; car je ne pouvois plus voir les hommes; je ne pouvois souffrir qu'on m'arrachât de ces déserts du Mont Oeta (9), où j'avois vu périr mon ami; je ne songeois qu'à me repeindre l'image de ce Héros, & qu'à pleurer à la vuë de ces tristes lieux: mais la douce & puissante persuasion étoit sur les lévres de votre pére; il parut presque aussi affligé que moi: il versa des larmes; il sut gagner insensiblement mon cœur & attirer ma confiance; il m'attendrit pour les Rois Grecs qui alloient combattre pour une juste cause, & qui ne pouvoient réussir sans moi; il ne put néanmoins m'arracher le secret de la mort d'Hercule, que j'avois juré de ne dire jamais; mais il ne doutoit plus qu'il ne fût mort, & il me pressoit de lui découvrir le lieu où j'avois caché ses cendres.

Hélas! j'eus horreur de faire un parjure, en lui disant un secret que j'avois promis aux Dieux de ne dire jamais; j'eus la foiblesse d'éluder mon serment, n'osant le violer; les Dieux m'en ont puni, le frappai du pied la terre à l'endroit où j'avois mis les cendres d'Hercule; ensuite j'allai joindre les Rois liguez, qui me reçurent avec la même joie qu'ils auroient reçu Hercule même. Comme je passois dans l'Isle de Lemnos, je voulus montrer à tous les Grecs ce que mes fléches pouvoient faire, me préparant à percer un daim qui sélançoit dans un bois; je laissai tomber par mégarde la fléche de l'arc sur

(9) Le Mont Oeta est dans la Thessalie entre le Parnasse & la Pinde celebre par le Tombeau d'Hercule. Comme le Mont Oeta s'etend jusques à la Mer Egée, maintenant Archipel, où est l'extremité de l'Europe vers l'orient, les Poëtes ont feint, que le Soleil & les Etoiles se levoient à côté de cette montagne, & que de là venoit le jour & la nuit.

Virgile in Cuſice.

Et piger aurato procedit vesper ab Oeta.

mon pied, & elle me fit une bleſſure que je reſſens encore. Auſſitôt j'éprouvai ces mêmes douleurs qu'Hercule avoit ſouffertes ; je rempliſſois nuit & jour l'Isle de mes cris ; un ſang noir & corrompu, coulant de ma playe, infectoit l'air, & répandoit dans le camp des Grecs une puanteur capable de ſuffoquer les hommes les plus vigoureux. Toute l'armée eut horreur de me voir dans cette extrémité, chacun conclut que c'étoit un ſupplice qui m'étoit envoyé par les juſtes Dieux.

Ulyſſe qui m'avoit engagé dans cette guerre, fut le prémier à m'abandonner. J'ai reconnu depuis qu'il l'avoit fait, parce qu'il préféroit l'intérêt commun de la Gréce & la victoire, à toutes les raiſons d'amitié ou de bienſéance particuliére. On ne pouvoit plus ſacrifier dans le camp, tant l'horreur de ma playe, ſon infection, & la violence de mes cris troubloient toute l'armée Mais au moment que je me vis abandonné de tous les Grecs par les conſeils d'Ulyſſe, cette politique me parut pleine de la plus horrible inhumanité & de la plus noire trahiſon. Hélas ! j'étois aveugle, & je ne voyois pas qu'il étoit juſte que les plus ſages hommes fuſſent contre moi, de même que les Dieux que j'avois irritez.

Je demeurai preſque pendant tout le ſiége de Troye ſeul, ſans ſecours, ſans eſpérance, ſans ſoulagement, livré à d'horribles douleurs dans cette Isle déſerte & ſauvage, où je n'entendois que le bruit des vagues de la mer qui ſe briſoient contre les rochers. Je trouvai au milieu de cette ſolitude une caverne vuide dans un rocher qui élevoit vers le Ciel deux pointes ſemblables à deux têtes. De ce rocher ſortoit une fontaine claire. Cette caverne étoit la retraite des bêtes farouches, à la fureur deſquelles j'étois expoſé nuit & jour ; j'amaſſai quelques feuilles pour me coucher ; il ne me reſtoit pour tout bien qu'un

qu'un pot de bois grossiérement travaillé, & quelques habits déchirez, dont j'enveloppois ma playe pour arrêter le sang, & dont je me servois aussi pour la néttoyer Là abandonné des hommes, & livré à la colére des Dieux, je passois mon tems à percer de mes fléches les colombes & les autres oiseaux qui voloient autour de ce roche. Quand j'avois tué quelque oiseau pour ma nourriture, il faloit que je me traînasse contre terre avec douleur pour aller amasser ma proye : ainsi mes mains me préparoient dequoi me nourrir.

Il est vrai que les Grecs en partant me laissérent quelque provision ; mais elles durérent peu. J'allumois du feu avec des cailloux. Cette vie, toute affreuse qu'elle est, m'auroit parut douce, loin des hommes ingrats & trompeurs, si la douleur ne m'eût accablé, & si je n'eusse sans cesse repassé dans mon esprit ma triste avanture. Quoi! disois-je, tirer un homme de sa patrie, comme le seul homme qui puisse venger la Gréce, & puis l'abandonner dans cette Isle déserte pendant son sommeil! Car ce fut pendant mon sommeil que les Grecs partirent. Jugez quelle fut ma surprise, & combien je versai de larmes à mon réveil, quand je vis les vaisseaux fendre les ondes. Hélas! cherchant de tous côtez dans cette Isle sauvage & horrible, je n'y trouvai que la douleur.

En effet il n'y a ni port, ni commerce, ni hospitalité, ni hommes qui y aborde volontairement. On n'y voit que les malheureux que les tempêtes y ont jettez, & on n'y peut espérer de société que par des naufrages; encore même ceux qui venoient en ce lieu, n'osoient me prendre pour me ramener : ils craignoient la colére des Dieux & celle des Grecs. Depuis dix ans je souffrois la douleur,

la

la douleur, la faim: je nourriſſois une playe qui me dévoroit; l'eſpérance même étoit éteinte dans mon cœur.

Tout-à-coup revenant de chercher des plantes médécinales pour ma playe, j'aperçus dans mon antre un jeune homme beau & gracieux, mais fier & d'une taille de Héros. Il me ſembla que je voyois Achille, tant il en avoit les traits, les regards & la démarche: ſon âge ſeul me fit comprendre que ce ne pouvoit être lui. Je remarquai ſur ſon viſage tout enſemble la compaſſion & l'embarras, il fut touché de voir avec quelle peine & quelle lenteur je me traînois. Les cris perçans & douloureux dont je faiſois retentir les échos de tout le rivage, attendrirent ſon cœur.

O Etranger! lui diſois-je d'aſſez loin, quel malheur t'a conduit dans cette Isle inhabitée? Je reconnois l'habit Grec, cet habit qui m'eſt encore ſi cher. O! qu'il me tarde d'entendre ta voix, & de trouver ſur tes lévres cette langue que j'ai appriſe dès l'enfance, & que je ne puis plus parler à perſonne depuis ſi long tems dans cette ſolitude. Ne ſois point éffrayé de voir un homme ſi malheureux, tu dois en avoir pitié.

A peine Neoptoléme n'eut dit, Je ſuis Grec que je m'écriai: O douce parole après tant d'années de ſilence & de douleur ſans conſolation! O mon fils! quel malheur, quelle tempête, ou plutôt quel vent favorable t'a conduit ici pour fiuir mes maux? Il me répondit: Je ſuis de l'Isle de Scyros (10), j'y retourne; on dit que je ſuis fils d'Achille; tu ſais tout.

Des paroles ſi courtes ne contentoient pas ma curioſité, je lui dis: O fils d'un pére que j'ai tant aimé!

(10) Scyros, aujourd'hui Sciro, eſt une des Isles de l'Archipel, à l'entrée du Golfe de Zeiton, à treize lieuës de Negropont vers le Nord.

aimé! cher nourriſſon de Lycoméde (11), comment viens-tu donc ici? d'où viens-tu? Il me répondit qu'il venoit du ſiége de Troye. Tu n'étois pas, lui dis-je, de la prémiére expédition. Et toi, me dit-il, en étois-tu? Alors je lui répondis: Tu ne connois, je le vois bien, ni le nom de Philoctéte, ni ſes malheurs. Hélas! infortuné que je ſuis, mes perſécuteurs m'inſultent dans ma miſére! la Gréce ignore que je ſouffre; ma douleur augmente; les Atrides (12) m'ont mis en cet état; que les Dieux le leur rendent.

Enſuite je lui racontai de quelle maniére les Grecs m'avoient abandonné Auſſitôt qu'il eut écouté mes plaintes, il fit les ſiennes: Après la mort d'Achille, me dit-il. . . . . (D'abord je l'interrompis, en lui diſant: Quoi! Achille eſt mort? Pardonne moi, mon fils, ſi je trouble ton récit par les larmes que je dois à ton pére.) Neoptoléme me répondit: Vous me conſolez en m'interrompant; qu'il m'eſt doux de voir Philoctéte pleurer mon pére!

Neoptoléme reprenant ſon diſcours, me dit: Après la mort d'Achille, Ulyſſe & Phénix me vinrent chercher, aſſurant qu'on ne pouvoit ſans moi renverſer la ville de Troye. Ils n'eurent aucune peine à m'emmener; car la douleur de la mort d'Achille, & le déſir d'hériter de ſa gloire dans cette célébre guerre, m'engageoient aſſez à les ſuivre. J'arrive au ſiége (13), l'armée s'aſſemble autour de moi; chacun jure qu'il revoit Achille: mais, hélas!

(11) La Mere d'Achille, pour l'empecher d'aller au ſiége de Troie, le mit déguiſé en fille à la Cour du Roi Lycomede, où il devint amoureux de Deidamie de laquelle il eut Pyrrhus ou Neoptoleme.

(12) Les Atrides ſont les fils d'Atrée, ſavoir Agamemnon & Menelaüs.

(13) Siégé, aujourd'hui Cap des Janiſſaires, eſt dans la Natolie à l'entrée du Golfe de Gallipole, vis à vis la pointe de la Romainie. On y voit le village de Trojachi qui veut dire petite Troie.

hélas! il n'étoit plus. Jeune & sans expérience, je croyois pouvoir tout espérer de ceux qui me donnoient tant de louanges. D'abord je demande aux Atrides les armes de mon pére; ils me répondent cruellement: Tu auras le reste de ce qui lui appartenoit, mais pour ses armes elles sont destinées à Ulysse.

Aussitôt je me trouble, je pleure, je m'emporte: mais Ulysse, sans s'émouvoir, me disoit: Jeune homme, tu n'étois pas avec nous dans les périls de ce long siége; tu n'as pas mérité de telles armes, & tu parles déja trop fiérement; jamais tu ne les auras. Dépouillé injustement par Ulysse, je m'en retourne dans Isle de Scyros, moins indigné contre Ulysse que contre les Atrides. Que quiconque est leur ennemi, puisse être l'ami des Dieux! O Philoctéte! j'ai tout dit.

Alors je demandai à Neoptoléme comment Ajax Télamonien n'avoit pas empêché cette injustice. Il est mort, me répondit-il. Il est mort, m'écriai-je! & Ulysse ne meurt pas; au contraire il fleurit dans l'armée! Ensuite je lui demandai des nouvelles d'Antiloque fils du sage Nestor, & de Patrocle si chéri par Achille; ils sont morts aussi, me dit-il. Aussitôt je m'écriai encore: Quoi morts! Hélas! que me dis-tu? Ainsi la cruelle guerre moissonne les bons, & épargne les méchans! Ulysse est donc en vie, Tersite (14) l'est aussi sans doute? Voilà ce que font les Dieux; & nous les louërions encore!

Pendant que j'étois dans cette fureur contre votre pére, Neoptoléme continuoit à me tromper. Il ajouta ces tristes paroles: Loin de l'armée Grecque, où le mal prévaut sur le bien, je vais vivre content

(14) Tersite étoit un des plus mal faits & des plus lâches de l'armée des Grecs, & si porté à contredire les plus sages & les plus habiles, qu'Achille indigué de ses manieres le tua d'un coup de poing.

content dans la sauvage Isle de Scyros. Adieu, je pars; que les Dieux vous guériſſent.

Auſſitôt je lui dis: O mon fils, je te conjure par les manes de ton pére, par ta mére, par tout ce que tu as de plus cher ſur la terre, de ne me pas laiſſer ſeul dans les maux que tu vois. Je n'ignore pas combien je te ferai à charge, mais il y auroit de la honte à m'abandonner: jette-moi à la prouë, à la poupe, dans la ſentine même, par tout où je t'incommoderai le moins. Il n'y a que les grands cœurs qui ſachent combien il y a de gloire à être bon: ne me laiſſe point en un déſert où il n'y a aucun veſtige d'homme; méne-moi dans ta patrie ou dans l'Eubée (15), qui n'eſt pas loin du Mont Oeta, de Trachine, (16) & des bords agréables du fleuve Sperchius: (17) renvoye-moi à mon pére. Hélas! que je crains qu'il ne ſoit mort! je lui avois mandé de m'envoyer un vaiſſeau: ou il eſt mort; ou bien ceux qui m'avoient promis de lui dire ma miſére, ne l'ont pas fait. J'ai recours à toi, ô mon fils! ſouviens-toi de la fragilité des choſes humaines. Celui qui eſt dans la proſperité, doit craindre d'en abuſer, & ſecourir les malheureux.

Voilà ce que l'excès de la douleur me faiſoit dire à Néoptoléme; il me promit de m'emmener. Alors je m'écriai encore: O heureux jour! O aimable Néoptoléme, digne de la gloire de ton pére! Chers Compagnons de ce voyage, ſouffrez que je diſe adieu a cette triſte demeure. Voyez où j'ai vêcu; comprenez ce que j'ai ſouffert; nul autre n'eût pu le ſouffrir: mais la néceſſite m'avoit inſtruit, & elle apprend aux hommes ce qu'ils ne pourroient jamais ſavoir autrement. Ceux qui n'ont jamais ſouffert ne

(15) Eubée Isle de la Mer Egée, aujourd'hui Negrepont.
(16) *Trachine:* Trachyna. Civitas Theſſaliæ, quæ & Heracléa ab Hercule dicta fuit. Thucidid. L. 2.
(17) *Sperchius:* Theſſaliæ fluvius, natus in jugis Pelii montis, in ſinum influit Maliacum. Virg. 2. Georg. v. 487.

ne savent rien; ils ne connoissent ni les biens ni les maux; ils ignorent les hommes; ils s'ignorent eux-mêmes. Après avoir parlé ainsi, je pris mon arc & mes fléches.

Néptoléme me pria de souffrir qu'il baisât ces armes si célébres & consacrées par l'invincible Hercule. Je lui répondis: Tu peux tout; c'est toi, mon fils, qui me rends aujourd'hui la lumiére, ma patrie, mon pére accablé de vieillesse, mes amis, moi-méme; tu peux toucher ces armes, & te vanter d'être seul d'entre les Grecs qui ait mérité de les toucher. Aussitôt Néoptoléme entre dans ma grote pour admirer mes armes.

Cependant une douleur cruelle me saisit, elle me trouble, je ne sai plus ce que je fais; je demande un glaive tranchant pour couper mon pied, je m'écrie: O Mort tant désirée, que ne viens-tu? ô jeune homme, brûle-moi tout-à-l'heure comme je brûlai le fils de Jupiter! ô terre! ô terre, reçois un mourant qui ne peut plus se relever! De ce transport de douleur, je tombe soudainement selon ma coutume dans un assoupissement profond; une grande sueur commença à me soulager; un sang noir & corrompu coula de ma playe. Pendant mon sommeil il eût été facile à Néoptoléme d'emporter mes armes & de partir; mais il étoit fils d'Achille, & n'étoit pas né pour tromper.

En m'éveillant je reconnus son embarras: il soupiroit comme un homme qui ne sait pas dissimuler, & qui agit contre son cœur. Me veux tu donc surprendre, lui dis je? Qu'y a-t-il donc? il faut, me répondit-il, que vous me suiviez au siége de Troye. Je repris aussitôt: Ah! qu'as tu dit, mon fils? Rends-moi cet arc, je suis trahi, ne m'arrache pas la vie. Hélas! il ne répond rien; il me regarde tranquilement, rien ne le touche. O rivages!

vages! ô promontoires de cette Isle! ô bêtes farouches! ô rochers escarpez! c'est à vous que je me plains; car je n'ai que vous à qui je puisse me plaindre: vous étes accoutumez à mes gémissemens. Faut il que je sois trahi par le fils d'Achille? Il m'enléve l'arc sacré d'Hercule; il veut me traîner dans le camp des Grecs pour triompher de moi: il ne voit pas que c'est triompher d'un mort, d'une ombre, d'une image vaine. O s'il m'eût attaqué dans ma force! Mais encore à présent ce n'est que par surprise! que ferai-je? Rends, mon fils, sois semblable à ton pére, semblable à toi-même. Que dis tu? Tu ne dis rien! O rocher sauvage! je reviens à toi, nud, misérable, abandonné, sans nourriture, je mourrai seul dans cet antre: n'ayant plus mon arc pour tuer les bêtes, les bêtes me dévoreront; n'importe. Mais, mon fils, tu ne parois pas méchant, quelque conseil te pousse; rends-moi mes armes, va-t-en.

Néoptoléme les larmes aux yeux disoit tout bas: Plût aux Dieux que je ne fusse jamais parti de Scyros! Cependant je m'écrie: Ah! que vois-je? N'est-ce pas Ulysse? Aussitôt j'entends sa voix, & il me répond: Oui, c'est moi. Si le sombre Royaume de Pluton se fût entr'ouvert, & que j'eusse vu le noir Tartare que les Dieux mêmes craignent d'entrevoir, je n'aurois pas été saisi, je l'avouë, d'une plus grande horreur. Je m'ecriai encore: O terre de Lemnos, je te prens à témoin! O Soleil, tu les vois, & tu le souffres! Ulysse me répondit sans s'émouvoir: Jupiter le veut, & je l'éxécute. Oses-tu, lui disois-je, nommer Jupiter? Vois-tu ce jeune homme qui n'étoit point né pour la fraude, & qui souffre, en éxécutant ce que tu l'obliges de faire? Ce n'est pas pour vous tromper, me dit Ulysse, ni pour vous nuire que nous venons; c'est pour vous délivrer, vous

guérir, vous donner la gloire de renverser Troye, & vous ramener dans votre Patrie. C'eſt vous, & non pas Ulyſſe, qui êtes l'ennemi de Philoctéte.

Alors je dis à votre pére tout ce que la fureur pouvoit m'inſpirer: Puiſque tu m'as abandonné ſur ce rivage, lui diſois-je, que ne m'y laiſſes-tu en paix? Va chercher la gloire des combats & tous les plaiſirs; jouïs de ton bonheur avec les Atrides; laiſſe-moi ma miſére & ma douleur. Pourquoi m'enlever? Je ne ſuis plus rien, je ſuis déja mort. Pourquoi ne crois-tu pas encore aujourd'hui, comme tu le croyois autrefois, que je ne ſaurois partir; que mes cris, & l'infection de ma playe troubleroient les ſacrifices? O Ulyſſe, auteur de mes maux! que les Dieux puiſſent te..... Mais les Dieux ne m'écoutent point, au contraire, ils excitent mon ennemi. O terre de ma patrie, que je ne reverrai jamais! O Dieux! s'il en reſte encore quelqu'un d'aſſez juſte pour avoir pitié de moi, puniſſez, puniſſez Ulyſſe, alors je me croirai gueri.

Pendant que je parlois ainſi, votre pére tranquille me regardoit avec un air de compaſſion, comme un homme qui loin d'être faché, ſupporte & excuſe le trouble d'un malheureux que la fortune a aigri. Je le voyois ſemblable a un rocher qui ſur le ſommet d'une montagne ſe jouë de la fureur des vents, & laiſſe épuiſer leur rage pendant qu'il demeure immobile. Ainſi votre pére demeurant dans le ſilence attendoit que ma colére fût épuiſée; car il ſavoit qu'il ne faut attaquer les paſſions des hommes pour les réduire à la raiſon, que quand elles commencent à s'affoiblir par une eſpéce de laſſitude. Enſuite il me dit ces paroles: O Philoctéte! qu'avez vous fait de votre raiſon & de votre courage? Voici le moment de s'en ſervir. Si vous refuſez

de

de nous suivre pour remplir les grands desseins de Jupiter sur vous, adieu ; vous êtes indigne d'être le liberateur de la Gréce, & le destructeur de Troye. Demeurez à Lemnos ; ces armes que j'emporte, me donneront une gloire qui vous étoit destinée. Néoptoléme, partons ; il est inutile de lui parler ; la compassion pour un seul homme ne doit pas nous faire abandonner le salut de la Gréce entiére.

Alors je me sentis comme une lionne à qui on vient d'arracher ses petits, elle remplit les forêts de ses rugissemeus. O caverne ! disois-je, jamais je ne te quitterai, tu seras mon tombeau ! O séjour de ma douleur ! plus de nourriture, plus d'espérance ! Qui me donnera un glaive pour me percer ? O si les oiseaux de prove pouvoient m'enlever ! Je ne les percerai plus de mes fléches. O arc précieux ! arc consacré par les mains du fils de Jupiter ! O cher Hercule, s'il te reste encore quelque sentiment, n'es-tu pas indigné ? Cet arc n'est plus dans les mains de ton fidéle ami, il est dans les mains impures & trompeuses d'Ulysse. Oiseaux de proye ! Bêtes farouches ! ne fuyez plus cette caverne, mes mains n'ont plus de fléches. Misérable ! je ne puis vous nuire, venez me dévorer ; ou plutôt que la foudre de l'impitoyable Jupiter m'écrase !

Votre pére ayant tenté tous les autres moyens pour me persuader, jugea enfin que le meilleur étoit de me rendre mes armes ; il fit signe à Néoptoléme qui me les rendit aussi-tôt. Alors je lui dis : Digne fils d'Achille, tu montres que tu l'es ; mais laisse-moi percer mon ennemi. J'allois tirer une fléche contre votre pére : mais Néoptoléme m'arrêta, en me disant : La colére vous trouble, &

vous empêche de voir l'indigne action que vous voulez faire.

Pour Ulysse, il paroissoit aussi tranquille contre mes fléches que contre mes injures. Je me sentis touché de cette intrépidité & de cette patience. J'eus honte d'avoir voulu dans ce prémier transport me servir de mes armer pour tuer celui qui me les avoit fait rendre : mais comme mon ressentiment n'étoit pas encore appaisé, j'étois inconsolable de devoir mes armes à un homme que je haïssois tant. Cependant Néoptoléme me disoit: Sachez que le divin Hélénus fils de Priam (18) étant sorti de la ville de Troye par l'ordre & par l'inspiration des Dieux, nous a dévoilé l'avenir. La malheureuse Troye tombera, à-t-il dit; mais elle ne peut tomber qu'auprès qu'elle aura été attaquée par celui qui tient les fléches d'Hercule. Cet homme ne peut guérir que quand il sera devant les murailles de Troye; les enfans d'Esculape (19) le guériront.

En ce moment je sentis mon cœur partagé; j'étois touché de la naïveté de Néoptoléme, & de la bonne foi avec laquelle il m'avoit rendu mon arc; mais je ne pouvois me resoudre à voir encore le jour s'il faloit ceder à Ulysse, & une mauvaise honte me tenoit en suspens. Me verra t-on, disois-je en moi-même, avec Ulysse & avec les Atrides ? Que croira-t-on de moi.

Pendant que j'étois dans cette incertitude, tout-à-coup j'entens une voix plus qu'humaine; je vois Hercule dans un nuage éclatant, il étoit environné de rayons de gloire. Je reconnus facilement ses traits

(18) *Helenus* : Fils de Priam & d'Hecube, qui découvrit aux Grecs les lieux les plus aisés, pour emporter la Ville de Troye.
(19) Esculape, fils d'Apollon & de la Nymphe Coronis, étoit

traits un peu rudes, ſon corps robuſte, & ſes maniéres ſimples ; mais il avoit une hauteur & une majeſté qui n'avoient jamais paru ſi grandes en lui quand il domptoit les monſtres. Il me dit: Tu entens, tu vois Hercule. J'ai quitté le haut Olympe pour t'annoncer les ordres de Jupiter. Tu ſais par quels travaux j'ai acquis l'immortalité. Il faut que tu ailles avec le fils d'Achille, pour marcher ſur mes traces dans le chemin de la gloire. Tu guériras, tu perceras de mes fléches Pâris auteur de tant de maux. Après la priſe de Troye, tu envoyeras de riches dépouilles à Pœan ton pére ſur le Mont Oeta ; ces dépouilles ſeront miſes ſur mon tombeau comme un monument de la victoire duë à mes fléches. Et toi, ô fils d'Achille ! je te déclare que tu ne peux vaincre ſans Philoctéte, ni Philoctéte ſans toi. Allez donc comme deux lions qui cherchent enſemble leur proye. J'envoyerai Eſculape à Troye pour guérir Philoctéte. Sur tout, ô Grecs ! aimez & obſervez la Religion; le reſte meurt, elle ne meurt jamais.

Après avoir entendu ces paroles, je m'écriai: O heureux jour ! douce lumiére, tu te montres enfin après tant d'années. Je t'obéïs, je pars après avoir ſalué ces lieux. Adieu, cher antre. Adieu, Nymphes de ces prez humides ; je n'entendrai plus le bruit ſourd des vagues de cette mer. Adieu, rivage, où tant de fois j'ai ſouffert les injures de l'air. Adieu, promontoires, où Echo répéta tant de fois mes gémiſſemens. Adieu, douces fontaines, qui me fûtes ſi améres. Adieu, ô terre de Lemnos ! laiſſe-moi partir heureuſement, puiſque je vai où m'appelle la volonté des Dieux & de mes amis.

ſi ſavant en Médecine, que les Païens en firent un Dieu. On l'adoroit ſous la forme d'un ſerpent particulierement en Epidaure & à Pergame. Homere lui donne deux fils, tous deux fameux Medecins, l'un nommé Machaon, & l'autre Podalite.

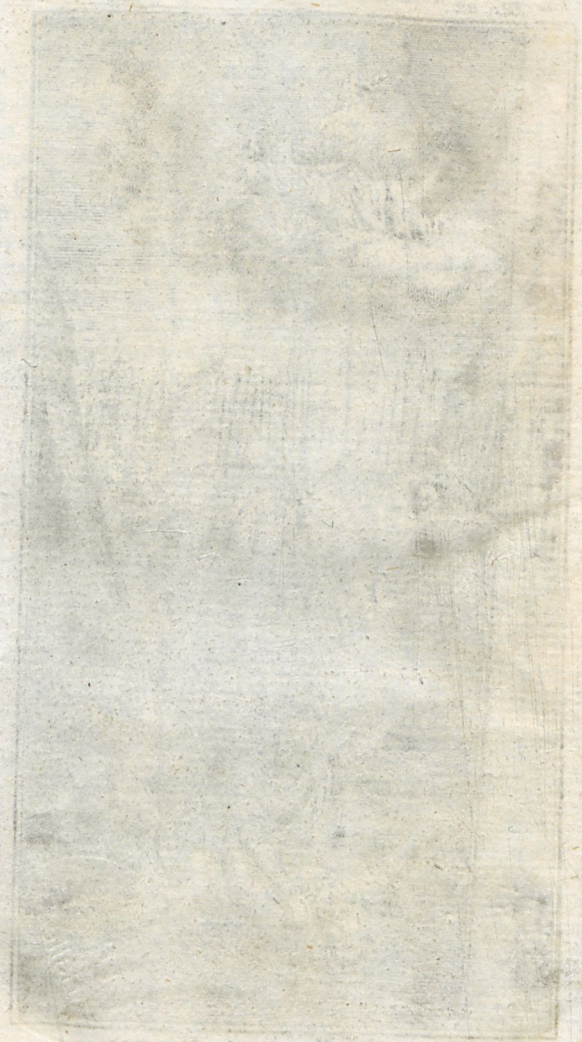
Ainſi nous partîmes, nous arrrivâmes au ſiége de Troye. Machaon & Podalire par la divine ſcience de leur pére Eſculape me guérirent, ou du moins me mirent dans l'état où vous me voyez. Je ne ſouffre plus ; j'ai retrouvé toute ma vigueur : mais je ſuis un peu boiteux. Je fis tomber Pâris comme un timide faon de biche, qu'un chaſſeur perce de ſes traits Bientôt Ilion fut réduit en cendre; vous ſavez le réſte. J'avois néanmoins encore je ne ſai quelle averſion pour le ſage Ulyſſe, par le ſouvenir de mes maux, & ſa vertu ne pouvoit appaiſer ce reſſentiment, mais la vuë d'un fils qui lui reſſemble, & que je ne puis m'empêcher d'aimer, m'attendrit le cœur pour le pére même.

Fin du quinziéme Livre.

SOM-



Telemaque Surmonte Hippias.



SOMMAIRE DU LIVRE SEIZIEME.

Télémaque entre en différend avec Phalante pour des prisonniers qu'ils se disputent: il combat & vainc Hippias, qui méprisant sa jeunesse, prend de hauteur ces prisonniers pour son frére Phalante: mais étant peu content de sa victoire, il gémit en secret de sa témérité & de sa faute, qu'il voudroit réparer. Au même tems Adraste Roi des Dauniens étant informé que les Rois alliez ne songent qu'à pacifier le différend de Télémaque & d'Hippias, va les attaquer à l'improviste. Après avoir surpris cent de leurs vaisseaux pour transporter ses troupes dans leur camp, il y met d'abord le feu, commence l'attaque par le quartier de Phalante, tuë son frére Hippias, & Phalante lui-même est tout percé de ses coups.

LES AVANTURES DE TELEMAQUE, FILS D'ULYSSE.

LIVRE SEIZIEME.

Pendant que Philoctéte avoit raconté ainsi ses avantures, Télémaque étoit demeuré comme suspendu & immobile. Ses yeux étoient attachez sur ce grand homme qui parloit. Toutes les passions différentes qui avoient agité Hercule, Philoctéte, Ulysse, Néoptoléme, paroissoient tour à tour sur le visage naïf de Télémaque, à mesure qu'elles étoient représentées. Dans la suite de cette nar-

narration, quelquefois il s'écrioit & interrompoit Philoctéte, sans y penser; quelquefois il paroissoit rêveur, comme un homme qui pense profondément à la suite des affaires. Quand Philoctéte dépeignoit l'embarras de Néoptoléme, qui ne savoit point dissimuler, Télémaque paroissoit dans le même embarras; & dans ce moment on l'auroit pris pour Néoptoléme.

Cependant l'armée des Alliez marchoit en bon ordre contre Adraste Roi des Dauniens, qui mépriſoit les Dieu, & qui ne cherchoit qu'à tromper les hommes. Télémaque trouva de grandes difficultez pour se ménager parmi tant de Rois jaloux les uns des autres. Il faloit ne se rendre suspect à aucun, & se faire aimer de tous. Son naturel étoit bon & sincére, mais peu caressant; il ne s'avisoit guére de ce qui pouvoit faire plaisir aux auters; il n'étoit point attaché aux richesses, mais il ne savoit point donner. Ainsi avec un cœur noble & porté au bien, il ne paroissoit ni obligeant ni sensible à l'amitié, ni libéral, ni reconnoissant des soins qu'on prenoit pour lui, ni attentif à distinguer le mérite. Il suivoit son goût sans réfléxion; sa mére Pénélope l'avoit nourris malgré Mentor dans une hauteur & dans une fierté qui terniſſoient tout ce qu'il y avoit de plus aimable en lui. Il se regardoit comme étant d'une autre nature que le reste des hommes; les autres ne lui sembloient mis sur la terre par les Dieux que pour lui plaire, pour le servir, pour prévenir tous ses desirs, & pour rapporter tout à lui comme à une Divinité. Le bonheur de le servir étoit selon lui une assez haute récompense pour ceux qui le servoient. Il ne faloit jamais rien trouver d'impossible, quand il s'agissoit de le contenter, & les moindres retardemens irritoient son naturel ardent.

Ceux qui l'auroient vû ainsi dans son naturel, auroient jugé qu'il étoit incapable d'aimer autre chose que lui-même; qu'il n'étoit sensible qu'à sa gloire & à son plaisir. Mais cette indifférence pour les autres; & cette attention continuelle sur lui-même, ne venoient que du transport continuel où il étoit jetté par la violence de ses passions. Il avoit été flaté par sa mére dès le berceau, & il étoit un grand éxemple du malheur de ceux qui naissent dans l'élévation. Les rigueurs de la fortune qu'il sentit dès sa prémiére jeunesse, n'avoient pu modérer cette impétuosité & cette hauteur. Dépourvu de tout, abandonné, exposé à tant de maux, il n'avoit rien perdu de sa fierté. Elle se relevoit toujours comme la palme souple se reléve sans cesse d'elle-même, quelque effort qu'on fasse pour l'abaisser.

Pendant que Télémaque étoit avec Mentor, ces défauts ne paroissoient point, & ils diminuoient tous les jours. Semblable à un coursier fougueux qui bondit dans les vastes prairies, que ni les rochers escarpez, ni les précipices, ni les torrens n'arrêtent, qui ne connoît que la voix & la main d'un seul homme capable de le dompter; Télémaque plein d'une noble ardeur ne pouvoit être retenu que par le seul Mentor: mais aussi un de ses regards l'arrêtoit tout-à-coup dans sa plus grande impétuosité: il entendoit d'abord ce que signifioit ce regard. Il rappelloit aussitôt dans son cœur tous les sentimens de vertu. La sagesse de Mentor rendoit en un moment son visage doux & sérein. Neptune quand il éleve son trident, & qu'il menace les flots soulevez, n'appaise point plus soudainement les noires tempêtes.

Quand Télémaque se trouva seul, toutes ses passions suspenduës comme un torrent arrêté par une

forte

forte digue, reprirent leur cours; il ne put souffrir l'arrogance des Lacédémoniens & de Phalante qui étoit à leur tête. Cette Colonie qui étoit venuë fonder Tarente, étoit composée de jeunes hommes nez pendant le siége de Troye, qui n'avoient eu aucune éducation. Leur naissance illégitime, le déréglement de leurs méres, la licence dans laquelle ils avoient été élevez, leur donnoient je ne sai quoi de farouche & de barbare. Ils ressembloient plutôt à une troupe de brigands, qu'à une Colonie Grecque.

Phalante en toute occasion cherchoit à contredire Télémaque. Souvent il l'interrompoit dans les assemblées, mépriſant ses conseils comme ceux d'un jeune homme sans expérience. Il en faisoit des railleries, le traitant de foible & d'efféminé; il faisoit remarquer aux Chefs de l'armée ses moindres fautes. Il tâchoit de semer par tout la jalousie, & de rendre la fierté de Télémaque odieuse à tous les Alliez.

Un jour Télémaque ayant fait sur les Dauniens quelques prisonniers, Phalante prétendit que ces captifs lui appartenoient, parce que c'étoit lui, disoit-il, qui à la tête des Lacédémoniens avoit défait cette troupe d'ennemis, & que Télémaque trouvant les Dauniens déja vaincus & mis en fuite, n'avoit eu d'autre peine que celle de leur donner la vie, & de les mener dans le camp. Télémaque soutenoit au contraire, que c'étoit lui qui avoit empêché Phalante d'être vaincu, & qui avoit remporté la victoire sur les Dauniens. Ils allérent tous deux défendre leur cause dans l'assemblée des Rois alliez. Télémaque s'y emporta jusqu'à menacer Phalente; ils se fussent batus sur le champ, si on ne les eût arrêtez.

Phalante

Phalante avoit un frére nommé Hippias, célébre dans toute l'armée par sa valeur, par sa force & par son adresse. Pollux (1) disoient les Tarentins, ne combattoit pas mieux du ceste; Castor n'eût pu le surpasser pour conduire un cheval: il avoit presque la taille & la force d'Hercule. Toute l'armée le craignoit; car il étoit encore plus querelleux & plus brutal qu'il n'étoit fort & vaillant.

Hippias ayant vu avec quelle hauteur Télémaque avoit menacé son frére, va à la hâte prendre les prisonniers pour les emmener à Tarente sans attendre le jugement de l'assemblée. Telémaque, à qui on vint le dire en secret, sortit en frémissant de rage: tel qu'un sanglier écumant qui cherche le chasseur par lequel il a été blessé; on le voyoit errer dans le camp, cherchant des yeux son ennemi, & branlant le dard dont il le vouloit percer. Enfin il le rencontre: & en le voyant, sa fureur se redouble.

Ce n'étoit plus ce sage Télémaque instruit par Minerve sous la figure de Mentor; c'étoit un phrénétique ou un lion furieux. Aussitôt il crie à Hippias: Arrête, ô le plus lâche de tous les hommes! Arrête, nous allons voir si tu pourras m'enlever les dépouilles de ceux que j'ai vaincus. Tu ne les conduiras point à Tarente; va, descends tout-à-l'heure dans les rives sombres du Styx. Il dit, & il lança son dard; mais il le lança avec tant de fureur, qu'il ne put mesurer son coup, le dard ne toucha point Hippias. Aussitôt Télémaque prend son épée, dont la garde étoit d'or, & que Laërte (2) lui avoit donnée, quand il partit d'Ithaque, comme un gage de sa tendresse. Laërte s'en étoit servi avec beaucoup de gloire pendant qu'il étoit jeune, & elle avoit

(1) Pollux, fils de Jupiter & de Leda femme de Tindare; partagea l'immortalité avec Castor, étant alternativement une année dans le Ciel, & une année dans les Champs Elisiens.

avoit été teinte du ſang de pluſieurs fameux Capitaines des Epirotes, dans une guerre ou Laërte fut victorieux.

A peine Télémaque eut tiré cette épée, qu'Hippias qui vouloit profiter de l'avantage de ſa force, ſe jetta pour l'arracher des mains du jeune fils d'Ulyſſe. L'épée ſe rompt dans leurs mains, ils ſe ſaiſiſſent, & ſe ſerrent l'un l'autre. Les voilà comme deux bêtes cruelles qui cherchent à ſe déchirer; le feu brille dans leurs yeux, ils ſe racourciſſent, ils s'alongent, ils ſe baiſſent, ils ſe relévent, ils s'élancent, ils ſont altérez de ſang. Les voilà aux priſes, pieds contre pieds, mains contre mains: ces deux corps entrelaſſez paroiſſoient n'en faire qu'un. Mais Hippias d'un âge plus avancé, ſembloit devoir accabler Télémaque, dont la tendre jeuneſſe étoit moins nerveuſe. Déja Télémaque hors d'haleine ſentoit ſes genoux chanceler. Hippias le voyant ébranlé redouble ſes efforts. C'étoit fait du fils d'Ulyſſe, il alloit porter la peine de ſa témérité & de ſon emportement, ſi Minerve qui veilloit de loin ſur lui, & qui ne le laiſſoit dans cette extrémité de péril que pour l'inſtruire, n'eût déterminé la victoire en ſa faveur.

Elle ne quitta point le Palais de Salente, mais elle envoya Iris (3) la prompte Meſſagére des Dieux. Celle-ci volant d'une aile légére fend les eſpaces immenſes des airs, laiſſant après elle une longue trace de lumiére que peignoit un nuage de mille diverſes couleurs; elle ne ſe repoſa que ſur les rivages de la mer où étoit campée l'armée innombrable des alliez: elle voit de loin la querelle, l'ardeur, & les efforts des deux combattans; elle fremit à la vuë du danger où étoit le jeune Téléma-

que.

(2) *Laërte.* Le Pere d'Ulyſſe; Le grand Pere de Telemaque, Arceſius étoit ſon biſaieul.

(3) Iris étoit fille de Thaumas & d'Electra, & Meſſagere de Junon qui étoit Déeſſe de la pluie.

que ; elle s'approche envelopée d'un nuage clair qu'elle avoit formé de vapeurs ſubtiles dans le moment où Hippias ſentant toute ſa force, ſe crut victorieux ; elle couvrit le jeune nouriſſon de Minerve de l'Egide que la ſage Déeſſe lui avoit confié, Auſſitôt Télémaque, dont les forces étoient épuiſées, commence à ſe ranimer. A meſure qu'il ſe ranime, Hippias ſe trouble ; il ſent je ne ſai quoi de divin qui l'étonne & qui l'accable Télémaque le preſſe & l'attaque, tantôt dans une ſituation, tantôt dans une autre ; il l'ébranle ; il ne lui laiſſe aucun moment pour ſe raſſurer ; enfin il le jette par terre & tombe ſur lui. Un grand chêne du Mont Ida, que la hache a coupé par mille coups dont toute la forêt a retenti, ne fait pas un plus horrible bruit en tombant ; la terre en gémit ; tout ce qui l'environne en eſt ébranlé.

Cependant la ſageſſe étoit revenuë avec la force au-dedans de Télémaque. A peine Hippias fut-il tombé ſous lui, que le fils d'Ulyſſe comprit la faute qu'il avoit faite d'attaquer ainſi le frére d'un des Rois alliez qu'il étoit venu ſocourir : il rappella lui-même avec confuſion les ſages conſeils de Mentor. Il eut honte de ſa victoire, & vit bien qu'il avoit mérité d'être vaincu. Cependant Phalante tranſporté de fureur accouroit au ſecours de ſon frére ; il eût percé Télémaque d'un dard qu'il portoit, s'il n'eût craint de percer auſſi Hippias que Télémaque tenoit ſous lui dans la pouſſiére. Le fils d'Ulyſſe eût pu ſans peine ôter la vie à ſon ennemi ; mais ſa colére étoit appaiſée, & il ne ſongeoit plus qu'à réparer ſa faute, en montrant de la modération. Il ſe léve, en diſant : O Hippias ! il me ſuffit de vous ſavoir appris à ne mépriſer jamais ma jeuneſſe. Vivez, j'admire votre force & votre courage. Les Dieux m'ont protégé, cédez à leur puiſſance, ne ſongeons plus qu'à combattre enſemble contre les Dauniens.

Pendant

Pendant que Télémaque parloit ainſi, Hippias ſe relevoit couvert de pouſſiére & de ſang, plein de honte & de rage. Phalante n'oſoit ôter la vie à celui qui venoit de la donner ſi généreuſement à ſon frére; il étoit en ſuſpens, & hors de lui-même. Tous les Rois alliez accoururent; ils menérent d'un côté Télémaque, & de l'autre Phalante & Hippias, qui ayant perdu ſa fierté n'oſoit lever les yeux. Toute l'armée ne pouvoit aſſez s'étonner que Télémaque dans une âge ſi tendre, où les hommes n'ont point encore toute leur force, eût pu renverſer Hippias, ſemblable en force & en grandeur à ces Géans enfans de la Terre, qui tentérent autrefois de chaſſer de l'Olympe les Immortels.

Mais les fils d'Ulyſſe étoit bien éloigné de joüir du plaiſir de cette victoire. Pendant qu'on ne pouvoit ſe laſſer de l'admirer, il ſe retira dans ſa tente, honteux de ſa faute, & ne pouvant plus ſe ſupporter lui-même, il gémiſſoit de ſa promptitude. Il reconnoiſſoit combien il étoit injuſte & déraiſonnable dans ſes emportemens: il trouvoit je ne ſai quoi de vain, de foible, & de bas dans cette hauteur démeſurée. Il reconnoiſſoit que la véritable grandeur n'eſt que dans la modération, la juſtice, la modeſtie & l'humanité: il le voyoit, mais il n'oſoit eſpérer de ſe corriget après tant de rechutes; il étoit aux priſes avec lui-même, & on l'entendoit rugir comme un lion furieux.

Il demeura deux jours renfermé ſeul dans ſa tente, ne pouvant ſe réſoudre à ſe rendre dans aucune ſociété, & ſe puniſſant ſoi-même. Hélas! diſoit-il, oſerai-je revoir Mentor? Suis-je le fils d'Ulyſſe, le plus ſage & le plus patient des hommes? Suis-je venu porter la diviſion & le déſordre dans l'armée des alliez? Eſt-ce leur ſang ou celui des Dauniens leurs ennemis que je dois répandre? J'ai été téméraire; je n'ai pas même ſu lancer mon dard; je

me

me suis exposé avec Hippias à forces inégales; je n'en devois attendre que la mort avec la honte d'être vaincu. Mais qu'importe? Je ne serois plus; non, je ne serois plus ce téméraire Télémaque, ce jeune insensé, qui ne profite d'aucun conseil; ma honte finiroit avec ma vie. Hélas! si je pouvois au moins espérer de ne plus faire ce que je suis désolé d'avoir fait! trop heureux! trop heureux! Mais peut-être qu'avant la fin du jour je ferai & voudrai faire encore les mêmes fautes dont j'ai maintenant tant de honte & d'horreur. O funeste victoire! ô louanges que je ne puis souffrir, & qui sont de cruels reproches de ma folie!

Pendant qu'il étoit seul & inconsolable, Nestor & Philoctéte le vinrent trouver. Nestor voulut lui remontrer le tort qu'il avoit: mais ce sage vieillard reconnoissant bientôt la désolation du jeune homme, changea ses graves remontrances en des paroles de tendresse pour adoucir son désespoir.

Les Princes alliez étoient arrêtez par cette querelle, & ils ne pouvoient marcher vers les ennemis qu'après avoir réconcilié Télémaque avec Phalante & Hippias. On craignoit à toute heure que les troupes des Tarentins n'attaquassent les cent jeunes Crétois qui avoient suivi Télémaque dans cette guerre: tout étoit dans le trouble par la faute du seul Télémaque; & Télémaque qui voyoit tant de maux présens & de périls pour l'avenir, dont il étoit l'auteur, s'abandonnoit à une douleur amére. Tous les Princes étoient dans un extrême embarras. Ils n'osoient faire marcher l'armée, de peur que dans la marche les Crétois de Telémaque, & les Tarentins de Phalante ne combatissent les uns contre les autres. On avoit bien de la peine à les retenir au-dedans du camp où ils étoient gardez de près. Nestor & Philoctéte alloient & revenoient sans cesse de la tente de Télémaque à celle de l'implacable Phalante,

lante, qui ne respiroit que la vengeance. La douce éloquence de Nestor, & l'autorité du grand Philoctéte, ne pouvoient modérer ce cœur farouche, qui étoit encore sans cesse irrité par les discours pleins de rage de son frére Hippias. Télémaque étoit bien plus doux, mais il étoit abattu par une douleur que rien ne pouvoit consoler.

Pendant que les Princes étoient dans cette agitation, toutes les troupes étoient consternées: tout le camp paroissoit comme une maison désolée qui vient de perdre un pére de famille, l'appui de tous ses proches, & la douce espérance de ses petits enfans.

Dans ce désordre & cette consternation de l'armée, on entend tout-à-coup un bruit effroyable de chariots, d'armes, de hennissemens de chevaux, de cris d'hommes, les uns vainqueurs & animez au carnage, les autres, ou fuyans, ou mourans, ou blessez. Un tourbillon de poussiére forme un épais nuage qui couvre le Ciel, & qui envelope tout le camp. Bientôt à la poussiére se joint une fumée épaisse qui troubloit l'air, & qui ôtoit la respiration. On entendoit un bruit sourd semblable à celui des tourbillons de flame que le Mont-Etna vomit du fond de ses entrailles embrasées, lorsque Vulcain avec ses Cyclopes y forge des foudres pour le Pére des Dieux. L'épouvante saisit les cœurs.

Adraste vigilant & infatigable avoit surpris les alliez; il leur avoit caché sa marche, & il étoit instruit de la leur. Il avoit fait une incroyable diligence pour faire le tour d'une montagne presque inaccessible, dont les alliez avoient saisi presque tous les passages; tenans les défilez, ils se croyoient en pleine sureté, & prétendoient même pouvoir par ces passages qu'ils occupoient, tomber sur l'ennemi, derriére la montagne, quand quelques troupes qu'ils attendoient, leur seroient venuës.

Adraſte, qui répandoit l'argent à pleines mains pour ſavoir le ſecret de ſes ennemis, avoit appris leur réſolution; car Neſtor & Philoctéte, ces deux Capitaines d'ailleurs ſi ſages & ſi expérimentez, n'étoient pas aſſez ſecrets dans leurs entrepriſes. Neſtor dans ce déclin de l'âge ſe plaiſoit trop à raconter ce qui pouvois lui attirer quelque louange. Philoctéte naturellement parloit moins; mais il étoit prompt: & ſi peu qu'on excitât ſa vivacité, on lui faiſoit dire ce qu'il avoit réſolu de taire. Les gens artificieux avoient trouvé la clef de ſon cœur pour en tirer les plus importans ſecrets. On n'avoit qu'à l'irriter: alors fougueux & hors de lui-même il éclatoit par des menaces; il ſe vantoit d'avoir des moyens ſurs de parvenir à ce qu'il vouloit. Si peu qu'on parût douter de ſes moyens, il ſe hâtoit de les expliquer inconſidérément, & le ſecret le plus intime échapoit du fond de Son cœur. Semblable à un vaſe précieux, mais frêlé, d'où s'écoulent toutes les liqueurs les plus délicieuſes, le cœur de ce grand Capitaine ne pouvoit rien garder.

Les traîtres corrompus par l'argent d'Adraſte ne manquoient pas de ſe jouër de la foibleſſe de ces deux Rois. Ils flatoient ſans ceſſe Neſtor par de vaines louanges; ils lui rappelloient ſes victoires paſſées, admiroient ſa prévoyance, ne ſe laſſoient jamais de l'applaudir. D'un autre côté ils tendoient des piéges continuels à l'humeur impatiente de Philoctéte, ils ne lui parloient que de difficultez, de contre-tems, de dangers, d'inconveniens, de fautes irrémédiables. Auſſitôt que ce naturel prompt étoit enflamé, ſa ſageſſe l'abandonnoit, & il n'étoit plus le même homme.

Télémaque malgré les défauts que nous avons vus, étoit bien plus prudent pour garder un ſecret.

Il y étoit accoutumé par ses malheurs, & par la nécessité où il avoit été dès son enfance de se cacher aux amans de Pénélope. Il savoit taire un secret sans dire aucun mensonge. Il n'avoit point même un certain air réservé & mystérieux qu'ont d'ordinaire les gens secrets. Il ne paroissoit point chargé du secret qu'il devoit garder : on le trouvoit toujours libre, naturel, ouvert, comme un homme qui a son cœur sur ses lévres. Mais en disant tout ce qu'on pouvoit dire sans conséquence, il savoit s'arrêter précisément & sans affectation aux choses qui pouvoient donner quelque soupçon, & entamer son secret. Par-là son cœur étoit impénétrable & inaccessible; ses meilleurs amis même ne savoient que ce qu'il croyoit utile de leur découvrir pour en tirer de sages conseils, & il n'y avoit que le seul Mentor pour lequel il n'avoit aucune réserve. Il se confioit à d'autres amis, mais à divers degrez, & à proportion de ce qu'il avoit éprouvé leur amitié & leur sagesse.

Télémaque avoit souvent remarqué que les résolutions du Conseil se répandoient un peu trop dans le camp. Il en avoit averti Nestor & Philoctéte: mais ces deux hommes si expérimentez ne firent pas assez d'attention à un avis si salutaire. La vieillesse n'a plus rien de souple, la longue habitude la tient comme enchaînée; elle n'a plus de ressource contre ses défauts. Semblable aux arbres dont le tronc rude & noueux s'est durci par le nombre des années, & ne peut plus se redresser, les hommes à un certain âge ne peuvent presque plus se plier eux-mêmes contre certaines habitudes qui ont vieilli avec eux, & qui sont entrées jusques dans la moëlle de leurs os. Souvent ils les connoissent, mais trop tard; ils gémissent en vain, & la tendre jeunesse est le seul âge où l'homme peut encore tout sur lui-même pour se corriger.

Il y avoit dans l'armée un Dolope (4) nommé Eurimaque, flateur insinuant, sachant s'accommoder à tous les goûts, & à toutes les inclinations des Princes ; inventif & industrieux pour trouver de nouveaux moyens de leur plaire. A l'entendre rien n'étoit jamais difficile. Lui demandoit-on son avis? il devinoit celui qui seroit le plus agréable. Il étoit plaisant, railleur contre les foibles, complaisant pour ceux qu'il craignoit, habile pour assaisonner une louange délicate qui fût bien reçuë des hommes les plus modestes. Il étoit grave avec les graves, enjoué avec ceux qui étoient d'une humeur enjouée. Il ne lui coûtoit rien de prendre toutes sortes de formes. Les hommes sincéres & vertueux qui sont toujours les mêmes, & qui s'assujetissent aux régles de la vertu, ne sauroient jamais être aussi agréables aux Princes que ceux qui flatent leurs passions dominantes. Eurimaque savoit la guerre; il étoit capable d'affaires, c'étoit un avanturier qui s'étoit donné à Nestor, & qui avoit gagné sa confiance. Il tiroit du fond de son cœur un peu vain & sensible aux louanges, tout ce qu'il en vouloit savoir.

Quoique Philoctéte ne se confiât point à lui, la colére & l'impatience faisoient en lui ce que la confiance faisoit dans Nestor. Eurimaque n'avoit qu'à le contredire, en l'irritant il découvroit tout. (5) Cet homme avoit reçu de grandes sommes d'Adraste pour lui mander tous les desseins des alliez. Ce Roi des Dauniens avoit dans l'armée un certain nombre des Transfuges qui devoient l'un après l'autre s'échaper du camp des alliez, & retourner au sien. A mesure qu'il y avoit quelque affaire importante à faire

(4) Les Dolopes étoient les peuples de Thessalie, que Pelée, leur Roi, envoya au siége de Troye sous la conduite de Phenix.

(5) *Cet homme avoit reçu de grandes sommes &c.* Louis XIV. faisoit de même beaucoup de dépense en espions, dont il étoit trés bien servi. Il en avoit dans toutes les Cours & dans toutes les armées, & savoit par ce moyen tous les desseins des alliez.

faire savoir à Adraste, Eurimaque faisoit partir un de ces Transfuges. La tromperie ne pouvoit pas être facilement découverte, parce que ces Transfuges ne portoient point de lettres. Si on les surprenoit, on ne trouvoit rien qui pût rendre Eurimaque suspect.

Cependant Adraste prévenoit toutes les entreprises des alliez. A peine une résolution étoit-elle prise dans le Conseil, que les Dauniens faisoient précisément ce qui étoit nécessaire pour en empêcher le succès. Télémaque ne se lassoit point d'en chercher la cause, & d'exciter la défiance de Nestor & de Philoctéte; mais son soin étoit inutile. Ils étoient aveuglez.

On avoit résolu dans le Conseil d'attendre les troupes nombreuses qui davoient arriver, & on avoit fait avancer secrétement pendant la nuit cent vaisseaux pour conduire plus promptement ces troupes depuis une côte de la mer très-rude où elles devoient arriver, jusqu'au lieu où l'armée campoit. Cependant on se croyoit en sureté, parce qu'on tenoit avec des troupes les détroits de la montagne voisine, qui est une côte presque inaccessible de l'Appennin. (6) L'armée étoit campée sur les bords du fleuve Galése (7), assez près de la mer. Cette campagne délicieuse est abondante en paturage, & en tous les fruits qui peuvent nourrir une armée. Adraste étoit derriére la montagne, & on comptoit qu'il ne pouvoit passer: mais comme il fut que les alliez étoient

(6) *Apennin*: Montagne d'Italie, commence près de Savonne sur les côtes de Genes, où elle se joint aux Alpes maritimes, ensuite elle traverse toute l'Italie presque par le milieu.

(7) Galése est une riviere du Royaume de Naples qui a sa source près d'Otia en la Terre d'Otrante, & qui, après avoir coulé vers le couchant, entre dans le Golfe de Tarente.

encore foibles, qu'il leur venoit un grand secours; que les vaisseaux attendoient des troupes qui devoient arriver, & que l'armée étoit divisée par la querelle de Télémaque avec Phalante, il se hâta de faire un grand tour. Il vint en diligence jour & nuit sur le bord de la mer, & passa par des chemins qu'on avoit toujours cru absolument impraticables. Ainsi la hardiesse & le travail surmontent les plus grands obstacles; ainsi il n'y a presque rien d'impossible à ceux qui savent oser & souffrir; ainsi ceux qui s'endorment comptant que les choses difficiles sont impossibles, méritent d'être surpris & accablez.

Adraste surprit au point du jour les cent vaisseaux qui appartenoient aux alliez. Comme ces vaisseaux étoient mal gardez, & qu'on ne se défioit de rien, ils s'en saisit sans résistance, & s'en servit pour transporter ses troupes avec une incroyable diligence à l'embouchûre du Galése; puis il remonta très-promptement sur les bords du fleuve. Ceux qui étoient dans les postes avancez autour du camp vers la riviére, crurent que ces vaisseaux leur amenoient les troupes qu'on attendoit; on poussa d'abord de grands cris de joie. Adraste & ses soldats descendirent avant qu'on pût les reconnoître. Ils tombent sur les alliez qui ne se défient de rien, ils les trouvent dans un camp tout ouvert, sans ordre, sans chef, sans armes.

Le côté du camp qu'il attaqua d'abord, fut celui des Tarentins où commandoit Phalante. Les Dauniens y entrérent avec tant de vigueur, que cette jeunesse Lacédémonienne étant surprise ne pût résister. Pendant qu'ils cherchent leurs armes, & qu'ils s'embaraſſent les uns les autres dans cette confusion, Adraste fait mettre le feu au camp. Aussitôt la flame s'éléve des pavillons, & monte jusqu'aux

jusqu'aux nuës : le bruit du feu est semblable à celui d'un torrent qui inonde toute une campagne, & qui entraîne par sa rapidité les grands chênes avec leurs profondes racines, les moissons, les granges, les étables, & les troupeaux. Le vent pousse impétueusement la flame de pavillon en pavillon, & bientôt tout le camp est comme une vieille forêt, qu'une étincelle de feu a embrasée.

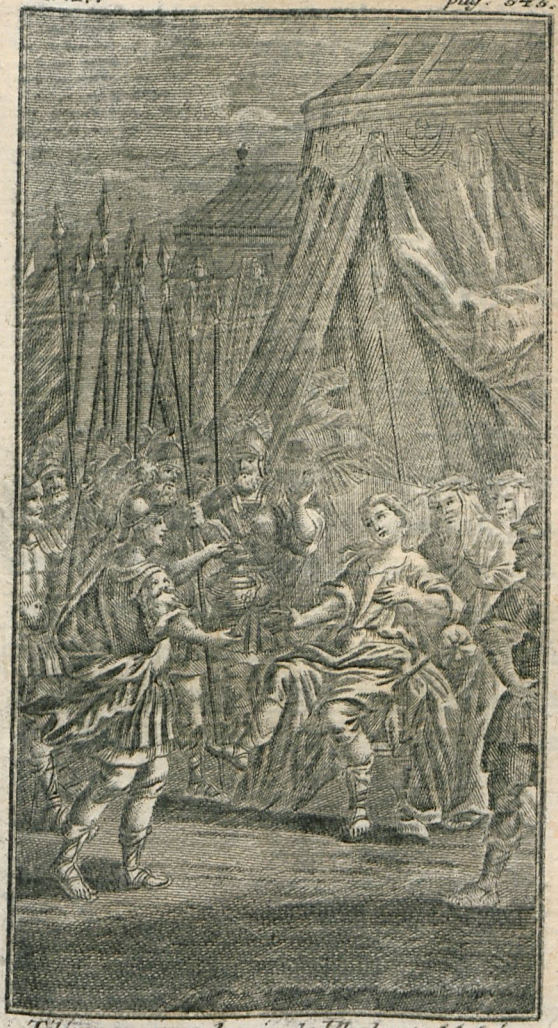
Phalante qui voit le péril de plus près qu'un autre, ne peut y remédier. Il comprend que toutes ses troupes vont périr dans cet incendie, si on ne se hâte d'abandonner le camp : mais il comprend aussi combien le désordre de cette retraite est à craindre devant un ennemi victorieux ; il commence à faire sortir sa jeunesse Lacédémonienne encore à demi désarmée : mais Adraste ne les laisse point respirer. D'un côté une troupe d'Archers adroits perce de fléches innombrables les soldats de Phalante ; de l'autre des Frondeurs jettent une grêle de grosses pierres. Adraste lui-méme l'épée à la main marchant à la tête d'une troupe choisie des plus intrépides Dauniens, poursuit à la lueur du feu les troupes qui s'enfuyent. Il moissonne par le fer tranchant tout ce qui a échapé au feu ; il nage dans le sang ; il ne peut s'assouvir de carnage : les lions & les tygres n'égalent point sa furie quand ils égorgent les Bergers avec leurs troupeaux. Les troupes de Phalante succombent, & le courage les abandonne. La pâle Mort conduite par une Furie infernale, dont la tête est hérissée de serpens, glace le sang de leurs veines ; leurs membres engourdis se roidissent, & leurs genoux chancelans leur ôtent même l'espérance de la fuite.

Phalante à qui la honte & le désespoir donne encore un reste de force & de vigueur, éléve les

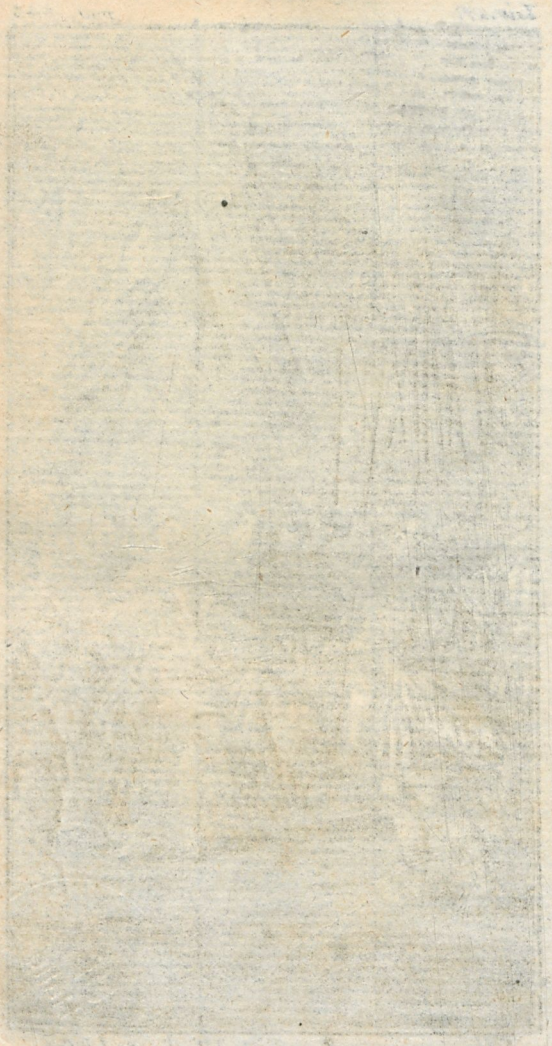
mains & les yeux vers le Ciel; il voit tomber à ſes pieds ſon frére Hippias ſous les coups de la main foudroyante d'Adraſte. Hippias étendu par terre ſe roule dans la pouſſiére; un ſang noir & bouillonnant ſort comme un ruiſſeau de la profonde bleſſure qui lui traverſe le côté; ſes yeux ſe ferment à la lumiére, ſon ame furieuſe s'enfuit avec tout ſon ſang. Phalante lui-même tout couvert du ſang de ſon frére, & ne pouvant le ſecourir, ſe voit envelopé par une foule d'ennemis qui s'efforcent de le renverſer; ſon bouclier eſt percé de mille traits. Il eſt bleſſé en pluſieurs endroits de ſon corps; il ne peut plus rallier ſes troupes fugitives. Les Dieux le voyent, & ils n'ent ont aucune pitié.

Fin du ſeiziéme Livre.

SOM-



Télémaque prend soin de Phalante blessé.



Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:3-44749/fragment/page=0432

SOMMAIRE
DU
LIVRE DIX-SEPTIEME.

Télémaque s'étant revêtu des ſes armes divines, court au ſecours de Phalante, renverſe d'abord Iphiclès fils d'Adraſte, repouſſe l'ennemi victorieux, & remporteroit ſur lui une victoire complette, ſi une tempête ſurvenant ne faiſoit finir le combat. Enſuite Télémaque fait emporter les bleſſez, prend ſoin d'eux, & principalement de Phalante. Il fait l'honneur des obſéques de ſon frére Hippias, dont il lui va préſenter les cendres qu'il a recueillies dans une urne d'or.

LES AVANTURES DE TELEMAQUE, FILS D'ULYSSE.

LIVRE DIX-SEPTIEME.



Jupiter au milieu de toutes les Divinitez céleſtes regardoit du haut de l'Olympe ce carnage des alliez. En même tems il conſultoit les immuables deſtinées, & voyoit tous les Chefs dont la trame devoit ce jour là être tranchée par le cizeau de la Parque. Chacun des Dieux étoit attentif pour découvrir ſur le viſage de Jupiter quelle ſeroit ſa volonté. Mais le pére des Dieux & des hommes leur dit d'une voix douce & majeſtueuſe : Vous voyez en quelle extrémité ſont réduits les alliez, vous voyez Adraſte qui renverſe tous ſes ennemis : mais ce ſpectacle eſt bien trompeur ; la gloire & la proſpérité des méchans eſt courte ; Adraſte impie & odieux par ſa mauvaiſe foi ne remportera point une entiére victoire. Ce malheur n'ar-

n'arrive aux alliez que pour leur aprendre à se corriger, & à mieux garder le secret de leurs entreprises. Ici la sage Minerve prepare une nouvelle gloire à son jeune Télémaque, dont elle fait ses délices. Alors Jupiter cessa de parler. Tous les Dieux en silence continuoient à regarder le combat.

Cependant Nestor & Philoctéte furent avertis qu'une partie du camp étoit déja brûlée; que la flame poussée par les vents s'avançoit toujours; que leurs troupes étoient en désordre, & que Phalante ne pouvoit plus soutenir les efforts des ennemis. A peine ces funestes paroles frappent leurs oreilles, qu'ils courent aux armes, assemblent les Capitaines, & ordonnent qu'on se hâte de sortir du camp pour éviter cet incendie.

Télémaque, qui étoit abatu & inconsolable, oublie sa douleur. Il prend ses armes, don précieux de la sage Minerve, qui paroissant sous la figure de Mentor, fit semblant de les avoir reçuës d'un excellent ouvrier de Salente, mais qui les avoit fait faire à Vulcain dans les cavernes fumantes du Mont Etna.

Ces armes étoient polies comme une glace, & brillantes comme les rayons du Soleil. On y voyoit Neptune & Pallas qui disputoient entr'eux à qui auroit la gloire de donner son nom à une ville naissante. Neptune de son trident frappoit la terre, & on en voyoit sortir un cheval fougueux. Le feu sortoit de ses yeux, & l'écume de sa bouche. Ses crins flottoient au gré du vent: ses jambes souples & nerveuses se replioient avec vigueur & légéreté. Il ne marchoit point; il sautoit à force de reins, mais avec tant de vîtesse, qu'il ne laissoit aucune trace de ses pas: on croyoit l'entendre hennir.

De l'autre côté Minerve donnoit aux habitans de sa nouvelle ville l'olive, fruit de l'arbre qu'elle avoit planté. Le rameau auquel pendoit son fruit, représentoit la douce paix avec l'abondance, préférable

rable aux troubles de la guerre, dont ce cheval étoit l'image. La Déeſſe demeuroit victorieuſe par ſes dons ſimples & utiles, & la ſuperbe Athénes portoit ſon nom.

L'on voyoit auſſi Minerve aſſemblant autour d'elle tous les beaux Arts, qui étoient des enfans tendres & aîlez. Ils ſe refugioient autour d'elle, étant épouvantez des fureurs brutales de Mars, qui ravage tout, comme les agneaux bêlans ſe réfugient autour de leur mére, à la vuë d'un loup affamé, qui d'une gueule béante & enflamée, s'élance pour les dévorer. Minerve d'un viſage dédaigneux & irrité, confondoit par l'excellence de ſes ouvrages la folle témérité d'Arachné (1), qui avoit oſé diſputer avec elle pour la perfection des tapiſſeries. On voyoit cette malheureuſe, dont tous les membres exténuez ſe défiguroient & ſe changeoient en araignée.

Auprès de cet endroit paroiſſoit encore Minerve, qui dans la guerre des Géans, ſervoit de conſeil à Jupiter même, & ſoutenoit tous les autres Dieux étonnez. Elle étoit auſſi repréſentée avec ſa lance & ſon Egide ſur les bords du Xanthe (2) & du Simoïs (3), menant Ulyſſe par la main, ranimant les troupes fugitives des Grecs, ſoutenant les efforts des plus vaillants Capitaines Troyens, & du redoutable Hector même. Enfin, introduiſant Ulyſſe dans cette fatale machine, qui devoit en une ſeule nuit renverſer l'Empire de Priam.

D'un autre côté ce bouclier repréſentoit Cérès dans les fertiles campagnes d'Enne (4) qui ſont au milieu

(1) Arachné fille d'Idmon du païs de Lidie, fut changée en Araignée par Minerve, parce qu'elle croïoit mieux travailler en tapiſſeries que cette Déeſſe à qui on en attribuë l'invention.

(2) Le Xanthe ou Scamandre eſt une riviere de l'ancien Royaume de Troye, qui tombe dans la Mer Egée.

(3) Le Simois eſt une riviere du même païs, qui ſe mêle avec le Scamandre, & qui tombe avec lui dans la Mer Egée.

(4) *Enne:* Ancienne ville de Sicile au milieu de l'Isle, étoit fort celebre à cauſe d'un Temple dedié à Cerés. C'eſt où l'on tient que Proſerpine fut enlevée par Pluton.

milieu de la Sicile. On voyoit la Déesse qui rassem-bloit les peuples épars çà & là, cherchans leur nourriture par la chasse, ou cueillans les fruits sauvages qui tomboient des arbres. Elle montroit à ces hommes grossiers l'art d'adoucir la terre, & de tirer de son sein fécond leur nourriture. Elle leur présentoit une charruë, & y faisoit atteler des bœufs. On voyoit la terre s'ouvrir en sillons par le tranchant de la charruë; puis on appercevoit les moissons dorées qui couvroient ces fertiles campagnes. Le moissonneur avec sa faux coupoit les doux fruits de la terre, & se payoit de toutes ses peines. Le fer destiné ailleurs à tout détruire, ne paroissoit employé en ce lieu qu'à préparer l'abondance, & à faire naître tous les plaisirs. Les Nymphes couronnées de fleurs dansoient ensemble dans une prairie sur le bord d'une rivière auprès d'un bocage. Pan jouoit de la flûte: les Faunes & les Satyres folâtres sautoient dans un coin. Bacchus y paroissoit aussi couronné de lierre, appuyé d'une main sur son thyrse, & tenant de l'autre une vigne ornée de pampres, & de plusieurs grapes de raisins. C'étoit une beauté molle, avec je ne sai quoi de noble, de passionné, & de languissant. Il étoit tel qu'il parut à la malheureuse Ariadné (5), lorsqu'il la trouva seule abandonnée, & abîmée dans la douleur sur un rivage inconnu.

Enfin on voyoit de toutes parts un peuple nombreux, des vieillards qui alloient porter dans les Temples les prémices de leurs fruits; de jeunes hommes qui revenoient vers leurs épouses, lassez du travail de la journée. Les femmes alloient au-devant d'eux, menant par la main leurs petits enfans qu'elles caressoient. On voyoit aussi des Bergers qui paroissoient chanter, & quelques-uns dansoient au son du chalumeau.

(5) Ariadné, fille de Minos & de Pasiphaë, donna à Thesée un fil pour se conduire dans le Labyrinthe sans s'égarer, & le suivit jusques dans l'Isle de Naxos, où cet ingrat l'abandonna à la merci des bêtes. Ce fut là où Bacchus la vit & en fût charmé.

meau. Tout représentois la paix, l'abondance & les délices : tout paroiſſoit riant & heureux On voyoit même dans les pâturages les loups ſe jouër au milieu des moutons. Le lion & le tygre ayant quitté leur férocité, paiſſoient avec les tendres agneaux. Un petit Berger les menoit enſemble ſous ſa houlette, & cette aimable peinture rappelloit tous les charmes de l'âge d'or.

Télémaque s'étant revêtu de ces armes divines; au lieu de prendre ſon bouclier ordinaire, prit la terrible Egide que Minerve lui avoit envoyée, en la confiant à Iris prompte meſſagére des Dieux Iris lui avoit enlevé ſon bouclier ſans qu'il s'en apercût, & lui avoit donné en ſa place cette Egide redoutable aux Dieux mêmes.

En cet état, il court hors du camp pour en éviter les flames ; il appelle à lui d'une voix forte tous les Chefs de l'armée; & cette voix ranime déja tous les alliez éperdus. Un feu divin étincelle dans les yeux du jeune guerrier. Il paroît toujours doux, toujours libre & tranquille, toujours appliqué à donner des ordres, comme pourroit faire un ſage vieillard attentif à régler ſa famille, & à inſtruire ſes enfans : mais il eſt prompt & rapide dans l'éxécution. Semblable à un fleuve impétueux ; qui non-ſeulement roule avec précipitation ſes flots écumeux, mais qui entraîne encore dans ſa courſe les plus peſans vaiſſeaux dont il eſt chargé.

Philoctéte, Neſtor, & les Chefs des Manduriens & des autres Nations ſentent dans le fils d'Ulyſſe je ne ſai quelle autorité, à la quelle il faut que tous cédent. L'experience des vieillards leur manque le conſeil & la ſageſſe ſont ôtez à tous les Commandans ; la jalouſie même ſi naturelle aux hommes s'éteint dans tous les cœurs ; tous ſe taiſent, tous admirent Télémaque, tous ſe rangent pour lui obéïr, ſans y faire de réfléxions, & comme s'ils y euſſent été accou-

coutumez. Il s'avance & monte sur une colline, d'où il observe la disposition des ennemis. Puis tout-à-coup il juge qu'il faut se hâter de les surprendre dans le désordre où ils se sont mis, en brûlant le camp des alliez. Il fait le tour en diligence, & tous les Capitaines les plus expérimentez le suivent. Il attaque les Dauniens par derriére, dans uns tems où ils croyoient l'armée des alliez envelopée dans les flames de l'embrasement.

Cette surprise les trouble ; ils tombent sous la main de Télémaque, comme les feuilles dans les derniers jours de l'Automne tombent des forêts, quand un fier Aquilon ramenant l'hiver, fait gémir les troncs des vieux arbres, & en agite toutes les branches. La terre est couverte des hommes que Télémaque renverse. De son dard il perçe le cœur d'Iphiclès, le plus jeune des enfans d'Adraste. Celui-ci osa se présenter contre lui au combat pour sauver la vie de son pére, qui pensa être surpris par Télémaque.

Le fils d'Ulysse & Iphiclès étoient tous deux beaux, vigoureux, pleins d'adresse & de courage, de la même taille, de la même douceur, du même âge, tous deux chéris de leurs parens : mais Iphiclès étoit comme une fleur qui s'épanouït dans un champ, qui doit être coupée par le tranchant de la faux du moissonneur. Ensuite Télémaque renverse Euphorion, le plus célébre de tous les Lydiens venus en Etrurie. Enfin son glaive perce Cléoménes nouveau marié, qui avoit promis à son épouse de lui porter les riches dépouilles des enemis, mais qui ne devoit jamais la revoir.

Adraste frémit de rage voyant la mort de son fils, celle de plusieurs Capitaines, & la victoire qui échape de ses mains. Phalante presque abattu à ses piéds est comme une victime à demi égorgée qui se dérobe au coûteau sacré, & qui s'enfuit loin de l'Autel.

Il ne fa'oit plus à Adraſte qu'un moment pour achever la perte du Lacédémonien.

Phalante noyé dans ſon ſang, & dans celui des ſoldats qui combattent avec lui, entend les cris de Télémaque qui s'avance pour le ſecourir. En ce moment la vie lui eſt renduë, un nuage qui couvroit déja ſes yeux ſe diſſipe. Les Dauniens ſentant cette attaque imprévuë, abandonnent Phalante pour aller repouſſer un plus dangereux ennemi. Adraſte eſt tel qu'un tygre, à qui des Bergers aſſemblez arrachent la proye qu'il étoit prêt à dévorer. Télémaque le cherche dans la mêlée, & veut finir tout-à-coup la guerre, en délivrant les alliez de leur implacable ennemi. Mais Jupiter ne vouloit pas donner au fils d'Ulyſſe une victoire ſi promte & ſi facile Minerve même vouloit qu'il eût à ſouffrir des maux plus longs, pour mieux apprendre à gouverner les hommes.

L'impie Adraſte fut donc conſervé par le pére des Dieux, afin que Télémaque eût le tems d'acquerir plus de gloire & plus de vertu. Un nuage épais que Jupiter aſſembla dans les airs, ſauva les Daniens; un tonnerre effroyable déclara la volonté des Dieux. On auroit cru que les voûtes éternelles du haut Olympe alloient s'écrouler ſur les têtes des foibles mortels; les éclairs fendoient la nuë de l'un à l'autre Pole; & dans le moment ou ils ébloüiſſoient les yeux par leurs feux perçans, on retomboit dans les affreuſes ténébres de la nuit. Une pluye abondante qui tomba dans l'inſtant, ſervit encore à ſéparer les deux armées.

Adraſte profita du ſecours des Dieux, ſans être touché de leur pouvoir, & mérita, par cette ingratitude, d'être réſervé à une plus cruelle vengeance. Il ſe hâta de faire paſſer ſes troupes entre le camp à demi brûlé, & un marais qui s'étendoit juſqu'à la riviére; il le fit avec tant d'induſtrie & de promptitude, que cette retraite montra combien il avoit de reſſources

reſſources & de préſence d'eſprit. Les alliez animez par Télémaque, vouloient le pourſuivre, mais à la faveur de cet orage il leur échapa, comme un oiſeau d'une aîle légére échape aux filets des chaſſeurs.

Les alliez ne ſongérent plus qu'à rentrer dans leur camp, & à réparer leur perte. En y rentrant, ils virent ce que la guerre a de plus lamentable; les malades & les bleſſez manquant de forces pour ſe traîner hors des tentes, n'avoient pu ſe garantir du feu: ils paroiſſoient à demi brûlez, pouſſans vers le Ciel d'une voix plaintive & mourante, des cris douloureux. Le cœur de Télémaque en fut percé, il ne put retenir ſes larmes; il détourna pluſieurs fois ſes yeux, étant ſaiſi d'horreur & de compaſſion: il ne pouvoit voir ſans frémir ces corps encore vivans & dévouëz à une longue & cruelle mort: ils paroiſſoient ſemblables à la chair des victimes qu'on a brûlées ſur les autels, & dont l'odeur ſe répand de tous côtez.

Helas! s'écrioit Télémaque, voilà donc les maux que la guerre entraîne après elle! Quelle fureur aveugle pouſſe les malheureux mortels! ils ont ſi peu de jours à vivre ſur la terre, ces jours ſont ſi miſérables! pourquoi précipiter une mort déja ſi prochaine? pourquoi ajouter tant de déſolations affreuſes à l'amertume dont les Dieux ont rempli cette vie ſi courte? Les hommes ſont tous fréres, & ils s'entredéchirent, les bêtes farouches ſont moins cruelles qu'eux. Les lions ne font point la guerre aux lions, ni les tygres aux tygres; ils n'attaquent que les animaux d'eſpéce différente. L'homme ſeul, malgré ſa raiſon, fait ce que les animaux ſans raiſon ne firent jamais. Mais encore pourquoi ces guerres? N'y a-t-il pas aſſez de terre dans l'Univers pour en donner à tous les hommes plus qu'ils n'en peuvent cultiver? Combien y a-t-il de terres déſertes? Le genre humain ne ſauroit les remplir. Quoi donc!

une fausse gloire, un vain titre de Conquérant, qu'un Prince veut acquérir, allume la guerre dans des pays immenses! Ainsi un seul homme donné au monde par la colére des Dieux, en sacrifie brutalement tant d'autres à sa vanité. Il faut que tout périsse, que tout nage dans le sang, que tout soit dévoré par les flames; que tout-ce qui échape au fer & au feu, ne puisse échaper à la faim encore plus cruelle; afin que cet homme, qui se jouë de la nature humaine entiére, trouve dans cette destruction générale son plaisir & sa gloire. Quelle gloire monstreuse! Peut-on trop abhorrer & trop mépriser des hommes qui ont tellement oublié l'humanité?

Non, non, bien loin d'être des demi-Dieux, ce ne sont pas même des hommes; & ils doivent être en éxécration dans tous les siécles, dont ils ont cru être admirez. Oh! que les Rois doivent prendre garde aux guerres qu'ils entreprennent! Elles doivent être justes; ce n'est pas assez, il faut qu'elles soient nécessaires pour le bien public. Le sang du peuple ne doit être versé que pour sauver ce même peuple dans les besoins extrêmes. Mais les conseils flateurs, les fausses idées de gloire, les vaines jalousies, l'injuste avidité, qui se couvre de beaux prétextes: enfin les engagemens insensibles entraînent presque toujours les Rois dans des guerres qui les rendent malheureux, où ils hazardent tout sans nécessité, & où ils font autant de mal à leurs Sujets qu'à leurs ennemis. Ainsi raisonoit Télémaque.

Mais il ne se contentoit pas de déplorer les maux de la guerre; il tâchoit de les adoucir. On le voyoit aller dans les tentes secourir lui-même les malades & les mourans, il leur donnoit de l'argent & des remedes, il les consoloit, & les encourageoit par des discours pleins d'amitié, & envoyoit visiter ceux qu'il ne pouvoit visiter lui même.

Parmi

Parmi les Crétois qui étoient avec lui, il y avoit deux vieillards, dont l'un se nommoit Traumaphile, & l'autre Nozophuge. Traumaphile avoit été au siége de Troye avec Idoméné, & avoit apris des enfans d'Esculape l'art divin de guérir les playes. Il repandoit dans les blessures les plus profondes & les plus envenimées, une liqueur odoriférante, qui consumoit les chairs mortes & corrompuës, sans avoir besoin de faire aucune incision, & qui formoit promptement de nouvelles chairs plus saines & plus belles que les prémiéres.

Pour Nozophuge, il n'avoit jamais vu les enfans d'Esculape; mais il avoit eu par le moyen de Mérione (6), un Livre sacré & mystérieux qu'Esculape avoit donné à ses enfans. D'ailleurs Nozophuge étoit ami des Dieux; il avoit composé des Hymnes en l'honneur des enfans de Latone (7); il offroit tous les jours le sacrifice d'une brebis blanche & sans tache à Apollon, par lequel il étoit souvent inspiré.

A peine avoit-il vu un malade, qu'il connoissoit à ses yeux, à la couleur de son teint, à la conformité de son corps, & à sa respiration, la cause de sa maladie. Tantôt il donnoit des remédes qui faisoient suer, & il montroit par le succès des sueurs, combien la transpiration facilité ou diminuée, déconcerte où rétablit toute la machine du corps: tantôt il donnoit pour les maux de langueur, certains breuvages qui fortifioient peu à peu les parties nobles, & qui rajeuniſſoient les hommes en adouciſſant leur sang. Mais il assuroit que c'étoit faute de vertu & de courage, que les hommes avoient si souvent besoin de la Médecine.

(6) Mérione étoit le Conducteur du char d'Idoménée & le chef de l'armée navale qu'il mena au siége de Troye. C'étoit un Capitaine trés brave & trés experimenté.

(7) Latone étoit fille de Cœus; elle eut de Jupiter Apollon & Diane dans l'Isle d'Asteris.

C'eſt une honte, diſoit-il, pour les hommes, qu'ils ayent tant de maladies; car les bonnes mœurs produiſent la ſanté: leur intempérance, diſoit-il encore, change en poiſons mortels les alimens deſtinez à conſerver la vie. Les plaiſirs pris ſans modération, abrégent plus les jours des hommes, que les remédes ne peuvent les prolonger. Les pauvres ſont moins ſouvent malades faute de nourriture, que les riches ne le deviennent pour en prendre trop. Les alimens qui flatent trop le goût & qui font manger au-delà du beſoin, empoiſonnent au lieu de nourrir. Les remédes ſont eux-mêmes de véritables maux qui ruïnent la nature, & dont il ne faut ſe ſervir que dans les preſſans beſoins. Le grand remède qui eſt toujours innocent, & toujours d'un uſage utile, c'eſt la ſobriété, c'eſt la tempérance dans tous les plaiſirs, c'eſt la tranquilité de l'eſprit, c'eſt l'éxercice du corp. Par là on fait un ſang doux & tempéré, on diſſipe toutes les humeurs ſuperfluës. Ainſi le ſage Nozophuge étoit moins admirable par ſes remédes que par le régime qu'il conſeilloit pour prévenir les maux, & pour rendre les remédes utiles.

Ces deux hommes furent envoyéz par Télémaque, pour viſiter tous les malades de l'armeé; ils en guérirent beaucoup par leurs remédes, mais ils en guérirent bien davantage par le ſoin qu'ils prirent pour les faire ſervir à propos; car ils s'appliquoient à les tenir proprement, à empêcher le mauvais air par cette propreté, à leur faire garder un régime de ſobriété éxacte dans leur convaleſcence.

Tous

(8) *Alloit la nuit viſiter les Quartiers &c.* Le Duc de Savoïe a fait la même choſe plus d'une fois, il alloit auſſi *incognitô* dans les Caſés & autres lieux publics de Turin pour entendre ce qu'on y diſoit de lui, avec cette difference qu'il y entendoit ſouvent autre choſe que des louanges. Mais on ne dit pas qu'il ait jamais fait punir perſonne pour cela. Pluſieurs grands Princes, à ſavoir, l'Empereur Charles quint, & le Roi François I. &c. ont ſuivi la Maxime de Germanicus ſelon Tacite, pour apprendre eux mêmes ce qu'ils ſavoient que perſonne n'oſeroit leur dire. Car Germani-

cus

Tous les Soldats touchez de ces secours rendoient graces aux Dieux d'avoir envoyé Télémaque dans l'armée des alliez. Ce n'est pas un homme, disoient ils; c'est sans doute quelque Divinité bienfaisante sous une figure humaine. Du moins si c'est un homme, il ressemble moins au reste des hommes qu'aux Dieux; il n'est sur la terre que pour faire du bien. Il est encore plus aimable par sa douceur & par sa bonté que par sa valeur. O si nous pouvions l'avoir pour Roi! mais les Dieux le réservent pour quelque peuple plus heureux qu'ils chérissent, & chez lequel ils veulent renouveller l'âge d'or.

Télémaque, pendant qu'il (8) alloit la nuit visiter les quartiers du camp par précaution contre les ruses d'Adraste, entendoit ces louanges qui n'étoient point suspectes de flaterie, comme celles que les flateurs donnent souvent en face aux Princes, supposans qu'ils n'ont ni modestie, ni délicatesse, & qu'il n'y a qu'à les louër sans mesure pour s'emparer de leur faveur. Le fils d'Ulysse ne pouvoit goûter que ce qui étoit vrai. Il ne pouvoit souffrir d'autres louanges que celles qu'on lui donnoit en secret loin de lui, & qu'il avoit véritablement méritées. Son cœur n'étoit pas insensible à celles-là; il sentoit ce plaisir si doux & si pur, que les Dieux ont attaché à la seule vertu, & que les méchans, faute de l'avoir éprouvé, ne peuvent ni concevoir, ni croire: mais il ne s'abandonnoit point à ce plaisir; aussitôt revenoient en foule dans son esprit toutes les fautes qu'il avoit faites; il n'oublioit point sa hauteur naturelle,

ons considerant, que les amis ont souvent trop de complaisance, & que les Officiers d'Armée sont sujets à raporter plûtôt ce qui doit rejouir que ce qui est vrai, resolut d'entendre lui même ce que les soldats disoient à cœur ouvert dans les heures de leurs repas, & de leur liberté. Et le grand Antiochus, au sortir d'une petite cabane, où il avoit raisonné quelque tems avec de pauvres gens, qui ne le connoissoient pas, a dit, qu'il n'avoit jamais ouï la vérité que ce jour-là.

& son indifférence pour les hommes; il avoit une honte secréte d'être né si dur, & de paroître si inhumain. Il renvoyoit à la sage Minerve toute la gloire qu'on lui donnoit, & qu'il ne croyoit pas mériter.

C'est vous, disoit il ô grande Déesse! qui m'avez donné Mentor pour m'instruire, & pour corriger mon mauvais naturel. C'est vous qui me donnez la sagesse de profiter de mes fautes pour me defier de moi-même, c'est vous qui retenez mes passions impétueuses; c'est vous qui me faites sentir le plaisir de soulager les malheureux; sans vous je serois haï, & digne de l'être, sans vous je ferois des fautes irreparables; je serois comme un enfant qui ne sentant pas sa foiblesse, quitte sa mére, & tombe dès le premier pas.

Nestor & Philoctéte étoient étonnez de voir Télémaque devenu si doux, si attentif à obliger les hommes, si officieux, si secourable, si ingénieux pour prévenir tous les besoins; ils ne savoient que croire; ils ne reconnoissoit plus en lui le même homme. Ce qui les surprit davantage, fut le soin qu'il prit des funérailles d'Hippias; il alla lui-même retirer son corps sanglant & défiguré, de l'endroit où il étoit caché sans un monceau de corps morts; il versa sur lui des larmes pieuses; il dit: ô grande ombre! tu le sais maintenant combien j'ai estimé ta valeur. Il est vrai que ta fierté m'avoit irrité; mais tes défauts venoient d'une jeunesse ardente. Je sai combien cet âge a besoin qu'on lui pardonne: nous eussions dans la suite été sincerement unis; j'avois tort de mon côté. O Dieux! pourquoi me le ravir, avant que j'aie pu le forcer de m'aimer?

Ensuite Télémaque fit laver le corps dans des liqueurs odoriférantes; puis on prépara par son ordre

dre un bûcher. Les grands pins gémiſſans ſous les coups des haches tombent en roulant du haut des montagnes. Les chênes, ces vieux enfans de la Terre qui ſembloient menacer le Ciel, les hauts peupliers, les ormeaux, dont les têtes ſont ſi vertes & ſi ornées d'un épais feuillage, les hêtres qui ſont l'honneur des forêts, viennent tomber ſur le bord du fleuve Galéſe. Là s'éléve avec ordre un bûcher, qui reſſemble à un bâtiment régulier, la flame commence à paroître, un tourbillon de fumée monte juſqu'au Ciel.

Les Lacédémoniens s'avancent d'un pas lent & lugubre, tenant leurs piques renverſées & leurs yeux baiſſés: la douleur amére eſt peinte ſur ces viſages farouches, & les larmes coulent abondamment; puis on voyoit venir Phérécide, vieillard moins abatu par le nombre des années que par la douleur de ſurvivre à Hippias, qu'il avoit élevé depuis ſon enfance. Il levoit vers le Ciel ſes mains, & ſes yeux noyez de larmes. Depuis la mort d'Hippias il refuſoit toute nourriture, le doux ſommeil n'avoit pu appeſantir ſes paupiéres, ni ſuſpendre un moment ſa cuiſante peine: il marchoit d'un pas tremblant, ſuivant la foule, & ne ſachant où il alloit. Nulle parole ne ſortoit de ſa bouche, car ſon cœur étoit trop ſerrè: C'étoit un ſilence de déſeſpoir & d'abattement. Mais quand il vit le bûcher allumé, il parut tout-à-coup furieux, & il s'écria:

O Hippias, Hippias! Je ne te verrai plus, Hippias n'eſt plus, & je vis encore! O mon cher Hippias! C'eſt moi cruel, moi impitoyable qui t'ai appris à mépriſer la mort; je croyois que tes mains fermeroient mes yeux, & que tu recueillirois mon dernier ſoupir. O Dieux cruels! vous prolongez ma vie pour me faire voir la mort d'Hippias! O cher enfant que j'ai nourri, & qui m'as coûté tant de ſoins, je ne te verrai plus, mais je verrai ta mere

qui mourra de triſteſſe en me reprochant ta mort; je verrai ta jeune épouſe frappant ſa poitrine, arrachant ſes cheveux, & j'en ſerai cauſe O chére ombre! appelle-moi ſur les rives du Styx, la lumiére m'eſt odieuſe; c'eſt toi ſeul, mon cher Hippias, que je veux revoir. Hippias! Hippias! ô mon cher Hippias! je ne vis encore que pour rendre à tes cendres le dernier devoir.

Cependant on voyoit le corps du jeune Hippias étendu qu'on portoit dans un cercueil orné de pourpre, d'or & d'argent: la mort qui avoit éteint ſes yeux, n'avoit pu effacer toute ſa beauté, & les graces étoient encore à demi-peintes ſur ſon viſage pâle: on voyoit floter autour de ſon cou plus blanc que la neige, mais panché ſur l'épaule, ſes longs cheveux noirs plus beaux que ceux d'Atis (9) ou de Ganyméde, qui alloient être réduits en cendre; on remarquoit dans le côté la bleſſure profonde par où tout ſon ſang s'étoit écoulé, & qui l'avoit fait deſcendre dans le Royaume ſombre de Pluton.

Télémaque triſte & abattu ſuivoit de près le corps, & lui jettoit des fleurs. Quand on fut arrivé au bûcher, le fils d'Ulyſſe ne put voir la flame pénétrer les étoffes qui envelopoient le corps, ſans répandre de nouvelles larmes. Adieu, dit-il, ô magnanime Hippias! car je n'oſe te nommer mon ami; appaiſe toi, ô ombre, qui as mérité tant de gloire! ſi je ne t'aimois, j'envierois ton bonheur, tu es délivré des miſéres où nous ſommes encore, & tu en es ſorti par le chemin le plus glorieux. Hélas! que je ſerois heureux de finir de même! Que les Styx n'arrête point ton ombre: que les Champs Eliſées lui ſoient ouverts; que la renommée conſerve ton nom

(9) Atis étoit un jeune homme de Phrygie, fort aimé de Cibele, & qui préſidoit aux Sacrifices de cette Déeſſe, à condition de garder

nom dans tous les siécles, & que tes cendres reposent en paix.

A peine eut-il dit ces paroles entremêlées de soupirs, que toute l'armée poussa un cri: on s'attendrissoit sur Hippias, dont on racontoit les grandes actions, & la douleur de sa mort rappellant toutes ses bonnes qualitez, faisoit oublier les défauts qu'une jeunesse impétueuse & une mauvaise éducation lui avoient donnés, mais on étoit encore plus touché des sentimens tendres de Télémaque. Est-ce donc là, disoit-on, ce jeune Grec si fier, si hautain, si dédaigneux, si intraitable? Le voilà devenu doux, humain, tendre; sans doute Minerve, qui a tant aimé son pére, l'aime aussi; sans doute elle lui a fait les plus précieux dons que les Dieux puissent faire aux hommes, en lui donnant avec la sagesse un cœur sensible à l'amitié.

Le corps étoit déja consumé par les flames. Télémaque lui-même arrosa de liqueur parfumée ses cendres encore fumantes; puis il les mit dans une urne d'or qu'il couronna de fleurs, & il porta cette urne à Phalante; celui-ci étoit étendu, percé de diverses blessures, & dans son extrême foiblesse il entrevoyoit de près les portes sombres des enfers.

Déja Traumaphile & Nozophuge envoyez par le fils d'Ulysse, lui avoient donné tous les secours de leur Art; ils rappelloient peu à peu son ame prête à s'envoler; de nouveaux esprits le ranimoient insensiblement; une force douce & pénétrante, un baume de vie s'insinuoient de veine en veine jusqu'au fond de son cœur, une chaleur agréable le déroboit aux mains glacées de la Mort. En ce moment la défaillance cessant, la douleur succéda; il commença à sentir la perte de son frére, qu'il n'avoit point été

garder sa chasteté. Mais aiant violé son vœu, il s'emporta de fureur contre lui même & se fit Eunuque. Cibele le changea ensuite en Pin.

jusqu'alors en état de sentir. Helas ! disoit-il, pourquoi prend on de si grands soins, de me faire vivre? ne me vaudroit-il pas mieux mourir, & suivre mon cher Hippias? Je l'ai vu périr tout auprès de moi: O Hippias, la douceur de ma vie ! mon frére, mon cher frére ! tu n'es plus; je ne pourrai donc plus ni te voir, ni t'entendre, ni t'embrasser, ni te dire mes peines, ni te consoler dans les tiennes ! O Dieux, ennemis des hommes ! il n'y a plus d'Hippias pour moi ! est-il possible ! Mais n'est ce point un songe? Non il n'est que trop vrai ; ô Hippias ! je t'ai perdu, je t'ai vu mourir, & il faut que je vive encore autant qu'il sera nécessaire pour te venger, je veux immoler à tes manes le cruel Adraste teint de ton sang.

Pendant que Phalante parloit ainsi, les deux hommes divins tâchoient d'appaiser sa douleur de peur qu'elle n'augmentât ses maux, & n'empêchât l'effet des remédes Tout-à-coup il appercoit Télémaque qui se présente à lui. D'abord son cœur fut combattu par deux passions contraires; il conservoit un ressentiment de tout ce qui s'étoit passé entre Télémaque & Hippias: la douleur de la perte d'Hippias rendoit ce ressentiment encore plus vif. D'un autre côté il ne pouvoit ignorer qu'il devoit la conservation de sa vie à Télémaque, qui l'avoit tiré sanglant & à demi-mort des mains d'Adraste. Mais quand il vit l'urne d'or, où étoient renfermées les cendres si chéres de son frére Hippias, il versa un torrent de larmes, il embrassa d'abord Télémaque sans pouvoir lui parler, & lui dit enfin d'une voix languissante, entrecoupée de sanglots:

Digne fils d'Ulysse, votre vertu me force à vous aimer ; je vous dois ce reste de vie qui va s'éteindre: mais je vous dois quelque chose qui m'est bien plus chere. Sans vous le corps de mon frére auroit été la proye des vautours; sans vous son ombre

privée

privée de la sépulture seroit malheureusement errante sur les rives du Styx, & toujours repoussée par l'impitoyable Caron (10). Faut-il que je doive tant à un homme que j'ai tant haï ? O Dieux ! recompensez-le, & délivrez moi d'une vie si malheureuse. Pour vous, ô Télémaque, rendez-moi les derniers devoirs que vous avez rendus à mon frére, afin que rien ne manque à votre gloire.

A ces paroles Phalante demeura épuisé & abattu d'un excès de douleur. Télémaque se tint auprés de lui sans oser lui parler, & attendant qu'il reprît ses forces. Bientôt Phalante revenant de cette défaillance, prit l'urne des mains de Télémaque, la baisa plusieurs fois, l'arrosa de ses larmes, & dit: O chéres, ô précieuses cendres ! quand est ce que les miennes seront renfermées avec vous dans cette même urne? O ! ombre d'Hippias ! je te suis dans les enfers: Télémaque nous vengera tous deux :

Cependant le mal de Phalante diminua de jour en jour par les soins des deux hommes qui avoient la science d'Esculape. Télémaque étoit sans cesse avec eux auprès du malade pour les rendre plus attentifs à avancer sa guérison, & toute l'armée admiroit bien plus la bonté de cœur avec laquelle il secouroit son plus grand ennemi, que la valeur & la sagesse qu'il avoit montrées en sauvant dans la bataille l'armée des alliéz. En même tems Télémaque se montroit infatigable dans les plus rudes travaux de la guerre; il dormoit peu, & son sommeil étoit souvent interrompu, ou par les avis qu'il recevoit à toutes les heures de la nuit, comme du jour, ou par la visite de tous les quartiers du camp qu'il ne faisoit jamais deux fois de suite aux mêmes heures, pour mieux surprendre ceux qui n'étoient pas assez vigilants; il revenoit souvent dans sa tente couvert de sueur

(10) Caron, fils d'Erebus & de la Nuit, Bâtelier d'Enfer, qui passe les ames dans sa barque sur le fleuve Styx & les autres fleuves d'Enfer.

ſueur & de pouſſiére ; ſa nourriture étoit ſimple ; il vivoit comme les Soldats, pour leur donner l'exemple de la ſobriété & de la patience. L'armée ayant peu de vivres dans ce campement, il jugea à propos d'arrêter les murmures des Soldats, en ſouffrant lui-même volontairement les mêmes incommoditez qu'eux. Son corps loin de s'affoiblir dans une vie ſi pénible, ſe fortifioit & s'endurciſſoit chaque jour ; il commençoit à n'avoir plus ces graces ſi tendres, qui ſont comme la fleur de la prémiére jeuneſſe ; ſon teint devenoit plus brun & moins délicat ; ſes membres moins mous & plus nerveux (11).

(11) Toute cette peinture du ſoin que Télémaque prenoit des ſoldats, de ſon attention à les ſoulager dans leurs beſoins, de ſa vigilance à les tenir dans une exacte diſcipline, de ſa tendreſſe à partager toutes leurs incommodités, eſt un tableau du Vicomte de Turenne, qui étoit appellé le pere des ſoldats, & qui leur diſtribuoit le pain de ſa table, plûtôt que de les voir ſouffrir la faim.

Fin du dix-ſeptiéme Livre.

SOM-



Télémaque traverse le Tartare.



SOMMAIRE
DU
LIVRE DIX-HUITIEME.

Télémaque persuadé par divers songes que son pére Ulysse n'est plus sur la terre, éxécute son dessein de l'aller chercher dans les enfers : il se dérobe du camp étant suivi de deux Crétois jusqu'à un Temple près de la fameuse caverne d'Achérontia : il s'y enfonce au travers des ténébres, arrive au bord du Styx, & Caron le reçoit dans sa barque : il se va présenter devant Pluton qu'il trouve préparé à lui permettre de chercher son pére : il traverse le Tartare, (*) où il voit les tourmens que souffrent les ingrats, les parjures, les impies, les Hypocrites, & sur tout les mauvais Rois.

(*) Il traverse le Tartare. *Lisez Struchmeyeri J. Christ. Theologiam Mysticam, sive de Origine Tartari & Elysii Libri V.* 8. *Leyde* 1746. 2. *Alph.* $9\frac{1}{2}$. *pl.*

LES AVANTURES DE TELEMAQUE, FILS D'ULYSSE.

LIVRE DIX-HUITIEME.

Adraſte, dont les troupes avoient été conſidérablement affoiblies dans le combat, s'étoit retiré derriére la montagne d'Aulon (1) pour attendre divers ſecours, & pour tâcher de ſurprendre encore une fois ſes ennemis. Semblable à un lion affamé, qui ayant été repouſſé d'une bergerie s'en retourne dans les ſombres forêts, & rentre dans ſa caverne, où il aiguiſe ſes dents & ſes griffes, attendant le moment favorable pour égorger tous les troupeaux.

Télé-

(1) Aulon, aujourd'hui Caulo, eſt une Montagne de la Calabre

Télémaque ayant pris soin de mettre une éxacte discipline dans tout le camp, ne songea plus qu'à éxécuter un dessein qu'il avoit conçu, & qu'il cacha à tous les Chefs de l'armée. Il y avoit déja long-tems qu'il étoit agité pendant toutes les nuits par des songes qui lui représentoient son pére Ulysse. Cette chére image revenoit toujours sur la fin de la nuit avant que l'aurore vînt chasser du Ciel par ses feux naissans les inconstantes étoiles, & de dessus la terre le doux sommeil suivi des songes voltigeans. Tantôt il croyoit voir Ulysse nud dans une Isle fortunée, sur la rive d'une fleuve, dans une prairie ornée de fleurs, & environné de Nymphes qui lui jettoient des habits pour se couvrir. Tantôt il croyoit l'entendre parler dans un Palais tout éclatant d'or & d'yvoire, où des hommes couronnez de fleurs l'écoutoient avec plaisir & admiration. Souvent Ulysse lui apparoissoit tout-à-coup dans des festins où la joie éclatoit parmi les délices, & où l'on entendoit les tendres accords d'une voix avec une lyre plus douce que la lyre d'Apollon, & que les voix de toutes les Muses.

Télémaque en s'éveillant s'attristoit de ces songes si agréables. O mon pére! ô mon cher pére Ulysse! s'ecrioit-il; les songes les plus affreux me seroient plus doux. Ces images de félicité me font comprendre que vous êtes déja descendu dans le séjour des ames bienheureuses, que les Dieux récompensent de leurs vertus par une éternelle tranquilité. Je crois voir les Champs Elisées. O qu'il est cruel de n'esperer plus; quoi donc, ô mon cher pére! je ne vous verrai jamais; jamais je n'embrasserai celui qui m'aimoit tant, & que je cherche avec tant de peine: jamais je n'entendrai parler cette bouche d'où sortoit la sagesse: jamais je ne baiserai ces

bre Ulterieure, vers le Cap de Stilo, sur laquelle est une ville de même nom, autrefois Epiſcopale & suffragante de Reggio.

ces mains, ces chéres mains; ces mains victorieuſes qui ont abattu tant d'ennemis ! Elles ne puniront point les inſenſez amans de Pénélope, & Ithaque ne ſe relevera jamais de ſa ruine.

O Dieux ennemis de mon pére ! vous m'envoyez ces ſonges funeſtes pour arracher toute eſpérance de mon cœur, c'eſt m'arracher la vie. Non, je ne puis plus vivre dans cette incertitude. Que dis-je ! hélas ! je ne ſuis que trop certain que mon pére n'eſt plus, je vais chercher ſon ombre juſques dans les enfers. Théſée (2) y eſt bien deſcendu; Théſée, cet impie, qui vouloit outrager les Divinitez infernales: & moi j'y vais conduit par la piété. Hercule y deſcendit. Je ne ſuis pas Hercule; mais il eſt beau d'oſer l'imiter. Orphée (3) a bien touché par le récit de ſes malheurs le cœur de ce Dieu, qu'on dépeint comme inéxorable: il obtint de lui qu'Euridice retourneroit parmi les vivans. Je ſuis plus digne de compaſſion qu'Orphée; car ma perte eſt plus grande. Qui pourra comparer une jeune fille ſemblable à tant d'autres, avec le ſage Ulyſſe admiré de toute la Grece ? Allons, mourons, s'il le faut. Pourquoi craindre la mort, quand on ſouffre tant dans la vie? O Pluton ! ô Proſerpine ! j'éprouverai bientôt ſi vous êtes auſſi impitoyables qu'on le dit. O mon pére ! après avoir parcouru en vain les terres & les mers pour vous trouver, je vais voir ſi vous n'êtes point dans les ſombres demeures des morts. Si les Dieux me refuſent de vous poſſéder ſur la terre, & de jouïr de la lumiére du Soleil, peut-être ne me refuſeront-ils pas de voir au moins votre ombre dans le Royaume de la nuit.

En

(2) Théſée fils d'Egée, Roi d'Athénes, deſcendit aux Enfers avec Pirichoüs pour enlever Proſerpine. Il y fut enchaîné par l'ordre de Pluton, juſqu'à ce qu'Hercule le vint delivrer.

(3) Orphée deſcendit aux Enfers pour enlever ſa femme Euridice. Il l'en auroit retirée, s'il ne l'eût regardée trop tôt contre le commandement de Proſerpine.

En disant ces Paroles, Télémaque arrosoit son lit de ses larmes: aussitôt il se levoit, & cherchoit par la lumiére à soulager la douleur cuisante que ces songes lui avoient causé; mais c'étoit une fléche qui avoit percé son cœur, & qu'il portoit partout avec lui. Dans cette peine il entreprit de descendre aux enfers par un lieu célébre qui n'étoit pas éloigné du camp; on l'appelloit *Acherontia* (a), à cause qu'il y avoit en ce lieu une caverne affreuse de laquelle on descendoit sur les rives de l'Achéron, par lequel les Dieux mêmes craignent de jurer. La ville étoit sur un rocher, posée comme un nid sur le haut d'un arbre. Au pied de ce rocher on trouvoit la caverne, de laquelle les timides mortels n'osoient approcher. Les Bergers avoient soin d'en détourner leurs troupeaux; la vapeur souffrée du marais Stygien, qui s'exhaloit sans cesse par cette ouverture, empestoit l'air. Tout autour il ne croissoit ni herbes ni fleurs; on n'y sentoit jamais les doux zéphirs, ni les graces naissantes du Printems, ni les riches dons de l'Automne. La Terre aride y languissoit: on y voyoit seulement quelques arbustes dépouillez, & quelques cypres funestes. Au loin même, tout à l'entour, Cerès refusoit aux Laboureurs ses moissons dorées. Bacchus sembloit en vain y promettre ses doux fruits: les grapes de raisin se desséchoient au lieu de meurir. Les Nayades tristes ne faisoient point couler une onde pure; leurs flots étoient toujours amers & troubles; les oiseaux ne chantoient jamais dans cette terre hérissée de ronces & d'épines, & n'y trouvoient aucun bocage pour se retirer: ils alloient chanter leur amours sous

(a) Acherontia étoit une ville de la Pouille, située sur une montagne à l'extremité de l'Italie. Au pié de cette montagne est une caverne où le fleuve Acheron se précipite avec tant d'impetuosité, que les Poëtes ont appellé ce lieu une entrée de l'Enfer. C'est par là qu'Hercule y descendit, & qu'il en tira le Cerbere.

sous un Ciel plus doux. Là on n'entendoit que le croassement des corbeaux, & la voix lugubre des hiboux ; l'herbe même y étoit amére, & les troupeaux qui la paissoient ne sentoient point la douce joie qui les fait bondir. Le taureau fuyoit la geniſſe, & le Berger tout abattu oublioit sa musette & sa flûte.

De cette caverne sortoit de tems en tems une fumée noire & épaisse, qui faisoit une espéce de nuit au milieu du jour. Les peuples voisins redoubloient alors leurs sacrifices pour appaiser les Divinitez infernales ; mais souvent les hommes à la fleur de leur âge, & dès leur plus tendre jeunesse, étoient les seules victimes que ces Divinitez cruelles prenoient plaisir à immoler par une funeste contagion.

C'est-là que Télémaque résolut de chercher le chemin de la sombre demeure de Pluton. Minerve qui veilloit sans ceſſe sur lui, & qui le couvroit de son Egide, lui avoit rendu Pluton favorable. Jupiter même, à la priére de Minerve, avoit ordonné à Mercure, qui descend chaque jour aux enfers pour livrer à Caron un certain nombre de morts, de dire au Roi des ombres, qu'il laissât entrer le fils d'Ulysse dans son Empire.

Télémaque se dérobe du Camp pendant la nuit ; il marche à la clarté de la Lune, & il invoque cette puissante Divinité, qui étant dans le Ciel l'astre brillant de la nuit, & sur la terre la chaste Diane, (5) est aux enfers la redoutable Hécate. Cette Divinité écouta favorablement ses vœux, parceque son cœur étoit pur & qu'il étoit conduit par l'amour pieux qu'un fils doit à son pére.

A peine fut-il auprès de l'entrée de la caverne, qu'il entendit l'Empire souterain mugir. La terre trem-

(5) *Diane.* Déeſſe de la Chaſſe, étoit fille de Jupiter & de Latone, & sœur d'Apollon qui l'aima fort. Elle a ordinairement trois

trembloit sous ses pas ; le Ciel s'arma d'éclairs & de feux, qui sembloient tomber sur la terre. Le jeune fils d'Ulysse sentit son cœur ému, & tout son corps étoit couvert d'une sueur glacée: mais son courage le soutint il leva les yeux & les mains au Ciel. Grands Dieux ! s'écria-t-il, j'accepte ces présages que je crois heureux ; achevez votre ouvrage. Il dit, & redoublant ses pas, il se présenta hardiment.

Aussitôt la fumée épaisse, qui rendoit l'entrée de la caverne funeste à tous les animaux, dès qu'ils en approchoient, se dissipe ; l'odeur empoisonnée cessa pour un peu de tems. Télémaque entra seul; car quel autre mortel eût osé le suivre? Deux Crétois qui l'avoient accompagné jusqu'à une certaine distance de la caverne, & ausquels ils avoit confié son dessein, demeurérent tremblans & à demi morts assez loin de là, dans un Temple, faisans des vœux, & n'espérans plus de revoir Télémaque.

Cependant le fils d'Ulysse l'épée à la main, s'enfonce dans ce ténébres horribles. Bientôt il apperçoit une foible & sombre lueur, telle qu'on la voit pendant la nuit sur la terre: il remarque les ombres légéres qui voltigent autour de lui; il les écarte avec son épée, ensuite il voit les tristes bords du fleuve marécageux, dont les eaux bourbeuses & dormantes ne font que tournoyer ; il découvre sur ce rivage une foule innombrable de morts privez de la sépulture, qui se présentent en vain à l'impitoyable Caron. Ce Dieu, dont la vieillesse éternelle est toujours triste & chagrine, mais pleine de vigueur, les menace, les repousse, & admet d'abord dans sa barque le jeune Grec. En entrant, Télémaque entend les gémissemens d'une ombre qui ne pouvoit se consoler.

trois noms, & s'appelle en Enfer Hercaté : Diane sur terre : & au Ciel la Luna ou Phebe.

Quel eſt donc, lui dit-il, votre malheur? Qui étiez-vous ſur la terre? J'étois, lui répondit cette ombre, Nabopharzan (6) Roi de la ſuperbe Babylone: tous les peuples de l'Orient trembloient au ſeul bruit de mon nom; je me faiſois adorer par les Babyloniens dans un Temple de marbre, où j'étois repréſenté par une ſtatue d'or, devant laquelle on brûloit nuit & jour les plus précieux parfums de l'Ethiopie; jamais perſonne n'oſa me contredire ſans être auſſitôt puni: on inventoit chaque jour de nouveaux plaiſirs pour me rendre la vie plus délicieuſe; j'etois encore jeune & robuſte. Hélas! que de proſpérite ne me reſtoit-il pas encore à goûter ſur le Trône! Mais une femme que j'aimois, & qui ne m'aimoit pas, m'a bien fait ſentir que je n'étois pas Dieu; elle m'a empoiſonné, je ne ſuis plus rien; on mit hier avec pompe mes cendres dans une urne d'or: on pleura, on s'arracha les cheveux; on fit ſemblant de vouloir ſe jetter dans les flammes de mon bucher pour mourir avec moi: on va encore gémir au pied du ſuperbe tombeau où l'on a mis mes cendres; mais perſonne ne me regrette, ma mémoire eſt en horreur même dans ma famille, & ici-bas je ſouffre déja d'horribles traitemens.

Télémaque touché de ce ſpectacle, lui dit: Etiez-vous véritablement heureux pendant votre régne? Sentiez-vous cette douce paix, ſans laquelle le cœur demeure toujours ſerré & flêtri au milieu des délices? Non, répondit le Babylonien, je ne ſai même ce que vous voulez dire. Les ſages vantent cette paix comme l'unique bien; pour moi je ne l'ai jamais ſentie; mon cœur étoit ſans ceſſe agité de

(6) *Nabopharzan:* Nabuchodonoſor II. dit *le Grand*, fils du premier. Il fit la guerre contre les Aſſyriens, & les Egyptiens: & étant mal ſatisfait de Joachim Roi de Juifs, il l'attaqua dans ſes Etats, prit Jeruſalem, emporta ſes richeſſes, & fit ce Roi priſonnier,

de desirs noveaux, de crainte & d'espérance. Je tâchois de m'étourdir moi-même par l'ébranlement de mes passions; j'avois soin d'entretenir cette yvresse pour la rendre continuelle; le moindre intervalle de raison tranquille m'eût été trop amer. Voilà la paix dont j'ai jouï; toute autre me paroit une fable & un songe. Voilà les biens que je regrette.

En parlant ainsi, le Babylonien pleuroit comme un homme lâche qui a été amoli par les prospérite, & qui n'est point accoutumé à supporter constamment un malheur. Il avoit auprès de lui quelques esclaves qu'on avoit fait mourir pour honorer ses funérailles. Mercure les avoit livrez à Caron avec leur Roi, & leur avoit donné une puissance absoluë sur ce Roi qu'ils avoient servi sur terre. Ces ombres d'esclaves ne craignoient plus l'ombre de Nabopharzan, elles la tenoient enchaînée, & lui faisoient les plus cruelles indignitez. L'un lui disoit: N'étions-nous pas hommes aussibien que toi? Comment étois-tu assez insensé pour te croire un Dieu; & ne faloit-il pas te souvenir que tu étois de la race des autres hommes? Un autre, pour lui insulter, disoit: Tu avois raison de ne vouloir pas qu'on te prît pour un homme; car tu étois un monstre sans humanité. Un autre lui disoit: Hé bien! où sont maintenant tes flateurs? Tu n'as plus rien à donner, malheureux: Tu ne peux plus faire aucun mal; te voilà devenu esclave de tes esclaves mêmes. Les Dieux sont lents à faire justice, mais enfin ils la font.

A ces dures paroles, Nabopharzan se jettoit le visage contre terre, arrachant ses cheveux dans un ex-

nier. Ce Prince ayant subjugué presque toute l'Asie voulut être adoré comme Dieu. Il fit faire une statuë d'or, & par un Edit public il commanda à tous ses sujets de l'adorer; & comme les compagnons de Daniel ont refusé de l'adorer, ce Roi irrité les fit jetter dans une fournaise ardente.

cès de rage & de deſeſpoir. Mais Caron diſoit aux ecſclaves: Tirez-le par ſa chaîne; relevez le malgré lui, il n'aura pas même la conſolation de cacher ſa honte: il faut que toues les ombres du Styx en ſoient témoins, pour juſtifier les Dieux qui ont ſouffert ſi long-tems que cet impie régnât ſur la terre. Ce n'eſt encore là, ô Babylonien, que le commencement de tes douleurs; prépare-toi à être jugé par l'inflexible Minos Juge des enfers.

Pendant ce diſcouts du terrible Caron, la barque touchoit déja le rivage de l'Empire de Pluton; toutes les ombres accouroient pour conſidérer cet homme vivant, qui paroiſſoit au milieu de cet morts dans la barque; mais dans le moment où Télémaque mit piéd à terre, elles s'enfuirent; ſemblables aux ombres de la nuit, que la moindre clarté du jour diſſipe. Caron montrant au jeune Grec un front moins ridé, & des yeux moins farouches qu'à l'ordinaire, lui dit: Mortel chéri des Dieux, puiſqu'il t'eſt donné d'entrer dans le Royaume de la nuit, inacceſſible aux autres vivans, hâte toi d'aller où les Deſtins t'appellent; va par ce chemin ſombre au palais de Pluton, que tu trouveras ſur ſon Trône; il te permettra d'entrer dans les lieux dont il m'eſt défendu de te découvrir le ſecret

Auſſitôt Télémaque s'avance à grands pas; il voit de tous côtez voltiger des ombres plus nombreuſes que les grains de ſable qui couvrent les rivages de la mer; & dans l'agitation de cette multitude infinie, il eſt ſaiſi d'une horreur divine, obſervant le profond ſilence de ces vaſtes lieux. Ses cheveux ſe dreſſent ſur ſa tête quand il aborde le noir ſéjour de l'impitoyable Pluton; il ſent ſes genoux chancelans, la voix lui manque, & c'eſt avec peine qu'il peut prononcer au Dieu ces paroles: Vous voyez,

(7) Erebe, Dieu des Enfers, pere de la Nuit, engendré du Cahos

voyez, ô terrible Divinité, le fils du malheureux Ulysse; je viens vous demander si mon pére est descendu dans votre Empire, ou s'il est encore errant sur la terre.

Pluton étoit sur un Trône d'ébéne, son visage étoit pâle & sévére, ses yeux creux & étincelans, son front ridé & menaçant. La vuë d'un homme vivant lui étoit odieuse, comme la lumiére offense les yeux des animaux qui ont accoutumé de ne sortir de leurs retraites que pendant la nuit. A son côté paroissoit Proserpine, qui attiroit seule ses regards, & qui sembloit un peu adoucir son cœur: elle joüissoit d'une beauté toujours nouvelle, mais elle paroissoit avoir joint à ses graces divines je ne sai quoi de dur & de cruel de son époux.

Aux pieds du trône étoit la Mort pâle & dévorante avec sa faux tranchante qu'elle aiguisoit sans cesse. Autour d'elle voloient les noirs Soucis, les cruelles Défiances, les Vengeances toutes dégoutantes de sang, & couvertes de playes; les Maines injustes, l'Avarice qui se ronge elle-même; le Désespoir qui se déchire de ses propres mains; l'Ambition forcenée qui renverse tout; la Trahison qui veut se repaître de sang, & qui ne peut joüir des maux qu'elle a faits; l'envie qui verse son venin mortel autour d'elle, & qui se tourne en rage dans l'impuissance où elle est de nuire; l'Impiété qui se creuse elle-même un abîme sans fond où elle se précipite sans espérance; les spectres hideux; les fantômes qui représentent les morts pour épouvanter les vivans; les songes affreux: les insomnies aussi cruelles que les tristes songes. Toutes ces images funestes environnoient le fier Pluton, & rempliſſoient le Palais où il habite. Il repondit à Télémaque d'une voix sourde, qui fit mugir le fond de l'Erébe (7).

hos & de l'Obscurité, est souvent pris pour l'Enfer même par les Poëtes: c'est dans ce dernier sens qu'il faut l'entendre ici.

Jeune mortel, le destin t'a fait violer cet asyle sacré des ombres; suis ta haute destinée; je ne te dirai point où est ton pére; il suffit que tu sois libre de le chercher: puisqu'il a été Roi sur la terre, tu n'as qu'à parcourir d'un côté l'endroit du noir Tartare ou les mauvais Rois sont punis, & de l'autre les Champs Elisées où les bons Rois sont récompensez. Mais tu ne peux aller d'ici dans les Champs Elisees, qu'après avoir passé par le Tartare. Hâte-toi d'y aller, & de sortir de mon Empire.

A l'instant Télémaque semble voler dans ces espaces vuides & immenses, tant il lui tarde de savoir s'il verra son pére, & de s'éloigner de la présence horrible du Tyran, qui tient en crainte les vivans & les morts: il apperçoit bientôt assez près de lui le noir Tartare (8); il en sortoit une fumée noire & épaisse, dont l'odeur empestée donneroit la mort, si elle se répandoit dans la demeure des vivans: cette fumée couvroit un fleuve de feu & des tourbillons de flame, dont le bruit semblable à celui des torrens les plus impétueux quand ils s'élancent des plus hauts rochers dans le fond des abîmes, faisoit qu'on ne pouvoit rien entendre distinctement dans ces tristes lieux.

Télémaque secrétement animé par Minerve, entre sans crainte dans ce goufre. D'abord il aperçut un grand nombre d'hommes qui avoient vêcu dans les plus blasses conditions, & qui étoient punis pour avoir cherché les richesses par des fraudes, des trahisons & des cruautez: il y remarqua beaucoup d'impies hypocrites, qui faisans semblant d'aimer la Religion, s'en étoient servis comme d'un beau prétexte pour contenter leur ambition, & pour se joüer des hommes crédules. Ces hommes qui avoient abusé de la vertu même, quoiqu'elle soit le plus grand

(8) Le Tartare est le lieu où les mechans sont tourmentés dans les enfers.

grand don des Dieux, étoient punis comme les plus scélérats de tous les hommes. Les enfans qui avoient égorgé leurs péres & leurs méres; les épouses qui avoient trempé leurs mains dans le sang de leurs maris; les traîtres qui avoient livré leur patrie après avoir violé tous les sermens, souffroient des peines moins cruelles que ces hypocrites. Les trois Juges des enfers l'avoient ainsi voulu, & voici leur raison. C'est que les hypocrites ne se contentent pas d'être méchans comme le reste des impies; ils veulent encore passer pour bons, & font par leur fausse vertu que les hommes n'osent plus se fier à la véritable. Les Dieux dont ils se sont jouëz, & qu'ils ont rendus mépriſables aux hommes, prennent plaisir à employer toute leur puissance pour se venger de leur insulte.

Auprès de ceux-ci paroissoient d'autres hommes que le vulgaire ne croit guére coupables, & que la vengeance divine poursuit impitoyablement: ce sont les ingrats, les menteurs, les flateurs qui ont loué le vice; les critiques malins qui ont tâché de fletrir la plus pure vertu. Enfin ceux qui ont jugé témérairement des choses sans les connoître à fond, & qui par là ont nuï à la réputation des innocens.

Mais parmi toutes les ingratitudes, celle qui étoit punie comme la plus noire, c'est celle qui se commet envers les Dieux. Quoi donc, disoit Minos, on passe pour un monstre, quand on manque de reconnoissance pour son pére ou pour son ami, de qui on à recu quelques secours, & on fait gloire d'être ingrat envers les Dieux, de qui on tient la vie, & tous les biens qu'elle renferme! Ne leur doit-on pas sa naissance plus qu'au pére & à la mere de qui on est né? Plus les crimes sont impunis & excusez sur la terre, plus ils sont dans les enfers l'objet d'une vengeance implacable à qui rien n'échape.

Télémaque voyant les trois Juges qui étoient assis, qui condamnoient un homme, osa leur demander quels étoient ses crimes. Aussitôt le condamné prenant la parole, s'ecria: Je n'ai jamais fait aucun mal; j'ai mis tout mon plaisir à faire du bien; j'ai été magnifique, libéral, juste, compatissant; que peut-on donc me reprocher? Alors Minos lui dit: On ne te reproche rien à l'égard des hommes: mais ne devois-tu pas moins aux hommes qu'aux Dieux? Quelle est donc cette justice dont tu te vantes? Tu n'as manqué à aucun devoir envers les hommes qui ne sont rien. Tu as été vertueux; mais tu as rapporté toute ta vertu à toi-même, & non aux Dieux qui te l'avoient donné; car tu voulois jouïr du fruit de ta propre vertu, & te renfermer en toi-même. Tu as été ta divinité; mais les Dieux qui ont tout fait, & qui n'ont rien fait que pour eux mêmes, ne peuvent renoncer à leures droits; tu les as oubliez; ils t'oublieront, ils te liveront à toi-même, puisque tu as voulu être à toi, & non pas à eux. Cherche donc maintenant, si tu le peux, ta consolation dans ton propre cœur. Te voilà à jamais séparé des hommes auſquels tu as voulu plaire: te voilà seul avec toi-même qui étois ton idole; apprens qu'il n'y a point de véritable vertu, sans le respect & l'amour des Dieux à qui tout est du. Ta fausse vertu qui a long-tems ébloui les hommes faciles à tromper, va être confonduë, les hommes ne jugeant des vices & des vertus que par ce qui les choque ou les accommode, sont aveugles & sur le bien & sur le mal. Ici une lumiere divine renverse tous leurs jugemens superficiels; elle condamne souvent ce qu'ils admirent, & justifie ce qu'ils condamnent.

A ces mots, ce philosophe comme frappé d'un coup de foudre, ne pouvoit se supporter soi-même. La complaisance qu'il avoit euë autrefois à contempler sa modération, son courage & ses inclinations

géné-

généreuſes, ſe changent en déſeſpoir. La vuë de ſon propre cœur ennemi des Dieux devient ſon ſupplice. Il ſe voit & ne peut ceſſer de ſe voir: il voit la vanité des jugemens des hommes, auſquels il a voulu plaire dans toutes ſes actions. Il ſe fait une révolution univerſelle de tout ce qui eſt au-dedans de lui, comme ſi on bouleverſoit toutes ſes entrailles; il ne ſe trouve plus le même; tout appui lui manque dans ſon cœur. Sa conſcience, dont le témoignage lui avoit été ſi doux, s'éléve contre lui, & lui reproche amérement l'egarement & l'illuſion de toutes ſes vertus qui n'ont point eu le culte de la Divinité pour principe & pour fin; il eſt troublé, conſterné, plein de honte, de remords, & de déſeſpoir. Les Furies ne le tourmentent point, parce qu'il leur ſuffit de l'avoir livré à lui même, & que ſon propre cœur venge aſſez les Dieux mépriſez: il cherche les lieux les plus ſombres pour ſe cacher aux autres morts, ne pouvant ſe cacher à lui-même; il cherche les ténébres, & ne peut les trouver: une lumiére importune le ſuit par tout; par tout les rayons perçans de la vérité vont venger la vérité qu'il a négligé de ſuivre. Tout ce qu'il a aimé lui devient odieux, comme étant la ſource de ſes maux qui ne peuvent jamais finir. Il dit en lui-même: O inſenſé! je n'ai donc connu ni les Dieux, ni les hommes, ni moi-même! Non, je n'ai rien connu; puiſque je n'ai jamais aimé l'unique & véritable bien tous mes pas ont été des égaremens; ma ſageſſe n'étoit que folie; ma vertu n'étoit qu'un orgueil impie & aveugle; j'étois moi-même mon idole.

Enfin Télémaque apperçut les Rois qui étoient condamnez pour avoir abuſé de leur puiſſance; d'un côté une Furie vengereſſe leur préſentoit un miroir qui leur montroit toute la difformité de leurs vices. Là ils regardoient, & ne pouvoient s'empêcher de voir leur vanité groſſiére & avide des plus ridicules louanges,

ges; leur dureté pour les hommes, dont ils avoient du faire la félicité; leur insensibilité pour la vertu; leur crainte d'entendre la vérité; leur inclination pour les hommes lâches & flateurs: leur inaplication, leur molesse, leur indolence, leur défiance déplacée, leur faste, & leur excessive magnificence fondée sur la ruine des peuples: leur ambition pour acheter un peu de vaine gloire par le sang de leurs Citoyens: Enfin leur cruauté qui cherche chaque jour de nouvelles délices parmi les larmes & le déseipoir de tant de malheureux. Ils se voyoient sans cesse dans ce miroir: ils se trouvent plus horribles & plus monstrueux, que n'est la Chimére (9) vaincuë par Bellérophon (10); ni l'Hydre de Lerne abattuë par Hercule; ni Cerbére même, quoiqu'il vomisse de ses trois gueules béantes un sang noir & venimeux qui est capable d'empester toute la race des mortels vivans sur la terre.

En même tems, d'un autre côté, une autre Furie leur répétoit avec insulte toutes les louanges que leurs flateurs leur avoient données pendant leur vie, & leur présentoit un autre miroir, où ils se voyoient tels que la flaterie les avoit dépeints; l'opposition de ces deux peintures si contraires, étoit le supplice de leur vanité. On remarquoit que les plus méchans d'entre ces Rois étoient ceux à qui on avoit donné les plus magnifiques louanges pendant leur vie, parce que les méchans sont plus craints que les bons, & qu'ils

(9) La Chimére est une Montagne de Licie, dont le sommet jette des flammes & est habité par des Lions, au milieu les chevres y paissent & au bas on y voit des serpens. D'où est venuë la fable, que c'est un monstre qui a la tête d'un Lion, le corps de chevre, & la queuë de Dragon; ou qui a trois têtes semblables à celles de ces animaux.

(10) Bellérophon, fils de Glaucus Roi de Corinthe, fut accusé par Stenobée d'avoir voulu la forcer, quoi que ce fût elle qui l'eut sollicité à commettre un adultére. Prœtus, Roi d'Argos, mari de cette femme, ajoutant foi trop legerement à son accusation, envoya Bellérophon à Iobate, Roi de Licie, pour l'exposer à la

qu'ils éxigent sans pudeur les lâches flateries des Poëtes & des Orateurs (11) de leur tems.

On les entend gémir dans ces profondes ténébres, où ils ne peuvent voir que les insultes, & les dérisions qu'ils ont à souffrir; ils n'ont rien autour d'eux qui ne les repousse, qui ne les contredise, qui ne les confonde. Au lieu que sur la terre ils se jouoient de la vie des hommes, & prétendoient que tout étoit fait pour les servir; dans le Tartare ils sont livrez à tous les caprices de certains esclaves qui leur font sentir à leur tour une cruelle servitude; ils servent avec douleur, & il ne leur reste aucune espérance de pouvoir jamais adoucir leur captivité; ils sont sous les coups de ces esclaves devenus leurs tyrans impitoyables, comme un enclume est sous les coups des marteaux des Cyclopes, quand Vulcain les presse de travailler dans les fournaises ardentes du Mont-Etna.

Là Télémaque apperçut des visages pâles, hideux & contristez. C'est une tristesse noire qui ronge ces criminels; ils ont horreur d'eux-mêmes, & ils ne peuvent non plus se délivrer de cette horreur, que de leur propre nature: ils n'ont point besoin d'autre châtiment de leurs fautes que de leurs fautes mêmes, ils les voyent sans cesse dans toute leur énormité; elles se présentent à eux comme des spectres horribles, elles les poursuivent. Pour s'en garantir ils cherchent une mort plus puissante que celle qui les

à la mort, celui-ci le fit combatrre contre la Chimére qu'il vainquit étant monté sur le cheval Pegaze.

(11) *Les lâches flateries des Poëtes & des Orateurs:* L'eloquence & la Flaterie ont grande simpatie, & il est tres difficile d'être habile flateur, sans être éloquent, & d'être éloquent, sans devenir flateur. Et c'est peut être ce que le Jeune Pline veut dire, quand il dit, que l'Eloquence ne se sauroit bien aprendre sans les bonnes mœurs, pour donner à entendre, que l'eloquence est un dangereux talent dans ceux, qui n'ont pas la probité qu'il faut pour en faire un bon usage. Mores primùm, mox eloquentiam discat, quæ malè sine moribus discitur. L. 3. Ep. 3.

les a séparez de leurs corps. Dans le déſeſpoir où ils ſont, ils appelent à leur ſecours une mort qui puiſſe éteindre tout ſentiment & toute connoiſſance en eux; ils demandent aux abîmes de les engloutir pour ſe dérober aux rayons vengeurs de la vérité qui les perſécute; mais ils ſont réſervez à la vengeance qui diſtile ſur eux goute à goute, & qui ne tarira jamais. La vérité qu'ils ont craint de voir, fait leur ſupplice; ils la voyent, & n'ont des yeux que pour la voir s'élever contr'eux: ſa vuë les perce, les déchire, les arrache à eux-mêmes; elle eſt comme la foudre; ſans rien détruire au-dehors, elle pénétre juſqu'au fond des entrailles; ſemblable à un métal dans une fouranaiſe ardente, l'ame eſt comme fonduë par ce feu vengeur; il ne laiſſe aucune conſiſtance, & il ne conſume rien: il diſſout juſqu'aux prémiers principes de la vie, & on ne peut mourir. On eſt arraché à ſoi même: on n'y peut plus trouver ni appui ni repos pour un ſeul inſtant; on ne vit plus que par la rage qu'on a contre ſoi-même, & par une perte de toute eſpérance qui rend forcené.

Parmi ces objets qui faiſoient dreſſer les cheveux de Télémaque ſur ſa tête, il vit pluſieurs des anciens Rois de Lydie qui étoient punis pour avoir préféré les delices d'une vie molle au travail, pour le ſoulagement des peuples, qui doit être inſéparable de la Royauté.

Ces Rois ſe reprochoient les uns aux autres leur aveuglement. L'un diſoit à l'autre qui avoit été ſon fils: Ne vous avois-je pas récommandé ſouvent pendant ma vieilleſſe & avant ma mort, de reparer les maux que j'avois faits par ma négligence? Ah! malheureux pére! diſſoit le fils, c'eſt vous qui m'avez perdu; c'eſt votre exemple qui m'a inſpiré le faſte, l'orgueil, la volupté, & la dureté pour les hommes. En vous voyant régner avec tant de moleſſe, & avec tant de lâches flateurs autour

de

de vous, je me suis accoutumé à aimer la flaterie & les plaisirs. J'ai cru que le reste des hommes étoit à l'égard des Rois, ce que les chevaux & les autres bêtes de charge sont à l'égard des hommes; c'est-à-dire des animaux dont on ne fait cas qu'autant qu'ils rendent de service & qu'ils donnent de commoditez. Je l'ai cru, c'est vous qui me l'avez fait croire, & maintenant je souffre tant de maux pour vous avoir imité. A ces reproches ils ajoutoient les plus affreuses malédictions, & paroissoient animez de rage pour s'entredéchirer.

Autour de ces Rois voltigeoient encore comme des hiboux dans la nuit, les cruels soupçons, les vaines allarmes, les défiances qui vengent les peuples de la dureté de leurs Rois, la faim insatiable des richesses, la fausse gloire toujours tyrannique, & la molesse lâche qui redouble tous les maux qu'on souffre sans pouvoir jamais donner de solides plaisirs.

On voyoit plusieurs de ces Rois sévérement punis, non pour les maux qu'ils avoient faits, mais pour avoir negligé le bien qu'ils auroient du faire. Tous les crimes des peuples qui viennent de la négligence avec laquelle on fait observer les Loix, étoient imputez aux Rois, qui ne doivent regner qu'afin que les Loix régnent par leur ministére. On leur imputoit aussi tous les desordres qui viennent du faste, du luxe, & de tous les autres excés qui jettent les hommes dans un état violent, & dans la tentation de violer les Loix pour aquérir du bien. Sur tout on traitoit rigoureusement les Rois, qui au lieu d'être bons & vigilans pasteurs des peuples, n'avoient songé qu'à ravager le troupeau comme des loups dévorans.

Mais ce qui consterna davantage Télémaque, ce fut de voir dans cet abîme de ténébres & de maux

un

un grand nombre de Rois, qui ayant passé sur la Terre pour des Rois assez bons, avoient été condamnez aux peines du Tartare, pour s'être laissez gouverner par des hommes méchans & artificieux. Ils étoient punis pour les maux qu'ils avoient laissé faire par leur autorité; la plupart de ces Rois n'avoient été ni bons ni méchans, tant leur foiblesse avoit été grande; ils n'avoient jamais craint de ne pas connoître la vérité; ils n'avoient point eu le gôut de la vertu, & n'avoient point mis leur plaisir à faire du bien.

Fin du dix-huitiéme Livre.



SOM.



Télémaque etant dans les Champs Elisées.

SOMMAIRE DU LIVRE DIX-NEUVIEME.

Télémaque entre dans les Champs Elisées, où il est reconnu par Arcésius son bisaïeul, qui l'assure qu'Ulysse est vivant; qu'il le reverra à Ithaque, & qu'il y régnera après lui. Arcésius lui dépeint la félicité dont jouïssent les hommes justes, sur tout les bons Rois, qui pendant leur vie ont servi les Dieux, & fait le bonheur des peuples qu'ils ont gouvernez: il lui fait remarquer que les Héros, qui ont seulement excellé dans l'art de faire la guerre, sont beaucoup moins heureux. Il les lui montre dans un lieu séparé. Il donne des instructions à Télémaque; puis celui-ci s'en va pour rejoindre en diligence le camp des alliez.

LES AVANTURES DE TELEMAQUE, FILS D'ULYSSE.

LIVRE DIX-NEUVIEME.

Lorsque Télémaque sortit de ces lieux, il se sentit soulagé comme si non avoit ôté une montagne de dessus sa poitrine: il comprit par ce soulagement le malheur de ceux qui y étoient renfermez sans espérance d' en sortir jamais; il étoit effrayé de voir combien les Rois étoient plus rigoureusement tourmentez que les autres coupables. Quoi! disoit-il, tant de devoirs, tant de périls, tant de piéges, tant de difficultez de connoître la vérité pour se défendre contre les autres & contre soi-même! enfin

tant

tant de tourmens horribles dans les enfers, après avoir été si agité, si traversé dans une vie courte! O insensé celui qui cherche à regner! Heureux celui qui se borne à une condition privée & paisible, où la vertu lui est moins difficile.

En faisant ces réfléxions il se troubloit au dedans de lui-même, il frémit & tomba dans une consternation qui lui fit sentir quelque chose du désespoir de ces malheureux qu'il venoit de considérer; mais à mesure qu'il s'éloignoit de ce triste séjour des ténébres, de l'horreur, & du désespoir, son courage commença peu à peu à renaître; il respiroit, & entrevoyoit deja de loin la douce & pure lumiére du séjour des Héros.

C'est dans ce lieu qu'habitoient tous les bons Rois qui avoient jusqu'alors gouverné les hommes, ils étoient séparez du reste des justes. Comme les méchans Princes souffroient dans le Tartare des suplices infiniment plus rigoureux que les autres coupables d'une condition privée; aussi les bons Rois joüissoient dans les Champs Elisées d'un bonheur infiniment plus grand que celui du reste des hommes qui avoient aimé la vertu sur la terre.

Télémaque s'avança vers ces Rois, qui étoient dans des bocages odoriférans, sur des gazons toujours renaissans & fleuris; mille petits ruisseaux d'une onde pure arrosoient ces beaux lieux, & y faisoient sentir une délicieuse fraîcheur; un nombre infini d'oiseaux faisoient résonner ces bocages de leurs doux chants. On voyoit tout ensemble les fleurs du Printems, qui naissoient sous ses pas avec les plus riches fruits de l'Automne qui pendoient des arbres. Là jamais on ne ressentit les ardeurs de la canicule (1); là jamais les noirs aquilons n'oférent

(1) La Canicule est un signe celeste qui se leve le sixieme jour de Juillet, & qui fait un tour de six semaines qu'on appelle jours Caniculaires.

soufler ni faire sentir les rigueurs de l'hyver. Ni la Guerre altérée de sang, ni la cruelle Envie qui mord d'une dent venimeuse, & qui porte des vipéres entortillées dans son sein & autour de ses bras, ni les jalousies, ni les défiances, ni la crainte, ni les vains désirs n'aprochent jamais de cet heureux séjour de la paix. Le jour n'y finit point, & la nuit avec ses sombres voiles y est inconnuë; une lumiére pure & douce se répand autour des corps de ces hommes justes, & les environne de ses rayons comme d'un vêtement. Cette lumiére n'est point semblable à la lumiére sombre qui éclaire les yeux des misérables mortels, & qui n'est que ténébres; c'est plutôt une gloire céleste qu'une lumiére: elle pénétre plus subtilement les corps que les rayons du Soleil ne pénétrent le plus pur cristal; elle n'ebloüit jamais: au coutraire, elle fortifie les yeux, & porte dans le fond de l'ame je ne sai quelle sérénité. C'est d'elle seule que les hommes bienheureux sont nourris; elle sort d'eux, & elle y entre: elle les pénétre, & s'incorpore à eux comme les alimens s'incorporent à nous: ils la voyent, ils la sentent, ils la respirent; elle fait naître en eux une source intarissable de paix & de joie: ils sont plongez dans cet abîme de délices comme les poissons dans la mer; ils ne veulent plus rien: ils ont tout sans rien avoir; car le goût de lumiére pure appaise la faim de leur cœur. Tous leurs désirs sont rassasiez, & leur plénitude les éléve au-dessus de tout ce que les hommes vuides & affamez cherchent sur la terre; toutes les délices qui les environnent ne leur sont rien, parce que le comble de leur félicité, qui vient du dedans, ne leur laisse aucun sentiment pour tout ce qu'ils voyent de délicieux au-dehors: ils sont tels que les Dieux, qui rassasiez de nectar & d'ambroisie, ne daigneroient pas se nourrir de viandes grossieres qu'on leur pré-

préſenteroit à la table la plus exquiſe des hommes mortels. Tous les maux s'enfuyent loin de ces lieux tranquiles; la mort, la maladie, la pauvreté, la douleur, les regrets, les remords, les craintes, les eſpérances mêmes qui coutent ſouvent autant de peines que les craintes, les diviſions, les dégouts, les dépits, n'y peuvent avoir aucune entrée.

Les hautes montagnes de Thrace, qui de leurs fronts couverts de neige & de glace depuis l'origine du monde, fendent les nuës, ſeroient renverſées de leurs fondemens poſez au centre de la terre, que les cœurs de ces hommes juſtes ne pourroient pas même être émus; ſeulement ils ont pitié des miſéres qui accablent les hommes vivans dans le monde; mais c'eſt une pitié douce & paiſible qui n'altére en rien leur immuable félicité. Une jeuneſſe éternelle, une félicité ſans fin, une gloire toute divine eſt peinte ſur leurs viſages; mais leur joie n'a rien de folâtre ni d'indécent: c'eſt une joie douce, noble, pleine de majeſté; c'eſt un goût ſublime de la vérité & de la vertu qui les tranſporte; ils ſont ſans interruption à chaque moment, dans le même ſaiſiſſement de cœur où eſt une mére qui revoit ſon cher fils qu'elle avoit cru mort; & cette joie qui échape bientôt à la mére, ne s'enfuit jamais du cœur de ces hommes. Jamais elle ne languit un inſtant: elle eſt toujours nouvelle pour eux; ils ont le tranſport de l'yvreſſe ſans en avoir le trouble & l'aveuglement. Ils s'entretiennent enſemble de ce qu'ils voyent & de ce qu'ils goûtent; ils foulent à leurs piéds les molles délices, & les vaines grandeurs de leurs anciennes conditions qu'ils déplorent; ils repaſſent avec plaiſir ces triſtes, mais courtes années, où ils ont eu beſoin de combattre contre eux-mêmes, & contre le torrent

des hommes corrompus pour devenir bons; ils admirent le secours des Dieux qui les ont conduits, comme par la main, à la vertu, au milieu de tant de périls. Je ne sai quoi de divin coule sans cesse au travers de leurs cœurs comme un torrent de la Divinité même qui s'unit à eux; ils voyent, ils goûtent qu'ils sont heureux, & sentent qu'ils le seront toujours. Ils chantent les louanges des Dieux, & ils ne font tous ensemble qu'une seule voix, une seule pensée, un seul cœur. Une même félicité fait comme un flux & reflux dans ces ames unies.

Dans ce ravissement divin, les siécles coulent plus rapidement que les heures parmi les mortels; & cependant mille & mille siécles écoulez n'ôtent rien à leur félicité toujours nouvelle & toujours entiére. Ils régnent tous ensemble, non sur des trônes que la main des hommes peut renverser, mais en eux-mêmes avec une puissance immuable; car ils n'ont plus besoin d'être redoutables par une puissance empruntée d'un peuple vil & misérable; ils ne portent plus ces vains diadêmes dont l'éclat cache tant de craintes & de noirs soucis. Les Dieux mêmes les ont couronnez de leurs propres mains avec des couronnes que rien ne peut flétrir.

Télémaque qui cherchoit son pére & qui avoit espéré de le trouver dans ces beaux lieux, fut si saisi de ce goût de paix & de félicité, qu'il eût voulu y trouver Ulysse, & qu'il s'affligeoit d'être contraint lui-même de retourner ensuite dans la société des mortels. C'est ici, disoit-il, que la véritable vie se trouve, & la nôtre n'est qu'une mort. Mais ce qui l'étonnoit, c'étoit d'avoir vû tant de Rois punis dans le Tartare, & d'en voir si peu dans les Champs Elisées; il comprit qu'il y a peu de Rois assez fermes & assez courageux pour résister

à leur

à leur propre puissance, & pour rejetter la flaterie de tant de gens qui excitent toutes leurs passions. Ainsi les bons Rois sont très-rares ; & la plupart sont si méchans, que les Dieux ne seroient pas justes, si après avoir souffert qu'ils ayent abusé de leur puissance pendant la vie, ils ne les punissoient après leur mort.

Télémaque ne voyant point son pére Ulysse parmi tous ces Rois, chercha du moins des yeux le divin Laërte son grand-pére. Pendant qu'il le cherchoit inutilement, un vieillard vénérable & plein de majesté s'avança vers lui. Sa vieillesse ne ressembloit point à celle des hommes, que le poids des années accable sur la terre. On voyoit seulement qu'il avoit été vieux avant sa mort; c'étoit un mélange de tout ce que la vieillesse a de grave avec toutes les graces de la jeunesse; car les graces renaissent même dans les vieillards les plus caduques, au moment où ils sont introduits dans les Champs Elisées. Cet homme s'avançoit avec empressement & regardoit Télémaque avec complaisance, comme une personne qui lui étoit fort chére. Télémaque qui ne le reconnoissoit point, étoit en peine & en suspens.

Je te pardonne, ô mon cher fils, lui dit ce vieillard, de ne me point reconnoître; je suis Arcésius (2) pére de Laërte. J'avois fini mes jours un peu avant qu'Ulysse mon petit-fils partît pour aller au siége de Troye: alors tu étois encore un petit enfant entre les bras de ta nourrice; dès-lors j'avois conçu de toi de grandes espérances; elles n'ont point été trompeuses, puisque je te vois descendu dans le Royaume de Pluton pour chercher ton pére,

(2) Arcesius étoit fils de Jupiter, c'est pourquoi l'on appelle son fils le divin Laërte.

& que les Dieux te soutiennent dans cette entreprise. O heureux enfant! les Dieux t'aiment & te préparent une gloire égale à celle de ton pére. O heureux moi-même de te revoir! Cesse de chercher Ulysse en ces lieux, il vit encore; & il est réservé pour relever notre maison dans l'Isle d'Ithaque. Laërte même, quoique le poids des années l'ait abattu, jouït encore de la lumiére, & attend que son fils revienne lui fermer les yeux. Ainsi les hommes passent comme les fleurs qui s'épanouïssent le matin, & qui le soir sont flétries & foulées aux pieds. Les générations des hommes s'écoulent comme les ondes d'un fleuve rapide; rien ne peut arrêter le tems qui entraîne après lui tout ce qui paroît le plus immobile. Toi-même, ô mon fils! mon cher fils, toi-même qui jouïs maintenant d'une jeunesse si vive & si féconde en plaisirs, souviens-toi que ce bel âge n'est qu'une fleur qui sera presque aussitôt séchée qu'éclosé; tu te verras changé insensiblement: les graces riantes, & les doux plaisirs qui t'accompagnent, la force, la santé, la joie, s'évanouïront comme un beau songe; il ne t'en restera qu'un triste souvenir: la vieillesse languissante, & ennemie des plaisirs viendra rider ton visage, courber ton corps, affoiblir tes membres, faire tarir dans ton cœur la source de la joie, te dégoûter du présent, te faire craindre l'avenir, te rendre insensible à tout, excepté à la douleur. Ce tems te paroît éloigné. Hélas! tu te trompes, mon fils; il se hâte; le voilà qui arrivé: ce qui vient avec tant te rapidité n'est pas loin de toi, & le présent qui s'enfuit, est déja bien loin, puisqu'il s'anéantit dans le moment que nous parlons, & ne peut plus se rapprocher. Ne compte donc jamais, mon fils, sur le présent; mais soutiens-toi dans le sentier rude & âpre de la vertu par la vuë de l'avenir. Prépare-toi par des mœurs pures & par l'amour de la Justice, une

place

place dans l'heureux séjour de la paix. Tu verras enfin bientôt ton pére reprendre l'autorité dans Ithaque. Tu es né pour régner après lui: mais hélas! ô mon fils, que la Royauté est trompeuse! quand on la regarde de loin, on ne voit que grandeur, éclat & délices: mais de près tout est épineux. Un particulier peut sans deshonneur mener une vie douce & obscure. Un Roi ne peut sans se deshonorer, préférer une vie douce & oisive aux fonctions pénibles du gouvernement; il se doit à tous les hommes qu'il gouverne, & il ne lui est jamais permis d'être à lui-même. Ses moindres fautes sont d'une conséquence infinie, parce quelles causent le malheur des peuples, & quelquefois pendant plusieurs siécles: il doit réprimer l'audace des méchans, soûtenir l'innocence, dissiper la calomnie. Ce n'est pas assez pour lui de ne faire aucun mal, il faut qu'il fasse tous les biens possibles dont l'Etat a besoin. Ce n'est pas assez de faire le bien par soi-même, il faut encore empêcher tous les maux que les autres feroient, s'ils n'étoient retenus. Crains donc, mon fils, crains donc une condition si périlleuse, arme-toi de courage contre toi-même, contre les passions, & contre les flateurs.

En disant ces paroles, Arcésius paroissoit animé d'un feu divin, & montroit à Télémaque un visage plein de compassion pour les maux qui accompagnent la Royauté. Quand elle est prise, disoit-il, pour se contenter soi-même, c'est une monstrueuse tyrannie. Quand elle est prise, pour remplir ses devoirs & pour conduire un peuple innombrable, comme une pére conduit ses enfans, c'est une servitude accablante qui demande un courage & une patience heroïque. Aussi est-il certain que ceux qui ont régné avec une sincére vertu, possédent ici tout ce que la puissance des Dieux peut donner pour rendre une félicité complette.

Pendant qu'Arcésius parloit de la sorte, ses paroles entroient jusqu'au fond du cœur de Télémaque; elles s'y gravoient comme un habile ouvrier avec son burin grave sur l'airain les figures qu'il veut montrer aux yeux de la plus reculée postérité. Ces sages paroles étoient comme une flame subtile qui pénétroit dans les entrailles du jeune Télémaque; il se sentoit ému & embrasé: Je ne sai quoi de divin sembloit fondre son cœur au-dedans de lui. Ce qu'il portoit dans la partie la plus intime de lui-même, le consumoit secrétement; il ne pouvoit ni se contenir, ni le supporter, ni résister à une si violente impression. C'étoit un sentiment vif & délicieux, qui étoit mêlé d'un tourment capable d'arracher la vie.

Ensuite Télémaque commença à respirer plus librement; il reconnut dans le visage d'Arcésius une grande ressemblance avec Laërte: il croyoit méme se ressouvenir confusément d'avoir vu en Ulysse son pére des traits de cette même ressemblance, lorsqu'Ulysse partit pour le siége de Troye.

Ce ressouvenir attendrit son cœur; des larmes douces & mêlées de joie coulérent de ses yeux; il voulut embrasser une personne si chére; plusieurs fois il l'essaya inutilement. Cette ombre vaine échapa à ses embrassemens, comme un songe trompeur se dérobe à l'homme qui croit en jouir: tantôt la bouche altérée de cet homme dormant poursuit une eau fugitive; tantôt ses lévres s'agitent pour former des

(3) Hipolyte fils de Thesée & d'Hipolyte, fut accusé par sa belle mère Phedre d'avoir voulu attenter à son honneur. Thesée la crut trop legerement, & non content de bannir Hipolyte, il pria encore Neptune de venger ce prétendu crime, de sorte que ce jeune Prince étant sur son chariot pour fuir l'indignation de son pere, trouva au bord de la mer un monstre marin qui éfraia tellement ses chevaux, qu'ils le renverférent par terre & le tuerent à force de le trainer parmi les rochers.

des paroles que sa langue engourdie ne peut proférer; ses mains s'étendent avec effort & ne prennent rien. Ainsi Télémaque ne peut contenter sa tendresse; il voit Arcésius, il l'entend, il lui parle, il ne peut le toucher. Enfin il lui demande qui sont ces hommes qu'il voit autour de lui.

Tu vois, mon fils, lui répondit le sage vieillard, ces hommes qui ont été l'ornement de leur siécle, la gloire & le bonheur du genre humain. Tu vois le petit nombre des Rois qui ont été dignes de l'être, & qui ont fait avec fidélité la fonction des Dieux sur la terre. Ces autres que tu vois assez près d'eux, mais séparez par ce petit nuage, ont une gloire beaucoup moindre: ce sont des Héros à la vérité; mais la récompense de leur valeur & de leurs expéditions militaires, ne peut être comparée avec celle des Rois sages, justes & bienfaisans.

Parmi ces Héros, tu vois Thésée qui a le visage un peu triste: il a ressenti le malheur d'être trop crédule pour une femme artificieuse, & il est encore affligé d'avoir si injustement demandé à Neptune la mort cruelle de son fils Hypolyte (3). Heureux s'il n'eût point été si prompt & si facile à irriter! Tu vois aussi Achille appuyé sur sa lance, (4) à cause de cette blessure qu'il reçut au talon de la main du lâche Pâris, & qui finit sa vie. S'il eût été aussi sage, juste & modéré, qu'il étoit intrépide, les Dieux lui auroient accordé un long régne; mais ils ont eu pitié des (5) Phtiotes & des Dolopes, sur lesquels il devoit naturellement régner après Pelée: ils n'ont pas

(4) A cause de cette blessure &c. Achille avoit été plongé trois fois par sa mere dans l'eau du Stix qui l'avoit rendu invulnerable, excepté au talon par où elle le tenoit.

(5) Les Phtiotes & les Dolopes étoient des peuples de Thessalie, dont Pelée étoit Roi.

pas voulu livrer tant de peuples à la merci d' un homme fougueux, plus facile à irriter que la mer la plus orageuse. Les Parques ont accourci le fil de ses jours, & il a été comme une fleur à peine éclose, que le tranchant de la charuë coupe, & qui tombe avant la fin du jour, où on l'avoit vu naitre. Les Dieux n'ont voulu s'en servir que comme des torrens & des tempêtes, pour punir les hommes de leurs crimes; ils ont fait servir Achile à abattre les murs de Troye, pour venger le parjure de Laomédon (6), & les injustes amours de Pâris. Après avoir ainsi employé cet instrument de leur vengeance, ils se sont appaisez, & ils ont refusé aux larmes de Thétis de laisser plus longtems sur la terre ce jeune Héros, qui n'y étoit propre qu'à troubler les hommes, qu' à renverser les Villes & les Royaumes.

Mais vois-tu cet autre avec ce visage farouche? c'est Ajax fils de Télamon, & cousin d'Achille: tu n'ignores pas sans doute quelle fut sa gloire dans les combats. Après la mort d'Achille il prétendit qu'on ne pouvoit donner ses armes à nul autre qu'à lui; ton pére ne crut pas les lui devoir céder, les Grecs jugérent en faveur d'Ulysse. Ajax se tua de désespoir; l'indignation & la fureur sont encore peintes sur son visage. N'approche pas de lui, mon fils; car il croiroit que tu voudrois lui insulter dans son malheur, & il est juste de le plaindre: ne remar-

(6) Laomedon fils & successeur d'Ilus bâtit les murailles de Troye avec l'aide d'Apollon & de Neptune, à qui il promit avec serment une certaine récompense qu'il leur refusa ensuite. Ils s'en vengerent par divers maux, de sorte que pour les appaiser, il fut obligé d'exposer sa fille Hesione à être devorée des Monstres Marins. Hercule s'offrit de la delivrer, à condition que Laomedon lui donneroit les chevaux engendrez de semence divine qu'il avoit: ce qui lui fut néanmoins refusé par ce perfide, aprés qu'Hesione eut été sauvée du danger.

marques-tu pas qu'il nous regarde avec peine, & qu'il entre brusquement dans ce sombre bocage, parce que nous lui sommes odieux? Tu vois de cet autre côté Hector qui eût été invincible, si le fils de Thétis n'eût point été au monde dans le même tems. Mais voilà Agamemnon qui passe & qui porte encore sur lui les marques de la perfidie de Clitemnestre. O mon fils! je frémis en pensant aux malheurs de cette famille de l'impie Tantale. La division des deux fréres Atrée & Thyeste (7) a rempli cette maison d'horreur & de sang. Hélas! combien un crime en attire d'autres! Agamemnon revenant à la tête des Grecs du siége de Troye, n'a pas eu le tems de jouïr en paix de la gloire qu'il avoit acquise; telle est la destinée de presque tous les Conquérans. Tous ces hommes, que tu vois ont été redoutables dans la guerre, mais il n'ont point été aimables & vertueux. Aussi ne sont-ils que dans la seconde demeure des Champs Elisées.

Pour ceux-ci, ils ont régné avec justice, & ont aimé leurs peuples: ils sont les amis des Dieux: pendant qu'Achille & Agamemnon pleins de leurs querelles & de leurs combats conservent encore ici leurs peines & leurs défauts naturels, pendant qu'ils regrettent en vain la vie qu'ils ont perduë, & qu'ils s'affligent de n'être plus que des ombres impuissantes & vaines; ces Rois justes étant purifiez par la lumiére divine dont ils sont nourris, n'ont plus rien

(7) Atrée & Thieste, fils de Pelops & d'Hippodamie, avoient une haine implacable l'un pour l'autre. Thieste, qui ne pensoit qu'à chagriner Atrée deshonora son lit, & se retira en lieu de sureté. Atrée, qui avoit les enfans de Thieste en son pouvoir, feignit d'avoir oublié tout le passé & l'invita à un festin: celui ci s'y trouva, & aprés qu'on se fut levé de table, Atrée lui montra les têtes & les mains coupées de ses enfans, lui faisant entendre qu'il avoit mangé leur chair. Thieste employa son fils naturel Aegiste pour se venger de son frere.

rien à désirer pour leur bonheur; ils regardent avec compassion les inquiétudes des mortels; & les plus grandes affaires, qui agitent les hommes ambitieux, leur paroissoient comme des jeux d'enfans: leurs cœurs sont rassasiez de la vérité & de la vertu qu'ils puisent dans la source. Ils n'ont plus rien à souffrir ni d'autrui ni d'eux-mêmes; plus de désirs, plus de besoins, plus de crainte; tout est fini pour eux, excepté leur joie qui ne peut finir.

Considére, mon fils, cet ancien Roi Inachus (8) qui fonda le Royaume d'Argos. Tu le vois avec cette vieillesse si douce & si majestueuse; les fleurs naissent sous ses pas. Sa démarche légére ressemble au vol d'un oiseau: il tient en sa main une lyre d'yvoire, & dans un transport éternel il chante les merveilles des Dieux. Il sort de son cœur & de sa bouche un parfum exquis; l'harmonie de sa lyre & de sa voix raviroit les hommes & les Dieux. Il est ainsi récompensé pour avoir aimé le peuple qu'il assembla dans l'enceinte de ses nouveaux murs, & ausquels il donna des Loix.

De l'autre côté tu peu voir entre ces Myrthes Cécrops Egyptien, (9) qui le prémier régna dans Athénes, ville consacrée à la sage Déesse dont elle porte le nom. Cécrops apportant des Loix utiles de l'Egypte, qui a été pour la Gréce la source des Lettres & des bonnes mœurs, adoucit les naturels farouches des Bourgs de l'Attique, & les unit par les liens de la société. Il fût juste, humain, compatissant: il laissa les peuples dans l'abondance, & sa famille dans la médiocrité, ne voulant point que ses enfans

(8) *Inachus:* Dans le Peloponnese, l'an du monde 2197. Joseph, Tatien, Appien, Alexandrin, & divers autres anciens Chronologistes avoient crû, que ce Prince étoit contemporain de Moïse.

(9) *Cecrops Egyptien:* Il bâtit, ou, selon les autres, il embellit la ville d'Athenes, qui fut nommée *Cecropie* de son nom.

Il

enfans eussent l'autorité après lui, parce qu'il jugeoit que d'autres en étoient plus dignes.

Il faut que je te montre aussi dans cette petite Vallée Erichthon (10), qui inventa l'usage de l'argent pour la monnoye. Il le fit en vüe de faciliter le commerce entre les Isles de la Grece; mais il prévit l'inconvénient attaché à cette invention. Appliquez-vous, disoit-il à tous ces peuples, à multiplier chez vous les richesses naturelles qui sont les véritables; cultivez la terre pour avoir une grande abondance de bled, de vin, d'huile & de fruits. Ayez des troupeaux innombrables qui vous nourrissent de leur lait, & qui vous couvrent de leur laine: par là vous vous mettrez en état de ne craindre jamais la pauvreté. Plus vous aurez d'enfans, plus vous serez riches, pourvu que vous les rendiez laborieux; car la terre est inépuisable, & elle augmente sa fécondité à proportion du nombre de ses habitans qui ont soin de la cultiver; elle les paye tous libéralement de leur peine, au lieu qu'elle se rend avare & ingrate pour ceux qui la cultivent négligemment. Attachez-vous donc principalement aux véritables richesses qui satisfont aux vrais besoins des hommes. Pour l'argent monnoyé, il ne faut en faire aucun cas, qu'autant qu'il est nécessaire, ou pour les guerres inévitables qu'on a à soutenir au-dehors, ou pour le commerce des marchandises nécessaires qui manquent dans votre pays; encore seroit-il à souhaiter qu'on laissât tomber le commerce à l'égard de toutes les choses qui ne servent qu'à entretenir le luxe, la vanité & la molesse.

Le

Il a établi le premier l'union de l'homme avec la femme, suivant les Loix du mariage legitime, ayant aboli pour cela la communauté des femmes, qui étoit auparavant tolerée parmi les Grecs. C'est à cette occasion, que toute l'Antiquité a cru, que ce Roi avoit eu deux visages.

(10) Erichon, quatriéme Roi d'Athenes, né de la Terre & de la semence de Vulcain, inventa aussi l'usage des chariots.

Le sage Erichthon disoit souvent: Je crains bien, mes enfans, de vous avoir fait un présent funeste, en vous donnant l'invention de la monnoye. Je prévois qu'elle excitera l'avarice, l'ambition, le faste; qu'elle entretiendra une infinité d'Arts pernicieux qui ne vont qu'à amollir & qu'à corrompre les mœurs; qu'elle vous dégoutera de l'heureuse simplicité, qui fait tout le repos & toute la sureté de la vie, qu'enfin elle vous fera mépriser l'Agriculture qui est le fondement de la vie humaine, & la source de tous les vrais biens: mais les Dieux me sont témoins que j'ai eu le cœur pur en vous donnant cette invention utile en elle-même. Enfin quand Erichthon aperçut que l'argent corrompoit les peuples, comme il l'avoit prévu, il se retira de douleur sur une montagne sauvage, où il vécut pauvre & éloigné des hommes jusques à une extrême vieillesse, sans vouloir se mêler du gouvernement des Villes.

Peu de tems après lui on vit paroître dans la Gréce le fameux Triptoléme (11), à qui Céres avoit enseigné l'Art de cultiver les terres & de les couvrir tous les ans d'une moisson dorée. Ce n'est pas que les hommes ne connussent déja le bled, & la maniére de le multiplier en le semant: Mais ils ignoroient la perfection du labourage, & Triptoléme envoyé par Céres vint la charruë en main offrir les dons de la Déesse à tous les peuples qui auroient assez de courage pour vaincre leur paresse naturelle & pour s'adonner à un travail assidu. Bientôt Triptoléme apprit aux Grecs à fendre la

(11) Triptoléme étoit fils de Celée (d'autres disent d'Eleusius) Roi d'Eleusis. Son pere aiant reçu honorablement Céres, qui cherchoit sa fille

la terre, & à la fertiliser en déchirant son sein. Bientôt les moissonneurs ardens & infatigables firent tomber sous leurs faucilles tranchantes tous les jaunes épics qui couvroient les campagnes. Les peuples mêmes sauvages & farouches qui couroient épars çà & là dans les forêts d'Epire & d'Etolie pour se nourrir de gland, adoucirent leurs mœurs, & se soumirent à des Loix, quand ils eurent appris à faire croître des moissons, & à se nourrir du pain. Triptoléme fit sentir aux Grecs le plaisir qu'il y a de ne devoir ses richesses qu'à son travail, & à trouver dans son champ tout ce qu'il faut pour rendre la vie commode & heureuse: cette abondance si simple & si innocente, qui est attachée à l'Agriculture, les fit souvenir des sages conseils d'Erichthon; ils méprisérent l'argent & toutes les richesses artificielles, qui ne sont richesses que par l'imagination des hommes, qui les tentent de chercher des plaisirs dangéreux, & qui les détournent du travail où ils trouveroient tous les biens réels avec des mœurs pures dans une pleine liberté. On comprit donc qu'un champ fertile & bien cultivé est le vrai trésor d'une famille assez sage pour vouloir vivre frugalement comme ses péres ont vécu. Heureux les Grecs, s'ils étoient demeurez fermes dans ces maximes si propres à les rendre puissans, libres, heureux, & dignes de l'être par une solide vertu! Mais hélas! ils commencent à admirer les fausses richesses, ils négligent peu à peu les vrayes, & ils dégénérent de cette merveilleuse simplicité. O mon fils! tu régneras un jour; Alors souviens-toi de ramener les hommes à l'agriculture, d'honorer cet Art, de soulager ceux qui s'y appliquent, & de ne souffrir point que les hommes vivent, ni oisifs, ni occupez à des Arts qui entretiennent le luxe & la molesse: ces deux hommes qui ont

fille Proserpine, ravie par Pluton; cette Déesse en reconnoissance enseigna à Triptoleme l'Art de cultiver les blés.

été si sages sur la terre, sont ici chéris des Dieux. Remarquez mon fils, que leur gloire surpasse autant celle d'Achille & des autres Héros qui n'ont excellé que dans les combats, qu'un doux printems est au-dessus de l'hyer glacé, & que la lumiére du Soleil est plus éclatante que celle de la Lune.

Pendant qu'Arcésius parloit de la sorte, il apperçut que Télémaque avoit toujours les yeux arrêtez du côté d'un petit bois de lauriers & d'un ruisseau bordé de violettes, de roses, de lys, & de plusieurs autres fleurs odoriférantes, dont les vives couleurs ressembloient à celles d'Iris, quand elle descend du ciel sur la terre pour annoncer à quelque mortel les ordres des Dieux. C'étoit le grand Roi Sésostris que Télémaque reconnut dans ce beau lieu; il étoit mille fois plus majestueux qu'il ne l'avoit jamais été sur son trône d'Egypte. Des rayons d'une lumiére douce sortoient de ses yeux, & ceux de Télémaque en étoient éblouïs. A le voir on eût cru qu'il étoit enyvré de nectar, tant l'esprit divin l'avoit mis dans un transport au-dessus de la raison humaine pour récompenser ses vertus.

Télémaque dit à Arcésius: Je reconnois, ô mon pére, Sésostris, ce sage Roi d'Egypte, que j'y ai vu il n'y a pas longtems. Le voilà, répondit Arcésius; & tu vois par son éxemple combien les Dieux sont magnifiques à récompenser les bons Rois: mais il faut que tu saches, que toute cette felicité n'est rien en comparaison de celle qui lui étoit destinée, si une trop grande prospérité ne lui eût fait oublier dans ses guerres les régles de la modération & de la Justice. La passion de rabaisser l'orgueil & l'insolence des Tyriens, l'engagea à prendre leur ville. Cette conquête lui donna le désir d'en faire d'autres; il se laissa séduire par la vaine gloire des Conquérans:

il

il subjugua, ou pour mieux dire, il ravagea toute l'Asie. A son retour en Egypte il trouva que son frére s'étoit emparé de la Royauté, & avoit altéré par un gouvernement injuste les meilleures Loix du pays. Ainsi ses grandes conquêtes ne servirent qu'à troubler son Royaume. Mais ce qui le rendit plus inexcusable, c'est qu'il fut enyvré de sa propre gloire. Il fit atteler à un char les plus superbes d'entre les Rois qu'il avoit vaincus. Dans la suite il reconnut sa faute, & eut honte d'avoir été si inhumain. Tel fut le fruit de ses victoires. Voilà ce que les Conquérans font contre leurs Etats, & contre eux mêmes, en voulant usurper ceux de leurs voisins. Voilà ce qui fit décheoir un Roi, d'ailleurs si juste & si bienfaisant, & c'est ce qui diminuë la gloire que les Dieux lui avoient préparée.

Ne vois-tu pas cet autre ô mon fils, dont la blessure paroît si éclatante? C'est un Roi de Carie nommé Dioclides, qui se dévoua pour son peuple dans une bataille; parce que l'Oracle avoit dit que dans la guerre des Cariens & des Lyciens, la Nation dont le Roi périroit, seroit victorieuse.

Considére cet autre; c'est un sage Législateur, qui ayant donné à sa Nation des Loix propres à les rendre bons & heureux, leur fit jurer qu'ils ne violeroient jamais aucune de ses Loix pendant son absence: après quoi il partit, s'éxila lui-même de sa patrie, & mourut pauvre dans une terre étrangére pour obliger son peuple par ce serment à garder à jamais des Loix si utiles.

Cet autre que tu vois, est Eunésyme Roi des Pyliens, & un des ancêtres du sage Nestor. Dans une peste qui ravageoit la terre & qui couvroit de nouvelles ombres les bords de l'Achéron, il demanda aux Dieux d'appaiser leur colére, en payant par sa mort pour tant de milliers d'hommes innocens. Les Dieux l'éxaucérent, & lui firent trouver ici la

vraye Royauté, dont toutes celles de la terre ne sont que de vaines ombres.

Ce Vieillard que tu vois couronné de fleurs, est le fameux Bélus: il régna en Egypte, & il épousa Anchinoé fille du Dieu Nilus, qui cache la source de ses eaux, & qui enrichit les terres qu'il arrose par ses inondations. Il eut deux fils; Danaüs, dont tu sais l'histoire; & Egyptus, qui donne son nom à ce beau Royaume. Bélus se croyoit plus riche par l'abondance où il mettoit son peuple, & par l'amour de ses Sujets pour lui, que par tous les tributs qu'il auroit pu leur imposer. Ces hommes que tu crois morts, vivent, mon fils; & c'est la vie qu'on traîne misérablement sur la terre, qui n'est qu'une mort; les noms seulement sont changez. Plaise aux Dieux de te rendre assez bon pour mériter cette vie heureuse que rien ne peut plus finir ni troubler! Hâte-toi, il est tems d'aller chercher ton Pére. Avant que de le trouver, hélas! que tu verras répandre de sang! Mais quelle gloire t'attend dans les campagnes de l'Hesperie? Souviens toi des conseils du sage Mentor: pourvu que tu les suives, ton nom sera grand parmi tous les peuples & dans tous les siécles.

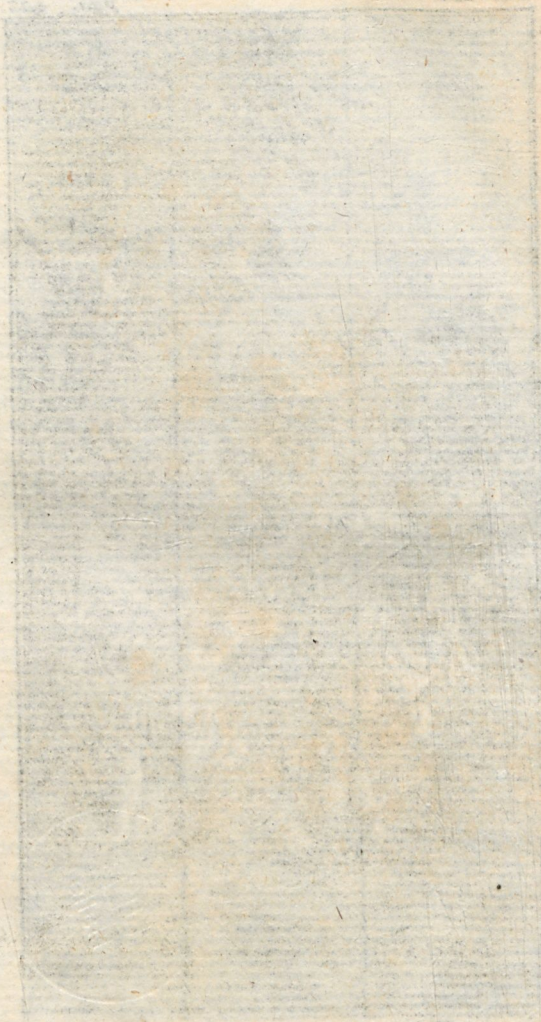
Il dit; & aussitôt il conduisit Télémaque vers la porte d'yvoire par où l'on peut sortir du ténébreux Empire de Pluton. Télémaque les larmes aux yeux le quitta sans pouvoir l'embrasser; & sortant de ces sombres lieux, il retourna en diligence vers le camp des alliez, après avoir rejoint sur le chemin les deux jeunes Crétois, qui l'avoient accompagné jusques auprès de la caverne, & qui n'espéroient plus de le revoir.

Fin du dix-neuviéme Livre.

SOM-



Télémaque tue Adraste.



Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:3-44749/fragment/page=0498

SOMMAIRE DU LIVRE VINGTIEME.

Dans une assemblée des Chefs, Télémaque fait prévaloir son avis, pour ne pas surprendre Vénuse laissée par les deux partis en dépôt aux Lucaniens: il fait voir sa sagesse à l'occasion de deux Transfuges, dont l'un nommé Acante avoit entrepris de l'empoisoner; l'autre nommé Dioscore, offroit aux alliez la tête d'Adraste. Dans le combat qui s'engage ensuite, Télémaque porte la mort par tout où il va pour trouver Adraste; & ce Roi qui le cherche aussi, rencontre & tuë Pisistrate fils de Nestor. Philoctéte survient; & dans le tems où il va percer Adraste, il est blessé lui même & obligé à se retirer du combat. Télémaque court aux cris de ses alliez, dont Adraste fait un carnage horrible: il combat cet ennemi, & lui donne la vie à des conditions qu'il lui impose. Adraste relevé veut surprendre Télémaque: celui-ci le saisit une seconde fois, & lui ôte la vie.

LES AVANTURES DE TELEMAQUE, FILS D'ULYSSE.

LIVRE VINGTIEME.



Cependant les Chefs de l'Armée s'assemblérent, pour délibérer s'il faloit s'emparer de Vénuse (1). C'étoit une ville forte qu'Adraste avoit autrefois usurpée sur ses voisins les Apuliens Peucétes. Ceux-ci étoient entrez contre lui dans la ligue pour demander justice sur

(1) Vénuse aujourd'hui Venosa, est une petite ville Episcopale du

sur cette invasion Adraste pour les appaiser avoit mis cette ville en dépôt entre les mains des Lucaniens: mais il avoit corrompu par argent & la garnison Lucanienne & celui qui la commandoit; de maniére que les Lucaniens avoit moins d'autorité effective que lui dans Vénuse; & les Apuliens qui avoient consenti que la garnison Lucanienne gardât Vénuse, avoient été trompez dans cette négociation.

Un citoyen de Vénuse, nommé Démophante, avoit offert secrétement aux alliez de leur livrer la nuit une des portes de la ville. Cet avantage étoit d'autant plus grand, qu'Adraste avoit mis toutes ses provisions de guerre & de bouche dans un château voisin de Vénuse, qui ne pouvoit se défendre si Vénuse étoit prise. Philoctéte & Nestor avoient déja opiné qu'il faloit profiter d'une si heureuse occasion. Tous les Chefs entraînez par leur autorité, & éblouïs par l'utilité d'une si facile entreprise, applaudissoient à ce sentiment: mais Télémaque à son retour fit ses derniers efforts pour les en détourner.

Je n'ignore pas, leur dit-il, que si jamais un homme a mérité d'être surpris & trompé, c'est Adraste, lui qui a si souvent trompé tout le monde. Je vois bien qu'en surprenant Vénuse vous ne ferez que vous mettre en possession d'une ville qui vous appartient, puis-qu'elle est aux Apuliens, qui sont un des peuples de votre ligue. J'avouë que vous le pourriez faire avec d'autant plus d'apparence de raison, qu'Adraste qui a mis cette ville en dépôt, a corrompu le Commandant & la Garnison, pour y entrer quand il le jugera à propos. Enfin je comprens comme vous que si vous preniez Vénuse, vous seriez des le lendemain maîtres du Château où sont tous les préparatifs de guerre qu'Adraste y a assemblez; & qu'ainsi vous finiriez en deux jours cette guerre si formidable. Mais

du Royaume de Naples dans la Basilicate, au Nord de Cirenza dont elle est suffragante & eloignée de cinq lieues.

ne vaut-il pas mieux périr que de vaincre par de tels moyens? Faut il repouſſer la fraude par la fraude? Sera-t il dit que tant de Rois liguez pour punir l'impie Adraſte de ſes tromperies, ſeront trompeurs comme lui? S'il nous eſt permis de faire comme Adraſte, il n'eſt pas coupable, & nous avons tort de le vouloir punir. Quoi! l'Heſpérie entiére, ſoutenuë de tant de colonies Grecques, & des Héros revenus du ſiége de Troye n'a t elle point d'autres armes contre la perfidie & les parjures d'Adraſte, que la perfidie & le parjure? Vous avez juré par les choſes les plus ſacrées, que vous laiſſeriez Vénuſe en dépot dans les mains des Lucaniens. La Garniſon Lucanienne, dites vous, eſt corrompuë par l'argent d'Adraſte; Je le crois comme vous: mais cette Garniſon eſt toujours à la ſolde des Lucaniens; elle n'a point refuſé de leur obeïr; elle a gardé au moins en apparence la neutralité. Adraſte ni les ſiens ne ſont jamais entrez dans Vénuſe; le traité ſubſiſte; votre ſerment n'eſt point oublié des Dieux. Ne gardera-t-on les paroles données que quand on manquera de prétextes plauſibles pour les violer? Ne ſera-t-on fidéle & religieux pour les ſermens, que quand on n'aura rien à gagner en violant ſa foi? Si l'amour de la vertu & la crainte des Dieux ne vous touchent plus, au moins ſoyez touchez de votre réputation & de votre intérêt. Si vous montrez aux hommes cet éxemple pernicieux de manquer de parole & de violer votre ſerment pour terminer une guerre, quelles guerres n'exciterez vous point par cette conduite impie? Quel voiſin ne ſera pas contraint de craindre tout de vous & de vous déteſter? Qui pourra déſormais dans les néceſſitez les plus preſſantes ſe fier à vous? Quelle ſureté pourrez-vous donner quand vous voudrez être ſincéres, & qu'il vous importera de perſuader à vos voiſins votre ſincérité? Sera-ce un traité ſolemnel? Vous en aurez foulé un aux piéds. Sera-ce un ſerment? Eh! ne

ſaura-

ſaura-t on pas que vous comptez les Dieux pour rien, quand vous eſpérez tirer du parjure quelque avantage? la paix n'aura donc pas plus de ſureté que la guerre à votre égard. Tout ce qui viendra de vous ſera reçu comme une guerre, ou feinte, ou déclarée. Vous ſerez les ennemis perpétuels de toux ceux qui auront le malheur d'être vos voiſins. Toutes les affaires qui demandent de la réputation, de la probité, & de la confiance, vous deviendront impoſſibles. Vous n'aurez plus de reſſource pour faire croire ce que vous promettrez.

Voici, ajoûta Télémaque, un intérêt encore plus preſſant, qui doit vous frapper, s'il vous reſte quelque ſentiment de probité, & quelque prévoyance ſur vos intérêts; c'eſt qu'une conduire ſi trompeuſe attaque par le dedans toute votre ligue & va la ruïner; votre parjure va faire triompher Adraſte

A ces paroles toute l'aſſemblée émuë lui demanda comment il oſoit dire qu'une action qui donneroit une victoire certaine à la ligue, pouvoit la ruïner : comment, leur répondit-il, pourrez-vous vous confier les uns aux autres, ſi une fois vous rompez l'unique lien de la ſociété & de la confiance, qui eſt la bonne foi? Après que vous aurez poſé pour maxime qu'on peut violer les régles de la probité & de la fidélité pour un grand intérêt, qui d'entre vous pourra ſe fier à un autre, quand cet autre pourra trouver un grand avantage à lui manquer de parole & à le tromper? Où en ſerez-vous? Quel eſt celui d'entre vous qui ne voudra point prévenir lex artifices de ſon voiſin par les ſiens? Que devient une ligue de tant de peuples, lorſqu'ils ſont convenus entre eux par une délibération commune, qu'il eſt permis de ſurprendre ſon voiſin & de violer la foi donnée? Quelle ſera votre defiance mutuelle, votre diviſion, votre ardeur à vous détruire les uns les autres? Adraſte n'aura plus beſoin de vous attaquer, vous vous

déchirerez assez vous-mêmes. Vous justifierez ses perfidies. O Rois sages & magnanimes! ô vous qui commandez avec tant d'expérience sur des peuples innombrables! ne dédaignez pas d'écouter les conseils d'un jeune homme. Si vous tombiez dans les plus affreuses extrémitez où la guerre précipite quelquefois les hommes, il faudroit vous préserver par votre vigilance & par les éfforts de votre vertu; car le vrai courage ne se laisse jamais abattre. Mais si vous aviez une fois rompu la barriére de l'honneur & de la bonne foi, cette perte est irréparable, Vous ne pourriez plus rétablir ni la confiance necessaire au succés de toutes les affaires importantes, ni ramener les hommes aux principes de la vertu, après que vous leur auriez appris à les mépriser. Que craignez-vous? N'avez vous pas assez de courage pour vaincre sans tromper? Votre vertu jointe aux forces de tant de peuples, ne vous suffit-elle pas? Combattons, mourons, s'il le faut, plutôt que de vaincre si indignement. Adraste, l'impie Adraste est dans nos mains, pourvu que nous ayons horreur d'imiter sa lâcheté & sa mauvaise foi.

Lorsque Télémaque acheva ce discours, il sentit que la douce persuasion avoit coulé de ses lévres, & avoit passé jusqu'au fond des cœurs. Il remarqua un profond silence dans l'assemblée; chacun pensoit, non à lui, ni aux graces de ses paroles, mais à la force de la vérité qui se faisoit sentir dans la suite de son raisonnement. L'étonnement étoit peint sur les visages. Enfin on entendit un murmure sourd qui se répandoit peu à peu dans l'assemblée. Les uns regardoient les autres, & n'osoient parler les prémiers, On attendoit que les Chefs de l'armée se déclarassent, & chacun avoit de la peine à retenir ses sentimens. Enfin le grave Nestor prononça ces paroles:

Digne fils d'Ulysse, les Dieux vous ont fait parler, & Minerve, qui a tant de fois inspiré votre pére, a mis

a mis dans votre cœur le conseil sage & généreux que vous avez donnée. Je ne regarde point votre jeunesse; je ne considére que Minerve dans tout ce que vous venez de dire. Vous avez parlé pour la vertu, sans elle les plus grands avantages sont de vrayes pertes; sans elle on s'attire bientôt la vengeance de ses ennemis, la défiance de ses alliez, l'horreur de tous les gens de bien, & la juste colére des Dieux. Laissons donc Vénuse entre les mains des Lucaniens, & ne songeons plus qu'à vaincre Adraste par notre courage.

Il dit; & toute l'assemblée applaudit à ses sages paroles: mais en applaudissant, chacun étonné tournoit les yeux vers le fils d'Ulysse, & on croyoit voir reluire en lui la sagesse de Minerve qui l'inspiroit.

Il s'éleva bientôt une autre question dans le conseil des Rois, où il n'aquit pas moins de gloire. Adraste toujours cruel & perfide envoya dans le camp un transfuge nommé Acante, qui devoit empoisonner les plus illustres Chefs de l'armée: sur tout il avoit ordre de ne rien épargner pour faire mourir le jeune Télémaque, qui étoit déja la terreur des Dauniens. Télémaque qui avoit trop de courage & de candeur pour être enclin à la défiance, reçut sans peine avec amitié ce malheureux, qui avoit vu Ulysse en Sicile, & qui lui racontoit les avantures de ce Héros. Il le nourrissoit & tâchoit de le consoler dans son malheur; car Acante se plaignoit d'avoir été trompé & traité indignement par Adraste; mais c'étoit nourrir & réchauffer dans son sein une vipére vénimeuse toute prête à faire une blessure mortelle. On surprit un autre transfuge nommé Arion, qu'Acante envoyoit vers Adraste pour lui aprendre l'état du camp des alliez, & pour lui assurer qu'il empoisonneroit le lendemain les principaux Rois avec Télémaque dans un festin que celui ci lui devoit donner. Arion pris avoua sa trahison: on soupçonna qu'il étoit d'intelligence avec Acante, parce qu'ils étoient bons amis:

amis: mais Acante profondement dissimulé & intrépide, se défendoit avec tant d'art, qu'on ne pouvoit le convaincre, ni découvrir le fond de la conjuration.

Plusieurs des Rois furent d'avis qu'il faloit dans le doute sacrifier Acante à la sureté publique. Il faut, disoient-ils, le faire mourir; la vie d'un seul homme n'est rien quand il s'agit d'assurer celle de tant de Rois. Qu'importe qu'un innocent périsse, quand il s'agit de conserver ceux qui représentent les Dieux au milieu des hommes?

Quelle maxime inhumaine! quelle politique barbare, répondit Télémaque. Quoi! vous êtes si prodigues du sang humain! O vous qui êtes établis les Pasteurs des hommes, & qui ne commandez sur eux que pour les conserver, comme un Pasteur conserve son troupeau: vous êtes donc les loups cruels, & non pas les Pasteurs; du moins vous n'êtes Pasteurs que pour tondre & pour egorger le troupeau, au lieu de le conduire dans les pâturages. Selon vous on est coupable des que l'on est accusé; un soupçon mérite la mort; les innocens sont à la merci des envieux & des calomniateurs; & à mesure que la défiance tyrannique croîtra dans vos cœurs, il faudra aussi égorger plus de victimes.

Télémaque disoit ces paroles avec une autorité & une véhémence qui entraînoit les cœurs, & qui couvroit de honte les auteurs d'un si lâche conseil. Ensuite se radoucissant, il leur dit; Pour moi je n'aime pas assez la vie pour vivre à ce prix-la, j'aime mieux qu'Acante soit méchant que si je l'étois, & qu'il m'arrache la vie par une trahison, que si je le faisois moi-même périr injustement dans le doute Mais écoutez, ô vous, qui étant établis Rois, c'est à-dire Juges des peuples, devez savoir juger les hommes avec justice, prudence, & modération; laissez-moi interroger Acante en votre présence.

Aussi-

Aussitôt il interroge cet homme sur son commerce avec Arion; il le presse sur une infinité de circonstances. Il fait semblant plusieurs fois de le renvoyer à Adraste, comme un transfuge digne d'être puni, pour observer s'il avoit peur d'être ainsi renvoyé, ou non, mais le visage & la voix d'Acante demeurérent tranquiles. Enfin ne pouvant tirer la verité du fond de son cœur, il lui dit: Donnez-moi votre anneau, je veux l'envoyer à Adraste. A cette demande de son anneau, Acante pâlit, il fut embarassé. Télémaque dont les yeux étoient toujours attachez sur lui, l'aperçut, il prit cet anneau. Je m'en vais, lui dit-il, l'envoyer à Adraste par les mains d'un Lucanien nommé Polytrope, que vous connoissez, & qui paroîtra y aller secrétement de votre part. Si nous pouvons découvrir par cette voye votre intelligence avec Adraste, on vous fera périr impitoyablement par les tourmens les plus cruels. Si au contraire vous avouëz des à present votre faute, on vous la pardonnera, & on se contentera de vous envoyer dans une Isle de la mer, où vous ne manquerez de rien. Alors Acante avoua tout, & Télémaque obtint des Rois qu'on lui donneroit la vie, parce qu'il la lui avoit promise. On l'envoya dans une des Isles Echinades (2) où il vécut en pai.

Peu de tems après un Daunien d'une naissance obscure, mais d'un esprit violent & hardi, nommé Dioscore, vint la nuit dans le camp des alliez, leur offrir d'égorger dans sa tente le Roi Adraste. Il le pouvoit; car on est maître de la vie des autres, quand on ne compte plus pour rien la sienne. Cet homme ne respiroit que la vengeance, parce qu'Adraste lui avoit enlevé sa femme qu'il aimoit éperduëment, & qui

(2) Les Isles Echinades, aujourd'hui Cossulaires, sont situées à l'embouchure du fleuve Acheloüs vis à vis de l'Arcanie dans l'Epire.

qui étoit égale en beauté à Vénus même. Il avoit des intelligences ſecrétes pour entrer la nuit dans la tente du Roi, & pour être favoriſé dans cette entrepriſe par pluſieurs Capitaines Dauniens: mais il croyoit avoir beſoin que les Rois alliez attaquaſſent en même tems le camp d'Adraſte, afin que dans ce trouble il pût plus facilement ſe ſauver & enlever ſa femme. Il étoit content de périr, s'il ne pouvoit l'enlever après avoir tué le Roi.

Auſſitôt que Dioſcore eut expliqué aux Rois ſon deſſein, tout le monde ſe tourna vers Télémaque, comme pour lui demander une déciſion. Les Dieux, répondit-il, qui nous ont préſervé des traîtres, nous défendent de nous en ſervir. Quand même nous n'aurions pas aſſez de vertu pour déteſter la trahiſon, notre ſeul intérêt ſuffiroit pour la rejetter; dés que nous l'aurons autoriſée par notre éxemple, nous mériterons qu'elle ſe tourne contre nous; dès ce moment qui d'entre nous ſera en ſureté? Adraſte pourra bien éviter le coup qui le menace & le faire retomber ſur les Rois alliez. La guerre ne ſera plus une guerre; la ſageſſe & la vertu ne ſeront d'aucun uſage: on ne verra plus que perfidie, trahiſon & aſſaſſinats. Nous en reſſentirions nous-mêmes les funeſtes ſuites, & nous le mériterions, puiſque nous aurions autoriſé le plus grand des maux. Je conclus dont qu'il faut renvoyer le traître à Adraſte. J'avouë que ce Roi ne le mérite pas; mais toute l'Heſpérie & toute la Gréce, qui ont les yeux ſur nous, méritent que nous tenions cette conduite pour en être eſtimez. Nous nous devons à nous-mêmes; enfin nous devons aux Dieux juſtes cette horreur de la perfidie.

Auſſitôt on envoya Dioſcore à Adraſte, qui frémit du péril où il avoit été, & qui ne pouvoit aſſez s'étonner de la generoſité de ſes ennemis; car les méchans ne peuvent comprendre la pure vertu. Adraſte

ſte admiroit malgré lui ce qu'il venoit de voir, & n'oſoit le louër. Cette action noble des alliez rappelloit un honteux ſouvenir de toutes ſes tromperies, & de toutes ſes cruautez. Il cherchoit à rabaiſſer la généroſité de ſes ennemis, & étoit honteux de paroître ingrat, pendant qu'il leur devoit la vie: mais les hommes corrompus s'endurciſſent bientôt contre tout ce qui pourroit les toucher.

Adraſte, qui vit que la réputation des alliez augmentoit tous les jours, crut qu'il étoit preſſé de faire contre eux quelque action éclatante: comme il n'en pouvoit faire aucune de vertu, il voulut du moins tâcher de remporter quelque grand avantage ſur eux par les armes, & il ſe hâta de combattre.

Le jour du combat étant venu, à peine l'Aurore ouvroit au Soleil les portes de l'Orient dans un chemin ſemé de roſes, que le jeune Télémaque prévenant par ſes ſoins la vigilance des plus vieux Capitaines, s'arracha d'entre les bras du doux ſommeil, & mit en mouvement tous les Officiers. Son caſque couvert de crins flotans brilloit déja ſur ſa tête, & ſa cuiraſſe ſur ſon dos ébloüiſſoit les yeux de toute l'armée. L'ouvrage de Vulcain avoit outre ſa beauté naturelle l'éclat de l'Egide, qui y étoit cachée. Il tenoit ſa lance d'une main, de l'autre il montroit les divers poſtes qu'il faloit occuper. Minerve avoit mis dans ſes yeux un feu divin, & ſur ſon viſage une majeſté fiére qui promettoit déja la victoire. Il marchoit, & tous les Rois oubliant leur âge & leur dignité, ſe ſentoient entraînez par une force ſupérieure qui leur faiſoit ſuivre ſes pas. La foible jalouſie ne peut plus entrer dans les cœurs. Tout céde à celui que Minerve conduit inviſiblement par la main; ſon action n'avoit plus rien d'impétueux ni de précipité: il étoit doux, tranquile, patient, toujours prêt à écouter les autres, & à profiter de leurs conſeils; mais actif, prévoyant, attentif aux beſoins les plus éloi-

gnez,

gnez, arrangeant toutes les choſes à propos, ne s'embaraſſant de rien, & n'embaraſſant point les autres; excuſant les fautes, réparant les mécomptes, prévenant les difficultez, ne demandant jamais rien de trop à perſonne, inſpirant par tout la liberté & la confiance. Donnoit-il un ordre? c'étoit dans les termes les plus ſimples & les plus clairs; il le répétoit pour mieux inſtruire celui qui devoit l'exécuter. Il voyoit dans ſes yeux s'il l'avoit bien compris. Il lui faiſoit enſuite expliquer familiérement comment il avoit compris ſes paroles, & le principal but de ſon entrepriſe. Quand il avoit ainſi éprouvé le bon ſens de celui qu'il envoyoit, & qu'il l'avoit fait entrer dans ſes vuës, il ne le faiſoit partir qu'après lui avoir donné quelque marque d'eſtime & de confiance pour l'encourager. Ainſi tous ceux qu'il envoyoit, étoient pleins d'ardeur pour lui plaire & pour réuſſir: mais ils n'étoient point gênez par la crainte qu'il leur imputeroit le mauvais ſucces; car il excuſoit toutes les fautes qui ne venoient point de mauvaiſe volonté.

L'horiſon paroiſſoit rouge & enflamé par les prémiers rayons du Soleil, & la mer étoit pleine des feux du jour naiſſant. Toute la côte étoit couverte d'hommes, d'armes, de chevaux & de chariots en mouvement: c'étoit un bruit confus ſemblable à celui des flots en courroux, quand Neptune excite au fond de ſes abîmes les noires tempêtes. Ainſi Mars commençoit par le bruit des armes, & par l'appareil frémiſſant de la guerre, à ſemer la rage dans tous les cœurs. La campagne étoit pleine de piques hériſſées, ſemblables aux épics qui couvrent les ſillons fertiles dans le tems des moiſſons. Déja s'élevoit un nuage de pouſſiére, qui déroboit peu à peu aux yeux des hommes la Terre & le ciel. La confuſion, l'horreur, le carnage, l'impitoyable Mort s'avançoient.

A peine les prémiers traits étoient jettez, que Télémaque levant les yeux & les mains vers le Ciel, pro-

prononça ces paroles: O Jupiter, pére des Dieux & des hommes, vous voyez de notre côté la juſtice & la paix, que nous n'avons point eu honte de chercher. C'eſt à regret que nous combattons; nous voudrions épargner le ſang des hommes: nous ne haïſſons point cet ennemi même, quoiqu'il ſoit cruel, perfide & ſacrilége. Voyez & décidez entre lui & nous. S'il faut mourir, nos vies ſont dans vos mains. S'il faut délivrer l'Heſpérie & abattre le Tyran, ce ſera votre puiſſance & la ſageſſe de Minerve votre fille, qui nous donneront la victoire; la gloire vous en ſera duë. C'eſt vous qui la balance en main réglez le ſort des combats, nous combattons pour vous; & puiſque vous êtes Juge, Adraſte eſt plus votre ennemi que le notre. Si votre cauſe eſt victorieuſe avant la fin du jour, le ſang d'une Hécatombe (3) entiére ruiſſelera ſur vos autels

Il dit, & à l'inſtant il pouſſe ſes courſiers fougueux & écumans dans les rangs les plus preſſez des ennemis. Il rencontra d'abord Périandre Locrien couvert d'une peau de lion qu'il avoit tué dans la Cilicie, pendant qu'il y avoit voyagé. Il étoit armé comme Hercule d'une maſſuë énorme; ſa force & ſa taille le rendoient ſemblable aux Géants. Dès qu'il vit Télémaque, il mépriſa ſa jeuneſſe, & la beauté de ſon viſage. C'eſt bien à toi, dit-il, jeune efféminé, à nous diſputer la gloire des combats. Va, enfant, va parmi les ombres chercher ton pére. En diſant ces paroles, il leva ſa maſſuë noueuſe, peſante, armée de pointes de fer; Elle paroît comme un mât de navire, chacun craint le coup de ſa chute; elle menace la tête du fils d'Ulyſſe, mais il ſe détourne du coup, & ſe lance ſur Périandre avec la rapidité d'un aigle qui fend les airs. La maſſuë en tombant

(3) Une Hecatombe étoit un ſacrifice de cent bœufs.

bant briſe une rouë d'un char auprès de celui de Télémaque. Cependant le jeune Grec perce d'un trait Périandre à la gorge; le ſang qui coule à gros bouillons de ſa large playe étouffe ſa voix; ſes chevaux fougueux ne ſentant plus ſa main défaillante, & les rênes flotantes ſur leur cou, l'emportent çà & là: il tombe de deſſus ſon char, les yeux fermez à la lumiére, & la pâle mort étant déja peinte ſur ſon viſage défiguré. Télémaque eut pitié de lui, il donna auſſitôt ſon corps à ſes domeſtiques, & garda comme une marque de ſa victoire, la peau du lion avec la maſſuë.

Enſuite il cherche Adraſte dans la mêlée: mais en le cherchant il précipite dans les enfers une foule de combattans. Hilée qui avoit attelé à ſon char deux courſiers, ſemblables à ceux du Soleil, & nourris dans les vaſtes prairies qu'arroſe l'Auſide (4). Démoléon, qui dans la Sicilie avoit autrefois presque égalé Erix dans les combats du Ceſte: Crantor qui avoit été hôte & ami d'Hercule, lorſque ce fils de Jupiter, paſſant par l'Heſpérie, y ôta la vie à l'infame Cacus (5). Ménécrate qui reſſembloit, diſoit-on, à Pollux dans la lutte: Hyppocon Salapien qui imitoit l'adreſſe & la bonne grace de Caſtor pour mener un cheval. Le fameux chaſſeur Euriméde toujours teint du ſang des ours & des ſangliers qu'il tuoit dans les ſommets couverts de neiges du froid Appennin; & qui avoit été, diſoit-on, ſi cher à Diane, qu'elle luit avoit appris elle-même à tirer des fléches. Nicoſtrate vainqueur d'un Géant, qui vomiſſoit le feu dans les rochers du Mont Gargan (6). Eléante qui devoit épouſer la jeune Pholoé fille du fleuve Liris (7); elle avoit été pro-

(4) L'Auſide, aujourd'hui Offanto, eſt une riviere du Royaume de Naples, qui nait aux Montagnes de l'Apennin dans la Principauté Ulterieure, ſepare la Capitanate de la Baſilicate, & va ſe décharger dans le Golfe de Veniſe. Ce fut prés de cette riviere que ſe donna la fameuſe bataille de Cannes.

(5) Cacus, fils de Vulcain, étoit un berger & un voleur; qui ſe retiroit prés du Mont Aventin, & qui deroba les bœufs d'Hercule en les emmenant à reculons dans ſa caverne. Les Poëtes feignent qu'il avoit trois bouches & qu'il jettoit du feu & des flâmes quand il vouloit.

promiſe par ſon pére à celui qui la délivreroit d'un ſerpent ailé, qui étoit né ſur le bord du fleuve, & qui devoit la dévorer dans peu de jours, ſuivant la prédiction d'un oracle. Ce jeune homme par un excès d'amour ſe dévoua pour tuer le monſtre; il réuſſit: mais il ne put goûter le fruit de ſa victoire; & pendant que Pholoé ſe préparant à un doux hyménée, attendoit impatiemment Eléante, elle apprit qu'il avoit ſuivi Adraſte dans les combats, & que la Parque avoit tranché cruellement ſes jours. Elle remplit de ſes gémiſſemens les bois & les montagnes qui ſont auprès du fleuve; elle noya ſes yeux de larmes, arracha ſes beaux cheveux; elle oublia les guirlandes de fleurs qu'elle avoit accoutumé de cueillir, & accuſa le Ciel d'injuſtice. Comme elle ne ceſſoit de pleurer nuit & jour, les Dieux touchez de ſes regrets, & par les priéres du fleuve, mirent fin à ſa douleur. A force de verſer des larmes, elle fut tout-à-coup changée en fontaine, qui coulant dans le ſein du fleuve, va joindre ſes eaux à celles du Dieu ſon pére: mais l'eau de cette fontaine eſt encore amére; l'herbe du rivage ne fleurit jamais, & on ne trouve d'autre ombrage que celui des Cyprès, ſur ſes triſtes bords.

Cependant Adraſte, qui aprit que Télémaque répandoit de tous côtez la terreur, le cherchoit avec empreſſement; il eſpéroit de vaincre facilement le fils d'Ulyſſe dans un âge encore ſi tendre, & il menoit autour de lui trente Dauniens d'une force, d'une adreſſe, & d'une audace extraordinaire, auſquels

(6) Le Mont Gargan, ou le Mont St. Ange, eſt une montagne du Royaume de Naples. On la prend quelquefois pour celle ſur laquelle eſt bâtie la Ville nommée *Monte di St. Angelo*, & autrefois pour toute la Preſqu'isle de la Capitanate qui eſt entre le Golfe de Manfredonia & celui de Rodi.

(7) Le fleuve Liris, aujourd'hui Gariglan, prend ſa ſource dans l'Abruzze Ulterieure, au Couchant du Lac Celano, paſſe au travers de la Terre de Labour, & va ſe décharger dans le Golfe de Gajete.

il avoit promis de grandes récompenſes, s'ils pouvoient dans le combat faire périr Télémaque, de quelque maniére que ce pût être. S'il l'eût rencontré dans ce moment du combat, ſans doute ces trente hommes environnant le char de Télémaque, pendant qu'Adraſte l'auroit attaqué de front, n'auroient eu aucune peine à le tuer; mais Minerve les fit égarer.

Adraſte crut voir & entendre Télémaque dans un endroit de la plaine, enfoncé au pié d'une coline, où il y avoit une foule de combattans; il court, il vole, il veut ſe raſſaſier de ſang: mais au lieu de Télémaque, il trouve, le vie il Neſtor, qui d'une main tremblante jettoit au hazard quelques traits inutiles. Adraſte dans ſa fureur veut le percer, mais une troupe de Pyliens ſe jetta autour de Neſtor.

Alors une nuée de traits obſcurcit l'air & couvrit tous les combattans; on n'entendoit que les cris plaintifs des mourans & le bruit des armes de ceux qui tomboient dans la mélée: La terre gémiſſoit ſous un monceau de morts; des ruiſſeaux de ſang couloient de toutes parts. Bellone & Mars avec les Furies infernales, vêtuës de robes toutes dégoûtantes de ſang, repaiſſoient leurs yeux cruels de ce ſpectacle, & renouvelloient ſans ceſſe la rage dans les cœurs. Ces Divinitez ennemies des hommes repouſſoient loin des deux partis la pitié généreuſe, la valeur modérée, la douce humanité. Ce n'étoit plus dans cet amas confus d'hommes acharnez les uns ſur les autres, que maſſacre, vengeance, déſeſpoir & fureur brutale. La ſage & invincible Pallas elle-même l'ayant vu, frémit, & recula d'horreur.

Cepen-

(8) L'Eurotas, aujourd'hui Baſili Potauros & Iris, eſt une grande riviere de la Morée, qui ſe décharge dans le Golfe de Colochine.

(9) L'Alphée eſt une grande riviere de la Turquie en Europe, qui traverſe la Morée & ſe décharge dans le Golfe de l'Arcadie.

(10) Hylas, jeune Garçon trés beau, fils de Thyodames aimé d'Her-

Cependant Philoctéte marchant à pas lents, & tenant dans sa main les fléches d'Hercule, s'avançoit au secours de Nestor. Adraste n'ayant pu atteindre le divin vieillard, avoit lancé ses traits sur plusieurs Pyliens, ausquels il avoit fait mordre la poussiére. Déja il avoit abattu Euesilas si léger à la course, qu'à peine il imprimoit la trace de ses pas dans le sable, & qui devançoit en son pays les plus rapides flots de l'Eurotas (8) & de l'Alphée (9). A ses pieds étoient tombez Entiphron plus beau qu'Hylas (10) aussi ardent chasseur qu'Hippolyte; Ptérélas qui avoit suivi Nestor au siége de Troye, & qu'Achille même avoit aimé à cause de son courage & de sa force; Aristogiton, qui s'étant baigné dans les ondes du fleuve Achéloüs (11), avoit reçu secrétement de ce Dieu la vertu de prendre toutes sortes de formes: En effet, il étoit si souple & si prompt dans tous ses mouvemens, qu'il échapoit aux mains les plus fortes: mais Adraste d'un coup de lance le rendit immobile, & son ame s'enfuit d'abord avec son sang.

Nestor, qui voyoit tomber ses plus vaillans Capitaines sous la main du cruel Adraste, comme les épics dorez pendant la moisson tombent sous la faux tranchante d'un infatigable moissonneur, oublioit le danger où il s'exposoit inutilement. Sa vieillesse l'avoit quitté, il ne songeoit plus qu'à suivre des yeux Pisistrate son fils, qui de son côté soutenoit avec ardeur le combat pour éloigner le péril de son pére: mais le moment fatal étoit venu, où Pisistrate devoit faire sentir à Nestor combien on est souvent malheureux d'avoir trop vécu.

d'Hercule & ravi par les Nymphes, dit la fable, en voulant reprendre sa cruche qu'il avoit laissé tomber à l'eau. Mais la verité est qu'il s'y laissa tomber lui même, & que sa mort donna lieu au bruit de son prétendu enlevement.

(11) Achéloüs, fleuve de l'Acarnanie dans l'Epire, qu'il separe de la Natolie: il prend sa source du Mont Pindus.

Pisistrate porta un coup de lance si violent contre Adraste, que le Daunien devoit succomber: mais il l'évita; & pendant que Pisistrate ébranlé du faux coup qu'il avoit donné, ramenoit sa lance, Adraste le perça d'un javelot au milieu du ventre. Ses entrailles commencérent à sortir avec un ruisseau de sang; son teint se flêtrit comme une fleur que la main d'une Nymphe a cueillie dans les prez. Ses yeux étoient déja presque éteins, & sa voix défaillante. Alcée son gouverneur, qui étoit auprès de lui, le soutint comme il alloit tomber, & n'eut le tems que de le mener entre les bras de son pére. Là il vouloit parler & donner les derniéres marques de sa tendresse; mais en ouvrant la bouche il expira.

Pendant que Philoctéte répandoit autour de lui le carnage & l'horreur pour repousser les efforts d'Adraste, Nestor tenoit serré entre ses bras le corps de son fils: il rempliſſoit l'air de ses cris, & ne pouvoit souffrir la lumiére. Malheureux, disoit-il, d'avoir été pére & d'avoir vécu si longtems! Hélas! cruelles Destinées, pourquoi n'avez vous pas fini ma vie ou à la chasse du sanglier de Calydon (12), ou au voyage de Colchos (13), ou au prémier siége de Troye? Je serois mort avec gloire & sans amertume: maintenant je traîne une vieilleſſe douloureuse, méprisée & impuissante. Je ne vis plus que pour les maux; je n'ai plus de sentiment que pour la tristesse. O mon fils! ô mon cher fils Pisistrate! quand je perdis ton frére Antiloque, je t'avois pour me consoler. Je ne t'ai plus, rien ne me consolera; tout est fini pour moi. L'espérance, seul adoucissement des peines des hommes, n'est plus un bien qui me regarde. Antiloque! Pisistrate! ô chers enfans! je croi que c'est aujourd'hui que je vous perds tous deux, la mort

(12) Calydon, ancienne ville d'Etolie, aujourd'hui Aitou dans la Livadie, étoit desolée par un sanglier affreux que Meleager entreprit de domter, mais dont il ne put venir à bout sans le secours de Thesée.

mort de l'un rouvre la playe que l'autre avoit faite au fond de mon cœur. Je ne vous verrai plus? Qui fermera mes yeux? Qui recueillera mes cendres? O cher Pisistrate! tu es mort comme ton frére en homme courageux; il n'y a que moi qui ne puis mourrir.

En disant ces paroles il voulut se percer lui-même d'un dard qu'il tenoit: mais on arrêta sa main, & lui arracha le corps de son fils. Et comme cet infortuné vieillard tomboit en défaillance, on le porta dans sa tente, où ayant un peu repris ses forces il voulut retourner au combat, mais on le retint malgré lui.

Cependant Adraste & Philoctéte se cherchoient; leurs yeux étoient étincelans comme ceux d'un lion & d'un léopard, qui cherchent à se déchirer l'un l'autre dans les campagnes qu'arrose le Caystre (14). Les menaces, la fureur guerriére, & la cruelle vengeance éclatent dans leurs yeux farouches. Il portent une mort certaine par tout où ils lancent leurs traits. Tous les combattans les regardent avec effroi. Déja ils se voyent l'un l'autre, & Philoctéte tient en main unde de ces fléches terribles qui n'ont jamais manqué leur coup dans ses mains, & dont les blessures sont irremédiables. Mais Mars qui favorisoit le cruel & intrépide Adraste, ne put souffrir qu'il périt si-tôt; il vouloit par lui prolonger les horreurs de la guerre, & multiplier les carnages. Adraste étoit encore du à la justice des Dieux pour punir les hommes, & pour verser leur sang.

Dans le moment où Philoctéte veut l'attaquer, il est blessé lui-même par un coup de lance que lui donne Amphimaque jeune Lucanien, plus beau que

(13) Le voyage de Colchos fut entrepris pour aller à la conquête de la Toison d'or.

(14) Le Caystre, aujourd'hui Chiais, est une riviere de la Natolie en Asie, qui coule entre le Sarabat & le Madre, fort prés de la Ville d'Ephese du côté du Nord.

le fameux Nirée (15), dont la beauté ne cédoit qu'à celle d'Achille parmi tous les Grecs qui combattirent au siége de Troye. A peine Philoctéte eut reçu le coup, qu'il tira la fléche contre Amphimaque, elle lui perça le cœur. Auſſitôt ſes beaux yeux noirs s'éteignirent, & furent couverts des ténébres de la mort. Sa bouche plus vermeille que les roſes, dont l'Aurore naiſſante ſême l'horiſon, ſe flêtrit; une pâleur affreuſe ternit ſes jouës. Ce viſage ſi tendre & ſi délicat tout-à-coup ſe défigura. Philoctéte lui-même en eut pitié. Tous les combattans gémirent en voyant ce jeune homme tomber dans ſon ſang, où il ſe rouloit, & ſes cheveux auſſi beaux que ceux d'Apollon traînez dans la pouſſiére.

Philoctéte ayant vaincu Amphimaque fut contraint de ſe retirer du combat; il perdoit ſon ſang & ſes forces; ſon ancienne bleſſure même dans l'éffort du combat ſembloit prête à ſe rouvrir & à renouveller ſes douleurs; car les enfans d'Eſculape, avec leur ſcience divine, n'avoient pu le guérir entiérement. Le voilà prêt à tomber ſur un monceau de corps ſanglans qui l'environnent. Archidamas le plus fier & le plus adroit de tous les Oebaliens (16) qu'il avoit menez avec lui pour fonder Pétilie, l'enléve du combat dans le moment où Adraſte l'auroit ſans peine abattu à ſes pieds. Adraſte ne trouve plus rien qui oſe lui réſiſter, ni retarder ſa victoire. Tout tombe, tout s'enfuit: c'eſt un torrent qui ayant ſurmonté ſes bords, entraîne par ſes vagues furieuſes les moiſſons, les troupeaux, les Bergers, & les Villages.

Télémaque entendit de loin les cris des vainqueurs, & il vit le déſordre des ſiens qui fuyoient devant Adraſte, comme une troupe de cerfs timides traverſent les vaſtes Campagnes, les bois, les montagnes, & les fleuves mêmes les plus rapides, quand ils ſont

(15) Nirée étoit un Roi de Naxos, maintenant Niosie, qui étoit fort beau; mais extrémement lâche.

ſont pourſuivis par des chaſſeurs. Télémaque gémit, l'indignation paroît dans ſes yeux, & il quitte les lieux où il avoit combattu longtems avec tant de danger & de gloire. Il court pour ſoûtenir les ſiens il s'avance tout couvert du ſang d'une multitude d'ennemis qu'il a étendus ſur la pouſſiére. De loin il pouſſe un cri qui ſe fait entendre aux deux armées.

Minerve avoit mis je ne ſai quoi de terrible dans ſa voix, dont les montagnes voiſines retentirent. Jamais Mars dans la Thrace n'a fait entendre plus fortement ſa cruelle voix, quand il appelle les Furies infernales, la guerre & la mort. Le cri de Télémaque porte le courage & l'audace dans le cœur des ſiens, il glace d'épouvante les ennemis. Adraſte même a honte de ſe ſentir troublé. Je ne ſai combien de funeſtes préſages le font frémir, & ce qui l'anime eſt plûtôt un déſeſpoir qu'une valeur tranquille. Trois fois ſes genoux tremblans commencérent à ſe dérober ſous lui; trois fois il recula ſans ſonger à ce qu'il faiſoit: une pâleur de défaillance & une ſueur froide ſe répandoient dans tous ſes membres; ſa voix enrouée & héſitante ne pouvoit achever aucune parole, ſes yeux pleins d'un feu ſombre & étincelant paroiſſoient ſortir de ſa tête: on le voyoit comme Oreſte agité par les Furies; tous ſes mouvemens étoient convulſifs. Alors il commençe à croire qu'il y a des Dieux. Il s'imaginoit les voir irritez & entendre une voix ſourde qui ſort du fond de l'abîme pour l'appeller dans le noir Tartare. Tout lui fait ſentir une main céleſte & inviſible ſuſpenduë ſur ſa tête, qui alloit s'appeſantir pour le frapper; L'eſpérance étoit éteinte au fond de ſon cœur; ſon audace ſe diſſipoit comme la lumiére du jour diſparoit quand le Soleil ſe couche dans le ſein des ondes, & que la terre s'envelope des ombres de la nuit.

(16) Les Oebaliens étoient des peuples d'Italie voiſins de Tarente.

L'impie Adraſte, trop longtems ſouffert ſur la terre, ſi les hommes n'euſſent eu beſoin d'un tel châtiment, l'impie Adraſte touchoit enfin à ſa derniére heure. Il court forcené au-devant de ſon inévitable deſtin; L'horreur, les cuiſans remords, la conſternation, la fureur, la rage, le déſeſpoir, marchent avec lui. A peine voit-il Télémaque, qu'il croit voir l'Averne qui s'ouvre & les tourbillons de flames qui ſortent du noir Phlégeton (17) prêtes à le dévorer. Il s'écrie, & ſa bouche demeure ouverte ſans qu'il puiſſe prononcer aucune parole. Tel qu'un homme dormant, qui dans un ſonge affreux ouvre la bouche & fait des éfforts pour parler; mais la parole lui manque toujours & il la cherche en vain. D'une main tremblante & précipitée Adraſte lance ſon dard contre Télémaque. Celui-ci intrépide comme l'ami des Dieux, ſe couvre de ſon bouclier: il ſemble que la victoire le couvrant de ſes aîles tient déja une couronne ſuſpenduë au-deſſus de ſa tête; le courage doux & paiſible reluit dans ſes yeux: on le prendroit pour Minerve même, tant il paroit ſage & meſuré au milieu des plus grand périls; le dard lancé par Adraſte eſt repouſſé par le bouclier. Alors Adraſte ſe hâte de tirer ſon épée pour ôter au fils d'Ulyſſe l'avantage de lancer ſon dard à ſon tour. Télémaque voyant Adraſte l'épée à la main, ſe hâte de la mettre auſſi, & laiſſe ſon dard inutile.

Quand on les vit ainſi tous deux combattre de près, tous les autres combattans en ſilence mirent bas leurs armes pour les regarder attentivement, & on attendit de leur combat la deſtinée de toute la guerre. Les deux glaives brillans comme les éclairs d'où partent les foudres, ſe croiſent pluſieurs fois & portent des coups inutiles ſur les armes polies, qui en reten-

(17) Le Phlégeton eſt un fleuve des Enfers qui roule des feux ardens & dont les flots ſont tous de flâme.

retentiſſent. Les deux combattans s'alongent, ſe replient, s'abaiſſent, ſe relévent tout-à-coup, & enfin ſe ſaiſiſſent. Le lierre en naiſſant au pied d'un ormeau ne ſerre pas plus étroitement le tronc dur & noueux par ſes rameaux entrelaſſez juſques aux plus hautes branches de l'arbre, que ces deux combattans ſe ſerrent l'un l'autre. Adraſte n'avoit encore rien perdu de ſa force. Télémaque n'avoit pas encore toute la ſienne. Adraſte fait pluſieurs efforts pour ſurprendre ſon ennemi, & pour l'ébranler. Il tâche de ſaiſir l'épée du jeune Grec, mais en vain. Dans le moment où il la cherche, Télémaque l'enléve de terre & le renverſe ſur le ſable. Alors cet impie qui avoit toujours mépriſé les Dieux, montra une lâche crainte de la mort; il a honte de demander la vie, & il ne peut s'empêcher de témoigner qu'il la déſire: il tâche d'émouvoir la compaſſion de Télémaque. Fils d'Ulyſſe, lui dit-il, enfin c'eſt maintenant que je connois les juſtes Dieux; ils me puniſſent comme je l'ai mérité, il n'y a que le malheur qui ouvre les yeux des hommes pour voir la vérité: je la vois, elle me condamne; mais qu'un Roi malheureux vous faſſe ſouvenir de votre pére qui eſt loin d'Ithaque, & qu'il touche votre cœur.

Télémaque qui le tenant ſous ſes genoux avoit le glaive déja levé pour lui percer la gorge, répondit auſſitôt: Je n'ai voulu que la victoire & la paix des Nations que je ſuis venu ſécourir; je n'aime point à répandre le ſang. Vivez donc, Adraſte; mais vivez pour réparer vos fautes; rendez tout ce que vous avez uſurpé; rétabliſſez le calme & la juſtice ſur la côte de la grande Heſpérie que vous avez ſouillé par tant de maſſacres & de trahiſons; vivez, & devenez un autre homme; apprenez par votre chute que les Dieux ſont juſtes; que les méchans ſont malheureux, qu'ils ſe trompent, en cherchant la félicité dans la violence, dans l'inhumanité & dans le

mep-

menſonge; qu'enfin rien n'eſt ſi doux ni ſi heureux que la ſimple & conſtante vertu; donnez-nous pour ôtage votre fils Métrodore avec douze des principaux de votre Nation.

A ces paroles Télémaque laiſſe relever Adraſte & lui tend la main ſans ſe défier de ſa mauvaiſe foi: mais auſſitôt Adraſte lui lança un ſecond dard fort court qu'il tenoit caché. Le dard étoit ſi aigu & lancé avec tant d'adreſſe, qu'il eût percé les armes de Télémaque, ſi elles n'euſſent été divines. En même tems Adraſte ſe jette derriére un arbre pour éviter la pourſuite du jeune Grec. Alors celui-ci s'écrie: Dauniens, vous le voyez, la victoire eſt à nous; l'impie ne ſe ſauve que par la trahiſon. Celui qui ne craint point les Dieux, craint la mort. Au contraire, celui qui les craint, ne craint qu'eux. En diſant ces paroles, il s'avance vers les Dauniens, & fait ſigne aux ſiens qui étoient de l'autre côté de l'arbre, de couper le chemin au perfide Adraſte. Adraſte craint d'être ſurpris, fait ſemblant de retourner ſur ſes pas, & veut renverſer les Crétois qui ſe préſentent à ſon paſſage. Mais tout-à-coup Télémaque prompt comme la foudre, que la main du Pére des Dieux lance du haut Olympe ſur les têtes coupables, vient fondre ſur ſon ennemi, il le ſaiſit d'une main victorieuſe, il le renverſe, comme un cruel Aquilon abat les tendres moiſſons qui dorent les campagnes, Il ne l'écoute plus, quoique l'impie oſe encore une fois eſſayer d'abuſer de la bonté de ſon cœur. Il lui enfonce ſon glaive & le précipite dans les flames du noir Tartare, digne châtiment de ſes crimes.

Fin du vingtiéme Livre.

SOM-



L'Avis de Télemaque suivi par les Princes alliés.

SOMMAIRE DU LIVRE VINGT-UNIEME.

Adraſte étant mort, les Dauniens tendent les mains aux alliez en ſigne de paix, & leur démandent un Roi de leur Nation. Neſtor inconſolable d'avoir perdu ſon fils, s'abſente de l'aſſemblée des Chefs, où pluſieurs opinent qu'il faut partager le pays des vaincus, & ceder à Télémaque le terroir d'Arpi. Bien loin d'accepter cette offre, Télémaque fait voir que l'intérêt commun des alliez eſt de choiſir Polydamas pour Roi des Dauniens, & de leur laiſſer leurs terres. Il perſuade enſuite à ces peuples de donner la contrée d'Arpi à Dioméde, ſurvenu fortuitement. Les troubles étant ainſi finis, tous ſe ſéparent pour s'en retourner chacun dans ſon pays.

LES AVANTURES DE TELEMAQUE, FILS D'ULYSSE.

LIVRE VINGT-UNIEME.

A peine Adraſte fut mort que tous les Dauniens, loin de deplorer leur defaite & la perte de leur Chef, ſe réjouïrent de leur délivrance. Ils tendirent les mains aux alliez en ſigne de paix & de reconciliation. Métrodore, fils d'Adraſte, que ſon pére avoit nourri dans des maximes de diſſimulation, d'injuſtice & d'inhumanité, s'enfuit lâchement. Mais un eſclave complice de ſes infamies & de ſes cruautez, qu'il avoit affranchi & comblé de biens, & auquel ſeul il ſe confia dans ſa fuite, ne ſongea qu'à le trahir pour ſon propre intérêt ; il le tua par derriére pendant qu'il

qu'il fuyoit, lui coupa la tête & la porta dans le camp des alliez, eſpérant une grande récompenſe d'un crime qui finiſſoit la guerre. Mais on eut horreur de ce ſcélérat, & on le fit mourir.

Télémaque ayant vu la tête de Métrodore qui étoit un jeune homme d'une merveilleuſe beauté, & d'un naturel excellent, que les plaiſirs & les mauvais exemples avoient corrompu, ne pût retenir ſes larmes. Hélas! s'écria-t-il; voilà ce que fait le poiſon de la proſpérité pour un jeune Prince; plus il a d'élévation & de vivacité, plus il s'éloigne de tous ſes ſentiments de vertu; & maintenant je ſerois peut être de même, ſi les malheurs où je ſuis né, graces aux Dieux, & les inſtructions de Mentor ne m'avoient appris à me modérer.

Les Dauniens aſſemblez demandérent comme l'unique condition de paix, qu'on leur permît de faire un Roi de leur nation, qui pût éffacer par ſes vertus l'opprobre dont l'impie Adraſte avoit couvert la Royauté. Ils remercioient les Dieux d'avoir frappé le Tyran; ils venoient en foule baiſer la main de Télémaque, qui avoit été trempée dans le ſang de ce monſtre, & leur défaite étoit pour eux comme un triomphe. Ainſi tomba en un moment, ſans aucune reſſource, cette puiſſance qui menaçoit toutes les autres dans l'Heſpérie, & qui faiſoit trembler tant de peuples. Semblable à ces terrains qui paroiſſent fermes & immobiles, mais que l'on ſappe peu à peu par-deſſous. Long tems on ſe moque du foible travail qui en attaque les fondemens, rien ne paroît affoibli, tout eſt uni, rien ne s'ébranle; cependant tous les ſoûtiens ſont détruits peu à peu juſqu'au moment où tout-à-coup le terrain s'abaiſſe & ouvre un abîme. Ainſi une puiſſance injuſte & trompeuſe, quelque proſpérité qu'elle ſe procure par ſes violences, creuſe elle-même un précipice ſous ſes pieds.

La

La fraude & l'inhumanité ſappent peu à peu tous les plus ſolides fondemens de l'autorité légitime. On l'admire, on la craint, on tremble devant elle juſqu'au moment où elle n'eſt déja plus, elle tombe de ſon propre poids, & rien ne la peut relever, parce qu'elle a détruit de ſes propres mains les vrais ſoutiens de la bonne foi & de la juſtice, qui attirent l'amour & la confiance.

Les Chefs de l'armée s'aſſemblérent dès le lendemain pour accorder un Roi aux Dauniens. On prenoit plaiſir à voir les deux camps confondus par une amitié ſi ineſpérée, & les deux armées qui n'en faiſoient plus qu'une. Le ſage Neſtor ne put ſe trouver dans ce conſeil, parce que la douleur jointe à la vieilleſſe avoit flétri ſon cœur, comme la pluye abat & fait languir le ſoir une fleur, qui étoit le matin pendant la naiſſance de l'Aurore, la gloire & l'ornement des vertes campagnes. Ses yeux étoient devenus deux fontaines de larmes qui ne pouvoient tarir. Loin d'eux s'enfuyoit le doux ſommeil, qui charme les plus cuiſantes peines; l'eſpérance qui eſt la vie du cœur de l'homme, étoit éteinte en lui. Toute nourriture étoit amére à cet infortuné Vieillard, la lumiére même lui étoit odieuſe; ſon ame ne demandoit plus qu'à quitter ſon corps, & qu'à ſe plonger dans l'éternelle nuit de l'Empire de Pluton. Tous ſes amis lui parloient en vain, ſon cœur en défaillance étoit dégoûté de toute amitié, comme un malade eſt dégoûté des meilleurs alimens. A tout ce qu'on pouvoit lui dire de plus touchant, il ne répondit que par des gémiſſemens & des ſanglots. De tems en tems on l'entendoit dire: O Piſiſtrate, Piſiſtrate, Piſiſtrate, mon fils, tu m'appelles! Je te ſuis, Piſiſtrate, tu me rendras la mort douce. O mon cher fils! je ne déſire plus pour tout bien que de te revoir ſur les rives du Styx. Puis il paſſoit des heures entiéres ſans prononcer aucune parole, mais gémiſſant,

miſſant, & levant les mains & les yeux noyez de larmes vers le Ciel.

Cependant les Princes aſſemblez attendoient Télémaque qui étoit auprès du corps de Piſiſtrate. Il répandoit ſur ſon corps des fleurs à plaines mains; il y ajoûtoit des parfums exquis & verſoit des larmes améres. O mon cher compagnon, lui diſoit-il, je n'oublierai jamais de t'avoir vu à Pylos, de t'avoir ſuivi à Sparte, de t'avoir retrouvé ſur les bords de la grande Heſpérie. Je te dois mille & mille ſoins; je t'aimois, tu m'aimois auſſi: j'ai connu ta valeur, elle auroit ſurpaſſé celle de pluſieurs Grecs fameux. Hélas! elle t'a fait mourir avec gloire; mais elle a dérobé au monde une vertu naiſſante qui eût égalé celle de ton pére. Oui, ta ſageſſe & ton éloquence dans un âge mûr auroient été ſemblable à celle de ce Vieillard, l'admiration de toute la Gréce. Tu avois déja cette douce inſinuation, à laquelle on ne pouvoit réſiſter quand tu parlois; ces maniéres naïves de raconter, cette ſage modération, qui eſt un charme pour appaiſer les eſprits irritez; cette autorité qui vient de la prudence & de la force des bons conſeils. Quand tu parlois, tous prêtoient l'oreille, tous étoient prévenus, tous avoient envie de trouver que tu avois raiſon; ta parole ſimple & ſans faſte couloit dans les cœurs comme la roſée ſur l'herbe naiſſante. Hélas! tant de biens que nous poſſédions il y a quelques heures nous ſont enlevez pour jamais! Piſiſtrate, que j'embraſſai hier, n'eſt plus; il ne nous en reſte qu'un douloureux ſouvenir. Au moins ſi tu avois fermé les yeux de Neſtor, & non pas que nous euſſions fermé les tiens, il ne verroit pas tout ce qu'il voit, & il ne ſeroit pas le plus malheureux de tous les péres.

Après ces paroles Télémaque fit laver la playe ſanglante qui étoit dans le côté de Piſiſtrate. Il le fit étendre dans un lit de pourpre, où la tête

panchée avec la pâleur de la mort, il reſſembloit à un jeune arbre, qui ayant couvert la terre de ſon ombre, & pouſſé vers le Ciel ſes rameaux fleuris, a été entamé par le tranchant de la coignée d'un bucheron. Il ne tient plus à ſa racine ni à la terre, mére féconde qui nourrit ſes tiges dans ſon ſein : Il languit, ſa verdure s'éffface; il ne peut plus ſe ſoûtenir, il tombe: ſes rameaux qui cachoient le Ciel, traînent ſur la pouſſiére, flêtris & deſſéchez; il n'eſt plus qu'un tronc abattu & dépouillé de toutes ſes graces. Ainſi Piſiſtrate en proye à la mort étoit déja emporté par ceux qui devoient le mettre ſur le bucher fatal. Déja la flame montoit vers le Ciel. Une troupe de Pyliens, les yeux baiſſez & pleins de larmes, leurs armes renverſées, le conduiſoient lentement. Le corps eſt bientôt brûlé, les cendres ſont miſes dans une urne d'or; & Télémaque qui prend ſoin de tout, confie cette urne comme un grand tréſor à Callimaque, qui avoit été le gouverneur de Piſiſtrate. Gardez, lui dit-il, ces cendres triſtes, mais précieux reſtes de celui que vous avez aimé. Gardez-les pour ſon pére; mais attendez à les lui donner quand il aura aſſez de force pour les demander: ce qui irrite la douleur en un tems, l'adoucit en un autre.

Enſuite Télémaque entra dans l'aſſemblée des Rois liguez, où dès qu'on l'apperçut chacun garda le ſilence pour l'écouter; il en rougit, & on ne pouvoit le faire parler. Les louanges (1) qu'on lui donna par des acclamations publiques ſur tout ce qu'il venoit de faire, augmentérent ſa honte; il auroit voulu pouvoir ſe cacher: ce fut la prémiere fois qu'il parut embaraſſé & incertain. Enfin il demanda comme une grace, qu'on ne lui donnât plus aucune louange. Ce n'eſt pas, dit-il, que je ne les aime, ſur

(1) *Les louanges :* Comme la Flaterie a épuiſé toutes les louanges, il ne reſte plus d'autre honneur à rendre aux bons Princes, que

ſur tout quand elles ſont données par de ſi bons juges de la vertu: mais c'eſt que je crains de les aimer trop; elles corrompent les hommes; elles les rempliſſent d'eux-mêmes; elles les rendent vains & préſomptueux; il faut les mériter & les fuïr: les meilleures louanges reſſemblent aux fauſſes. Les plus méchans de tous les hommes qui ſont les tyrans, ſont ceux qui ſe font le plus louër par des flateurs. Quel plaiſir y a-t-il à être loué comme eux! Les bonnes louanges ſont celles que vous me donnerez en mon abſence, ſi je ſuis aſſez heureux pour en mériter. Si vous me croyez véritablement bon, vous devez croire auſſi que je veux être modeſte & craindre la vanité. Epargnez-moi donc, ſi vous m'eſtimez, & ne me louëz pas comme un homme amoureux de louanges.

Aprés avoir parlé ainſi, Télémaque ne repondit plus rien à ceux qui continuoient de l'élever jusqu'au Ciel, & par un air d'indifférence il arrêta bientôt les louanges qu'on lui donnoit. On commença à craindre de le fâcher en le louant; mais l'admiration augmenta, tout le monde ſachant la tendreſſe qu'il avoit témoignée à Piſiſtrate, & les ſoins qu'il avoit pris de lui rendre les derniers devoirs. Toute l'armée fut plus touchée de ces marques de la bonté de ſon cœur, que de tous les prodiges de ſageſſe & de valeur qui venoient d'éclater en lui. Il eſt ſage, il eſt vaillant, ſe diſoient-ils en ſecret les uns aux autres: il eſt l'ami des Dieux, & le vrai Héros de notre âge: Il eſt au deſſus de l'humanité, mais tout cela n'eſt que merveilleux, tout cela ne fait que nous étonner. Il eſt humain, il eſt bon, il eſt ami fidéle & tendre; il eſt compatiſſant, libéral, bienfaiſant, & tout entier à ceux qu'il doit aimer; Il eſt les délices de ceux qui vivent avec lui: Il s'eſt défait de ſa

que celui du ſilence; *qui eſt un témoignage autentique de leur modeſtie.*

hauteur, de son indifférence & da sa fierté. Voilà ce qui est d'usage, voilà ce qui touche les cœurs, voilà ce qui nous attendrit pour lui, & nous rend sensibles à toutes ses vertus: voilà ce qui fait que nous donnerions tous nos vies pour lui.

A peine ces discours furent-ils finis, qu'on se hâta de parler de la nécessité de donner un Roi aux Dauniens. La plupart des Princes qui étoient dans le conseil, opinoient qu'il faloit partager entre eux ce pays comme une terre conquise. On offrit à Télémaque pour sa part la fertile contrée d'Arpi (2), qui porte deux fois l'an les riches dons de Cérès, les doux présens de Bacchus, & les fruits toujours verds de l'olivier consacré à Minerve. Cette terre, lui disoit-on, doit vous faire oublier la pauvre Ithaque avec ses cabanes & les rochers affreux de Dulichie (3), & les bois sauvages de Zacinthe. Ne cherchez plus ni votre pére, qui doit être péri dans les flots au Promontoire de Capharée, par la vengeance de Nauplius (4), & par la colére de Neptune; ni votre mére que ses Amans possédent depuis votre départ; ni votre patrie, dont la terre n'est point favorisée du Ciel, comme celle que nous vous offrons.

Il écoutoit patiemment ces discours; Mais les rochers de Thrace & de Thessalie ne sont pas plus sourds ni plus insensibles aux plaintes des amans désespérez, que Télémaque l'étoit à toutes ces offres. Pour moi, répondit-il, je ne suis touché ni de richesses ni de délices; qu'importe de posséder une plus grande étenduë de terre & de commander à un plus grand nombre d'hommes? On n'en a que plus

(2) Arpi étoit region de la Pouille Daunienne, dont la Ville Capitale se nommoit Argirippa, & Argos Hippium. On en voit encore les ruines entre Lucera & Manfredonia dans la Caitanate.

(3) Dulichie, aujourd'hui Tiaki, est une petite Isle de la mer de Grece dans le Golfe de Pâtra, au Levant de l'Isle de Cefalonie.

(4) Nauplius, Roi d'Eubee, irrité de ce que les Chefs de l'Armée des

plus d'embarras & moins de liberté. La vie eſt aſſez pleine de malheurs pour les hommes les plus ſages & les plus modérez, ſans y ajouter encore la peine de gouverner les autres hommes indociles, inquiets, injuſtes, trompeurs & ingrats. Quand on veut être le maître des hommes pour l'amour de ſoi-même, n'y regardant que ſa propre autorité, ſes plaiſirs & ſa gloire; on eſt impie, on eſt tyran, on eſt le fléau du genre humain. Quand au contraire on ne veut gouverner les hommes que ſelon les vraies régles pour leur propre bien; on eſt moins leur maître que leur tuteur; on n'en a que de la peine qui eſt infinie, & on eſt bien éloigné de vouloir étendre plus loin ſon autorité. Le Berger qui ne mange point le troupeau, qui le défend des loups en expoſant ſa vie, qui veille nuit & jour pour le conduire dans les bons pâturages, n'a point d'envie d'augmenter le nombre de ſes moutons, & d'enlever ceux du voiſin; ce ſeroit augmenter ſa peine. Quoique je n'aye jamais gouverné, ajoutoit Télémaque, j'ai appris par les Loix, & par les hommes ſages qui les ont faites, combien il eſt pénible de conduire les Villes & les Royaumes. Je ſuis donc content de ma pauvre Ithaque, quoi qu'elle ſoit petite & pauvre, j'aurai aſſez de gloire, pourvu que j'y regne avec juſtice, piété, & courage; encore même n'y regnerai-je que trop tôt. Plaiſe aux Dieux, que mon Pére échapé à la fureur des vagues, y puiſſe regner juſqu'à la plus extrême vieilleſſe, & que je puiſſe apprendre longtems ſous lui comme il faut vaincre ſes paſſions pour ſavoir modérer celles de tout un peuple!

des Grecs avoient injuſtement condamné à mort ſon fils Palamede par les artifices d'Ulyſſe, mit des feux ſur le mont Capharée (aujourd'hui Cap de Figera) ſur l'Iſle d'Eubée qui regarde l'Helleſpont, pour y attirer la flote des Grecs & la faire briſer contre les rochers: mais il échoua dans ſon deſſein, parce qu'Ulyſſe & Diomede prirent une autre route.

Ensuite Télémaque dit: Ecoutez, ô Princes assemblez ici, ce que je crois vous devoir dire pour votre intérêt. Si vous donnez aux Dauniens un Roi juste, il les conduira avec justice; il leur apprendra combien il est utile de conserver la bonne foi & de n'usurper jamais le bien de ses voisins. C'est ce qu'ils n'ont jamais pu comprendre sous l'impie Adraste. Tandis qu'ils seront conduits par un Roi sage & modéré, vous n'aurez rien à craindre. Ils vous devront ce bon Roi que vous leur aurez donné: ils vous devront la paix & la prospérité dont ils jouïront. Ces peuples, loin de vous attaquer, vous béniront sans cesse, & le Roi & le peuple, seront l'ouvrage de vos mains. Si au contraire, vous voulez partager leur pays entre vous, voici les malheurs que je vous prédis. Ce peuple poussé au désespoir recommencera la guerre; il combattra justement pour sa liberté, & les Dieux ennemis de la tyrannie combattront avec lui. Si les Dieux s'en mêlent, tôt ou tard vous serez confondus, & vos prospéritez se dissiperont comme la fumée. Le conseil & la sagesse seront ôtez à vos Chefs, le courage à vos armées, l'abondance à vos terres Vous vous flaterez, vous serez téméraires dans vos entrepriſes; vous ferez taire les gens de bien qui voudront dire la vérité; vous tomberez tout-à-coup & l'on dira de vous: Est-ce donc là ces peuples floriſſans qui devoient faire la Loi à toute la terre? & maintenant ils fuyent devant leurs ennemis: Ils sont le jouët des Nations, qui les foulent aux pieds. Voilà ce que les Dieux ont fait: voilà ce que mérirent les peuples injustes, superbes & inhumains. De plus, considerez que si vous entreprenez de partager entre vous cette conquête, vous réuniſſez contre vous tous les peuples voisins. Votre ligue formée pour défendre la liberté commune de l'Hesperie contre l'usurpateur Adraste, de-

deviendra odieuse ; & c'est vous-mêmes que tous les peuples accuseront avec raison de vouloir usurper la tyrannie universelle. Mais je suppose que vous soyez victorieux, & des Dauniens & de tous les autres peuples, cette victoire vous détruira ; Voici comment.

Considérez que cette entreprise vous désunira tous ; comme elle n'est point fondée sur la justice, vous n'aurez point de régle pour borner entre vous les prétentions de chacun ; chacun voudra que sa part de la conquête soit proportionnée à sa puissance, nul d'entre vous n'aura assez d'autorité parmi les autres pour faire ce partage paisiblement. Voilà la source d'une guerre, dont vos petits enfans ne verront pas la fin. Ne vaut-il pas bien mieux être juste & modéré, que de suivre son ambition avec tant de péril & au travers de tant de malheurs inévitables? La paix profonde, les plaisirs doux & innocens qui l'accompagnent, l'heureuse abondance, l'amitié de ses voisins, la gloire qui est inséparable de la justice, l'autorité qu'on aquiert en se rendant par la bonne foi l'arbitre de tous les peuples étrangers, ne sont-ce pas des biens plus désirables que la folle vanité d'une conquête injuste? O Princes! ô Rois! Vous voyez que je vous parle sans intérêt. Ecoutez donc celui qui vous aime assez pour vous contredire, & pour vous déplaire en vous représentant la vérité.

Pendant que Télémaque parloit ainsi avec une autorité qu'on n'avoit jamais vuë en nul autre, & que tous les Princes étonnez & en suspens admiroient la sagesse de ses conseils, on entendit un bruit confus qui se répandit dans tout le camp, & qui vint jusqu'au lieu où se tenoit l'assemblée. Un étranger, dit-on, est venu aborder sur ces côtes avec une troupe d'hommes armez. Cet inconnu est d'une haute mine, tout parôit héroïque en lui ; on voit

aiſément qu'il a long-tems ſouffert, & que ſon grand courage l'a mis au-deſſus de toutes ſes ſouffrances. D'abord les peuples du pays qui gardent les côtes ont voulu le repouſſer comme un ennemi qui vient faire une irruption: Mais après avoir tiré ſon épée avec un air intrépide, il a déclaré qu'il ſauroit ſe défendre, ſi on l'attaquoit: mais qu'il ne demandoit que la paix & l'hoſpitalité. Auſſitôt il a préſenté un rameau d'olivier comme un ſuppliant. On l'a écouté; il a demandé à être conduit vers ceux qui gouvernent dans cette côte de l'Heſpérie, & on l'a méne ici pour le faire parler aux Rois aſſemblez.

A peine ce diſcours fut-il achevé, qu'on vit entrer cet inconnu avec une majeſté qui ſurprit toute l'aſſemblée. On auroit cru facilement que c'étoit le Dieu Mars, quand il aſſemble ſur les montagnes de la Thrace ſes troupes ſanguinaires. Il commença à parler ainſi:

O vous, Paſteurs des peuples, qui êtes ſans doute aſſemblez ici pour défendre la patrie contre ſes ennemis, ou pour faire fleurir les plus juſtes Loix, écoutez un homme que la fortune a perſécuté. Faſſent les Dieux que vous n'éprouviez jamais de ſemblables malheurs. Je ſuis Dioméde (5) Roi d'Etolie qui bleſſai Vénus au ſiége de Troye. La vengeance de cette Déeſſe me pourſuit dans tout l'Univers. Neptune qui ne peut rien refuſer à la divine fille de la Mer m'a livré à la rage des vents & des flots, qui ont briſé pluſieurs fois mes vaiſſeaux contre les écueils. L'inéxorable Vénus m'a ôté toute eſpérance de revoir mon Royaume, ma famille, & cette douce lumiére du pays où je commence de voir le jour en naiſſant. Non, je ne reverrai jamais tout ce qui m'a été le plus cher au monde. Je viens après tant

(5) *Dioméde:* Fils de Tydée. On dit, qu'aprés Achille & Ajax il fut le plus brave des Grecs au ſiége de Troie, où il combattit avec

tant de naufrages chercher sur ces rives inconnuës un peu de repos & une retraite assurée. Si vous craignez les Dieux, & sur tout Jupiter qui a soin des étrangers: si vous êtes sensibles à la compassion, ne me refusez pas dans ces vastes pays quelque coin de terre stérile, quelques déserts, quelques sables, ou quelques rochers escarpez, pour y fonder avec mes compagnons une Ville qui soit du moins une triste image de notre patrie perduë. Nous ne demandons qu'un peu d'espace qui vous soit inutile. Nous vivrons en paix avec vous dans une étroite alliance; vos ennemis seront les nôtres; nous entrerons dans tous vos intérêts; nous ne demandons que la liberté de vivre selon nos Loix.

Pendant que Dioméde parloit ainsi, Télémaque ayant les yeux attachez sur lui, montra sur son visage toutes les différentes passions. Quand Dioméde commença à parler de ses longs malheurs, il espéra que cet homme majestueux seroit son Pére. Aussitôt qu'il eut déclaré qu'il étoit Dioméde, le visage de Télémaque se flêtrit comme une belle fleur que les noirs aquilons viennent de ternir de leur souffle cruel. Ensuite les paroles de Dioméde qui se plaignoit de la longue colére d'une Divinité, l'attendrirent par le souvenir des mêmes disgraces souffertes par son péré & par lui. Des larmes mêlées de douceur & de joie coulérent sur ses jouës, & il se jetta tout-à-coup sur Dioméde pour l'embrasser.

Je suis, dit-il, le fils d'Ulysse que vous avez connu, & qui ne vous fut pas inutile quand vous

avec avantage contre Enée & contre Hector. Il eleva le Palladium, qui étoit une Enseigne sacrée des Troyens.

prîtes les chevaux fameux de Rhésus (6). Les Dieux l'ont traité comme vous sans pitié. Si les Oracles de l'Erébe (7) ne sont pas trompeurs, il vit encore: mais hélas! il ne vit point pour moi. J'ai abandonné Ithaque pour le chercher; je ne puis revoir maintenant ni Ithaque ni lui. Jugez par mes malheurs de la compassion que j'ai pour les autres. L'avantage qu'il y a être malheureux, c'est qu'on sait compatir aux peines d'autrui. Quoique je ne sois ici qu'étranger, je puis, ô grand Diomède, (car malgré les misères qui ont accablé ma patrie dans mon enfance, je n'ai pas été assez mal élevé pour ignorer quelle est votre gloire dans les combats.) Je puis, ô le plus invincible de tous les Grecs après Achille, vous procurer quelque secours. Ces Princes que vous voyez sont humains; ils savent qu'il n'y a ni vertu, ni vrai courage, ni gloire solide sans l'humanité. Le malheur ajoûte un nouveau lustre à la gloire des grands hommes; il leur manque quelque chose, tandis qu'ils n'ont jamais été malheureux. Il manque à leur vie des éxemples de patience & de fermeté; la vertu souffrante attendrit tous les cœurs qui ont quelque goût pour la vertu. Laissez-nous donc le soin de vous consoler, puisque les Dieux vous ménent à nous, c'est un présent qu'ils nous font, & nous devons nous croire heureux de pouvoir adoucir vos peines.

Pendant qu'il parloit, Diomède étonné le regardoit fixement, & sentoit son cœur tout émû. Ils s'embrassoient comme s'ils avoient été long-tems liez d'une amitié étroite. O digne fils du sage Ulysse, disoit Diomède, je reconnois en vous la douceur de son visage,

(6) *Rhésus.* Roi de Thrace, lequel vint au secours des Troyens, contre les Grecs; mais ayant été trahi par Dolon, soldat Troyen, il fut tué de la premiere nuit par Diomede & Ulysse; ainsi ses chevaux blancs ne purent boire du fleuve Xanthus, ni paître dans les campagnes de Troye; ce qui devoit se faire, afin que Troye fut imprenable, selon l'Oracle. Homere.

visage, la grace de ses discours, la force de son éloquence, la noblesse de ses sentimens, la sagesse de ses pensées.

Cependant Philoctéte embrasse le grand fils de Tidée; ils se racontent leurs tristes avantures; ensuite Philoctéte lui dit: Sans doute vous serez bienaise de revoir le sage Nestor, il vient de perdre Pisistrate le dernier de ses enfans; il ne lui reste plus dans la vie qu'un chemin de larmes qui le méne vers le tombeau. Venez le consoler. Un ami malheureux (8) est plus propre qu'un autre à soulager son cœur.

Ils allérent aussitôt dans la tente de Nestor, qui reconnut à peine Dioméde, tant la tristesse abattoit son esprit & ses sens. D'abord Dioméde pleura avec lui, & leur entrevuë fut pour le Vieillard un redoublement de douleur: mais peu à peu la présence de cet ami appaisa son cœur. On reconnut aisément que ses maux étoient un peu suspendus par le plaisir de raconter ce qu'il avoit souffert, & d'entendre à son tour ce qui étoit arrivé à Dioméde.

Pendant qu'ils s'entretenoient, les Rois assemblez avec Télémaque éxaminoient ce qu'ils devoient faire. Télémaque leur conseilloit de donner à Dioméde le pays d'Arpi (9), & de choisir pour Roi des Dauniens Polydamas qui étoit de leur nation. Ce Polydamas étoit un fameux Capitaine, qu'Adraste par jalousie n'avoit jamais voulu employer, de peur qu'on n'attribuât à cet homme habile le succes dont il espéroit d'avoir seul toute la gloire. Polydamas l'avoit souvent averti en particulier qu'il exposoit trop sa vie & le salut de son Etat dans cette

(7) *Erébe:* Est nommé par les Poëtes Dieu des Enfers, né du Chaos & des Tenebres, & epoux de la nuit.

(8) *Un ami malheureux:* Solamen miseris socios habuisse malorum.

(9) Le pays d'Arpi est le même que celui d'Arpos dont il a été parlé ci-devant.

te guerre contre tant de Nations conjurées; il l'avoit voulu engager à tenir une conduite plus droite & plus moderée avec ſes voiſins: mais les hommes qui haïſſent la vérité, haïſſent auſſi les gens qui ont la hardieſſe de la dire. Ils ne ſont touchez, ni de leur ſincérité, ni de leur zéle, ni de leur déſintéreſſement. Une proſpérité trompeuſe endurciſſoit le cœur d'Adraſte contre les plus ſalutaires conſeils; en ne les ſuivant pas, il triomphoit tous les jours de ſes ennemis. La hauteur, la mauvaiſe foi, la violence mettoient toujours la victoire dans ſon parti. Tous les malheurs dont Polydamas l'avoit ſi long-tems menacé, n'arrivoient pas. Adraſte ſe moquoit d'un ſageſſe timide qui prévoit toujours les inconveniens. Polydamas lui étoit inſupportable; il l'éloigna de toutes les charges; il le laiſſa languir dans la ſolitude & dans la pauvreté.

D'abord Polydamas fut accablé de cette diſgrace; mais elle lui donna ce qui lui manquoit, en lui ouvrant les yeux ſur la vanité des grandes fortunes; il devint ſage à ſes dépens; il ſe rejouït d'avoir été malheureux; il apprit peu à peu à ſouffrir, à vivre de peu, à ſe nourrir tranquillement de la vérité, à cultiver en lui les vertus ſecrétes qui ſont encore plus eſtimables que les éclatantes; enfin à ſe paſſer des hommes. Il demeura au pied du mont Gargan (10) dans un déſert, où un rocher en demi-voute lui ſervoit de toit. Un ruiſſeau qui tomboit de la montagne, appaiſoit ſa ſoif; quelques arbres lui donnoient leurs fruits: il avoit deux eſclaves qui cultivoient un petit camp, il travailloit lui-même avec eux de ſes propres mains; La terre le payoit de ſes peines avec uſure, & ne le laiſſoit manquer de rien; il avoit non ſeulement des fruits

&

(10) *Gargan:* Montagne de la Pouille dans le Royaume de Naples, prés de la ville Epiſcopale de Siponte, ou Monte di San-Angelo.

& des légumes en abondance, mais encore toutes sortes de fleurs odoriférantes. Là il déploroit le malheur des peuples que l'ambition insensée d'un Roi entraîne à leur perte. Là il attendoit chaque jour que les Dieux justes, quoique patiens, fissent tomber Adraste. Plus sa prospérité croissoit, plus il croyoit voir de près sa chute irremédiable; car l'imprudence heureuse dans ses fautes, & la puissance montée jusqu'au dernier excès de l'autorité absoluë, sont les avant-coureurs du renversement (11) des Rois & des Royaumes. Quand il apprit la défaite & la mort d'Adraste, il ne témoigna aucune joie, ni de l'avoir prévûë, ni d'être délivré de ce Tyran; il gémit seulement par la crainte de voir les Dauniens dans la servitude.

Voilà l'homme que Télémaque proposa pour le faire régner. Il y avoit déja quelque tems qu'il connoissoit son courage & sa vertu; car Télémaque selon les conseils de Mentor, ne cessoit de s'informer par-tout des qualitez bonnes & mauvaises de toutes les personnes qui étoient dans quelque emploi considérable, non seulement dans les Nations alliées qu'il servoient en cette guerre, mais encore chez les ennemis. Son principal soin étoit de découvrir, & d'examiner par tout les hommes qui avoient quelque talent, ou une vertu particuliére.

Les Princes alliez eurent d'abord quelque répugnance à mettre Polydamas dans la Royauté. Nous avons éprouvé, disoient-ils, combien un Roi des Dauniens, quand il aime la guerre, & qu'il sait la faire, est redoutable à ses voisins. Polydamas est un grand Capitaine, & il peut nous jetter dans de grands périls. Mais Télémaque leur répondit: Polydamas, il est vrai, sait la guerre: mais il aime la

(11) *Renversement*: Plus on est éléve, plus on est en danger de tomber. Tac.

la paix; & voilà les deux choſes qu'il faut ſouhaiter. Un homme qui connoît les malheurs, les dangers & les difficultez de la guerre, eſt bien plus capable de l'éviter, qu'un autre qui n'en a aucune expérience: il a appris à goûter le bonheur d'une vie tranquile; il a condamné les entrepriſes d'Adraſte; il en a prévu les ſuites funeſtes Un Prince foible, & ignorant eſt plus à craindre pour vous, qu'un homme qui connoîtra, & qui décidera tout par lui-même (12). Le Prince foible, ignorant & ſans expérience, ne verra que par les yeux d'un favori paſſionné, ou d'un Miniſtre flateur, inquiet & ambitieux. Ainſi ce Prince aveugle s'engagera à la guerre ſans la vouloir faire; vous ne pourrez jamais vous aſſurer de lui, car il ne pourra jamais être ſur de lui-même, il vous manquera de parole, il vous réduira bientôt à cette extrémité, qu'il faudra, ou que vous le faſſiez périr, où qu'il vous accable. N'eſt-il pas plus utile, plus ſur, & en même tems plus juſte & plus noble, de répondre fidélement à la confiance des Dauniens, & de leur donner un Roi digne de commander?

Toute l'aſſemblée fut perſuadée par ces diſcours. On alla propoſer Polydamas aux Dauniens, qui attendoient une réponſe avec impatience. Quand ils entendirent le nom de Polydamas, ils répondirent: Nous reconnoiſſons bien maintenant que les Princes alliez veulent agir de bonne foi avec nous & faire une paix éternelle, puiſqu'ils nous veulent donner pour Roi un homme ſi vertueux & ſi capable de nous gouverner. Si on nous eût propoſé un homme lâche, efféminé & mal inſtruit, nous aurions cru, qu'on ne cherchoit qu'à nous abattre & qu'à

(12) *Par lui-même:* Mais comme Ulyſſe même n'a pas pu tout ſavoir, il a eu beſoin d'être inſtruit & aſſiſté par de bons & fideles Miniſtres.

qu'à corrompre la forme de notre gouvernement, nous aurions conſervé en ſecret un vif reſſentiment d'une conduite ſi dure & ſi artificieuſe: mais le choix de Polydamas nous montre une véritable candeur. Les alliez ſans doute n'attendent rien de nous que de juſte & de noble; puiſqu'ils nous accordent un Roi, qui eſt incapable de rien faire contre la liberté & contre la gloire de notre Nation. Auſſi pouvons-nous proteſter à la face des juſtes Dieux, que les fleuves remonteront vers leurs ſources, avant que nous ceſſions d'aimer des Rois ſi bien-faiſans. Puiſſent ſe reſſouvenir nos derniers neveux du bienfait que nous recevons aujourd'hui, & renouveller de génération en génération la paix de l'âge d'or dans toute la côte de l'Heſpérie!

Télémaque leur propoſa enſuite de donner à Dioméde les campagnes d'Arpi, pour y fonder une Colonie. Ce nouveau peuple, leur diſoit-il, vous devra ſon établiſſement dans un pays que vous n'occupez point. Souvenez vous que tous les hommes doivent s'entr'aimer; que la terre eſt trop vaſte pour eux; qu'il faut bien avoir des voiſins, & qu'il vaut mieux en avoir qui vous ſoient obligez de leur établiſſement. Soyez touchez du malheur d'un Roi, qui ne peut retourner dans ſon pays. Polydamas & lui étant unis enſemble par les liens de la juſtice & de la vertu, qui ſont les ſeuls durables, vous entretiendront dans une paix profonde, & vous rendront redoutables à tous les peuples voiſins qui penſeroient à s'agrandir. Vous voyez, ô Dauniens, que nous avons donné à votre Terre un Roi capable d'en élever la gloire juſqu'au Ciel. Donnez auſſi, puiſque nous vous le demandons, une terre qui vous eſt inutile, à un Roi qui eſt digne de toutes ſortes de ſecours.

Les

Les Dauniens répondirent qu'ils ne pouvoient rien refuſer à Télémaque, puiſque c'étoit lui qui leur avoit procuré Polydamas pour Roi. Auſſitôt ils partirent pour l'aller chercher dans ſon déſert, & pour le faire régner ſur eux. Avant que de partir, ils donnérent les fertiles plaines d'Arpi à Dioméde pour y fonder un nouveau Royaume. Les alliez en furent ravis parce que cette Colonie des Grecs pourroit ſecourir puiſſament le parti des alliez, ſi jamais les Dauniens vouloient renouveller les uſurpations dont Adraſte avoit donné le mauvais éxemple. Tous les Princes ne ſongérent qu'à ſe ſéparer. Télémaque les larmes aux yeux partit avec ſa troupe, après avoir embraſſé tendrement le vaillant Dioméde, le ſage & inconſolable Neſtor, & le fameux Philoctéte, digne héritier des fléches d'Hercule.

Fin du vingt-uniéme Livre.



SOM-



Télémaque revient à Salente.

SOMMAIRE DU LIVRE VINGT-DEUXIEME.

Télémaque arrivant à Salente est surpris de voir la campagne si bien cultivée, & de trouver si peu de magnificence dans la ville. Mentor lui explique les raisons de ce changement, lui fait remarquer les défauts qui empêchent d'ordinaire un Etat de fleurir, & lui propose pour modéle la conduite & le gouvernement d'Idoménée. Télémaque ouvre ensuite son cœur à Mentor sur son inclination d'épouser Antiope fille de ce Roi. Mentor en louë avec lui les bonnes qualitez, l'assure que les Dieux la lui destinent; mais que présentement il ne doit songer qu'à partir pour Ithaque, & qu'à délivrer Pénélope des poursuites de ses prétendans.

LES AVANTURES DE TELEMAQUE, FILS D'ULYSSE.

LIVRE VINGT-DEUXIEME.



Le jeune fils d'Ulysse brûloit d'impatience de retrouver Mentor à Salente & de s'embarquer avec lui pour revoir Ithaque, où il espéroit que son pére seroit arrivé. Quand il s'approcha de Salente, il fut bien étonné de voir toute la campagne des environs, qu'il avoit laissée presque inculte & déserte, cultivée

vée comme un jardin, & pleine d'ouvriers diligens; il reconnut l'ouvrage & la sageſſe de Mentor, enſuite entrant dans la ville il remarqua qu'il y avoit moins d'Artiſans pour les délices de la vie, & beaucoup moins de magnificence. Télémaque en fut choqué, car il aimoit naturellement toutes les choſes qui ont de l'éclat & de la politeſſe; mais d'autres penſées occupérent auſſitôt ſon eſprit. Il vit de loin venir à lui Idoménée avec Mentor. Auſſitôt ſon cœur fut ému de joie & de tendreſſe: malgré tous les ſuccès qu'il avoit eus dans la guerre contre Adraſte, il craignoit que Mentor ne fût pas content de lui; & à meſure qu'il s'avançoit, il cherchoit dans les yeux de Mentor, pour voir s'il n'avoit rien à ſe reprocher.

D'abord Idoménée embraſſa Télémaque comme ſon propre fils; enſuite Télémaque ſe jetta au cou de Mentor, & l'arroſa de ſes larmes. Mentor lui dit: Je ſuis content de vous; vous avez fait de grandes fautes, mais elles vous ont ſervi à vous connoître, & à vous défier de vous-même. Souvent on tire plus de fruit de ſes fautes, que de ſes belles actions. Les grandes actions enflent le cœur, & inſpirent une préſomtion dangereuſe. Les fautes font rentrer l'homme en lui-même, & lui rendent la ſageſſe qu'il avoit perduë dans les bons ſuccès. Ce qui vous reſte à faire; c'eſt de louër les Dieux, & de ne vouloir pas que les hommes vous louënt. Vous avez fait de grandes choſes: mais avouëz la vérité, ce n'eſt guéres vous par qui elles ont été faite. N'eſt-il pas vrai qu'elles vous ſont venuës comme quelque choſe d'étranger qui étoit mis en vous? N'étiez-vous pas capable de les gâter, & par votre promtitude, & par vôtre imprudence?

dence? Ne sentez-vous pas que Minerve vous a comme transformé en un autre homme au-dessus de vous-même pour faire par vous ce que vous avez fait? Elle a tenu tous vos défauts en suspens, comme Neptune quand il appaise les tempêtes, & suspend les flots irritez.

Pendant qu'Idomenée interrogeoit avec curiosité les Crétois qui étoient revenus de la guerre, Télémaque écoutoit les sages conseils de Mentor. Ensuite il regardoit de tous côtés avec étonnement, & lui disoit: Voici un changement dont je ne comprens pas bien la raison: est-il arrivé quelque calamité à Salente pendant mon absence? D'où vient que l'on n'y remarque plus cette magnificence qui éclatoit par tout avant mon départ? Je ne vois plus ni or, ni argent, ni pierres précieuses; les habits sont simples; les batimens qu'on y fait sont moins vastes & moins ornez; les Arts languissent, la ville est devenuë une solitude.

Mentor lui répondit en souriant: Avez vous remarqué l'état de la campagne autour de la ville? Oui, réprit Télémaque; j'ai vu par tout le labourage en honneur, & les champs défrichez. Lequel vaut mieux, ajouta Mentor, ou une Ville superbe en marbre, en or & en argent, avec une campagne negligée & sterile; ou une campagne cultivée & fertile, avec une ville médiocre & modeste dans ses mœurs? Une grande ville fort peuplée d'Artisans occupez à amolir les mœurs par les délices de la vie, quand elle est entourée d'un Royaume pauvre & mal cultivé, ressemble à un monstre dont la tête est d'une grosseur énorme, & dont tout le corps exténué & privé de nourriture n'a aucune proportion avec

cette

cette tête: c'eſt le nombre du peuple, & l'abondance des alimens qui forme la vraie force & la vraie richeſſe d'un Royaume. Idoménée a maintenant un peuple innombrable & infatigable dans le travail, qui remplit toute l'étenduë de ſon pays; tout ſon pays n'eſt plus qu'une ville. Salente n'en eſt que le centre. Nous avons transporté de la ville dans la campagne, les hommes qui manquoient à la campagne, & qui étoient ſuperflus à la ville. De plus, nous avons attiré dans ce pays beaucoup de peuples étrangers. Plus ces peuples ſe multiplient; plus ils multiplient les fruits de la terre par leur travail; cette multiplication ſi douce & ſi paiſible augmente plus un Royaume, qu'une conquête. On n'a rejetté de cette ville que les Arts ſuperflus, qui détournent les pauvres de la culture de la terre pour les vrais beſoins, & qui corrompent les riches, en les jettant dans le faſte & dans la moleſſe: mais nous n'avons fait aucun tort aux beaux Arts, ni aux hommes qui ont un vrai génie pour les cultiver. Ainſi Idoménée eſt beaucoup plus puiſſant qu'il ne l'étoit quand vous admiriez ſa magnificence. Cet éclat éblouiſſant cachoit une foibleſſe & une miſére qui euſſent bientôt renverſé ſon Empire: maintenant il a un plus grand nombre d'hommes, & il les nourrit plus facilement. Ces hommes accoutumez au travail, à la peine & au mépris de la vie par l'amour des bonnes Loix ſont tous prêts à combattre pour défendre les terres cultivées de leurs propres mains. Bientôt cet Etat que vous croyez déchu, ſera la merveille de l'Héſpérie.

Souvenez-vous, ô Télémaque, qu'il y a deux choſes pernicieuſes dans le gouvernement des

peuples, auſquelles on n'apporté preſque jamais aucun reméde. La premiére eſt une autorité injuſte & trop violente dans les Rois. La ſeconde eſt le luxe qui corrompt les mœurs. Quand les Rois s'accoutument à ne connoître plus d'autres Loix que leurs volentés abſoluës, & qu'ils ne mettent plus de frein à leurs paſſions, ils peuvent tout; mais à force de tout pouvoir, ils ſappent le fondement de leur puiſſance; ils n'ont plus de régle certaine, ni de maximes de gouvernement; chacun à l'envi les flate; ils n'ont plus de peuples; il ne leur reſte que des eſclaves dont le nombre diminuë chaque jour. Qui leur dira la verité? Qui donnera des bornes au torrent? Tout céde, les ſages s'enfuyent, ſe cachent, & gémiſſent. Il n'y a qu'une révolution ſoudaine & violente qui puiſſe ramener cette puiſſance debordée dans ſon cours naturel. Souvent même le coup qui pourroit la modérer, l'abat ſans reſſource; rien ne menace tant d'une chute funeſte, qu'une autorité qu'on pouſſe trop loin: Elle eſt ſemblable à un arc trop tendu, qui ſe rompt enfin tout à coup, ſi on ne le relâche: mais qui eſt-ce qui oſera le relâcher? Idoménée étoit gâté juſqu'au fond du cœur par cette autorité ſi flateuſe; il avoit été renverſé de ſon Trône; mais il n'avoit pas été détrompé. Il a falu que les Dieux nous ayent envoyez ici pour le désabuſer de cette puiſſance aveugle & outrée, qui ne convient pas à des hommes; encore a-t-il falu des eſpéces de miracles pour lui ouvrir les yeux.

L'autre mal preſque incurable eſt le luxe comme la trop grande autorité impoiſonne les Rois, le luxe empoiſonne toute une Nation. On dit que le luxe ſert à nourrir les pauvres aux dépens

pens des riches; comme si les pauvres ne pouvoient pas gagner leur vie plus utilement en multipliant des fruits de la terre, sans amolir les riches par des rafinemens devolupté. Toute une Nation s'accoutume à regarder comme des nécessitez de la vie, les choses superfluës: ce sont tous les jours de nouvelles néceſſitez qu'on invente; & on ne peut plus se passer des choses qu'on ne connoissoit pas trente ans auparavant. Ce luxe s'appelle bon goût, perfection des Arts, & politesse de la Nation. Ce vice qui en attire une infinité d'autres est loué comme une vertu; il répand sa contagion jusqu'aux derniers de la lie du peuple; les proches parens du Roi veulent imiter sa magnificence; les grands celle des parens du Roi; les gens médiocres veulent égaler les grands; car qui est-ce qui se fait justice? les petits veulent passer pour médiocres. Tout le monde fait plus qu'il ne peut; les uns par faste, & pour se prévaloir de leurs richesses; les autres par mauvaise honte, & pour cacher leur pauvreté. Ceux même qui sont assez sages pour condamner un si grand désordre, ne le sont pas assez pour oser lever la tête les prémiers, & pour donner des exemples contraires. Toute une Nation se ruïne; toutes les conditions se confondent. La passion d'acquérir du bien pour soutenir une vaine dépense, corrompt les ames les plus pures: il n'est plus question que d'être riche; la pauvreté est une infamie. Soyez savant, habile, vertueux, instruisez les hommes, gagnez des batailles, sauvez la Patrie, sacrifiez tous vos intérêts; vous êtes méprisé, si vos talens ne sont relevez par le faste. Ceux mêmes qui n'ont pas de bien veulent paroître en avoir. Ils dépensent comme s'ils en avoient: on emprunte, on trompe, on use de mille artifices

indignes pour parvenir: mais qui remédiera à ces maux? Il faut changer le goût & les habitudes de toute une Nation; il faut lui donner de nouvelles Loix. Qui le pourra entreprendre, si ce n'est un Roi Philosophe, qui sache par l'exemple de sa propre modération faire honte à tous ceux qui aiment une depense fastueuse, & encourager les sages, qui seront bien aises d'être autorisez dans une honnête frugalité?

Télémaque écoutant ce discours étoit comme un homme qui revient d'un profond sommeil; il sentoit la vérité de ces paroles, & elles se gravoient dans son cœur, comme un savant Sculpteur imprime les traits qu'il veut sur le marbre ensorte qu'il lui donne de la tendresse, de la vie & du mouvement. Télémaque ne répondit rien: mais repassant tout ce qu'il venoit d'entendre, il parcouroit des yeux les choses qu'on avoit changées dans la ville; ensuite il disoit à Mentor:

Vous avez fait d'Idoménée le plus sage de tous les Rois; je ne le connois plus, ni lui, ni son peuple. J'avouë même que ce que vous avez fait ici est infinement plus grand que les victoires que nous venons de remporter: le hazard & la force ont beaucoup de part au succès de la guerre. Il faut que nous partagions la gloire des combats avec nos soldats: mais tout vôtre ouvrage ne vient d'une seule tête: il a falu que vous ayez travaille seul contre un Roi & contre tout son peuple pour les corriger. Ces succès sont toujours funestes & odieux; ici tout est l'ouvrage d'une sageſſe céleste, tout est doux, tout est pur, tout est aimable, tout marque une autorité qui est au-dessus de l'homme: quand les hommes veulent de la gloire, que ne la cherchent-

chent-ils dans cette application à faire du bien? O qu'ils s'entendent mal en gloire, d'en espérer une solide, en ravageant la terre, & en répandant le sang humain! Mentor montra sur son visage une joie sensible, de voir Télémaque si désabusé des victoires & des conquêtes, dans un âge où il étoit si naturel, qu'il fut enyvré de la gloire qu'il avoit acquise.

Ensuite Mentor ajouta: Il est vrai que tout ce que vous voyez ici est bon & louable: mais sachez qu'on pourroit faire des choses encore meilleures. Idomenée modére ses passions, & s'applique à gouverner son peuple: mais il ne laisse pas de faire encore bien des fautes, qui sont les suites malheureuses de ses fautes anciennes. Quand les hommes veulent quitter le mal, le mal semble encore les poursuivre long-tems; il leur reste de mauvaises habitudes, un naturel affoibli, des erreurs invétérées, & des préventions presque incurables. Heureux ceux qui ne se sont jamais égarez! Ils peuvent faire le bien plus parfaitement. Les Dieux, ô Télémaque, vous demanderont plus qu'à Idoménée, parce que vous avez connu la vérité dès vôtre jeunesse, & que vous n'avez jamais été livré aux séductions d'une trop grande prospérité.

Idoméné, continuoit Mentor, est sage & éclairé; mais il s'applique trop au détail, & ne médite pas assez le gros de ses affaires pour former des plans. L'habilité d'un Roi qui est au-dessus des hommes, ne consiste pas à faire tout par lui-même: c'est une vanité grossiére que d'espérer d'en venir à bout, ou de vouloir persuader au monde qu'on en est capable. Un Roi doit gouverner en choisissant & en conduisant ceux qui gouvernent sous lui;

il ne faut pas qu'il faſſe le détail; car c'eſt faire la fonction de ceux qui ont à travailler ſous lui; il doit ſeulement s'en faire rendre compte, & en ſavoir aſſez pour entrer dans ce compte avec diſcernement. C'eſt merveilleuſement gouverner, que de choiſir & d'appliquer ſelon leurs talens les gens qui gouvernent. Le ſuprême & le parfait gouvernement conſiſte à gouverner ceux qui gouvernent: il faut les obſerver, les éprouver, les modérer, les corriger, les animer, les élever, les rabbaiſſer, les changer de places, & les tenir toûjours dans la main. Vouloir éxaminer tout par ſoi-même, c'eſt défiance, c'eſt petiteſſe, c'eſt ſe livrer à une jalouſie pour les détails, qui conſument le tems & la liberté d'eſprit, neceſſaires pour les grandes choſes. Pour former de grands deſſeins, il faut avoir l'eſprit libre, & repoſé: il faut penſer à ſon aiſe dans un entier dégagement de toutes les expéditions d'affaires épineuſes; un eſprit épuiſé par le détaill, eſt comme la lie du vin qui n'a plus force ni délicateſſe. Ceux qui gouvernent par le détail, ſont toûjours déterminés par le préſent, ſans étendre leur vuës ſur un avenir éloigné; ils ſont toûjours entraînés par l'affaire du jour où ils ſont, & cette affaire étant ſeule à les occuper, elle les frappe trop, elle retreſſit leur eſprit; car on ne juge ſainement des affaires, que quand on les compare toutes enſemble, & qu'on les place toutes dans un certain ordre, afin qu'elles ayent de la ſuite & de la proportion. Manquer à ſuivre cette régle dans le gouvernement, c'eſt reſſembler à un Muſicien, qui ſe contenteroit de trouver des ſons harmonieux, & qui ne ſe mettroit point en peine de les unir & de les accorder pour en compoſer une muſique douce & touchante. C'eſt reſſembler auſſi à un Architecte qui croit avoir tout fait, pourvu qu'il aſſemble de grandes colomnes & beaucoup de pierres bien taillées,

ſans

ſans penſer à l'ordre, & à la proportion des ornemens de ſon édifice. Dans le tems qu'il fait un ſalon, il ne prévoit pas qu'il faudra faire un eſcalier convenable. Quand il travaille au corps du bâtiment, il ne ſonge ni à lacour ni au portail; ſon ouvrage n'eſt qu'un aſſemblage confus de parties magnifiques, qui ne ſont point faites les unes pour les autres. Cet ouvrage loin de lui faire honneur, eſt un monument qui éterniſera ſa honte; car il fait voir que l'ouvrier n'a pas ſu penſer avec aſſez d'étenduë pour concevoir à la fois le deſſein général de tout ſon ouvrage; c'eſt un caractére d'eſprit court & ſubalterne; quand on eſt né avec ce génie borné au détail, on n'eſt propre qu'à exécuter ſous autrui. N'en doutez pas, ô mon cher Télémaque; le gouvernement d'un Royaume demande une certaine harmonie comme la Muſique, & de juſtes proportions comme l'Architecture.

Si vous voulez que je me ſerve encore de la comparaiſon de ces Arts, je vous ferai entendre comment les hommes qui gouvernent par le détail ſont médiocres. Celui qui dans un concert ne chante que certaines choſes, quoi qu'il les chante parfaitement, n'eſt qu'un chanteur. Celui qui conduit tout le concert, & qui en régle à la fois toutes les parties, eſt le ſeul Maître de Muſique. Tout de même celui qui tatille les colomnes, ou qui éléve un côté du bâtiment, n'eſt qu'un maçon: mais celui qui a penſé tout l'édifice, & qui en a toutes les proportions dans ſa tête, eſt le ſeul architecte. Ainſi ceux qui travaillent, qui expédient, & qui font le plus d'affaires, ſont ceux qui gouvernent le moins; ils ne ſont que les ouvriers ſubaltarnes. Le vrai génie qui conduit l'Etat, eſt celui qui ne faiſant rien, fait tout faire; qui penſe, qui invente, qui pénétre dans l'avenir,

qui

qui retourne dans le passé, qui arrange, qui proportionne, qui prépare de loin, qui se roidit sans cesse pour lutter contre la fortune, comme un nageur contre le torrent de l'eau; qui est attentif nuit & jour pour ne laisser rien au hazard.

Croyez-vous, Télémaque, qu'un grand Peintre travaille assiduément depuis le mattin jusqu'au soir pour expédier plus promptement ses ouvrages? Non, cette gêne & ce travail servile éteindroient tout le feu de son imagination; il ne travailleroit plus de génie; il faut que tout se fasse irréguliérement & par saillies, suivant que son goût le méne, & que son esprit l'excite. Croyez-vous qu'il passe son tems à broyer des couleurs, & à préparer des pinceaux? Non, c'est l'occupation de ses Eléves. Il se réserve le soin de penser; il ne songe qu'à faire des traits hardis, qui donnent de la noblesse, de la vie, & de la passion à ses figures; il a dans sa tête les pensées, & les sentimens des Héros qu'il veut représenter; il se transporte dans les siécles & dans toutes les circonstances où ils ont été: à cette espéce d'enthousiasme il faut qu'il joigne une sagesse qui le retienne, que tout soit vrai, correct, & proportionné l'un à l'autre. Croyez vous, Télémaque, qu'il faille moins d'élévation de génie, & d'efforts de pensées pour faire un grand Roi, que pour faire un bon Peintre? Concluëz donc que l'occupation d'un Roi doit être de penser, de former de grands projets, & de choisir les hommes propres à éxécuter sous lui.

Télémaque lui répondit: il me semble que je comprens tout ce que vous me dites: mais si les choses alloient ainsi, un Roi seroit souvent trompé, n'entrant point pas lui-même dans le détail. C'est vous même qui vous trompez, repartit Mentor; ce

qui

qui empêche qu'on ne ſoit trompé, c'eſt la connoiſſance générale du gouvernement: les gens qui n'ont point de principes dans les affaires, & qui n'ont point de vrai diſcernement des eſprits, vont toujours comme à tâtons; c'eſt un hazard quand ils ne ſe trompent pas: ils ne ſavent pas même préciſément ce qu'ils cherchent, ni à quoi ils doivent tendre: ils ne ſavent que ſe défier, & ſe défient plutôt des honnêtes gens qui les contrediſent, que des trompeurs qui les flatent. Au contraire ceux qui ont des principes pour le gouvernement, & qui ſe connoiſſent en hommes, ſavent ce qu'ils doivent chercher en eux, & les moyens d'y parvenir: ils connoiſſent, du moins en gros, ſi les gens dont ils ſe ſervent, ſont des inſtrumens propres à leurs deſſeins, & s'ils entrent dans leurs vuës pour tendre au but qu'ils ſe propoſent. D'ailleurs comme ils ne ſe jettent pas dans les détails accablans, ils ont l'eſprit plus libre pour enviſager d'une ſeule vuë le gros de l'ouvrage, & pour obſerver s'ils avancent vers la fin principale; s'ils ſont trompez, du moins ils ne le ſont guére dans l'eſſentiel. Ils ſont, outre cela, au-deſſus des petites jalouſies qui marquent un eſprit borné & une ame baſſe: ils comprennent qu'on ne peut éviter d'être trompé dans les grandes affaires, puiſqu'il faut s'y ſervir des hommes, qui ſont ſi ſouvent trompeurs. On perd plus par l'irréſolution où jette la défiance, qu'on ne perdroit à ſe laiſſer un peu tromper. On eſt trop heureux quand on n'eſt trompé que dans les choſes médiocres, les grandes ne laiſſent pas de s'acheminer; & c'eſt la ſeule choſe dont un grand homme doit être en peine. Il faut réprimer ſévérement la tromperie quand on la découvre; mais il faut compter ſur quelque tromperie, ſi on ne veut point être véritablement trompé. Un artiſan dans ſa boutique voit tout de ſes propres yeux, & fait tout

de

de ses propres mains. Mais un Roi dans un grand Etat ne peut tout faire, ni tout voir. Il ne doit faire que les choses, que nul autre ne peut faire sous lui; il ne doit voir que ce qui entre dans la décision des choses importantes.

Enfin Mentor dit à Télémaque: Les Dieux vous aiment, & vous préparent un régne plein de sagesse. Tout ce que vous voyez ici est fait, moins pour la gloire d'Idomenée, que pour vôtre instruction. Tous les sages établissemens que vous admirez dans Salente, ne sont que l'ombre de ce que vous ferez un jour à Ithaque, (1) si vous répondez par vos vertus à votre haute destinée. Il est tems que nous songions à partir d'ici. Idoménée tient un vaisseau prêt pour notre retour.

Aussitôt Télémaque ouvrit son cœur à son ami, mais avec quelque peine, sur un attachement qui lui faisoit regretter Salente. Vous me blâmerez peut-être, lui dit il, de prendre trop facilement des inclinations dans les lieux où je passe, mais mon cœur me feroit de continuels reproches, si je vous cachois que j'aime Antiope (2) fille d'Idoménée. Non, mon cher Mentor, ce n'est pas une passion aveugle comme celle dont vous m'avez guéri dans l'Isle de Calypso; j'ai bien reconnu la profondeur de la playe que l'amour m'avoit fait auprès d'Eucharis; je ne puis encore prononcer son nom sans être troublé; le tems

(1) *Si répondez vous par vos soins à votre haute destinée.* C'est ainsi que Mr. de Fenelon parloit à son Eléve, destiné à remplir le Trone du Roi son ayeul. Toutes ces instructions, tous ces exemples ne tendoient qu'à former en lui un bon Roi.

(2) *Antiope:* Statura Virginis eminentior erat reliquis, comae illi copiosae, et aures laminis similes, quas non retorsum miserat, sed auro gemmisque incluserat; Frons alta, spatiique decendentis, nulla infecta rugâ, supercilia in arcum tensa, pilis paucis nigrisque debito intervallo disjuncta, oculi tanto splendore nitentes,

tems & l'abſence n'ont pu l'éffacer. Cette expérience funeſte m'apprend à me défier de moi même: mais pour Antiope, ce que je reſſens n'a rien de ſemblable, ce n'eſt point amour paſſionné, c'eſt goût, c'eſt eſtime, c'eſt perſuaſion que je ſerois heureux ſi je paſſois ma vie avec elle. Si jamais les Dieux me rendent mon pére, & qu'ils me permettent de choiſir une femme, Antiope ſera mon épouſe. Ce qui me touche en elle, c'eſt ſon ſilence, ſa modeſtie, ſa retraite, ſon travail aſſidu, ſon induſtrie pour les ouvrages de laine & de broderie, ſon application à conduire toute la maiſon de ſon pére depuis que la mére eſt morte; ſon mépris des vaines parures, l'oubli & l'ignorance même qui paroît en elle de ſa beauté: quand Idoménée lui ordonne de mener les danſes des jeunes Crétoiſes au ſon des flutes, on la prendroit pour la riante Venus, tant elle eſt accompagnée de grace. Quand il la méne avec lui à la chaſſe dans les forêts; elle paroît majeſtueuſe & adroite à tirer de l'arc comme Diane au milieu de ſes Nymphes; elle ſeule ne le ſait pas, & tout le monde l'admire. Quand elle entre dans le Temple des Dieux, & qu'elle porte ſur ſa tête les choſes ſacrées dans des corbeilles, on croiroit qu'elle eſt elle-même la Divinité qui habite dans le Temple. Avec quelle crainte & quelle religion l'avons-nous vu offrir des ſacrifices, & détourner la colére des Dieux, quand il faut expier quelque faute, ou détourner quelque funeſte préſage. Enfin quand on la voit avec une troupe

tes, ut in ſolis modum reſpicientium intuitus hebetarent; his illa et occidere, quem voluit, poterat, et mortuos, cum licuiſſet, in vitam revocare; naſus in filum directus, roſeas genas aequabili menſura diſcriminabat, quae cum virgo riſit, in parvam utrinque dehiſcebant foveam, os parvum decensque, labra corallini coloris, dentes parvuli, et in ordinem diſpoſiti ex Cryſtallo videbantur, lingua non ſermonem, ſed ſuaviſſimam movebat harmoniam. Non Helenam pulchriorem fuiſſe crediderat Telemachus quo die Paridem in Convivium accepit Menelaus.

pe de filles tenant en sa main une aiguille d'or, on croit que c'est Minerve même qui a pris sur la terre une forme humaine, & qui inspire aux hommes les beaux Arts: elle anime les autres à travailler, elle leur adoucit le travail & l'ennui par les charmes de sa voix, lorsqu'elle chante toutes les merveilleuses histoires des Dieux; elle surpasse la plus exquise peinture, par la délicatesse de ses broderies. Heureux l'homme qu'un doux hymen unira avec elle! Il n'aura à craindre que de la perdre & de lui survivre.

Je prens ici, mon cher Mentor, les Dieux à témoins que je suis prêt à partir; j'aimerai Antiope tant que je vivrai, mais elle ne retardera pas d'un moment mon retour en Ithaque. Si un autre la devoit posséder, je passerois le reste de mes jours avec tristesse & amertume: mais enfin je la quitterai, quoique je sache que l'absence peut me la faire perdre. Je ne veux ni lui parler, ni parler à son pére de mon amour; car je ne dois en parler qu'à vous seul, jusqu'à ce qu'Ulysse remonté sur son trône, m'ait déclaré qu'il y consent. Vous pouvez reconoître par là, mon cher Mentor, combien cet attachement est différent de la passion dont vous m'avez vu aveuglé pour Eucharis.

Mentor répondit: ô Télémaque, je conviens de cette différence; Antiope est douce, simple, sage; ses mains ne mépriſent point le travail; elle prévoit de loin; elle pourvoit à tout; elle sait se taire, & agir de suite sans empressement, elle est à toute heure occupée, & ne s'embarasse jamais, parce qu'elle fait chaque chose à propos: le bon ordre de la maison de son pére est sa gloire; elle en est plus ornée que de sa beauté: quoi-quelle ait soin de tout, & qu'elle soit chargée de corriger, de refuser, d'épargner

(cho-

(choſes qui font haïr preſque toutes les femmes) elle s'eſt renduë aimable à toute la maiſon ; c'eſt qu'on ne trouve en elle ni paſſion, ni entêtement, ni légéreté, ni humeur, comme dans les autres femmes: d'un ſeul regard elle ſe fait entendre, & on craint de lui déplaire; elle donne des ordres précis, elle n'ordonne que ce qu'on peut éxécuter, elle reprend avec bonté, & en reprenant elle encourage. Le cœur de ſon pére ſe repoſe ſur elle comme un voyageur abattu par les ardeurs du Soleil ſe repoſe à l'ombre ſur l'herbe tendre. Vous avez raiſon, Télémaque; Antiope eſt un treſor digne d'être recherché dans les terres les plus éloignées. Son eſprit non plus que ſon corps ne ſe pare jamais de vains ornemens, ſon imagination, quoique vive, eſt retenuë; elle ne parle que pour la néceſſité, & ſi elle ouvre la bouche, la douce perſuaſion & les graces naïves coulent de ſes lévres. Des que elle parle, tout le monde ſe tait, & elle en rougit; peu s'en faut qu'elle ne ſupprime ce qu'elle a voulu dire, quand elle apperçoit qu'on l'écoute ſi attentivement ; à peine l'avons-nous entendu parler.

Vous ſouvenez-vous, ô Télémaque, d'un jour que ſon pére la fit venir; elle parut les yeux baiſſez couverte d'un grand voile; & elle ne parla que pour modérer la colére d'Idoménée qui vouloit faire punir rigoureuſement un de ſes eſclaves: d'abord elle entra dans ſa peine, puis elle le calma; enfin elle lui fit entendre ce qui pouvoit excuſer ce malheureux; & ſans faire ſentir au Roi qu'il s'étoit trop emporté, elle lui inſpira des ſentimens de juſtice & de compaſſion. Thétis, quand elle flate le vieux Nérée, n'appaiſe pas avec plus de douceur les flots irritez. Ainſi Antiope ſans chercher à prendre aucune autorité, & ſans ſe prévaloir de ſes charmes, maniera un jour le cœur de ſon époux, comme elle

touche maintenant sa lyre quand elle en veut tirer les plus tendres accords. Encore une fois, Télémaque, votre amour pour elle est juste; les Dieux vous la destinent; vous l'aimez d'un amour raisonnable, il faut attendre qu'Ulysse vous la donne. Je vous loue de n'avoir pas voulu lui découvrir vos sentimens; mais sachez que si vous eussiez pris quelques détours pour lui aprendre vos desseins, elle les auroit rejettez, & auroit cessé de vous estimer; elle ne se promettra jamais à personne; elle se laissera donner par son pére; elle ne prendra jamais pour époux qu'un homme qui craigne les Dieux, & qui rempliſſe toutes les bienséances. Avez-vous observé comme moi qu'elle se montre encore moins, & qu'elle baisse plus les yeux depuis votre retour? elle sait tout ce qui vous est arrivé d'heureux dans la guerre; elle n'ignore ni votre naissance, ni vos avantures, ni tout ce que les Dieux ont mis en vous; c'est ce qui la rend si modeste & si réservée. Allons, Télémaque, allons vers Ithaque; il ne me reste plus qu'à vous faire trouver votre Pére, & qu'à vous mettre en état d'obtenir une épouse digne de l'age d'or: fût-elle bergére dans la froide Algide, (3) au lieu qu'elle est fille d'un Roi de Salente; vous ſerez trop heureux de la posséder.

(3) *La froide Algide:* Algidum oppidum Latii veteris inter Tuſculum & Albanum Montem, quem Horatius gelidum & nivalem vocat. v. Strabo.

Fin du vingt-Deuxiéme Livre.



SOM-



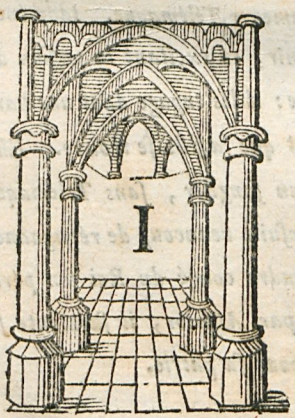
Télémaque délivre Antiope d'un sanglier.

SOMMAIRE
DU
LIVRE VINGT-TROISIEME.

Idoménée craignant le départ de ses deux hôtes, propose à Mentor plusieurs affaires embarassantes, l'assurant qu'il ne les pourra régler sans son secours. Mentor lui explique comment il doit se comporter, & tient ferme pour remmener Télémaque. Idoménée essaye encore de les retenir, en excitant la passion de cé dernier pour Antiope: il les engage dans une partie de chasse, où il veut que sa fille se trouve. Elle y seroit déchirée par un sanglier, sans Télémaque qui la sauve. Il sent ensuite beaucoup de répugnance à la quitter, & à prendre congé du Roi son pére. Mais étant encouragé par Mentor, il surmonte sa peine, & s'embarque pour sa patrie.

LES AVANTURES DE TELEMAQUE, FILS D'ULYSSE.

LIVRE VINGT-TROISIEME.



Idoménée qui craignoit le départ de Télémaque & de Mentor, ne songeoit qu'à le retarder. Il répresenta à Mentor qu'il ne pouvoit régler sans lui un différend, qui s'étoit élévé entre Diophanes Prêtre de Jupiter Conservateur, & Héliodore Prêtre d'Apollon, sur les préfages qu'on tire du vol des oiseaux, & des entrailles des victimes.

mes. Pourquoi, lui répondit Mentor, vous mêleriez-vous des choſes ſacrées? Laiſſez-en la déciſion aux Etruriens, qui ont la tradition des plus anciens Oracles, & qui ſont inſpirez pour être les Interprêtes des Dieux. Employez ſeulement votre autorité à étouffer ces diſputes dès leur naiſſance. Ne montrez ni partialité, ni prévention; contentez-vous d'appuyer la déciſion quand elle ſera faite. Souvenez vous qu'un Roi doit être ſoumis à la Religion, & qu'il ne doit jamais entreprendre de la régler; la Religion vient des Dieux: elle eſt au-deſſus des Rois. Si les Rois ſe mêlent de la Religion, au lieu de la protéger, ils la mettent en ſervitude. Les Rois ſont ſi puiſſans, & les autres hommes ſont ſi foibles, que tout ſera en péril d'être altéré au gré des Rois, ſi on les fait entrer dans les queſtions qui regardent les choſes ſacrées. Laiſſez donc en pleine liberté la déciſion aux amis des Dieux, & bornez-vous à réprimer ceux qui n'obéïront pas à leur jugement, quand il aura été prononcé.

Enſuite Idomenée ſe plaignit de l'embarras où il étoit, ſur un grand nombre de procès entre divers particuliers, qu'on le preſſoit de juger. Décidez, lui répondoit Mentor, toutes les queſtions nouvelles qui vont à établir des maximes générales de Juriſprudence, & à interpréter les Loix: mais ne vous chargez jamais de juger les cauſes particuliéres; elles viendroient toutes en foule vous aſſiéger. Vous ſeriez l'unique Juge de votre peuple. Tous les autres Juges qui ſont ſous vous deviendroient inutiles: vous ſeriez accablé, & les petites affaires vous déroberoient aux grandes, ſans que vous puſſiez ſuffire à régler le détail des petites. Gardez-vous donc bien de vous jetter dans cet embarras: renvoyez les affaires des particuliers

aux Juges ordinaires. Ne faites que ce que nul autre ne peut faire pour vous soulager; vous ferez alors les véritables fonctions de Roi.

On me presse encore, disoit Idoménée, de faire certains mariages. Les personnes d'une naissance distinguée qui m'ont suivi dans toutes les guerres, & qui ont perdu de très-grands biens en me servant, voudroient trouver une espéce de récompense, en épousant certaines filles riches; je n'ai qu'un mot à dire pour leur procurer ces établissemens.

Il est vrai, répondit Mentor, qu'il ne vous en couteroit qu'un mot; mais ce mot lui-même vous couteroit trop cher. Voudriez-vous ôter aux péres & aux méres la liberté & la consolation de choisir leurs gendres, & par conséquent leurs héritiers? Ce seroit mettre toutes les familles dans le plus rigoureux esclavage. Vous vous rendriez responsable de tous les malheurs domestiques de vos Citoyens. Les mariages ont assez d'épines, sans leur donner encore cette amertume. Si vous avez des serviteurs fidéles à récompenser, donnez-leur des terres incultes, ajoutez-y des rangs & des honneurs proportionnez à leur condition & à leurs services. Ajoutez-y, s'il le faut, quelque argent pris pas vos épargnes sur les fonds destinez à votre dépense: mais ne payez jamais vos dettes, en sacrifiant les filles riches malgré leur parenté.

Idoménée passa bientôt de cette question à une autre. Les Sibarites (1), disoit-il, se plaignent de

(1) Les Sibarites étoient les peuples de l'ancienne Sibari, Ville de la grande Grece en Italie, qui étoit si puissante, qu'elle avoit sous sa domination vingt cinq autres villes avec leurs dépendances. Cette Ville fut ruinée par les Crotoniates, & l'on en

de ce que nous avons usurpé des terres qui leur appartiennent, & de ce que nous les avons données comme des champs à défricher aux étrangers que nous avons attirez depuis peu ici. Cederai-je à ces peuples? Si je le fais, chacun croira qu'il n'a qu'à former des prétensions sur nous.

Il n'est pas juste, répondit Mentor, de croire les Sibarites dans leur propre cause: mais il n'est pas juste aussi de vous croire dans la votre. Qui croirons-nous donc, repartit Idoménée? Il ne faut croire, poursuivit Mentor, aucune des deux parties: mais il faut prendre pour arbitre un peuple voisin, qui ne soit suspect d'aucun côté; tels sont les Siponțins: (2) ils n'ont aucun intérêt contraire aux vôtres. Mais suis-je obligé, répondit Idoménée, à croire quelque arbitre? ne suis-je pas Roi? Un Souverain est-il obligé à se soumettre à des étrangers sur l'étenduë de sa domination?

Mentor reprit ainsi le discours: Puisque vous voulez tenir ferme, il faut que vous jugiez que votre droit est bon. D'un autre côté les Sibarites ne relâchent rien; ils soutiennent que leur droit est certain. Dans cette opposition de sentimens, il faut qu'un arbitre choisi par les parties vous accommode, ou que le sort des armes décide; il n'y a point de milieu. Si vous entriez dans une Republic où il n'y eût ni Magistrats ni Juges, & où chaque famille se crut en droit de se faire justice à elle-même par violence sur toutes ses prétentions contre ses voisins, vous déploreriez

en voit encore les ruines sous le nom de Sibari Rouinata dans la Calabre Citerieure.

(2) *Sipontins:* Siponte ruinée d'Italie dans le Royaume de Naples; Elle a été autre fois considerable, mais les courses des Sarrasins dans le VIII. Siecle, les tremblemens de terre, & la mauvaise intelligence des habitans ont contribué à sa ruine.

le malheur d'une telle Nation, & vous auriez horreur de cet affreux désordre, où toutes les familles s'armeroient les unes contre les autres. Croyez-vous que les Dieux regardent avec moins d'horreur le monde entier, qui est la République universelle, si chaque peuple qui n'y est que comme une grande famille, se croit en plein droit de se faire par violence justice à soi-même sur toutes ses prétentions contre les autres peuples voisins? Un particulier qui possède un champ, comme l'héritage de ses ancêtres, ne peut s'y maintenir que par l'autorité des Loix, (3) & par le jugement du Magistrat. Il seroit très-sévérement puni comme un séditieux, s'il vouloit conserver par la force ce que la justice lui a donné. Croyez-vous que les Rois puissent employer d'abord la violence pour soutenir leurs prétentions, sans avoir tenté toutes les voyes de douceur & d'humanité? La justice n'est-elle pas encore plus sacrée & plus inviolable pour les Rois par rapport à des pays entiers, que pour les familles par rapport à quelques champs labourez? Sera-t-on injuste & ravisseur quand on ne prend que quelques arpent de terre? Sera t-on juste, sera-t-on Héros, quand on prend des Provinces? Si on se prévient, si on se flâte, si on s'aveugle dans les petits intérêts des particuliers, ne doit-on pas encore plus craindre de se flater & de s'aveugler sur les grands intérêts d'Etat? Se croira-t-on soi-même dans une matiére, où l'on a tant de raisons de se défier de soi? Ne craindra-t-on point de se tromper dans des cas où l'erreur d'un seul homme a des conséquences affreuses? L'erreur d'un Roi qui se flate sur ses prétentions, cause souvent des ravages, des famines, des massacres, des pertes, des dépravations de

(3) *Des Loix*, &c. Un bon Prince ne doit jamais user de son pouvoir dans les affaires, qui peuvent être reglées par les voies ordinaires de la Justice. Tacite.

de mœurs, dont les éffets funeſtes s'étendent juſques dans les ſiécles les plus reculez. Un Roi qui aſſemble toujours tant de flateurs autour de lui, ne craindra-t-il point d'être flaté en ces occaſions? S'il convient de quelque arbitre pour terminer le différend, il montre ſon équité, ſa bonne foi, ſa modération: il publie les ſolides raiſons, ſur leſquelles ſa cauſe eſt fondée: L'arbitre choiſi eſt un mediateur aimable, & non un Juge de rigueur. On ne ſe ſoumet pas aveuglément à ſes déciſions: mais on a pour lui une grande déférence: il ne prononce pas une Sentence en Juge Souverain; mais il fait des propoſitions, & on ſacrifie quelque choſe par ſes conſeils, pour conſerver la paix. Si la guerre vient malgré tous les ſoins qu'un Roi prend pour conſerver la paix, il a du moins alors pour lui le témoignage de ſa conſcience, l'eſtime de ſes voiſins, & la juſte protection des Dieux. Idoménée touché de ce diſcours, conſentit que les Sipontins fuſſent médiateurs entre lui & les Sibarites.

Alors le Roi voyant que tous les moyens de retenir les deux étrangers lui échapoient, eſſaya de les arrêter par un lien plus fort. Il avoit remarqué que Télémaque aimoit Antiope, & il eſpéra de le prendre par cette paſſion. Dans cette vuë il la fit chanter pluſieurs fois pendant des feſtins; elle le fit pour ne désobéïr pas à ſon pére, mais avec tant de modeſtie & de triſteſſe, qu'on voyoit bien la peine qu'elle ſouffroit en obéïſſant. Idoménée alla juſqu'à vouloir qu'elle chantât la victoire remportée ſur les Dauniens & ſur Adraſte: mais elle ne put ſe réſoudre à chanter les louanges de Télémaque; elle s'en défendit avec reſpect, & ſon pére n'oſa la contraindre. Sa voix douce & touchante pénétroit le cœur du jeune fils d'Ulyſſe; il

étoit tout ému. Idoménée qui avoit les yeux attachez sur lui jouïssoit du plaisir de remarquer son trouble : mais Télémaque ne faisoit pas semblant d'appercevoir le dessein du Roi. Il ne pouvoit s'empêcher en ces occasions d'être fort touché; mais la raison étoit en lui au-dessus du sentiment, & ce n'étoit plus ce même Télémaque, qu'une passion tyrannique avoit autrefois captivé dans l'Isle de Calypso. Pendant qu'Antiope chantoit, il gardoit un profond silence; des qu'elle avoit fini, il se hâtoit de tourner la conversation sur quelque autre matiére.

Le Roi ne pouvant par cette voye réussir dans son dessein, prit enfin la résolution de faire une grande chasse, dont il voulut donner le plaisir à sa fille. Antiope pleura, ne voulant point y aller : mais il falut éxécuter l'ordre absolu de son pére. Elle monte un cheval écumant, fougueux, & semblable à ceux que Castor domptoit pour les combats ; elle le conduit sans peine : une troupe de jeunes filles la suit avec ardeur ; elle paroît au milieu d'elles comme Diane dans les forêts. Le Roi la voit, & il ne peut se lasser de la voir. En la voyant il oublie tous les malheurs passez. Télémaque la voit aussi; & il est encore plus touché de la modestie d'Antiope, que de son adresse, & de toutes ses graces.

Les chiens poursuivoient un sanglier d'une grandeur énorme, & furieux comme celui de Calydon; (4) ses longues soyes étoient dures & hérissées comme des dards; ses yeux étincelans étoient pleins de sang & de feu; son souffle se faisoit entendre

(4) *Calydon:* Ville d'Etolie, qui a donné son nom à cette forêt, ou les Poëtes feignent, que Meleagré tüe un sanglier prodigieux.

dre de loin, comme le bruit ſourd des vents ſéditieux, quand Eole les rappelle dans ſon antre, pour appaiſer les tempêtes: ſes défenſes longues & crochuës comme la faux tranchante des moiſſonneurs, coupoient le tronc des arbres. Tous les chiens qui oſoient en approcher, étoient déchirez. Les plus hardis chaſſeurs en le pourſuivant, craignoient de l'atteindre. Antiope légére à la courſe comme les vents, ne craignit point de l'attaquer de près; elle lui lance un trait qui le perce au-deſſus de l'epaule; le ſang de l'animal farouche ruiſſelle, & le rend plus furieux: il ſe tourne vers celle qui l'a bleſſé. Auſſitôt le cheval d'Antiope malgrè ſa fierté frémit & recule; le ſanglier monſtrueux s'élance contre lui, ſemblable aux peſantes machines, qui ébranlent les murailles des plus fortes villes. Le courſier chancelle, & eſt abattu. (5) Antiope ſe voit par terre hors d'état d'éviter le coup fatal de la défenſe du ſanglier animé contre elle; mais Télémaque attentif au danger d'Antiope, étoit déja deſcendu de cheval plus prompt que les éclairs; il ſe jette entre le cheval abattu, & le ſanglier, qui revient pour venger ſon ſang: il tient dans ſes mains un long dard, & l'enfonce preſque tout entier dans le flanc de l'horrible animal qui tombe plein de rage.

A l'inſtant Télémaque en coupe la hure, qui fait encore peur quand on la voit de près, & qui étonne tous les chaſſeurs; il la préſente à Antiope; elle en rougit; elle conſulte des yeux ſon pére, qui après avoir été ſaiſi de frayeur, eſt tranſporté de joie de la voir hors de péril, & lui fait ſigne qu'elle doit accepter ce don. En le prenant elle

(5) *Antiope ſe voit par terre &c.* Ceci regarde peut être une partie de chaſſe où Louis XIV. mena Madame de la Valiere en Amazone, & où elle fit une chute dont le Roi fut fort affligé.

elle dit à Télémaque: Je reçois de vous avec reconnoissance un autre don plus grand, car je vous dois la vie.

A peine eut-elle parlé, qu'elle craignit d'avoir trop dit; elle baissa les yeux, & Télémaque qui vit son embarras, n'osa lui dire que ces paroles: Heureux le fils d'Ulysse d'avoir conservé une vie si precieuse! Mais plus heureux encore s'il pouvoit passer la sienne auprès de vous. Antiope sans lui répondre, rentra brusquement dans la troupe de ses jeunes compagnes, où elle remonta à cheval.

Idoménée auroit dès ce moment promis sa fille à Télémaque: mais il espéra d'enflamer davantage sa passion en le laissant dans l'incertitude, & crût même le retenir encore à Salente par le désir d'assurer son mariage. Idoménée raisonnoit ainsi en lui même: mais les Dieux se jouënt de la sagesse des hommes. Ce qui devoit retenir Télémaque, fut précisément ce qui le pressa de partir. Ce qu'il commençoit à sentir, le mit dans une juste defiance de lui-même. Mentor redoubla ses soins pour lui inspirer un désir impatient de s'en retourner à Ithaque; il pressa Idoménée de le laisser partir;

Le vaisseau étoit déja prêt. Ainsi Mentor qui régloit tous les momens de la vie de Télémaque pour l'élever à la plus haute gloire, ne l'arrêtoit à chaque lieu, qu'autant qu'il le faloit pour éxercer sa vertu, & pour lui faire acquérir de l'expérience.

Mentor avoit eu soin de faire préparer le vaisseau des l'arrivée de Télémaque; mais Idoménée, qui

qui avoit eu beaucoup de répugnance à le voir préparer, tomba dans une triſteſſe mortelle & dans une deſolation à faire pitié, lorsqu'il vit que ſes deux hôtes dont il avoit tiré tant de ſecours alloient l'abandonner; il ſe renfermoit dans les lieux les plus ſecrets de ſa maiſon: Là il ſoulageoit ſon cœur, en pouſſant des gémiſſemens, & en verſant des larmes; il oublioit le ſoin de ſe nourrir; le ſommeil n'adouciſſoit plus ſes cuiſantes peines, il ſe deſſéchoit, il ſe conſumoit par ſes inquiétudes: ſemblable à un grand arbre qui couvre la terre de l'ombre de ſes rameaux épais, & dont un ver commence à ronger la tige dans les canaux déliez où la ſéve coule pour ſa nourriture; cet arbre que les vents n'ont jamais ébranlé, que la terre féconde ſe plaît à nourrir dans ſon ſein, & que la hache du Laboureur a toujours reſpecté, ne laiſſe pas de languir ſans qu'on puiſſe découvrir la cauſe de ſon mal; il ſe flétrit, il ſe dépouille de ſes feuilles qui ſont ſa gloire; il ne montre plus qu'un tronc couvert d'une écorce entrouverte & de ſes branches ſéches. Tel parut Idoménée dans ſa douleur.

Télémaque attendri n'oſoit lui parler; il craignoit le jour du départ; il cherchoit des prétextes pour le retarder, & il ſeroit demeuré long-tems dans cette incertitude, ſi Mentor ne lui eût dit: Je ſuis bien aiſe de vous voir ſi changé. Vous étiez né dur & hautain, votre cœur ne ſe laiſſoit toucher que de vos commoditez & de vos intérêts; mais vous étes enfin devenu homme, & vous commencez par l'expérience de vos maux à compatir à ceux des autres: ſans cette compaſſion on n'a ni bonté, ni vertu, ni capacité pour gouverner les hommes; mais il ne faut pas la pouſſer trop loin, ni tomber dans une amitié foible. Je parlerois

rois volontiers à Idoménée pour le faire consentir à votre départ, & je vous épargnerois l'embarras d'une conversation si facheuse: mais je ne veux point que la mauvaise honte & la timidité dominent votre cœur. Il faut que vous vous accoutumiez à mêler le courage & la fermeté, avec une amitié tendre & sensible. Il faut craindre d'affliger les hommes sans nécessité; il faut entrer dans leurs peines, quand on ne peut éviter de leur en faire, & adoucir le plus qu'on peut le coup qu'il est impossible de leur épargner entiérement. C'est pour chercher cet adoucissement, répondit Télémaque, que j'aimerois mieux qu'Idoménée apprit notre départ par vous que par moi.

Mentor lui dit aussitôt: Vous vous trompez, mon cher Télémaque; vous êtes né comme les enfans des Rois, nourris dans la pourpre, qui veulent que tout se fasse à leur mode, & que toute la nature obéïsse à leur volonté; mais qui n'ont pas la force de resister à personne en face. Ce n'est pas qu'ils se soucient des hommes, ni qu'ils craignent par bonté de les affliger; mais c'est pour leur propre commodité; ils ne veulent point voir autour d'eux des visages tristes & mécontens. Les peines & les misères des hommes ne les touchent point, pourvu qu'elles ne soient pas sous leurs yeux; s'ils en entendent parler, ce discours les importune & les attriste: pour leur plaire, il faut toujours leur dire que tout va bien; & pendant qu'ils sont dans leurs plaisirs, ils ne veulent rien voir ni entendre qui puisse interrompre leur joie. Faut-il reprendre, corriger, détromper quelqu'un, résister aux prétentions, & aux passions injustes d'un homme importun? Ils en donneront toujours la commission à une autre personne, plutôt que de parler eux-mêmes avec une douce fermeté. Dans ces occasions,

sions, ils se laisseroient plutôt arracher les graces les plus injustes; ils gâteroient les affaires les plus importantes, faute de savoir décider contre le sentiment de ceux avec qui ils ont à faire tous les jours. Cette foiblesse qu'on sent en eux, fait que chacun ne songe qu'à s'en prévaloir; on les presse, on les importune, on les accable, & on réussit en les accablant. D'abord on les flate, & on les encense pour s'insinuer; mais des qu'on est dans leur confiance, & qu'on est auprès d'eux dans les emplois de quelque autorité, on les méne loin; on leur impose le joug, ils en gémissent, ils veulent souvent le secouër, mais ils le portent toute leur vie; ils sont jaloux de ne paroître point gouvernez, & ils le sont toujours; ils ne peuvent même se passer de l'être; car ils sont semblables à ces foibles tiges de vignes, qui n'ayant par elles-mêmes aucun soutien, rampent toujours autour du tronc de quelque arbre.

Je ne souffrirai point, ô Télémaque, que vous tombiez dans ce défaut, qui rend un homme imbécile pour le gouvernement. Vous qui êtes tendre jusqu'à n'oser parler à Idoménée, vous ne serez plus touché de ses peines, des que vous serez sorti de Salente. Ce n'est point sa douleur qui vous attendrit, c'est sa présence qui vous embaraſſe. Allez parler vous même à Idoménée; apprenez dans cette occasion à être tendre & ferme tout ensemble: montrez-lui votre douleur de le quitter; mais montrez-lui aussi d'un ton décisif la nécessité de votre départ.

Télémaque n'osoit ni résister à Mentor, ni aller trouver Idoménée. Il étoit honteux de sa crainte, & n'avoit pas le courage de la surmonter; il hésitoit, il faisoit deux pas, & revenoit incontinent pour alléguer à Mentor quelque nouvelle raison de différer: mais

mais le seul regard de Mentor lui ôtoit la parole, & faisoit disparoître tous ses beaux prétextes. Est-ce donc là, disoit Mentor en souriant, ce vainqueur des Dauniens, ce libérateur de la grande Hespérie, & ce fils du sage Ulysse, qui doit être après lui l oracle de la Gréce ? Il n'ose dire à Idoménée qu'il ne peut plus retarder son retour dans sa patrie pour revoir son pére ! O peuple d'Ithaque ! combien seriez vous malheureux un jour, si vous aviez un Roi, que la mauvaise honte domine, & qui sacrifie les plus grands intérêts à ses foiblesses sur les plus petites choses. Voyez, Télémaque, quelle différence il y a entre la valeur dans les combats : & le courage dans les affaires : Vous n'avez point craint les armes d'Adraste, & vous craignez la tristesse d'Idoménée ? Voilà ce qui déshonore les Princes, qui ont fait les plus grandes actions : après avoir paru des Héros dans la guerre, ils se montrent les derniers des hommes dans les actions communes, où d'autres se soutiennent avec vigueur.

Télémaque, sentant la vérité de ces paroles, & piqué de ce reproche, partit brusquement sans s'écouter soi-même : mais à peine commença-t-il à paroître dans le lieu où Idoménée étoit assis, ses yeux baissez, languissans & abattus de tristesse, qu'ils se craignirent l'un l'autre : ils n'osoient se regarder ; ils s'entendoient sans se rien dire, & chacun craignoit que l'autre ne rompît le silence ; ils se mirent tous deux à pleurer. Enfin Idoménée pressé d'un exces de douleur, s'écria : A quoi sert-il de rechercher la vertu, si elle récompense si mal ceux qui l'aiment ? Après m'avoir montré ma foiblesse on m'abandonne ! Hé bien ! je vais retomber dans tous mes malheurs ; qu'on ne me parle plus de bien gouverner ; non, je ne puis le faire, je suis las des hommes. Où voulez-vous aller, Télémaque ? Votre

tre pére n'eſt plus, vous le cherchez inutilement. Ithaque eſt en proye à vos ennemis; ils vous feront périr ſi vous y retournez. Quelqu'un d'entre eux aura épouſé votre mére; demeurez ici: vous ſerez mon gendre & mon héritier; vous régnerez après moi. Pendant ma vie même vous aurez ici un pouvoir abſolu: ma confiance en vous ſera ſans bornes. Que ſi vous êtes inſenſible à tous ces avantages, du moins laiſſez-moi Mentor, qui eſt toute ma reſſource. Parlez, répondez-moi, n'endurciſſez point votre cœur, ayez pitié du plus malheureux de tous les hommes. Quoi! vous ne dites rien? Ah! je comprens combien les Dieux me ſont cruels, je le ſens encore plus rigoureuſement qu'en Créte, lorſque je perçai mon propre fils.

Enfin Télémaque lui répondit d'une voix troublée & timide: Je ne ſuis point à moi, les deſtinées me rappellent dans ma patrie. Mentor qui a la ſageſſe des Dieux, m'ordonne en leur nom de partir: que voulez-vous que je faſſe? Renoncerai-je à mon pére, à ma mére, à ma patrie, qui me doit être encore plus chére, qu'eux? Etant né pour être Roi, je ne ſuis pas deſtiné à une vie douce & tranquile, ni à ſuivre mes inclinations. Votre Royaume eſt plus riche & plus puiſſant que celui de mon Pére: mais je dois préférer ce que les Dieux me deſtinent, à ce que vous avez la bonté de m'offrir. Je me croirois heureux ſi j'avois Antiope pour épouſe ſans eſpérance de votre Royaume: mais pour m'en rendre digne, il faut que j'aille où mes devoirs m'appellent, & que ce ſoit mon pére qui vous la demande pour moi. Ne m'avez-vous pas promis de me renvoyer à Ithaque? N'eſt ce pas ſur cette promeſſe que j'ai combattu pour vous contre Adraſte avec les alliez? Il eſt tems que je ſonge à réparer mes malheurs domeſtiques. Les Dieux qui m'ont donné à

Mentor, ont aussi donné Mentor au fils d'Ulysse pour lui faire remplir ses destinées. Voulez-vous que je perde Mentor après avoir perdu tout le reste? Je n'ai plus ni bien, ni retraite, ni pére, ni mére, ni patrie assurée; il ne me reste qu'un homme sage & vertueux, qui est le plus précieux don de Jupiter. Jugez vous-même si je puis y renoncer, & consentir qu'il m'abandonne. Non je mourrois plutôt; arrachez-moi la vie, la vie n'est rien; mais ne m'arrachez pas Mentor.

A mesure que Télémaque parloit, sa voix devenoit plus forte, & sa timidité disparoissoit. Idoménée ne savoit que répondre, & ne pouvoit demeurer d'accord de ce que le fils d'Ulysse lui disoit. Lors qu'il ne pouvoit plus parler, du moins il tâchoit par ses regards & par ses gestes de faire pitié. Dans ce moment il vit paroître Mentor, qui lui dit ces graves paroles: Ne vous affligez point, nous vous quittons, mais la Sagesse qui préside aux conseils des Dieux, demeurera sur vous; croyez seulement que vous êtes trop heureux que Jupiter nous ait envoyez ici pour sauver votre Royaume, & pour vous ramener de vos égaremens. Philoclés, que nous vous avons rendu; vous servira fidélement. La crainte des Dieux, le goût de la vertu, l'amour des peuples, la compassion pour les misérables, seront toujours dans son cœur. Ecoutez-le, servez-vous de lui avec confiance & sans jalousie. Le plus grand service que vous puissiez en tirer est de l'obliger à vous dire tous vos défauts sans adoucissement. Voilà en quoi consiste le plus grand courage d'un bon Roi, que de chercher de vrais amis qui lui fassent remarquer ses fautes. Pourvu que vous ayez ce courage, notre absénce ne vous nuira point, & vous vivrez heureux: mais si la flaterie, qui se glisse comme un serpent, retrouve un chemin jusqu'à votre cœur pour

vous

vous mettre en défiance contre les conseils désintéressez, vous êtes perdu. Ne vous laissez point abattre à la douleur; mais éfforcez-vous de suivre la vertu. J'ai dit à Philoclés tout ce qu'il doit faire pour vous soulager & pour n'abuser jamais de votre confiance; je puis vous répondre de lui: les Dieux vous l'ont donné, comme ils m'ont donné à Télémaque; chacun doit suivre courageusement sa destinée; il est inutile de s'affliger. Si jamais vous avez besoin de mon secours, après que j'aurai rendu Télémaque à son pére & à son pays, je reviendrai vous voir. Que pourrois-je faire qui me donnât un plaisir plus sensible? Je ne cherche ni biens, ni autorité sur la terre; je ne veux qu'aider ceux qui cherchent la justice & la vertu. Pourrois-je jamais oublier la confiance & l'amitié que vous m'avez témoignée!

A ces mots, Idoménée fut tout à coup changé, il sentit son cœur appaisé, comme Neptune de son trident appaise les flots en courroux & les plus noires tempêtes; il restoit seulement en lui une douleur douce & paisible; c'étoit plutôt une tristesse & un sentiment tendre qu'une vive douleur. Le courage, la confiance, la vertu, l'espérance du secours des Dieux commencérent à renaître au-dedans de lui.

Hé bien, dit-il, mon cher Mentor, il faut donc tout perdre, & ne se point décourager. Du moins souvenez-vous d'Idoménée quand vous serez arrivé à Ithaque, où votre sagesse vous comblera de prospérité. N'oubliez pas que Salente fut votre ouvrage, & que vous y avez laissé un Roi malheureux qui n'espére qu'en vous. Allez, digne fils d'Ulysse, je ne vous retiens plus; je n'ai garde de résister aux Dieux qui m'avoient prêté un si grand tréfor. Allez aussi, Mentor, le plus grand & le plus sage de tous les hommes, (si toutefois l'humanité peut faire

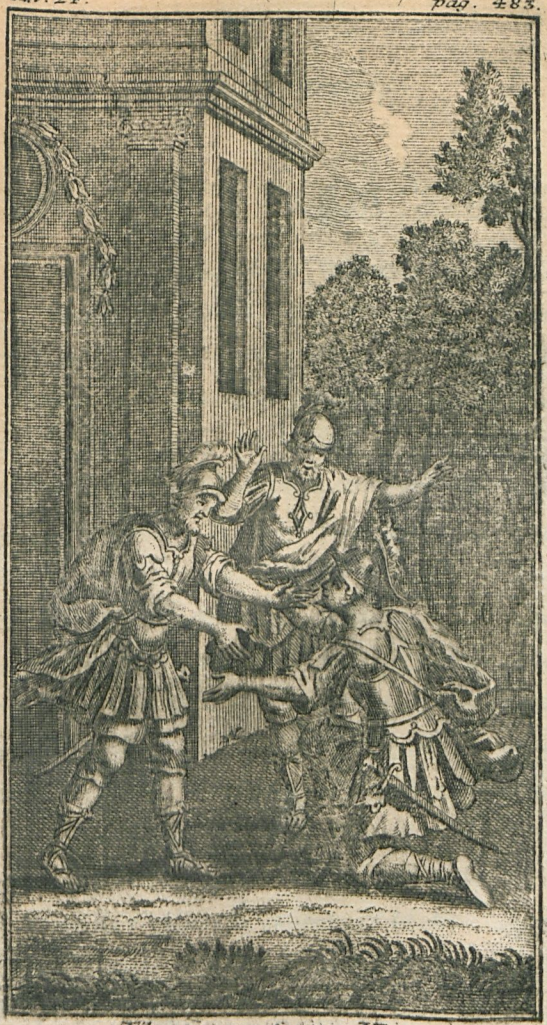
ce que j'ai vu en vous, & si vous n'êtes point une Divinité sous une forme empruntée pour instruire les hommes foibles & ignorans;) allez, conduisez le fils d'Ulysse, plus heureux de vous avoir, que d'être le vainqueur d'Adraste. Allez tous deux, je n'ose plus parler, pardonnez mes soupirs. Allez, vivez, soyez heureux ensemble; il ne me reste plus au monde que le souvenir des vous avoir possédez ici. O beaux jours, trop heureux jours, jours dont je n'ai pas connu assez le prix! Jours trop rapidement écoulez, vous ne reviendrez jamais; jamais mes yeux ne reverront ce qu'ils voyent.

Mentor prit ce moment pour le départ; il embrassa Philoclés qui l'arrosa de ses larmes sans pouvoir parler. Télémaque voulut prendre Mentor par la main pour se retirer de celles d'Idoménée! mais Idoménée prenant le chemin du port, se mit entre Mentor & Télémaque; il les regardoit, il gémissoit, il commençoit des paroles entrecoupées, & n'en pouvoit achever aucune.

Cependant on entend des cris confus sur le rivage couvert de matelots; on tend les cordages, on léve les voiles, le vent favorable se léve. Télémaque & Mentor les larmes aux yeux prennent congé du Roi, qui les tient long-tems serrez entre ses bras, & qui les suit des yeux aussi loin qu'il le peut.

Fin du vingt-troisiéme Livre.

SOM-



Télemaque retrouve Ulysse.

SOMMAIRE DU LIVRE VINGT-QUATRIÈME.

Pendant leur navigation, Télémaque se fait expliquer par Mentor plusieurs difficultéz sur la maniére de bien gouverner les peuples; entre autres celles de connoître les hommes, pour n'employer que les bons, & n'être point trompé par les mauvais. Sur la fin de leur entretien, le calme de la mer les oblige à relâcher dans une Isle, où Ulysse venoit d'aborder. Télémaque l'y voit & lui parle sans le reconnoître. Mais après l'avoir vu embarquer, il sent un trouble secret dont il ne peut concevoir la cause. Mentor la lui explique, le console, l'assure qu'il rejoindra bientôt son pére, & éprouve sa piété & sa patience, en retardant son départ pour faire un sacrifice à Minerve. Enfin la Déesse cachée sous la figure de Mentor, reprend sa forme & se fait connoître. Elle donne à Télémaque ses derniéres instructions, & disparoît. Après quoi Télémaque arrive à Ithaque, & retrouve Ulysse son pére chez le fidéle Eumée.

LES AVANTURES DE TELEMAQUE, FILS D'ULYSSE.

LIVRE VINGT-QUATRIEME.

Deja les voiles s'enflent, on léve les ancres, la terre semble s'enfuir, & le Pilote expérimenté apperçoit de loin les montagnes de Leucate (1), dont la tête se cache dans un tourbillon de frimats glacez, & les monts Acrocérauniens (2), qui montrent encore un front orgueilleux au Ciel, après avoir été si souvent écrasez par la foudre.

Pendant cette navigation, Télémaque disoit à Mentor: Je crois maintenant concevoir les maximes du gouvernement que vous m'avez expliquées; d'abord elles me paroissoient comme un songe, mais peu à peu elles se démêlent dans mon esprit, & s'y présen-

(1) Leucate est un Promontoire de l'Epire.
(2) Les Monts Acrocérauniens sont ceux de la Chimere dont on a déja parlé, aussi dans l'Epire.

sentent clairement, comme tous les objets paroissent sombres le matin au prémiéres lueurs de l'aurore, mais qui ensuite semblent sortir comme d'un Cahos, quand la lumiére qui croît insensiblement, les distingue, & leur rend, pour ainsi dire, leurs figures & leurs couleurs naturelles. Je suis très-persuadé que le point essentiel du gouvernement est de bien discerner les différens caractéres d'esprits, pour les choisir, & les appliquer selon leurs talens: mais il me reste à savoir comment on peut se connoître en hommes.

Alors Mentor lui répondit: Il faut étudier les hommes pour les connoître; & pour les connoître, il en faut voir, & traiter avec eux. Les Rois doivent converser avec leurs Sujets, les faire parler, les consulter, les éprouver par de petits emplois, dont ils leur fassent rendre compte, pour voir s'ils sont capables des plus hautes fonctions. Comment est-ce, mon cher Télémaque, que vous avez appris à Ithaque à vous connoître en chevaux? C'est à force d'en voir & de remarquer leurs défauts & leurs perfections avec des gens expérimentez: tout de même, parlez souvent des bonnes & des mauvaises qualitez des hommes avec d'autres hommes sages & vertueux, qui ayent long-tems étudié leurs caractéres; vous apprendrez insensiblement, comment ils sont faits, & ce qu'il est permis d'en attendre. Qui est-ce qui vous a appris à connoître les bons & les mauvais Poëtes? c'est la fréquente lecture, & la réfléxion avec des gens qui avoient le goût de la Poësie. Qui est-ce qui vous a acquis le discernement sur la musique? C'est la même application à observer les bons musiciens. Comment peut-on espérer de bien gouverner les hommes, si on ne les connoît pas? et comment les connoîtra-t-on, si l'on ne vit pas avec eux? Ce n'est pas vivre avec eux que de les voir en public, où l'on ne dit de part &

d'autre que des choſes indifférentes préparées avec art: il eſt queſtion de les voir en particulier, de tirer du fond de leur cœur toutes les reſſorts ſecréts qui y ſont, de les tâter de tous côtez, & de les ſonder pour découvrir leurs maximes. Mais pour bien juger des hommes, il faut commencer par ſavoir ce qu'ils doivent être; il faut ſavoir ce que c'eſt que le vrai & ſolide mérite, pour diſcerner ceux qui en ont, d'avec ceux qui n'en ont pas. On ne ceſſe de parler de vertu & de mérite ſans ſavoir ce que c'eſt préciſément que le mérite & la vertu. Ce ne ſont que de beaux noms, que des termes vagues pour la plupart des hommes qui ſe font honneur d'en parler à toute heure. Il faut avoir des principes certains de juſtice, de raiſon, & de vertu, pour connoître ceux qui ſont raiſonnables & vertueux. Il faut ſavoir les maximes d'un bon & ſage gouvernement pour connoître les hommes qui les ont & ceux qui s'en éloignent par une fauſſe ſubtilité: en un mot, pour meſurer pluſieurs corps, il faut avoir une meſure fixe: pour juger des eſpris il faut avoir tout de même des principes conſtans auxquels tous nos jugemens ſe réduiſent. Il faut ſavoir préciſément quel eſt le but de la vie humaine, & quelle fin on doit ſe propoſer en gouvernant les hommes: ce but unique & eſſentiel eſt de ne vouloir jamais l'autorité & la grandeur pour ſoi; car cette recherche ambitieuſe n'iroit qu'à ſatisfaire un orgueil tyrannique; mais on doit ſe ſacrifier dans les peines infinies du gouvernement pour rendre les hommes bons & heureux: autrement on marche à tâtons & au hazard pendant toute la vie; on va comme un Navire en pleine mer, qui n'a point de Pilote, qui ne conſulte point les aſtres, & à qui toutes les côtes voiſines ſont inconnuës, il ne peut que faire naufrage.

Sou-

Souvent les Princes, faute de savoir en quoi consiste la vraye vertu, ne savent point ce qu'ils doivent chercher dans les hommes: la vraye vertu a pour eux quelque chose d'âpre, elle leur paroit trop austére & indépendante: elle les effraye, & les aigrit; ils se tournent vers la flaterie: des-lors ils ne peuvent plus trouver ni de sincérité ni de vertu. Des-lors ils courent après un vain phantôme de fausse gloire, qui les rend indignes de la véritable. Ils s'accoutument bientôt à croire qu'il n'y a point de vraye vertu sur la terre; car les bons connoissent bien les méchans; mais les méchans ne connoissent point les bons, & ne peuvent pas croire qu'il y en ait. De tels Princes ne savent que se défier de tout le monde également; ils se cachent, ils se renferment, ils sont jaloux sur les moindres choses, ils craignent les hommes & se font craindre d'eux. Ils fuyent la lumiére; ils n'osent paroître dans leur naturel; quoi-qu'ils ne veuillent par être connus, ils ne laissent pas de l'être; car la curiosité maligne de leurs Sujets pénétre & divine tout, mais ils ne connoissent personne. Les gens intéressez qui les obsédent sont ravis de les voir inaccessibles. Un Roi inaccessible aux hommes l'est aussi à la vérité. On noircit par d'infames rapports, & on écarte de lui tout ce qui pourroit lui ouvrir les yeux. Ces sortes de Rois passent leur vie dans une grandeur sauvage & farouche, où craignant sans cesse d'être trompez, ils le sont toujours inévitablement, & méritent de l'être. Des qu'on ne parle qu'à un petit nombre de gens, on s'engage à recevoir toutes leurs passions, & tous leurs préjugez. Les bons mêmes ont leurs défauts & leurs préventions. De plus on est à la merci des rapporteurs, nation basse & maligne, qui se nourrit de venin, qui empoisonne les choses innocentes, qui grossit les petites, qui invente le mal plutôt que de cesser de nuire, qui se joue pour son intérêt de

la défiance & de l'indigne curiosité d'un Prince foible & ombrageux.

Connoissez donc, ô mon cher Télémaque, connoissez les hommes; examinez-les, faites les parler les uns sur les autres, éprouvez-les peu à peu: ne vous livrez à aucun; profitez de vos expériences lorsque vous aurez été trompé dans vos jugemens; car vous serez trompé quelque-fois: Apprenez par là à ne juger promptement de personne, ni en bien, ni en mal. Les méchans sont trop profonds pour ne surprendre pas les bons par leurs déguisemens; mais vos erreurs passées vous instruiront très-utilement. Quand vous aurez trouvé des talens & de la vertu dans un homme, servez vous en avec confiance; car les honnêtes gens veulent qu'on sente leur droiture, ils aiment mieux de l'estime & de la confiance que des trésors, mais ne les gâtez pas en leur donnant un pouvoir sans bornes. Tel eût été toujours vertueux, qui ne l'est plus, parce que son maître lui a donné trop d'autorité & trop de richesses. Quiconque est assez aimé des Dieux pour trouver dans tout un Royaume deux ou trois vrais amis d'une sagesse & d'une bonté constante, trouve bientôt par eux d'autres personnes qui leur ressemblent pour remplir les places inférieures. Par les bons, ausquels on se confie, on apprend ce qu'on ne peut pas discerner par soi-même dans les autres sujets.

Mais faut-il, disoit Télémaque, se servir des méchans, quand ils sont habiles, comme je l'ai ouï dire tant de fois? On est souvent, répondit Mentor, dans la nécessité de s'en servir. Dans une nation agitée & en désordre, on trouve souvent des gens injustes & artificieux qui sont déja en autorité: ils ont des emplois importans qu'on ne peut leur ôter ils ont acquis la confiance de certaines personnes puissantes qu'on a besoin de ménager; il faut les mé-

ménager eux-mêmes, ces hommes scelerats, parce qu'on les craint, & qu'ils peuvent tout bouleverser. Il faut bien s'en servir pour un tems; mais il faut aussi avoir en vüe de les rendre peu à peu inutiles. Pour la vraie & intime confiance, gardez-vous bien de la leur donner jamais; car ils peuvent en abuser, & vous tenir ensuite malgré vous par vôtre secret; chaîne plus difficile à rompre, que toutes les chaînes de fer. Servez vous d'eux pour des négociations passagéres; traitez-les bien; engagez les par leurs passions mêmes à vous être fidéles; car vous ne les tiendrez que par là. Mais ne les mettez point dsns vos déliberations les plus secretes. Ayez toûjours un ressort prêt pour les remuër à vôtre gré, mais ne leur donnez jamais la clef de vôtre cœur ni de vos affaires. Quand vôtre Etat devient paisible, réglé, conduit par des hommes sages & droits, dont vous êtes sûr, peu à peu les méchans, dont vous étiez contraint de vous servir, deviennent inutiles. Alors il ne faut pas cesser de les bien traiter: car il n'est jamais permis d'être ingrat, même pour les méchans. Mais en les traitant bien, il faut tâcher de les rendre bons. Il est néceſſaire de tolerer en eux certains défauts qu'on pardonne à l'humanité. Il faut néanmoins relever peu à peu l'autorité, & reprimer les maux qu'ils feroient ouvertement, si on les laissoit faire. Après tout, c'est un mal que le bien se fasse par les méchans, & quoi que ce mal soit souvent inévitable, il faut tendre néanmoins peu à peu à le faire cesser. Un Prince sage, qui ne voudra que le bon ordre & la justice, parviendra avec le tems à se passer des hommes corrompus & trompeurs, il en trouvera assez de bons qui auront une habileté suffisante.

Mais ce n'est pas assez de trouver de bons sujets dans une Nation, il est necessaire d'en former de nou-

nouveau. Ce doit être, répondit Télémaque, un grand embarras. Point du tout, reprit Mentor. L'application que vous avez à chercher les hommes habiles & vertueux pour les élever, excite & anime tous ceux qui ont du talent & du courage; chacun fait des efforts. Combien y a t-il d'hommes qui languiſſent dans une oiſiveté obſcure, & qui deviendroient de grands hommes, ſi l'émulation & l'eſpérance du ſuccès les animoit au travail? Combien y a-t-il d'hommes que la miſére & l'impuiſſance de s'élever par la vertu, tentent de s'élever par le crime? Si donc vous attachez les récompenſes & les honneurs au génie & à la vertu, combien de ſujets ſe formeront d'eux-mêmes! Mais combien en formerez-vous, en les faiſant monter de degré en degrè, depuis les derniers emplois juſqu'aux prémiers? Vous éxercerez les talens, vous éprouverez l'étenduë de l'eſprit & la ſincérité de la vertu. Les hommes qui parviendront aux plus hautes places, auront été nourris ſous vos yeux dans les inférieures. Vous les aurez ſuivis toute vôtre vie de degré en degré: vous jugerez d'eux, non par leurs paroles, mais par toute la ſuite de leurs actions.

Pendant que Mentor raiſonnoit ainſi avec Télémaque, ils apperçurent un vaiſſeau Phéacien (3) qui avoit relâché dans une petite Isle deſerte & ſauvage, bordée de rochers affreux. En même tems les vents ſe tûrent, les doux Zéphirs même ſemblérent retenir leur haleine, toute la mer devint unie comme une glace, les voiles abattuës ne pouvoient plus animer le vaiſſeau; l'effort des rameurs déja fatiguez étoit inutile; il falut aborder en cette Isle, qui étoit plutôt un écueil qu'une terre propre à être habitée par des hommes. En un autre tems moins calme,

(3) Phéacien, c'eſt à dire de Corcire, aujourd'hui Courfu, Isle de la Mer Jonienne ſur les Côtes de l'Epire, dont elle n'eſt ſeparée que par un Canal d'une à deux lieües de largeur.

calme, on n'auroit pu y aborder sans un grand péril. Ces Phéaciens qui attendoient le vent, ne paroissoient pas moins impatiens que les Salentins de continuer leur navigation. Télémaque s'avança vers eux sur ces rivages escarpez. Aussitôt il demande au prémier homme qu'il rencontre, s'il n'a point vu Ulysse Roi d'Ithaque dans la maison du Roi Alcinoüs (4).

Celui auquel il s'étoit adressé par hazard, n'étoit pas Phéacien; c'étoit un étranger inconnu qui avoit un air majestueux, mais triste & abattu: il paroissoit rêveur, & à peine écouta-t-il d'abord la question de Télémaque; mais enfin il lui répondit: Ulysse, vous ne vous trompez pas, a été reçu chez le Roi Alcinoüs comme en un lieu où l'on craint Jupiter, & où l'on éxerce l'hospitalité: mais il n'y est plus, & vous l'y chercherez inutilement; il est parti pour revoir Ithaque, si les Dieux appaisez souffrent enfin qu'il puisse jamais saluer ses Dieux Penates.

A peine cet étranger eut prononcé tristement ces paroles, qu'il se jetta dans un petit bois épais sur le haut d'un rocher, d'où il regardoit attentivement la mer, fuyant les hommes qu'il voyoit, & paroissant affligé de ne pouvoir partir. Télémaque le regardoit fixement: plus il le regardoit, plus il étoit ému & étonné. Cet inconnu, disoit-il à Mentor, m'a répondu comme un homme qui écoute à peine ce qu'on lui dit, & qui est plein d'amertume. Je plains les malheureux depuis que je le suis, & je sens que mon cœur s'intéresse pour cet homme, sans savoir pourquoi. Il m'a assez mal reçu. A peine a-t-il daigné m'écouter, & me repondre. Je ne puis cesser néanmoins de souhaiter la fin de ses maux.

Mentor

(4) Alcinoüs étoit Roi des Phéaciens, qui reçût Ulysse après son naufrage.

Mentor souriant, répondit: Voilà à quoi servent les malheurs de la vie; ils rendent les Princes modérez, & sensibles aux peines des autres. Quand ils n'ont jamais goûté que le doux poison des prospéritez, ils se croyent des Dieux, ils veulent que les montagnes s'applanissent pour les contenter, ils comptent pour rien les hommes, ils veulent se jouër de la nature entiére. Quand ils entendent parler de souffrances, ils ne savent ce que c'est: c'est un songe pour eux, ils n'ont jamais vu la distance du bien & du mal; l'infortune seule peut leur donner de l'humanité & changer leur cœur de rocher en un cœur humain. Alors ils sentent qu'ils sont hommes, & qu'ils doivent ménager les autres hommes qui leur ressemblent. Si un inconnu vous fait tant de pitié, parce qu'il est comme vous errant sur ce rivage; combien devrez-vous avoir plus de compassion pour le peuple d'Ithaque, lorsque vous le verrez un jour souffrir? Ce peuple que les Dieux vous auront confié comme on confie un troupeau à un Berger, sera peut être malheureux par votre ambition, ou par votre faste, ou par votre imprudence; car les peuples ne souffrent que par les fautes des Rois, (5) qui devroient veiller pour les empêcher de souffrir.

Pendant que Mentor parloit ainsi, Télémaque étoit plongé dans la tristesse & dans le chagrin, & il lui répondit enfin avec un peu d'émotion: si toutes ces choses sont vrayes, l'état d'un Roi est bien malheureux: il est l'esclave de tous ceux ausquels il paroît commander. Il n'est pas tant fait pour leur commander, qu'il est fait pour eux: il se doit tout entier à eux, il est chargé de tous leurs besoins; il est l'homme de tout le peuple & de chacun en particulier. Il faut qu'il s'accommode à leurs foiblesses,

(5) *Par les fautes des Rois:* Les fautes des grands hommes sont d'autant plus remarquables, que ce sont des eclipses de grandes lumieres. Gracian. Max. 126.

bleſſes, qu'il les corrige en pére, qu'il les rende ſages & heureux. L'autorité qu'il paroît avoir n'eſt pas la ſienne; il ne peut rien faire ni pour ſa gloire, ni pour ſon plaiſir: ſon autorité eſt celle des Loix, il faut qu'il leur obéïſſe pour en donner l'éxemple à ſes Sujéts. A proprement parler, il n'eſt que le defenſeur des Loix pour les faire régner; il faut qu'il veille & qu'il travaille pour les maintenir: il eſt l'homme le moins libre, & le moins tranquile de ſon Royaume. C'eſt un eſclave qui ſacrifie ſon repos & ſa liberté, pour la liberté & la félicité publique.

Il eſt vrai, répondit Mentor, que le Roi n'eſt Roi que pour avoir ſoin de ſon peuple, comme un Berger de ſon troupeau, ou comme un pére de ſa famille (6). Mais trouvez-vous, mon cher Télémaque, qu'il ſoit malheureux d'avoir du bien à faire à tant de gens? Il corrige les méchans par des punitions, il encourage les bons par des récompenſes, il repréſente les Dieux en conduiſant ainſi à la vertu tout le genre humain. N'a-t-il pas aſſez de gloire à faire garder les Loix? Celle de ſe mettre au-deſſus des Loix eſt une gloire fauſſe, qui n'inſpire que de l'horreur & du mépris: s'il eſt méchant, il ne peut être que malheureux, car il ne ſauroit trouver aucune paix dans ſes paſſions & dans ſa vanité: s'il eſt bon, il doit goûter le plus pur & le plus ſolide de tous les plaiſirs, à travailler pour la vertu, & à attendre des Dieux une éternelle récompenſe.

Télémaque agité au-dedans par une peine ſecréte ſembloit n'avoir jamais compris ces maximes, quoi qu'il en fût rempli, & qu'il les eût lui-même enſeignées aux autres. Une humeur noire lui donnoit contre ſes véritables ſentimens un eſprit de contradiction & de ſubtilité pour rejetter les véritez que Men-

(6) *Une pere de ſa famille:* Un bon Prince doit vivre avec ſes ſujets, comme fait un pere avec ſes enfans. Jeune-Pline dans ſon Panegirique de Trajan.

Mentor expliquoit. Télémaque oppoſoit à ces raiſons l'ingratitude des hommes. Quoi! diſoit-il, prendre tant de peine pour ſe faire aimer des hommes, qui ne vous aimeront peut-être jamais, & pour faire du bien à des méchans, qui ſe ſerviront de vos bien-faits pour vous nuire?

Mentor lui répondoit patiemment: Il faut compter ſur l'ingratitude des hommes, & ne pas laiſſer de leur faire du bien: il faut les ſervir moins pour l'amour d'eux, que pour l'amour des Dieux qui l'ordonnent. Le bien qu'on fait n'eſt jamais perdu. Si les hommes l'oublient, les Dieux s'en ſouviennent & le récompenſent. De plus, ſi la multitude eſt ingrate, il y a toujours des hommes vertueux qui ſont touchez de votre vertu La multitude même, quoique changeante & capricieuſe, ne laiſſe pas de faire tôt ou tard une eſpéce de juſtice à la véritable vertu: mais voulez-vous empêcher l'ingratitude des hommes? ne travaillez point uniquement à les rendre puiſſans, riches, redoutables par les armes, heureux par les plaiſirs: cette gloire, cette abondance, ces délices les corrompent; ils n'en ſeront que plus méchans, & par conſéquent plus ingrats. C'eſt leur faire un préſent funeſte: c'eſt leur offrir un poiſon délicieux. Mais appliquez vous à redreſſer leurs mœurs, à leur inſpirer la juſtice, la ſincérité, la crainte des Dieux, l'humanité, la fidélité, la modération, le déſintéreſſement. En les rendant bons, vous les empêcherez d'être ingrats, vous leur donnerez le véritable bien, qui eſt la vertu: ſi elle eſt ſolide, elle les attachera toujours à celui qui la leur aura inſpirée. Ainſi en leur donnant les véritables biens, vous ferez du bien à vous-même, & vous n'aurez point à craindre leur ingratitude. Faut-il s'étonner que les hommes ſoient ingrats pour des Princes, qui ne les ont jamais portez qu'à l'injuſtice, qu'à l'ambition ſans bornes, qu'à la jalouſie con-

contre leurs voisins, qu'à l'inhumanité, qu'à la hauteur, qu'à la mauvaise foi? Le Prince ne doit attendre d'eux que ce qu'il leur a appris à faire. Que si au contraire il travailloit par ses éxemples & par son autorité à les rendre bons, il trouveroit le fruit de son travail dans leur vertu; ou du moins il trouveroit dans la sienne & dans l'amitié des Dieux de quoi se consoler de tous les mécomptes.

A peine ce discours fut-il achevé, que Télémaque s'avanca avec empressement vers les Phéaciens, dont le vaisseau étoit arrêté sur le rivage. Il s'adressa à un vieillard d'entre eux, pour lui demander d'où ils venoient, où ils alloient, & s'ils n'avoient point vu Ulysse. Le Vieillard répondit: Nous venons de notre Isle, qui est celle des Phéaciens; nous allons chercher des marchandises vers l'Epire. Ulysse, comme on vous l'a déja dit, a passé dans notre patrie, mais il en est parti.

Quel est, ajouta aussitôt Télémaque, cet homme si triste, qui cherche les lieux les plus déserts en attendant que votre vaisseau parte? C'est, répondit le Vieillard, un Etranger qui nous est inconnu: mais on dit qu'il se nomme Cléoménes; qu'il est né en Phrygie: qu'un Oracle avoit prédit à sa mére avant sa naissance qu'il seroit Roi, pourvu qu'il ne demeurât point dans sa patrie; & que s'il y demeuroit, la colére des Dieux se feroit sentir aux Phrygiens par une cruelle peste.

Des qu'il fut né, ses parens le donnérent à des matelot qui le portérent dans l'Isle de Lesbos (7). Il y fut nourri en secret aux dépens de sa patrie, qui avoit un si grand intéret de le tenir eloigné. Bientôt il devint grand, robuste, agréable, & adroit à tous les éxercices du corps. Il s'appliqua même avec beaucoup

(7) Lesbos, aujourd'hui Metelin, est une isle de l'Archipel à deux lieües de la Côte de la Natolie, entre Smirne & le Detroit de Gallipoli.

coup de goût & de génie aux Sciences & aux beaux Arts: mais on ne put le souffrir dans aucun pays.

La prédiction faite sur lui devint célébre: on le reconnut bientôt par tout, où il alla. Par tout les Rois craignoient qu'il ne leur enlevât leurs diadêmes: ainsi il est errant depuis sa jeunesse, & il ne peut trouver aucun lieu du monde où il lui soit libre de s'arrêter; il a souvent passé chez des peuples fort éloignez du sien. Mais à peine est-il arrivé dans une ville, qu'on y découvre sa naissance, & l'Oracle qui le regarde. Il a beau se cacher & choisir en chaque lieu quelque genre de vie obscure. Ses talens éclatent, dit-on, toujours malgré lui, & pour la guerre, & pour les lettres, & pour les affaires les plus importantes: il se présente toujours en chaque pays quelque occasion imprévuë qui l'entraine, & qui le fait connoître au public. C'est son mérite qui fait son malheur, il le fait craindre & l'exclud de tous les pays où il veut habiter. Sa destinée est d'être estimé, aimé, admiré par tout, mais rejetté de toutes les terres connuës: il n'est plus jeune, & cependant il n'a pu encore trouver aucune côte, ni de l'Asie ni de la Gréce où l'on ait voulu le laisser vivre en quelque repos; il paroît sans ambition, & il ne cherche aucune fortune. Il se trouveroit trop heureux que l'Oracle ne lui eût jamais promis la Royauté: il ne lui reste aucune esperance de revoir jamais sa patrie, car il sait qu'il ne pourroit porter que le deuil & les larmes dans toutes les familles. La Royauté même, pour laquelle il souffre ne lui paroît point désirable; il court malgré lui après elle par une triste fatalité de Royaume en Royaume, & elle semble fuïr devant lui pour se jouër de ce malheureux jusqu'à sa vieillesse: funeste présent des Dieux qui trouble tous ses plus beaux jours, & qui ne lui cause que des peines dans l'âge où l'homme infirme n'a plus besoin que de repos!

Il s'en va, dit-il, vers la Thrace chercher quelque

que peuple ſauvage & ſans Loix qu'il puiſſe aſſembler, policer, & gouverner pendant quelques années; après quoi l'Oracle étant accompli, on n'aura plus rien à craindre de lui dans les Royaumes les plus floriſſans: il compte alors de ſe retirer dans un village de Carie, où il s'adonnera à l'Agriculture, qu'il aime paſſionément. C'eſt un homme ſage & modére qui craint les Dieux, qui connôit bien les hommes, & qui ſait vivre en paix avec eux, ſans les eſtimer. Voilà ce qu'on raconte de cet Etranger, dont vous me demandez des nouvelles.

Pendant cette converſation Télémaque tournoit ſouvent les yeux vers la mer, qui commençoit à être agitée. Le vent ſoulevoit les flots, qui venoient battre les rochers, les blanchiſſant de leur écume. Dans ce moment le Vieillard dit à Télémaque: Il faut que je parte; mes Compagnons ne peuvent m'attendre. En diſant ces mots, il court au rivage; on s'embarque: on n'entend que des cris confus ſur le rivage par l'ardeur des mariniers impatiens de partir.

Cet inconnu avoit erré quelque tems dans le milieu de l'Iſle, montant ſur le ſommet de tous les rochers, & conſidérant de là l'eſpace immenſe des mers avec une triſteſſe profonde. Télémaque ne l'avoit point perdu de vuë, & il ne ceſſoit d'obſerver ſes pas. Son cœur étoit attendri pour un homme vertueux, errant, malheureux, deſtiné aux plus grandes choſes, & ſervant de jouët à une rigoureuſe fortune loin de ſa patrie. Au moins, diſoit-il en lui-même, peut-être reverrai-je Ithaque: mais ce Cléoménes ne peut jamais revoir la Phrygie. L'exemple d'un homme encore plus malheureux que lui addouciſſoit la peine de Télémaque.

Enfin cet homme voyant ſon vaiſſeau prêt, étoit deſcendu de ces rochers eſcarpez avec autant de viteſſe & d'agilité, qu'Appollon dans les forêts de Lycie, ayant noué ſes cheveux blonds, paſſe au travers des

précipices pour aller percer de ses fléches les cerfs & les sangliers. Déja cet inconnu est dans le vaisseau qui fend l'onde amére, & qui s'éloigne de la terre. Alors une impression secréte de douleur saisit le cœur de Télémaque, il s'afflige sans savoir pourquoi; les larmes coulent de ses yeux, & rien ne lui est si doux que de pleurer.

En même tems il apperçoit sur le rivage tous les mariniers de Salente couchez sur l'herbe, & profondément endormis; ils étoient las & abattus. Le doux sommeil s'étoit insinué dans leurs membres, & tous les humides pavots de la nuit avoient été répandus sur eux en plein jour par la puissance de Minerve. Télémaque est étonné de voir cet assoupissement universel des Salentins, pendant que les Phéaciens avoient été si attentifs & si diligens à profiter du vent favorable: mais il est encore plus occupé à regarder le vaisseau Phéacien prêt à disparoître au milieu des flots, qu'à marcher vers les Salentins pour les éveiller. Un étonnement & un trouble secret tient ses yeux attachez vers ce vaisseau déja parti, dont il ne voit plus que voiles qui blanchissent un peu dans l'onde azurée; il n'écoute pas même Mentor qui lui parle; & il est tout hors de lui-même dans un transport semblable à celui des Ménades (8), lors qu'elles tiennent le Thirse en main, & qu'elles font retenir de leurs cris insensez les rives de l'Hebre (9), & les montagnes de Rhodope & Ismare (10).

Enfin il revient un peu de cette espéce d'enchantement; ses larmes recommencerent à couler de ses yeux; & alors Mentor lui dit: Je ne m'étonne point, mon cher Télémaque, de vous voir pleurer; la cause de votre douleur qui vous est inconnuë, ne l'est pas à Mentor; c'est la nature, qui parle, & qui se fait sentir: c'est elle qui attendrit votre cœur. L'inconnu qui vous a donné une si vive émotion, est le grand Ulysse:

(8) Les Ménades, ou Bacchantes, étoient les Prêtresses de Bacchus.

Ulyſſe: ce qu'un vieillard Phéacien vous a raconté de lui ſous le nom de Cléoménes, n'eſt qu'une fiction, pour cacher plus ſurement le retour de votre Pére dans ſon Royaume. Ils s'en va droit à Ithaque; déja il eſt bien près du port, & il revoit enfin ces lieux ſi long-tems déſirez: vos yeux l'ont vu, comme on vous l'avoit prédit autrefois, mais ſans le connoître; bientôt vous le verrez, vous le connoîtrez, & il vous connoîtra. Mais maintenant les Dieux ne pouvoient permettre votre reconnoiſſance hors d'Ithaque. Son cœur n'a point été moins ému que le vôtre; il eſt trop ſage pour ſe découvrir à nul mortel dans un lieu où il pourroit être expoſé à des trahiſons & aux inſultes des cruels amans de Pénélope. Ulyſſe votre pére eſt le plus ſage de tous les hommes; ſon cœur eſt comme un puits profond, on ne ſauroit y puiſer ſon ſecret. Il aime la vérité, & ne dit jamais rien qui la bleſſe, mais il ne la dit que pour le beſoin; & la ſageſſe, comme un ſceau, tient toujours ſes lévres fermées à toutes paroles inutiles. Combien a-t-il été ému en vous parlant! Combien s'eſt-il fait de violence pour ne ſe point decouvrir! Que n'a-t-il pas ſouffert en vous voyant! Voilà ce qui le rendoit triſte & abattu.

Pendant ce diſcours, Télémaque attendri, & troublé ne pouvoit retenir un torrent de larmes: les ſanglots l'empêchérent même long-tems de répondre; enfin il s'écria: Helas! mon cher Mentor, je ſentois bien dans cet inconnu je ne ſai quoi qui m'attiroit à lui, & qui remuoit toutes mes entrailles. Mais pourquoi ne m'avez-vous pas dit avant ſon départ, que c'étoit Ulyſſe, puiſque vous le connoiſſiez? Pourquoi l'avez vous laiſſé partir ſans lui parler, & ſans faire ſemblant de le connoître? Quel eſt donc ce myſtére? Serai-je toujours malheureux? Les Dieux irritez veulent-ils me tenir, comme Tantale altéré, qu'une eau trompeuſe amuſe s'enfuyant de ſes lévres

(9) L'Hebre eſt un fleuve de Thrace, apellé ajourd'hui Mariza.
(10) Rhodope & Iſmare ſont auſſi dans la Thrace.

avides? Ulyſſe! Ulyſſe, m'avez-vous échapé pour jamais? Peut-être ne le verrai-je plus! Peut-être que les amans de Pénélope le feront tomber dans les embuches qu'ils me préparoient! Au moins ſi je le ſuivois, je mourrois avec lui! O Ulyſſe! ô Ulyſſe! ſi la tempête ne vous rejette pas encore contre quelque écueil (car j'ai tout à craindre de la fortune ennemie) je tremble que vous n'arriviez à Ithaque avec un ſort auſſi funeſte qu'Agamemnon (11) à Mycénes. Mais pourquoi, cher Mentor, m'avez-vous envié mon bonheur? Maintenant je l'embraſſerois, je ſerois déja avec lui dans le port d'Ithaque, nous combattrions pour vaincre tous nos ennemis.

Mentor lui répondit en ſouriant: Voyez, mon cher Télémaque, comment les hommes ſont faits. Vous voilà tout déſolé, parce que vous avez vu votre Pére ſans le connoître. Que n'euſſiez-vous pas donné hier pour être aſſuré qu'il n'étoit pas mort? aujourd'hui vous en êtes aſſuré par vos propres yeux; & cette aſſurance qui devroit vous combler de joie, vous laiſſe dans l'amertume. Ainſi le cœur malade des mortels compte toujours pour rien ce qu'il a le plus déſiré, des qu'il le poſſéde; & il eſt ingénieux pour ſe tourmenter ſur ce qu'il ne poſſéde pas encore. C'eſt pour éxercer votre patience que les Dieux vous tiennent ainſi en ſuſpens. Vous regardez ce tems comme perdu, ſachez que c'eſt le plus utile de votre vie: car il vous éxerce dans la plus néceſſaire de toutes les vertus pour ceux qui doivent commander. Il faut être patient pour devenir maître de ſoi & des autres: l'impatience qui paroît une force & une vigeur de l'ame, n'eſt qu'une foibleſſe & une impuiſſance de ſouffrir la peine. Celui, qui ne ſait attendre & ſouffrir, eſt comme celui qui ne ſait pas

ſe

(11) Agamemnon, Roi de Mycenes, étant revenu de la guerre de Troye chargé de lauriers, fut tué dans ſa maiſon par Egiſte.

se taire sur un secret; l'un & l'autre manquent de fermeté pour se retenir, comme un homme qui court dans un chariot, & qui n'a pas la main assez ferme pour arrêter, quand il faut, ses coursiers fougueux; ils n'obéïssent plus au frein, ils se précipitent; & l'homme foible auquel ils échapent, est brisé dans sa chute. Ainsi l'homme impatient est entraîné par ses désirs indomptez & farouches, dans un abîme de malheurs: plus sa puissance est grande, plus son impatience lui est funeste; il n'attend rien, il ne se donne le tems de rien mesurer, il force toutes choses pour se contenter; il rompt les branches pour cueillir le fruit avant qu'il soit mur; il brise les portes plutôt que d'attendre qu'on les lui ouvre; il veut moissonner quand le sage laboureur séme: tout ce qu'il fait à la hâte & à contre-tems, est mal fait, & ne peut avoir de durée non plus que ses désirs volages. Tels sont les projets insensez d'un homme qui croit pouvoir tout, & qui se livre à ses désirs impatiens pour abuser de sa puissance. C'est pour vous apprendre à être patient, mon cher Télémaque, que les Dieux éxercent tant votre patience, & semblent se jouër de vous dans la vie errante où ils vous tiennent toujours incertain. Les biens que vous espérez, se montrent à vous, & s'enfuyent comme un songe léger que le réveil fait disparoître: pour vous apprendre que les choses mêmes qu'on croit tenir dans ses mains, échapent dans l'instant. Les plus sages leçons d'Ulysse ne vous seront pas aussi utiles que sa longue absence, & les peines que vous souffrez en le cherchant.

Ensuite Mentor voulut mettre la patience de Télémaque à une derniére épreuve encore plus forte. Dans le moment où le jeune homme alloit avec ardeur presser les matelots pour hâter son départ, Men-

ste, aidé de Clitemneſtre ſa propre femme, qui l'avoit deshonoré pendant ſon abſence.

tor l'arrêta tout-à-coup, & l'engagea à faire sur ce rivage un grand sacrifice à Minerve. Télémaque fait avec docilité ce que Mentor veut. On dresse deux autels de gazon, l'encens fume, le sang des victimes coule. Télémaque pousse des soupirs tendres vers le Ciel, il reconnoît la puissante protection de la Deéesse.

A peine le sacrifice est-il achevé, qu'il suit Mentor dans les routes sombres d'un petit bois voisin. Là il apperçoit tout-à-coup, que le visage de son ami prend une nouvelle forme: les rides de son front s'effacent, comme les ombres disparoissent, quand l'aurore de ses doigts de rose ouvre les portes de l'Orient & enflame tout l'horison; ses yeux creux & austéres se changent en des yeux bleux d'une couleur céleste, & pleins d'une flame divine, sa barbe grise & négligée disparoît; les traits nobles & fiers, mêlez de douceur & de grace, se montrent aux yeux de Télémaque ébloui; il reconnoît un visage de femme avec un teint plus uni qu'une fleur tendre & nouvellement éclose au Soleil: on y voit la blancheur des lys mêlée de roses naissantes. Sur ce visage fleurit une éternelle jeunesse avec une majesté simple & négligée; une odeur d'ambroisie se répand de ses cheveux flotans: ses habits éclatent comme les vives couleurs, dont le Soleil en se levant peint les sombres voûtes du Ciel, & les nuages qu'il vient dorer. Cette Divinité ne touchoit pas du pied à terre, elle coule légérement dans l'air comme un oiseau le fend de ses aîles; elle tient de sa puissante main une lance brillante, capable de faire trembler les Villes & les Nations les plus guerriéres. Mars même en seroit effrayé; sa voix est douce & modérée, mais forte & insinuante; toutes ses paroles sont des traits de feu qui percent le cœur de Télémaque, & qui lui font ressentir je ne sai quelle douleur délicieuse; sur son casque paroît l'oiseau triste d'Athénes (12), & sur

sa

ſa poitrine brille la redoutable Egide. A ces marques Télémaque reconnoît Minerve.

O Deeſſe! dit-il, c'eſt donc vous même qui avez daigné conduire le fils d'Ulyſſe pour l'amour de ſon pére! il vouloit en dire davantage, mais la voix lui manqua, ſes lévres s'efforçoient en vain d'exprimer les penſées qui ſortoient avec impétuoſité du fond de ſon cœur. La Divinité préſente l'accabloit, & il étoit comme un homme, qui dans un ſonge eſt oppreſſé juſqu'à perdre la reſpiration, & qui par l'agitation pénible de ſes lévres ne peut former aucune voix.

Enfin Minerve prononça ces paroles: Fils d'Ulyſſe, écoutez-moi pour la derniére fois. Je n'ai inſtruit aucun mortel avec autant de ſoin que vous; je vous ai mené par la main au travers des naufrages, des terres inconnuës, des guerres ſanglantes, & des tous les maux qui peuvent éprouver le cœur de l'homme. Je vous ai montré par des expériences ſenſibles les vraies & les fauſſes maximes par leſquelles on peut régner: vos fautes ne vous ont pas été moins utiles que vos malheurs. Car quel eſt l'homme qui peut gouverner ſagement, s'il n'a jamais ſouffert, & s'il n'a jamais profité des ſouffrances où ſes fautes l'ont précipité? Vous avez rempli, comme votre pére, les terres & les mers, de vos triſtes avantures. Allez, vous êtes maintenant digne de marcher ſur ſes pas; il ne vous reſte plus qu'un court & facile trajet juſqu'à Ithaque, où il arrive dans ce moment; combattez avec lui. Obéïſſez-lui comme le moindre de ſes ſujets; donnez-en l'éxemple aux autres: il vous donnera pour épouſe Antiope, & vous ſerez heureux avec elle, pour avoir moins cherché la beauté que la ſageſſe & la vertu. Lorſque vous régnerez, mettez toute votre gloire à

(12) L'oiſeau triſte d'Athenes eſt l'Hibou, dont les Atheniens regardoient le vol comme un préſage de la victoire, parce que cet oiſeau étoit conſacré à Minerve, leur Deeſſe.

renouveller l'âge d'or, écoutez tout le monde; croyez peu de gens: gardez-vous bien de vous croire trop vous-même; craignez de vous tromper: mais ne craignez jamais de laiſſer voir aux autres que vous avez été trompé: aimez les peuples, n'oubliez rien pour en être aimé. La crainte eſt néceſſaire quand l'amour manque: mais il la faut toujours employer à regret comme les remédes violens & les plus dangereux. Conſidérez toujours de loin toutes les ſuites de ce que vous voulez entreprendre; prévoyez les plus terribles inconvéniens, & ſachez que le vrai courage conſiſte à enviſager tous les périls, & à les mépriſer quand ils deviennent néceſſaires: celui qui ne veut pas les voir, n'a pas aſſez de courage pour en ſupporter tranquilement la vuë: celui qui les voit tous, qui évite tous ceux qu'on peut éviter, & qui tente les autres ſans s'émouvoir, eſt le ſeul ſage & magnanime. Fuyez la moleſſe, le faſte, la profuſion: mettez votre gloire dans la ſimplicité; que vos vertus & vos bonnes actions ſoient les ornemens de votre perſonne & de votre Palais; qu'elles ſoient la garde qui vous environne, & que tout le monde apprenne de vous en quoi conſiſte le vrai honneur: n'oubliez jamais, que les Rois ne régnent point pour leur propre gloire, mais pour le bien des peuples: les biens qu'ils font, s'étendent juſques dans les ſiécles les plus éloignez: les maux qu'ils font ſe multiplient de génération en génération juſqu'à la poſtérité la plus reculée. Un mauvais régne fait quelquefois la calamité de pluſieurs ſiécles. Sur tout ſoyez en garde contre votre humeur. C'eſt un ennemi que vous porterez par tout avec vous juſqu'à la mort. Il entrera dans vos conſeils, & vous trahira, ſi vous l'écoutez. L'humeur fait perdre les occaſions les plus importantes: elle donne des inclinations & des averſions d'enfant au préjudice des plus grands intérêts; elle fait décider des plus grandes affaires par les plus

peti-

petites raisons: elle obscurcit tous les talens, rabaisse le courage, rend un homme inégal, foible, vil & insupportable. Défiez-vous de cet ennemi. Craignez les Dieux, ô Télémaque; cette crainte est le plus grand trésor du cœur de l'homme: avec elle vous viendront la sagesse, la justice, la paix, la joie, les purs plaisirs, la vraye liberté, la douce abondance, & la gloire sans tache.

Je vous quitte, ô fils d'Ulysse, mais ma sagesse ne vous quittera point, pourvu que vous sentiez toujours que vous ne pouvez rien sans elle. Il est tems que vous appreniez à marcher tout seul. Je ne me suis séparée de vous en Egypte & à Salente, que pour vous accoutumer à être privé de cette douceur, comme on sévre les enfans, lors qu'il est tems de leur ôter leur lait pour leur donner des alimens solides.

A peine la Déesse eut achevé ce discours, qu'elle s'éleva dans les airs, & s'envelopa d un nuage d'or & d'azur, où elle disparut. Télémaque soupirant, étonné & hors de lui-même, se prosterna à terre, levant les mains au Ciel; puis il alla éveiller ses compagnons, se hâta de partir, arriva à Ithaque, & reconnut son pére chez le fidéle Eumée (13).

(13) *Eumée.* Homere donne à ce fidele serviteur le nom d'*Eumée*: c'étoit l'Intendant des Troupeaux d'Ulysse, qui avoit soin de ses autres pasteurs, & chez qui Ulysse alla d'abord à son arrivée en Ithaque.

Fin du vingt-quatriéme & dernier Livre.

ODE.

ODE.

1.

Montagnes, * de qui l'audace
Va porter jusques aux Cieux
Un front d'éternelle glace,
Soutien du séjour des Dieux;
Dessous vos têtes chenuës,
Je cueille au-dessus des nuës
Toutes les fleurs du Printems.
A mes pieds, contre la terre,
J'entens gronder le tonnere,
Et tomber mille torrens.

2.

Semblables aux Monts de Thrace,
Qu'un Géant audacieux
Sur les autres Monts entasse,
Pour escalader les Cieux,
Vos sommets sont des campagnes
Qui portent d'autres montagnes;
Et s'élevant par degrez,
De leurs orgueilleuses têtes
Vont affronter les tempêtes
De tous les vents conjurez.

3.

Dès que la vermeille Aurore
De ses feux étincelans
Toutes ces montagnes dore,
Les tendres agneaux bêlans
Errent dans les pâturages;
Bientôt les sombres bocages,
Plantez le long des ruisseaux,
Et que les Zephirs agitent,
Bergers & troupeaux invitent
A dormir au bruit des eaux.

4. Mais

* Montagnes d'Auvergne où il étoit alors.

4.

Mais dans ce rude payſage
Où tout eſt capricieux,
Et d'une beauté ſauvage,
Rien ne rappelle à mes yeux
Les bords, que mon fleuve arroſe,
Fleuve, où jamais le vent n'oſe
Les moindres flots ſoulever,
Où le Ciel ſerein nous donne
Le Printems après l'Automne,
Sans laiſſer place à l'Hyver.

5.

Solitude, * où la riviére
Ne laiſſe entendre aucun bruit,
Que celui d'une onde claire
Qui tombe, écume, & s'enfuit;
Où deux Isles fortunées,
De rameaux verds couronnées,
Font pour le charme des yeux
Tout ce que le cœur déſire.
Que ne puis-je avec ma Lyre
Te chanter du chant des Dieux?

6.

De Zépir la douce haleine,
Qui reverdit nos buiſſons,
Fait ſur le dos de la plaine
Floter les jaunes moiſſons,
Dont Céres remplit nos granges.
Bacchus lui-même aux vendanges
Vient empourprer le raiſin;
Et du penchant des collines,
Sur les campagnes voiſines
Verſe des fleuves de vin.

7. Je

* *Carenac*, petite Abbaye ſur la Dordogne qu'il avoit alors.

7.

Je vois au bout des campagnes,
Pleines de sillons dorez,
S'enfuir vallons & montagnes
Dans des lointains azurez,
Dont la bizarre figure
Est un jeu de la nature.
Sur les rives du Canal,
Comme en un miroir fidelle,
L'horison se renouvelle,
Et se peint dans ce cristal.

8.

Avec les fruits de l'Automne
Sont les parfums du Printems,
Et la vigne se couronne
De mille festons pendans;
Ce fleuve aimant les prairies,
Qui dans les Isles fleuries
Ornent ses canaux divers,
Par des eaux ici dormantes,
Là rapides & bruyantes,
En baigne les tapis verds.

9.

Dansant sur les violettes,
Le Berger mêle sa voix
Avec le son des musettes,
Des flûtes & des hautbois.
Oiseaux, par votre ramage,
Tout souci dans ce bocage
De tous cœurs sont effacez,
Colombes, & tourterelles,
Tendres, plaintives, fidelles,
Vous seules y gémissez.

10.

Une herbe tendre & fleurie
M'offre des lits de gazon;
Une douce rêverie
Tient mes ſens & ma raiſon:
A ce charme je me livre,
De ce Nectar je m'enyvre,
Et les Dieux en ſont jaloux.
De la Cour flateurs menſonges,
Voux reſſemblez à mes ſonges,
Trompeurs comme eux, mais moins doux.

11.

A l'abri des noirs orages,
Qui font foudroyer les Grands,
Je trouve ſous ces feuillages
Un azile en tous les tems:
Là pour commencer à vivre,
Je puiſe ſeul & ſans livre
La profonde Vérité;
Puis la Fable avec l'Hiſtoire
Viennent peindre à ma mémoire
L'ingénuë antiquité.

12.

Des Grecs je voi le plus ſage, *
Jouët d'un indigne ſort,
Tranquile dans ſon naufrage
Et circonſpect dans le port;
Vainqueur des vents en furie,
Pour ſa ſauvage Patrie
Bravant les flots nuit & jour.
O! combien de mon bocage
Le calme, le frais, l'ombrage,
Méritent mieux mon amour!

13. Je

* Ulyſſe.

13.

Je goûte loin des allarmes
Des Muſes l'heureux loiſir;
Rien n'expoſe au bruit des armes
Mon ſilence & mon plaiſir.
Mon cœur content de ma lyre,
A nul autre honneur n'aſpire,
Qu'à chanter un ſi doux bien.
Loin, loin, trompeuſe fortune,
Et toi faveur importune;
Le monde entier ne m'eſt rien.

14.

En quelque climat que j'erre,
Plus que toux les autres lieux,
Cet heureux coin de la terre
Me plaît & rit à mes yeux:
Là pour couronner ma vie,
La main d'une Parque amie
Filera mes plus beaux jours;
Là repoſera ma cendre;
Là Tyrcis * viendra répandre
Les pleurs dûs à nos amours.

* Mr. l'Abbé de Langeron.

TA-

TABLE DES MATIERES.

A.

ACANTE, transfuge, ſon mauvais deſſein découvert. Pag. 409
—— Procés qui lui eſt fait là-deſſus. 411
Aceſte, Roi de Sicile. 13. 196
—— il étoit fils de Criniſe. 13
—— eſt attaqué par des Barbares. 16. 17
—— il a ſur eux toutes ſortes d'avantages par le ſecours de Télémaque & de Mentor. 17. 18
—— ſa reconnoiſſance envers ceux-ci. 18
Acheloüs, fleuve de l'Acarnanie. 419
Acherrontia, quel lieu c'eſt? 367
Achille, fils de Pelée, Roi de Theſſalie. 66
—— fameux Heros au ſiege de Troye. 66
—— ſes Armes. 189
—— ſon courroux. 212
—— il étoit invulnerable excepté au talon. 393
Achitoas, fameux joueur de lyre. 160. 161
—— ſa jalouſie contre Mentor, qui en jouoit mieux que lui. 162
Acroceraunien, Monts. 484
Admète, Roi de Theſſalie. 33
Adoam, frere de Narbal. 148
—— commendant d'un navire Phenicien. 149
—— ſon amitié pour Télémaque. 160. 161
Adonis, fils de Cinira, Roi de Cypre. 163
—— dechiré par un ſanglier. ibid.
—— changé par Venus en Anemone rouge. 163
Adraſte, Roi d'Argos & des Dauniens. 229
—— ſes mœurs corrompus. 229
—— ſa guerre contre les Rois de l'Heſperie. 335

Adraſte avoit ſurpris les Alliés. 335
—— il envoyoit ſes eſpions. 136
—— ſa cruauté & perfidie. 404. 407. 426
—— il perit dans cette guerre par les mains de Télémaque. 426
Adulation, quel crime? 487
—— elle accompagne la felicité. 288
Agamemnon, Roi des Micénes. 500
—— ſon orgueil. 212
Age d'or. 164
Agriculture, ſa neceſſité. 399
—— Moyens d'y engager les peuples. 255
—— Triptoléme enſeigne aux Grecs à la perfectionner. 398. 399
—— negligée cauſe beaucoup de maux. 397
Ajax, les armes d'Achille lui diſputés. 189
—— ſa fierté. 212
Alcée, Gouverneur de Piſiſtrate. 420
Alcide, étoit Hercule. 67
Alcinoüs, Roi des Phéaciens. 491
Algide, ville d'Italie. 464
Alliés, contre Idoménée. 202. 210
—— font la paix. 223
Alphée, rivière de la Turquie en Europe. 415
Amatonte, ou Amathuſe, Isle. 60
Ambition, ſource du malheur des hommes, moyens d'y remedier. 88. 89
Ami, caractére d'un véritable ami. 58-60
—— quel cas on en doit faire. 80
—— un ami malheureux ſoulage l'autre. 441
Amour; on s'y plaît. 125
—— Deſcription d'une perſonne, que l'Amour transporte de jalouſie. 129
—— comme on le puiſſe vaincre. 141
—— un amoureux ne croit pas l'être. 139. 140
—— en quoi conſiſte le vrai courage contre l'Amour. 141

Amphi-

Amphimaque, jeune Lucanien. 421
Amphithrite, Deſcription de cette Déeſſe. 82
Amſterdam, alluſion à cette ville. 53. 54. 247
Anchinoë fille de Nilus. 402
Anchiſe, ſon tombeau étoit en Sicile. 15
Anemone, voyez Adonis.
Angleterre, ſa ſituation. 171
Anglois, ils ne ſont pas jaloux. 170
—— il ſacrifient tout à leur liberté. 172
—— leurs mœurs. 171. 172
—— furent Mediateurs de la paix. 220. 221
Anticlée, mere d'Ulyſſe. 2
Antiloque, fils de Neſtor. 316. 420
Antiope ſon caractére. 461
—— ſes belles qualités. 460. 461
—— aimée de Télémaque. 461. ſuiv.
Aoëa, Isle de Circé. 10
Apenin, montagne d'Italie. 339
Apollon, qui il étoit. 121
—— Pourquoi chaſſé du Ciel. Son occupation ſur la terre. 32
—— Pourquoi il eſt rappellé dans le Ciel. 33
Apuliens, peuples. 404
—— Leur ſeule vuë épouvante. 202
Arachné, fille d'Idmon. 346
Arbitre, eſt neceſſaire pour decider les diſp. 469. 470. &c
Arceſius, fils de Jupiter. 389
—— bis-ayeul de Télémaque. ibid.
Architecture, on devroit la régler dans un Etat. 252
Archidamas, qui il étoit? 422
Argonautes. 54
Ariadne: fille de Minos. 347
Arion, transfuge. 409
Ariſtodéme, ſon caractére. 110. 113
—— Exemple du Duc de Noailles. ibid.
—— il n'accepte la Royauté de Créte, que ſous trois conditions remarquables. 113

Ariſtodéme ſimplicité des préſens, qu'il fait à Hazaël. 113
——— ſa reconnoiſſance envers Mentor & Télémaque. ibid.
Ariſtogiton, s'eſt baigné dans les ondes du fleuve Abheloüs. 419
Armes les meilleures contre la perfidie & les parjures. 406
Arpins, province. 441
Arpos, où cette contrée étoit. 434
—— Télémaque la refuſe. ibid.
Arts, negligés en Françe du tems de la guerre. 102 103
Arts, les beaux doivent être cultivés. 451
Aſtarbé, femme du Roi Pygmalion: ſon artifice pour cacher la haine qu'elle à pour Pygmalion, qui l'aime. 61
—— elle aime Malachon, mais inutilement. Vengeance qu'elle en tire. 62
—— Sa paſſion pour Joazar. 150
—— elle empoiſonne Pygmalion. 152. 153
—— comment elle échappe à la fureur du populace? 156
—— elle s'empoiſonne elle même. 157
Aſtrée, fille de Jupiter & de Themis. 166
Athamas, enchanté par Neptune. 183
Athenes, le triſte oiſeau de cette ville. 503
Atis, aimé de Cibéle, ſe fit Eunuque. 358
Atlas, Roi de Mauritanie. 226
—— Pere de Calypſo. 1
Atrée, fils de Pelops. 395
—— ſa haine contre Thiéſte ſon frere. 395
Atrides, fils d'Atrée. 315
Atropos, une des Parques. 294
Avantcoureurs du renverſement des Rois & des Royaumes. 443
Avantures de Télémaque, quel poëme? 1

Avantures, Deſſein de cet ouvrage. 4. 22
——— ce qu'on y doit admirer? 26. 27
——— ſon but 460
Avarice, ſes fâcheux effets. 47. &c.
—— les Cretois la puniſſent. 88
Aulon, aujourd'hui Caulo, montagne de la Calabre. 364
Auſide, Riviére, dans le Royaume de Naples. 416
Autorité injuſte des Rois eſt pernicieuſe. 452. 453

B.

BACCHANTES, Prétreſſes de Bacchus. 73. 498
Bacchus, fils de Jupiter & de Semelé. 120
——— ſes exploits, & principales actions. 87
——— elles furent gravées dans l'Egide. 347
——— il fut nourru par les Nymphes de l'Isle Naxos. 124
Baléazar, fils d'Idomenée: il fut envoyé à Samos, où on le jette dans la Mer. 150
——— d'où il ſe ſauve. ibid.
—— il retourne à Tyr, après la mort de ſon pere. 155
——— il y eſt proclamé Roi. ibid.
——— ſa belle conduite. 156. 157
Banqueroutes, moyens de les prévenir. 247
Batimens ſuperbes rejettés. 166
——— leur diverſité. 252
——— on les doit regler dans un état. ibid.
Beauté, une Beauté modeſte eſt plus à craindre, qu'une retenuë. 125
Bellerophon, fils de Glaucus, fauſſement accuſé d'adultére. 378
Bellone, Déeſſe de la guerre. 418
Belus, Roi de Tyr. 47
--- il aimoit ſes peuples & les mettoit en abondance. 402
Bétique, étoit une partie de l'Eſpagne. 148
——— ce païs a pris ſon nom du fleuve Betis. 164
——— Deſcription de ce beau païs, & des mœurs admirables de ſes habitans. 165. &c.
——— on y exerce l'Agriculture. 166

Bocchoris, pere de Sesostris.
—— son caractére. 37
—— il succede à son pére. ibid.
—— ses violences causent une revolte. ibid.
—— dons laquelle il perit. 38
Bons, les bons se connoissent les uns les autres. 39
Bonnes Loix doivent étre en éstime. 297
Bourgogne, (le Duc de) son caractére dans sa jeunesse. 98
—— quand il naquit & quand il mourrut. 4. 7
—— où commence l'instruction, qui lui est donnée. 4
Brindes, peuples. 22. &c. 460
Brutiens, peuples, leur legereté à la course. 203 201

C.

CACUS, fils de Vulcain, tué par Crantor. 416
Cadix, voyez Gades.
Caïstre, aujourd'hui Chiais rivière de Natolie. 421
Calydon, ancienne ville d'Eolie. 420. 472
Caligula, flateur de Tibére. 278
Calypso, Déesse, fille d'Atlas & de Thetis. 1
—— elle est inconsolable du départ d'Ulysse. ibid.
—— l'arrivée de Télémaque dans son Isle l'en console. ibid.
—— description de cette Déesse & de sa grotte. 4. 5
Calypso, répas qu'elle donne à Télémaque dont elle devient amoureuse. 7. 8
—— ses soins pour lui. 66
—— elle ne peut souffrir Mentor. 70
—— ses empressemens pour rendre Télémaque amoureux. 123. &c.
—— sa jalousie, parce qu'il aime Eucharis. 128
—— son ardeur à faire sortir Mentor & Télémaque de son Isle. 135
—— sa fureur contre eux. 136. &c.
—— ses Nymphes mettent le feu à leur vaisseau. 142
—— son Isle est inaccessible. ibid.
Candie, Isle, voyez Crete.

Cani-

Canicule, ſigne celeſte. 385
Caniculaires jours, d'où ils aïent pris leur nom. ib.
Capharée, promontoire où cap Occidental de l'Isle de Negroponte. 210. 435
Caron, fils d'Erebus & de la nuit. 361
—— il eſt Batellier de l'Enfer. ibid.
Carpathie, Isle de la mer mediterranée. 268
Carthage, ville ancienne d'Afrique, fondée par Didon 47
Caſtor, fils de Jupiter & de Leda: il conduiſoit bien un cheval. 330
Caude, Gaude, Isle dans la Mediterranée. 3
Caverne, du Cyclops Polyphéme. 9
Caulo, voyés Aulon.
Cecrops, premier Roi d'Athenes. 396
Centaure tué par Hercule. 306
Cerbére, chien à l'entrée de l'Enfer. 163
Céres, Déeſſe des grains & des fruits. 86
Céſte, une ſorte de combat rude & violente, avec un gantelet de cuir, garni de plomb. 253
—— Pollux combattoit bien du Céſte. 330
—— celui qui vouloit être Roi de Créte devoit ſurpaſſer en ce genre du combat ſes rivaux. 94. 96
Champs Elizées, deſcription de ce ſéjour des bienheureux. 77. 385
—— Télémaque y alloit. 385
Changément eſt pernicieux. 250
—— il étoit introduit en France dans la jeuneſſe de Louis XIV. 249. 250
Chariots, leur uſage inventé par Ericthon. 397
Charités, filles de Venus 178
Charles II. Roi d'Angleterre. 154. 155. 156. 159
Charles V. l'Empereur, a ſuivi la maxime de Germanicus. 354
Charybde, Rocher entre Naples & Sicile. 10
Chevaux de Rheſus pris par Dioméde. 440
Chimére, montagne de Lycie. 378

Chimére vaincuë par Bellerophon. 378
Cholcos, renommée par la Toiſon d'or. 421
Circé, fille du Soleil. 10
—— ſon Isle s'appelle Aoëa, mais c'eſt une montagne voiſine de Formie. 9
Citheron, mont proche de Thébes. 73
Cleoménes, vaincu par Télémaque. 349
———— Ulyſſe ſe ſervoit auſſi de ce nom. 495
Clotho, une des trois parques. 294
Cocyte, fleuve de l'Epire. 136
Colonnes d'Hercule, montagne au Detroit de Gibraltar. 46
Commendement injuſte n'eſt pas de longue durée. 38
Commerce, ſon éloge: Moyen de l'établir. 55
—— pourquoi il tombe ſi un Roi s'en mêle? 56. 57
———— ſon établiſſement à Tyr. 159
Conditions, neceſſité de le regler dans un état. 248
———— avantage des conditions privées ſur les plus élevées. 242
Conquerans, leur véritable portrait. 168 &c.
———— on doit les avoir en horreur. 351
Conſeillers des Princes. Caractéres des bons & des mauvais. 27. 265
———— ils ſont neceſſaires. 234. 242
Corcyre, ou Corfu Isle 11
Corne d'Abondance. 288
Coſſulaires, Isles, voyés Echinades.
Cour de France, en quel tems elle étoit tout en feu. 130
Courage, il eſt préjudicable ſans la ſageſſe & la prudence. 39. 198
———— en quoi il conſiſte. 116
———— quand il ne ſoit pas vray courage. 229
———— moyen de l'exercer même en tems de paix. 300
———— en quoi il ſe montre contre l'amour. 141
Courſes de chariots, un genre d'exercice pour ſe faire Roi en Créte. 96

Crainte,

Crainte, n'eſt pas un lien pour retenir les ſujets dans leur devoir. 24
Crantor hôte & ami d'Hercule; il ôta la vie à Cacus fils de Vulcain. 416
Crétois, ſes empreſſemens & ſes ruſes pour ſurpaſſer Télémaque en la courſe des chariots. 96
Créte, aujourd'hui Candie, Isle de la mer mediterranée. 86
—— elle eſt fertile. 87
—— le faſte & la moleſſe y ſont inconnuës. 88
—— Labyrinthe, fameux ouvrage de Dédale. 90
Crétois: leur felicité. 87. &c.
———— ils ont les Loix de Minos. 88
———— les mœurs. ibid.
———— la manière de choiſir un Roi. 93
Critique: Envers qui elle doit être ſobre. 242. 243
———— la jeuneſſe ſans experience s'y livre. 245
———— il eſt dangereux à critiquer rigoureuſement les autres hommes. 245. 246
———— il ne faut pas critiquer les Rois. 242
Cromwel (Olivier) ſa vie. 48
———— ſon caractere. 151. 169
Crotone, ville de Toſcane. 202. &c.
Crotoniates. Leur adreſſe à tirer des flêches. 203
Cupidon, Dieu de l'amour. 70
———— ne careſſe que pour trahir. 124
———— ſes empreſſements pour vaincre Télémaque étoient inutiles. 124. 130. 142. &c.
Curioſité; à quel égard on la doit borner principalement. 192
Cyclopes, valets de Vulcain au mont Etna. 379
———— leur Caverne. 9
Cypre, Isle de la mer Mediterranée: ſa deſcription. 74
Cypriens, leurs mœurs voluptueuſes. ibid.
Cythére, Isle proche de Candie. 75
———— on y adore Venus. ibid.

D.

DANAIDES, cinquante filles de Danaüs, qui tuerent leurs maris dans une nuit. 158
Danaüs Roi d'Argos. ibid.
—— fils de Belus. 402
Dédale, fameux par son Labyrinthe en Créte. 90
Defauts des Princes. 49. 50
Defiance, portrait de cette passion. 47. 48
—— elle se trouve aux Rois. 267
Dejanire, fille d'Oenée Roi d'Etolie. 307
—— elle envoya la tunique de Nessus à Hercule, par la quelle il perit. ibid.
—— elle se tua aprés cela elle même. ibid.
Démoleon, celebre dans le combat de Ceste. 416
Demophante. Citoyen de Venuse. 405
Desespoir des peuples maltraités. 208. 209
Detail, il ne faut pas s'y trop appliquer. 456
Devoir, le lien d'y retenir les sujéts. 24
Diane: fille de Jupiter & de Latone, Déesse de la chasse. 368
Diademe, étoit une marque de la dignité des Rois. 112
Didon: femme de Sichée. 47
—— elle se sauve de Tyr, parcequ'Idomenée a tué son mari. ibid.
—— elle a fondé Carthage. ibid.
Dieux Pénates. 193
Dioclidis Roi de Carie. 401
Dioméde: fils de Tydée, Roi d'Etolie. 438
—— son courage impetueux. 213
—— il blessa Venus au siége de Troye, qui le poursuit pour cela. 438
—— il prit les chevaux de Rhesus. 189. 440
—— on lui donne les Campagnes d'Arpine. 446
Dioméde: un autre: Roi de Thrace. 189
—— il faut remarquer, que la note de cette page ne convienne à Dioméde, dont il s'agit dans le texte: car celui-cy étoit Roi d'Etolie.

Diosco-

Dioſcore; traitre, il propoſa aux Rois alliés ſon deſſein de faire perir Adraſte. 412
—— ceux n'accepterent pas cette propoſition. 413
Diſcorde, ſon pomme d'or. 179
—— elle eſt la ſource de tout le malheur. 218
Diſpute de Neptune & de Pallas, pour la gloire de donner ſon nom à une ville. 345
Diſſimulation, les Crétois la puniſſent. 88
—— ce vice porté à ſon comble. 266. 271
Diſtinction, ſeule qu'on devroit reconnoître. 168
Diverſité des habits ſelon la condition des hommes. 88. 249
—— des maiſons. 252
Divinité, une trompeuſe. 281
Dolopes, peuples de Theſſalie. 338
Dulichie, Isle dans le Golfo de Patra. 434

E.

ECHANGE des choſes ſuperflües eſt utile. 265
Echinades, Isles, aujourd'hui Coſſulaires, dans l'Epire. 411
Ecoles publiques: neceſſaires dans un état. 298. 299. 261
Education des enfans, il en faut avoir ſoin. 261
—— ſes beaux fruits. 88
—— Moyens d'y veiller. 279
Effeminé, caractere d'un tel homme. 62
Egide: étoit le terrible bouclier de Minerve. 347
—— deſcription de cette Egide. 141
—— Minerve le donna à Télémaque aux plus grands dangers. 239
—— Cupidon ne pouvoit pas percer l'Egide. 71
—— auparavant le bouclier de Jupiter. 17
Egypte Royaume, ſon abondance. 21
—— ſa bonne Police. 23
Egyptus fils de Belus. 417
Egiſtus, tua Agamemnon Roi de Micene. 500
Eléante, danger où il s'expoſe. 417
—— il ne joüit pas du fruit de ſa victoire. ibid.

Elevation des Princes fait qu'ils ont tout à craindre. 193
——— elle met en danger de tomber. 444
Eloquence: ſa ſimpatie avec la flaterie. 379
——— ſa ſource. Pref. I.
Enchantément d'Athamas. 181
Eneïde de Virgile, ſon ſujet. Pref. III.
Enfans, leur education doit étre bonne. 297. 298
—— ils appartiennent moins à leurs parens, qu'à la republique. ibid.
Enfers, quel lieu c'eſt. 367
—— c'eſt l'Empire de Pluton. 372
—— en combien de parties il eſt diviſé. 374
Enne, ancienne ville de Sicile. 347
Entiphron. 419
Eole, fils de Jupiter & d'Acéſte: les Poëtes l'ont fait Dieu des vents. 84
Epique, diſcours ſur ce genre de Poëſie. Pref. I.
—— ſa definition. Pref. II.
—— Action Epique. Pref. III.
Erébe, Dieu des enfers, pere de la nuit. 372. 373
—— fils de Chaos & des ténébres. 441
Eriſthon: Il invente l'uſage de la monnoye, mais il tache de prevenir les abus attachés à cette invention. 397
——— il inventa auſſi l'uſage des chariots. 397
Erix: celebre combattant du Céſte. 253. 416
Eſculape, fils d'Apollon. 322
Eſpions; d'Adraſte. 336
——— de Louis XIV. 337. 338
Eſtime, comment on acquiert celle d'autres. 67. 68
——— les bonnes loix doivent étre en eſtime. 98
——— eſtime des Vieillards en Créte. 97. 98
Etat, Moyens de le faire fleurir. 247
—— l'Etat d'un Roi eſt bien malheureux. 492
Eteſilas. ibid.
Etna, mont qui vomit du feu. 32

Eubée, Isle de la mer Egée. 316
Eucharis, Nymphe de Calypso. 128
——— Ses soins pour retenir Télémaque dans ses liens. 131
——— elle fait tout ce qu'elle peut pour le dégoûter de Mentor. 133
Eumée, Intendant des trouppeaux d'Ulysse. 405
Eunesime; Roi des Pyliens. 401
Euphorion, vaincu par Télémaque. 349
Euridice, femme d'Orphée. 366
Eurimède, fameux chasseur. 416
Europe, fille d'Agenor, Roi de Phenicie. 80. 188
Eurotas, Rivière de la Morée. 418

F.

FASTE, ce vice est inconnu en Crete. 88
Favoris corrompus, leur plaisir. 51
Favori mechant de Louis XIV. 289
—— son caractere & sa ruine. ibid.
Fautes, des grands hommes sont plus remarquables que des autres. 492
Felicité d'un peuple en quoi elle consiste. 451
Femmes, il faut être en garde contre leurs charmes. 7
——— leur art à tirer le secret des hommes sans reveler le leur. 67
——— leur empressement pour plaire en causent le dégoût. 73. 74
——— les vices des femmes Romaines. 152
Flaterie: elle a épuisé toutes les louanges. 433
——— elle empoisonne les cœurs. 281. 285
——— elle a simpatie avec l'Eloquence. 379
——— on ne peut pas s'en défendre. 274. 276
——— les Rois sont sensibles à elle. 285
——— elle est funeste. 193
Flateurs, leur caractere. 68
——— ils louent les vices. 108
——— leur peine aux enfers. 375
——— tous les flateurs ont l'ame cruelle 276

Flêches d'Hercule, trempées dans le sang de l'Hydre. 306
—— leurs effets. ibid.
—— Hercule les laissa à Philoctéte. 309
—— qui s'en blessa lui même. 312
Foi, danger qu'il y a à la violer. 405. 406
Foiblesse de l'humanité se trouve aussi aux hommes les plus estimables. 242
Fouquet (Nicolas) sa disgrace. 289
France, ruinée par le luxe. 54
Fraude, ne doit pas étre repoussée par la fraude. 406

G.

GADES ou Gadite, aujourd'hui Cadix une Isle de l'EsagneBetique. 52. Il est à savoir, qu'une faute est glissée dans la remarque, car Cadix n'est pas à 19. lieües de Tyr, mais plutôt 570. lieües d'Allemagne.
—— les Phéniciens y fonderent une ville. 172
Galba: ce qu'il disoit de la flaterie. 281
Galese, riviére dans le Royaume de Naples. 339
Gaulus, isle, autrefois Ogigie. 3
Gargant, aujourd'hui le mont de S. Ange, dans le Royaume de Naples, où c'est la presqu'Isle de la Capitanate. 417
—— Polydamas y demeura. 443
Generaux d'Armées, quelle conduite ils doivent tenir envers les blessés. 352
—— dans les ordres, qu'ils donnent. 413. 414
—— danger qu'il y a pour eux à ne pas garder la foi. 405. &c.
—— dispositions où ils doivent étre avant que de commencer le combat. 415. 416
Glaucus, Roi de Corinthe. 378
Gloire, la veritable en quoi elle consiste. 455
Gouvernement, ce qui s'y trouve pernicieux. 452-454
—— admirables maximes là-dessus. ibid.
—— en quoi consiste son point essentiel. 485

Gouvernement ſupreme, en quoi il conſiſte. 456
—— il ne faut pas s'y trop appliquer. ibid.
—— un Roi doit gouverner en choiſiſſant & en conduiſant ceux qui gouvernent ſous lui. 456
Gozo, isle, voyez Ogigie. 2
Graces, voyés charités.
Grands hommes: leurs fautes ſont plus remarquables. 491
—— Déſavantages de leur condition au prix de celle des particuliers. 492
Guerre; ſes fâcheuſes ſuites, même de la plus heureuſe. 101. 299
—— moyens de n'y être pas engagé. 171. 172
—— on ne doit pas la deſirer pour acquerir de la gloire. 228
—— belles reflexions ſur le fleau du genre humain. 351. 352
—— ce que la guerre a de lamentable. 352
—— ſes maux. 299
—— ſes ſuccés ſont toûjours funeſtes & odieux. 455
—— elle eſt quelque fois neceſſaire. 227
—— Bellone eſt la Déeſſe de la guerre. 418
—— les guerres doivent étre juſtes. 352
Guiche (le Comte de) 128

H.

HABITUDES: mauvaiſes reſtent longtems. 455
Haruſpices, étoient les Devins qui interpretoient les prodiges. 227
Hautains, leur caractére dans la disgrace. 277. 289
Hazaël, ſon ardeur pour la ſcience des Grecs & leur mœurs. 79
—— il voûloit étudier les loix de Minos. ibid.
—— Ariſtodéme les lui donna. 113
—— il a pitié de Télémaque. 81
—— il refuſe la Royauté de Créte. 111. 112
Hebé, fille de Junon ſans pere. 310

Hebre fleuve de Thrace, appellée aujourd'hui Mariza. 499
Hecatombe, ſacrifice de cent Bœufs. 415
Hector, un grand Heros des Troyens. 395
—— il fût vaincu par Achille. 66
Hegeſippe, Officier de la Maiſon d'Idomenée. 286
———— il fût envoyé à Samos pour en retirer Philocles. 292
———— ſes raiſons pour l'y perſuader. 294
Helenus, fils de Priame & d'Hecube. 322
Hercule, fils de Jupiter & d'Alcméne. 67
———— ſon amour pour Omphale. 306
———— après la quelle il aime Déjanire, qu'il abandonne pour Jole. 306
———— Déjanire ſe venge de ſon infidelité. 305
———— il laiſſa ſes fleches à Philoctete. 309
Héros, d'Homére pleuroient ſouvent & facilement. 216
Heſperie, eſt Italie dans cet œuvre. 182
Hibou, eſt le triſte oiſeau d'Athenes. 503
Hydre de Lerne. 306
Hilas, fils de Thyodamas. 418
Hilée, ſes courſiers. 416
Himenées, des laboureurs. 265
Himére, ville en Sicile. 16
Hipocon, Salapien. 416
Hipocrites, ſont extremement tourmentés pourquoi. 374
Hipocriſie, elle eſt le plus horrible de tous les vices. 281
Hipodamie, femme de Pelops. 395
Hipolite, fils de Theſée. 392
Hippomaque, ſon deſir de l'emporter ſur Télémaque en la courſe des chariots. 96
Hippias, frere de Phalante. 330
—— ſa valeur redoutable. ibid.
—— il ſe broüille avec Télémaque. 331

Hippias mais il succombe. 342
—— il est tué dans le combat contre Adraste. ibid. &c.
—— Télémaque prit soin de ses funerailles. 356
—— Phalante le deplore. 357
Hollandois leur portrait naturel. 54
———— ils veulent avoir les François pour amis, mais non pas pour voisins. 219
———— ils furent Mediateurs de la Paix d'Aix la chapelle. 220. 221
Hommes, passent comme des fleurs. 390
—— ils comptent pour rien ce qu'ils possedent. 500
Hospitalité, les Crétois l'exercent le mieux. 94. 95
Humeur de l'homme est son propre ennemi. 504

I.

JACQUES II. Roi d'Angleterre, exemple terrible pour tous les Rois. 192
Jalousie, Caractére de celle que cause l'Amour. 129. 130
Ida, montagne d'une grande hauteur en Créte. 195
Idalie, montagne dans l'Isle de Cypre. 74
—— Jupiter y naquit. ibid.
Idoménée, Roi de Créte, fait un vœu fort téméraire. 90
———— suites fâcheuses de son vœux. 91
———— il fonde un nouveau Royaume. 93. &c.
———— Quel accueil il fait à Télémaque & à Mentor, qui y arrivent. 185
———— engagé dans une guerre, il implore leur secours. 195
———— engagé dans une autre dont Mentor le dégage en partie. 226
———— Télémaque y allant Mentor lui donne d'excellens avis. 233. &c.
———— & justifie noblement Idoménée contre Télémaque, qui trouvoit à redire qu'il n'y allât point. 242

Idoménée l'Armée partie, Idoménée & Mentor travaillent à reformer la Ville de Salente. 147
Idoménée raconte à Mentor comment on lui a gâté le cœur sur le chapitre du Gouvernement. 266. &c.
———— voyés la fin de l'art de Télémaque.
———— ses plaintes sur les procès. 467
Jeux de Neméens. 308
Jeunesse, ses défauts. 7. 108
—— Maximes pour la bien élever. 298
Isle de Calypso. Pourquoi inaccessible. 147
Impatience, ses tristes effets. 500
Impots, furent grands en France. 256. 257
Inarchus, fonda le Royaume d'Argos. 396
———— il étoit contemporel de Moses. ibid.
Ingratitude des hommes, il faut compter sur elle. 494
———— moyens pour l'empecher. ibid.
———— les Crétois la punissent. 88
———— quelle est la plus noire de toutes. 375
Ingrats ne seront pas impunis. ibid.
Insolence, d'où elle vienne. 258
Intrepidité Heroique d'un Capitaine. 238
Invention des chariots. 397
———— de la poterie de terre. 287
———— de la monnoïe. 397
Joazar, un Tyrien fort riche. 151
Idole, aimée par Hercule. 306
Joye, qui vient de la vertu differe bien de celle, qui vient du vice. 78
—— caractére de l'une & de l'autre. ibid.
Iphicles, fils d'Adraste. 349
Iris fille de Thamas & d'Electre, Messagère de Junon. 178
—— elle vient au secours à Télemaque. 330
Ismare; Montagne de la Thrace. 499

Juges des enfers. 375
Ixion, fils de Phlégias, Roi de Theſſalie: il tourne une roüe aux enfers. 158

L.

LABYRINTHE, de Créte. 90
——— en Egypte. ibid.
Lachéſis, une des trois Parques. 294
Laconie, province du Peloponéſe. 207
Laërte, pére d'Ulyſſe. 2
—— il donna ſon épée à Télémaque. 329
Laomédon, fils d'Ilus bâtit les murailles de Troye. 394
Lares, Dieux domeſtiques. 193
Larmes, tomboient auſſi aux Héros. 216
Latone, mére d'Apollon & de Diane. 353
Lecture, ſon éloge. 30
Lemnos, isle de la mer Egée. 210
Lerne un marais dans le territoire d'Argos. 307
Lesbos aujourd'hui Metelin, l'Isle de l'Archipel. 495
Leſtrigons, habitans de la Ville de Lamos. 9
——— leur Roi étoit Antiphate. ibid.
Lethe, fleuve d'Oubli. 82
Leucate, promontoire de l'Epire. 484
Liban, Montagne, ſes foréts fourniſſent les bois des vaiſſeaux. 57
Libations, étoient des effuſions de vin en l'honneur des divinités. 226
Libre: Differens ſentiments ſur celui de tous les hommes, qui eſt le plus libre. 50. 98
Liberté, les Anglois ſacrifient tout à elle. 172
Licas avoit porté à Hercule la tunique fatale. 307
—— Hercule le piroüetta pour cela dans la mer. ibid.
—— il fût changé en un rocher. ibid.
Licoméde, Roi de Sciros. 314
Linus, fils d'Apollon & de Terpſichore. 31
—— il inventa les vers Lyriques. ibid.
—— il jouoit bien de la lyre. 163

Liriope, mére de Narciſſe. 162
Liris; fleuve, aujourd'hui Gariglan. 417
Locriens, peuples invincibles de la Phocide. 202
Loix, de Minos, voyez Minos.
----- les bonnes loix doivent être en grand'eſtime. 98
Louanges, ſes mauvais effets. 433
———— elles ſont dangereuſes. ibid.
———— elles ſont epuiſées par la flaterie. 432
———— quelles ſoyent les bonnes. 433
———— les meilleures reſſemblent aux fauſſes. ibid.
Louis XIV. les arts negligées ſous ſon regne. 102. 103
—— ſon favorit méchant. 288
Louis XIV. ſes Eſpions. 338
—— ſon préſent à ſa maîtreſſe. 129
—— la cour de France étoit alors toute en feu. 130
—— il juſtifie ſon amour pour la Valiere 124
—— ce que fit la Reine pour l'en détourner. 125
—— le Roi aimoit fort la chaſſe. 131
—— ce qui arriva à la Valiere dans une partie de la chaſſe. 134
—— Réproches que fit Mancini au Roi. 132
—— ſes diſpoſitions envers le Cardinal Mazarin. 134
—— ce qu'il dit aux couches de la Valiere. 135
—— ce qu'il fit au départ de la Mancini. 138
—— il deguiſoit ſa paſſion, qui étoit trés forte. 139
—— comme il penſa rompre pour elle ſon mariage avec l'Infante d'Eſpagne. 140
—— il eſt piqué des lettres du Cardinal. ibid.
—— on l'a deſiré pour ami, mais non pour voiſin. 219
—— il a fait la paix par neceſſité. 221
—— Critique des modes des François ſous ſon régné. 250
—— Moleſſe de ſa Muſique. ibid.
—— Enrolement forcé. 255
—— Dureté des impots. 256

Luca-

Lucaniens, peuples belliqueux de l'Heſpérie. 201 404. &c.
Lutte, genre de combat étoit en uſage en Créte. 95
—— Télémaque, il étoit vainquer. 96
Luxe, Reflexions propres pour en détourner. 166. 167
—— Moyens de le prevenir. 247. 248. 249
—— fauſſes excuſes qu'on allegue pour l'excuſer. 453. 454
—— il eſt la ruine des Royaumes. 54
—— il corrompt les mœurs. 454
Lyre, ancien inſtrument de Muſique. 60
—— la lyre d'Orphée placée dans le Ciel. 30
—— Architoas, Mentor & Orphée en jouoient bien. 163

M.

MACHAON, fils d'Eſculape. 324
Mal, pourſuit celui qui le veut quitter. 455
Malachon, aimé par Aſtarbé mais inutilement. 62
Maladies, Reflexion ſur leurs cauſes. Sur ce qui peut les prevenir & les guerir. 353. 354
Malheureux, differens ſentimens ſur celui de tous les hommes qui eſt le plus malheureux. 99. &c.
Malheurs de la vie, à quoi ils ſervent. 492
Mancini, reproches qu'elle fait au Roi. 132
———— elle s'éloigne de la cour. 138
Manduriens, peuples de la Poüille au Royaume de Naples. 198
———— ils abandonnoient le rivage à Idoménée. 199
———— traité qu'ils faiſoient avec lui. ibid.
———— ils lui faiſoient la guerre. 202
———— eux & leurs Alliés concluoient la paix avec lui par l'interpoſition de Mentor. 209. &c.
Mariage, legitime a été établi en Grece par Cecrops. 396
———— pour y vivre heureux il faut imiter les Bétiques. 171. 172

Mariza, voyés Hébre, fleuve.
Maximes, par les quelles on peut regner. 503
Maux, que la guerre traine avec elle. 299. 351. &c.
Mazarin, les lettres qu'il écrivit au Roi étoient pleines de reproches. 141
Méchans, leurs caractéres. 281
—— s'il s'en faut servir. 488
—— on y eſt ſouvent contraint par neceſſité. ibid.
—— mais il ne ſe faut pas trop fier à eux. 499
Medecine, pour quoi on en a beſoin. 354
Mediateurs, de la paix d'Aix la Chapelle. 220. 221
Meleagré tua un ſanglier au forêt de Calidon. 472
Menades, étoient prétreſſes de Bacchus. 498
Menecrate, reſſemble à Pollux dans la lutte. 416
Menelas, fils d'Atrée epouſoit Helene. 11
Menſonge, Laideur de ce vice. 45
———— juſqu'à quel point il faut le haïr. 60. 61
———— Télémaque ne s'en vouloit pas ſervir. 60
Menteurs, leur ſouffrance. 375
Mentor, Ami d'Homére. 3
—— inſtruit Haſaël, dont il eſt eſclave. 79. &c.
——ſes inſtructions qu'il donne à Idoménée. 233. &c.
Mercure, fils de Jupiter & de Maïa. 121
—— il étoit interpréte & Meſſager des Dieux. ibid.
—— le Dieu de l'Eloquence du Commerce & des larrons. ibid.
Merion, conducteur du Char d'Idoménée. 352
Meſſapie, province dans la terre d'Otrante. 202
Metaponte, Ville dans le Golfe de Tarente. 208
Metophis, ſon caractére. 26. 27
———— ſa disgrace. 35
———— il rentre en faveur. 37
Metrodore, fils d'Adraſte. 426
———— il s'enfuit. 428
———— & fût tué par un eſclave. ibid.
Mine, s'il faut juger par elle du mérite des gens. 110

Minerve : Description de cette Déesse qui defend Télémaque contre Cupidon. 71
——— elle, le conduit & instruit sous la figure de Mentor. 3
——— pourquoi elle apparoit toûjours à Télémaque sous cette figure. 121
——— elle reprend sa figure de divinité & quitte Télémaque. 502. &c.
Ministres, bon & fidels sont necessaires. 444
Minos, fils de Jupiter & d'Europe : étoit Roi de Candie. 80
—— sa naissance & sa jeunesse. ibid.
—— ses belles Loix. 88
—— ses Maximes, pour bien gouverner. 89
—— respect qu'on a pour son livre de Loix. 97. 98
—— il est juge des hommes aux Enfers à cause de sa justice. 81
Moderation, moyens d'y retenir un peuple. 259
——— utilité de la moderation de ses passions. 454
Modes, se changoient en France. 250
Mœurs de particuliers, il faut veiller sur eux. 261
Molesse, est la ruine des Royaumes. 54
—— elle est inconnuë en Crete. 88
—— regnoit parmi les Cypriens. 72
—— elle rend les peuples insolens & rebelles. 295
Monck, General Anglois. 155
Monde, combien il paroît petit aux Dieux. 177
—— le monde entier n'est qu'une republique universelle. 470
Monnoïe, son usage inventé par Erichthon. 397
——— son effét est funeste. 398
Mont de S. Ange, est le mont Gargant, dans le Royaume de Naples. 417
Mort, quelle conduite il faut tenir à son égard. 117
Moû, Caractére d'un tel homme. 62. 72. &c.
Mutien, ses Caractéres. 278

Multiplication des peuples, moyen de la faciliter. 256. &c.
Muſique, eſt un préſent des Dieux. 251
——— ſes effets. 162
——— quelle eſt celle, qu'on doit bannir d'un Etat, & celle qu'on y doit garder. 251. 252

N.

NABOPHARZAN, (Nabuchodonoſor) Roi de Babylone.
Nayades, Nymphes. 370
——— les payens les honoroient comme les divinités. 367
Narbal, Commandant d'un vaiſſeau Phénicien. 295
—— ſa ruſe pour empêcher Pygmalion de ne pas reconnoître Télémaque. 43
—— comment il ſe ſauve de ce mauvais pas. 60. 61. &c. 51
—— il eſt fidéle à ſon Roi.
—— il rapelle Baléazar aprés la mort de Pygmalion. 49
—— & le met ſur le Trone. 155
Narciſſe, un jeune homme fort beau, ſon malheur. ibid.
Natolie, ſon fleuve s'appelle Chiais. 162
Navailles, (le Duc de) comparé à Ariſtodéme. 421
Navigation, Moyens de la porter à ſa perfection. 110
Nauplius, Roi d'Eubée. 124
Naxos, Isle dans la mer Egée. 434
Neleus, Roi de Piles. 247
Nemée, forêt d'Achaïe. 208
Nemeſis, office de cette Déeſſe. 308
Neoptoléme, ſa grande mere le cacha, pour l'empecher d'aller au Siége de Troye. 91
——— ſa ruſe pour engager Philoctéte à aller au Siége de Troye. 314
——— pourquoi on lui refuſe les armes de ſon pére Achille. 323. &c.
Neptune, comment il venge Venus contre Télémaque. 314
115. 116. 180

Neptune, ſa diſpute avec Pallas. 345
Nereïdes, Déeſſes marines. 160. 161
Nerite, aujourd'hui Nardo, ville du Royaume de Naples. 203
Neſtor, fils de Nelée & de Chloride, un des Rois, qui alloient au Siége de Troye. 11
———— ſa Memoire. 304
———— ſon foible. 336
———— ſes plaintes ſur la mort de Piſiſtrate ſon fils. 421. 431
Nicoſtrate, vainqueur d'un Géant. 416
Nirée, Roi de Naxos. 422
Nonacris, montagne en Arcadie. 72
Noſophuge, ſon habilité à connoître les maladies. 353

O.

OASIS, deſert en Egypte. 28
—— étoit la demeure de Neſtorius exulé. ibid.
Obeïſſance, forcée n'eſt pas de longue durée. 38
Oebaliens; peuples d'Italie. 423
Oeta, mont dans la Theſſalie. 312
Offanto, cy devant Auſide, fleuve dans le Royaume de Naples. 416
Ogigie. Quelle Isle c'étoit, & comment appellé. 3
-------- c'eſt l'Isle de Calypſo. ibid.
Oiſeau, le triſte d'Athenes eſt le hibou. 502
Oiſiveté, rend les peuples inſolens & rebelles. 259
———— il la faut reprimer. 490
Olive, don precieux de Minerve. 345
Olivier, ſon rameau eſt un ſigne de la paix. 210
Omphale, Reine de Lydie, aimée d'Hercule. 305
Oreſte, agité par les furies. 423
Orgueil, renverſe les Trones. 280
Origine, des Dieux, des Héros. 82
Orleans (Ducheſſe de) à qui elle decouvroit ſes peines à cauſe de la Valiere. 128. 129. 130
———— ſes plaintes là deſſus. 131

Orphée, fils d'Apollon & de Calliope, il excella dans l'art de joüer de la lyre. 30
—— il descendit aux enfers, pour en reprendre sa femme. 366
Oubli, son fleuve s'appelle Lethe. 83
Ourse, constellation. 310

P.

PALLADIUM, Enseigne sacrée des Troyens, Diomède l'enleva. 439
Pallas, avoit dispute avec Neptune pour donner son nom à une ville naissante. 345
—— est Minerve. ibid.
—— elle donne aux habitans l'Olive. ibid.
Paix, d'Aix la chapelle. 221
—— son signe est le rameau d'Olivier. 210. 223
Pan, le Dieu de la nature, adoré par les Bergers & par les pasteurs. 265
Pandore, femme admirable; sa boëtte fatale. 78
Paphos, ville en Cypre. 74
Paris, fils de Priame Roi de Troye, & d'Hecube, est pris pour juge de trois Déesses, Junon, Pallas & Venus. 179
—— ville, ses anciens quartiers avoient une Disposition moins agreable & moins commode. 252
Paroles, il ne faut pas manquer des paroles. 406
Parques, il y en a trois, Clotho, Lachesis, & Atropos. 294
Particuliers, il faut veiller sur leurs mœurs. 260
Passions, calment quand la sagesse & la vertu parlent. 224
—— on est ingenieux à trouver les raisons qui les favorisent, & à éloigner celles qui les condamnent. 126
Patience; sa necessité. 500
Patrocle, étoit cheri par Achille. 316
Peintres, jusqu'à quel point on doit les tolerer dans un êtat. 253

Pelée, la Discorde avoit jetté un pomme d'or aux nôces de Pelée & de Thétis. 179
—— il étoit percé d'Achille. 393
Peloponése: aujourd'hui la Morée, est la partie meridionale de la Gréce. 114
Peluse, ville d'Egypte. 37
Penates, Dieux. 193
Penélope, femme d'Ulysse. 9
———— effet de sa beauté. 11
Periandre, Locrien tua un Lion. 416
Perils, ce qu'il faut faire à leur égard. 12. 13
Peristile, une espece des batimens. 252
Petilie, une grande ville dans la Toscane bâtië par Philoctéte. 194. 207
Peucétes, peuples voisins des Dauniens, dans le Royaume de Naples. 264. 404
Peuples, moyen de faciliter leur multiplication. 256
—— maxime generale des peuples d'un sage Roi. 23
Phadaël, fils de Pygmalion: son pere le fit mourir à l'Instigation d'Astarbé. 150
Phalante, chef des Lacedemoniens. 194. 329
———— il a fondé une ville en l'Hesperie. 129
———— il contredisoit par tout à Télémaque. ibid.
Phéaciens, peuples de Corcyre. 490
———— Ulysse y est arrivé. 10
Phéniciens, leur puissance. 46
———— d'où vient qu'ils sont les maîtres du Commerce. 54
———— & si forts sur la mer. 55
Phérécide, ses regrets sur la mort d'Hippias. 357
Philippe IV. Roi d'Espagne son caractére. 25
Philocles, fidele ministre d'Idoménée. 266. suiv.
———— commencement de sa disgrace. 267
———— sa moderation envers Timocrate qui l'avoit voulu poignarder. 273
———— il s'exile lui même dans l'Isle de Samos. 274
———— d'où il est rapellé. 292. suiv.

Philocles pour quelles raisons il refuse d'abord d'aller à Salente. 292. 293
———— pour quelles il y va. 295
———— il offre des services à Protesilas, quoique son ennemi. 296
———— demande pleine de moderation qu'il fait à Idoménée. 297
Philoctéte: fidéle compagnon d'Hercule. 305
—— il a soin de ses cendres & les cache. 309
—— Hercule laissa ses flêches. ibid.
—— Ulysse l'oblige d'aller au siége de Troye. 310. 311
—— il laisse tomber une fleche sur son pied, qui luy fit une blessure incurable. 312
—— funeste suite de cette blessure. ibid.
—— nouveau malheur qui lui survient. 318
—— il part une seconde fois pour le siége de Troye à la persuasion d'Ulysse & de Neoptoléme. 322
—— où plûtôt par la voix d'Hercule. 321. - 323
—— Machaon & Podalire le guérirent en partie. 324
—— il a élevé les murs de Petilie dans l'Hesperie. 207
—— il étoit fils de Péan. 194
—— son foible. 336
Phlégéton, fleuve d'enfers. 424
Phocide, païs de l'Achaïe. 211
Pholoë, fille du fleuve Liris. 416
———— sous quelle condition son pére la promet à Eleante. En quoi son déséspoir la fait changer. 417
Phtiotes, peuples de Thessalie. 393
Piliens, peuples de Nestor. 208
Pisistrate, fils de Nestor. 209
———— il fût tué par Adraste. 420
Plaisir, le veritable consiste dans la sageſſe. 162
—— aux quels plaisirs l'on doit être sensible. 161
Pleurer, les Heros d'Homére pleuroient souvent. 216. 217
———— Télémaque pleura aussi quelque fois. 499

Pluton, Roi des enfers. 372
Podalire, fils d'Eſculape. 324
Poëme, Epique, diſcours de la Poëſie Epique. Pref. I.
—— ſa definition & diviſion. II.
—— qualités de l'Action Epique. III. ſuiv.
—— deſſein de l'Odyſſée. ibid.
—— ſujet de l'Eneïde. ibid.
—— plan de Télémaque. IV.
—— l'Action ſuppoſe trois choſes; la cauſe, le nœud, & le denoüement. VI.
—— le nœud & le denoüement doivent être naturels. VII.
—— qualités generales du Nœud & du denoüement du poëme Epique. VIII.
—— la durée du poëme Epique. IX.
—— la Narration Epique. X.
—— de la Morale du poëme Epique. XI.
—— caracteres des Dieux d'Homére. ibid.
—— des mœurs des Heros d'Homére. XIII.
—— deux ſortes d'Epopées, la Pathetique & la morale. ibid.
—— qualités dans la morale de Télémaque. XV.
—— elle eſt ſublime dans ſes principes. ibid.
—— & noble dans ſes motifs. XVIII.
—— univerſelle dans ſes uſages. XIX.
Poëſie, ſon origine & fin. Pref. I.
—— la Heroique a deux ſortes. II.
—— comparée à la Peinture. III.
—— elle doit reünir ce que la Muſique, Peinture & l'Eloquence ont de force & de beauté. XX.
—— Harmonie du ſtyle de Télémaque. ibid.
—— Excellence de ſes peintures. XXI.
—— des Comparaiſons & deſcriptions de Télémaque. ibid.
—— comparaiſon de la poëſie de Télémaque avec Homére & Virgile. XXIII.

Poëſie, premiere Objection contre Télémaque. XXV.
Réponſe. XXVI.
—— ſeconde Objection, avec la Réponſe. XXVII.
—— troiſiéme Objection & Réponſe. XXVIII.
—— quatriéme Objection. XXIX.
Réponſe. XXX.
—— cinquiéme Objection. ibid.
Reponſe. XXXI.
—— la Poëſie tire ſa force & ſa juſteſſe de la Philoſophie. XXIII.
Police, peuples qui par la bonté de leurs mœurs n'ont que faire de police. 167. ſuiv.
Poliméne, General de l'Armée d'Idoménée aprés Philocles. 274
Pollux étoit celebre dans la lutte. 416
—— il combattoit bien du Céſte. 330
Polydamas, fameux Capitaine des Dauniens. 441
———— ſa disgrace auprés d'Adraſte. 442
———— les Alliés l'ont fait Roi aprés la mort de celuici. 444
Pomme d'or de la diſcorde. 179
Poterie de terre, ſon invention. 287
Prince, un bon ſe ſoumet aux loix. 470
—— il doit avoir ſoin de ſon peuple comme un pere de ſa famille. 493
—— les defauts des Princes trés faciles & inappliqués. 51
—— leur élevation fait, qu'ils ont tout à craindre. 193
Priſonniers de Télémaque cauſerent beaucoup de désordres. 329
Probité, ſes régles ne doivent pas étre violées. 407
Procés, ſont grand embarras. 467
Proſperité d'un jeune Prince lui eſt un poiſon. 429. 492
Proteſilas, un méchant favoris d'Idoménée. 265. &c.
———— ſes qualités déteſtables, ſon artifice pour met-

mettre Philoces mal dans l'Esprit d'Idoménée. 266. &c.
Protesilas, quelles bassesses on a pour lui. 287
——— sa chûte. 288
——— Hegesippe l'amene dans l'Isle de Samos pour y passer sa vie. ibid.
Proteus, Roi d'Argos. 378
Pterelas, tué par Adraste. 419
Pygmalion, Roi de Tyr. 47
——— sa cruauté envers Sichée. Son avarice. ibid.
——— la defiance. 47. 48
——— il abandonne Topha sa femme pour Astarbé, dont il est le joüet. 61
——— il fît mourir Phadaël son fils ainé & envoye Baleazar son Cadet à Samos. 150
——— il meurt empoisonné par Astarbé. 153

Q.

QUERELLES, entre Télémaque & Phalante. 329. 333

R.

RAGOUT, l'Art d'en faire, est le veritable art d'empoisonner les hommes. 251
Raison éternelle; Etat déplorable d'un homme qui ne la connoît pas. Bonheur de celui qui la consulte, & qui la suit. 82
—— l'Excellence de la raison. 40
Rebellion, sa Source. 258. 280
Reformés, leur proscription causa une grande perte à la France. 55
Regles de la probité & de la fidelité ne doivent pas étre violées. 407
Rhesus, ses chevaux. 189
—— Roi de Thrace, fût tué. 440
Rhodope, montagne de la Thrace. 499
Revoltes, ce qui les cause. Moyens de les prevenir. 280

Richeſſes, ſont une ſource d'inquietude & de maux. 49. &c.
——— punition des richeſſes mal acquiſées. 381
Rocher, Lycas fût changé en rocher. Voy. Lycas.
Roi, difference de ceux qui ſe font aimer, à ceux qui ſe font craindre. 23. 24
—— Maximes qu'ils doivent ſuivre. 25
—— l'Etat d'un Roi eſt bien malheureux. 492
—— les Rois font de fautes inexcuſables. 243
—— les plus ſages ſont trompés. 27. 242
Rois, comment ils éviteront de l'étre. 234. 484
—— leur malheur à ne pouvoir pas tout voir par eux même. 35
—— les bons ſont regrettés aprés leur mort. 36
—— on eſt ravi de celle des mechans. 153. 428
—— caractére des mauvais Rois. 37
—— caractére de ceux dont la ſageſſe ne modere pas la valeur. 39
—— des Rois avares. 48
—— en quoi l'autorité des Rois doit conſiſter. 89. 90
—— ceux qui croïent être heureux en rendant leurs ſujets miſerables, ſont les plus malheureux de tous les hommes. 99
—— qui ne ſavent pas gouverner dans la guerre & dans la paix, ne ſont Rois qu'à demi. 100
—— ſi le Conquerant où le Pacifique eſt preferable. 100. 101. 102
—— les Rois ne ſont que des eſclaves deguiſés. 109
—— leur conduite aſſez ordinaire envers ceux qui ont du merite & qui leur ont rendu des ſervices. 111
—— en quoi ils doivent ſurpaſſer leurs ſujets. 114
—— en quoi conſiſtent leurs veritables richeſſes. 159
—— pourquoi les Rois s'uſent plus que les autres. 187
—— ils croïent à tort que leur elevation les met au-deſſus de toute crainte. 192
—— par où leur puiſſance doit ſe meſurer. 235

Rois de quelle maniére ils doivent rechercher la gloire. 239 &c.
—— leur devoir envers les Chefs d'Armée qui ont manqué. 241
—— leurs fautes ſont plus excuſables que celles des particuliers. 241. &c.
—— pourquoi ils ſont d'ordinaire defians & inappliqués. 268. &c.
—— combien il leur eſt pernicieux de ſe livrer à un ſeul. 268
—— caractéres des Rois foibles & inappliqués. 274-278
—— mauvaiſes maximes des Rois pour empêcher les revoltes. 279
—— leur trop grande ſenſibilité à la flatterie. 285
—— avant-coureurs des renverſemens des Rois. 443
—— malheurs dans leſquels ſe jettent ceux qui ne veulent point d'arbitre dans leurs cauſes. 470
—— par quel motif ils ne peuvent ſoûtenir la vuë des malheureux. 471
—— comment les Rois peuvent parvenir à connoître les hommes. 485. &c.
Royauté, eſt trompeuſe. 391
—— elle traine beaucoup de miſére avec elle 243
—— reflexions propres à en dégouter. 110.237.391.435
—— trois qui refuſent genéreuſement celle de Créte. 108. 109
—— qu'Ariſtodéme accepte ſous trois conditions remarquables. 113

S.

SAGESSE, Caractére de la veritable Sageſſe. 162
—— elle calme les paſſions. 224
Salente, Capitale du païs des Salentins ajourd'hui la terre d'Otrante. 183
—— elle eſt fondée par Idomenée. ibid.
—— Télémaque la trouve toute changée par l'inſtruction de Mentor. 449
Salentins, leur païs dans le Royaume de Naples. 93

Samos, Isle de l'Archipel. 282
Sanglier du Calidon. 420
----- Télémaque tuë un d'une grandeur enorme. 472. 473
Saturne, ſon regne eſt appellé l'âge d'or. 164
Savoye, (le Duc de) va *incognitò* dans les Caffés de Turin, & pourquoi. 354
Scammandre, voyes Xanthos.
Scarpanto, voyes Carpathie.
Sciros, l'Isle de l'Archipel. 314
Sculpteurs, voyez Peintres.
Scylle, Rocher entre Sicile & Naples, 10
Secret, ſon éloge. 45
—— moyens d'aquerir ce talent. 46. 337
—— ce qui le fait perdre. 68
—— ce qu'il faut faire quand on en a trop dit. 68. 69
—— caractére de ceux qui ne ſauroient garder un ſecret. 336
Seſoſtris; ſon éloge. 24. 25
———— on ne lui reproche que deux choſes en toute ſa vie. 25
———— l'Egypte eſt inconſolable à ſa mort. 36
———— Télémaque la voit aux Champs Eliſées. 400
———— ſes conquêtes lui étoient fatales. 401
Sibarites, peuples en Italie. 468
Sigée, aujourd'hui Cap de Janiſſaires. 315
Silence, eſt l'ame de toutes les affaires. 45
—— eſt la meilleure louange des Princes. 432. 433
Simois, riviére auprés de Troye. 346
Simpatie, de la flatterie & de l'Eloquence. 379
Sipontins, peuples du Royaume de Naples. 469
Siſiphe, fils d'Eole: il roule un gros caillou aux Enfers. 159
Sobrieté, neceſſité de l'obſerver. 249. 250
Sophronyme, qui il eſt, quel moyen il propoſe à Idoménée d'accomplir ſon vœu ſans ſacrifier ſon Fils. 92
Souffrances, leur éloge. 317. 318
Souverains, abſolus ſont moins puiſſans. 261

Sperchius, fleuve de Theſſalie. 317
Staliméne, voyez Lemnos.
Styx, quelle fontaine, ou riviére. 72
Succés de la guerre ſont toûjours funeſtes & odieux. 455
Sujets, le lien de les reténir dans leur devoir. 24
—— il n'eſt pas aſſez d'en trouver des bons, mais il en faut former des nouveaux. 489
Superflu, il faut eloigner les choſes ſuperflües. 265
Sychée, 47. voyez Pygmalion.
Syrenes, leur proprieté. 61

T.

TAILLES, ſont les peuples miſerables. 256. 257
———— perſonelles & arbitraires, leur effet. 55
Tantale, fils de Jupiter & de Flore. 158
—— il eſt toûjours alteré 158. 159. 499
Tarente, ville des Salentins dans le Royaume de Naples, fondée par Phalante. 194. 206
Tartare, deſcription affreuſe de ce ſejour des malheureux. 82. 374
Télémaque, fils d'Ulyſſe & de Pénélope. 1
———— pourquoi il part pour la Sicile avec Mentor qui le ſuit par tout. 10. 11
———— ils penſent d'être pris par des Troyens. 13
———— ils le ſont par d'autres Troyens. 14. &c.
———— une prediction de Mentor les ayant fait relâcher, ils ſont pris par des Egyptiens. 18. 21
———— Télémaque eſt envoyé dans un deſert. 28
———— d'où il eſt rapelle. 35
———— il eſt renfermé dans une Tour. 37
———— d'où étant relâché il eſt conduit en Phénicie. 43
———— l'Artifice de Narbal l'empêche d'être reconnu de Pygmalion. 59. 60. &c.
———— Télémaque part pour l'Isle de Cypre. 69. 70. 74
———— étant prêt de s'y laiſſer corrompre, Mentor lui apparoit & lui apprend le ſujet qui l'y fait trouver ſi à propos. 76. &c.

Télémaque, il va avec Mentor en Crete. 81. &c.
———— il eſt admis aux combats avec ceux qui pretendoient à la Royaute de cette Isle. 94. &c.
———— l'ayant remporté ſur ſes rivaux, les Crétois veulent l'avoir pour Roi. 105. 107
———— il refuſe cet honneur. 108
———— Mentor en fait de même. 109
———— de Créte, ils partent pour Ithaque, & ſe ſauvent d'un naufrage dans l'Isle de Calypſo. 116. &c. voyez Calypſo.
———— le feu mis à leur vaiſſeau eſt un obſtacle à leur départ de cette Isle. 142. 143
———— un vaiſſeau Phénicien, qui alloit en Epire, voiſine d'Ithaque, les reçoit. 147. &c.
———— Adoam qui en eſt le Commendant leur fait cependant l'Hiſtoire de Tyr. 149 &c.
———— & celle de la Bétique. 164. &c.
———— Neptune les éloigne d'Ithaque. 181
———— & les fait arriver devant la ville de Salente. 184. voyez Idoménée.
———— Caractére de Télémaque au naturel. 326. 328
———— Sujet de ſa diſpute avec Phalante. 328. &c.
———— ſa Generoſité envers Hippias vivant. 332. &c.
———— envers Hippias mort. 356. &c.
———— envers Phalante dangereuſement bleſſé. 360
———— il ſort du Camp & va voir dans les Enfers ſi ſon Pére n'y ſeroit pas. 366
———— il y apprend d'agreables choſes d'Arceſius ſon biſayeul. 389. &c.
———— Aprés quoi il retourne au Camp des Alliés, qu'il empêche de ſe prevaloir contre Adraſte. 405
———— il n'accepte pas l'avantage qu'un traitre leur offroit. 406
———— Belle gloire qu'il aquiert à l'occaſion d'un Transfuge. 410
———— Prieres de Télémaque avant le Combat. 415. &c.
———— ſa generoſité envers Adraſte vaincu. 425

Télé-

Télémaque, mais aprés il le tue à cauſe de ſa mauvaiſe foi. 426
——— il refuſe la portion du Païs des Dauniens. 434. &c.
——— il detourne les Alliés de partager entre eux le Païs de ceux-là 437
——— il pleure Piſiſtrate, & a ſoin de ſes funerailles. 431
——— il donne aux Dauniens Polydamas pour Roi. 444
——— Demande de Télémaque aux Dauniens en faveur de Dioméde Roi d'Etolie. 445
——— qui s'étoit refugié chez eux. 438
——— Télémaque và à Salente retrouver Mentor. 449
——— qui lui donne d'excellens avis ſur le gouvernement. 452. &c.
——— lui declare ſon amour pour Antiope fille d'Idoménée. 460. &c.
——— Mentor l'approuve mais ſous condition. 462
——— ils veulent partir tous deux de Salente, pour aller à Ithaque. 466. &c.
——— mais Idoménée s'y oppoſe par toutes ſortes de voïes obligeantes. ibid.
——— Mentor lui donne des avis ſur bien des choſes dont un Roi ne doit pas ſe méler. 467. &c.
——— Télémaque voyant Idomenée ſi triſte de leur depart, n'oſe pas la lui annoncer. 475. &c.
——— Mentor le blâme de ſon peu de fermeté. 478
——— Télémaque encouragé par cette reprimende y va, Idoménée réitére ſes efforts pour les retenir. 478. 479
——— Mentor lui donne de bons avis pour le conſoler de leur abſence. 478. &c.
——— il part avec Mentor. 482. 484
——— qui lui apprend en quoi conſiſte le point eſſentiel du Gouvernement. 485
——— & comment un Roi ſe peut reconnoître en hommes: ibid.
——— Télémaque rencontre ſon pere ſans le connoître. 491. 498

Télémaque, il s'en afflige extremenent. 499
——— Mentor l'en conſole. 500
——— il reconnut ſon pere chez Eumée. 505
Termoſiris, caractére de ce Vieillard, qui apparoit à Télémaque. 30
Termutis, Roi d'Egypte. 43
Terſites, un des plus malfaits & des plus lâches des Grecs. 316
Terreur, n'eſt pas un lien de retenir les ſujets dans leur devoir. 24
Thébes, Magnificence de cette ville. ibid.
Theophane, vieillard ami des dieux. 190
Theſée, Roi d'Athenes deſcendit aux Enfers. 366
—— il étoit fils d'Egée. 66
—— il reçoit un fils d'Ariadné. 347
—— mais il eſt fort ingrat. ibid.
Thetis, Reine de l'Isle Ogigie mere de Calypſo. 1
Thieſte, fils de Pelops, & d'Hippodamie: ſa haine contre ſon frere. 395
Timocrate, ſon caractére. 269. 270
——— il veut tuer Philocles. 272
——— ſuit le Roi au ſiége de Troye. 277
——— il fût arreté par Hegeſippe. 289
——— & mené à Samos. ibid.
Titie, fils de Jupiter & d'Elata. 159
Topha, femme de Pygmalion. 61. voyez Pygmalion.
Trachine, ville en Theſſalie. 317
Trahiſon, eſt toûjours à deteſter. 502
Tranquillité, moyen de l'aquerir. 102
Traumaphile; il a l'art de guerir parfaitement les playes. 353
Travail, eſt la ſource de l'abondance. 88. &c.
Triptoléme, enſeigne aux Grecs à perfectionner l'agriculture. 398
Triton, Dieu marin. 83. 161
Tunique du Centaure Neſſus, ſes effets. 306. &c.
Turenne (le Vicomte de) ſon caractére. 266

Turenne, il prefera le titre de Vicomte a celui de Maréchal de France. 267
—— comment il a soutenu la guerre en Allemagne. 272
Tyr, ville, sa description. 52. 53
—— sa gloire est bien obscurcie. 56
—— le commerce y est établi. 159
Tyriens, voyez Phéniciens.

V.

VALIERE, son portrait. 137
—— dégoûts que la Duchesse d'Orleans lui causa. 135. 136
Valiere, soumission envers la Duchesse. 136
—— son air de langueur. 137. 138
—— elle fit une chûte à la chasse. 473
Valeur emportée n'a rien de sûr. 240
Venus, son charactére. 70. 178
—— Description de son temple de Cythére & du culte qu'on luy y rend. 74
Vengeances, qu'elle tire du mépris que Télémaque avoit fait d'elle. 115. 117. 123. 142. 143. 178. 179. &c.
Venuse, ville du Royaume de Naples. 404
Verité, son destin. 27
—— on ne veut pas goûter la verité nuë. Pref. I.
—— où elle se trouve. 354. &c.
Vertu, piéges que lui tendent les vicieux. 73. 75
—— deux vertus necessaires aux Rois. 23
—— la vertu est le veritable bien. 494
—— la vertu veritable en quoi elle consiste. 376
—— la fausse vertu n'est rien. ibid.
Vices, sentiment où l'on est d'abord à son égard, mais qui change bien dans la suite. 75
—— la punition des vices. 377. 378. 379. 380
—— Vices des femmes Romaines. 153
Victoires, il faut s'en abuser. 455
Vie Champêtre, ses charmes. 32. 33
Vieillards, ils sont en éstime en Créte. 95. 98

Vieillards, belles qualités de ceux que Minos avoit établi juges des peuples & Gardes des loix. 97. &c.
——— les vieillards ſont incorrigibles. 334. &c.
Vieilleſſe n'a rien de ſouple. 337
Vin, ſes mauvais effets. 170. 260
—— ſon uſage reglé eſt bon. 259
Ulyſſe, fils de Laërte & d'Anticlée, étoit Roi d'Ithaque. 2
—— ſon caractére. 26
—— ſon amour pour Pénélope. 8
—— il eſt le modéle des Rois de la Gréce. 244
—— il oblige Philoctéte d'aller au Siége de Troye 118. 319
Vœu, témeraire d'Idoménée. 91
Uſage, de la monnoïe inventé par Erichthon. 397

X.

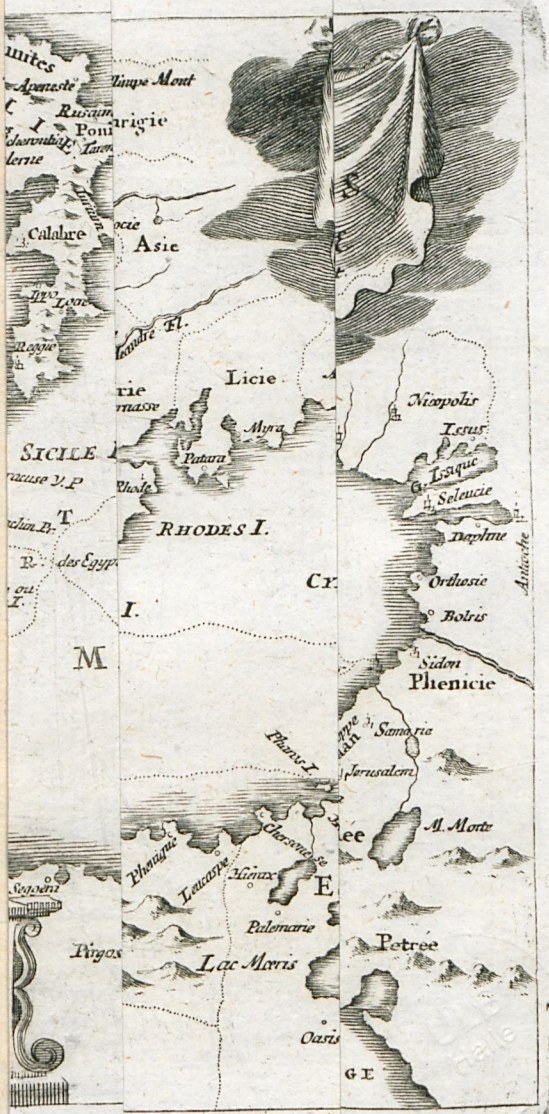
XANTHE, rivière du Royaume de Troye. 346

Z.

ZAZINTHE, Isle de la mer de Gréce. 434

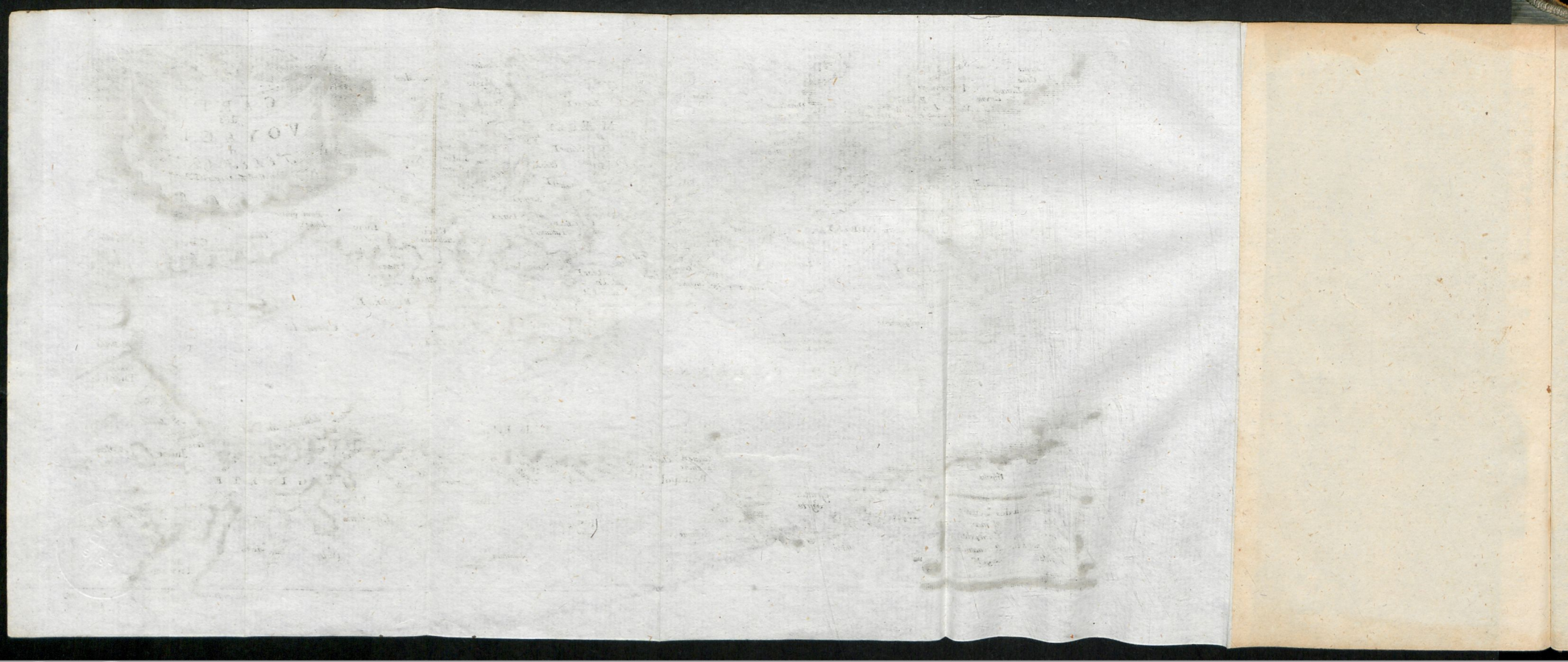
FIN.




Apeneste
Rusaim
Calabre
Asie
Licie
Myra
Patara
SICILE
RHODES I.
des Egyp
M
Nicopolis
Issus
Issique
Seleucie
Daphne
Orthosie
Bolris
Antioche
Sidon
Phenicie
Samarie
Jerusalem
M. Morte
Phanis I.
Phenique
Leucaspe
Hierax
Palemarie
Lac Mœris
Petrée
Oasis
GE



Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:3-44749/fragment/page=0656



Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:3-44749/fragment/page=0657

AB: 105783 S

Ol 3341c

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:3-44749/fragment/page=0659

105783
S
X 2828657
De 3341c

LES
AVANTURES
DE
TELEMAQUE,
FILS D'ULYSSE.

Composées par feu Messire,

FRANÇOIS DE SALIGNAC,
DE LA MOTTE FENELON.

Auquelles on a joints des Remarques nécessaires pour la facilité des jeunes Gens.

Nouvelle Edition
corrigée plus exactement que toutes les précedentes.

Avec Privilége de sa Majesté Imperiale
& enrichie de figures en taille - douce.



à Ulm 1761.
chez Daniel Barthelemy & Fils.

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:3-44749/fragment/page=0663